This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

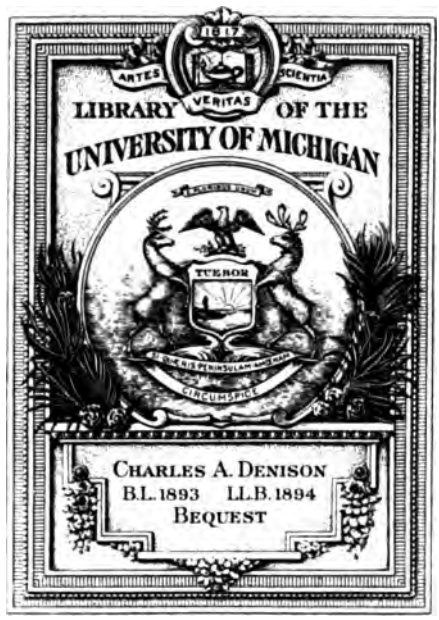
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

B 828,176


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE
CHARLES A. DENISON
B.L. 1893 LL.B. 1894
BEQUEST

LE SIÈGE DE GÊNES

DU MÊME AUTEUR :

La Première Campagne d'Italie (1795-1798). ouvrage accompagné de gravures, plans et cartes. Un vol. in-8°..... 7 fr. 50

La Deuxième Campagne d'Italie (1800). *(ouvrage couronné par l'Académie française).* Un vol in-16..... 3 fr. 50

Souvarow en Italie (1799). ouvrage accompagné de gravures, plans et cartes. Un vol. in-8°..... 7 fr. 50

La Campagne d'Helvétie (1799). ouvrage accompagné de 23 gravures, plans et cartes. Un vol. in-8°..... 7 fr. 50

Les Mémoires du colonel Delagrave *(Campagne du Portugal 1810-1811)*, avec 8 aquarelles, 4 portraits en noir et une carte. Un vol. in-8°..... 7 fr. 50

Jourdan en Allemagne et Brune en Hollande. ouvrage accompagné de portraits, gravures et cartes. Un vol. in-8°..... 7 fr. 50

PARIS — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE — 10917.

ANDRÉ MASSENA

(D'après une gravure appartenant à M. le prince d'Essling)

HISTOIRE MILITAIRE DE MASSENA

LE
SIÈGE DE GÊNES
(1800)

LA GUERRE DANS L'APENNIN — JOURNAL DU BLOCUS
LES OPÉRATIONS DE SUCHET

PAR

ÉDOUARD GACHOT

Ouvrage accompagné de gravures, plans et cartes

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1908
Tous droits réservés

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

Published 5 April 1908.
Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March 3d 1905 by Plon-Nourrit et Cie.

LE

SIÈGE DE GÊNES

(1800)

PREMIÈRE PARTIE

LA GUERRE DANS L'APENNIN

CHAPITRE PREMIER

SITUATION POLITIQUE ET MILITAIRE

L'œuvre de Bonaparte. — Défections éprouvées par les troupes françaises. — Conduite des chargés d'affaires. — Envoi des propositions de paix. — L'Angleterre et l'Allemagne refusent d'entrer en négociations. — Mesures prises contre les ennemis de l'intérieur. — Dénûment dans lequel se trouve l'armée d'Italie. — Championnet maintient sa démission. — Berthier propose Massena à l'agrément des trois Consuls.

Un coup d'État, celui du 18 Brumaire, venait de changer en France la direction des affaires publiques. A l'anarchie que des factieux entretenaient depuis longtemps dans la nation, l'ordre devait succéder, incessamment. Premier but du nouveau gouvernement dont Bonaparte était la tête.

Bonaparte, idole du soldat, capitaine brutal, mais esprit novateur, voulait élever sa patrie jusqu'aux plus hautes destinées. Prenant d'abord Charlemagne comme

modèle, il serait habile pacificateur, bon législateur et chef d'armée si cela était nécessaire.

Le Consulat est rapidement organisé. Les ministres du Directoire sont remplacés, sauf les titulaires dévoués à la nouvelle cause. Ensuite, un premier examen de la situation extérieure amène le triumvirat aux pénibles constatations. Sauf les rois d'Espagne et de Prusse, les grands princes se sont ligués, en Europe, pour nous violenter. Même nos alliées, les Républiques helvétiques et bataves, qualifient de joug l'occupation de sûreté qu'on leur impose. Enfin, des puissances restées neutres, longtemps, se préparent ouvertement à mettre leurs contingents sur le pied de guerre. Encore, les mots d'ordre circulent, de Cassel à Munich : « Détruire le foyer où s'alluma une révolution qui constitue un péril pour les monarchies. »

Pendant que Bonaparte guerroyait en Égypte, les coalisés avaient obtenu et gardé un moment la prépondérance militaire. Aux soldats armés par Georges III et par François II, les Russes s'étaient joints, en grandes masses. Or, pliant sous les efforts des multitudes, Scherer et Jourdan avaient perdu toutes les lignes avancées qui eussent pu d'un côté couvrir Gênes et Strasbourg de l'autre.

Il n'y avait alors à donner des plans aux armées qu'un Directoire mou, incapable de prendre de grandes initiatives et souvent timide quand se multipliaient les périls. Son premier agent, Bernadotte, ministre de la guerre, un épistolier plutôt qu'un soldat, masquait parfois les accidents et les défaites derrière des rapports inexacts, écrits dans une fastueuse rhétorique.

La France n'était plus, à l'extérieur, dignement représentée. Chaque chargé d'affaires dirigeait un office d'espionnage. Ici Grouvelle et là Bacher montraient une arrogance inqualifiable. Aux observations souvent justes des souverains, de tels hommes répondaient par des défis. Aucune négociation sérieuse n'était entreprise en 1799. Le chaos régnait au ministère des Relations exté-

rieures que Reinhard essayait de diriger jusqu'à son remplacement par Talleyrand, ce qui eut lieu le 20 novembre.

Outre une plus sage conduite à observer dans la direction de l'État, des réformes s'imposent. Raisons qui durent porter Bonaparte à n'accepter tels collaborateurs que pour en contrôler la conduite. Car c'est déjà un maître imbu d'absolutisme, qui indique brièvement ses « desiderata » au pays. Nullement visionnaire, pouvant regarder en face les réalités, il sait imposer à ses aides de grands devoirs, auxquels tendent, d'ailleurs, ses facultés prime-sautières.

Il dit : « 1789 a régénéré le gouvernement d'un roi tombé aux faiblesses ; 1800 doit voir régénérée la France avilie maintenant par des licences brutales. Sur l'anarchie, il faut lever un glaive et décréter une proscription qui désorganisera cette légion réclamant le retour au terrorisme. Des émigrés assagis peuvent être rappelés. L'armée devra observer une rigoureuse discipline. Aux étrangers, l'on démontrera l'inutilité des guerres qu'ils provoquent pour faire passer sous la domination royale une nation légalement émancipée. »

Nous touchions aux décadences byzantines. Bonaparte va remonter un peuple veule jusqu'à une énergie qu'employa Rome glorieuse et dominatrice partout. Copier César va devenir sa plus grande passion ; il le dépassera même en renommée avec la collaboration d'auxiliaires supérieurement doués.

Sieyès et Roger-Ducos, les deuxième et troisième consuls, n'ayant plus, comme tâche, qu'à approuver les initiatives que prend Bonaparte, celui-ci veut assurer la pacification des esprits. Fouché se charge de Paris ; Saint-Hilaire se charge de Marseille ; Lannes se charge de Toulouse ; Moncey se charge de Lyon. Le général Hédouville ira traiter, si cela est possible, avec les Vendéens insurgés ; et, les royalistes désarmés sur plusieurs points du territoire, la Constitution de l'an VIII sera enfin promulguée.

D'autres aboutissements sont nécessaires, quan
l'extérieur : détacher le czar de la coalition ; maint
la Prusse en neutralité ; solliciter le roi d'Angleterr
l'empereur d'Allemagne d'arriver à conclure une
durable. Mais le refus d'entamer des pourparlers
reçu à Paris. Une telle conduite des princes, si pr
gues du sang de leurs sujets, doit porter nécessairem
aux représailles. Les exploits fameux de 1796 se
recommencés. En vingt endroits, le cri de Brennus
fera entendre : *Væ victis !* Ces rois irascibles porteront
responsabilités des désastres que cause la guerre.

Au palais du Luxembourg, hôtel du Consulat,
notre situation militaire avait été examinée. Marqu
de cartes, Bonaparte pointait, après la lecture de cha
rapport, les reculs accomplis. Seul, le rempart
grandes Alpes arrêtait l'Autrichien entre Coni e
haut Valais. Ruinée, la Suisse n'était plus gardée
par quelques bataillons français. De Bâle à Cologne
large fosse du Rhin séparait des belligérants entre
quartiers d'hiver. L'Anglais convoitait toujours
Hollande et il insultait nos côtes.

Bonaparte s'intéressait plus particulièrement
l'armée d'Italie. Il suivait ses évolutions, ses comb
ses reculs. N'occupait-elle pas en novembre 1799
terrains qu'il avait foulés, lui, en conquérant ? Vallé
Montenotte, colline de Dego, plaine de Marengo ;
noms chantaient encore à ses oreilles. Il eût vo
recommencer les marches de l'an IV. Dès qu'il sera disponible
sa fonction, que devait-il faire ?

Diogène avait longtemps cherché un sage. Bonap
cherchait un homme. Mais quel officier, viril et po
laire, pourrait ramener autour des drapeaux ces trou
que le frein de la discipline n'arrêtait plus, ni dans l'
du pillage ni dans l'infamie de la désertion ?

Sur les défaillances physiques et morales du sol
une lettre de l'adjudant-général H... [illegible] envoyait
seigner le Consul. C'était un jeune [illegible] Rapallo

« Mon Général.

« L'armée d'Italie, dans son agonie, vous tend les bras, comme à son ami, comme à son père ; les soldats que la faim détruit, que toutes les misères dévorent, recueillent leurs forces pour vous adresser leurs vœux, leurs hommages bien sincères. Ils ne craignent plus pour vous les poignards que votre courage a su écarter, mais ils redoutent le *Beccheria* fatal ; et si votre destinée, ajoutent-ils, comme celle de tous les grands hommes, est de vivre peu, au lieu du sort de Mirabeau, ils préféreraient vous voir éprouver au milieu d'eux celui des Turenne, des Gustave-Adolphe.

« Nous avons tous repoussé, mon général, avec l'indignation du mépris, les sarcasmes que les barbares et les fripons ont lancé sur vous ; est-ce bien en effet à la fin du dix-huitième siècle, comme vous l'avez dit vous-même, qu'on doit craindre de voir s'élever en France des Cromwel, des César?... D'ailleurs, a-t-on pu oublier, mon général, que depuis longtems, vous avez assez vécu pour vous. Oui, vous appartenez aujourd'hui à tous les peuples, vous vivez en ce moment pour l'histoire.

« Que ne puis-je donc vous peindre, mon général, l'horrible situation dans laquelle se trouve en ce moment les tristes restes de la malheureuse armée d'Italie ; mais comme le tableau déchirant que je pourrais vous en faire affligerait votre âme généreuse et sensible ; comme vous verseriez des larmes de chagrin et d'amertume si je représentais à votre imagination toutes les parties, tout l'ensemble des horreurs auxquelles sont en proie tous les braves et vertueux enfans de la patrie à cette armée ; je vous épargnerai donc des détails qui seraient de nature à vous oppresser l'âme et cependant je vous en dirai assez, mon général, pour que de suite vous soulagiez ce qui, parmi nos soldats, a signe encore de vie, pour que, toutes choses cessantes d'ailleurs, vous tourniez et dirigiez la très grande partie des ressources et des moyens existans en France vers les

braves guerriers échappés à la perfidie, à la trahison de l'infâme et assassin Directoire que le 30 prairial a signalé, que le 19 brumaire a détruit.

« Aussi, mon général, je ne vous parlerai pas de l'armée d'Italie; il n'en existe plus. Je ne vous dirai qu'un seul mot sur ses infortunés restes placés çà et là sur les montagnes de la Ligurie et des Alpes-Maritimes, ne subsistant que d'herbes et de racines et dont la moitié aura péri lorsque vous recevrez ma lettre.

« Jamais infortune, mon général, ne fut égale à la nôtre. Après vingt-deux jours entiers de combats les plus opiniâtres et les plus sanglants, les forces supérieures de l'ennemi nous ont acculé sur les montagnes; nous n'avons plus un seul pied en Italie : à peine nous reste-t-il un petit espace de terrain pour couvrir, pendant quelques jours encore, la ville de Gênes et venir chercher du pain en France. Coni, la seule place que nous occupions dans le Piémont, est en ce moment cernée par les forces imposantes de l'ennemi ; cette ville importante ne renferme pas mille rations de pain ; nuls moyens de la secourir; nous n'occupons plus que le col de Tende. Enfin, mon général, la fortune a trahi entièrement notre courage. Le brave et vertueux Championnet voulut, ces jours derniers, se précipiter au milieu des bataillons hongrois et rendre inutile pour la patrie la perte de sa vie ; mais ses amis l'ont retenu et on n'a pu malgré tout l'empêcher de commander en personne à Mondovi pendant tout le tems que le terrain de la ville se disputait pied à pied dans les rues et dans les maisons avec un carnage horrible de part et d'autre.

« Ajoutons, à cela, mon général, que la désertion, parmi les soldats, est à son comble; ces misérables quittent leurs rangs par bande de mille, de 1,500 hommes ; ils disent tous « *qu'ils vont trouver Bonaparte à Paris et lui demander du pain* ». Que répondre à de tels argumens ? Six jours entiers se sont passés dernièrement sans qu'il fut fait une seule distribution. Le septième, la débandade a commencé ; mais tous les efforts des généraux

sont réunis en ce moment pour en empêcher les désastreux effets et tout paraît annoncer qu'ils seront impuissants.

« Aussi, mon général, ce qui reste de l'armée d'Italie est aujourd'hui plus que jamais sans pain, sans argent, sans vêtemens, sans cartouches, sans cavalerie, sans canons, sans une seule voiture, sans un seul mulet. Le dirai-je? Ce sont les Polonais qui, dans les derniers jours de combat, ont porté sur leur dos, de Nice à Coni, le très peu de pain que les soldats ont à manger et vous le savez, mon général, tous les grands généraux ont démontré qu'une armée qui n'a pas *mangé* sera toujours battue par celle qui n'a pas *dormi*. Voilà en peu de mots le déplorable état où nous sommes. Je ne veux pas vous parler des hôpitaux. Le pavé humide des églises de Nice, Villefranche, etc , sert de lit à 8,000 blessés qui se sont *traînés à pied* du champ de bataille jusqu'à Nice. Point de paille, point de linge à pansements, point de médicaments ; en un mot, la misère la plus horrible, le découragement le plus absolu, le désespoir le plus affreux ; partout la tristesse, l'accablement et la mort : tel est l'héritage que vient de laisser en mourant, aux enfans de la Liberté, un pouvoir féroce et absolu au sein d'une République ; un pouvoir dont le caractère et l'audace étaient marqués depuis longtems par l'orgueil, la violence, l'usurpation, la bassesse, le brigandage et tous les vices.

« Tous ces détails, mon général, sont marqués au coin de la plus exacte vérité. J'ai cru devoir vous les donner afin de vous mettre à même de sonder les playes de la patrie ; vous n'avez pas désespéré de son salut, mon général, et vous romprez toutes les mesures des armées ennemies comme vous avez brisé le despotisme infernal qui pesait sur la France. Il reste toujours à la République la portion de forces qui lui appartenait et que le pouvoir directorial ne lui donnait pas. Vous réorganiserez la victoire et vous dévoilerez pour jamais un grand secret à l'Europe. On craindra enfin d'insulter,

à l'avenir, une nation qui a en elle-même la mesure de la punition des offenses qu'on lui a fait. Si nous éprouvons une grande crise en ce moment, mon général, cela seul nous donnera des forces ; on n'est jamais plus actif que lorsqu'on est attaqué de toutes parts. C'est alors que la nature fait un effort et qu'un homme vaut plusieurs hommes. *O fortunatos natos te consule, Gallos!* ».

A tant de maux, Championnet ne pouvait pas remédier lui-même. Il indiquait pourtant un spécifique. En marge de sa démission, il avait écrit : « Je vous prie de me faire remplacer par le général Bonaparte » Championnet n'avait pas, le 5 novembre, prévu les événements du 9, tout le drame politique joué à Saint-Cloud entre d'Arena et Destrem.

Qui pouvait remplacer Championnet? Un seul postulant se montrait : Marbot, un incapable. Dans la cohorte des hommes d'action, qui désigner? Brune allait mettre les Vendéens à la raison. Moreau commanderait l'armée du Rhin. Jourdan était impopulaire. Kléber et Desaix demeuraient en Égypte. Il ne restait que Massena.

Berthier, après l'avoir desservi dans Rome, voulait mettre de nouveau en vedette le vainqueur des Russes, — ou bien lui préparer un tombeau à Gênes. Les trois Consuls approuvaient, le 2 frimaire, le choix judicieux du ministre de la guerre.

CHAPITRE II

RÉORGANISATION DES SERVICES

Massena arrive à Paris. — Il demande à Bonaparte et à Berthier de lui procurer les moyens de vaincre. — Ses exigences fatiguent les ministres. — Audience de congé. — Voyage par terre et par eau. — Les révoltés du Midi. — Récit d'un officier de la 55e demi-brigade. — Propos du général Saint-Hilaire. — L'anarchie règne à Toulon. — Un bataillon mutiné se tient devant Fréjus. — Désertion des troupes de la division Miollis. — Mesures prises pour arrêter le désordre.

Massena attendait à Zurich les décisions du gouvernement consulaire. Une simple adhésion au fait accompli du coup d'État, était-ce là ce qui disposait tant Berthier en sa faveur ? Instruit secrètement de la proposition que présentait le ministre (1), il recevait sa lettre de commandement le 29 novembre.

Il se met en route, non pour rejoindre ses troupes. La direction de Paris est prise quand on lui avait indiqué celle de Nice. L'officier, qui voulait « obtenir les ententes nécessaires », arrivait à destination le 7 décembre, le soir. Sa liberté d'action peut indisposer les Consuls. L'aide de camp Ducos fera intervenir son frère, rendra valables les raisons du nouveau commandant ; mais il n'obtiendra pas l'entretien particulier que

(1) Du 20 novembre. — *Rapport aux Consuls :* « L'intérêt de la République m'oblige d'observer qu'il est urgent de nommer un commandant en chef pour l'armée d'Italie. Le général Massena qui connaît la localité pourrait remplacer le général Championnet qui persiste à donner sa démission, et le général Moreau remplacerait le général Massena à l'armée du Danube. Si les Consuls n'acceptent pas ce changement, je leur propose de donner au général Saint-Cyr le commandement provisoire de l'armée d'Italie. — BERTHIER. » (*Correspondance militaire générale.* Arch. Guerre.)

Massena voulait avoir chez Bonaparte, afin de régler sa conduite.

Reçu le 8 au petit Luxembourg, en grande audience, Massena voit le Premier Consul s'observer. L'entretien aborde les faits de la campagne d'Helvétie, touche aux situations politiques et militaires. Il s'étend, naturellement, sur les opérations que pourra entreprendre l'armée d'Italie. De l'argent et des renforts promis, on renvoie, quant aux détails, le général au ministre de la guerre.

Entre l'antichambre de Bonaparte et le cabinet de Berthier, Massena entend la voix des détracteurs. Accusé d'être sorti de la Suisse, la nuit, « sous les huées du gouvernement et du peuple opprimés », il produit, en justification nécessaire, la lettre d'un Directoire qui le remerciait d'avoir su accomplir des tâches surhumaines (1).

C'était alors un homme de grande volonté et de pleine force. Les épreuves subies à la guerre ont ossifié le masque. Le regard une fois fixe est scrutateur comme celui d'un juge. Dans la voix passent des sons rauques à travers les notes brèves du commandement. La taille, moyenne, semble se hausser quand le général plaide une cause : celle de l'armée. Les liens de famille, il les a détendus pour n'être plus qu'un soldat. Son unique

(1) Berne, le 2 décembre 1799. — *Le Directoire exécutif de la République Helvétique, une et indivisible, au citoyen Massena, général en chef de l'armée d'Italie.* — « Citoyen Général : Le Directoire Exécutif a vue la Lettre que vous lui avés adressée à votre départ. Les sentimens qu'elle exprime sont ceux qu'il désira toujours d'obtenir, les regardant comme dus au dévouement avec lequel le Peuple s'est empressé de soulager les besoins de l'Armée. — Le pays que Vous quittés est plein de votre gloire militaire; tous les amis de la Liberté et en leur nom le Directoire Exécutif vous promettent de n'oublier jamais que la valeur de l'armée et l'habileté du général eurent pour but et pour premier effort de détruire les mercenaires qui venaient apporter des fers à l'Helvétie et de maintenir cette République dans les avantages de sa nouvelle Constitution. A ces titres sacrés, vous pouvés compter sur leur attachement et leur reconnaissance inaltérables. — Recevés, Citoyen Général, l'assurance de notre considération. — *Le Président du Directoire :* Ernest Dolder. » (Registre 28, pièce 316.)—*Nota.* Toutes les pièces des archives Massena seront indiquées R. n°..., P. n°...

but, c'est le triomphe de la France. Son premier foyer, c'est le camp. Sans ambition, sans fierté, il va où l'entraîne sa destinée ; mais d'un pas rapide. Et les grandes adversités ne pourront même faire pencher un front derrière lequel bouillonnent souvent des pensées tumultueuses.

Sa première entrevue avec Berthier dut produire, le 8 décembre, dans l'après-midi, une scène dramatique. Les deux officiers, une fois en présence, allaient éviter le laisser-aller des camarades. L'un se rappelait l'exil d'Antibes ; l'autre regrettait peut-être ses anciennes intrigues. Ils ne parlèrent ni de l'action livrée devant les Pyramides où Berthier était présent, ni de Zurich où Massena avait battu les Russes. En jetant tacitement un voile sur le passé, ils effaçaient d'anciens dissentiments. Egalement patriotes, le ministre et le général ne devaient plus songer qu'à prendre les mesures propres à sauver la France.

Massena ne demandait pas les moyens de vaincre ; il les exigeait. On ne lui montrait qu'un rapport de Dubois-Crancé relatant, fin octobre, la situation de l'armée d'Italie (1). Mais depuis ? Berthier, qui promettait de s'informer, ne répondait, par lettre, que le 13, en annonçant des renforts, des vivres, de l'argent (2). Ver-

(1) *Dubois-Crancé au Directoire :* « L'armée d'Italie est supérieure à l'ennemi qui lui fait face. Elle peut agir avec 60,000 hommes. Sa cavalerie et son matériel sont dans un état pénible ; il est néanmoins indispensable qu'elle cherche à profiter de nos succès en Helvétie. Elle doit pendant cette campagne d'Automne replier les Troupes de Mélas sur la rive gauche du Pô afin de pouvoir hyverner en Piémont. Ses vivres sont dans la plaine. Sa pénurie, aujourd'hui effrayante, deviendra fatale si elle ne sort pas promptement de sa situation défensive. » (Arch. Guerre.)

(2) « Vous demandez onze demi-brigades indépendamment des deux que vous avez prises au Rhin. L'intention des Consuls est de les tirer de l'armée d'Angleterre au moment où l'on sera rassuré sur les débarquements que les Anglais tentent de faire du côté du Morbihan. — Les projets du Gouvernement ne permettent pas que l'on diminue les forces de l'armée du Rhin. — Quant aux troupes à cheval, on complètera ce que vous désirez ; je m'occupe à mettre les corps en état d'entrer en campagne. — Notre cavalerie est généralement en mauvais état. — Je fais passer des objets d'harnachement. — La levée de 40,000 chevaux

balement, il promettait vingt-deux bataillons auxiliaires des nouvelles levées, six régiments de cavalerie, une remonte d'artillerie. Massena interrogeait : « Vous avez tout cela? » Berthier affirmait : « Nous avons ou nous aurons tout cela, parce que Bonaparte le veut. » Ils s'accordaient sur la volonté d'un tiers.

Entre Massena et les chefs de service, les réorganisations devaient être discutées, encore. Intéressé à obtenir vite des succès, le grand conducteur d'hommes travaillait vingt heures chaque jour, souffrait peu les contradictions, lâchait des emportements, relançait le ministre sans pouvoir obtenir autre chose que des bonnes paroles. De requêtes, il faisait accabler Gaudin, ministre des finances, et Forfait, ministre de la marine. Les millions que prétendait posséder le premier lui étaient indispensables pour payer les vivres et la solde. Au second, on demandait douze lettres de marque, pièces nécessaires à des corsaires qui obligeraient la flotte

doit fournir à l'armée d'Italie 11,800 chevaux, dont 1,800 mulets ou chevaux pour les vivres, 900 pour les hôpitaux, 2,000 pour l'artillerie et 200 pour l'artillerie légère. — C'est à Lyon où l'inspecteur de la cavalerie fera la répartition. — Les ordres sont donnés pour mettre tout en mouvement. — La trésorerie depuis mon ministère a fait passer le bordereau ci-joint : 3,000,000. Plus en numéraire le 4 frimaire, 500,000; plus le 7 frimaire, 500,000. En lettres de change sur Lyon et Marseille le 8 frimaire, 500,000. Enfin, 600,000 versés par la Compagnie Bourset à Marseille. — J'ai fait partir hier en poste un négociant qui va faire verser sur-le-champ à l'armée 20,000 quintaux de grains, 100,000 pintes de vin, 30,000 pintes de vinaigre, 50,000 pintes d'eau-de-vie. — J'ai passé un marché pour les vivres, pain, liquides et légumes secs, pour les viandes et pour les transports d'artillerie. — J'autorise l'ordonnateur en chef à faire des adjudications pour les fourrages, n'ayant pas trouvé de soumissionnaires. — Enfin, je destine un secours provisoire pour les différents services de l'armée : 171,000 francs pour l'armée des Alpes et 500,000 pour celle d'Italie, plus 100,000 pour la 19e division, 400,000 pour la 7e et 325,000 pour la 8e. Les ordonnances sont faites et j'attends que la trésorerie m'assure le paiement de ces divisions. Je passe un marché pour 20,000 capotes à l'aile droite et 10,000 à la gauche aux Alpes. — Je fais également passer des souliers. — Vous connaissez les ordres donnés pour l'artillerie. — Enfin, mon cher général, ne doutez pas de mes sollicitudes pour tout ce qui pourra améliorer le sort des braves que vous devez réorganiser et conduire à la victoire. » (R. 34, P. 40.)

anglaise à s'éloigner des côtes (1). Le général observait cette recommandation d'Epictète : « Avant d'agir, pense à ce que tu vas faire. » Et il voulait assurer l'offensive quand Berthier, ne voyant possible que la défense des Apennins, écrivait : « Si vous êtes forcé d'évacuer Gênes, mettre Savone en état. »

Ses visites, ses demandes, ses exigences fatiguaient les membres du gouvernement. Le petit homme brun était devenu sa bête noire. Bonaparte le tenait à distance. Berthier le comblait de laudatifs et redoutait ses colères. Pour satisfaire le guerrier, que de condescendances furent faites! Le 20 décembre, on l'armait de pouvoirs extraordinaires (2). Enfin, les Consuls lui accordaient une dernière audience, mais en présence des ministres. C'était une audience de congé que Bonaparte terminait ainsi : « Partez sans inquiétude. » De plus, il annonçait l'envoi d'une armure d'honneur (3).

(1) *Forfait à Massena :* « 2 nivôse. — Le consul Bonaparte m'a prévenu de la demande que vous avez faite de dix lettres de marque. Comme j'ai lieu de croire qu'elles sont destinées pour des armements qui auront lieu soit dans les ports de la République, soit dans ceux de nos alliés sur la Méditerranée, j'adresse ces actes à l'ordonnateur de marine à Toulon ou au commissaire général des Relations commerciales à Gênes. — Vous voudrez bien, en conséquence, faire remettre le paquet ci-joint à celui de ces deux fonctionnaires qui administre pour la République dans les ports où ces armements auront lieu, attendu que, conformément aux loix et règlements, il est nécessaire que les bâtiments soient visités, que les lettres de marque soient enregistrées, que les rôles d'équipages soient déposés et que les armateurs que vous désignerez fournissent le cautionnement exigé. » (R. 34, P. 108.)

(2) Paris, le 1er nivôse an VIII. — *Les Consuls de la République :* « Vu les circonstances où se trouve l'armée d'Italie. Arrêtent. ARTICLE PREMIER : Le général en chef Massena est investi de pouvoirs extraordinaires. — ART. II : Il peut suspendre et renvoyer les généraux qui n'auraient pas sa confiance. — ART. III : Il pourra casser les corps et destituer les officiers qui auraient des principes d'insubordination. — ART. IV : Il prendra toutes les mesures pour assurer les communications et établir la police dans les départements faisant partie de l'armée d'Italie. Il donnera des ordres pour qu'il soit exporté des départements du Var et des Bouches-du-Rhône le moins de blé possible. — ART. V : Les ministres de l'Intérieur et de la Marine donneront les ordres à Toulon et dans les départements, pour que le général en chef Massena soit vivement secondé et que l'on adhère à ses réquisitions. — BONAPARTE, ROGER-DUCOS. » (R. 35. P. 105.)

(3) Promesse rappelée par cette lettre : « 5 nivôse. — *Le Ministre de*

Déjà, une proclamation politique, inutile, avait été adressée aux troupes composant l'armée d'Italie. Quand Berthier invitait à rejoindre, un général qui paraissait vouloir agir à sa guise (1), l'homme défiant réclamait la copie des marchés passés, les engagements des fournisseurs, l'état nominatif des officiers incorporés (2). Il

la guerre au général en chef Massena : « Les Consuls de la République, citoyen général, seront toujours empressés de faire ce qui vous est agréable. Ils m'autorisent en conséquence à vous faire délivrer de la manufacture de Versailles : un fusil double, un fusil simple, un fusil double rayé, en attendant que vous receviez l'armure complète qui vous est destinée, je donne ordre qu'on y travaille sans relâche. — Salut et fraternité. — BERTHIER. » (R. 34. P. 111.)

(1) Au Palais des Consuls, le 29 frimaire an VIII : *Le Ministre de la guerre au général en chef Massena :* « Le général Championnet étant tombé malade, citoyen général, les Consuls de la République me chargent de vous dire qu'il est essentiel que vous partiez de suite, c'est-à-dire le plutôt possible pour vous rendre à l'armée d'Italie; même dans les 24 heures si vous le pouvez. On dit que Coni est pris. » (R. 34. P. 83.)

(2) *Tableau des officiers généraux employés à l'armée d'Italie à l'époque du 1er nivôse an VIII :* « Suchet, général de division, chef de l'État-major général. *Généraux de division :* Saint-Cyr, en congé de convalescence; Watrin, en permission; Miollis; Marbot; Lemoine; Victor; Richepanse; Garnier, prisonnier de guerre; Duhesme, en convalescence; Massol, au tribunal, à Valence; Grenier; Sugny, commandant l'artillerie; Mengaud, non arrivé; Gueux, en convalescence; d'Anselme, dans la 7e division militaire; Ernouf, inspecteur de l'infanterie, à Aix; Maurice Mathieu, en convalescence; Soult, Gazan, Ménard, Oudinot, Casabianca, non arrivés; Delapra, sans emploi, à Grenoble; Saint-Hilaire, commandant la 8e division militaire; Moncey, commandant la 19e; Cervoni, en permission à Toulon; Ferino, commandant la 7e division militaire; Pérignon, prisonnier de guerre; Grouchy, *idem*; Rusca, *idem*. *Généraux de brigade :* Quesnel; Gardanne; Clauzel; Grandjean; Charpentier, blessé; Poinsot; Buget; Beaumont, commandant une division de cavalerie; Pouget; Pétitot; Spital; Gauthrin, faisant les fonctions; Seras; Campanol; Lesuire; Valette; Raoul; Kister; Fressinet; Campredon, à Paris; Vaufreland, à Grenoble; Bardenet, à l'artillerie; Hermet, commandant le 10e hussards; Darnaud; Calvin, en permission à Marseille; Jablonowski et Dabrowski, polonais; Vignolet, en permission; Beaurevoir, inspecteur de la cavalerie; Motte, à Toulon; Legrand, à Antibes; Lapisse; Brunet; Franceschi, en permission à Gênes; Assereto, génois, à Gênes; Monnier, prisonnier à Ancône; Partouneaux, prisonnier à Novi; Clément, prisonnier à Coni; Cucotte, prisonnier à Ancône; Pino, cisalpin, prisonnier à Ancône; Colli, prisonnier à Novi; Salm, prisonnier à la Trébia; Fiorella, prisonnier à Turin; Meyer, prisonnier à Mantoue, *Adjudants généraux :* Bréval, Andrieu; Dalons, en permission à Brignolles; Campana; Touret, à Marseille; Hulin; Prompt; Dugommier; Guyot, en congé; Sacqueleu;

ecevait un volume de documents dans la nuit du 26. Le 7, avant midi, il montait en voiture et ses chevaux renaient la direction du sud (1). Une escorte garantisait les voyageurs contre l'insécurité des chemins malaroitement annoncée dans *le Moniteur* du 17 déembre (2). Sur la vieille route de Bourgogne, des tapes étaient marquées : Sens, Saulieu, Chalon. De ette ville, jusqu'à Lyon, un coche d'eau portait Masena, Lacroix, Burthe, Marceau, le secrétaire Morin, le nédecin Brisset, le valet de chambre Baptiste. Ils arriaient dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier.

Moncey commande à Lyon où le parti jacobin admiistre. Le lieu est encombré d'une racaille : chauffeurs le pieds, déserteurs, mendiants ; de grands acteurs lans les grandes insurrections. L'argent répandu par es royalistes porte à la fermentation une plèbe qui ourrait, en refusant d'accepter la nouvelle Constitution, préparer une garnison aux Autrichiens massés près du pas de Suze.

Tout de suite, Massena peut constater : du parc d'artillerie, des régiments de cavalerie, des convois de mulets, des services auxiliaires promis par Berthier, il

Deverine; Raulet; Léopold Stabeurath; Courtès; Hector; Planta; Garin; Flavigny; Drouot; Lecat; Herbin, à Chambéry; Kinglen; Requin, à Lyon; Reille, à Antibes; Gauthier; Degiovanni; Henry Boyer ; Ottavi. — Julhien, Calory et Trivulsi, chargés de l'échange des prisonniers de guerre cisalpins. » (R. 34. P. 123.)

(1) *Étapes de Paris à Chalon-sur-Saône :* Paris à Mongeron, 6 lieues; Mongeron à Melun, 5 lieues 3/4; Melun à Valence, 5 lieues 1/2; Valence à Villeneuve-la-Guyare, 5 lieues 1/2; Villeneuve à Sens, 6 lieues; Sens à Villevalier, 5 lieues; Villevalier à Charmois, 5 lieues; Charmois à Auxerre, 6 lieues; Auxerre à Vermanton, 4 lieues 1/2; Vermanton à Lucy-le-Bois, 5 lieues; Lucy à Sainte-Magnance, 4 lieues; Sainte-Magnance à Laroche, 3 lieues; Laroche à Saulieu, 3 lieues; Saulieu à Maupas, 3 lieues; Maupas à Arnay, 4 lieues ; Arnay à Ivry, 6 lieues Ivry à Chagny, 4 lieues; Chagny à Chalon, 4 lieues. — Huit grandes étapes, 85 lieues et demie. (Arch. Guerre.)

(2) Le courrier d'Aix à Nice a été arrêté le 9 frimaire à 5 kilomètres d'Aix, par une trentaine de brigands en vestes et chapeaux ronds, tous jeunes gens. Leur chef avait à son chapeau un ruban tricolore. Ils ont pris les dépêches et les effets des voyageurs. — Quatre voitures ont été pillées le même jour sur la route de Marseille. Les voleurs étaient environ cinquante.

n'existe que les dépôts. Là, le général Beaurevoir doit achever l'œuvre. A le stimuler, Massena emploie le commandant Massol ; et il laisse des ordres écrits, formels : acheminer vers Nice tout groupe constitué en cadres, hommes et matériel. Il reprend le coche d'eau. Il descend le Rhône. Il aborde à Avignon le 6 janvier. Il s'engage sur la route de Marseille.

Un escadron le garde. Les miquelets provençaux ne pourront pas arrêter sa course, car il se fait éclairer au loin et il tient son escorte en éveil. Mais quels spectacles vont s'offrir aux yeux du général ? Châteaux, villages et bois où la dévastation a passé, recèlent des nomades. Plusieurs, qui portent des chemises blanches sur des tricots, ont le visage noirci ; soldats de Louis XVIII, armés de fusils à deux coups, ils mènent la guerre des partisans, par compagnie. Toutefois, à la vue de troupes résolues, ils décampent.

D'autres hommes, leurs complices et leurs aides au besoin, se sont affublés de vieux uniformes : jeunes gens et vieillards qui demeurent comme prostrés sur les perrons, devant les fontaines, aux carrefours des routes. Se disant soldats miliciens, se plaignant d'être laissés sans pain, se confessant d'ignorer les noms de leurs chefs, ils montrent des plaies, ils étalent des purulences, ils implorent les services du passant. Et d'une prière non écoutée, le traînard passe aux menaces si les voyageurs sont en petit nombre. C'est que le haillon masque un pistolet, la souquenille un fusil, la ceinture un poignard. L'assassinat des courriers, des marchands, c'est l'œuvre des déserteurs et des brigands qui infestent la Provence ; l'autorité civile ne sait pas faire respecter les lois ; elle ne peut pas.

Arrivé dans Aix, Massena fait appeler un officier de la 55e demi-brigade. Auprès du malheureux qui se traîne, le général s'informe. La dissolution de l'armée d'Italie lui est présentée, en horribles tableaux (1). Il ne

(1) De Gênes, l'agent commercial Belleville écrivait le 11 décembre : « On est venu me dire que la garnison au nombre de près de quatre

va plus trouver aux postes de combat que des bandes affamées. Bonaparte et Berthier l'ont trompé. Il s'en révolte et crie à leur adresse de rudes paroles ; il veut retourner à Paris. Morin parvient à calmer sa colère. — Sauver l'armée lui est commandé. Il doit donc se sacrifier. Sa résignation, il va l'indiquer d'un mot, à l'état-major : — Allons !

Bien décidé à arrêter le désarroi, à empêcher les désertions, à rappeler les chefs de brigade au devoir commun, Massena dicte vingt lettres, énumérant des consignes sévères. Les gendarmes servent de courriers, doivent atteindre vite garnisons et camps échelonnés le long des Alpes.

Le 7 janvier, Massena se rendait à Marseille. Le 8, il était auprès de Saint-Hilaire. Avec Ernouf qui, à Aix, commandait le département des Bouches-du-Rhône, c'était un auxiliaire prompt à se décourager et qui annonçait ces maux : « La Provence infestée de bandits affiliés à la Société : *le Sauveur ;* 18,000 déserteurs vivant sur le pays, à mains armées. Plus de cavalerie, quand Berthier compte, en service dans cette région : 116 officiers et 2,883 hommes montés. Les agents royalistes et les agents autrichiens préparant une grande insurrection. La famine dans les villes. L'administration sans ressorts. La résistance que les conscrits opposent aux lois. L'inconnu du lendemain. »

Habile homme, Massena feint l'étonnement. Saint-Hilaire est atteint d'hypocondrie ; il doit exagérer. — Non, affirma son interlocuteur. Alors, il faut s'employer à une prompte besogne de réorganisation. Deux collaborateurs tellement actifs pourront remettre vite sur un

mille hommes était en insurrection, qu'elle avait enlevé deux pièces de canon et qu'elle demandait ses drapeaux pour rentrer en France. J'ai couru chez le général Saint-Cyr. Les soldats n'étaient point emportés ; pas un mot d'humeur ne leur est échappé ; ils demandent du pain, des habits, leur solde, avec l'accent de la douleur, avec les sentimens du besoin et ils ne voulaient, pour prix du sang qu'ils ont répandu, qu'à ne pas être condamnés à mourir de faim. » (Affaires Étrangères. Supplément 11. Pièce 106.)

bon pied les administrations défaillantes et l'armée lasse. Travaux d'Hercule.

Des préoccupations qui assiègent Massena, la première lui suggère le ravitaillement de son armée si souvent promis par les divisionnaires (1). Il connaît maintenant les détresses subies entre Nice et Gênes. Marchés en main, autoritaire, parfois violent, il commande les fournisseurs. Réglant l'embarquement des denrées, le départ des bateaux, l'œuvre des convoyeurs, il ne laisse point en repos le personnel chargé d'entretenir les troupes. Il promet de l'argent, il signe des traites quand Bonaparte, éludant l'engagement du premier million promis, n'envoie que 300,000 francs. Néanmoins, le général achète des vêtements, des souliers, et il en presse les livraisons. Une fois nourries, une fois vêtues, ses demi-brigades ne pourront plus, l'ennemi

(1) Finale, 22 frimaire. — Ordre du jour de Lemoine : « Je m'empresse d'annoncer à ma division de bonnes nouvelles que m'apporta hier soir, à 10 heures, un courrier. Le général en chef me prévient que 150 mulets chargés de blé sont partis de Nice depuis trois jours. Le général Victor a déjà touché sa portion; la nôtre part aujourd'hui de Port-Maurice. Il est certain que nos maux touchent à leur fin. — Les héros qui ont souffert si courageusement et si longtems tant de privations ne seraient-ils donc plus capables de souffrir encore quelques moments? Brave 5e, que votre constance vous acquiert de gloire! Mon cœur et mon estime vous suivront éternellement. Partagez ma reconnaissance et celle de toute l'armée avec la 74e qui partage vos vertus. La 34e, qui me suit depuis si longtems, vous est toujours fidèle. Le mauvais exemple des deux sections du 2e bataillon ne doit qu'exciter votre mépris et votre indignation. — Delpech, sergent des grenadiers du 1er bataillon de cette demi-brigade, qui m'est signalé tous les jours par ses belles actions, vient encore de se distinguer par une résistance courageuse aux fuyards dont il a désarmé quelques-uns; il mérite le grade de sous-lieutenant; je charge le général Chrizel de le faire reconnaître en cette qualité. — Je ne vous dis rien, à vous, 20e; il suffit pour mériter tous les éloges de rester toujours les mêmes. La 41e se modèle sur vous; faites tout ce qu'il faut pour continuer ces vertus militaires et les accroître encore. — Contemplons tous avec admiration les officiers et sous-officiers de la 63e et de la 17e. Ils furent des soldats; ils en font aujourd'hui le métier pénible dans les affreuses positions de Saint-Jacques dont la droite avide et cupide à leurs soldats. La discipline, les travaux, les surveillances, ils sont toujours là, présentant leurs poitrines et leurs bras formidables à l'ennemi. Ne détournons jamais les yeux d'un si noble exemple et la République pourra toujours compter sur l'armée d'Italie. » (R. 34. P. 38.)

étant proche, se dérober aux travaux de la guerre.

Il voudrait en grossir l'effectif du contingent des 1,500 Italiens réfugiés à Marseille. Ceux-ci demandent l'argent nécessaire pour assurer leur subsistance : quinze sols par jour ; mais ces dévoyés refusent de porter les armes. Plus tard, on les pousserait brutalement vers l'armée de réserve.

Enfin, un état de situation quant à l'armée d'Italie lui fut remis avec le billet enregistrant la mort de Championnet. Des 60,000 hommes que Berthier fixait, le 13 décembre 1799, dans les cantonnements, il ne restait que 39,571 présents. Sans retard, on doit battre le rassemblement des dispersés depuis Grasse jusqu'au bourg de Chiavari. Raisons qui déterminent le général à quitter Marseille dans la nuit du 12 au 13 janvier, à destination de Nice.

D'étape en étape, il va encore s'effarer. Le littoral regorge de gens mal famés. Les postes sont sans chevaux. Il n'y a plus d'auberges ouvertes. Des injures partent, des bois, à l'adresse d'une troupe que les bandits n'osent pas attaquer. L'insurrection désole tous les cantons du Var. Toulon sert de camp à des bandes qui rançonnent l'habitant, volent, pillent, tuent; cela jour et nuit. L'autorité de Massena s'épuise en cette ville. Il risqua sa vie, plusieurs fois, en face de la brute humaine qui veut continuer ses licences. Obtient-il d'un groupe la promesse de s'assagir? Nul individu ne tiendra la parole donnée. La gangrène a tout pourri : soldats, marins, convoyeurs. Cette constatation faite, le général continue sa route pour ne s'arrêter, le 15, près de Fréjus, qu'au bruit de grandes clameurs.

Au bataillon de la 14e de bataille qui couvrait le chemin, un énergumène commandait. A ses excitations, 200 forcenés hurlaient des injures à l'adresse de Bonaparte et de la République. La réclamation des moins exaltés se formule par le cri des dames de la Halle marchant en 1789 sur Versailles : *Du pain !* entre les cris plus aigus de : *Pillage ! A Toulon !*

Un seul homme osa fermer le passage à cette horde. Quoique des fusils se soient vite abaissés, le général ne craint pas la mort. En chef qui doit et veut faire son devoir, il parle haut. Peu à peu, les révoltés subissent l'ascendant d'une grande puissance. Dans leurs cœurs, une espérance se glisse, sournoisement. Ils peuvent se réhabiliter, leur apprend l'officier. A des cris hostiles, des acclamations succèdent : « Vive Massena! » Les hommes se remettent en rang lorsque l'agitateur qui les guidait a fui. Cette troupe, qui va occuper d'abord Fréjus, est bien décidée à reprendre les postes abandonnés où parviendront incessamment des vivres et la solde.

Pareille œuvre accomplie, Massena remontait en voiture. Il allait, dans Antibes, retrouver une femme et des enfants qui s'abandonnèrent aux plus douces affections; mais les épanchements furent courts : d'importantes besognes le commandaient. Où commandait l'oncle du général, Marcel Massena, la tombe de Championnet venait d'être fermée, au pied du fort carré. En proie aux exigences des charretiers campés sous leurs murs, les habitants gémissaient. Des hôtes si incommodes recevaient bientôt des destinations. A l'ordre d'évacuer la place, ils n'obéissaient que devant les sabres des chasseurs, troupe chargée d'assurer la police.

Cette mesure prise, la nouvelle d'une grande défection des troupes est annoncée. Réduites à subir la famine, les demi-brigades chargées de garder Savone ont pu pousser leur retraite jusqu'à Draguignan. Il faut les arrêter, ne pas laisser grossir le contingent des brigands du contingent des déserteurs. Massena eut bientôt donné des instructions. Le 17 janvier, ses guides vont en mission, ainsi que la 25e légère cantonnée à Brignolle. A ces forces regardées comme indéfectibles, se joindront, dans l'après-midi du 18, les gardes nationaux de plusieurs communes, les 7e et 13e régiments de dragons : forces qui pourront cerner les bataillons qui ont transgressé.

Douze cents hommes de la division Miollis : 18e légère

:t 24e de bataille, marchant sans officiers (1), refusant l'écouter les avis du commissaire Ricard, furent enourés le 19 et désarmés (2). Un contingent de la 25e eut :harge de les conduire à la frontière italienne.

Telle mesure disciplinaire venait d'être exécutée uand on signala d'autres désertions ; toutes relevant le la faim. Les cantons est du Var, Grasse compris, se rouvèrent bientôt inondés par les détachements sortis les 5e légère, 2e, 21e et 74e de bataille; tous mendiaient. Connaissant les souffrances endurées, les misères subies, Massena n'usa point des grandes rigueurs qu'on lui a prêtées. La dissolution de la 21e, des rappels au devoir

(1) *Massena à Berthier :* « Le corps des officiers est resté fidèle à ses levoirs et aucun d'eux n'a suivi les mouvemens des autres troupes. » Registre d'ordres.)

(2) 20 janvier. — *L'administrateur du Var au ministre de la Guerre :* « A l'arrivée de 1,200 hommes déserteurs de l'armée d'Italie, informé que le général Massenna passait dans notre arrondissement pour se rendre à son poste, nous nous empressâmes de lui en donner avis. D'après ses ordres, le chef de la 25e demi-brigade légère qui, avec sa demi-brigade, se trouvait à Brignolle, d'où il devait partir pour l'armée d'Italie, se rendit ici, d'après une conférence qu'il eut avec le commissaire du gouvernement exerçant près de nous et qui y avait été l'y joindre. — Les mesures à employer efficacement auprès de ces militaires que nous ne regardions encore que comme des hommes égarés ayant été concertées, tous les moyens persuasifs furent d'abord et plusieurs fois mis en usage. Le commissaire, revêtu de son costume, se rendit au milieu d'eux et ne négligea rien pour les ramener à leurs devoirs; tous ses efforts ayant été infructueux, il déploya autant d'énergie que d'intrépidité et il ne nous resta plus qu'à les réduire par la force. — En conséquence, toutes les dispositions ayant été faites aussi secrètement que promptement et toutes les mesures concertées entre les autorités civils et militaires, le désarmement des rebelles fut arrêté. Il s'est opéré hier matin dans le plus grand ordre ; il est vrai que des mesures avaient été prises de manière à prévenir tout désordre et à rendre vaine la résistance à laquelle paraissaient déterminés ces soldats rebelles. Vous n'apprendrés également avec indifférence que le citoyen Crassoux notre collègue, à la tête d'une compagnie des carabiniers de la 25e légère chargée d'enlever les drapeaux aux rebelles de la 24e de bataille, a désarmé la sentinelle placée à la porte de l'appartement où étaient déposés les drapeaux; que les drapeaux ont été enlevés et remis de suite à un détachement des guides du général Massenna, pour les porter à Antibes où se trouve ce général. La 25e demi-brigade partie ce matin pour l'armée d'Italie est chargée d'y traduire ces malheureux, conformément aux ordres du général Massenna. » (C. M. G. Arch. Guerre.)

et surtout un envoi d'approvisionnements rallièrent des hommes plus malheureux que coupables. Réunis à Saint-Laurent du Var, harangués et sustentés, ils allaient d'un bon pas retourner vers Gênes, accompagnés des 3e et 8e légères qui, tambour battant, devaient traverser Nice

CHAPITRE III

DE NICE A GÊNES

ils et militaires se font la guerre à Nice. — Suchet fournit des renseignements au général en chef. — Caractère d'une épidémie qui évit sur le littoral. — Rapport du médecin Giuliani. — Cochelet résente l'affreuse situation des hôpitaux. — Partout, le soldat est éduit à mendier. — Les généraux abandonnent leurs postes. — Monaco est mis au pillage. — Massena peut assurer les ravitaillements nécessaires. — Il se rend à Gênes.

Nice souffrait de tous les maux. La population fonèrement italienne maudissait les Français qui persisient à faire la guerre avec son aide. Chaque jour, des nflits éclataient entre les administrations civile et ilitaire. Sur la première, le militaire s'accordait déliérément des droits tyranniques. Des soldats, réfugiés , vendaient leur pain pour se donner ensuite le droit de endier (1). A toute heure, le plus fort maltraitait le plus ible. De logements, de réquisitions, de corvées, le mmandant de place accablait des citoyens nouvellement incorporés à la grande nation (2).

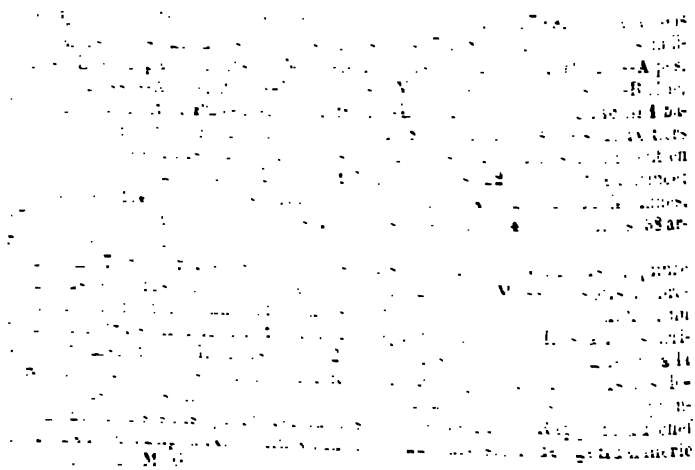
Massena arrivait à Nice le 17 janvier 1800. Ses comatriotes, qui avaient fêté le 20 brumaire la victoire de

(1) *Bibliothèque municipale de Nice.* (Reg. P. Cre des guerres.)

(2) Le 3 brumaire, l'adjudant-général Trivulzi fait caserner dans le ubourg du Var les guides de l'armée. — Le 2 frimaire, Pouget deande à l'administration municipale de loger 700 déserteurs. — Le 24, u même à la même administration : « Je vous préviens que la généle battra ce matin à 9 heures dans la place de Nice. La garde natioale sera chargée de maintenir l'ordre dans l'intérieur et d'empêcher ue les habitans ne communiquent avec les militaires qui désertent. La roupe sera rassemblée sur les différentes places. Les mesures ont pour bjet d'arrêter les déserteurs qui, d'après divers avis se rendent ici au ombre de 2 ou 3,000... » (Reg. P.)

Zurich, lui montraient leur situation tant précaire. Le général prêchait les ententes nécessaires. Un appel fait aux bonnes volontés devait lui procurer plus d'avantages matériels qu'un arrêté brutal. Ne trouvait-il pas, le 18, d'actifs collaborateurs? A leur tête se plaçait le président Olivier, homme rempli de zèle et pourvu d'autorité, qui pouvait diriger une commission administrative composée d'armateurs, de commerçants, d'officiers de la garde nationale, de marins. Tous ces hommes, en donnant des preuves de leur dévouement à la France, devaient faire oublier que, la veille, ils étaient Sardes.

Alors, Masséna interrogeait l'ancien chef d'état-major de Championnet, Suchet, qui avait servi sous ses ordres en Suisse, possédait le dossier de l'armée d'Italie; il indiquait ses emplacements; il relatait la désertion des conscrits appelés à former des bataillons auxiliaires (1); il mentionnait les actes de brigandage exercés dans les 7e et 8e divisions territoriales; il révélait la révolte de quelques officiers contre l'acte du 18 Brumaire; il traitait durement les généraux Saint-Cyr, Victor et Lemoine [illegible] dans les grandes épreuves; il redoutait l'agi-



tation des Génois; il voyait l'armée austro-piémontaise prête à traverser les Alpes.

C'étaient l'anarchie, la trahison, les conjurations contre les Français, partout. Mais leurs ennemis les voyaient trop tôt à terre. Les factieux, peuple et soldats, allaient bientôt éprouver l'effet d'une autorité qui les ramènerait tous au devoir, de si rude accomplissement fût-il.

Le général Monnier avec 1,500 hommes, sortis d'Ancône, allait faire la police sur le haut Var. Sibille, chef d'escadrille, qui vient d'approvisionner Gênes, devait continuer ses courses (1). Joseph Bavastro, rude homme de mer, réunirait une flottille de corsaires. Saint-Hilaire armerait le littoral en employant Bazignan, directeur des fortifications à Nice; moyen de préserver les côtes des insultes d'une escadre anglaise. Reille irait reconnaître le système défensif des Alpes, de Nice à Grenoble (*a*). L'adjudant-général Julhien correspondrait avec le lieutenant-colonel de Legisfeld pour assurer l'échange des prisonniers de guerre. Aubernon, administrateur en chef de l'armée, établirait près du Var des dépôts d'approvisionnement. Le général Turreau couvrirait Barcelonnette, Briançon, Grenoble et Chambéry. Le général Marbot, renvoyé en Ligurie, y rétablirait la discipline. Une proclamation remonterait les énergies (2).

(1) A Nice, le 10 pluviôse. — *Massena arrête :* « Le citoyen Sibille, chef de division, commandant des forces navales de l'armée d'Italie, établira sans délai avec les bâtiments de la République dont il pourra disposer une croisière active sur les côtes liguriennes et sur les côtes méridionales de l'Italie. — Le produit des prises légalement consignées et liquidées d'après les loix et usages reçus appartiendra, sçavoir : un quart à l'équipage du bâtiment capteur et les trois quarts à l'armée » (Aff. Étr., Supp. Gênes, 9. Pièce 205.)

(2) *Massena à ses frères d'armes :* « Soldats de la brave armée d'Italie, si respectable par ses malheurs et jadis si célèbre par ses triomphes, en acceptant l'honneur de vous commander, je me suis dévoué aux interêts de mon Pays et j'ai cédé à la voix d'un héros dont l'amitié et la constance m'honorent. — Je viens partager vos souffrances, les adoucir et y mettre un terme. — Depuis longtemps, je serais au milieu de vous si je n'eusse dû, avant tout, m'occuper de vos besoins. Vos privations vont cesser; j'en ai reçu la promesse solennelle du Gouvernement; moi-même, j'ai pris des mesures pour vous assurer des secours en tout genre. — Mais, quelle qu'ait été l'étendue de vos maux, elle ne peut

Pensant à tout, voyant tout, réglant tout, Massena ne prend plus de repos. De ses pressantes requêtes, il accable Berthier et Bonaparte. Le dernier ne lui expédie que des petites sommes. On voit l'adjudant-général Thiébault qui accompagnait des barils demeurer à l'état-major; homme imposé par le Premier Consul. A sa suite, des courriers-pourvoyeurs qui suivent la route de Paris à Nice, plusieurs disparaissent, victimes ou complices des brigands. On ne peut payer, après un versement de 98.000 francs, qu'un mois de solde aux officiers et vingt jours aux soldats. Mais toutes les demi-brigades reçurent du pain.

La disette arrêtée, une épidémie continuait à décimer l'armée: mal auquel Championnet avait succombé le 9 janvier. Une fièvre maligne terrasse les soldats les plus forts: influenza aiguë qui a jeté plus de 4.000 hommes dans les cimetières. A Nice, le docteur Giuliani en constatait les ravages. Il écrivait à Massena:

« Mes connaissances quoique bornées et les soins que j'ai pris des malheureux affectés de la maladie dominante m'ont mis en état de faire toutes les observations et le projet que le sentiment d'humanité m'engage à soumettre à vos sages réflexions. »

« Il y a environ trois mois que l'on a découvert une maladie qui, quoique non contagieuse dans son origine, s'est

étendue peu à peu sur un grand nombre de personnes, non seulement de la ville de Nice, mais encore sur les étrangers et militaires français. Je ne parle pas en ce moment du nombre exorbitant des militaires qui ont dû succomber dans les hôpitaux dans cet espace de temps, car outre la cause générale du mauvais air je devrais m'étendre sur l'administration la plus inhumaine avec laquelle ces malheureux ont été traités. Je vous parlerai seulement en général sur les causes qui continuent et affligent tous les habitans en permanence.

« En qualité de médecin, j'ai été invité, à peine arrivé à Nice, à visiter et à traiter beaucoup de malades. J'ai découvert que le caractère principal de leur maladie était une fièvre putride et nerveuse, plus ou moins compliquée, à proportion des désordres qui l'avaient occasionnée. J'ai remarqué que plusieurs étrangers dont le tempéramment n'était pas encore affaibli par le climat ou par quelque cause étrangère à cette maladie, ou bien parce qu'il y avait peu de temps qu'ils étaient à Nice, à peine attaqués d'un commencement de faiblesse produite par l'abus des liqueurs fortes ou par quelque petit excès dans le mangé ou par une constipation rhéumatique, furent atteints d'un accès de fièvre plus ou moins fort à proportion que leur machine était plus ou moins affectée par les désordres; et cette fièvre, au cinquième jour pour le plus tard, déploya son caractère toujours constant de fièvre putride nerveuse.

« Voilà l'effet du plus grand degré d'infection que cette atmosphère acquiert en raison progressive; c'est pourquoi, après avoir fait connaître, au nom seul de l'humanité, le malheureux état dont nous sommes menacés, il est de mon devoir de présenter le projet que je crois raisonnablement le plus propre pour tâcher de déraciner totalement la cause qui immola tant de victimes, et en empêcher les progrès en détruisant une fois et pour toujours par un plan méthodique de police les excès qui pourraient en résulter à l'avenir. Autrement, on ne peut faire qu'un seul pronostic bien douloureux à

cette ville si utile aux opérations militaires de la République française, c'est-à-dire de lui ôter toute communication qui est cependant indispensable aux relations politiques, militaires et civiles avec les villes et les pays limitrophes.

« D'après cet exposé, il est évident que cette atmosphère s'est rendue méphitique et que bientôt son influence maligne se changera en vraie peste à cause de la très mauvaise coutume qu'ont les habitants, non-seulement de ne pas nettoyer leurs maisons, mais encore de conserver les ordures et les excréments qui forment un objet de trafic, ce qui doit nécessairement rendre l'air de leurs maisons très impur : et cette malignité se communique à toute l'atmosphère extérieure. Il n'y a point de réservoir construit selon les règles pour cet objet.

« Les rues de l'interieur sont toutes mal construites; elles sont en si grand désordre qu'après une pluie, un mois de soleil n'est pas suffisant pour les secher. Celles qui entourent extérieurement la ville sont réduites à un état marecageux. Les unes et les autres produisent l'effet d'entretenir un plus grand degré d'humidité que ne requiert la nature du pays. Les eaux de rivière, en parcourant les ordures, ne peuvent plus être simples, mais elles doivent être composées d'une dose de terre et d'une essence de corruption qu'elles ont ramassées avant d'arriver au courant et sont toutes d'une qualité très malsaine.

« Le feu des maisons étant en très petite quantité, car ce n'est pas l'usage d'en allumer beaucoup, on ne peut pas dépurer l'atmosphère et l'air est toujours pesant, humide et épais. »

Avant de dénoncer le mal, l'officier de santé Giuliani indiquait les mesures propres à y remédier.

D'autre part, Cochelet, inspecteur des hôpitaux, renseignait Masséna :

« Les hôpitaux de l'armée d'Italie s'étendent sur une ligne depuis Carouge jusqu'à Marseille; sur une ligne parallèle depuis Briançon jusqu'à Nice et de là, à l'ouest;

usqu'à Gênes et au nord jusqu'à Suze. Ils sont administrés par deux agences ; l'une de l'ancienne armée des Alpes formant aujourd'hui l'aile gauche de votre armée et comprenant la 7e division militaire ; l'autre du centre et de l'aile droite comprenant la 8e division et embrassant la Ligurie (1).

« Le nombre des malades reçus dans les hôpitaux de l'aile gauche s'élève à environ 6,000 ; et celui des malades reçus dans les hôpitaux du centre et de l'aile droite à environ 7,000; on peut en compter 1,000 environ reçus dans les hospices civils ou soignés chez les habitans du pays et ainsi évaluer à 14,000 le nombre des malades et blessés de l'armée au traitement desquels il faut pourvoir. Une régie, dite nationale, a été jusqu'à ce moment chargée de la nourriture, des médicaments, de la fourniture du mobilier nécessaires aux hôpitaux. Elle compte de fer à maître avec le Gouvernement et partage ses bénéfices. Les ordres du ministre me prescrivent de me rendre à Nice en passant par Suze, Exilles, Fenestrelle, Pignerol et Coni et de là de me transporter à Gênes. Les échecs éprouvés par la division Duhem (2) m'ont repoussé du Mont-Cenis et la prise de Coni m'ayant rendu le passage par le Mont-Gouvre impraticable, j'ai commencé mon inspection par Carouge et l'ai prolongée jusqu'à Gap pour l'aile gauche. J'ai trouvé ces hôpitaux dans une situation affligeante, surtout ceux de Grenoble, encombrés de 2,000 malades qui y ont laissé une épidémie. Il manquait surtout du bois dans une saison aussi rigoureuse (le mois de frimaire), de médicaments, et on ne pourvoyait aux premiers besoins que par réquisition ; dans plusieurs, les malades étaient couchés sur une paillasse, par terre ou sur un carreau humide, dans des salles ouvertes aux vents, à la neige, à la pluie. Cependant, le zèle de l'ordonnateur de la 7e division (Pascalis) secondé par les administrations centrales de l'Isère et

(1) Lettre écrite à Nice, le 17 janvier. (R. 34. P. 221 à 223.)
(2) Duhesme.

des Hautes-Alpes et par les administrations municipales, soutenait encore le service.

« De Gap, j'entrai dans la 8e division que je parcourus jusqu'à Marseille et je m'aperçus que la pénurie des secours, occasionnée par celle des subsistances du département des Basses-Alpes, rendait la situation des hôpitaux plus malheureuse, hormi celle de l'hôpital d'Aix nouvellement établi.

« Celui de Marseille est dépourvu de tout et le service est presque nul. Celui de Toulon (auquel est annexé La Valette) est en très bon état, grâce au patriotisme du citoyen Durouty, son entrepreneur particulier, et aux secours abondants fournis par l'ordonnance de la marine. Mais où trouverai-je, général, des couleurs assez vives pour vous peindre la situation des hôpitaux de Cannes? Un (l'ancien hospice civil) est un cloaque où l'on enterre vivants les malades qu'on y dépose; je les ai trouvés couchés sur un carreau humide et infect, sur lequel on avait repandu quelques brins de paille pourrie et vermineuse, sans vin, sans tisane, sans médicaments, sans linge et même sans eau tiède (faute de bois) pour évacuer les vomitifs, sans huile pour adoucir leurs coliques. A l'hôpital, dit militaire, j'ai vu 60 malades couchés sur la terre, la tête appuyée contre une muraille glaciale, dans une salle ouverte à toutes les intempéries de l'air (le 7 nivôse), tremblants de froid et n'ayant pour boisson que de l'eau fraîche, sans draps, la plupart sans couvertures (quoique j'en aie trouvé entassées dans les chambres des infirmiers), sans médicaments et sans vases à boisson et dans le même état que des porcs remisés dans une étable et destinés à une mort prochaine. J'ai en vain réclamé les secours de la marine impériale, son agent a été sourd à ma voix et impassible au spectacle déchirant pour tout bon Français.

« [illegible] Vintimille, également dépourvu de médicaments [illegible] se trouvant dans une situation moins [illegible]. Mais [illegible] appelée Saint-Dominique [illegible] malades, [illegible] le tombeau

des défenseurs de la patrie et la cause d'une épidémie qui a ravagé la ville de Nice. Les malades qui en sont sortis ont la plupart les pieds gelés. Heureusement cette église est évacuée, mais les malades qui sont dans la caserne, vis-à-vis, sans lits, couchés dans des salles toutes ouvertes ne peuvent que périr si on n'améliore leur situation. Ceux des hôpitaux n° 1 et 2 de l'intérieur de la ville de Nice sont mieux traités, mieux soignés, quoique ces hôpitaux soient dépourvus souvent de bois et vivent au jour la journée pour le pain, la viande et le vin.

« Deux hôpitaux près de Nice : Saint-Pons et Cimiers, bien aérés, bien distribués, manquent de lits pour les seconds étages et méritent bien d'être secourus efficacement ou d'en établir un troisième à Carabassel près de Nice où l'on pourra évacuer une grande partie des malades de cette ville. Il réunit les avantages des hôpitaux de Saint-Pons et Cimiers.

« Il faudrait, général, 3,000 francs par jour pour le service des hôpitaux du centre et de l'aile droite de votre armée. Depuis trois mois, la régie n'a fourni que 19,577 francs. Les hôpitaux du centre n'ont subsisté que par les soins persévérants de l'ordonnateur en chef Aubernon qui a été et est encore leur unique providence. Ceux de l'aile droite méritent également qu'on vienne promptement et efficacement à leurs secours. »

De si affreuses misères n'étaient qu'ordinaires auprès de celles qui désolaient les hôpitaux — ou plutôt les refuges — établis entre Nice et Gênes. Les palais abandonnés, les églises en ruine, les baraques, les caves, les grottes même servaient de dépôts. Ici le froid des marbres ; là le vent ou la pluie, glaçaient le sang du malade.

Quand les soldats valides mendiaient à travers les villages, les soldats invalides ne recevaient que rarement des denrées. Souvent, le commis d'hôpital pouvait intercepter pain et liquides envoyés. Ainsi, l'agent administratif se faisait le grand pourvoyeur de la mort.

A tous les appels, l'habitant du littoral restait sourd. Par suite de négligences, la cohabitation, sur les crèches pourries, du malade et du cadavre s'éternisait. La puanteur du charnier entretenait les pestilences. Des fosses laissées ouvertes, les morts débordaient. Alors, l'aile droite de l'armée d'Italie avait 19 dépôts, 32 ambulances et 77 asiles. Les médecins étaient privés de leur solde. Les infirmiers n'avaient pas, depuis quatorze mois, touché un écu. De cette section, Cochelet voulait excuser les coupables : « Plusieurs ont été forcés de faire des actes indignes de leur caractère, par misère ». Des officiers portaient à la charge de Championnet tous les décès.

Remplissant à son tour le rôle d'inspecteur, Massena va visiter les hôpitaux. Consolateur et secouriste, on le vit très ému devant les moribonds. Il reconnut d'anciens compagnons d'armes. Aux hommes à qui des vivres allaient rendre toutes forces, il donnait rendez-vous sous les drapeaux. Les médecins reçurent l'ordre formel de faire appliquer en tous lieux les mesures d'hygiène. Le vin, le lait, la pharmacie seraient distribués régulièrement désormais. Des commissaires auraient à vérifier l'œuvre du corps médical et le service des infirmiers. Assez loin des agglomérations, on ouvrirait des cimetières. Les Niçois seraient enterrés sur le mont Cimiez.

Ces devoirs une fois remplis, Massena courait à d'autres tâches. La première touchait à l'approvisionnement des troupes (1), qui ne se faisait que difficilement, la Compagnie Antonini éludant les engagements pris et les navires anglais arrêtant nos convois. Alors, Bavastro recevait l'ordre d'employer ses corsaires à déblayer la route maritime de Gênes. Sibille, chef de flottille, allait croiser au large du promontoire de Villefranche (2).

(1) D'après les marchés passés entre le gouvernement et la Compagnie Antonini de Marseille, celle-ci devait fournir à l'armée d'Italie les vivres, liquides, fourrages, à compter du 5 janvier; elle devait avoir 200,000 rations de biscuit à Grenoble et 600,000 à Nice. Elle devait fournir aux troupes 4,000 mulets et 100 caissons.

(2) *Sibille à Massena.* — Nice, 13 pluviôse : « J'ai l'honneur de vous

à force, les commerçants de Marseille devaient embarquer des grains et du vin. Et, en mesures rigoureuses, mais nécessaires, le fouet de la discipline était levé, haut, sur les lâches, quand toutes les initiatives étaient récompensées.

L'armée d'Italie se trouve disséminée lorque son état-major est désorganisé (1). Saint-Cyr disparaît. Victor et

révenir, que dans la nuit du 11 au 12 de ce mois, les Anglais et les usses ont pris sur le cap de la Garoupe, sept bâtiments venant de ouest, destinés pour Nice. » (R. 35. P. 15.)

(1) Positions au 20 janvier 1800. — AILE DROITE. — *1re division :* 6e légère, à Uscio; 62e de ligne, à Sori, Panesy, Recco et Nervi; 97e, à isagno, Prato; 2e compagnie du 2e bataillon de sapeurs, à Nervi. — *e division :* 15e légère, à Ponte-Décimo; 3e de ligne, à Cazella, Bussola, onco; 11e, à Tegga; 12e, à Campofreddo, Voltri; 30e, à Voltaggio, arosio; 78e, à Campo-Marone, Legnasco; 106e, à Voltri; 1re légion polnaise, à Voltri, Peggi, Mazone; 19e chasseurs (détachement), à Sanuirico; 25e chasseurs (*de*), à Ponte-Décimo; artillerie à pied des 2e et e régiments, à Sampier-d'Arena; canonniers volontaires et sapeurs du e bataillon, *idem*. — *3e division :* 24e de ligne, 4 compagnies, à Albiolla; 17e légère, au fort de Savone; 2e de ligne, à Madonna, Savone, avagnola; 73e, à Savone; 3e régiment d'artillerie à pied, à Savone. — *Place de Gênes :* 55e de ligne, 3e et 8e légères, carabiniers de la 18e, renadiers de la 45e, 3e compagnies du 1er bataillon de sapeurs; 9e compagnie du 2e régiment d'artillerie à pied, détachements des 1er, 2e et 3e d'artillerie à pied.

CENTRE. — *1re division :* 5e légère, à Gorra, Bardinetto, Tora; 34e de ligne, à Calice, Feligno; 74e, à Finale; 20e légère, à Toirano, Balestrino, Loano; 41e, à Toirano, Balestrino, Loano; détachement du 2e bataillon de sapeurs, à Borghetto; 14e compagnie du 3e régiment d'artillerie à pied, à Finale. — *2e division :* 10e de ligne, à La Pieva, Formasio; 26e, vallée d'Oneille; 33e, Port-Maurice et Oneille; 39e, Port-Maurice et San-Remo; 47e, à Albenga; 92e, à Zucarello, Castel-Bianco; 93e, à Nazim et Alto; 99e, *de*; 16e et 20e compagnies du 5e régiment d'artillerie, à Albenga.

AILE GAUCHE. — *1re division :* 2e légère, bataillons *bis*, à La Briga; 7e légère, 2 bataillons, à Tende; 28e, à Saorgio; 29e, à Fontan; 18e de ligne, à Saorgio; 32e, à Roccabligliera, Baleuse; 61e, à Utel et Lantosca; 63e, à Antibes, Cannes et île Marguerite; 85e, à Saint-Étienne et Isola; 87e, à Breglio et Sospello; 105e, à Scarenna, Lucero, Draps; 3e cisalpine, sur la Vesubia; détachements du 13e chasseurs, à Sospello et Scarenna; détachement du 2e régiment d'artillerie à pied, à Tende; 1re compagnie du 1er bataillon de sapeurs, à Draps. — *2e division :* 25e de ligne, à Briançon; 26e, Cézanne et Briançon; 47e, à Embrun; 68e, à Fenestrelle; 74e, à Larche; 80e, à Saint-Paul; 104e, au Mont-Cenis, Lanslebourg, Saint-Jean; 105e, à Sallanches, Moustiers, Mont-Saint-Bernard; 106e, à Fenestrelle et Briançon; 107e, à Maison-Maune; 1er bataillon auxiliaire de Vaucluse, à Moutiers; 1er bataillon de la Loire, à Gap.

DIVISION DE NICE. — 24e de ligne, à Antibes et Cannes; 68e, à Nice;

Lemoine se font porter malades. Marbot, qui couvre Gênes, ne sait point conduire le soldat. Richepanse sommeille. Sugny se déclare impuissant à remettre l'artillerie sur un bon pied. Seul, Miollis, qui s'est fait extraire une balle à Villefranche, demande à reprendre du service. Au gré du général en chef. Oudinot. Soult. Ménard, Gazan, allaient remplacer les anciens démissionnaires; cadre de l'armée d'Helvétie qui venait servir au bord de la Méditerranée, avec confiance. Massena dirigerait encore, outre des officiers accoutumés à vaincre, quelques-uns des bataillons qui l'avaient suivi devant Zurich. Mais, fait inattendu, ces troupes allaient se déshonorer. Une gangrène partout répandue les gagnait. Dans Monaco, la 2e demi-brigade de bataille se livrait, durant quatre jours, aux pires violences (*b*). Et le 2e bataillon de la 25e légère refuserait, le 4 février, d'évacuer Saint-Paul du Var pour marcher vers l'est. Ces deux corps, qui avaient 1,400 hommes à l'effectif, devaient encourir la sévérité du général en chef: il prenait de si rigoureuses mesures que chacun allait observer la discipline, après l'exécution des meneurs.

Pareil redressement obtenu, des nouvelles alarmantes circulent. L'armée austro-piémontaise se prépare à risquer des coups de force. Gênes est certainement son objectif: ville où Mélas entretient des espions. Les puissances coalisées veulent s'assurer un grand succès; moyen d'entraîner la Prusse dans le conflit qui serait alors général si l'Europe cédait aux excitations de William Pitt.

Massena se promet bien de contrecarrer les agissements des Anglais et des Allemands. L'armée de Cham-

25e légère, 1 bataillon, à Nice, 1 à Vence et 1 à Saint-Paul; détachement du 1er chasseurs, à Nice; 1 bataillon toscan, à Saint-Laurent-du-Var.

Fort de Gavi. — 2e bataillon de la 45e; 8e et 9e compagnies du 1er régiment d'artillerie.

Place de Fenestrelle — 88e de ligne, bataillons *bis*: 2e bataillon de sapeurs et détachement de la 4e compagnie; 6e, 7e, 12e et 20e compagnies du 5e régiment d'artillerie à pied; détachement du 68e de ligne. (Arch. Guerre.)

ionnet peut, après avoir si longtemps marqué le pas, l'élancer dans les plaines de l'Italie. Son chef, animé l'une très grande ardeur, songe aux glorieuses étapes narquées en 1796, de Dego jusqu'à Milan. Il possède la vo-onté et il aura sans doute la force de vaincre. Ce que Bonaparte a fait en suivant les inspirations de son génie, l le fera pour assurer l'accomplissement d'un devoir.

Aubernon reste à Nice pour assurer le service des approvisionnements. Le 5 février, Massena sort de sa ville natale ; il chevauche au milieu d'un état-major déjà surmené. Se faisant de nouveau inspecteur, il voit les garnisons, les hôpitaux, les prisons, les magasins, les ports nouvellement creusés. Morin tient cahier des notes dictées. Sur des ordres formels, les demi-brigades accomplissent les tirs, marches et manœuvres qui peu-vent, tout en aguerrissant le conscrit, rappeler au vétéran ce qu'il doit faire durant le combat. Quelques adminis-rations civiles, dont la malveillance a été signalée promettent leur collaboration au nouveau général en chef qui marque des arrêts à Menton, Bordighera, San Remo et Port-Maurice (1).

Le 7, il dînait à 2 heures de l'après-midi dans Alassio. Voulant accélérer sa marche, le général s'embarque vers 4 heures avec sa suite et 8 hussards sur une felouque qui allait aborder à Savone. Il passait la nuit dans cette ville. Le 8, après avoir visité le fort, il allait à Albissola. Seulement le 10, à 3 heures du soir, Massena arrivait à Gênes (2).

(1) Registre des communications : « De Nice à Saint-Laurent-du-Var, 2 heures; à Antibes, 5 heures. De Nice à Mont-Alban, par le col de l'Anima, 3/4 d'heure; à Villefranche, 1 heure 1/2; à La Turbie, 3 heures; à Monaco, 4 heures; à Gênes, le long de la mer, 5 jours; à Coni, par Saorgio et Tende, 4 jours; à Aix, 4 jours. De Vintimille à Monaco, 5 heures. » (R. 31. P. 30.)

(2) Thiébault, l'historien du *Blocus de Gênes*, fait arriver Massena dans cette ville le 21 nivôse (11 janvier), vol. I, p. 60. — Clavarino donne dans *Annali di Genova*, le 5 février. — L.-T. Belgrano indique : « Il prode generale arrivo in Genova il 10 febbraio del 1800 e prèse allogio nel pa-lazzo dell' ex-nobile Ambrogio D'Oria sulla piazza di San Domenico... » *(Imbreviature di Giovanni Scriba.)*

CHAPITRE IV

ÉTAT DE LA LIGURIE

Actions militaires livrées depuis la prise de Coni. — Projets d'une marche offensive en Piémont: — Insurrection prévenue par Massol. — Menaces du parti protestataire. — Promesses faites aux Génois. — Éloignement des réfugiés italiens. — Les patrouilles françaises s'avancent dans l'Apennin. — Organisation de l'espionnage. — Soulèvement des paysans. — Le tocsin sonne dans les vallées du Levant. — Soult assure la répression. — Des intempéries font ajourner l'offensive de l'armée autrichienne.

Déjà le général Massena avait séjourné à Gênes en 1798. La ville ne lui semblait être, lors de son arrivée, qu'un point de ralliement d'où partirait incessamment l'armée d'Italie pour entrer dans le Piémont. Or, ses remparts, ses risbans, ses forts extérieurs ne retenaient pas l'attention d'un homme qui ne songeait qu'à prendre une vigoureuse offensive; il ne pensait pas à utiliser une enceinte murée haut, l'une des plus formidables de l'Europe.

Après avoir distraitement contemplé, en descendant du fort de La Lanterne à la porte Saint-Thomas, « le ton triste et monotone de l'Apennin qui contribue à faire ressortir la magnificence d'une cité maritime, ville couchée en quelque sorte à sa base, bordant un rivage très étendu », il se fit nommer des points d'observation; puis, s'adressant au commissaire Crouzet, il lui demanda quelles ressources on pourrait obtenir de la démocratie ligurienne.

Le premier lieutenant de Bonaparte, à qui était confiée la mission aussi grande que périlleuse d'arrêter avec quelques demi-brigades les marches d'une grande

mée autrichienne, allait se loger au palais Domique Doria, au centre de la ville. Tout de suite, le néral en chef lisait une relation détaillée des derers événements militaires et un rapport de Suchet ant au fonctionnement plutôt irrégulier des administations (*c*).

Depuis l'entrée des Autrichiens à Coni (1), 2 démbre 1799, les belligérants gardaient des positions fensives. Deux reconnaissances imprudemment risées : Kleneau sur Albaro, et Kray sur la Bochetta, aient échoué le 7 devant la ferme attitude des upes obéissant à Saint-Cyr et à Lemoine; mais le 15, division Dombrowski, attaquée devant Rossiglione, it dépostée ; bientôt ramenée au feu, elle reprenait champ et jetait l'ennemi dans Ovada ; succès qui lui îtait, en pertes, un tiers de son effectif. Ensuite, les ueurs de l'hiver avaient pu suspendre, en Ligurie, ıtes opérations offensives. Une trêve tacite s'observait elle n'était point générale pourtant, car des groupes stro-piémontais allaient prendre pied à Beuil et à int-Étienne, visant à occuper les Alpes-Maritimes et haut Var. Pouget, qui commandait des réserves à ce, ferait balayer ces partis et il préviendrait leur our en augmentant les forces de la garde qui barrait passages des Alpes.

Comme partisan de l'offensive, Massena voulait rasnbler au sommet de l'Apennin une armée de ,000 hommes. (Voir la carte n° 1.) Quand les troupes réserve, débouchant du Mont-Cenis, pourraient attirer haut Piémont le gros des forces autrichiennes, rmée d'Italie filerait vers Alexandrie et quelques ccès obtenus sur des corps isolés, elle se rabattrait rs l'ouest, par un à-gauche : moyen d'envelopper l'enmi, de terminer heureusement et promptement la mpagne. Conception militaire du 10 février.

(1) Pour tous les événements militaires de 1799, voir notre ouvrage : *Suvarow en Italie.*

Le 11, le matin, Massena voit Belleville, agent commercial français plutôt que chargé d'affaires; de lui, il apprend ce que vaut et ce que pense le gouvernement génois (1). D'autres enquêtes faites, le soir, il peut écrire sur sa situation à Bonaparte (2). Quant aux sentiments du peuple ligurien, un rapport de Massol les indiquait comme étant très mauvais à la suite d'une tentative de soulèvement faite le 2 novembre 1799.

Homme prudent, Massena décidait de fixer à Gênes le quartier général qui devait antérieurement rester à Albissola. Suchet faisait arriver les bagages laissés en arrière, à la garde de quelques cavaliers.

Encore, des défections se produisent. Des corps échelonnés sur le littoral ont manqué à l'engagement pris d'observer désormais la discipline; ils manifestent contre un ordre de marche et se débandent. Indignés, leurs chefs demandent la sanction des peines les plus sévères. A regret comme humanitaire, mais forcément comme directeur d'armée, Massena signait, le 17 février, l'ordre de passer de l'indulgence à la sévérité (3).

(1) Le 27 décembre 1799, le Directoire ligurien s'effondre. Au Corps législatif de nommer une commission gouvernementale où entrent Giuseppe Cambasio, avocat; Batta Talungo; Luigi Corvetto; Ruzza, ministre de la justice; Giuseppe Assereto de Rapallo; Bosello, ex-consul français à Savone. Ces nominations faites, le Corps législatif s'ajourne au 1er juin. (Cavarino, t. III, p. 36.)

(2) « Ici, comme sur les derrières de l'armée, il n'est point encore question de la Compagnie Antonini; elle n'a fait aucune disposition pour reprendre et assurer les services dont elle est chargée. — Par une suite d'evenemens resultant de l'insouciance ou de la faiblesse, j'ai trouvé sur toute la côte de Ligurie et particulièrement à Gênes que les autorités administratives et militaires françaises etaient devenues très exigentes, soit auprès des communes, soit auprès du gouvernement ligurien; de là des dépenses excessives, sans utilité publique; de là un mécontentement sourd et assez général. — Je prends des mesures pour remettre les hommes et les choses à leur place; j'ai déjà changé le commandant de la place de Gênes; je me dispose encore à changer le général de la division; tout était désorganisé; je travaille à tout réorganiser. » (Arch. Guerre.)

(3) Licenciement de six compagnies de la 18e légère et d'un bataillon de la 21e. — Désarmement de la 24e de bataille. — Condamnation à

Antérieurement, il avait réglé le rôle que devrait jouer l'aile droite de son armée en attendant les 20.000 hommes de renfort que Bonaparte devait lui envoyer, en conscrits et en troupes rapatriées d'Égypte. L'expectative ne serait observée durant un mois ou six semaines, qu'en vue de précipiter, les passages des Apennins devenus enfin praticables, une armée prête à consentir tous les sacrifices, dans les couloirs de la Scrivia, de la Bormida et du Tanaro. Illusion tombée le 28, à la réception d'un courrier venu de Paris (1).

Le 16, Massena avait assuré le peuple ligurien qu'il observerait la conduite sage et digne qu'on peut attendre

mort de deux carabiniers et de deux grenadiers des 25e légère et 74e de bataille qui ont excité à la désertion dans ces corps. — Deux compagnies de la 5e légère licenciées. — Un grenadier de la 106e de bataille fusillé à la tête de son corps pour avoir enlevé le drapeau et excité à la désertion. — Deux grenadiers de la 2e de ligne fusillés pour faits d'insubordination. (Arch. Guerre.)

(1) Reille, envoyé à Paris, portait cette lettre de Massena à Bonaparte : « Ce n'est pas e général en chef qui s'adresse au premier magistrat de la République; c'est votre camarade; c'est le compagnon de vos anciens travaux qui vous écrit, mon cher général. J'ai tout fait jusqu'à ce jour pour travailler avec efficacité à la réorganisation de l'armée, mais je ne m'aperçoit que trop que je ne suis point secondé; cette armée est oubliée et le dénuement absolu dans lequel on la laisse de subsistances, de fonds et d'hommes me démontrent qu'elle n'est point destinée à agir offensivement; on pousse même l'abandon trop loin; et je dois vous le dire : cette armée ne pourra pas même soutenir l'offensive. — Veuillez vous rappeler maintenant, général, nos entrevues et vos promesses. « Je me charge, vous disai-je, du com- « mandement difficile de l'armée d'Italie, sous la condition expresse « qu'on la mette à même de faire une campagne offensive. Mes longs « services et quelques succès ne me permettent pas de changer le rôle « que j'ai rempli jusqu'à ce jour dans les guerres de la République. » — Vous me répondiez que tous les secours seraient envoyés à cette armée; quelle serait renforcée, et, enfin, que sous peu, elle aurait l'attitude d'une armée offensive. — Rien de tout cela ne se justifie. L'armée est dans le même état où je l'ai prise, et le résultat de ma présence, de mes forces et de mes travaux n'a été que d'éloigner l'époque, aujourd'hui prochaine, de sa ruine et de sa défection totale. — Mes services passés, votre amitié, nos relations me donnent le droit de vous demander toute la vérité et de vous la dire. Cette armée doit-elle agir offensivement? Dans ce cas, qu'on lui envoie des subsistances, des habits et des hommes et je me fais un devoir de conserver le commandement. Cette armée doit-elle rester sur la deffensive? En ce cas, faites-moi remplacer sur-le-champ. » (Arch. Guerre.)

[illegible] Gênes d'une multitude de réfugiés ita-[illegible] Ces hommes sont invités [illegible] le 27 sur le [illegible] pour être conduits à [illegible] Les retardataires, [illegible] prendre la route de terre. [illegible] étaient séparées des [illegible]

[illegible] d'ordonnateur, s'em-[illegible] Mongiardino, prési-[illegible] d'approvisionner la ville. [illegible] le versement des [illegible] l'installation [illegible] d'une garde [illegible] Hiacinthe Siry, [illegible] les forces ligu-[illegible]

[illegible] la nouvelle se répand que [illegible] Sortis du Piemont [illegible] pour envelopper [illegible] le 21 février, dé-[illegible] Les agents du parti [illegible] paysans insurgés [illegible] des Allemands.

[illegible] d'assurer une [illegible] L'artillerie manque [illegible] La cavalerie se compose de 127 hussards [illegible] escadron dont Carnot [illegible] la garde des Consuls. [illegible] sont gens inexpérimentés. [illegible] dans les ambu-[illegible] Aux [illegible] les lâches se dero-[illegible] Le peuple génois murmure.

[illegible] une défection, un recul, une

[illegible] — Jablo-[illegible] — 1re légion. [illegible] 589 hommes. [illegible] 66 hommes.

honte possibles, le général en chef actionne plus vivement l'œuvre de ses principaux collaborateurs. Oudinot se tient sur un continuel qui-vive. Degiovanni double les inspections. Drouin, chef d'escadron, est envoyé en Corse pour obtenir des convois de blé. Les armateurs de Marseille et de Nice vont recevoir vingt commandes. Cédant à des prières, Corvetto, ministre des Relations extérieures, nous accorde encore des grains et des légumes, en prêts. Aux marches et aux attaques, les divisionnaires s'emploient à préparer le soldat.

Le 1er mars, les Autrichiens peuvent éloigner le général Poinsot du poste de Crote. Le 2, leurs bataillons sillonnent, en reconnaissances bien conduites, les petites vallées qui coupent l'Apennin. Le 3, leur gauche menace Sestri du Levant. Le 4, ils poussent sur Chiavari un parti de paysans. Le 5, à l'instigation d'agents piémontais et florentins, l'insurrection éclate dans trente-sept paroisses de la vallée Lavagna ou territoire de Fontana Buona ; lieux qui vont devenir une petite Vendée. Le signal du tocsin fait mettre en marche des milliers d'individus qui, bien armés, forment trois colonnes et marchent, vers Quinto, aux cris de : « Mort aux jacobins ! » Hommes aveugles que des moines conduisent très vite à la boucherie devant la 1re division française (*d*).

Dès 9 heures du matin, le 5 mars, une troupe ligurienne, dont les officiers connaissaient bien la topographie du pays, se portait en soutien de l'aile droite française. Précautionneux, le ministre Assereto rétablissait à Gênes l'état de siège ; il décrétait que tout individu ayant poussé un cri séditieux subirait au moins trente jours de prison.

Soult avait concentré ses forces devant Quinto. Il poussait la 106e sur Chiavari. Surpris de l'audace des Français, les paysans fuyaient devant les baïonnettes, se cachaient, tiraient des abris. En représailles, toute maison d'où partait un coup de feu était brûlée. En quelques heures, la ruine des hameaux et des oliviers

s'étendait de Recco à Ciagna. Des églises flambaient. Les horribles cris : « A feu ! A sang ! » couraient de vallon en vallon. L'armée, dite du « Bon esprit », une fois dispersée, Soult fit donner son monde contre les bataillons de Ott. Des hommes fatigués et mal nourris traversèrent Rapallo, entrèrent à Chiavari, occupèrent le pont de la Sturla. La nuit tombait, le 5, quand les grenadiers de la 106e tiraient une dernière salve sur un bataillon débandé.

Mais Sibille, commandé pour visiter les ports, avait manqué au rendez-vous. Ses auxiliaires, les corsaires liguriens, refusaient de s'éloigner du port de Gênes. Présent, il aurait assuré la prise de plusieurs bateaux en décharge à Rapallo. Là, une importante proie nous échappait.

Le 6, Ott faisait évacuer Sestri à 9 heures du matin; il craignait d'y être enveloppé. A 10 heures, un bataillon de la 8e légère et la 106e occupaient le bourg. Des visites domiciliaires devaient amener, en ce lieu, une saisie des provisions de campagne cédées par l'ennemi à une administration civile. De plus, tous les greniers de Lavagna étaient vidés. Ces captures nous donnaient trois cents émines (1) de blé vite embarqué. Massena allait donc recevoir en même temps un bulletin de victoire et des provisions.

Toutefois, le général en chef parut regretter que les colères des soldats eussent causé tant de ruines dans un canton fertile. Aux révolutionnaires, il conseilla, par voie d'affiche, la soumission; appel inutile.

Pendant que Soult battait les insurgés, réquisitionnait, prenait position à la hauteur de Nervi, Gazan et Marbot élargissaient aussi leur champ d'action. Dès le 5, leurs avant-gardes s'avançaient dans le secteur Novi-Dego. Ces généraux ne replièrent leurs groupes qu'au vu d'un déploiement de forces considérables et ils formèrent des postes dans les défilés aboutissant à Voltri,

(1) L'émine était de 96 kilogrammes.

Cogoleto et Varraze. Une nouvelle expédition était portée le 14 mars vers Dego (1). Le 21, Suchet marchait sur Ormea et Garesio (2). C'était le jour où le général Assereto (3) préparait l'entrée des Autrichiens à Gênes; mais surpris dans ses intrigues, arrêté à Savone, il pouvait tromper dans Alassio la surveillance d'une escorte et s'évader (4).

(1) *Soult à Massena :* « Le général Gardane fit partir le 23 ventôse, au soir, de Montenezino, une compagnie de carabiniers et quelques chasseurs de la 3e légère, formant 140 hommes et les a dirigés par Castellero et Casarbalertina sur Dego; il avait un excellent guide et un officier piémontais qu'il a auprès de lui, lui a été fort utile dans cette expédition (Brignoli, lieutenant). Cette petite troupe est arrivée le 24, à 3 heures du matin, à Dego, a pris six hussards, sept chevaux et dix hommes d'infanterie; deux hussards ennemis ont été tués et deux autres se sont sauvés avec l'officier qui commandait. Notre détachement est rentré en bon ordre et n'a eu personne de blessé. » (Arch. Guerre.)

(2) *Suchet à Massena.* — Garezzio, le 1er germinal : « Hier, 30 ventôse, le général Pouget a fait reconnaître et occuper de très bon matin Ormea et Garezzio; une compagnie de grenadiers et la 97e a poussé jusqu'à Priola d'où elle a délogé l'ennemi après une fusillade d'une demi-heure. — Pendant ce temps, Clausel se portait sur Calissano. Malgré la neige qui n'a cessé de tomber, par un froid rigoureux, les deux colonnes ont suivi leur marche et sont arrivées à leur destination. — Seras est allé avec 200 chasseurs de la 20e légère à Bagnasco. — Solignac, arrivé à Nocetto, avec 400 hommes des 10e et 34e, a surpris les postes, a pris six à huit hussards du 5e régiment et quelques hommes d'infanterie des régiments Kray et Mondovi. A peine était-il entré dans le village que le général Brentano (arrivé à 10 heures du matin à Bagnasco), s'est présenté à la tête des hussards et de l'infanterie qui fuyaient, poursuivis par nos chasseurs. Surpris de se trouver ainsi enveloppé et prêt à devenir notre prisonnier, il a fait rapidement volte-face. » (R. 35. P 250.)

(3) Louis-Dominique Assereto, d'une ancienne famille ligurienne originaire de Rapallo, est né le 9 avril 1759, à Gênes. Il va demander du service en France après les événements de 1797, se fait assister de deux témoins venus affirmer qu'il avait, quoique marquis, pris part aux événements de la Révolution; il s'attribuait le grade de général de brigade. Après avoir servi les Autrichiens, il pouvait obtenir, quand régnait Louis-Philippe, le titre de citoyen français. Il est mort à Savone.

(4) Ce fut une dame Leroux qui, allant de Gênes à Milan, reconnut à Novi, parmi les officiers autrichiens, le chef de bataillon La Potterie, aide de camp d'Assereto. Arrêtée, elle est enfermée à Ceva, s'évade, va trouver Massena à Gênes, le renseigne. Ordre est donné, le 29 février, de saisir Assereto. Marbot s'y emploie. On saisit le conspirateur, au moment où il se préparait à quitter nos rangs. Mais le 19 mars, alors qu'on le dirigeait vers le fort carré d'Antibes, il échappe à la garde.

Stimulés, nos espions donnaient, quant aux forces de l'armée austro-piémontaise, des renseignements assez précis au chef de l'état-major.

Derechef, les employés d'un bureau sarde poussaient des paysans aux aventures. Le 24, bergers et laboureurs attaquaient les troupes gardant Monte Cornua. Le 25, ils se présentaient en masse à Rua. Le 26, ils sonnaient les cloches et jouaient de la corne marine à Fontana Buona. Le 27, une bande infernale remplissait de clameurs toute la vallée Polcevera. Mais de ce côté, à l'apparition de quelques cavaliers, les énergumènes fuyaient; ils couraient jusqu'à Saint-Sébastien, où un bataillon autrichien allait les recueillir.

Massena va surveiller Gênes. Durazzo présidera désormais la commission gouvernementale. « Ni indulgence ni pitié envers le perturbateur! » Tel est le mot d'ordre. A la dure loi, qui refuse d'obéir est arrêté. Aux cris de révolte succèdent les balbutiements. L'œuvre policière aboutit même à la prise de deux officiers allemands; espions qui furent exécutés dans l'arrondissement militaire que Soult occupait.

Gavi et Savone bien approvisionnés en munitions, par les soins d'Aubernon, ces places pourront servir au besoin de réduits. Le littoral armé de puissantes batteries, la flotte anglaise devra s'éloigner des promontoires. Et l'on attendait de France les 6e, 60e et 104e demi-brigades; en outre, trois régiments de cavalerie 10e hussards, 12e dragons et 13e chasseurs.

Résolu à opposer partout une défense opiniâtre Massena fait tasser les groupes d'observation. La droit barre les routes de Livourne et de Novi. Le centr regarde la haute Bormida. La gauche, obéissant à Turreau, peut envoyer des renforts à Suchet et garnir dans l'Alpe, les principaux débouchés aboutissant au territoire français quand une baisse subite de la température éprouve encore le troupier posté sur les sommets.

Après quatre jours de pluie et de vent, le ciel s'éclair-

cit le 29 mars, au coucher du soleil. On rallume les feux de bivouac. Le vin rend aux hommes campés leur gaieté ordinaire. Des patrouilles envoyées à la découverte, assez loin, purent voir, les 2 et 3 avril, l'armée autrichienne manœuvrant à déployer de fortes colonnes et à prendre, en gardant toujours un ordre parfait, des formations de combat.

CHAPITRE V

MANŒUVRES DES AUTRICHIENS

Prise des quartiers d'hiver. — Kleneau est chargé de surveiller les troupes couvrant Gênes. — Caractère et qualités du général de cavalerie Mélas. — Renseignements fournis à Turin par l'espion Sito. — Un corps de bataille se forme au pied des Apennins. — Armes distribuées aux paysans. — Instructions du Conseil aulique. — Rôle que devra jouer Kaim. — Plan de campagne. — Proclamations adressées aux Liguriens. — Description du champ de bataille où se rencontreront Autrichiens et Français.

En Italie, la campagne de 1799 s'était terminée après la reddition de Coni. Il fallut, le 5 décembre, donner de l'air aux troupes. L'Alpe et l'Apennin sont, en hiver, de mauvais lieux de séjour que le gros de l'armée autrichienne s'éloigna des montagnes. Derrière un rideau de postes vigilants, les divisions occupèrent le Piémont et la Lombardie. Quelques renforts venus d'Autriche et des réserves formant une police territoriale allèrent camper sur les territoires vénitiens, florentins et romains.

Le baron de Mélas éprouvait les plus grandes difficultés à nourrir les 97,000 hommes dont il disposait. Ses premiers auxiliaires, les Piémontais, ne montrèrent à l'approvisionner que peu d'empressement. Le gouvernement, agissant au nom du roi Charles-Emmanuel IV, faisait tous les jours quelques difficultés parce que François II laissait son prince en Sardaigne (1).

(1) Le comte de Valaise, ambassadeur du roi de Sardaigne à Vienne, rend visite au ministre Thugut, le samedi précédant le 30 novembre; et il entend : « Nous avons pour base posée qu'il n'y aura en Piémont, jusqu'à la paix, d'autre armée que l'Autrichienne et d'autre

(Collection prince d'Essling.)

.n, ville où les Français avaient conservé de nombreux
isans, se montrait ouvertement hostile aux alliés;
· chantait des refrains révolutionnaires en attendant
bération que préparait Bonaparte. Partout, les
ans dépouillés demandaient, à grands cris, l'éloigne-
t des spoliateurs.
urds à toutes plaintes, se croyant invincibles pour
r accompagné Souvarow vainqueur, les généraux
ichiens s'employaient à réorganiser leurs bataillons.
t que, neuf mois de campagne, les affaires de
ne, Vaprio, La Trebia et Novi avaient rudement
uvé la troupe. Seule, la rudesse de la discipline
nande faisait taire opportunément des hommes qui
yaient surmenés et sacrifiés, inutilement peut-être,
e politique aveugle.
u avait confié aux troupes de Kleneau la tâche de
eiller Gènes et d'inquiéter les Français. Bataillons
éprouvaient, devant Chiavari, des résistances achar-
. Leur obstination n'aboutissait d'ailleurs qu'à
ier le matin un terrain qu'elles perdaient le soir, à
en hommes des sacrifices inutiles, à inquiéter l'ha-
it, à provoquer des représailles si quelques insurgés
geaient des blessés. Mais à leur profit, la faim et
fièvre maligne diminuaient chaque jour le contin-
français. S'exagérant la haine des Liguriens envers

ernement que celui du général en chef des troupes impériales. »
. d'État de Turin. Materie Militari. Carton 33.)
on de Revel au comte de Saint-Julien. — 7 mars 1800 : « Le gou-
ment piémontais a dévoilé à plusieurs reprises le tableau véri-
de sa triste situation. Il a annoncé plusieurs fois que s'il n'était
gé, le tems viendrait où son existence et celle de l'armée serait
ment compromise. Ce tems est venu. Le mal empire tous les
; il touche à sa dernière période. D'un côté, l'épuisement des
s, de l'autre, la disette des subsistances : voilà l'état du moment.
nécessaire d'en indiquer les conséquences prochaines? La faim
alcule pas; des symptômes d'insurrection se manifestent; un cri
al de mécontentement se fait entendre; l'inquiétude est répandue
toutes les classes; les bons se découragent; les malveillans s'en
sent; les impôts ne se perçoivent point; le crédit est perdu. La
rapide du papier monnaie tarit toutes les sources qui pouvaient
alimenter le trésor. » (Arch. Turin. Guerre et Marine, 2e sec-
Carton 4.)

les occupants, ils comptaient que Gênes ouvrirait, en février, ses portes aux soldats que l'aristocratie regardait comme de futurs libérateurs. Et ce boulevard occupé, ils se promettaient de courir à Nice.

Mal informé, ou présomptueux, le gouvernement autrichien s'abandonne aux illusions. Première faute commise : il paraît vouloir ignorer que Bonaparte gouverne et va entraîner des masses. Prêt à combler, sur le Rhin, ce grand vide qu'a laissé en Allemagne le départ des Russes, le Conseil aulique croit bien n'avoir plus à frapper qu'un dernier coup pour assurer enfin le triomphe de la coalition. Une si belle confiance est partagée par le cabinet anglais qui doit fournir, en soutien, la flotte de Keith, des navires turcs et napolitains.

Se trouvant chargé d'occuper la Péninsule et de déborder en Provence, Mélas possède la confiance des troupes. Vétéran de la guerre de Sept ans, élève de Daun, après avoir fait front, durant un demi-siècle, contre les bataillons du grand Frédéric, contre les demi-brigades de Jourdan, contre les soldats de Moreau, plusieurs fois couronné de lauriers, il se promet, dans la constance qu'il observe, d'occuper la Ligurie, d'acculer enfin Championnet aux désastres.

Ses conceptions et sa tactique ne sont pas sans valeur. Il sait prendre de fermes décisions avant et pendant le combat. Brave, il préfère le coup de force porté à propos sur le centre de l'ennemi aux mouvements tournants. Général de cavalerie, il n'emploie guère cette arme qu'aux poursuites Par exemple, il se plaît à critiquer les combinaisons qui ont rendu Bonaparte maître de l'Italie. Il avance : « C'étaient des marches folles que Beaulieu, Alvinzy et Wurmser auraient pu couper. » Faiblesse du censorium, ce vieillard jalouse la fortune, extraordinaire il est vrai, des jeunes gens entrés avec tant d'éclat et de bonheur dans la carrière militaire. Au seul courage, si ce n'est au nombre de leur troupe, il attribue à tort les victoires gagnées.

Toujours sévère, Mélas exige la plus passive obéis-

sance. Les courtisans ne tiennent pas longtemps pied dans son camp. Vers lui, François II ne dirige plus les enrubannés. Il ne marque au Conseil aulique qu'une politesse pleine de dignité. Des ordres partis de Vienne, il discute parfois l'opportunité ; il se regarde, avec une fierté qu'il faut louer, le directeur d'une œuvre militaire, non le serviteur du trône. Des hommes expérimentés partagent ou vont partager son labeur : Kaim, Hohenzollern, Ott, Kleneau, Elsnitz, Fröhlich, Haddick, Wukassowitch, Morzin, Vogelsang, Schellenberg.

Zach, chef de l'état-major, avait organisé le service de l'espionnage, Colloredo étant son premier auxiliaire. Surtout, le concours de quelques Piémontais servait les officiers autrichiens. A Turin, le comte Cerruti, ministre de l'Intérieur, recevait chaque jour, d'un nommé Jean-Baptiste Sito, bureaucrate détaché à Ceva, des renseignements quant aux faits et gestes des Français ; renseignements communiqués à Mélas.

Vingt auxiliaires travaillaient pour Sito. Les quatre principaux, des agents rémunérés, étaient : Joseph Lanza, explorateur, qui habitait Savone ; Randone, capitaine de milice à Finale ; le notaire Fassinaio de Garesio ; le capitaine Millo, de Nice. Par des muletiers, ces hommes faisaient passer la correspondance.

Les rapports transmis en janvier 1800 mentionnent, le 3, la nomination de Massena au commandement de l'armée d'Italie ; ce qui causa une stupeur au quartier général allemand, car si l'on pouvait manœuvrer avec la certitude du succès contre le général Championnet, l'effort autrichien n'aurait pas raison, tout de suite, du vainqueur de Judenburg.

Comme s'il eût voulu détruire l'effet qu'a produit une mauvaise nouvelle, Sito annonce le 10 que 6,000 Français ayant abandonné leurs postes, au nord de Savone, se dirigent vers Nice. Et il mentionnait la manifestation de ces déserteurs, près d'Oneglia : « La Nation est perdue. Nous ne voulons plus nous battre. Nous voulons être rapatriés. » C'était au général Saint-Cyr que

des forcenés adressaient ces paroles. Le même jour l'espion écrivait : « Championnet est mort. Ce général qui avait fait publier à Naples son intégrité, possédait dans ses bagages un lot de valeurs estimé à 11 millions, 6 millions en or ; 5 en pierres précieuses et bijouterie ; fruit du pillage des palais ; argent volé, que le gouvernement de Bonaparte va saisir. »

Le 16, la situation des cantons liguriens était présentée sous le tableau le plus noir. La famine, le vol, les crimes, désolaient tout le territoire. En secouristes, les Austro-Piémontais sont appelés. Gênes veut, à tout prix, rétablir son commerce que la guerre a suspendu. L'habitant de la Rivière se refuse à être plus longtemps l'aide et parfois l'esclave des Français ; il entre aussi dans la coalition.

A Turin, des personnes croyaient bien assurée l'œuvre de conquête quand une importante nouvelle se répandait de Coni à Plaisance : l'armée d'Italie, fatiguée et mécontente, n'allait plus former qu'une réserve aux 40,000 soldats tirés de la Suisse ; des hommes qui avaient battu Hotze, Korsakoff, Souvarow et tenu longtemps en échec l'archiduc Charles.

Dès lors, il fallait considérer, chez l'ennemi, la préparation à une offensive que, sans doute, Bonaparte conduirait avec sa fougue ordinaire. Inquiet, Mélas interrogeait les officiers qui avaient fait la campagne de 1796 ; il calculait ; il étudiait les cartes pour prendre, lui, contre-pied en Piémont.

Pendant quarante-huit heures, l'état-major autrichien crut à la mort de Massena — victime de l'épidémie, rapportait un voyageur venu de Finale ; mais la communication, par Sito, d'une proclamation adressée aux troupes et rédigée le 16 janvier, venait démentir une grave nouvelle déjà envoyée à Venise. D'autres renseignements suivaient.

Devenue générale, l'indiscipline du soldat français lui fait mépriser ordres et devoirs. L'homme qui possède encore de l'énergie pille les magasins nouvellement établis. Dans Finale, une compagnie vend des habits

neufs apportés de Nice, à 30 livres le costume, à 2 livres la paire de chaussures ; puis ayant repris ses haillons, elle se montre ainsi aux aides de camp de Massena, affirmant n'avoir rien reçu, se déclarant impropre à garder plus longtemps des postes d'observation, réclamant de l'argent et des vêtements. Des 5,000 hommes distribués à travers le marquisat de Finale, un tiers est malade. A Albenga, on va enregistrer, un jour, 24 décès. L'habitant périt misérablement à côté du soldat qui lui a, en cherchant un refuge, communiqué les fièvres. Et la contagion s'étend vers l'ouest. A Nice, 3,500 victimes peuplent un nouveau cimetière. Les convois de malades, par terre et par mer, retiennent tous les moyens de transport.

Rudement éprouvés, les volontaires italiens manifestent le désir de rentrer dans leurs foyers ; ils sont comme parqués au camp, sous prétexte d'assurer une nouvelle formation ; aucun ne croit le commissaire qui se dit chargé de les guider vers la Suisse quand la nouvelle a été répandue qu'ils seraient expédiés en Égypte ; un grand nombre peut déserter.

Est-ce que tant de misères et tant de défections n'allaient pas rebuter Massena ? Non ; car Sito indiquait, le 27 janvier, les résolutions du général en chef qui établissait une ligne défensive. Turreau, commandant deux divisions, échelonnait des postes de Genève aux sources du Var ; quatre bataillons allaient garder Fontan, Tende et La Briga ; tout le littoral était garni de canons. Bardinetto et San-Spirito abriteraient des réserves. Gênes serait transformé en réduit qui, pareil à celui de Mantoue, pourrait user une armée de siège. Une flotte organisée à Marseille devait assurer les ravitaillements.

Pour arrêter les navires des républicains, les Anglais se montraient le 26 devant Finale. Là, l'escadre se partage. Chaque vaisseau doit assurer la surveillance d'un secteur, bombarder les ports, courir sus aux grands voiliers, se bien garder contre les corsaires qui vont sillonner la Méditerranée.

ıvement général. Les sommets de l'Apennin une fois
nés, dévaler jusqu'au rivage, cela parut être aux
ɔsseurs une tâche facile. Leur marche allait s'accom-
au bruit du tocsin.
u moment d'agir, Mélas avait fait renforcer le comte
enzollern. Ce général devrait balayer les postes
lis à la Bochetta, concentrer plusieurs bataillons
ınt Busalla et lancer des hussards à la découverte
Ponte-Decimo. Or, des cavaliers pouvaient pousser,
une pointe hardie de Ronco-Scrivia à Giovi. Arrêtés
ɔe lieu, vers 7 heures du matin, ils durent attendre
l'action entreprise par leurs frères d'armes eût
ısé les Français de la Bochetta, avant de faire courir
Gênes.
lors, la grande route de Turin traversait la Bochetta.
s'élevait d'une gorge où coule le Lemmo jusqu'à
plate-forme ; entassement de pierres noircies que
croit être de provenance volcanique ; observatoire
ɛé à 777 mètres d'altitude.
ıu fortin ou corps de garde élevé dessus, Hohenzol-
ı allait suivre la marche de ses soldats et contem-
les bizarres structures de l'Apennin. C'est, dans
vaste quadrilatère, que la mer borde en bas d'une
ıe blanche, le plus singulier échelonnement de
upes. La plupart dénudées et cuirassées de roc
ɛlairent ou restent dans l'ombre, suivant la position
soleil. Des vallons, aux symétries différentes, sont
tantôt verts, tantôt gris, tantôt remplis de brouillard.
centre de l'important massif, la vaste sommité du
ıte Reisa apparaît toute blanche sous l'enveloppe
neiges éternelles. Dans son alentour, s'étagent des
tes. Çà et là, les fûts de pins centenaires semblent
ıter à l'assaut d'un versant. Entre les bois de menus
leaux ou de genevriers, une maison se plaque en
ı sur le cru d'un champ de céréales. Ailleurs, une
le chapelle présente un toit de tuiles noires entre
ɛ mamelons ; une villa est fixée au milieu d'un
in ; tout chemin décrit des lacets.

Si, masquée par les hauteurs de Rivarolo, Gênes n'est pas visible de la Bochetta, pourtant sa formidable défense du nord apparaît en un relief puissant. Les Deux Frères montrent deux tours avec, pour chacune, un pic qui lui sert de piédestal. Le Diamant s'étend en longue muraille. Le Rati compose un cube énorme, derrière lequel l'Apennin s'abaisse en lignes très inclinées.

A l'ouest, vers Voltri, les hauteurs sont plus abruptes qu'aux bordures du Bisagno. Plusieurs torrents en descendent pour longer d'affreux ravins. Les sommets de Saint-Jacques et de Rocca Barbena paraissent, à grande distance, être inaccessibles.

Tel est le champ de bataille, large de quatre lieues et long de huit, dans lequel Massena devait résister, souvent avec succès, aux importantes forces austro-piémontaises portées contre lui.

CHAPITRE VI

COMBATS LIVRÉS DEVANT GÊNES

ɔit renoncer à passer en Piémont. — Le 4 avril, Mélas fait ses colonnes. — Affaires livrées durant la journée du 5. — division Miollis dégarnit Monte Faccio et Monte Cornua. — erd, puis reprend le col Bochetta. — La division Marbot le Altare et Savone. — Les Autrichiens arrivent en vue de ils se promettent d'emporter la place de vive force. — Mas- pare nuitamment une manœuvre. — La gauche ennemie est 7. — Une colonne de prisonniers entre dans la ville.

grands projets qu'il avait formés en février, dut bientôt renoncer. L'offensive à porter en , une nouvelle conquête de l'Italie, cela ne oint son œuvre. On lui a réservé, comme au plus officier général, la défense d'une place. En ne nt pas de nouveau sa démission, ou plutôt en ux prières de Bonaparte, il s'engage à supporter épreuves qu'un guerrier ait pu traverser dans sa ; mais le succès final de la campagne de 1800 prix.

ré des généraux qui avaient, en Helvétie, subi dure adversité avant de goûter les joies du e, il allait devenir un autre Viriathus; Gênes . Numance. Fiers d'avoir encore à seconder un Soult, Oudinot, Gazan, Lamartillière, Reille, chi allaient montrer talents et endurance à leurs les de l'armée d'Italie : Suchet, Miollis, Clauzel, Gardane, Lesuire, Darnaud; des braves.

les attributions de chaque officier étaient fixées. isation du 15 mars mettait l'armée en trois corps. ommandait la droite échelonnée de Recco à

Altare. Suchet commanderait le centre distribué entre Saint-Jacques et Oneille. Turreau continuerait à diriger l'aile gauche. Degiovanni restait commandant de Gênes. Oudinot serait un vigilant chef d'état-major, aidé d'Andrieu et de Duvivier, ce dernier comme auxiliaire étranger. Moins de 30,000 hommes devaient défendre un grand secteur, observer tantôt la montagne que l'Autrichien pouvait gravir, tantôt la mer que l'Anglais sillonnait, tantôt le paysan prêt à s'insurger, sans que es privations leur fussent épargnées (1).

Déjà, la garde nationale génoise est organisée. Avec le soutien d'une garnison de deux régiments, elle pourra maintenir l'ordre. A San-Pier d'Arena, une réserve va camper. Des contributions sont exigées du riche qui doit, au nom de la fraternité, nourrir le pauvre privé de travail. Bodard, le nouveau chargé d'affaires de la République française, arrivé le 8, pour remplacer Belleville qui avait desservi secrètement Massena, cherche à nous créer des ressources. La compagnie Laflèche et Guyot, établie à Gênes, prenait charge d'approvisionner les troupes quand Antonini manquait à ses engagements. De Nice, on signalait des expéditions importantes.

Le nombre des hôpitaux est augmenté. Les prisonniers seront placés sur les vieux bateaux. Des travaux augmenteront les fortifications. Chaque porte sera gardée par une compagnie d'infanterie. Massena charge l'adjudant-général Campana d'organiser le service d'espionnage; et cet habile officier eut pour premier agent le citoyen Ange Pico qui, en 1796, avait pu se procurer les plans de Beaulieu (2). Jouraud, un Cisalpin, Boni et Barocci, deux Liguriens, servaient Pico qui avait son bureau à l'hôtel du Cerf, à Gênes, et qui se

(1) Soult écrivait à Massena, le 16 mars : « Hier, demi-ration, aujourd'hui, rien. L'armée que vous commandez est-elle donc destinée à être sans cesse le jouet de cette horde inique (les commissaires) qui s'engraisse de la subsistance du soldat, rit de notre misère, et qui, par un monopole scandaleux, prive les braves que vous avez sous vos ordres de ce qui est nécessaire à leurs besoins. » (Arch. Guerre.)

(2) Voir notre ouvrage : *La Première campagne d'Italie.*

disait secrétaire du Piémont. Vingt Italiens, payés suivant l'importance de leurs recherches, s'éparpillaient à travers les camps autrichiens, écoutaient, interrogeaient, provoquaient et aidaient la désertion du soldat mécontent. Il s'ensuivit que les secrets des manœuvres préparées à Alexandrie et à Novi par Mélas furent révélés à l'état-major français.

On se préparait à couper la marche du 29 mars. L'obstacle des neiges suffisait pour arrêter l'armée autrichienne, car les paysans insurgés agissaient isolément et obstinément.

Ils parurent, nous l'avons dit, le 24 devant Monte Cornua, le 25 à Rua, le 29 au poste de Villa Vecchio. Engageant des affaires, ils perdirent beaucoup de monde; destruction qui n'empêcha point les partisans d'Assereto de se remettre en groupe le 3 avril; cette fois, le montagnard servit de guide sûr aux lieutenants de Mélas.

La flotte anglaise n'avait fait, les 1er, 2 et 3 avril que louvoyer devant Gênes (*e*).

Le 3, le général Ott plaçait un bataillon en vue de Rapallo. Des insurgés, qui renforçaient cette unité, faisaient prévenir leurs amis, à Recco, que tout serait dévasté le 4, par l'action de la troupe impériale qui était bien résolue à se frayer un passage jusqu'à la porte romaine.

Le 4, Mélas ouvrait enfin la campagne. Au début, il ne faisait que tâter l'adversaire. Sa cavalerie montrait seulement quelques hussards, batteurs d'estrade; son infanterie tiraillait à grande distance. Le soir, toutes ses troupes étaient campées, en face des républicains tenus sous les armes (1).

(1) « Le 5 avril, les Autrichiens avaient un camp de sept bataillons près de Fressonera, sous le commandement du brigadier Rousseau et du colonel Hillinger avec environ cinquante chevaux. Un deuxième camp à Novi : colonel Remy avec deux bataillons et deux escadrons. Un troisième près de Serravalle : colonel Frimont avec deux bataillons et dix chevaux. Un quatrième près de Cantalupo : général ligurien Assereto, cent hommes du régiment Spleny et mille huit cents pay-

neige tombèrent après onze heures. Un vent glacial aya les plates-formes. Péniblement, les mulets pour- ɾeurs montèrent, de Gênes, jusqu'aux bivouacs avan- . Enfin, les soldats affamés reçurent une ration. ır appétit à demi satisfait, enveloppés de couvertures se couchèrent au pied des rochers. Aucun bruit ne ıbla, dans les ténèbres, le silence qui, ordinairement ne dans la montagne, loin des habitations. L'aube se ı très blanche sur la Méditerranée quand la fusillade ıtait dans les pentes de la Bochetta, quand les artilleurs ;lais se préparaient à bombarder Carignano.

l était 5 heures. Aussitôt, les roulements des tambours ıient l'alarme dans les régiments français. Chaque lat se préparait à lutter contre un agresseur qui, ɑ pourvu en vivres et en cartouches, se promettait ɔraser, du poids de ses nombreux bataillons, le faible ps obéissant au lieutenant-général Soult.

)lt s'engage à fond. A déposter la faible division ɔllis, il peut employer vingt-quatre bataillons et . compagnies des chasseurs du Loup, plus quatre es- lrons et quatorze pièces. Assereto le seconde, du gros ıtingent des paysans insurgés, ceux qui ont quitté le ıtin Croce di Fresco. L'Autrichien va passer, avec ıis fortes colonnes : le col de Torriglia assez étroit ı débouche dans la vallée du Bisagno; le passage de ɔnte Cornua qui domine le couloir où roule le torrent ırla; le pont de l'Usera, devant Recco. Toutes les ıupes engagées doivent se réunir, l'ennemi une fois assé de ses postes, sur le large massif de Monte ıccio.

De Recco à Quarto, la 8ᵉ légère opposa des résistances harnées aux bataillons du général Gottesheim. Chaque upure du terrain, chaque pont, chaque hameau furent fendus. L'action dura dix heures. Le soir, fatigués et fiants, les Autrichiens évacuèrent Quinto pour aller retrancher dans Nervi. Sur une compagnie qui les ursuivait, un bâtiment tira dix coups de canon.

Plus haut, deux bataillons de la 74ᵉ, que les contin-

gents de M. d'Aspres et les paysans attaquèrent vivement, durent céder la place au nombre; ils rétrogradèrent en bon ordre. L'un marcha sur Nervi où il renforça la 8e légère; l'autre put s'établir aux crêtes de Monte Faccio, attendre l'ennemi de pied ferme, le fusiller à portée de pistolet. Encore, il céda le terrain au moment d'être tourné; mais rallié par la 106e que conduisait Peliet, il revint sur l'ennemi, usa ses dernières cartouches, marcha à la baïonnette, fut arrêté, repoussé et forcé, le soir venu, de descendre dans le val Sturla, pour y camper.

Petitot, qui ne disposait que de 650 hommes, de la 24e de bataille, se trouvait contraint, le Monte Cornua pris, à évacuer les postes avancés de Fornari, Busalla, puis les lignes de la haute Scrivia; lieux où Ott conduisait lui-même des troupes. Toutefois, la résistance que, dans sa retraite, le brigadier opposait à qui le suivait de près, obligeait l'ennemi à déployer des forces considérables. Lui faisant front pour la cinquième fois, blessé, il dut céder le commandement au chef de brigade Gond. Cet officier parvint devant Prato sans s'être laissé ni entamer ni déborder; et grâce au secours de la 73e que Massena envoyait, il pouvait arrêter enfin la troupe allemande qui eût voulu descendre, au pas de charge, le cours du Bisagno.

La division du centre, commandée par Gazan, avait vu le corps de H[illegible] se déployer en grande hâte sur son front. Déjà les dix bataillons de la brigade Rousseau s'employaient, le corps de Revay à investir Gavi [illegible] à menacer Rossiglione. Bien con-

[illegible] par quatre cent soixante-dix [illegible] adjudant major [illegible] vingt-six hommes, [illegible] dix-neuf pièces [illegible] consistaient [illegible] dix-sept obus. [illegible] 457 quintaux de [illegible] riz, deux [illegible] commissaire du gou- [illegible] signala pendant toute

e, la brigade Frimont emporta les défenses de la hetta, mal défendues il est vrai par 40 artilleurs; prit cinq pièces et s'éparpilla, en petits groupes, à che, vers le défilé de Monte Giovi pendant que le ment d'Alvinzy prolongeait sa droite au delà de ıte Lecco.

e pouvant arrêter de telles forces, ne voulant pas ·ifier inutilement ses hommes, Gazan rétrogradait ıud, en faisant manœuvrer et tirailler; œuvres de la inée. Puis, assuré que ses hommes conservaient une vision d'énergie, il changeait de tactique à 1 heure soir. Les 2e et 3e de bataille une fois rangées sur eron de Monte Giovi, moyen d'empêcher Ott de se lier ohenzollern, il ordonnait à la 78e demi-brigade, qui it évacué Monte Calvo, Rossiglione et les chalets de ·carolo, de reprendre vite ses positions; ordre qui fut cuté. Il chargeait Spital de déblayer, en employant ; partie de la 5e légère, les hauteurs de la Bochetta; e action, laquelle refoula les brigades Rousseau et mont que Mélas avait chargées de séparer, vers Cogo- ı, les divisions Gazan et Marbot.

Marbot ne commandait plus la division de gauche du ps de Soult. Malade, porté à Gênes, ses troupes ·issaient à Gardane, un héros des guerres d'Italie. tait sur cette aile, assez faible, numériquement, que ·aient porter, le 6, les grands efforts de Mélas.

L'armée réunie autour d'Acqui pourrait battre la livision française pendant que celle du comte Elsnitz ırderait Suchet et le pousserait, en usant des der- res violences, dans la direction de Borghetto; sûr ven d'isoler au milieu des montagnes les troupes

urée du siège par son activité; il sut constamment ranimer le cou : de ses hommes au milieu des épreuves qu'ils eurent à supporter arvint, grâce à leur énergie, à faire échouer plusieurs attaques de :, que les assiégeants tentèrent contre la place; il déjoua même une spiration des habitants de Gavi, qui avait pour but d'égorger la ni·on et donner les portes à l'ennemi. Au mois de juin, Martin par- t à porter des dépêches au Premier Consul et la place fut dégagée ès Marengo. » (*Historique du 45e*, p. 157.)

obéissant à Soult, avant qu'on ne s'employât à les détruire dans l'action du siège de Gênes.

Avant 5 heures du matin, le comte Palfi conduisait un groupe d'infanterie et les dragons du régiment Löwenher contre la 3e légère qui occupait d'assez mauvaises positions devant Carcare. La demi-brigade, très vivement abordée, se débande et s'allonge vers l'est quand elle aurait pu fermer à l'ennemi la vallée du Letimbro. Recueillie sous Montenotte supérieur, par la 62e, qui avait résisté au général Saint-Julien, on la remettait en ordre.

Du site qu'il garnit, Gardane voit apparaître les masses autrichiennes. Ne voulant à ce moment ni sacrifier des hommes ni user l'énergie des braves à garder des hauteurs que l'ennemi pouvait tourner facilement, le brigadier faisait tirer quelques salves, briser l'élan des grenadiers allemands et il rétrogradait, vers 9 heures, afin d'aller couvrir Savone.

Buget, commandant le secteur de Cadibona, allait éprouver une défaite. Les artilleurs vidaient leurs pièces, au nord d'Altare, et fuyaient aux premiers hourras que poussait l'ennemi venu de Casa della Volta. L'infanterie, qui gardait une redoute avancée, suivit un si mauvais exemple. Sans peine, l'Autrichien prenait cinq canons et 321 soldats dans la tour d'Altare. Les fuyards de la 97e pouvaient traverser un large vallon, escalader le Monte Ajuto sur lequel Gardane s'était réfugié.

Arrivé au Monte Giorgio, à 840 mètres d'altitude, Mélas décidait, à 11 heures, d'aller directement à Savone. Du gros de son corps, il faisait couvrir la gauche en détachant Saint-Julien vers Montelegino; mais les dix bataillons entraînés par ce général ne s'avançaient qu'avec les plus grandes précautions ; fait étonnant, ils s'arrêtaient à observer 70 hommes bien postés à Nasco di Gato, puis les deuxième et troisième bataillons de la 3e légère et un bataillon de la 62e gardant les hauteurs de Montelegino ; soldats qui s'échappèrent le soir en descendant le cours de la Stella.

Palfi, Lattermann et Bussy attaquaient, avant midi, le camp retranché du Monte Ajuto. La belle audace que montraient d'abord leurs bataillons fondait sous le feu qu'entretenait la troupe française. Des volées de mitraille forcèrent les trois colonnes allemandes à descendre précipitamment des pentes lestement escaladées dans l'offensive; un moment démoralisées, elles allaient s'abriter derrière un large contrefort. Alors, le régiment Spleny, tenu en réserve, reçut l'ordre de déposter les Français. On lui donna, en soutien, quelques compagnies de Nadasky. Ces troupes fraîches et résolues à tout endurer pouvaient arriver au sommet de l'Ajuto; elles s'y établissaient quand Buget avait remplacé Gardane qui était blessé.

Rejetés dans un vallon, le premier bataillon de la 3e légère, les 62e et 97e eussent été, si Palfi et Lattermann avaient manœuvré sur leurs ailes, mis à mal sans l'arrivée de Soult. Le lieutenant-général vient de Cornegliano. Sans autre escorte que 2 officiers et 25 guides, il a passé devant les troupes de Saint-Julien. Sa première question fut : « Où se trouve Gardane? » Fâché qu'une blessure ait mis le brigadier hors de combat, il prend le parti de commander la division Marbot. Publiquement, il blâme Buget d'avoir manqué d'énergie. Tout essai de justification est inutile. En vingt minutes, les bataillons furent reconstitués; ils entendirent: « Pouvez-vous tourner le dos à un ennemi qui craint tant la baïonnette française? » Le lieutenant-général donne des directions aux chefs de colonne ; il met pied à terre ; il saisit le drapeau de la 97e; il tourne le Monte Ajuto pour précipiter ses compagnies sur les Autrichiens laissés au repos.

L'ennemi, étonné d'un tel retour offensif, essuie une décharge avant de reculer. On peut le pousser, l'acier dans les reins, jusqu'au site de Monte Moro. Là, il faut s'arrêter; moyen d'éviter l'attaque des colonnes tournantes apparues à 3 heures du soir. En se serrant, nos bataillons exécutent, mais au pas ordinaire, leur re-

traite vers Savone. Retraite que 3,000 hommes purent accomplir, par échelons, devant 15,000 Autrichiens. Au coucher du soleil, Soult entre à Savone. Il fait défendre le front nord de la ville : tâche de la 97e, laquelle va ployer sous les efforts d'une division. Toutefois, reprenant l'offensive à 10 heures du soir, la demi-brigade pouvait pousser l'ennemi, brutalement, jusqu'à la colline des Capucins.

Déjà, Soult avait placé 600 hommes de la 93e dans le fort et un groupe d'artillerie. Appelé à commander la place, Buget promettait de tenir ferme. Ses instructions données, le lieutenant-général écrivit à Massena et à Suchet de faire approvisionner la garnison, sans retard. Puis, bien décidé à joindre Gazan, il sortit de Savone le 7 avril, à deux heures du matin, chemina dans les ténèbres, aborda un camp placé près d'Albissola, mit les Autrichiens en fuite, recueillit les troupes qui avaient arrêté Saint-Julien et porta son monde devant Varazze.

Une pareille journée coûtait à l'aile droite 315 tués, 869 blessés et 520 disparus. Si l'assaillant perdait 2,400 hommes, dont 289 prisonniers, ses sacrifices ne lui semblaient pas disproportionnés aux succès obtenus : Vado, Savone, La Bochetta, Monte Faccio et Nervi occupés ; Suchet menacé à Saint-Jacques et à Settepani ; Massena serré dans un demi-cercle entre les bataillons allemands et les navires anglais.

Que pouvait tenter ou pour vaincre ou pour se dégager d'une formidable étreinte le général en chef ? Même avant d'avoir reçu la nouvelle que Soult et Suchet étaient séparés, il avait formé le plan, réalisable, de battre successivement les corps autrichiens qui s'avançaient vers le littoral. D'abord, à son extrême droite, donner du champ était nécessaire. Sous les yeux des Génois hostiles à notre domination, Ott descendrait les pentes de Monte Faccio, précipitamment, non pour seconder le comte Assereto qui l'appelait à l'aide, mais pour battre en retraite. Toutefois, avant d'agir, il envoyait six cent mille cartouches, six canons, les 3e et

2e de bataille à Voltri pour soutenir la division Sarbot.

Le secrétaire Morin écrivait dans la soirée du 6 des instructions que les courriers devaient porter aux généraux Oudinot (1) et Miollis. A travers le secteur que défendait le dernier, deux colonnes évoluaient le 7, à 4 heures du matin.

Celle de droite : 74e et 106e de bataille, commandée par Miollis, tournait Quinto. Celle de gauche : deux bataillons de la 25e légère, les grenadiers des 55e, 73e et 106e, conduite par Darnaud, se plaçait devant Apparizione.

Avant 6 heures, Massena arrivait au bord de la Sturla. Impatient d'agir, il montrait aux soldats arrêtés le sommet de Monte Faccio se profilant sur l'horizon en très large assise et il criait : « C'est là-haut, mes camarades, que je vous donne rendez-vous à 8 heures. » A quelques minutes d'intervalle, les deux groupes arrivaient aux yeux qui leur avaient été indiqués. Devant eux, la montagne garnie d'Autrichiens et de paysans, coupée de tranchées, barrée de pieux, ressemblait à une forteresse. Pourtant, ni les obstacles, ni la résistance des troupes de Gottesheim ne pouvaient lasser la constance des assaillants que Massena accompagnait. Quatre fois repoussés, ils allaient réussir au cinquième assaut à mater

(1) Instructions pour Oudinot : « Que toute la garnison se tienne prête à prendre les armes. Que la Réserve qui se trouve à Saint-Pierre-d'Arena et à Cornegliano se tienne prête à marcher; que le commandant de l'artillerie fasse arrêter les six bouches à feu qui sont disponibles dans Gênes; que les commandants de l'artillerie et du génie réunissent les officiers de leurs armes pour se porter sur-le-champ aux ouvrages extérieurs de la ville; que l'adjudant-général Degiovanni fasse faire dans la ville des patrouilles de concert avec la garde nationale; que tous les officiers d'état-major se rendent près de vous. Ordre au commandant Sibille de tenir tous les bâtiments prêts à mettre à la voile; ordre aux guides de se tenir prêts à monter à cheval; invitation à l'ordonnateur en chef d'avoir de l'eau-de-vie et du vin sur-le-champ à ma disposition; invitation au même de faire préparer les ambulances et des moïens d'évacuation par mer; ordre à Sibille d'avoir trois petits bateaux à ma disposition particulière; que tous ces ordres soient donnés avec calme et sans confusion. » (Reg. d'ordres.)

l'ennemi. Le capitaine Lallemand entrait avec ses grenadiers dans le grand réduit des Autrichiens; et là, tout ce qui osa résister aux républicains fut massacré.

Ce succès obtenu, les vainqueurs s'attachent aux pas des soldats débandés. Panesi, San-Alberto et Scoffera sont pris par Darnaud. Miollis livre un nouveau combat à Monte Cornua pour en rester le maître. Et un groupe établi comme grand'garde en ce lieu, Massena renvoie à Gênes deux bataillons de la 25e légère; puis marchant à la tête du troisième bataillon, il allait par monts vers le Bisagno où Petitot avait pu mener, en diversion, une très vive offensive. Car l'adjudant-général Hector chassait de colline en colline les régiments autrichiens; renforcé et excité, il courait à Camparniglio, tournait la droite de Gottesheim, faisait 800 prisonniers du régiment Jordis et des chasseurs d'Aspres.

A la fin de cette belle journée, Massena rentrait à Gênes au bruit des acclamations. Soult lui écrivait qu'il maintenait la division Marbot devant Varazze. Gazan annonçait que Hohenzollern avait perdu les positions de Borgo-Fornari, Savignone et Casella.

CHAPITRE VII

ESSAI DE JONCTION

Tactique de Bonaparte. — Massena court à Cogoleto. — Il apprend quel succès Gazan vient de remporter. — La division Marbot s'avance vers Savone. — Gardane et Sacqueleu reçoivent l'ordre de joindre Suchet et Soult, — Apparition des masses autrichiennes. — Combat livré sur le versant occidental de Monte Croce. — Les Français repoussent plusieurs charges. — Massena va humilier et casser Sacqueleu. — La retraite s'opère dans l'obscurité. — Débandade près de Sestri. — Une colonne de secours est envoyée à Soult. — Attaques du corps de Lattermann. — L'escadre anglaise mitraille les troupes républicaines. — Nouvelle marche vers Albissola. — Les bataillons français rétrogradent encore et couvrent Voltri.

Massena ne pouvait se contenter d'un premier succès. Ancien exécuteur des tactiques de Bonaparte, il rêvait d'en renouveler encore la foudroyante action. Dans le palais Doria, aux clartés d'une petite lampe, il supputait ses chances. A l'éversion des projets de Mélas, il devait tenter d'arriver. Ne se rappelait-il pas le chant de Gleim : « Le héros, assis sur un tambour, méditait sa bataille, ayant le firmament pour tente et enveloppé par les ombres de la nuit. En réfléchissant, il dit: — Ils sont en grand nombre, mais fussent-ils encore plus nombreux, je les battrai. » Il pouvait les battre.

Une ambition très naturelle le ramenait brusquement aux projets formés deux mois plus tôt à Nice : prendre l'offensive et la pousser très loin. La conduite des soldats engagés la veille autour de Monte Faccio le portait à considérer que, placés sous sa direction, ils vaudraient désormais les combattants de Lodi. A de pareils hommes, possédant la *furia* que montrèrent leurs aïeux à Marignan et leurs aînés devant Arcole, un chef

d'armée pouvait demander jusqu'au suprême effort.

D'une poussée formidable, les corps français, intimement liés, rejetteront dans la plaine d'Alexandrie le contingent allemand qui garnit les massifs de l'Apennin. Ces travaux d'Hercule une fois accomplis, la jonction avec Suchet devait s'opérer. On ajouterait, aux contingents de marche, tous les renforts envoyés par Bonaparte, dont les instructions, impatiemment attendues, seraient interceptées (1). Un gros corps une fois formé, tandis qu'une brigade d'observation occuperait Novi, deux voies d'invasion seraient ouvertes.

Une idée fixe l'obsédant, Massena réveillait secrétaire et aides de camp le 8, à deux heures du matin. Dicter des ordres et préparer une grande action, cela lui paraissait être immédiatement nécessaire. Il opérait d'abord une refonte de l'aile droite (2). Sa prodigieuse mémoire gardait les noms des officiers aptes à bien servir, l'effectif des demi-brigades. Sur la carte, il indiquait les emplacements à occuper provisoirement. Durant une expédition projetée, Gênes ne serait plus que la base du camp retranché dans lequel Miollis agirait. Ce général recevrait des instructions particulières.

Suchet prendrait part à l'action générale en attaquant la brigade Saint-Julien qui bloquait le château de Savone. Bavastro allait assurer le passage du courrier

(1) Lettre de Bonaparte, écrite à Paris, le 1er avril 1800. Le Consul indiquait qu'il ne pouvait envoyer des renforts à l'armée d'Italie, qu'un emprunt demandé à la Hollande n'ayant pas été couvert, il n'enverrait que 600,000 livres au lieu des 4 millions promis. Il disait : « A quoi bon ces plaintes éternellement répétées et ces reproches sans cesse reproduits. Croyez-vous que nous puissions faire mieux? Nous ne sommes point ici sur un lit de roses. »(Lettre publiée dans le *Journal de Francfort*, les 27 et 28 mai 1800.)

(2) Miollis forme deux brigades avec les 5e et 8e légères, les 2e, 24e, 41e, 73e, 74e et 106e de bataille. Ses deux brigadiers, Darnaud et Spital, tinrent garnison à Gênes et déployèrent les troupes en demi-cercle, de l'embouchure de la Sturla à Sestri-di-Ponente. Leur effectif était de 6,000 hommes.

Soult reconstitua deux divisions. Gazan eut la 25e légère, les grenadiers des 2e, 3e, 78e et 92e de bataille. Gardanne reçut les 3e légère, 62e, 63e et 97e de bataille, ainsi que deux bataillons de grenadiers restés à Gênes. Ces deux corps avaient 9,600 hommes.

ıi le préviendrait, mais en plein jour. Si les Anglais ›ursuivaient et prenaient le messager, il avalerait sa ėpêche; le poste de La Lanterne signalerait cette capıre et un autre émissaire serait envoyé par terre, donerait l'instruction des signaux à faire entre les deux ›rps que l'ennemi séparait (1).

Soult irait, avec 4,800 hommes, de Voltri à Sassello, ıns coup férir; là, il manœuvrerait pour tomber sur les errières des Autrichiens occupant Savone; il attendrait ue grondât le canon de Suchet afin de se lier au corps u centre. Les deux troupes réunies, une colonne 'avancerait le long de la mer et pourrait, lorsque luget ferait une sortie heureuse, enfermer deux ou rois régiments dans un cercle de baïonnettes. Mais our surprendre l'ennemi qui se livrait au repos dans es camps, le succès dépendait d'une marche rapide. Il ıllait donc que Soult entrât à Sassello dans la soirée du avril. Le 10, la communication des trois corps franais devait aboutir à les replacer dans les positions qu'ils vaient occupées le 5, même plus au nord.

Toujours prêt à jouer le rôle d'un chef de brigade, lassena sortit de Gênes le 9 avril, à 11 heures du ıatin; un bataillon de grenadiers, 800 hommes, devait › suivre. Devant San-Pier d'Arena, on lui montrait la ›otte anglaise qui, serrant la côte, balayait le rivage du eu de ses canons. Accompagné par Thiébault et Camıana, avec une escorte de 14 cavaliers, il montait à ›ivarolo, inspectait des postes; de là, il prenait à gauche ın chemin longeant le massif Del Gazzo pour arriver ans encombre à Sestri Ponente. Il déjeunait vers ! heures du soir en ce lieu. Un courrier de Gardane —

(1) Signaux convenus avec les personnes parties de Gênes pour asser auprès du lieutenant-général Suchet; ils seront faits sur les ›mmets des montagnes, aux environs de Vado : *Un feu*, mauvais signe u retraite de l'armée française. *Deux feux*, égale force avec l'Autrihien. *Trois feux*, l'armée française s'avance sur l'ennemi. Les signaux i-dessus seront faits à minuit sur un seul point visible du haut des ›rtifications de la ville de Gênes; et on y répondra de même. (R. 36. ›. 11.)

la route à suivre. Néanmoins, Massena félicitait Soult du succès obtenu (1).

Ensuite, il questionnait Gardane qui était resté durant toute la journée en observation. Renseigné quant aux échelonnements des alliés, le général en chef donnait des ordres précis : 4 pièces de 12, établies devant Torretta, éloigneraient l'escadre anglaise qui cherchait à opérer un débarquement de ce côté. Le bataillon des grenadiers venus de Gênes suivrait le rivage afin d'occuper la droite autrichienne; il prolongerait les 3e légère et 63e de bataille, troupes formant un groupe aux ordres de Gardane. Conduisant 400 hommes des 62e et 97e, l'adjudant-général Sacqueleu marcherait à droite; il seconderait Gardane ou il joindrait Soult, suivant les circonstances. A 11 heures du soir, les itinéraires propres aux trois colonnes étaient indiqués; chaque chef de groupe devait se procurer des guides.

Sacqueleu s'élèverait jusqu'au plateau de San-Giustina. Des vallons, des bosquets, des plates-formes, il expulserait les troupes volantes autrichiennes. Sa plus grande attention le porterait à prévenir tout mouvement tournant, dût-il lutter contre des forces doubles ou quadruples des siennes. Enfin, il ne devait songer à aider Soult qu'au cas où Gardane n'aurait plus, de son aide, aucun besoin.

Massena reçoit d'un espion des indications : le 8, Elsnitz avait tiraillé, devant Finale, contre les troupes de Suchet. Mélas avait parcouru l'Apennin, donnant des ordres. Le gros de son armée établi à Montenotte, il faisait ouvrir deux camps : Moglia et Galera, lesquels contiendraient 10,000 hommes aguerris qui surveille-

(1) « Bravo! Bravo! mon cher général, la victoire n'a pas oublié son enfant gâté de la Linth; à demain. Je vous attendrai à la Stella. C'est là que je déciderai la route que je dois tenir. Ayez soin de vous mettre en marche le plus de bonne heure que vous pourrez et dirigez-vous toujours, ainsi que nous en sommes convenus, sur Montenotte. D'après les renseignements que j'ai pu recueillir, l'ennemi paraît s'être jeté sur Finale. C'est demain que nous verrons et réglerons tout cela. — Adieu mon cher général, adieu, je t'embrasse. » (Arch. Guerre.)

raient et les opérations du siège de Savone et le massif de Stella. Par surcroît de précautions, le général allemand faisait couper de tranchées tous les chemins qui, de la mer, aboutissaient au ravin que dévale la Bormida. Son quartier pris à La Madonna, il se tenait prêt à courir où le danger serait grand.

A tourner les plus formidables positions, à surmonter les pires difficultés, à rejoindre Soult et Suchet, à conduire ses soldats au succès, Massena ne songeait qu'à cela dans la nuit du 9 au 10. Levé avant qu'eût paru l'aube, il regarda bientôt, d'une haute fenêtre, vers le grand Apennin.

De Cogoleto, les assises de granit apparaissaient, aux premiers rayons du soleil, larges et bleutées, en face du rivage. Une ligne de bois habillait, à mi-pente, l'énorme versant. Par-dessus le rideau vert, les longues échines dénudées et grises déployaient parallèlement leurs sinuosités; et en sortes de piliers, elles soutenaient d'abrupts mamelons : tours à malfaçon que la neige couvrait encore. Vallées, ravins, crevasses formaient des tableaux pittoresques. De loin en loin, entre les tapis de thym et la colonnade bombée des genevriers, la cascade d'un torrent semblait glisser. *Fiume di latte*, suivant l'expression populaire; masse d'eau qui entraînait des pierres. Plusieurs sentiers, tous tracés par des pieds nus et au gré des pâtres, enlaçaient les mamelons portant, çà et là, de rustiques maisons. De la cheminée du pauvre, une colonne de fumée blanche montait pour aller se perdre très haut. Lieux accidentés, au travers desquels les soldats allaient combattre et tout dévaster du 10 au 16 avril.

Tandis que Soult s'avançait rapidement vers Sassello, Massena donnait ses dernières instructions. Nouvelles recommandations à Sacqueleu : remonter le cours du Teiro, traverser San-Lorenzo, Alpicella et Teglia pour déboucher vers San-Giustina, sans éparpiller ses compagnies. Nouvel ordre à Gardane : s'avancer avec 1,100 hommes au delà de Varazze, culbuter les

hussards autrichiens qui jalonnaient la route bordant la mer. Dernière intimation à Miollis : tenir ferme, partout, quoi qu'il arrive.

A 8 heures et demie, les grenadiers occupaient Cas tagna Buona. Devant eux, un parti d'Autrichiens allait garnir l'échine de Corna, où il recevait bientôt des renforts tirés d'une troupe destinée à occuper Varazze ; point sur lequel Mélas voulait établir son quartier général. La vue de gros bataillons, lesquels auraient sur sa troupe l'avantage du nombre, doublé de l'appui du canon, ne pouvait intimider Massena, qui prétendait à contenir l'ennemi sur le littoral tout en faisant filer des troupes vers les cimes afin d'établir, coûte que coûte, la chaîne Gardane-Sacqueleu-Soult.

Quand s'opéraient les premières manœuvres, la moitié du bataillon des grenadiers s'échelonnait devant Parrochia ; les troupes de soutien, 3e légère en tête, défilaient dans le chemin creux qui reliait alors Brasi à la pointe de l'Aspera. Partout, on se tenait prêt aux éventualités qui surgissent inopinément à la guerre.

D'une éminence, Mélas observe la marche des Français. Leur audace peut l'inquiéter un moment. Il fait mettre ses corps en marche. Des Capucins, les grenadiers de Lattermann vont aller à Celle et longer la mer. La brigade Palfi se déploiera devant le front de Gardane. Celle de Sticker, descendant de Stella, ira se placer entre Gardane et Sacqueleu. Au besoin, la brigade de Bussy aidera la brigade Palfi. Le corps de Saint-Julien pourra, s'il contient Soult, empêcher la réunion des 2e et 3e divisions françaises.

A 9 heures et demie, Massena fait arrêter les éclaireurs en vue de Brasi. Le gros de sa troupe monte au revers de Monte Croce, en belle ordonnance ; il garnit là un véritable camp retranché par la nature, inaccessible à la cavalerie allemande, lequel s'appuie à l'épais massif de la Torche. Vite, Gardane couvre son corps de bataille d'une chaîne de tirailleurs qui purent arrêter, à 10 heures, la marche des Autrichiens, forcèrent ceux-ci

à la retraite et les suivirent; imprudente action, car Palfi, débouchant inopinément d'un ravin, tomba sur les Français jetés en enfants perdus; 200 échappèrent à l'ennemi, grâce au secours de la 3e légère et ils purent gagner le refuge de Monte Croce. Petit succès qui encourage Palfi; ses troupes formées en deux colonnes, il les pousse à l'assaut de la montagne.

Massena avait eu le temps de faire porter de grosses pierres sur le front de la 63e. La guerre gauloise va recommencer en ces lieux. Une avalanche descend les pentes et renverse les premiers rangs des assaillants; ce qui échappe au caillou est accueilli par une vive fusillade. Obstinés, les bataillons autrichiens restent à tirer sans avancer; ils usent 10,000 cartouches et ils causent aux Français des pertes qui les forcent à rétrograder, à chercher un meilleur abri au revers oriental de la montagne, où bien placés, ils vont repousser par trois fois l'ennemi.

Contre les colonnes assaillantes, mises en marche une quatrième fois, la 3e légère va donner. Une mêlée s'ensuit. Combat qui se termine à l'avantage des républicains. Cette fois, 500 hommes ont bouté 2,000 Allemands. Dans la lutte, Gardane est atteint, à une heure du soir; ensuite tombèrent blessés, les adjudants-généraux Campana et Cerisa, les aides-de-camp Marceau, Burthe et Laudier.

Quatre soldats emportent Gardane; ils rencontrent Massena qui descendait avec une escorte du Monte Croce. Le général en chef voit le brigadier couvert de sang; après lui avoir serré les mains et dit : « Mon cher camarade, vous avez fait plus que votre devoir aujourd'hui », il ordonne à un médecin de l'accompagner dans Varazze; puis il va charger Fressinet d'assurer la direction des troupes.

Les compagnies un moment désorganisées sont reconstituées quand la troupe de Palfi se retire. Mélas, entêté, va charger le régiment Spleny de déposter ses adversaires. En voyant quelles dispositions il

prend, Massena fait serrer son contingent au bord d'une plate-forme. Une fois le drapeau de la 63e placé bien en vue, les soldats sont harangués : « Mes amis, tenez ferme ici. L'Autrichien fera des efforts désespérés, mais inutiles. Bientôt, nous le mettrons en déroute. Pensez que Soult, Suchet et Sacqueleu manœuvrent pour nous aider. » Les pierres et les balles arrêtent ou plutôt brisent les deux charges de Spleny.

Pendant qu'on livrait ces actions, Massena éprouvait des angoisses. C'est qu'il n'entendait ni le canon de Buget à Savone ni celui de Suchet. Seuls, des bruits confus signalaient au nord l'action de Soult. Sacqueleu, à qui trois courriers avaient été envoyés, ne se battait pas. De plus, un bataillon de grenadiers, parti de Gênes, n'arrivait point.

Le général en chef put apercevoir, vers 5 heures, le corps de Sticker qui, descendu de Stella, en deux colonnes, filait vers le Teiro, pour tourner la droite française. De plus, il voit de son observatoire Lattermann longeant le rivage. Et son regard perçant découvre Mélas qui prépare de nouvelles charges.

Alors, la prudence commandait de se replier. Fressinet en recevait l'ordre. Au pas ordinaire, il traverserait le massif della Croce; de Cantaluppa, il s'orienterait le soir ou vers Casanova afin d'aller garnir Monte Grosso, ou vers Varazze où l'on pourrait se renforcer en ralliant les grenadiers que Lattermann allait suivre.

Massena va rejoindre Sacqueleu afin d'employer des troupes fraîches contre Sticker marchant à l'aventure dans les coupures de l'Apennin. Forcé de cheminer pédestrement, il ne prend à sa suite que cinq hommes : Thiébault, chargé d'écrire la correspondance, le capitaine Sibuet, le lieutenant Rossi et deux soldats. Enveloppé d'un manteau de hussard, l'appui d'une canne l'aidant, il dirigeait le petit groupe, à 5 heures et demie, dans le massif de la Torche. Cette escouade, parvenue au bord du Teiro, y trouvait les traces d'un passage de troupes. De là, on pouvait suivre Sacqueleu à la piste.

Néanmoins, un chevrier était engagé comme guide. Ignorant la topographie des lieux ou traître, ce Ligurien entraînait les six Français le long du Malacqua. Ils allaient donner dans l'avant-garde du général Sticker, quand sept grenadiers de la 97e, soldats allés en maraude, les engagèrent à rebrousser chemin. Le paysan recevait l'ordre de se diriger vers Alpicella; et, devant ce village, Massena trouvait enfin, vers 6 heures et demie, la brigade de droite arrêtée au pied du Monte Greppino.

Devant une troupe restée inutilement en station, Massena ne put contenir sa colère. Se jetant sur Sacqueleu, il lui eût arraché ses épaulettes sans l'intervention opportune de Thiébault; mais il lui cria : « Pourquoi restez-vous ici, immobile? Pourquoi n'avez-vous pas inquiété l'ennemi? Pourquoi n'avez-vous pas occupé la Stella? » L'adjudant-général voulut justifier sa conduite en arguant quels dangers il eût courus s'il s'était avancé au nord-ouest, entre les corps autrichiens. Irrité, le général ne pouvait, dans ce moment, trouver valables les excuses présentées. Il traînait Sacqueleu devant la troupe et lui infligeait le plus cruel affront que militaire puisse essuyer. Au coucher du soleil, dans d'admirables décors alpestres, quand le bruit des sources couvrait jusqu'au bruit du cliquetis des armes, une action théâtrale et terrible se jouait devant 400 soldats qui, à l'arrivée du premier chef, avaient porté les armes. Une voix terrible disait, ou plutôt criait :

« Mes camarades, le citoyen Sacqueleu, indigne de servir dans l'armée de la République, est cassé de son grade et renvoyé sur les derrières. »

Cet officier, dégradé et déshonoré publiquement, fut traîné à Gênes par les grenadiers de la 97e. Sa troupe, que Massena dirigea comme l'eût dirigée un colonel, descendit à grands pas vers Varazze. Elle se trouvait, la nuit tombée, sur le flanc gauche de Lattermann et de Bussy qui, réunis, avaient suivi Fressinet.

Le brigadier, un moment débordé sur la voie mari-

time, avait opposé une résistance acharnée aux grenadiers de Nadasky et aux hussards qui le pressaient. Dans l'arrivée d'un bataillon venu de Gênes, il trouvait l'élément propre à arrêter la droite autrichienne aventurée en pleine obscurité au delà de Varazze.

Survenu à propos, Massena faisait charger quatre compagnies de la 62e, groupe que le capitaine Mathivet entraînait. Au bruit d'une fusillade lui annonçant des secours, Fressinet faisait volte-face et repoussait dix bataillons qui voulaient arriver à Cogoleto. Très éprouvés, puis découragés, craignant les embuscades, les Autrichiens rétrogradaient en désordre. Alors, la brigade Sacqueleu pouvait joindre la brigade Gardane, à 10 heures, quand Mélas échelonnait son avant-garde devant Costa.

La faiblesse numérique de son corps, une perte de 400 hommes tués ou blessés, enfin la prudence commandaient à Massena de ne point courir les risques d'un combat nocturne. Voilà pourquoi, redoutant d'être devancé, à l'est, par les corps de Sticker ou de Saint-Julien qui pouvaient arriver, du nord, au val d'Arestra, il fit porter ses bataillons autour de Cogoleto.

Les demi-brigades essaimèrent. Des hommes affamés s'arrêtèrent au premier logis ouvert. Plusieurs tombèrent, de fatigue, au pied des arbres. Quelques cris de révolte traversèrent les ténèbres. Des soldats, les plus valides s'engagèrent dans la route de Gênes, bien décidés à se dérober aux servitudes militaires. Les officiers ne purent, prières ou menaces employées, rassembler leurs pelotons. Même les drapeaux n'eurent plus, dans la nuit qu'un vent violent traversait, de bonne garde assurée.

D'une pareille débandade, accomplie heureusement loin de l'ennemi, Massena était informé quand le 11, à une heure du matin, il assemblait les généraux en vue de recommencer, dès l'aube, une action contre Lattermann, avec l'appui des troupes fraîches arrivées de San-Pier d'Arena. La défection devenait péril quand

Suchet n'allumait pas les signaux. On laisserait reposer les soldats jusqu'à l'arrivée des vivres. Suivant les nouvelles que ferait passer Soult, l'aile gauche agirait. L'état-major subissait toutes sortes d'anxiétés. Enfin, à 10 heures du matin, l'adjudant-général Gauthier arrivait; il n'avait pas rencontré Voiron, maréchal-des-logis, chef des guides, envoyé la veille à Veirera.

Chez Massena, la confiance renaît soudain en apprenant que le lieutenant-général est arrivé à Sassello. Son premier mouvement le porte à joindre les vainqueurs. Thiébault ose intervenir. Le général en chef ne doit pas, par prudence, s'éloigner du littoral, car des dangers sont imminents : Gênes pouvant s'insurger aux appels d'Assereto; les paysans liguriens se préparant à descendre le Bisagno et la Polcevera; la flotte anglaise toujours menaçante voulant jeter dans une anse des troupes de débarquement.

Le général en chef ne doit agir qu'au pied des Apennins, avec l'aide d'Oudinot et de Marès appelés.

Fressinet commandera l'expédition que Massena eût voulu conduire; expédition déjà organisée. Sans doute que sa marche portera Mélas à déplacer des forces massées au bord de la Méditerranée; et peut-être que, dans la soirée, une action décisive sera livrée au faîte de l'Apennin, si Suchet peut entrer en ligne.

Cette troupe, de 2.600 hommes, tirée des renforts survenus, des 3e légère, 62e et 63e de bataille, recevait tous les vivres apportés de Voltri. Pliant sous la charge, engagée à 10 heures et demie dans un couloir où roule le Lerone, elle s'en allait border les pentes de Monte Rama, s'orienter vers Veirera. Le bruit d'un combat devait lui indiquer, d'ailleurs, la bonne direction à prendre pour parvenir, sans retard, jusqu'aux bataillons qu'employait Soult.

Massena voulait couvrir Cogoleto avec tous les grenadiers reunis en un seul corps, et la 97e. Cette demi-brigade, où pouvaient jouer 1.100 baïonnettes, devait barrer le passage du torrent Arestra. A sa droite et en

arrière, l'adjudant-général Gauthier massait les grenadiers sur le mamelon della Chiappa.

Lattermann attaquait à une heure du soir. Les soldats de la 97e, obéissant au chef de bataillon Nérin, repoussaient les premières charges des Allemands. Mais l'action d'une section d'artillerie qui décimait leur gauche déterminait la retraite, après 5 heures. Retraite devenue débandade sous le feu de six canonnières anglaises et du cutter *l'Entreprenant*. Des compagnies se sauvèrent à Voltri au lieu d'aller joindre les grenadiers, leur soutien.

Le général en chef veut arrêter les vainqueurs. De son état-major et des cavaliers lui servant de guides, il forme un escadron prompt à charger les hussards impériaux du 5e régiment. Un choc terrible se produit. Les cavaliers autrichiens, faibles devant des hommes supérieurement exercés, font demi-tour; débandés, ils vont jeter le désarroi dans leur infanterie. Ramenés au feu par leur colonel, ils reprennent la route de Gênes, en s'excitant mutuellement de la voix. Encore, les pelotons serrés autour de Massena sabrent la colonne assaillante qui doit fuir, à la suite d'un corps à corps.

Des pentes della Chiappa, les grenadiers défient et les équipages des chaloupes anglaises et les troupes autrichiennes qui n'osèrent pas s'aventurer le soir au delà de Cogoleto. Deux régiments allemands suivirent, à 11 heures, un corps obligé de rejoindre la 97e, quand Lattermann, arrêté devant Arenzano, envoyait quelques hussards patrouiller dans Voltri.

Arrivé à Sestri, Massena ordonnait l'évacuation des approvisionnements réunis à Voltri. Vers Soult, il envoyait cinq émissaires, que l'ennemi pouvait prendre. La neige, tombant à gros flocons, allait draper les Apennins d'un manteau, avant que parût l'aube. Mis au bivouac, les soldats des deux partis grelottaient. Sous une forte ventée, les navires anglais s'éloignaient du rivage On ne faisait que tirailler le 12.

Le 13, à 9 heures du matin, Massena recevait de

Soult les meilleures nouvelles (1). Or, il fallait seconder les efforts du lieutenant-général prêt à déboucher vers Stella. Une illusion montrait encore la victoire possible. Pour la préparer, les 73e et 106e qui remplaçaient la 97e renvoyée à Gênes, étaient formées en colonnes d'attaque. Ces 1.800 hommes, conduits par Thiébault et par Gauthier, entraient dans Voltri à une heure du soir, et besognaient d'abord à contenir des prisonniers autrichiens qui, aidés de la population, voulaient désarmer leur escorte. La prise de Soult remise sous le joug, Thiébault allait employer tout l'après-midi à gagner Cogoleto.

La route du littoral n'était ouverte aux Français que depuis l'évolution commandée à Mélas. Attaqué devant Montenotte inférieur, contraint de renforcer Saint-Julien, il avait retiré les troupes portées vers l'est. Sa droite restait un peu en l'air devant Albissola, seulement reliée par des postes aux bataillons qui garnissaient les camps Moglia, Galera et San-Giustina (2).

Cette position connue de Massena, il écrivait deux

(1) [illegible] — « D[illegible] la V[illegible] le 21 germinal. — Nous nous [illegible] la Verrerie L'en- [illegible] régiment de Tes- [illegible] 60 officiers, [illegible] et trois pièces de [illegible] 3e division qu'à [illegible] L'ennemi a éprouvé [illegible] il a eu un [illegible] 100 blessés. » [illegible] 22 — N[illegible] sommes [illegible] beaucoup [illegible] de Keit sont [illegible] suivante [illegible] — La faim et la fatigue [illegible] A[illegible] — « M[illegible] le 14 avril [illegible] entre à Voltri, [illegible] avant-gardes de [illegible] le baron Lat- [illegible] repoussé après [illegible] à Celle. [illegible] » Arch. Guerre, [illegible]

ois à Soult ce qu'il pourrait faire (1). Il lui renvoyait authrin, son chef d'état-major, et poussait une marche ffensive vers Savone. Mais le 14, quand ses bataillons 'échelonnaient, le général s'arrêtait à écouter les bruits ui devaient signaler les actions de Suchet et de Soult. De 8 heures du matin à 2 heures du soir, pas un coup le fusil ne fut tiré. L'inquiétude, l'étonnement, l'anoisse, la colère passèrent successivement dans l'âme lu général en chef. La colère le portait à prononcer la estitution de Suchet, mesure qu'Oudinot fera rapporter.

A 2 heures et demie, des feux de salves tirés au ord-ouest, Thiébault portait en avant sa brigade, traversait l'Arestra et le Teiro, garnissait les coteaux couvrant Varazze; de ce lieu, Massena envoyait un courrier à Soult (2); puis son quartier général établi

(1) *Massena à Soult.* — « De Voltri, le 23 germinal. — J'ai vu votre chef d'état-major. — Dans une heure, je me mettrai en route pour me rendre, s'il est possible, à Cogoletto. Je n'engagerai ce soir aucune affaire; d'ailleurs, je ne suis guère en force, n'ayant à peu près que 8,800 hommes. Demain matin, je seconderai votre attaque. Ayez soin de vous diriger sur les hauteurs, je marcherai droit sur les hauteurs d'Albissola. — Le général Buget, qui est dans le fort de Savone, ne manquera pas de faire une sortie. — J'ai cru apercevoir hier le feu de la colonne du général Suchet sur les hauteurs de Noli. — Gênes est parfaitement tranquille; il y règne le meilleur esprit; on vous y attend avec bien de l'impatience. J'ai dit à tous ceux qui m'ont parlé de vous que vous n'aviez pas encore fait votre tournée. Bien des choses à Gazan et à tous les camarades. — Je vous embrasse. »

Deuxième lettre. — « Mes troupes occupent les positions en avant de Cogoletto. J'ai fait pousser des reconnaissances sur Varaggio et l'on n'y a trouvé personne. Demain matin, avant le jour, une forte reconnaissance se portera sur Savone et une autre sur la Stella pour avoir de vos nouvelles. Veuillez en faire pousser de votre côté sur Montenotte, sur la Madone et sur Savone. Faites votre possible pour avoir des nouvelles de Suchet. J'ordonne à l'ordonnateur en chef d'envoyer à Varaggio le plus de pain et d'eau-de-vie possible. Faites poursuivre l'ennemi. — J'espère avoir le plaisir de vous embrasser à Savone. » (Arch. Guerre.)

(2) *Massena à Soult.* — « Varaggio à 4 heures du soir. — Je suis extrêmement surpris sur votre compte; je vous ai déjà expédié plusieurs ordonnances; aucune n'a pu me donner de vos nouvelles. Mes tirailleurs occupent Albissola; je ne puis rien entreprendre, n'étant pas assez fort. De vos nouvelles! de vos nouvelles! Je suis de mauvaise humeur. Je vous embrasse. » (Arch. Guerre.)

dans Celle, des nouvelles du lieutenant-général arrivaient dans la nuit du 14 au 15 (1).

Suivant les indications données, il fallait atteindre Stella. Toutefois, la 73e tenterait de débloquer Buget en se portant d'Albissola au couvent des Capucins, tandis que, chefs de groupes, Oudinot et Gauthier porteront les grenadiers au nord. A balayer la voie maritime, les guides de Massena, 30 hussards et la 106e vont s'employer.

A 10 heures, la 73e heurtait les Allemands, deux régiments de ligne et cinq bataillons de grenadiers qui garnissaient les hauteurs tirés de Monte Cuocco à la Lanterna. Ces troupes, aidées de cavalerie et d'artillerie repoussaient trois charges. A la vue d'une colonne tournante descendue d'Ellera, la 73e et les grenadiers venus en soutien devaient rétrograder. Une manœuvre bien réglée portait le 2e bataillon de la 106e à soutenir la retraite, à défendre longtemps le passage du Risbasso, à tirailler jusque dans Varazze. Tenir là, attendre le moment où Suchet fera donner ses deux divisions, se préparer à seconder Soult : voilà à quelles résolutions Massena s'arrêtait.

On pouvait garder l'expectative durant la journée du 16. Tout en se tenant à grande distance, Anglais et Autrichiens préparaient une forte action. Abandonné de ses lieutenants-généraux, Massena rétrogradait le soir, évitait un écrasement, faisait prendre à ses groupes de bonnes positions défensives et les ravitaillait. Sa sécurité une fois assurée, il envoyait Oudinot porter à Suchet des reproches et des ordres. Ensuite, sa troupe allait s'établir devant Voltri, où la division Gazan devait rejoindre.

(1) *Soult à Massena.* — « Je n'ai pu marcher à l'ennemi qu'à deux heures après-midi. Les distributions m'ont retardé. A cinq heures, le général Gazan l'a attaqué sur les hauteurs à gauche de S. Giustinia, au versant des eaux, mais il n'a pu le forcer. Je remets cette attaque à demain et pour en assurer le succès, je vais marcher cette nuit sur Sassello, où j'attaquerai ce qui s'y trouvera; et ensuite me rejettant à gauche, je reviendrai par les revers des montagnes attaquer l'ennemi par sa gauche et même par ses derrières s'il est possible. Je laisse quelques troupes pour maintenir l'ennemi dans sa position de S. Giustinia. » (Arch. Guerre.)

CHAPITRE VIII

LES MANŒUVRES DE SOULT

Réorganisation de la division Gazan. — Succès obtenus dans la journée du 9 avril. — Bivouacs établis au sommet de l'Apennin. — Marche vers Sassello. — Les grenadiers de la 2e occupent cette ville. — Prise de canons et de munitions. — Attaque du hameau Veirera. — Le massif de l'Ermetta est occupé. — Mélas fait creuser des retranchements et il renforce Saint-Julien. — Le 11 avril, la troupe française se trouve en péril. — Arrivée des renforts conduits par Fressinet. — L'ennemi, battu, rentre dans ses positions défensives. — Un épais brouillard force les belligérants à garder l'immobilité le 13. — Soult fait attaquer les camps dès qu'on voit devant soi. — Repoussé, il ordonne la retraite. — La division Gazan se réunit aux troupes de Gardane.

Soult avait fourni, en travaux de guerre, une œuvre considérable. Engagées dans la montagne, ses troupes cheminaient de sommet en sommet. Vingt combats livrés, presque toujours victorieuses, elles durent subir les pires épreuves : la faim, le froid, de rudes fatigues. Jamais le découragement ne vint annihiler leurs moyens d'action. La fierté doublait, il est vrai, leur énergie. Et l'espoir de joindre Suchet animait sans cesse chefs et soldats. Une fois forcés à descendre du haut Apennin, leur attitude très martiale imposait, encore, du respect à l'ennemi.

Faisons ici l'historique de cette expédition.

Le 8 avril, Gazan assurait la réorganisation de sa division. Fait important, trois rations étaient distribuées. Avec un double munitionnement de cartouches, cela chargeait beaucoup l'homme qui aurait à gravir, on le prévoyait, des pentes très roides. Les bataillons renforcés se porteraient dès le soir en vue de Voltri. L'espion Pico et plusieurs auxiliaires devaient guider la troupe,

nuitamment, vers Sassello, lui faire remonter les deux rives du torrent Cerusa et franchir un assez long défilé pour arriver sans coup férir aux sources de l'Orba. Les neuf lieues à parcourir se feraient, croyait-on, en douze heures, si l'ennemi ne barrait pas le chemin.

A 11 heures, au moment de lever les camps, une grave nouvelle se répandit. Aidé d'un gros contingent de paysans insurgés, le régiment d'Asti, débouchant des ravins de la Bochetta, a refoulé nos avant-postes, enlevé sept pièces de canon et poussé, dans la matinée, plusieurs partis vers Gênes. Or, le premier échelon du comte Hohenzollern, arrivé dans Acqua-Santa, doit se proposer de fermer à Voltri la route maritime.

Elle s'impose, la nécessité de rejeter l'agresseur sur Gavi, d'empêcher l'insurrection de s'étendre, de replacer les postes d'observation au sommet de l'Apennin, de frapper l'ennemi d'épouvante : besognes auxquelles va s'employer Gazan. Formant sa division en deux colonnes, lui-même conduira les 25e légère, 3e de bataille et deux bataillons de la 78e ; fort groupe qui longera le Leiro. A sa gauche, Poinsot entraînera de la 78e et 92e qui, près de Campo-Freddo, attaqueront les Austro-Piémontais.

Ces troupes parties du camp après 3 heures du matin, à 6 heures, leur droite entrait dans Acqua-Santa, place que l'ennemi vient d'évacuer précipitamment. Aux trousses d'une colonne d'infanterie, Gazan s'élançait; aux cabanes de Marcorolo, il trouvait en bonne position les régiments de Kray, d'Asti et des réserves, avec quatre pièces de canon.

Vite, une partie de la 78e formait l'extrême droite. L'adjudant-général d'Aoust plaçait en ligne oblique les 2e et 3e bataillons de ce régiment, afin de pouvoir prendre à revers la gauche autrichienne; il peut réussir et arrêter ainsi les reserves des alliés.

Le chef de brigade Mouton portait ses grenadiers, le deuxième bataillon de la 25e, deux détachements des 2e et 3e demi-brigades vers la coupure du Monta. Résolument, il abordait la gauche allemande, la tassait sur

son centre, exécutait une marche d'enveloppement qui procurait 600 prisonniers, deux pièces d'artillerie et 100,000 cartouches. Une fois débandés, les régiments d'Hohenzollern coururent dans la direction d'Ovada.

Heureux aussi, Poinsot avait délogé l'ennemi de Masone, de Campo-Freddo; de rudes actions, entreprises par la 92e qui, engagée contre le régiment d'Alvinzy, lui faisait 124 prisonniers après l'avoir mis en complète déroute.

Cette journée bien remplie, les sommets de l'Apennin purgés d'ennemis au nord de Voltri, Gazan ralliait ses troupes, le soir, autour de Campo-Freddo. A son ordre, des chasseurs allaient incendier trois villages où sonnait le tocsin : le signal d'égorger tout Français isolé ou blessé. Les prisonniers envoyés à Gênes, la 2e division étendait ses postes jusqu'à la gauche de Miollis.

Soult doit aller à Montenotte (1). Un espion l'a prévenu que Mélas est posté dans le mauvais chemin qui relie Voltri à Sassello. Tourner la gauche du corps autrichien, le prendre à revers, l'anéantir, cela peut donner les résultats attendus de Massena et permettre de joindre Suchet.

Le 10, à 4 heures du matin, on quitte les bivouacs de Campo-Freddo. Alors, l'Apennin était enveloppé d'un brouillard que la chaleur du soleil aurait dissipé avant midi. Sans tâtonner, quatre groupes sont formés : 20 chasseurs d'infanterie éclairent les carabiniers de la 25e légère, lesquels constituent un premier échelon très mobile; le deuxième est composé de la 92e et de 20 mulets portant des bagages; troupes qui allaient traverser, avec une belle hardiesse, le Pavaglione, Morbello, Minetti

(1) *Massena à Soult.* — « Gênes, 19 germinal. — Je pars à midi pour me rendre à Voltri. C'est là que vous me donnerez de vos nouvelles. Je pense que la petite affaire que vous devez avoir aujourd'hui ne retardera pas celle qui doit avoir lieu demain et qui décidera du sort de l'armée et de la Ligurie. Vous descendrez, comme nous en sommes convenus, de Sassello sur Montenotte. J'attendrai votre attaque pour commencer la mienne. Ayez soin de marcher en masse et de vous emparer des hauteurs. » (Reg. d'ordres.)

et déboucher à Martina Olba. Soult et Gazan marchent au milieu du troisième groupe : 3e et 78e, qui descendit vers Masone, bifurqua au pied de Collina-Bade, se fraya un passage entre la cime de Masca et le pic d'Alpra. De ce défilé, la troupe va gagner Acqua-Bianca, puis Olba. Le quatrième groupe suivait le troisième; il était formé des guides, des soldats d'artillerie qui serviraient les pièces à prendre, d'une section de Piémontais, de cantinières et d'infirmiers.

A 11 heures et demie, les divers échelons se rassemblent au bord du torrent Orbanina. Laisser reposer les hommes et tenir un conseil est nécessaire. L'état-major délibère. Soult va s'orienter vers la Stella, lieu que doit atteindre Massena engagé au bord du littoral; mais il ne renonce pas à faire occuper Sassello : tâche réservée au général Poinsot qui commanderait dès lors la droite du petit corps d'armée.

Orientée vers le sud, l'avant-garde apprend d'un chevrier que les Autrichiens occupent le village de Veirera, une forte position, située au centre des montagnes. Elle fait halte et se dissimule. Deux Piémontais, nos auxiliaires, vont se renseigner auprès des pâtres : on leur affirme que Mélas dirigeait quatre régiments, au moins 8,000 hommes, dans la direction de Voltri. Voulant le surprendre en pleine marche, Soult ordonnait des manœuvres bien combinées.

Gazan allait échelonner deux bataillons à gauche du Palo, au revers même de l'Oca, barrer le chemin reliant Veirera au bourg Ponzone, étendre sa ligne pour laisser croire à l'emploi de forces importantes. Formant une brigade isolée, les 3e et 78e, allant de ressaut en ressaut, se montreraient toujours prêtes à tourner l'ennemi.

Très surpris à la vue du centre français qui le menaçait, M. de Saint-Julien fait prendre à ses troupes des formations de combat en face des tirailleurs républicains, et, craignant d'être débordé par la gauche ennemie qui s'est haussée jusqu'à une plate-forme, il s'effraie, il appelle en secours son échelon d'arrière-garde

placé dans Sassello; faute dont Soult allait profiter.

Le 3e bataillon de la 25e légère suit Poinsot dans le chemin reliant Olba à Sassello; il est couvert par les grenadiers du 2e régiment qui, du plan de Gippone, vont dévaler en trombe à travers la ville restée ouverte. Contre une attaque violente et imprévue, les soldats du régiment Deutschmeister se défendent mal ; ils sont chassés des jardins, délogés des maisons, expulsés d'un bâtiment carré, forcés de franchir la porte de Savone et d'aller vers Costa-Lunga où Poinsot leur coupait la retraite.

Pendant que les grenadiers reformaient leur groupe devant Sassello, après avoir perdu le lieutenant Gavaret et 17 hommes, Poinsot attaquait un convoi d'artillerie; 5 officiers et 15 chasseurs pouvaient mettre en fuite une escorte de 50 hussards; alors s'effectuait la prise de trois pièces de canon et de deux fourgons contenant 215,000 cartouches.

Sassello eut à subir le bon plaisir des soldats victorieux. Des hommes imprévoyants qui, déjà, n'avaient plus de pain, pillèrent les boulangeries. On réquisitionna l'eau-de-vie, les armes à la main. Quelques femmes furent insultées et poursuivies. Des chasseurs brûlèrent deux magasins allemands lorsqu'ils eurent choisi, en effets d'habillement, ce qui leur convenait. Le soir, Poinsot ne put que difficilement faire évacuer la place à des hommes repus ou ivres. Il fallait pourtant se garder contre un retour offensif qu'entreprendrait peut-être l'ennemi, prendre de bonnes positions militaires, tromper l'adversaire en lui montrant beaucoup de feux.

Cette ruse de guerre alarmait Saint-Julien. Les bivouacs étant bordés d'ennemis au nord et à l'ouest, il craignait surtout de perdre la communication de Montenotte; n'employant qu'un régiment à couvrir l'éperon Galera et San-Giustina, ses autres troupes massées derrière Veirera, il priait Mélas de lui envoyer des renforts, lesquels ne purent rejoindre la division compromise que dans l'après-midi du 11 avril.

Le 10, Soult n'avait pu, ses hommes étant harassés, attaquer Veirera. Devait-il, en manœuvrant dans les ténèbres, défiler sur le chemin reliant Sassello à Albissola, renverser les gardes autrichiennes, parvenir au faîte de Stella, y attendre l'arrivée de Massena? En exécutant une si hasardeuse manœuvre, le lieutenant-général pouvait être pris entre deux corps allemands, vite arrêté, puis écrasé. Sa prudence le mit en garde, cette fois encore, contre les projets de conseillers toujours prêts à marcher aveuglément. Il s'arrêtait sagement au parti d'enlever Veirera, d'occuper les plates-formes voisines, de descendre, en masses, vers Montenotte où Suchet pouvait arriver; et la jonction opérée, on donnerait facilement la main à Massena.

Gazan est chargé d'organiser l'attaque. Il prescrit : — Sassello évacué, un bataillon de la 25e légère couvrira les abords de la ville; la 78e, gardant les prisonniers et les canons autrichiens, se placera sur la route de Ponzone. Poinsot formera, à La Gorra, une réserve avec la 92e. En troupe d'attaque, les grenadiers de la 2e, la 3e de bataille et deux bataillons de la 25e légère s'échelonneront, après minuit, entre les monts Avre et Ciorla.

Les lueurs astrales n'éclairent pas, à 2 heures du matin, les profondeurs des ravins que Gazan fait franchir aux 400 hommes de la 3e de bataille; ceux-ci, en se défilant au long des bois, gravissaient les massifs qui bordent le hameau Veirera et heurtaient à 5 heures les postes avancés du régiment Lattermann.

Quoique chargés de résister à outrance, les Autrichiens furent rompus au premier choc d'un adversaire résolu à tout braver. Mouton, qui a conduit l'attaque, établit son monde au revers d'un plateau boisé et il fait reprendre haleine avant de recommencer l'action. Puis, au roulement du tambour, les groupes franchissent un rempart de rochers, brisent les efforts du premier bataillon de Lattermann; et, encadrés par la 25e légère, par la reserve de la 3e de bataille, par les

officiers de l'état-major, ils parviennent dans Veirera. Cette position conquise, afin d'éviter des pertes, ils enfilent un vallon à gauche, vers Baschiazzo, garnissent des crêtes, se couchent au revers et entretiennent un feu qui, bien ajusté, va rompre toutes les charges des régiments allemands rapidement mis en ligne.

Trompé par des démonstrations, Saint-Julien crut avoir en présence toute l'armée de Massena. A lui, il rappelait le régiment de Colloredo envoyé en reconnaissance sur l'Orbarino, ainsi que les bataillons de Klébeck arrêtés devant San-Giustina. L'imprudent général engageait tout son monde, subissait des pertes énormes et voyait sa troupe apeurée lorsque, à sa gauche, Poinsot menait au combat la 92e. Sa retraite se faisait avec une telle précipitation, vers la Galera, qu'une partie du régiment Deutschmeister, 7 drapeaux ou fanions, 180 blessés et plus de 700 morts restèrent au pouvoir du vainqueur. Trois plateaux occupés, Soult commit la faute de ne pas porter quelques bataillons à la poursuite d'un ennemi qui, serré et enveloppé, aurait subi une grande déroute.

Comme si la grande tâche eût été terminée par le succès de Veirera, Gazan rassembla ses troupes, sans hâte. Les prisonniers remis à la 78e, on enterrait les morts à qui des vivres étaient arrachés ; on ramassait et on pansait des blessés; on chantait. Seulement à une heure du soir, la division traversait le grand ravin ouvert entre Piampaludo et Monte Beigna; elle allait gravir les pentes de Monte Pasto, en couvrir le sommet et observer les alentours.

Venu de La Madonna dans les Apennins, Mélas ramène brutalement Saint-Julien au combat. Bellegarde soutiendra l'action. Plus de 9.000 hommes, tous gorgés d'eau-de-vie, osent promettre à leurs officiers de venger l'échec subi le matin. En deux colonnes serrées, ils s'élèvent aux plates-formes de Monte Ermetta, ils garnissent des croupes formées parallèlement au Pasto, et à 4 heures les canons péniblement hissés sur les crêtes ouvrent le feu.

s, les bataillons descendirent, à grande allure, les ıtes du Pasto, traversèrent sans encombre un tor- ıt, remontèrent de rudes déclivités. De ces groupes, *Marseillaise* partit, en notes formidables. Sans paraître nnés, ils essuyèrent des feux de salves tirés à très ınde distance et ne produisant que peu d'effets. Eux, r jeu d'arme blanche fit besogne horrible, coucha des ıgées d'hommes dans la neige partout piétinée. A ıeures du soir, sur le plateau d'Ermetta, il n'y avait ıs d'Autrichiens à résister.

Poinsot avait fait 200 prisonniers, dont un major du ;iment Keith. Il suivait une colonne allemande qui ait garnir les premières assises de La Galera. Son ınde rallié sur ce point, Saint-Julien l'obligeait à ne ıs reculer; une dernière réserve, mise en ligne, s'en- geait contre deux bataillons des 25e et 62e qui vou- ent bien finir cette journée. Soult rappelait cette ıupe un moment aventurée; même la 3e de bataille t protéger sa retraite.

La division Gazan eut à garder le champ de bataille et s alentours. Elle resta l'arme au pied jusqu'à la nuit. ois bataillons allaient bivouaquer sur l'Ermetta; les tres coucheraient sur le Pasto. A la 63e d'accom- gner les blessés et les prisonniers vers Gênes. Le mmeil du soldat, que provoquait une grande fatigue, rmerait vers 11 heures les bouches des affamés. Un ıspillage des provisions reçues à Voltri était fatale- ent suivi d'une disette. Cent kilogrammes de fromage ·is dans quelques cabanes, cela ne pouvait suffire à ıssasier 6,000 combattants. Déjà, la veille, des hommes ·aient arraché aux morts, aux blessés, même aux pri- ınniers autrichiens, le pain et l'eau-de-vie qu'ils por- ient. Déjà, des grenadiers s'étaient risqués à sur- rendre un poste ennemi pour lui voler sa cuisine. Déjà, s maraudeurs avaient pillé les huttes de la Bandia, olant les chèvres-nourrices des petits enfants. Déjà, eux compagnies s'étaient disputé le cadavre d'un heval d'officier. Dans la disette, le 12, on cueillit l'herbe,

Le deuxième, *La Galera*, couvrait parfaitement Albissola. Le troisième, *Ponte-Yvrea*, commandait Montenotte. Le quatrième, *La Moglia*, surveillait la vallée ou route d'Acqui et couvrait Dego. A 25,000 hommes, les espions estimaient la force des troupes gardant ces positions.

Gazan reçut l'ordre de chercher des voies de pénétration. Il ne descendit qu'à 2 heures du soir de l'Ermetta. Sans hâte, ses colonnes cheminèrent dans la direction du sud-ouest, Poinsot engagea, vers 5 heures, la 3e de bataille et la 25e légère : escarmouche plutôt que combat, qui eut lieu en avant des premières défenses de San-Giustina, qui dura longtemps, qui ne procura à l'assaillant aucun avantage. Les autres reconnaissances ne tirèrent pas un coup de fusil. A travers les ténèbres, chaque groupe put rentrer dans son camp où régnait encore la famine.

Ne pouvant percer en masse vers Albissola, Soult, qui bivouaquait au pied d'un rocher de Grosso Pasto, résolut l'émiettement de son corps, autant pour étonner l'ennemi que pour trouver des vivres, lui-même n'ayant reçu depuis vingt-quatre heures qu'une portion de viande. Le 15, Poinsot reconnaîtrait, puis il attaquerait, avec la 25e légère, le centre du camp Galera. Le chef de brigade Cassagne attaquerait San-Giustina avec la 3e légère. Gazan irait de l'Ermetta à Veirera avec les grenadiers des 2e et 3e de bataille; et, bifurquant à Veirera, il attaquerait devant Ponte-Yvrea la gauche autrichienne. Après avoir suivi Gazan à Sassello, Fressinet conduisant la 78e attaquerait La Moglia, massif qui domine la rive gauche de l'Erro, où Suchet pouvait arriver opportunément. Les 62e et 92e, une réserve aux ordres de Gauthrin, garderaient ou dépasseraient Sassello. C'était là un plan décousu.

Gazan et Fressinet purent lever leurs camps à minuit. Aucun incident ne vint troubler leur marche à travers l'obscurité. Mouton allait rentrer dans Sassello inconsidérément évacué par nous deux jours auparavant. Sous

On ne put garder cette position le lendemain quand Mélas, levant son camp de la Galera, portait plusieurs bataillons sur le chemin de Voltri. Bientôt prévenus, les Français massés sur le haut Giovi, allaient occuper leurs anciennes positions pendant que la 92e, échelonnée devant Veirera, tenait en échec toutes les troupes de Bellegarde.

A 2 heures du soir, ayant chassé quelques groupes allemands des hauteurs, Soult réunissait quatre demi-brigades à Grosso Pasto. On y apportait du pain. Derrière un contingent ravitaillé, la fusillade continuait, très vive. A sa droite, l'ennemi exécutait un mouvement tournant, ce qui plaçait la division Gazan en dangereuse position.

Bellegarde envoyait un major sommer les Français de se rendre. A ses raisons : « Vous n'avez plus ni vivres ni cartouches », ce fut Soult qui répondit : « Il nous reste des baïonnettes ». Quand ce parlementaire, retenu longtemps, retournait vers les siens, la troupe républicaine défilait jusqu'au sommet de la Biscia, assise de roc, position que les Autrichiens avaient négligé d'occuper. Les républicains quittant la hauteur, un épais brouillard les enveloppait et favorisait leur marche.

A 6 heures, le brouillard dissipé, Bellegarde s'aperçut que sa droite était déjà distancée par des troupes qui, manœuvrant en bon ordre, étaient prêtes aux résistances. En effet, pendant longtemps, les demi-brigades se montraient décidées à repousser des attaques.

Toutefois, à la nouvelle qu'une colonne autrichienne qui avait tourné la plaine inculte de Varazze, s'élevait dans l'Apennin pour joindre Ott descendu du haut Orba, Soult ordonnait de continuer la retraite. Le 18, à 3 heures du matin, les bataillons quittaient les bivouacs. Descendant sur deux colonnes, vers la mer, ils tournaient l'énorme massif de l'Argentea et glissaient dans la coupure du Lerone. Le premier groupe allait trouver quelques provisions à Lerca; le deuxième, un moment menacé, allait prendre position sur le haut Cerusa.

Dans Arenzeno, les soldats échappés de la montagne se mirent à chanter. En bon ordre, tous se pressèrent à garnir les hauteurs qui couvrent Voltri, se disant bien décidés à faire face, encore, aux Autrichiens.

CHAPITRE IX

SUR LE LITTORAL

Massena rentre à Gênes pour obtenir des subsistances. — Il prépare une expédition à porter dans la presqu'île Sainte-Marguerite. — L'escadre anglaise manœuvre pour empêcher l'exécution de ce projet. — Gazan échelonne ses troupes devant Voltri. — Il ne peut arrêter les alliés. — La 78e abandonne ses positions. — Belle conduite de Godinot. — Les républicains repassent la Polcevera. — Hohenzollern dirige les régiments Nadasky et Spleny vers la Lanterne. — Ils arrivent au pied du fort. — Un tir à mitraille éloigne l'ennemi. — Combat livré dans les rues de San-Pier d'Arena. — Un bataillon autrichien est fait prisonnier.

Massena rentrait à Gênes le 18 avril à une heure du soir. Devant le grand escalier du palais gouvernemental, il quittait son état-major et se rendait, avec un seul aide de camp, auprès de Durazzo. Le Français et l'Italien devaient rester en conférence pendant que le canon grondait vers Quinto. Le Français exigeait que ses troupes, affamées, fussent encore nourries par la commission des subsistances. Il disait qu'une contribution de dix pour cent à mettre sur les loyers permettrait de payer la solde due aux combattants. Il voulait que la garde nationale servît jour et nuit de police locale. En vain, l'Italien présentait des raisons qui ne pouvaient exonérer l'administration civile et la population, car, au-dessus de toute considération, le général en chef plaçait toujours ses devoirs militaires.

Arrivé à 3 heures au palais Doria, Morin le renseignait quant à la conduite des Génois pendant son absence. Les détails du service absorbaient les deux hommes lorsque Soult, appelé, se présenta. Et la nuit venue, Massena demandait à voir Miollis qui l'avait mis, les

Le comte Hohenzollern avait, Ott secondant ses entreprises, manœuvré si habilement et obtenu de tels succès qu'il pouvait présenter à ses soldats, tous impatients de sortir des Apennins, la prise de Gênes comme étant prochaine. De plus, sa pénétration en Polcevera, les incursions heureuses des troupes autrichiennes sur le haut Bisagno avaient ranimé le zèle des paysans insurgés. Dans chaque paroisse, 10 hommes étaient choisis pour porter les échelles avec lesquelles on monterait à l'assaut (1).

C'est Miollis qui signale l'établissement à Porto-Fino des magasins autrichiens. Prévenu en faveur du projet de saisir ces subsistances, Massena décide que les troupes qui ont dû s'embarquer le 18, après midi, devant Voltri, seront portées dans la presqu'île Sainte-Marguerite, en chasseront garnison et gardes, pendant que Darnaud menacera Rapallo. Manœuvre qui ne sera pas exécutée, Sibille n'ayant pu, des canonnières anglaises le suivant, embarquer les 25e légère, 3e et 106e de bataille. En outre, l'escadre britannique ferme, devant Quinto, la route de Chiavari à nos corsaires. Puis, l'exigence d'une contribution, dite des loyers, imposée à Gênes, y nécessite la présence d'une forte garnison, D'autre part, Gazan doit contenir, au couchant, les troupes autrichiennes qui menacent de déborder dans San-Pier d'Arena.

Mais tout n'allait pas à souhait dans le camp allemand.

fureur des paysans, vous ne cherchez pas moins à l'exciter par tous les moyens possibles. — Je vous engage à ne plus envoyer de parlementaires pour une proposition pareille à celle que vous me faites parce que je n'en recevrai plus du tout s'il en est encore question. » (R. 36. P. 185.)

(1) *Le Ministre de la Police générale au général Massena.* — « Gênes, 16 avril 1800. — Un paysan venant de Bavari, ce matin, demeurant au Levant, rapporte que dans cette commune, les Autrichiens ont mis en réquisition toutes les échelles et dix hommes par paroisse que l'on suppose destinés à construire des échelles dont ils ont, dit-on, déjà une grande quantité. — On rapporte également que les Autrichiens font travailler les habitans aux chemins du côté de Fontanegli, de la Casella et du mont Ratti. Toute la cavalerie autrichienne qui était à Carvari est descendue à Polcevera. — Marchesi. » (R. 36. P. 49.)

25e légères. Sur ces échelons postés du rivage au hameau de Fiorino, Bellegarde poussait six régiments; deux pouvaient longer la mer; les autres allaient descendre les monts Tardia et Pennone vers le Leiro.

La troupe de Fressinet usa 5,000 cartouches et joua des crosses. Seul le feu des canonnières anglaises pouvait rompre des compagnies qui combattaient à découvert. Comme elles se retiraient à Sestri, le centre, bientôt débordé, fut contraint à reculer. Prise de panique, la 58e abandonna ses officiers et courut dans l'Apennin. La 106e, tenue en obéissance par Denchen, accabla l'ennemi d'un feu roulant, profita de son désarroi pour aller prendre un abri dans les maisons de Voltri; refuge qu'elle put garder longtemps. Mouton, modèle des héros, peut maintenir la 3e de bataille derrière Le Cerusa, sur un mamelon; ainsi posté, d'une fusillade très vive, puis à coups de pierres, il arrête les Autrichiens. Seulement après 10 heures, le chef de brigade force des paysans à l'éclairer et à le guider : ce qui lui permet d'éviter les précipices, de traverser deux lignes allemandes, de rejoindre Gazan qui n'avait plus, en escorte, que la 106e, vaillante troupe parvenue à chasser Ott de Sestri.

Un acte de bravoure a couvert de lâches défections. La 25e légère, que la 3e de même arme avait abandonnée dans une position critique, ne s'arrêtait pas à compter ses ennemis. Godinot la formait en trois groupes qui exécutaient, au commandement, des feux de salves, sans paraître s'inquiéter des manœuvres d'enveloppement. Si les deux premiers bataillons pouvaient écarter les masses autrichiennes, le troisième était assailli et désarmé. En voyant cela, Godinot commande volte-face. Les 600 hommes dont il dispose en culbutent plus de 2,000, font un massacre, délivrent les prisonniers et peuvent exécuter leur retraite jusqu'à Sestri.

Aux troupes dépostées et très réduites comme effectif, Massena envoie des ordres; les trois brigades vont allonger leurs compagnies entre Borzoli et la pointe Saint-André. Le fort couronnant ce dernier point doit

tenir à distance l'escadre anglaise, donner refuge aux troupes, couvrir l'embarquement des blessés que la flottille de Sibille doit conduire à San-Pier d'Arena.

Pendant que les Français tenaient obstinément une ligne défensive, Bellegarde s'établissait à Voltri. Sa troupe allait manger le pain que les boulangers avaient cuit au compte des républicains. Mélas, qui arrivait dans la nuit, entendait les acclamations des soldats vainqueurs et celles du parti aristocratique. Il promettait : « Dans deux jours, nous serons à Gênes ».

Quand le général autrichien montrait une inutile et imprudente vantardise, Massena prenait toutes les mesures propres à porter au dernier degré les résistances de l'armée d'Italie. En deux heures, la collaboration du gouvernement ligurien, la réorganisation des divisions, la conduite des marins, enfin la garde des secteurs étaient réglés. Miollis et Gazan formeront des rideaux (1).

Mélas, qui ne peut forcer des murailles humaines, songe à porter au delà de Savone les forces qu'il avait engagées à Voltri ; il veut aider Elsnitz à écraser Suchet et à gagner Nice. Pico surprend le secret de cette combinaison. Averti, Massena forme aussitôt un nouveau plan : contenir Hohenzollern qui doit ou qui veut assurer le blocus, avec une partie de la garnison ; lancer vers l'ouest une colonne qui écrasera Ott ; délivrer Buget. L'exécution d'un pareil plan est fixée au 21 avril, le soir (2).

(1) *Soult à Miollis*. — « Gênes, 29 germinal. — Vous êtes chargé du commandement de tous les ouvrages dépendant de la place de Gênes qui regardent le Levant, depuis le Lazaretto exclusivement jusqu'au fort du Diamant aussi exclusivement, mais y compris le fort Richelieu et ouvrages et postes détachés qui en dépendent, ainsi que la vallée. — (Sturla) et le faubourg d'Albaro. — Le général de division Gazan commande depuis le fort du Diamant inclusivement, jusqu'au poste de la Lanterne exclusivement, le fort de l'Éperon, la Tenaille et le faubourg de S. P. d'Arena compris. — Le général de division Sugny commande tous les ouvrages sur la mer, depuis la Lanterne jusqu'au Lazaretto inclusivement. — L'adjudant-général Degiovanni conserve le commandement de l'intérieur de la ville pour y maintenir la police, et le chef de division Sibille prendra le commandement du port. » (Arch. Guerre.)

(2) « Départ à huit heures du soir des troupes réunies à S. P. d'Arena

Dans la journée du 20, Massena allait inspecter les défenses qui couvraient Gênes. Lamartillière et Marès le suivaient. L'un recevait pour l'artillerie et l'autre pour le génie des instructions précises. Les emplacements de nouveaux postes choisis, des travaux de terrassement ordonnés, le général en chef déclare que 50,000 Autrichiens ne pourront forcer les barrières de la cité si, partout, on veut bien monter une garde vigilante. Il s'abandonne même à l'espoir du succès prochain quand le 21, après midi, un bulletin signale la défection de Suchet à Saint-Jacques. En percevant mal les causes, le premier lieutenant de Bonaparte se fâche, parce que la retraite de son subordonné le forcera à subir les épreuves d'un siège.

Voulant s'assurer des dévouements et usant de son pouvoir discrétionnaire, il nomma Cassagne chef de brigade; il fait remettre deux louis à chaque officier blessé; il envoie, en gratification, trente-cinq sous aux soldats qui doivent recevoir des fusils d'honneur; il accorde double ration de vin aux convalescents. Mais Rey, chef de la 5e légère, qui a pu désespérer de la situation de ses troupes et le dire tout haut, est privé du commandement; trois officiers ayant gardé des vivres destinés à un poste isolé sont cassés; huit agents préposés à la garde des magasins, tous prévaricateurs, subiront deux ans de fers; un matelot, coupable d'avoir insulté Sibille, subit la peine capitale à bord d'un bateau corsaire. Décrets rendus le 21. D'autres sont rendus le 22 : contre les soldats qui ont volé du linge dans leurs quartiers (1),

pour marcher sur Savone. Ce sont les 24e, 78e, 2e, 3e, 62e, 97e et 106e, une compagnie de grenadiers piémontais et un bataillon de patriotes italiens. — La réserve de l'aile droite est formée avec les 2e, 3e et 62e, aux ordres de Poinsot. » (Arch. Guerre.)

(1) *Massena à Soult.* — « Vous ordonnerez au général de brigade Poinsot, sous sa responsabilité, de faire faire les recherches les plus exactes pour que le linge volé soit rendu, les coupables arrêtés et les chefs et les capitaines de ces corps aux arrêts forcés; et vous les préviendrez que si demain matin les coupables ne sont pas traduits à une commission militaire, les chefs et les capitaines seront destitués. »

Massena aux soldats. — « L'on m'a déjà porté plusieurs fois des

contre les auxiliaires trop mous, contre les partisans du général Assereto.

L'organisation défensive se poursuit sans relâche. Des Italiens refugiés et des Polonais choisis entre les prisonniers autrichiens, l'adjudant-général Gauthier peut former une Légion dont Rossignoli prendra le commandement. Voilà 420 combattants qui aideront désormais les républicains.

Mélas avait établi son quartier général à Sestri (1). Il échelonnait les troupes les 20, 21 et 22, en bonnes places (2). L'Autrichien avait sommé Massena de se

plaintes relativement à des voies de fait et à des pillages exercés par quelques-uns d'entre vous; ces excès viennent de se renouveler très récemment à Bisagno et à Casteletto. — Ils sont bien criminels les militaires qui s'abandonnent à une conduite aussi atroce et qui aggravent de cette manière les maux que la guerre fait déjà peser sur les habitants de la Ligurie. — C'est une obligation pour moi de punir et de protéger. — Je protégerai les citoyens et je ferai respecter leurs propriétés. — Désormais, tout vol, toutes voies de fait commis à main armée seront punis de mort. — Soldats! dont la carrière militaire se compose de bravoure, de privations, de vertus, ce n'est point à vous à qui je m'adresse, et vous êtes le plus grand nombre; je ne désigne ici que quelques malfaiteurs qui veulent déshonorer nos armes et qui servent à dessein les vues de l'ennemi... » (Registre d'ordres.)

(1) *Mélas au comte Tige.* — « Dans ma relation du 18, j'ai annoncé l'occupation de Voltri. Aujourd'hui, j'annonce à Votre Excellence que l'armée a été concentrée hier après-midi et qu'elle tient l'ennemi bloqué dans la forteresse de Gênes. Le général Gottesheim observe la Sturla et occupe le Monte Fascio. A la droite, il soutient la communication du F. M. L. Hohenzollern. Le F. M. L. Hohenzollern cherche position près de Ponte Decimo. A lui se rattache la division du F. M. L. Ott par [illegible] de la montagne de Madona della Guardia. A l'aile droite [illegible] trois brigades Sticker, Weber et Bussy [illegible] s'étendent jusqu'à S. P. d'Arena, [illegible] Bisagno. [illegible] mon quartier général aujourd'hui à [illegible] 1800. » (Arch. Guerre, Vienne, nos 4-12.)

[illegible] *marquis de Saint-André.* — « Sestri, [illegible] 21, [illegible] a placer les troupes de manière à [illegible] Gênes et cinquante-deux bataillons et [illegible] fut placé le long de la gauche du [illegible] de la mer. La droite s'étend le long [illegible] jusqu'au fort de Saint-André qu'on [illegible] de Saint-André; le centre était établi [illegible] Monte-fassio et Monte-Croce. [illegible] ont dès ce jour à travailler de [illegible] les redoutes du Diamant,

rendre (1). Un fier refus lui parvenait (2). Il était suivi d'une mauvaise nouvelle : la 78e avait chassé Gottesheim de Monte Rati. Ott proposait, pour réparer cet échec, de faire une attaque générale dès l'aube du 23; mais Hohenzollern corrigeait le plan de Ott; l'action principale se livrerait devant La Lanterne, fort et poterne au pied desquels il semblait facile de tasser et d'égorger les troupes de Cassagne. Une grande diversion précéderait d'ailleurs l'engagement.

Hohenzollern y employa quatre compagnies des chasseurs du Loup, bons marcheurs et bons tireurs qui, partis à minuit de Bolzaneto, purent traverser facilement le val Polcevera et occuper les premières pentes des mamelons portant les Deux Frères. Au point du jour, ils engagèrent la fusillade avec les postes français, croyant attirer aux Tenailles une partie de la garnison de Gênes.

Due Fratelli, les Tenailles, Sperona, La Lanterne et autres ouvrages extérieurs de cette ville » (Arch. de Turin. Materie Militari. Carton 33.)

(1) « GÉNÉRAL — La fortune n'a pas couronné votre valeur qui ne peut que vous attirer mon estime, comme elle vous attirera celle de l'univers. Avec une poignée d'hommes, vous avez dû succomber à mes forces, vous y succomberez avec honneur; mais je crois qu'il est temps d'écouter la voix de l'humanité. — Votre général Suchet, battu hier à San-Giacomo, vous ôte toute espérance de pouvoir encore lutter contre mes forces; tout le sang que votre bravoure répandra encore, tombera sur votre conscience; vous rendrez malheureux tout un peuple qui, déjà, n'a souffert que trop de malheurs. La ville que vous tenez encore est exposée aux plus grands désastres. C'est le pillage avec toutes les horreurs de la guerre qui l'attend. Si ces paysans, avec la rage dans le cœur, y entrent sans capitulation, je ne peux même pas répondre de ma troupe victorieuse. Écoutez la voix de l'humanité et sacrifiez la gloire de vous être défendu jusqu'à la dernière goutte de votre sang, à la vraie gloire et à l'admiration que personne ne vous ôtera plus. Je vous offre la plus honorable capitulation que mérite un militaire de votre caractère, pour vous témoigner toute l'estime et la plus parfaite considération, etc. » (R. 36. P. 252.)

(2) *Massena à Mélas*. — « MONSIEUR LE GÉNÉRAL. — J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, par laquelle vous m'offrez une capitulation honorable. Je n'en suis pas encore là, général; il me reste assez de troupes pour vous prouver que je peux me défendre, le général Suchet fût-il battu, ce que j'ai bien de la peine à croire. — Recevez, monsieur le général, le témoignage de la parfaite considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être votre bien humble serviteur... » (Lettre conservée au musée du Palais Blanc, à Gênes.)

A 10 heures, ils durent se replier très vite devant la 97e de bataille.

Le régiment Nadasky, suivi des deux bataillons de Spleny, avait traversé la Polcevera sur deux ponts, au-dessous de Rivarolo inférieur. Mise en marche à 3 heures du matin, son avant-garde abordait le contingent français occupant Pietra. Surprise, la 5e légère battait en retraite vers les Tenailles quand elle aurait pu défendre une position retranchée. Ce point garni, Bussy allait porter dix compagnies au sud contre les 3e et 25e légères. Devant Crocetta, un hameau, ses éclaireurs, 20 cavaliers du 5e hussards entouraient et désarmaient Godinot venu en reconnaissance. Bien actionnée, l'infanterie allemande chargeait à travers les vergers qui bordaient à l'est San-Pier d'Arena, puis dans les rues de cette bourgade où des habitants allaient seconder leurs efforts (1). Une pareille offensive rendait vaines les résistances qu'opposaient le 1er bataillon de la 3e, les 1er et 3e de la 25e qui durent reculer jusqu'aux barrières de La Lanterne où Cassagne sut les maintenir.

Mais la mitraille tirée du fort cribla la tête des bataillons de Nadasky ; forcés à se jeter hors du chemin, ils descendirent vers la mer pour envelopper le deuxième bataillon de la 25e qui gardait les bouches de la Polcevera. Imprudente manœuvre qu'une troupe résolue arrêta pendant que, filant au pied des collines, Cassagne tournait la gauche autrichienne. Bientôt débordé, et fusillé dans le dos, Bussy était forcé de fuir; il traversait San-Pier au pas de course, laissant en arrière-garde 450 hommes qui prétendaient à résister et à passer le pont de Cornegliano.

Sur un terrain coupé de jardins et de masures, l'ennemi entraînait quelques prisonniers. Son chef demandait au capitaine Chodron de le guider. Homme avisé,

(1) *Soult à Gazan.* — « Dans le combat livré à S. P. d'Arena, les habitans ont tiré de leurs fenêtres sur nos troupes; un de nos blessés étendu au milieu de la rue a été assommé à coups de crosse par les paysans. » (Arch. Guerre.)

celui-ci engage les Allemands dans un verger entouré de murs ; il fait fermer les portes, laisse arriver 30 hommes de la 3e légère, peloton conduit par le capitaine Lacoste, et il somme les Allemands de mettre bas les armes (1). La reddition s'effectue sans peine et le colonel Godinot fut échangé contre le colonel de Nadasky.

Cette action nous coûtait 37 hommes tués ou blessés, 67 prisonniers, un canon. L'ennemi comptait 115 morts, 223 blessés et 328 prisonniers.

A 4 heures du soir, Miollis allait rudoyer les postes avancés du général Gottesheim, le long de la Sturla. Assez loin de Monte-Apparizione, il poussait les troupes du colonel Frimont.

Malgré le succès obtenu, Masséna reprochait à Soult la surprise de Pietra. Pour en prévenir le retour, le lieutenant-général donnait des instructions sévères. Il écrivait à Gazan :

« L'affaire de ce matin doit nous servir de leçon. L'ennemi aurait éprouvé une plus grande perte et la nôtre aurait été moins forte si chacun avait connu ce qu'il avait à faire. Pour éviter désormais cette confusion vous ordonnerez au général Cassagne et aux troupes que vous avez à Saint-Pierre d'Arena de faire à l'avenir sa retraite avec elles, s'il y était forcé par l'ennemi, sur la

(1) *Ponsillon à Saint-André.* — « Vers le soir (22 avril) on reçut plusieurs avis que l'ennemi devait faire le lendemain une sortie de Gênes. Le général Mélas décida de le prévenir en attaquant lui-même avant le jour les différentes positions qui étaient en dehors de la place. A trois heures du matin, la fusillade commence et à cinq heures l'affaire était engagée tout le long de la ligne ; l'ennemi tenait encore le pont de Cornegliano. Notre position de la Polcevera était par là un peu en l'air et exposée à des inquiétudes continuelles ; il en fut chassé et un bataillon du régiment de Nadasky s'avança jusqu'à la redoute de La Lanterne, mais il fut enveloppé et fait prisonnier. A midi, le feu cessa et chacun reprit ses premières positions. Il fut convenu avec les Français qu'ils auraient gardé la gauche du pont de Cornegliano, que nous en aurions la droite et que les deux postes ne seraient pas inquiétés. Nous prîmes à l'ennemi une pièce de canon avec quatre chevaux de train, un chef de brigade, 6 officiers et 60 sous-officiers et soldats. Notre perte fut considérable : le seul régiment de Nadasky eut plus de 300 prisonniers et entre tués, blessés et prisonniers, nous perdîmes 600 hommes. » (Arch. Turin. Carton 33.)

l n , en prenant pour cet effet le chemin qui y conduit directement de Saint-Pierre d'Arena; le revers de la côte que par ce moyen il aurait à défendre lui offrirait la facilité de pouvoir réattaquer l'ennemi avec avantage et de reprendre les postes qu'il aurait perdus.

« La barrière de La Lanterne doit être constamment fermée pendant la nuit et le pont-levis levé et dans aucun cas les troupes qui sont à Saint-Pierre d'Arena ne doivent prendre ce chemin pour faire leur retraite; elles devraient au contraire l'opérer sur la Tenaille et sous la protection du feu des troupes qui y sont établies pour la défense du fort.

« La garde de la barrière et du pont-levis doit être fournie par les troupes qui sont à Saint-Pierre d'Arena; elle sera commandée par un officier et toutes les nuits, un officier de votre état-major y restera pour s'assurer que les ordres que vous avez donnés et qui seront conformes à ces instructions seront exécutés.

« Vous ferez barricader et établir des travaux sur toutes les routes et avenues qui aboutissent à Saint-Pierre d'Arena, venant du côté de l'ennemi, ne conservant que le débouché du pont et celui de la marine, et encore y mettre des obstacles qui puissent au besoin arrêter l'ennemi, mais qui laissent à vos postes avancés la facilité de se retirer derrière s'ils étaient forcés.

« La position des Deux-Frères, soutenue par les forts de l'Eperon et du Diamant peut être aisément défendue par une demi-brigade. Vous y laisserez la 97e et vous porterez la 106e en réserve en arrière du fort de l'Eperon de manière qu'elle puisse au besoin porter du secours à la Tenaille et au fort de l'Eperon pour y protéger la retraite de la 97e, si elle était forcée, et garder ensuite tous les ouvrages de droite qui donnent sur le Bisagno, entre le fort de l'Eperon et la ville.

« Tous les jours, à nuit close, vous ferez retirer sur la barrière de La Lanterne, les deux pièces de canon que vous avez à la tête du faubourg de Saint-Pierre d'Arena où elles reprendront leurs positions tous les matins à la

pointe du jour. Tous les matins vous ferez porter vos reconnaissances en avant, sur toute votre ligne, pour éclairer le mouvement de l'ennemi en changeant journellement l'heure de leur départ et leurs directions ; à leur rentrée, un officier de votre état-major viendra me rendre compte de ce qu'elles auront rapporté de nouveau ; il en serait de même en cas d'alerte, soit de jour, soit de nuit. Toutes les nuits un officier de mon état-major se rendra au fort de l'Eperon pour me rendre compte directement de ce qui pourrait parvenir de nouveau en avant de cette partie ».

Aucune affaire sérieuse ne devait s'engager pendant sept jours. Les Autrichiens, à l'imitation des Français, creusaient des fossés. Une idée fixe obsédait leurs chefs : affamer l'armée républicaine ou prendre les forts; ensuite de quoi devait s'accomplir fatalement la reddition de Gênes.

CHAPITRE X

PRÉPARATION DU BLOCUS

L'amiral Keith somme Massena de capituler. — Brève et fière réponse du général français. — Examen de la situation militaire. — Attaques exécutées le 30 avril. — Prise des Deux Frères. — Assereto conduit les paysans insurgés. — Miollis met en déroute l'aile gauche autrichienne. — Soult peut battre le centre allemand. — Hohenzollern perd plus de 3,000 hommes. — L'ennemi place ses bivouacs loin de la ville. — Gazan est repoussé le 2 mai, du coteau Coronata. — Mort de Fantucci.

L'œuvre défensive étant assurée, Gênes tenue en sujétion, Massena va donner du nerf à l'administration militaire. Enfin nourri, le soldat redevient gai et alerte. Il est prêt, encore, à jouer de grands rôles.

Miollis fait doubler, le 25 avril, les lignes avancées du corps de droite. Nécessaire précaution quand l'ennemi pouvait recevoir des renforts anglais et attaquer nuitamment les portes Della-Pilla et Romaine. On suivait d'ailleurs ses mouvements : œuvre des espions dont les rapports sont souvent contradictoires. L'un écrivait le 24 que les Autrichiens avaient reçu 1,200 échelles, dites d'assaut, à Quinto ; un autre affirmait que les échelles étaient attendues de Pise. Des muletiers annonçaient que Hohenzollern conduirait à deux heures du matin, le 26, 15,000 hommes à Carignano.

A midi, le 24, Keith faisait sommer verbalement Massena de lui rendre la ville, sous peine de bombardement. Au parlementaire, le général en chef donnait cette réponse : « Gênes sera défendue jusqu'à la dernière extrémité. » Une si ferme résolution, il l'appuyait de quelques boulets tirés à La Lanterne ; canonnade

ui forçait l'escadre britannique, venue louvoyer, à se orter au large.

Le 26, l'ennemi restait dans ses camps. Derrière celui le l'ouest, Mélas préparait une marche vers Vado (1).

Échappé à la croisière anglaise, un courrier d'Oulinot apportait de très importantes nouvelles : Suchet aisait des efforts désespérés pour prendre, sur Elsnitz, ne revanche. Turreau descendait du Mont-Cenis vers urin. L'armée du Rhin pénétrait en Allemagne. Berhier allait diriger l'armée de réserve (2). Massena en prouvait du dépit; il disait : « Quoi, les régiments amassés entre Lyon, Marseille et Nice vont prendre ne autre direction que celle de Loano? Si c'est là un rojet de Bonaparte, il faut l'accepter... Mais devoir à erthier de m'avoir délivré?... » Ses anciennes déances se réveillaient, tout à coup.

(1) *Mélas au comte Tige.* — « Sestri di Ponente, le 26 avril 1800. — e blocus de Gênes, comme celui de Savone, se continue lentement. ans ces fortifications, l'ennemi possède assez de provisions pour vivre uinze jours. En cas d'inaction des forces du F. M. L. Elsnitz, les rces du général français Suchet s'accroîtront et empêcheront la chûte es deux forteresses. A cause de cela, j'ai décidé d'envoyer la brigade attermann, afin de faire une grande attaque avec le corps renforcé du . M. L. Elsnitz; moi-même, je marcherai demain avec le quartier-énéral vers Vado. J'ai donné au F. M. L. Ott le blocus de Gênes. J'ai onné l'ordre au F. M. L. Kaim et au corps des avant-postes du général-ajor Gorrup et aux réserves de ces deux corps d'occuper l'ennemi ans la vallée du Tanaro. » (Arch. Vienne, 4-16.)

(2) *Alexandre Berthier au général Massena.* — « Paris, 20 germinal. — On n'a nommé général en chef de l'armée de réserve, mon cher Massena, t j'ai accepté par le même principe qui m'a fait prendre le ministère de a guerre; celui d'être utile à la République. Vous connaissez les dis-ositions des Consuls sur l'ouverture de la campagne. Nos opérations ont communes. Vous ne doutez, mon cher général, du plaisir que 'aurai à me réunir à vous; la gloire que nous acquérerons doit nous être commune; l'amitié qui nous lie depuis si longtemps donnera à nos pérations cet ensemble nécessaire à leurs succès. J'aurai soin de cor-respondre fréquemment avec vous; donnez-moi souvent de vos nou-velles. Je pars dans l'instant pour Bâle où je dois me concerter avec Moreau; je reviens à Dijon et vers les premiers jours de floréal, je compte transférer mon quartier-général, soit à Genève, soit à Lau-sanne. — J'aurai un bon corps de troupe; c'est un renfort que j'aurai bien du plaisir à mettre sous vos ordres dans les plaines de la Lom-bardie. » (R. 36. P. 147.)

Avec Soult entré dans son cabinet à 2 heures du soir, il examinait la situation militaire; il se fit indiquer les ressources assurées, ne mit fonds sur aucun imprévu et jugea, en pessimiste cette fois, qu'on ne pourrait résister au delà du 20 mai; avertissement envoyé au Premier Consul.

En livrant journellement des escarmouches, on voulait énerver et fatiguer l'ennemi; enfin, lui donner l'inquiétude des grandes entreprises, secrètement préparées. Le 27, Godinot manœuvrait près de l'embouchure de la Polcevera avec le 1er bataillon de la 25e légère. Cassagne se portait devant Cornegliano avec les 1er et 2e bataillons de la 3e légère. Wouillemont allait, avec une partie de la 97e, assez loin devant le fort du Diamant. Au nord et à l'ouest, l'ennemi reculait. Mais Gottesheim descendait le long de la Sturla, attendant un signal que les partisans d'Assereto devaient lui donner, de Gênes (1).

Marès et Soult s'employaient le 28, l'un à faire achever les défenses des forts isolés, l'autre à les approvisionner : ordres de Massena qui avait inspecté le Diamant et les abris de Begato. On réparait le Quezzi placé sur un éperon qui domine la vallée du Bisagno. On couvrait les Deux Frères au moyen de cinq redoutes fermées dont chacune pourrait abriter 60 hommes. On murait la porte Della-Pilla.

Quand Mélas s'est dirigé vers Savone, Massena veut

(1) Assereto avait envoyé au Comité révolutionnaire cette circulaire : « Vous avez vu, Génois, dans tous mes écrits, le désir que j'avais de vous épargner des désastres incalculables. — Toujours pénétré du même esprit et de l'amour de ma patrie, je vous fais part de la sommation du général Mélas, écrite le 21 avril, au général Massena; vous voyez à quel ennemi généreux vous avez affaire; vous pouvez entrer avec lui en capitulation et au lieu de craindre ce vainqueur, il vous apporte le bonheur et l'abondance. Quel fruit retirerez-vous de la résistance? Vous passerez des jours cruels; vous finirez par vous rendre et ce sera votre plus petit malheur; mais pensez à ce que vous deviendrez si votre ville est prise d'assaut. Ne vous laissez pas tromper par un général qui sacrifie votre bonheur à la vaine gloire d'avoir soutenu une ville jusqu'à l'extrémité. Le général Suchet a été battu complètement le 20; il est poursuivi dans ce moment... et on ne doute nullement qu'il va droit à Nice. » (R. 36. P. 253.)

éprouver la force de résistance du cordon d'investissement. Soult se décide à marcher, le 30 avril, vers l'ouest, lorsque l'armée autrichienne préparait de son côté une attaque. Ott veut passer la basse Polcevera tandis que Hohenzollern, descendant à marche forcée les deux rives du Bisagno, insultera ou forcera Gênes qu'une escadrille anglo-napolitaine doit serrer de près; mais ce plan fut modifié à minuit; la collaboration de Keith pouvant manquer, les Autrichiens devront s'assurer d'abord la possession des Deux Frères et du Diamant, avant de courir à l'Éperon. En somme, on veut renouveler la tentative que M. de Schulenburg avait, en 1746, faite contre le maréchal de Boufflers. Avec un adversaire tel que Massena, une fausse manœuvre devait amener une défection.

A 1 heure du matin, Palfi assure le départ du régiment Joseph Colloredo et d'un bataillon du régiment Stuart; troupes obéissant au colonel Weber, lesquelles vont aller de Borzoli au bord de la Polcevera. Par la première unité, la rivière est franchie. Un poste français, de la 5e légère, établi devant Paglia, ouvre le feu à 2 heures; mais bientôt débordé, il se retire sur les Tenailles. De Paglia, les Autrichiens vont gagner sans peine la muraille de l'Apennin. Entré dans Begato, un village, tandis que Stuart forme l'échelon d'arrière-garde pour établir les communications, Colloredo manœuvre, vers 7 heures, afin d'aller attaquer les Deux Frères.

I Due Fratelli n'étaient que des tours d'observation. Couronnant deux mamelons, un ravin les sépare. Vieilles bâtisses, elles eussent croulé au choc de quelques boulets de 12, mais Palfi ne disposait là que de trois canons du plus petit calibre. Toutefois, son infanterie était prête aux grandes entreprises. En outre, quelques centaines de paysans qu'Assereto entraînait prolongeaient son aile gauche et croyaient pouvoir descendre, les forts une fois conquis, à Gênes.

La 97e, attaquée par des forces dix fois supérieures à son contingent, voulut défendre pied à pied l'approche

des Deux Frères. Longtemps, elle contint les Autrichiens. Sa droite tournée, elle dut battre en retraite, avant 9 heures; aussi, les faibles postes des forts durent se retirer. Alors, installé sur le terrain conquis, l'ennemi pousse de grandes clameurs, sans doute pour annoncer son succès aux autres corps allemands et il repousse une attaque de la 106e, qui était partie des positions de l'Eperon.

Ott avait ordonné à Palfi de renforcer d'un bataillon les paysans. Or, 2,000 individus s'avançaient en bon ordre sous le Diamant, haute et large bâtisse couronnant le Monte Spino-Pelia. Une autre fraction de Colloredo allait menacer le fort de l'Eperon. L'action engagée autour du Diamant devint bientôt très vive. La 41e sut défendre l'approche des murailles jusqu'à 5 heures du soir. Quatre fois sommé de se rendre, le commandant Legrand, officier du génie, répondit qu'il avait trop d'honneur pour obtempérer; et il entretint le feu, attendit l'arrivée du corps de Soult qui vint, en effet, balayer la montagne.

Pendant que Palfi menait au combat une brigade et tant de paysans, Vogelsang agissait entre Rivarolo et la mer. Dès 4 heures du matin, il avait fait tirer les batteries placées sur l'éperon Coronata. Aux coups de cette artillerie s'ajoutaient ceux de six chaloupes anglaises arrêtées devant l'embouchure même de la Polcevera. Une trombe de fer tombait dans les tranchées ouvertes le long du fleuve; fossés d'où sortit le 2e bataillon de la 25e qui courut à San-Pier d'Arena chercher un abri. Cette retraite accomplie, le colonel Lezzein employait les chasseurs de Mariassy, un bataillon d'Ogulins et deux escadrons des hussards Nauendorf à garnir la basse Polcevera, rive droite. Puis Vogelsang chargeait les brigades Döller et Eder d'accabler la gauche française.

Une première attaque, risquée à 5 heures, échouait devant le front de San-Pier. Repoussées, les troupes allemandes allaient s'abriter derrière un enclos, sauf les

hasseurs de Mariassy qui pouvaient occuper Rivarolo ıférieur; de ce lieu, ils essayaient de tendre la main ux soldats de Weber.

Ott, qui surveille Vogelsang, ordonne à toute la ligne e se porter en avant. Il est 8 heures Les colonnes ui débouchent entre Cornegliano et le plan de Fegino ssuient, outre un feu de mousqueterie très vif, le tir es quatre pièces abritées en tête du faubourg occidental e San-Pier, des deux pièces placées à la droite de la ernière maison du bourg, des deux obusiers et d'un anon braqués devant la chartreuse de Rivarolo. Rudeıent éprouvé, voyant son effectif fondre à vue d'œil, levant la constance de l'ennemi, l'assaillant fait encore olte-face.

Seulement après 10 heures, un bataillon peut passer a Polcevera à gué, entre San-Pier d'Arena et la mer. es canons anglais et les batteries de la Coronata ppuient son mouvement et démontent deux pièces de mal abritées. Sa manœuvre débusque d'une bonne osition le 1er bataillon de la 3e légère. La rive auche garnie, appuyant à gauche, il parvient au point le jonction des routes Cornəgliano-Ponte-Decimoènes; il se promet d'envelopper les Français occupant e bourg; mais Godinot fond sur lui, à l'improviste; et elle est l'impétuosité du 3e bataillon de la 25e légère, ue l'ennemi est mis en déroute. Poursuivi jusqu'au ué, il repasse précipitamment le fleuve, laissant derière lui une centaine de blessés et 23 prisonniers. Et, ur la basse Polcevera, les adversaires devaient rester n présence et s'observer quand, ailleurs, la bataille se continuait.

Il ressortait, du plan établi le 29, que Massena suivrait les opérations entreprises dans le secteur ouest. A 3 heures du matin, il arrivait au fort de La Lanterne. Gazan l'informait des mouvements surpris chez l'ennemi. En voyant, au point du jour, les bâtiments anglais menacer San-Pier d'Arena, il faisait pointer sur eux deux pièces de 36; à la troisième salve, un boulet démâtait

une canonnière. A 6 heures, l'état-major croyait avoir percé les desseins de l'ennemi.

Massena, qui ne peut opposer que 8,000 hommes aux 30,000 Austro-Piémontais chargés d'écraser l'armée républicaine, ne s'arrête pas à compter le nombre de ses ennemis. Le devoir lui sert d'aiguillon. Et son cœur brûle de cette belle ardeur qui l'enflammait déjà à Loano, à Rivoli et à Zurich. Les manœuvres les plus compliquées, il va les exécuter et combattre en simple soldat pour forcer ses hommes à devenir des héros.

Les grenadiers des 45e, 55e, 73e et 92e qui devaient attaquer La Coronata sont massés entre les portes San-Tomaso et de La Lanterne. La garde nationale doit, dans Gênes, exercer une police sévère. Trois aides de camp vont aux renseignements pendant que Massena se porte avec Andrieu à La Madonna del Monte afin de voir si Albaro n'est pas sérieusement menacé. Là, ces généraux apprennent que les Autrichiens occupent les Deux Frères; ils vont faire galoper jusqu'à San-Pier d'Arena où tient Gazan qui pourra seconder Soult, au besoin, car le lieutenant-général va échelonner sur les premiers plans de la montagne un bataillon de la 2e, les 63e et 106e de bataille; brigade qui pourra précipiter l'ennemi des hauteurs de l'Apennin dans le val Polcevera.

A 11 heures, Massena traversait de nouveau Gênes où il ne restait qu'une compagnie de soldats français commandés par Degiovanni. Aux patrouilles des gardes nationaux qui l'acclamaient, le général recommandait: « Veillez au salut de votre patrie! » Arrêté hors de la seconde enceinte, devant la porte Romaine, il déjeunait en selle, de quelques biscuits, avant de recevoir un rapport de Miollis; et devant lui, une partie des 2e et 3e de bataille défilait.

De Monte Creto au village de Quarto, les brigades Frimont, Rousseau et Gottesheim avaient commencé leurs manœuvres dès le point du jour; dix-neuf bataillons, les chasseurs d'Aspres et deux groupes des hussards de Nauendorf devaient avoir raison des résis-

nces de la faible division Miollis. Les Autrichiens ıvraient le feu après 6 heures.

Rousseau suivait la ligne de faîte des montagnes qui ıngent et dominent à droite le Bisagno ; il rencontrait . 24e placée au nord-est du fort de l'Éperon où com- ıandait le capitaine Cabiro ; les régiments d'Alvinzy et e Kray avaient gagné du terrain quand une charge à la aïonnette les força de rétrograder très vite ; la panique :s gagnant, on ne put les rallier qu'au delà de Casella, ssez loin des républicains s'arrêtant, par précaution, u pont de la Scrivia.

Plus audacieux et plus heureux, le colonel Frimont vait pu déployer ses quatre bataillons à gauche du lisagno, escalader les hauteurs de Bavari en partant u val ouvert devant Olmo, chasser les postes français e Monte Rati et joindre la gauche de Gottesheim rrêtée, vers 8 heures, sur la grande assise de Monte 'accio. Du Rati, le colonel lançait des compagnies ers l'ouest ; troupes dont l'action, poussée à fond, boutissait à l'investissement du fort Quezzi, lequel, nachevé et défendu par 350 hommes de la 78e, fut pris 11 heures. Des détachements cernaient le fort Riche- ieu et pénétraient dans le réduit de S. Tecla. Quezzi ccupé, deux bataillons se plaçaient entre le fort Riche- ieu et le second rempart de Gênes ; ils attendaient des aysans qui, chargés d'échelles, devaient assister en ombre au sac de la ville.

Gottesheim avait débouché devant la brigade Darnaud. De Monte Faccio ses cinq bataillons de première ligne, nasquant des chasseurs, des hussards et un corps de éserve, formèrent deux colonnes qui se dirigèrent : la remière vers La Madonna del Monte, point où Hohen- ollern se promettait d'établir les batteries de bombar- lement ; la deuxième vers Saint-Martin d'Albaro, en uel lieu les Français observaient la Sturla ; quatre navires anglais devaient seconder l'action du général autrichien.

Au premier groupe, Wouillemont, chef de la 73e,

peut opposer une longue résistance. Il ne recule qu'en voyant un contingent de Rousseau qui manœuvre pour le tourner; et il va prendre une bonne position défensive.

Le deuxième groupe longe le torrent Sturla, se déploie dans un cirque, attaque Saint-Martin d'Albaro, essuie un feu violent parti des maisons crénelées. Deux fois, il fait volte-face. Les Français manquent bientôt de cartouches, ce qui amène leur défection ; ils s'échappent vers S. Agata. Darnaud peut les rallier, les forcer à recevoir l'ennemi sur leurs baïonnettes. Gottesheim suspend le combat, mène son monde sur l'éperon d'Apparizione et veut attendre que cesse la pluie qui, tombant depuis 7 heures du matin, a rendu le terrain très glissant.

De midi à 2 heures, on ne tirait que quelques coups de feu. Comme insouciantes, les troupes faisaient en plein champ leur cuisine et chantaient.

Massena avait chargé Lamartillière d'éloigner du rivage la flotte anglaise qui préparait un débarquement. A midi et demi, les batteries Cava, Bisagno, Vagno, Maccario, de la Tour d'Amour et Pioccadala tonnaient. Un vaisseau était désemparé trois subissaient de grosses avaries. Ne pouvant tenir sous un ouragan de fer, l'escadre s'éloignait; les corsaires de Sibille la suivaient et la canonnaient.

Tranquille du côté de la mer, assuré que Gênes ne bougerait point, le général en chef se décidait à reprendre la ligne des forts. Bonaparte l'a dit : « Massena pensait très bien sur le terrain. » Ses ordres étaient rapidement transmis. La pluie cessant à 2 heures, les brigades agissaient.

Darnaud portait les grenadiers réunis et un bataillon de la 2e de bataille à droite de la route de Recco. Les sinuosités du terrain masquaient sa marche à l'ennemi. Devant la Sturla, le bataillon tourne à gauche, occupe une éminence pendant que les grenadiers s'arrêtent. Les dépassant, l'adjudant-général Hector s'avance avec la 62e vers Quinto.

Saint-Martin d'Albaro est attaqué, si vivement, que les Autrichiens sont dépostés. S'exagérant le nombre de leurs adversaires, ils fuirent vers Monte Faccio. Rappelés à l'exécution de leurs devoirs par des officiers très autoritaires, les Allemands s'arrêtent au sommet d'un mamelon, reprennent le rang, font volte-face, rechargent leurs fusils et tirent. Une charge les met en déroute, cette fois. La gauche de Gottesheim, diminuée de quelques centaines d'hommes tués, blessés ou pris, va précipiter sa retraite à travers l'Apennin.

Ce succès obtenu, 300 hommes de la 62e garnissent un camp devant Monte-Apparizione. Cet échelonnement fait, Darnaud conduit les grenadiers et les soldats de la 2e au massif de La Madonna del Monte, évacué par ses adversaires; point d'où il pourra lancer son monde sur S. Tecla ou sur l'éperon portant le Richelieu.

Une manœuvre avait couvert l'action de Darnaud. Pour occuper Frimont, une ligne tiraillait du village d'Albaro au bord du Bisagno; rideau derrière lequel s'opérait la concentration des 2e, 3e et 78e de bataille un moment éparpillées et découragées.

Avant 3 heures, le chef de brigade Mouton dirige deux bataillons de la 3e, 650 hommes qui vont attaquer 1,100 Allemands retranchés au Quezzi. Là, un feu tiré à portée de pistolet devient très violent. La baïonnette joue et fait un carnage. Le corps à corps amène des mêlées. Les troupes françaises auraient vaincu sans l'accident arrivé à Mouton : deux blessures, au bas-ventre et au flanc. Leur chef tombé, les républicains mollissent; et derrière la civière du colonel, la 3e redescend, en désordre, vers Marassa.

Arrive Massena qui peut arrêter la débandade, reformer les compagnies, faire sentir par quelques vives paroles que la demi-brigade vient de tromper la confiance qu'il lui avait accordée. La conscience du devoir revient au troupier et chaque soldat s'émeut en voyant le général en chef embrasser Mouton : « Je n'ai pas eu de chance, dit le blessé; cette fois, j'ai mon compte. »

« Mon cher camarade, vous guérirez et vous ferez payer ce sang versé », dit le chef qui envoya Brisset, son médecin, assister le chef de brigade porté au palais d'Annette Brignole.

La position et la force des Autrichiens obligent Massena à modifier ses plans. Il décide à l'instant de nouvelles opérations. Ses aides de camp écrivent les ordres. Darnaud conduira lui-même les grenadiers réunis devant le fort Richelieu. A Donnadieu, commandant le château, signal sera donné d'opérer une sortie. Avec la 78e, l'adjudant-général Hector appuiera, à gauche, l'action de Darnaud, en marchant sur Monte Rati. Un autre corps menacera Quezzi. Tandis qu'un groupe de la 2e attaquera Frimont de front, Miollis portera le 1er bataillon à gauche et Thiébault entraînera la moitié du 2e, quatre compagnies, à droite. Derrière ces deux échelons, Massena conduira le second demi-bataillon, précédant la 3e demi-brigade à qui Poinsot doit donner l'impulsion.

Miollis, arrivé le premier dans la zone dangereuse, est rudement accueilli ; la fusillade le force à s'abriter derrière un ressaut. Thiébault fait prendre le pas de charge et parvient à tourner le fort Quezzi ; il besogne à déposter l'ennemi quand un bataillon hongrois arrive de l'est et entoure le détachement français. Point effrayé, l'adjudant-général rallie son monde dans une vieille masure, forme un carré, résiste aux efforts décuplés d'une brigade autrichienne ; il fait même des prisonniers. Un si bel exemple de bravoure incite Miollis à rentrer en scène ; sa troupe est encore repoussée.

Est-ce que Thiébault, pressé de toutes parts, ne va pas succomber sous les efforts que font tant d'Allemands ? Il brandit un fanion et il encourage de la meilleure manière ses soldats quand les roulements du tambour lui annoncent l'approche d'une réserve. Des appels arrivent ; on y répond. Trois lignes autrichiennes sont percées à coups de baïonnettes. La clameur des républicains peut couvrir le cri de rage et l'appel des blessés

ennemis. Massena apparaît devant la masure avec Andrieu et son état-major. Armés de fusils, tous, ils chargent, comme des grenadiers. A ce moment, aucune puissance ne peut les arrêter. Les soldats de Miollis, de Poinsot et de Thiébault se réunissent. Alors, la brigade Frimont, le régiment hongrois n° 61, les Piémontais du régiment d'Asti, les paysans de Fontana Buona sont accablés de coups, débordés, précipités dans le creux du haut Bisagno. Le fort est emporté d'assaut; on tue dedans 60 hommes; 200 grenadiers se rendent.

Darnaud avait abordé la droite de Gottesheim qui, prise à revers par un détachement sorti du Richelieu, dut fuir et abandonner 400 prisonniers.

Après avoir nommé Thiébault général de brigade, Massena envoie l'adjudant-général Hector poursuivre les vaincus. La 78e va déblayer le Monte Rati. Collaborant à la grande œuvre, l'adjudant-général Gauthier talonne, avec les grenadiers, la brigade Rousseau jusqu'à Monte Creto. Darnaud descend vers le littoral, surprend les paysans réunis devant Monte-Apparizione, les met en fuite et saisit les échelles fabriquées pour donner l'assaut à Gênes.

La droite française, battue le matin, venait de s'ouvrir un vaste champ d'action. Elle donnait au corps de Soult un grand exemple à suivre.

Dès midi, le lieutenant-général avait formé ses colonnes d'attaque au pied de l'Apennin. Il recevait des renforts : la Légion italienne, des Polonais, une compagnie de la Garde nationale, 50 hussards nouvellement montés et une batterie qui, conduite devant Rivarolo, allait fort à propos maltraiter l'ennemi couvrant les Deux Frères. Ses ordres, formels, portaient la 24e à se couvrir, au moyen de tranchées, d'un mamelon situé devant l'Éperon jusqu'à la berge, rive droite du Bisagno. Legrand, qui commandait à l'Éperon, enverrait quelques boulets de 12 aux bataillons autrichiens réunis devant Begato; même œuvre des Tenailles. En diversion, Godinot conduirait un bataillon de la 25e au delà de

Rivarolo afin d'inquiéter Hohenzollern qui tirait le canon de La Coronata. A 4 heures, 156 hommes — ce qui restait valide de la 73e — venaient renforcer la droite de Soult. Leur chef, le commandant Coutant, informait le lieutenant-général des succès de Miollis, mais il manifestait la crainte que Vogelsang ne se portât au secours de Rousseau, ce qui aurait mis Massena en péril.

Soult va y parer Il fait communiquer aux chefs de groupe ses nouvelles dispositions tactiques. A droite, la 24e sortira des tranchées et ira se grouper dans les pentes du vallon ouvert entre le Bisagno et le ressaut portant l'un des Deux Frères. Au centre, le général Spital portera la 97e droit devant lui, les canons du fort de l'Éperon ouvrant sa route. A gauche, des grenadiers et la 73e, tenant les revers des hauteurs qui bordent le val Polcevera, suivront Couchard, atteindront Begato, auront l'appui de six pièces et recevront au besoin les secours de la 25e légère. Entre Spital et Couchard, mais un peu en arrière, Soult entraînera la 106e, laquelle sera suivie, à deux cents pas, du 3e bataillon de la 3e de bataille formant, lui, une seconde réserve.

Les échelons du centre et de la gauche marcheront l'arme au bras. Soult a ordonné : « Je défends, sous peine de déshonneur, de tirer un seul coup de fusil avant qu'on eût forcé les retranchements et que les ennemis fussent en déroute. » L'artillerie du Diamant, de l'Éperon et des Tenailles donne le signal du départ. Des flots humains inondent les pentes, vont couvrir les crêtes. Étonnés de voir surgir tant d'ennemis, les Autrichiens abandonnent leurs postes avancés, se massent, tirent quelques salves et vont couvrir les mamelons si escarpés des Deux Frères. Là, Spital et Couchard sont arrêtés. Une vive action s'engage. Sous un feu roulant, les premières lignes françaises fléchissent. Ne voulant pas trouver d'obstacles insurmontables, Soult engage la 106e, à 6 heures et demie. Un large champ est arrosé de sang et couvert. On s'arrête dessus, un moment, avant

de donner l'assaut aux mamelons. Hohenzollern, Vogelsang, Palfi, Assereto, peuvent reformer cinq fois leurs lignes abordées à l'arme blanche et désunies. Tant de courage et de sacrifices sont inutiles. Diminué d'un quart, le régiment Colloredo lâche pied le premier. Les autres suivent. Les Deux Frères et l'artillerie abandonnés à la 106e, une lutte dure quarante minutes sur l'éperon du Diamant, s'achève au coucher du soleil. La formidable poussée des républicains a rejeté les Allemands derrière le Château Durazzo d'un côté et dans Teggia de l'autre.

Hohenzollern a perdu 3,147 hommes, les Français 1,526. L'armée d'Italie, au courage galvanisé par l'œuvre d'un grand chef, a remporté une victoire dont Massena sait exagérer l'importance ; moyen de forcer le peuple ligurien à regarder ses alliés comme des hommes invincibles.

Le soir, quand Massena décide d'accabler les Autrichiens campés dans la boue, Soult, Miollis et Gazan le préviennent qu'aux troupes exténuées de fatigue, on ne pouvait demander les efforts nécessaires pour engager un combat nocturne. La nouvelle action offensive fut donc remise au 2 mai.

Dans la matinée du 1er mai, un courrier pouvait sortir de Gênes ; il allait porter à Suchet et à Bonaparte la nouvelle des succès. A Keith, on faisait remettre des blessés autrichiens (1), mais Mélas refusait tout échange

(1) *Keith à Massena.* — « A bord du vaisseau de guerre de S. M. Britannique *Le Minotaure*, le 1er mai 1800. — MONSIEUR. — Je sais que le nombre des prisonniers autrichiens blessés, envoyés par vous hier, pour être remis au général Mélas, ont été ramenés à Gênes par les mêmes patrons qui les avaient embarqués. Je vous demande de vouloir m'obliger en me les envoyant; ils seront immédiatement reçus; mais si vous y trouviez de l'inconvénient de votre côté et que vous vouliez accepter la proposition que je vous fais, j'expédierai un bâtiment de guerre au Môle (qui sera considéré par vous comme ayant pavillon français), pour les prendre à bord. Je ferai sur-le-champ mes dispositions pour cet objet. Je vous propose un bâtiment de guerre pour cette opération, parce que je n'ai aucun bâtiment de transport vide à ma disposition ni à Vado, ni à Spezia. Je vous prie d'avoir la complai-

des prisonniers (1). Notre canon ne tirait plus que sur la flotte anglaise.

Le soir on préparait à l'état-major l'enlèvement des redoutes de la Coronata, lesquelles couvraient Sestri et barraient la route de Savone. Pendant que Miollis occuperait Gottesheim, Frimont et Rousseau au nord et à l'est de Monte Faccio, la gauche de Soult s'engagerait à fond. Les 55e et 97e descendant, à 4 heures du matin, des hauteurs portant le Diamant, expulseraient les chasseurs d'Aspres de Rivarolo supérieur et de Begato. En même temps, Gazan passerait la Polcevera entre Rivarolo inférieur et San-Pier d'Arena, menant les 5e et 25e légères, 2e et 3e de bataille; troupes qui devaient emporter l'éperon placé à droite de Cornegliano et en descendre, vers l'ouest. Les 62e et 106e seraient placées en réserve à la Chartreuse de Rivarolo. Derrière, Hector commanderait le secteur Eperon-Deux Frères-Diamant où tiendraient quelques bataillons.

Le 2 les républicains s'avancèrent rapidement sur les objectifs indiqués. D'Aspres eut bientôt perdu ses postes d'observation. La 5e, conduite par d'Aoust, prend du canon et un bataillon de Nadasky; mais à 7 heures, Ott opposait le régiment Spleny à la demi-brigade u

sance de me signifier par écrit si vous acceptez ma proposition. » (R. 37. P. 2 *ter*.)

(1) *Mélas à Massena*. — « Au quartier général de la Pietra, le 1er mai 1800. — Monsieur le Général en chef. — En réponse aux deux lettres que votre chef d'état-major a écrites relativement à l'échange des prisonniers, je dois vous observer, Monsieur le Général, que dans les circonstances actuelles, les raisons de la guerre ne me permettent aucunement de vous renvoyer à Gênes le nombre des prisonniers que nous avons remis à nos avant-postes. Les Français en ont agi également envers nous, lors du blocus de Mantoue, et vous en feriez de même si je me trouvais dans votre situation. Cette conduite, dictée par les lois de la guerre, n'a, au reste, aucune influence sur le traitement de vos prisonniers qui se trouvent dans les environs d'Alexandrie, soignés avec tous les égards et l'humanité dûs à leur situation et ils seront échangés dès que les circonstances nous le permettront. Quant à l'égard des malades qui auraient dû être remis au vaisseau anglais qui n'est point arrivé à temps pour s'en charger, je donne ordre au lieutenant-général Ott de les recevoir à Voltri, puisque vous voulez bien les faire évacuer sur ce point. » (R. 37. P. 3.)

peu aventurée; les chasseurs de Mariassy se portaient dans les jardins, sur la droite des Français; une grosse batterie couronnait le tertre qui s'allonge devant l'église de Cornegliano. Les 5e et 25e, essuyant un grand feu, pliaient bientôt.

Gazan engage, de sa deuxième ligne, la 106e. Une charge la rompt. L'adjudant-général Fantucci est tué; ses deux adjoints, Foscorolo et Gasparinetto sont blessés. Le divisionnaire, ralliant son monde sous un feu de mitraille, reçoit un coup à la tête; il s'ensuit du désordre.

Massena, retenu dans Gênes par Reille débarqué à 6 heures du matin avec un million et le plan de Bonaparte (*f*), n'arrivait à La Lanterne que pour assister à la déroute des troupes républicaines. La situation étant critique, il faisait porter Godinot resté en réserve avec les 3e légère, 3e de bataille et deux bataillons de grenadiers au secours des troupes débordées. Soult va lui-même établir la 62e devant Rivarolo, l'obliger à arrêter les chasseurs de Bussy et les hussards qui voulaient tourner la division Gazan; ce corps pouvait rentrer à San-Pier d'Arena et garder 90 prisonniers; il avait perdu 439 hommes.

A midi, le large fossé de la Polcevera séparait encore les belligérants. Massena avait joué une partie qui, perdue, le condamnait à subir le blocus que Ott allait pouvoir entreprendre avec des forces quatre fois supérieures au nombre des combattants français disponibles.

DEUXIÈME PARTIE

JOURNAL DU BLOCUS

CHAPITRE PREMIER

RÉSUMÉ HISTORIQUE

Fondation de Gênes. — Gouvernements populaires et aristocratiques. — Rivalités commerciales. — Élection d'un Doge. — Privilèges que s'accordent les nobles. — La Révolution de 1797. — Sentiments du peuple envers les Français. — Description de la cité. — Les deux murailles. — Chiffre de la population sédentaire en 1800. — Persécutions exercées contre les habitants. — Installation de l'état-major au palais Doria. — Rapports faits au chef d'armée.

Gênes s'entasse au pied des ressauts gris des Apennins. Devant, la Méditerranée développe une large baie. A l'est, autant qu'à l'ouest, de grands espaces sont ouverts. Un climat varié y est souvent funeste, même à la santé des hommes très robustes.

Sur le terrain bordant une crique, des pêcheurs élevèrent des huttes, il y a trois mille ans. Hameau, puis bourg et déjà ville avant l'invasion qu'accomplit Annibal au delà des Alpes, l'existence politique de Genua est révélée dans l'acte d'une alliance avec Carthage (1). Mais contrainte à soutenir le parti de Rome, Magon en put assurer la destruction deux cent cinq ans avant l'ère

(1) Pour les détails, voir l'ouvrage d'Angelo Boscassi, *Illustrazione Storica dello Stemma di Genova.*

chrétienne. Rome relève les murs de la cité et met les Génois, encore, sous ses lois.

Par eux, toutes charges furent remplies ponctuellement. Tel bon vouloir toucha Constantin qui voulut protéger Gênes; il put même assurer l'agrandissement de cette République en lui taillant un vaste domaine, des grandes Alpes aux rives de l'Adda.

A la prospérité commerciale s'ajoutant des revenus terrestres, la cité s'agrandit, monta vers la colline ; elle obtint la protection de Charlemagne en abandonnant le parti des Lombards. Mais il advint que la nouvelle au loin publiée, que ses navigateurs accumulaient des richesses, attirait les pirates ; surtout le Normand.

Contre l'attaque du Vandale, bourgeois et marins vont s'assurer. Alors, des fortifications furent élevées, des armes achetées, des veilleurs engagés. des galères équipées. Un capitaine-général organise et commande la milice qui peut mettre à mal des bandes d'aventuriers.

Au seizième siècle, Gênes et Pise sont alliées. Si la rupture vient bientôt arrêter leur commune action, c'est à cause de cette prétention que nourrit chaque gouvernement de posséder la Corse. Quoique Pise se trouvât être plus immédiate voisine, Gênes l'emportait : suites de ruse et de forces bien employées. Dès lors, celle-ci augmentait sa marine de guerre : sûr moyen de faire la loi dans l'Italie septentrionale et de garder des conquêtes faites jusqu'en Crimée.

Evénement de 1090, un gouvernement populaire dut cesser l'exercice de fonctions souvent mal remplies. S'y substituant, la caste des nobles obtenait toutes les prérogatives. La noblesse était société puissante, car, depuis un siècle, quiconque possédait castel, champ et galéasse s'était fait au moins baron. Au-dessus de ces barons un Podestà se plaçait Directeur ou grand Censeur des actes administratifs et de la vie communale.

Bientôt, la querelle du Guelfe et du Gibelin partageait l'Italie en deux camps. Doria et Spinola, qui avaient embrassé la cause impériale, en purent assurer le

triomphe à Gênes, au grand chagrin des nobles Adorno et Fregosi, les défenseurs du pape.

Porté au luxe dès 1296, le gouvernement siège dans un palais. Dès 1339, Simon Boccanegra, premier magistrat de la cité, prend le titre de Doge. Dès 1407, la banque de Saint-Georges est établie.

En 1442, le peuple fomente des troubles. Ses menaces cessent à l'octroi de privilèges; il peut légiférer utilement à côté des barons. Puis vient la contre-révolution de 1528, laquelle désarme une plèbe turbulente ; il s'ensuivit les violentes actions qui portèrent André Doria au fauteuil du Doge, presque au trône; et loi passe que désormais le chef de la République sera choisi entre ceux des membres de vingt-huit familles nobles inscrites au Livre d'or. Régime qui put durer, malgré dix soulèvements tentés, jusqu'au 14 juin 1797, temps où Jacques Brignole, 171e doge, fut brusquement relevé de ses hautes fonctions ; violence préparée par les membres du club Morando, lesquels recevaient les encouragements secrets de Bonaparte.

Des années si lointaines de son modeste établissement au jour de sa grande révolution, que d'épreuves la cité avait dû traverser ! Boïens, Celtibères, Marcomans, Gots, Sarrasins, Normands, Navarrais, Germains, Siciliens, Maures, Minorquins, Barbaresques, gens d'eau et gens de terre s'étaient approchés de ses murailles en vue de les forcer. Aussi, le Français et l'Allemand prétendaient à lui imposer l'asservissement. Quand régnait Charles VI, le maréchal Boucicaut, appelé à l'aide par le doge Adorno, exigeait des Génois, du parti antigouvernemental, une soumission complète. Trois siècles plus tard, en 1679, l'impérieux Louis XIV faisait jeter dans la ville, afin d'obtenir des satisfactions personnelles, plus de 13,000 bombes. Et, d'ennemis devenus protecteurs, fort à propos, les Français se portaient au secours d'un peuple terrorisé par l'Autriche, les ans 1746 et 1747. Pourtant, le peuple ligurien ne vouait pas, après 1797, au peuple qui l'avait délivré

quante ans plus tôt, la reconnaissance due. Il abhorrait le nom de Seignelai, chef d'escadre qui avait bombardé ; il brisait la statue de Richelieu, chef d'armée qui avait secouru ; il ne rendait aucun hommage à Boufflers, mort presque à son service et enseveli dans l'église Nunciata.

Ville maritime, ne pouvant tirer que peu de subsistances de la Ligurie qui, à quelques lieues des murailles, formait sa province, les guerres entreprises de 1792 à 1799 allaient lui causer les pires dommages. L'agent anglais Drake et le commodore Hood faisaient, en 1794, à leur gré, la police du port. Scherer y levait des contributions en 1795. Bonaparte y imposait ses désirs en 1796 et en 1797. Puis, Berthier, Joubert, Moreau et Championnet, successivement, forçaient les Liguriens à nourrir leurs troupes durant les années 1798 et 1799. Quand la navigation était arrêtée, lorsque plusieurs de ses bâtiments échappés aux croisières anglaises, napolitaines et russes, pourrissaient dans le port franc, aucun mouvement n'animait ses quais et le peuple avait perdu la ressource nécessaire du travail. Or, d'une grande opulence, Gênes tombait à une pauvreté que devait suivre bientôt la pire misère. Pourtant, c'était encore, aux premiers jours de l'année 1800, une belle cité.

Serrée entre de hauts remparts qui en bornaient le développement, des palais, tous d'énormes structures, étendaient de l'ombre sur les quartiers populaires. Plusieurs tours, dites des Riches, s'étageaient à la hauteur de nombreux clochers : observatoires d'où les marchands guettaient jadis le retour de leurs flottes. Au centre, Saint-Laurent haussait, comme un large belvédère, l'architecture des vieilles cathédrales gothiques. Tout en haut de cette ville triangulaire, l'église Della Nunciata portait des colonnes ioniques en marbre blanc dans le ciel. Vu à distance, l'amas des toits, formant gradins, constituait des lignes noires que coupaient çà et là de grandes terrasses ; plan qui s'abaissait du nord au sud-est, vers le faubourg Carignano. Cinq portes principales

assuraient ses communications : Arco et Acquasola à l'est ; Nuova et Castelletto au nord ; San-Tomaso à l'ouest ; celle-ci regardait, au pied d'un contrefort de l'Apennin, le palais André Doria bâti en 1529, bordait le quartier suburbain allongé, mais en maisons isolées, jusqu'au pont-levis de La Lanterne qui couvrait une sixième porte, dite de sûreté. Et pour mémoire, il faut compter la porte du port, dite Mercanzie.

Cette plate-forme Lanterna est un observatoire à comparer au plan de Saint-Elme qui domine Naples. Le travail de ces mercenaires, si durement asservis par une féodalité ligurienne, a pu, au prix de quels efforts, façonner un roc gris, couper l'arête énorme de l'Apennin qui masque aux Génois la vue du beau site qu'emplit San-Pier d'Arena. Où l'âpre ventée maritime soufflait autrefois sur des mousses jaunâtres, les esclaves ont ouvert un chemin, bâti un fort, élevé une tour, placé un phare ; œuvres de 1543 à 1547.

Du rempart dominant la porte, à quinze mètres au-dessus de la mer, le voyageur pouvait voir, il y a un siècle, la ville italienne formant un croissant aux cornes aboutissant : l'une à ses pieds presque ; l'autre à l'angle de Carignano. Dans l'évidement du demi-cercle, entre les deux môles séparés par une nappe d'eau large de soixante-dix mètres, les ports étaient aménagés. A l'est, c'était le port franc, alors vaste entrepôt de marchandises ; et y faisant suite, le port d'importations rempli, antérieurement à 1794, de cette activité qui indique les grands trafics. Le quai, que bornait un mur fortifié, avait un développement dépassant 1,200 mètres. On voyait, à droite, l'arsenal et le bagne couvrant un bassin de refuge ; au centre la banque Saint-Georges ; à gauche, la caserne du Vieux Môle appuyée au bastion. Et parallèlement à cette ligne, des maisons noires formaient de hautes bâtisses.

Aux deux points d'intersection, les remparts commençaient. Du premier, terminé au seizième siècle, les murailles hautes de six mètres, ayant pareille lar-

geur, portaient un chemin de ronde sur lequel s'élevaient des guérites. La dentelure des meurtrières ouvertes en plein granit ornait les revêtements intérieurs et extérieurs; aussi, les embrasures à canon. Plusieurs poternes éventraient le mur. Cette fortification n'entourait que la ville.

Une deuxième muraille, achevée en 1632, enveloppait la première enceinte. De la mer, elle s'étendait pour couvrir La Cava et Carignano, parallèlement au torrent Bisagno, et tirait une ligne presque droite jusqu'à l'arête servant d'assise au fort de l'Éperon. De l'angle aigu tracé au-dessus du fort, le rempart se repliait au sud vers le fort des Tenailles, coupait des mamelons, dominait le creux du val Polcevera, formait plusieurs rentrants et sortants et se terminait devant La Lanterne. D'une hauteur variant, selon que les points à couvrir étaient plus ou moins forts, entre trois et six mètres, le ruban de son développement dépassait neuf kilomètres. La muraille était percée de cinq portes; à l'est : Pilla, Romaine et San-Bartolomeo; au nord : Saint-Antoine et Carbonara. Devant, des fossés très profonds formaient contrescarpe et des redans en couvraient l'approche.

Du mur serrant au nord la vieille ville, les gradins de l'Apennin s'élèvent d'abord, assez roides, jusqu'à une haute altitude. Là, un ressaut, dit Righi, borde d'une éclaircie très large un vaste champ peu montueux au bout duquel s'élève l'Éperon; et, plus haut, les Deux Frères et le Diamant, autres forteresses. Entre ces lignes, des bouquets d'arbres s'échelonnent; et au loin, l'entassement des mamelons présente des saillies dénudées sur le fond de l'horizon : des tas de craies. (Voir la carte n° 2.)

Franchissant des sommets, deux grandes routes assurent les communications entre la Méditerranée et la vallée du Pô. Une voie remonte le cours de la Polcevera pour aboutir à Novi. Une autre longe le Bisagno, traverse le massif de Monte Creto, débouche vers Plaisance. De plus, des deux routes bordant la mer, la pre-

ière, du *Ponente* ou couchant, aboutit à Savone et à
ın-Pier d'Arena; la deuxième, du *Levante*, se dirige
rs Livourne.

Gênes avait 120,000 habitants en 1800; 103,000 domiiés et 17,000 errants qui couchaient sur les quais, sur
s escaliers reliant les ruelles, sur les marches des églises
and l'asile des couvents leur était fermé. Cité partagée
six arrondissements (1), quatre rues principales en
rmaient les artères fréquentées à toute heure; onze
andes places recevaient des soldats ou des rassembleents (2); sillonnant les quartiers, cent vingt-sept
elles ou venelles assuraient les communications; cent
x palais abritaient, derrière leurs façades artistiques,
immenses richesses accumulées par le négoce d'arateurs qui se faisaient volontiers pirates; dix-huit
onastères et quarante-huit églises (3) indiquaient de
uels sentiments religieux pouvait se recommander la
opulation; deux grands hôpitaux: *L'Albergo dei Poveri*,
ndé en 1564 par Emmanuel Brignole, et le *Pammatone*, fondé en 1420 par le jurisconsulte Bosco, receaient les malades de la ville.

Vivaient là: une noblesse persécutée par un gouvereement jacobin; une bourgeoisie pliant sous le faix des
npôts; des commerçants réduits à l'inaction tant que
urerait la guerre; des prêtres et des moines privés
e l'ordinaire casuel; un peuple inconstant, pouvant
e livrer à tous les excès; une tourbe de réfugiés italiens,
ıdividus toujours prêts à conclure un marché avec
'importe quelle faction. Et toutes ces classes, fatiuées de plier sous la domination étrangère, voulaient
ublier d'anciennes dissidences, se liguer; seul moyen
u'elles pussent employer pour briser l'autorité d'un
ouvoir militaire vraiment despotique.

(1) Quartiers du Môle, de la Madeleine, de Portoria, du Pré, Saint-Vincent et Saint-Théodore.

(2) Places: Acqua Verde, près la porte San-Tomaso, Nunciata, de Forni, di Campetto, di Bianchi, Nuova, di Sarzanna, Domenico Doria, San-Lorenzo, San-Genesio et Delle-Scuole-Pie.

(3) Voir *Annuario Ecclesiastico Della Diocesi di Genova.*

Massena regardait comme étant possible cette révolution lorsqu'il faisait à Gênes, le 10 février, une entrée pour laquelle il avait refusé tout apparat. Toutefois, la deuxième batterie du Vieux Môle tirait vingt coups de canon; salve d'honneur qui effrayait une population toujours inquiète et croyant, cette fois, à l'arrivée d'une escadre anglaise quand se présentait un défenseur résolu à imposer aux habitants tous les devoirs nécessairement dus à des alliés.

Cette misère qui régnait dans et autour de la ville inquiétait le chef de l'armée d'Italie. L'habile conducteur d'hommes savait bien que des soldats suffisamment nourris peuvent tout supporter en fait d'épreuves, non des hommes affamés qui, naturellement, fléchissent dès la première entreprise sous le poids des armes dont on les a chargés.

Quoiqu'il eût logé deux fois chez le citoyen Adami, négociant de Bergame, établi depuis longtemps à Gênes, Massena allait s'installer au palais Dominique Doria (1), quartier di Portoria. Deux pièces devaient lui suffire au premier étage; d'abord, une chambre carrée que meublaient un lit bas, une commode et trois fauteuils, et où était fixé, entre deux fenêtres ouvrant sur la place Doria, le beau panneau de Canzio : *le Triomphe de la Sainte Vierge*. Le cabinet ouvert à côté était réservé pour le bain et pour la toilette. La salle à manger, spacieuse, ornée d'un *Moïse sauvé des eaux*, formait un

(1) Ce palais, carré, en façade sur la place Ferrari, appartient maintenant à une œuvre de charité. Bâti en 1656-57, le gouvernement ligurien y siégea après la Révolution de 1797.

A notre demande, M. le commandeur Louis Brea, vice-président de l'œuvre Ferrari-Brignole, a fait placer sur la façade, en 1907, une plaque de marbre portant cette inscription :

IN QUESTO PALAZZO,
ANDREA MASSENA
COMANDANTE L'ARMATA FRANCESE IN ITALIA,
PRIMO LUOGOTENENTE DI NAPOLEONE
TENNE IL SUO QUARTIERE GENERALE
DURANTE IL MEMORANDO ASSEDIO DI GENOVA,
DAL 10 FEBBRAIO AL 4 GIUGNO 1800.

›au à l'état-major. Morin, premier secrétaire, se drait le jour devant une table ronde ; et il dormirait, uit, couché sur un divan. Ce civil, qu'aucune tâche ›ourrait lasser, aurait en collaborateurs militaires : linot, Andrieu, Reille, Marès, Duvivier, Franceschi, netti, Ottavi, Campana, Marceau et Burthe. Au grand ›n situé dans l'aile droite se donneraient les audien-

Un guide ferait faction au bas du large escalier de ›bre. Un poste occuperait le rez-de-chaussée. Tou-›s un bataillon camperait entre les églises Saint-hieu et Saint-Dominique. Au deuxième étage, les ›loyés subalternes : courriers, agents civils, ordon-ces, occuperaient les chambres. Dans les dépen-ces, ruelle San-Matteo, se placeraient les cuisiniers, domestiques, les chevaux.

ette parfaite connaissance qu'il a de la langue ita-ne permet au général Massena d'interroger des ›ois qui, en brèves confessions, lui indiquèrent les s du passé et leurs craintes.

larchesi, directeur de la police, disait :

Après avoir traversé ces grandes épreuves qui ser-t ordinairement les révolutions populaires, notre ublique ligurienne se voit aujourd'hui maîtresse de destinées. Nous avons ôté tout espoir de diriger à la lesse qui, jusqu'au coup d'Etat du 7 décembre 1799, endait encore à guider le peuple. Un tribunal d'ex-›ion fait appliquer maintenant les lois, si rigoureuses nt-elles, à tous les citoyens. Quiconque ose en eler d un jugement est conduit devant la cour de sion qui ne subit pas de faiblesse, qui se place au-›us de toute considération. Citations, perquisitions, stations se succèdent et sont nécessaires. Reta, l'ac-›teur public, possède l'énergie que montrait votre quier-Tinville. Le clergé est tenu sous la férule de ›res règlements.

Quant au peuple, la leçon du 27 décembre (1) a

(1) Le 4 novembre 1799, la police avait pu surprendre une conjura-préparée à l'*Auberge des Pauvres*, porte Charbonnière. Joseph, un

beaucoup diminué le zèle qu'il mettait au service des aristocrates ; et il n'ose proférer, tout haut, que des lamentations ; ce sont des cris de misère, car on ne peut satisfaire tous les jours son appétit. Avec votre appui, l'ordre doit régner dans tous les quartiers. Il suffira, pour l'assurer continuellement, que je sois armé de pouvoirs extraordinaires, en ce qui concerne au moins les factieux. Alors, je saurai rendre Gênes tellement inhospitalier à ces individus qu'ils en sortiront, et notre tranquillité se trouvera désormais assurée... »

Rossignoli, un pessimiste, suivait l'optimiste Marchesi ; il disait :

« Général, en ce pays, de grandes fautes ont été commises. Nos Directeurs ont eu pour conseillers, trop souvent, des hommes ayant quelques vengeances personnelles à exercer. Je vous dois la vérité. Impolitique a été la spoliation des couvents en 1798 ; ce vol ôtait aux pauvres des ressources ; on supprimait brutalement l'aumône qui est aujourd'hui à notre charge. Impolitique, la loi de décembre 1799, laquelle met impôt sur les traitements des fonctionnaires. Impolitique, l'ajournement du corps législatif au 1er juin. Impolitique, la conduite des membres du Gouvernement qui laissaient publier il y a deux mois la circulaire du général Assereto (1).

cordonnier de La Madeleine, la dirigeait ; il voulait rétablir le régime aristocratique. (Aff. Étr. Gênes. Reg. 176. P. 300.) En décembre, nouvelle conspiration. Le 23, sept individus sont condamnés à mort : G. Masucco. N. Garello, B. Bonodeo, De Generi, sergent de canonniers, Pedevilla, G. Caprile, L. Algretti. (*Clavarino*, vol. I, p. 53.) Marbot veut empêcher leur exécution. Le gouvernement ligurien déclare que justice sera faite. Les conjurés furent fusillés le 27.

(1) « Gouvernement ligurien ! Le sentiment de nos maux est entré profondément dans mon âme... à la vue de la patrie menacée, je me suis rendu dans vos murs... Mon père qui guida vos phalanges au chemin de la Victoire... Mon père respire encore au milieu de nous... Il est le témoin malheureux de l'avilissement de nos concitoyens et son ombre errante et courroucée s'étonne d'un changement aussi inouï... C'est lui qui m'ordonne de suivre ses traces et de renouveler ses exploits... Tant qu'une goutte de sang coulera dans mes veines, il sera pour ma patrie et il vengera du moins mes compatriotes d'une faiblesse étrangère à leur caractère... Le nom Génois comptera encore au nombre

Impolitiques, les actes violents des généraux Beaupoil, Massol, Bord, qui ont commandé la place et persécuté le peuple, parfois sans raison. A plusieurs reprises, j'ai critiqué ces actes et ces faits. Des menaces ont couvert la voix qui ose vous dévoiler aujourd'hui des maux auxquels votre impartialité et votre sagesse sauront remédier. »

L'abbé Mosoino, vicaire général de l'archevêché (1), apportait ses doléances :

« Notre œuvre de consolateurs et de secouristes est sans cesse entravée. Allons-nous visiter quelques pauvres, que le tribunal d'exception accuse prêtre ou moine de chercher à gagner des alliés au roi de Sardaigne. Confesser un agonisant devient un crime. Chaque office a, pour surveillant, un grenadier souvent ironique. Des étrangers insultent dans la rue l'homme qu'un costume distingue des autres hommes. A plusieurs reprises, des énergumènes ont violé l'asile de l'archevêché. Nous ne demandons aucun privilège, mais le droit d'exercer librement un saint ministère dont le peuple a besoin. »

Le général Marbot renseignait :

« La situation des Français est mauvaise. Ici, la malveillance a répandu les plus étranges nouvelles. Des Napolitains vivant de l'or anglais s'en vont répéter de porte en porte que Bonaparte a perdu en Égypte toute son armée et qu'il s'est enfui, à peu près seul. D'autres affirment que Bonaparte s'est noyé dans la mer Rouge et que c'est Lucien, son frère, qui joue à Paris le rôle de Consul. Récemment, un étranger a distribué des circulaires annonçant que vous avez mis Zurich à feu et à sang, fait massacrer 20,000 femmes et enfants en Suisse, que vous veniez, tenant d'une main une torche allumée

de ses défenseurs le descendant d'Assereto... Vos plaies sont fraîches et saignantes. — 24 frimaire an VIII. » (Arch. de Gênes)

(1) *Belleville au Directoire.* — « 24 frimaire an VII. — L'archevêque remettra à son grand vicaire l'exercice de ses fonctions et se retirera chez ses parens dans une petite ville de la côte du Ponent. » (Aff. Étr. Gênes., suppl. 11. P. 106.)

et de l'autre un sabre encore rouge. Des pampl
annoncent que la France est ruinée, épuisée d'homr
Même vos soldats, au bénéfice desquels Champio
autorisait toutes les licences, se trouvent affamés
ont perdu honneur et courage; ils demandent, cha
jour, quelles sont les raisons qui portent le Cons
à continuer une guerre regardée comme inutile. »

Ces confidences indiquaient-elles exactement
situations politique, religieuse et militaire de Gêne

(Collection prince d'Essling.)

DE LA VILLE
PORT DE GÊNES
dus glorieusement
éneral en Chef Mas-
ontre l'Escadre An-
ommandée par le
iral Keith pendant
us et le Siège qui a
u 15 Germinal an
ial, an 8e de la
ligue Française

anglaise devant Gênes le 29 floréal.
15-Bateau portant le message Ortigoni entré à Gênes le 30 floréal.
16-Navires renforçant l'escadre anglaise.
17-Vaisseau bombardant Carignane.
18-Navire attaquant la galère génoise qui défendait l'entrée du port.
19-Batiments napolitains bloquant Sampier d'Arena.

CHAPITRE II

MASSENA ET LES LIGURIENS

Discipline imposée aux officiers et à la troupe. — Conférences ouvertes entre Massena et les membres du gouvernement. — Œuvres du comité des subsistances. — Réunion du grand Conseil. — Règlement des affaires en litige. — Élargissement des prisonniers politiques. — Révolte dans l'arrondissement de Buona Fontana. — Neiges et pluies. — Proclamation adressée au peuple. — Jugement très sévère porté sur l'administratien du pays.

Massena n'avait cru assumer que l'organisation de tâches militaires, devant Gênes. Surcroît de besogne, une œuvre civile lui était imposée. Et quelle œuvre? Dicter les lois de sauvegarde et imposer des réquisitions à une ville ; mais la plus impérieuse nécessité exigeait que de telles mesures fussent prises sans tarder.

Avant de lever l'état de siège, si préjudiciable à la population, le général veut assurer, dès le 10 février, le fonctionnement parfait du service d'état-major. En raison des reconstitutions militaires, chaque officier se voit assigner une mission souvent difficile à remplir. Aux chefs, aucune défaillance ne sera tolérée. Un avertissement ou réprimande suivra la première faute. La destitution punira la seconde. Et sur les décisions prises, en ce qui concerne la discipline, nulle considération ne fera revenir Massena.

Dûment prévenus, secrétaire, généraux, aides de camp, guides, se promettent de traverser, sans jamais faiblir, toutes les épreuves de la guerre, si dures soient-elles. Envers un chef autoritaire, mais juste et ponctuel, leur dévouement ira parfois jusqu'à l'abnégation qui est la première vertu des héros. Même l'adjudant-général

Andrieu, homme sournois, pouvant semer partout la zizanie, se montrait envers tous aimable; et sa politesse se doublait d'obligeance. Thiébault, joueur et galantin, sujet à qui le mensonge est facile, pliera sous la volonté du « patron ». De même, Campana et Ottavi, dures têtes italiennes. Quant à Reille, Franceschi, Marceau et Burthe, ils fournissaient avec Morin un service administratif sur lequel pourra s'appuyer, dans les grandes crises, le général en chef.

Le travail distribué dans le cadre assez nombreux de l'état-major, il fallait s'assurer la fidèle collaboration des Génois : durant deux mois seulement, à ce que disait Massena. N'entretenait-il pas cette illusion lui montrant une armée qui, sortie enfin de tout embarras, gravissait les entassements de l'Apennin pour aller, de ses flots, inonder les plaines de l'Italie? Son beau rêve, c'était de traverser encore, rapidement, les champs devenus célèbres : Montenotte, Dego, Lodi, Vérone, Rivoli, Bassano. Déjà, n'avait-il pas demandé aux soldats la revanche des défections subies en 1799 au pied même des Alpes.

Très impartialement, Suchet avait renseigné le général en chef pendant le voyage qu'ils faisaient de San Remo à Savone, relativement à la valeur des hommes qui dirigeaient, depuis deux mois, le gouvernement ligurien. La bonne volonté qu'ils mettaient à secourir le peuple, leurs sentiments républicains, leur courage, cela les recommandait à l'estime du général en chef. Homme aussi prévoyant qu'habile, Massena se dictait une conduite. Son attitude vis-à-vis des élus de la nation ligurienne serait ferme, mais sans fierté; ce qu'il montrait dès le 11 février, après-midi, en se rendant à pied avec deux officiers auprès de la commission du gouvernement, laquelle siégeait au grand palais ducal (1).

(1) « Cet édifice, habité autrefois par le doge, est précédé d'une grande et belle cour; sa façade imposante paraît en marbre de Carrare veiné; elle est en stuc. Deux rangs de colonnes, l'un dorique, l'autre ionique, la décorent; chaque rang est surmonté d'un balcon en marbre;

Un compliment de bienvenue, trop dithyrambique, est interrompu. Aux phrases laudatives, cette phrase répond : « Messieurs, nous n'avons pas à perdre de temps ». Et il entre aussitôt dans le vif du sujet nécessitant sa démarche. Il indique quels sont les désirs de Bonaparte, puis les siens. L'exhortation à remplir d'impérieux mais nécessaires devoirs suit. Tout le monde regarde et admire un homme qui sait, dès la première audience, diriger des hommes.

Deux heures plus tôt, le général avait reçu chez lui les membres du comité de subsistances. Hommes très lignes et dévoués à la chose publique, Remognino, Foretti et Stefanini disaient de quelle pénurie on souffrait. Ils dévoilaient l'antagonisme existant entre les riches qui avaient pu amonceler des réserves et les pauvres qui, affamés, se répandaient en menaces contre les pouvoirs publics. Au profit des derniers, Remognino avait établi un règlement mis en vigueur dès le 10 février. A chaque chef d'une famille ligurienne, il appartenait de faire inscrire, au registre du curé de sa paroisse, le nombre des bouches qu'il avait à nourrir. Le curé établissait un bon qui donnait droit à quatre sous de pain par individu, numéraire ou denrée ; en même temps, l'ordre était donné à tout Génois possédant des vivres pour plus de dix jours de les verser à l'approvisionnement général. Toute infraction à cette sorte de communisme serait punie comme recèlement de comestibles. De plus, la police visait les étrangers ayant constitué

au-dessus est un rang de pilastres, dont les intervalles sont ornés de statues : le tout est couronné de groupes et de trophées. Le grand escalier et la salle du Grand Conseil sont ce qu'il y a de plus beau dans l'intérieur : la salle surtout est digne de l'admiration des étrangers, par les trente-huit colonnes de marbre Brocatelle qui l'enrichissent. On montre aussi dans ce palais la salle du Petit Conseil et celle du Petit Arsenal. Sur la porte de cette dernière on fait remarquer une proue de navire ancien qui fut trouvée dans le port de Gênes et qu'on croit unique au monde : c'est une pièce de fer terminée en groin ou hure de sanglier. Une particularité en même temps qu'un inconvénient de ce palais, c'est d'être tellement contigu aux prisons, que les deux bâtiments semblent n'en faire qu'un. » (*Itinéraire classique de l'Italie*, p. 147.)

une société dite de ravitaillement, laquelle se proposait d'accaparer toutes les marchandises importées, en ordonnant : « que le citoyen qui gardait à son usage plus de six boisseaux de blé ou de farine serait puni d'une peine pouvant aller jusqu'à six mois de prison. » On se promettait, en haut lieu, de taxer les nobles d'un impôt de subsistance. On interdisait toute exportation du vin qui était en grande quantité dans la ville. On pouvait constituer des réserves avec les grains expédiés de France et de Corse. Des 400 sacs arrivés le 10, 125 étaient transportés au grenier d'abondance établi dans San-Pier d'Arena; et si la Compagnie Antonini, de Marseille, pouvait tenir les engagements pris envers Massena, envoyer 100,000 charges de blé, les Liguriens et les soldats de l'armée d'Italie vivraient pendant quelque temps dans l'abondance.

Les espérances entretenues ne se réalisèrent point. Si les Génois, obligeants, se dépensèrent à nourrir les Français jusqu'au 28 février, alors, la Commission gouvernementale informait Massena que, dénuée de toute ressources, elle ne pouvait plus rien offrir à ses défenseurs. Les privations ne commencent pas; elles augmentent.

Dès le 12 février, l'attention du général en chef s'était tendue sur les événements militaires. A peine entreprise, la réorganisation de l'aile droite se trouvait contrariée, vers Recco, par les attaques des habitants qu'ont travaillés les agents piémontais et autrichiens. L'hostilité s'est ouverte, d'ailleurs, en janvier, quand les vagabonds chantaient :

Liberté, Fraternité, Égalité,
Les Français vont en carrosse et nous à pié.

Le 2 février, à Cicagna, des femmes, engagées comme infirmières, refusent de soigner les Français malades; quarante-huit heures plus tard, un capitaine trouva devant sa porte des cadavres mutilés. Le 9, des montagnards armés envahissaient les communes de Tri-

gna, Serra, Canevale, Diserga, Coreglia, y sonnaient tocsin, s'alliaient aux mécontents et criaient : *Mort x Jacobins !* Terme déjà usité en 1799, qui allait deve-, entre le Pô et la Méditerranée, un cri de ralliement. Une cohorte d'insurgés attaquait, le 11, les postes qui ıvraient les cantonnements de la 8e légère. Entre ligènes et soldats on se disputait le terrain, pendant ıis jours. Vaincu, le parti insurrectionnel éprouva un sastre que suivirent des répressions exercées sur l'ha-ant. Les combats et la poursuite coûtèrent aux ançais 19 morts et 78 blessés ; ceux-ci étaient embar-és les 12 et 13 à Recco, sur sept barques, à destination Gênes.

Après avoir confié à l'adjudant-général Degiovanni le mmandement de la place de Gênes, Massena dînait, 13, au palais du Gouvernement ligurien avec Belle-le, chargé d'affaires de France, les autorités et ses xiliaires : Suchet et Oudinot. Dîner de gala, pendant quel de jolies femmes accablèrent les officiers de pré-nances Au cours de la réception qui suivit, le général chef observait les hommes. Cette condescendance, esque servile, que lui marquaient quelques citoyens, portait à les mépriser. Peu ou point de galanterie avec belles patriciennes qu'il montrait. En gardant une titude très réservée, il méditait quant aux moyens assurer la réorganisation d'une commission gouverne-entale composée de quatorze membres.

A 10 heures du soir, il décida d'effectuer une ronde. egiovanni, qui connaît les moindres symétries de la ace, va être un guide prudent; Suchet et Marceau sui-ont; un soldat portera la lanterne. En somme, Massena nduira une escouade au long des remparts bien ar-lés, dès le 15 décembre 1799, par les officiers Des-niès et Delmas.

Rentré au palais Doria, des besognes allaient occuper ngtemps Massena. Soult avait envoyé des projets échelonnement qu'il fallait corriger. Miollis, placé en bservation devant Recco, désirait l'autorisation de

sévir contre les paysans révoltés. Un délateur accusait de conspiration de bons citoyens qu'il voulait perdre. Deux courriers venus de Nice, l'un par eau et l'autre par terre, attendaient des réponses pour Aubernon. L'aube vint éclairer les fenêtres du palais Doria, que le général en chef travaillait toujours. C'était sa première veille en Ligurie. Des décisions prises, des lettres dictées, Masséna donnait audience aux chefs de service venus demander, à leurs initiatives, une approbation toujours nécessaire; puis il s'employait à lire des rapports.

Le 14 février, un grand conseil se réunit à Gênes. A la commission gouvernementale vont se joindre les membres d'une haute chambre et ceux du corps législatif, les « Soixante ». Une pénible situation exige cette *Consulta*. Le grand conseil est debout, par déférence, quand Benza souhaite la bienvenue à Masséna qui veut obtenir l'aboutissement des questions restées depuis longtemps en litige; questions complexes : — Règlement d'une indemnité de 2,400,000 francs due à l'armateur du corsaire *l'Aventurier* qui avait capturé deux navires liguriens, *la Paix* et *l'Europe*, employés au service autrichien; — versement d'un emprunt de 2,000,000 de francs que Boccardi, ministre de Ligurie à Paris, avait pris l'engagement d'effectuer; — libération de 50 prisonniers politiques contre lesquels aucune charge n'était établie; — désarmement de la corporation des Charbonniers, auteurs d'une sédition en 1797 (1); — organisation de la garde nationale en deux fractions, active et sédentaire; — établissement d'un tarif officiel des denrées, mesure nécessaire lorsque les agioteurs faisaient monter l'hectolitre de farine à 325 francs; — armement des galères à mettre à la disposition de Sibille qui commandait l'escadrille française; — maintien d'une indemnité, dite de séjour, accordée au général commandant et à son chef d'état-major (2).

(1) Voir la brochure de Poussielgue, *Relation de la Révolution de Gênes*, p. 20.

(2) « Gênes payait, comme indemnité, au général commandant à

Le Congrès était, en majorité, hostile à l'occupation nçaise. Sans avoir osé braver Massena en face, il posait à ses demandes des *non possumus;* il arguait un ɔit; il peinait à le développer : raisons non valables, ns d'exceptionnelles circonstances, aux yeux de l'offi- ɜr. Cachant son irritation, il discutait; et il obtenait elques concessions : — libération des détenus poli- ues; — versement de 500,000 francs au corsaire; — ıintien de l'indemnité due au général en chef. Quant au ɜte, il n'y eut que promesses d'examiner à loisir.

Ce fut cette attitude des représentants qui porta Mas- na à s'accorder des pouvoirs inconstitutionnels. Allé- ant qu'un surcroît de besogne imposé à la commission uvernementale nécessitait un remaniement de son ıreau, il remplaçait cinq membres, hostiles ou tièdes, .r des hommes qui lui étaient tout particulièrement commandés (1). Avec une commission active, patriote, pourrait gouverner à son gré, sans l'aide du Corps gislatif encore prorogé. Louis Corvetto allait remplir s fonctions de ministre des Relations extérieures, et la ɔlice restait aux mains de Joseph Assereto et de Marchesi.

Les 13, 14 et 15 février, quand la mer roulait de ıutes vagues, une tempête de neige fondait sur la ville. 'Apennin se drapait d'un blanc et très épais manteau ıi s'étendait même au long des rues. En foule, les ıalheureux se réfugiaient dans les églises. Des feux lumés là attiraient même des soldats transis. L'œuvre es moulins du Bisagno arrêtée, par suite celle des bou- ıngers, il y eut disette; privations que le peuple sut ıal supporter.

énes et à son adjudant-général, par mois, 2,500 francs. » (Arch. d'État e Gênes. Sezione 2ª Finanze 1800-1801. C. R. 2213. Page 75.)

(1) « Au gouvernement, Louis Corvetto, Joseph Cambiaso, Marchesi, anlungo et Montebruno sont remplacés par trois ex-nobles : Michel- ıge Cambiaso, ex-doge ; Jérôme Durazzo, ex-ambassadeur à Vienne ; 'aul Colesia, ex-ambassadeur à Madrid ; Emmanuel Balbi, banquier, et ıtaforello, avocat. Les quatre autres membres amis qui restent sont : luzza, Rivarolo, Mongiardino et Bollo. — Mais Ruzza a donné sa dé- ıission. » (Aff. Étr. R. 176. P. 120.)

Le soleil ne brilla que le 16, le matin. Gênes parut sortir d'une longue torpeur. Un navire chargé de comestibles entra au port. Son équipage annonçait que d'autres suivaient. La joie des habitants cessa au vu des chariots qui, remplis de morts, de blessés, de malades, passaient la porte Dell'Arco; ces victimes venaient de Rapallo. Leur état témoignait de l'hostilité des Liguriens.

Qui conseillait et conduisait au feu ces paysans? Un comité florentin que dirigera, plus tard, l'agitateur Louis Dominique Assereto. Cet ambitieux, ancien chef des volontaires italiens, admis à servir dans nos rangs en 1799, ne possédait aucun talent militaire. Devenu l'auxiliaire des nobles, il aspirait à la dictature. Passé en mars chez les Piémontais, M. de Cerruti, ministre d'Etat à Turin pour les Affaires intérieures, imposerai son action à M. de Mélas. Il promettait aux Autrichien l'aide de 10,000 volontaires; il enrôlait les vagabond ramassés entre Livourne et Chiavari; il soutenait le habitants de Fontana Buona; il entretenait à Gêne deux agents, le prêtre Jean Nicori et le commandan Bantoro, qui assurèrent l'attroupement du peuple, le manifestations des femmes, l'affichage des proclamations et furent assez heureux pour échapper aux recherche que faisait pousser Massena.

Ce général avait, dès le 16 février, assuré les Génoi de sa sollicitude. Il faisait lever toute entrave à l'arrivé des subsistances; la principale consistait en droits d port supprimés. A chaque carrefour, des marmite étaient placées. Matin et soir, on distribuait la soup aux pauvres.

La misère et le froid devaient augmenter les épreuve de la population. Quelques pessimistes signalaient au peureux l'apparition du typhus, de la peste, du choléra à tort. Surtout la maligne influenza allait coucher dan les taudis des centaines d'individus qui ne pouvaien dépourvus de tout, que se recommander à la charit publique. Cochelet, inspecteur général des hopitaux écrivait à Massena que dans la première décade de ve

tôse — du 20 février au 1er mars — il avait dû pourvoir à l'assistance de 18,166 malades recueillis dans quatre établissements. Toutefois, la mortalité était faible : 103 individus.

Si prévoyante, l'administration militaire se heurta aux obstinations; l'incurie du peuple, la saleté de quelques ilotes, le refus des ablutions donné par les portefaix et les charbonniers, vinrent rendre vaines toutes les prescriptions du service de santé. Il besogne toujours, à organiser des hospices, à recueillir linge et fournitures de couchage (1), à recruter des infirmiers qui allaient de maison en maison soulager les vieillards débiles et enlever les fiévreux.

Alors, le contingent des réfugiés romains, pisans, florentins, lucquois, milanais, ajoutait au nombre des mauvais éléments. Autant d'hommes inutiles et dangereux dans la garnison, car le parti aristocratique pouvait, à prix d'or, les engager à combattre leurs bienfaiteurs. Ce que redoutait le prudent Massena, qui les dirigea, fin février, vers Toulon.

Au cours d'une inspection passée à Nervi, le 1er mars, le matin, le général en chef entendait les soldats crier : « Nous sommes nus et sans vivres. » Or, d'une situation si précaire, pouvant préparer les désertions et les défaites, ne fallait-il pas accuser le Gouvernement ligurien? Massena le visait en faisant insérer cette note dans *la Gazette Ligure* :

« Dans un pays bien gouverné, on ne doit pas trouver l'image du besoin et de la misère. Un bon gouvernement fait prospérer le commerce, soutient, encourage l'indus-

(1) On réquisitionne pour le service des deux hôpitaux : 1,000 sacs, 2,000 oreillers, 600 matelas de laine, 3,000 couvertures ordinaires, 2,000 couvre-pieds de laine, 2,000 chemises. On prépare les hôpitaux militaires de San-Benigno, Certosa et palais Durazzo à Sestri-di-Ponente. Ceux qui ne veulent pas verser à la contribution doivent payer : pour un sac, 20 livres; pour un oreiller, 1 livre 16 sols; pour un matelas, 39 livres; pour un drap de lit, 10 livres; pour une couverture, 14 livres; pour une chemise, 6 livres. (*Clavarino*, vol. I, page 98.)

trie et se multiplie pour actionner la machine sociale.

« Entrez-vous dans une cité, arrêtez-vous sur une place, vous y verrez une foule de mendiants, jeunes et vieux, qui vous assourdissent de leurs afflictions, de leurs lamentations, de leurs gémissements, qui implorent avec l'accent du désespoir votre générosité. Un pareil état de choses est intolérable. Pour l'arrêter, il faut réorganiser l'administration publique, la police, disperser les fainéants ou les employer à la construction d'édifices pour l'armée, de monuments d'art... »

Massena avait remplacé, le 21, l'ancien comité de subsistances. Arena, président, Molini, secrétaire, et G. Scasso, chef de bureau, allaient s'employer à bien faire pour assurer, au moins pendant quelques semaines, l'existence de l'armée d'Italie.

CHAPITRE III

LES BRUITS DU DEHORS

Rétablissement de l'état de siège. — Armement des corsaires. — Répressions exercées sur les paysans révoltés. — Impôt forcé de deux millions. — La Compagnie Guyot prend charge d'approvisionner Gênes. — Arrestation des citoyens suspects. — On interdit les réunions publiques. — Journal quotidien du comte Giambone. — Les partisans d'Assereto préparent un coup de main. — Des femmes demandent à grands cris du pain. — La ville est encombrée de fugitifs.

Mongiardino, informé que l'exportation des blés était suspendue en France, présentait le 24 février la situation des Génois; lettre appuyée d'un long rapport écrit le 25 (*g*). De cinq grandes expéditions faites à Nice et en Corse, la croisière anglaise en avait capturé trois pour les conduire à Livourne. La Lombardie et le Piémont ne fournissaient que quelques sacs de riz. Or, cent soixante mille individus, logés ou campés sur le sol ligurien, ne pouvaient plus vivre, la subsistance étant parcimonieusement distribuée, qu'au jour le jour; et la population sédentaire demandait l'éloignement des soldats, le bénéfice de la neutralité.

« L'armée française restera en Ligurie. Empêchée de prendre une grande offensive, elle s'emploiera à défendre Gênes contre les Autrichiens, tout en forçant à l'obéissance le parti aristocratique. » Nouvelle répandue le 10 mars.

Massena voulait assurer une grande importation de grains et de comestibles. En cinq jours, il dépêchait huit courriers à Nice, deux en Sardaigne, deux à Caprera. Il avançait lui-même 100,000 francs pour couvrir le crédit

national défaillant. Il armait des corsaires qui pourraient inquiéter chaque nuit la croisière anglaise. Il faisait construire à Savone des bâtiments de transport. Il achetait huit espéronnades maltaises; des bateaux plats qui, peints en gris, et pouvant raser la côte, porteraient des émissaires le long du littoral.

Tandis que Soult faisait exercer les plus terribles répressions contre les paysans révoltés de Fontana Buona, le général en chef rétablissait l'état de siège; mesure devenue nécessaire dans une agglomération où tant de mauvaises passions fermentaient. Il excitait sans cesse le gouvernement ligurien à se livrer aux surveillances (1). Il faisait renforcer la garnison de 2,000 hommes. Des canons braqués sur les places, des fusils dirigés sur tout rassemblement, des sabres levés sur les poissardes; cela devait suffire à tenir en respect la multitude; et, aux mesures préventives prises par les Français, Marchesi ajouterait, au besoin, l'action brutale de ses agents.

A la suite d'un surmenage, Massena fut en proie à des hallucinations. Son irascibilité croissant, on l'entendit répéter : « Le passé m'a trompé, le présent me tourmente et l'avenir m'épouvante. » Dans sa chambre il accusait Bonaparte d'un abandon qui serait sévèrement jugé en France; il accusait Berthier, ministre de la guerre, d'avoir préparé sa défection; il accusait Saint-Hilaire, commandant la 8e division militaire, à Ma

(1) *Massena à la Commission provisoire du gouvernement ligurien.* « 29 pluviôse. — Je suis informé, citoyens commissaires, que les révoltés de Fontana-Buona ont des relations directes à Gênes et que l'objet de ces correspondances tend à y étendre les mouvements d'insurrection qui se sont manifestés dans ce pays. — Je sais aussi que les ennemis de votre République et de sa tranquillité travaillent le peuple et prennent pour le porter à la révolte le prétexte du manque instantané de subsistances. — Dans des circonstances aussi délicates je vous invite, citoyens commissaires, à redoubler de surveillance et à donner des ordres très précis à votre ministre de la police et à celui de l'intérieur pour saisir le fil de toutes les intrigues. Restez convaincus que je vous seconderai de tout mon pouvoir dans l'exécution des mesures que vous croirez devoir prendre. — Salut et fraternité. » (*Arch.* Etat. Gênes. Dossier 1-41.)

seille, d'entraver encore l'expédition des céréales. A ses yeux, les Génois n'étaient plus qu'hommes semblables aux Grecs du Bas-Empire : des égoïstes qui méditaient, pour sauvegarder leurs intérêts, de le livrer pieds et poings liés aux Autrichiens. Il voyait des découragements dans la fatigue que laissait paraître l'officier. Dans les plus justes réclamations du soldat harassé, il entendait des menaces. Puis, tombé dans une sorte de folie, il aurait signé des décrets pouvant le placer au rang d'un Alaric, sans les précautions que surent prendre Morin, son secrétaire, et Oudinot, son chef d'état-major. Isolé, contraint au repos, la fièvre du général tombait; et il devait avoir, dès lors, une juste appréciation des hommes et des faits.

Gênes doit verser les 2 millions d'un emprunt forcé, sauf 68,500 francs demandés à des citoyens insolvables (*h*). La police arrête les hommes qui volaient la farine envoyée des moulins de Sestri aux boulangeries militaires. Chaque jour, commissaires civils et pourvoyeurs du peuple rendent des comptes à l'ordonnateur Vast. Thiébault règle les prises des corsaires avec Louis Bru, enseigne, et Dubreuil. Flachat, arrivé le 10 mars pour représenter la Compagnie Antonini, est arrêté le 25 et traité en banqueroutier; il n'a pas rempli ses engagements; on lui impute les pertes et toutes les privations subies (1).

Déjà, la maison François Guyot avait pris charge d'approvisionner Gênes. Sa flottille était importante. Son chef était parti pour Marseille, le 23, avec Franceschi (*i*). Des blés arrivaient la nuit. « Nourrir l'habitant et le dominer! » Tel était l'ordre du jour donné au

(1) *Massena à Vast.* — « Le 26 mars. — Quand finira-t-on de me tromper, citoyen ordonnateur, sur la véritable situation de l'armée? Aujourd'hui, deux soldats de la garnison de Gênes sont morts de faim dans les cazernes. Même malheur presque tous les jours dans les divisions. L'armée est à la veille de s'insurger, faute de pain; il est tems qu'on m'éclaire sur sa véritable situation. Je saurai punir, avec la dernière rigueur ceux qui me tromperaient. Que ma lettre soit rendue publique. » (Reg. d'ordres.)

palais Dominique Doria, le 28. Ivrognes, crieurs de mauvaises nouvelles, gens suspects allaient prendre le chemin d'une grande prison située auprès du palais ducal. L'habitant de la banlieue, venu mendier sur les places, était expulsé. Malheur au prêtre qui osait parler en public de « calamités »; on l'arrachait de sa chaire pour le traîner à la geôle. L'adjudant-général Degiovanni faisait tirer mille écus de tout noble qui refusait de recevoir un malade. Les grandes dames étaient « priées » de remplir un service d'infirmières. La réunion de dix personnes était interdite. Qui sortait de son logis nuitamment devait en justifier, aux chefs des patrouilles rencontrées, l'impérieuse nécessité, par la présentation d'un permis. On ouvrait les lettres à la poste. Les ouvriers en bâtiments devaient assurer la réfection des fortifications. A fabriquer des cartouches, Lamartillière employait des femmes du peuple.

Au milieu des événements souvent tragiques qui bouleversent la ville, une classe de nouvellistes s'y établit. Chacun écrit selon sa fantaisie. Seul, Giambone est bon annaliste. Il nous informe (1).

Le 25 février, un navire marchand arrive dans le port. De ses flancs, 150 mesures de blé sont tirées; le capitaine annonce que vingt-cinq bâtiments ont suivi le sien; il laisse croire à une prochaine abondance.

Des mulets ont apporté, de Torriglia, 20 Français blessés; il y a guerre par là; est-ce encore contre les paysans? Les Autrichiens, au nombre de 8,000, seraient arrivés à Chiavari afin d'ouvrir la campagne.

Quelques curés vont de maison en maison; humanitaires qui demandent du linge de corps et de pansement.

Des hommes du peuple, secrètement excités à nuire, ont jeté, près de la caserne du Vieux Môle, des pier-

(1) Le cahier du comte Jacques Giambone, acquis par nos soins en 1901, et versé aux archives de M. le prince d'Essling, contient un journal, inédit, de tous les événements qui se sont passés à Gênes, du 3 juin 1799 au 16 août 1800. Il est en italien. *(Note de l'auteur.)*

aux officiers français; leur arrestation, opérée le 26 février, cause des troubles, quartier Marina.

Même jour, le bruit se répand que les Autrichiens occupent Voltaggio; et trois navires anglais viennent reconnaître de quelles défenses le port est armé.

Pas d'autre événement grave dans la journée du 27 qu'une manifestation dirigée contre les boulangers, qui vendaient 16 sols un pain pesant 11 onces, lorsque le poids légal était de 16. Trois devantures étaient brisées et un homme blessé. D'autre part, on fait sortir de Gênes les réfugiés italiens.

La force primant le droit, Marchesi fait saisir, le 28, avant midi, les ânes et les mulets des paysans qui sont venus aux marchés de la ville; bêtes que le service des transports va employer tout de suite. Les propriétaires reçoivent un bon. Le même jour, des chariots arrivent de Recco; ils sont chargés de blessés et fermés. Un citoyen qui se croit un tribun, J.-B. Allegretto, appelle à s'armer sans retard tous les hommes qui détestent les tyrans.

Aux curieux cheminant d'un carrefour à une place, les miliciens indiquent la nature des deux convois sortis de Gênes les 1er et 2 mars. Les sacs chargeant quarante-cinq mulets contenaient de la farine; les huit chariots attelés chacun de quatre chevaux contenaient cent vingt bombes. Tout allait au fort de Gavi.

Le 3, la nouvelle d'un désastre maritime circulait. Devant Alassio, l'escadre anglaise aurait pris un navire chargé de blé, puis anéanti une flotte française, afin l'empêcher tout ravitaillement. Les alarmistes effraient leurs amis : « Il faut vous préparer à subir les épreuves que peut causer la faim. Attendez-vous à ce que le citoyen Massena, têtu comme l'est un Nizard, fasse ici ce qui a été fait à Alésia, n'oblige à manger les corps des vieillards, des femmes et des enfants. » Des cris sont poussés : « Sauve qui peut! » On cherche à effrayer les gens timides en indiquant : « Sortons de cet enfer. » Un paysan vient annoncer, devant la porte San-Tomaso :

)evenue besogneuse, la municipalité fait vendre, par ontrainte, les biens des corporations religieuses jus- u'à récupération de 350,000 livres tournois.

Pendant que le crieur public lit les décrets, dits d'ar- ent, un boulanger provoque de nouvelles manifes- ations; il a vendu 24 sols un pain blanc de 14 onces. 'elle exigence cause le saccage de sa boutique et l'ad ninistration lui interdit de cuire jusqu'à nouvel ordre.

Aux épreuves succèdent les bonnes nouvelles, dans a journée du 6. Des miliciens annoncent : « Les Fran- ais ont dépassé Chiavari; ils ont battu l'armée autri- hienne et les insurgés; nos ennemis fuient vers Li- ourne; dix bâtiments arrivés au port doivent y verser 2,000 sacs de grain; cinquante navires suivent, chargés le vin et de blé. Fêtons la victoire et l'abondance. Féli- itons l'autorité militaire d'avoir fait saisir et fusiller es espions allemands déguisés en paysans ». Nouvelles ui étaient portées de ruelle en ruelle et amplifiées. Aussi, les citoyens ayant remplacé l'*Évangile* par la feuille des *Droits de l'Homme*, auraient illuminé le soir, sans l'épreuve le la tempête qui fondit sur Gênes : bourrasque, neige et luie. Perturbations atmosphériques ne devant cesser ue le 7, à midi.

A cette heure, des rumeurs circulent; elles s'étendent autour d'un convoi de 200 blessés ramenés lentement du aut Bisagno.

Comme si la guerre ne ravageait pas aux alentours, le pareilles pertes étonnent les bourgeois qui regardent, les fenêtres; et ils prêtent plus attentivement l'oreille uand un réfugié annonce : « La troupe de Massena a été battue devant Torriglia, Cornua, Rapallo; elle a perdu en quelques heures deux adjudants-généraux, mille soldats morts et blessés. » Une pareille information n'était point démentie. Le gouvernement ligurien sem- blait vouloir la confirmer même en envoyant cent chaises ou litières chercher des éclopés, au Levant.

Actionnés à conspirer, les partisans de l'aristocratie nommaient désastre, le 8, l'action militaire livrée devant

Recco. Aux Français, ils faisaient perdre plus d'hommes qu'ils n'avaient mis de combattants en ligne. On buvait, dans les palais : « A la prochaine arrivée des Autrichiens libérateurs ». Ce toast porté, les convives devenaient attentifs, puis anxieux. Ils n'avaient pas lu le *Mane thecel phares* qui effraya Balthazar, mais entendu le crieur public annoncer : « Que Massena faisait brûler cinq villages et que des destructions suivraient, impitoyablement, toute révolte en tous lieux ».

Des combattants rentraient le 9 à Gênes. Leurs visages annonçaient la souffrance; leurs haillons affichaient la misère; leur allure indiquait l'épuisement. Partis 600 le 14 février, ils revenaient 150, après vingt jours de campagne : trois débris de bataillons portant trois drapeaux; malheureux qui allaient, place Doria, recevoir des vivres et du vin.

A l'aube du 10, le bruit du canon descend des montagnes. Les places se couvrent de curieux. Un courrier traverse la ville; il annonce : « Victoire! nous avançons très vite vers Recco! » On ne croit pas ses dires. « La Madone peut faire des miracles, point Massena, fait remarquer un charbonnier; c'en serait un, vraiment, que de battre 50,000 hommes avec quelques centaines de soldats. » Le peuple murmure. Jusqu'au soir, il s'attarde à regarder défiler les blessés qui franchissent les portes Dell' Arco et San-Tomaso; il apprend que des barques chargées d'hommes mis hors de combat sont amarrées devant Saint-Lazare; un matelot lui signale l'approche de vingt navires de guerre; escadre qui, après avoir ravagé les côtes de la Provence, doit ravager celles de la Ligurie. Donc, tout concourt à préparer le malheur des Génois. Grands invocateurs de forces surnaturelles, ces citoyens cherchent dans leurs rangs un Masianello ou un Bonaparte pour servir leurs colères. Ils ne trouvent pas de dictateur à opposer à Massena dictateur.

Deux jours de trêve suivent.

Seulement le 13 mars, les alarmistes rentrent en scène. Plusieurs vont annoncer, quartier du Port, que

quatre ou cinq mille Allemands occupent Sestri-Levante; que Mélas est arrivé à Bazaluzzo près de Novi; que des masses d'infanterie campent devant Tortone; que deux mille chariots et une cavalerie nombreuse, neuf à dix mille sabres, couvrent Alexandrie; que l'escadre anglaise serre la côte devant Savone; que toutes les dispositions sont prises pour écraser enfin les Français.

D'inquiet, le peuple devient insolent. Recevant du pain de mauvaise qualité, il prête à Durazzo l'intention d'empoisonner des hommes qui sont devenus trop à charge. Un prétexte de manifester contre le gouvernement, il le saisit en acclamant un portefaix qui refuse la corvée. Il faut employer deux compagnies de grenadiers à disperser des groupes. Des patrouilles vont poursuivre quelques manifestants, le 14.

Le 15, Galfioni, un Piémontais de Mondovi, arrêté le 12 quand il écoulait des louis en étain (1), est fusillé après être resté exposé en place publique. Ses complices recherchés, la police opère des visites domiciliaires et croit nécessaire d'expulser des réfugiés seulement coupables de se trouver sans papiers.

Diversion inattendue, le peuple va s'occuper d'affaires religieuses. Un courrier milanais, descendu de la Bochetta, vient communiquer le 18 cette nouvelle à l'archevêché : « Un certain père Chiaramonti, bénédictin de Casera et parent du pape décédé à Valence, est nommé pontife. Il a cinquante-huit ans. Il a pris le nom de Pie VII. Il a été élu le 14 à Venise ». Après midi, le clergé organise des processions. Quelques cris furent poussés : « Dieu est avec nous; il va foudroyer les athées! »

Le 19, on annonçait dans le port un désastre subi par les Français : l'expédition chargée d'aller ravitailler

(1) *Massena à la Commission du gouvernement.* — « 9 mars. — Je vous fais passer, citoyens commissaires, une pièce d'or de France, de 24 livres, qui est fausse; cette monnaie circule dans le Piémont; il est de l'intérêt du commerce et des habitans de connaître les signes qui distinguent cette fausse monnaie. Je vous invite, en conséquence, à les rendre publics, par la voie de l'impression. » (Reg. d'ordres.)

Malte a été capturée. La croisière anglaise compte, e prises, deux navires de guerre et dix-huit transports.

Des marchands manifestent, en vives paroles, conti Mongiardino, le sévère président du comité des subsi tances. N'a-t-il pas osé faire décréter l'emprisonnemen durant trois mois, du commerçant qui cacherait des lé gumes secs ou qui vendrait des denrées au-dessus d tarif officiel? Pour mater les énergumènes, des amende immédiatement recouvrables sont infligées aux bout quiers osant crier leurs doléances sur la voie publique

Le comité Louis Assereto travaille à entretenir l'inquiétude. « On se prépare à faire charger le peuple annonçait une affiche jaune placardée le 20, car cin quante cavaliers sont entrés aujourd'hui par la porte San-Tomaso afin d'exécuter cette vile besogne. Génois défendez-vous en écrasant cette canaille à coups de pierres ! »

« Nous sommes menacés des pires servitudes, procla mait en patois, place Bianchi, le 21, un jeune homme. Ces 3.000 Français passés aujourd'hui en revue place de l'Acqua-Verde, par Massena, ce sont des garnisaires qu'auront à héberger et à nourrir nos concitoyens. Ne croyez pas aux dires des ennemis : que le premier consul Bonaparte ayant passé à Dijon se rend en Italie avec 60.000 hommes et que 25,000 volontaires auront bientôt renforcé l'armée qui nous surveille. Réellement, les Français n'ont plus ni argent, ni conscrits; et ils vous trompent en annonçant que leurs corsaires ont brûlé le navire amiral anglais en rade de Livourne ».

« Malediction du ciel! annonçait un imprimé, le 22. Voyez, Genois! Les montagnes sont couvertes de neige tombée après le passage d'un orage. Quand l'hiver dure au premier jour du printemps, c'est l'annonce des pires calamités. »

Tant d'excitations préparent une manifestation. Sor ties des bas quartiers à la suite des meneurs, 400 femmes montent, le 27, en pelotons, jusqu'au palais du Gouver nement. Massées devant l'escalier, elles demandent de

la soupe. Plusieurs élèvent leurs bras décharnés ou présentent aux sentinelles des enfants rachitiques en criant *Miseria!* Ne voyant paraître aucun délégué, les pierres pleuvent. Degiovanni fait balayer cette canaille ainsi qu'un groupe de voleurs qui avaient pu forcer la porte du couvent des capucins. En fuyant, les énergumènes et les pillards criaient : « Donnez-nous un Doge et du pain ! » Les excitateurs saisis étaient déférés au tribunal extraordinaire, cour criminelle que Jorretti présidait, Stefanini et Coimy étant ses assesseurs.

Afin d'augmenter les ressources du fisc, Mongiardino faisait taxer, le 28 mars, les vins de subsistance : l'ordinaire, 4 sous la bouteille; le fin, 6 sous. Chaque particulier devait donner le chiffre de sa réserve, payer immédiatement tous droits, sous peine d'amende et de confiscation.

Le 29, un moine annonce « que les habitants de Camogli subissent, après avoir attaqué la troupe républicaine, d'inqualifiables représailles ». Cet homme dit le 30, devant un petit auditoire : « C'en est fait de notre liberté et de notre sécurité. On vient d'arrêter des paysans de la Polcevera (1). La troupe française a remplacé les contingents liguriens dans les forts. Tout est mis, à

(1) Le 28 mars, Soult écrit à Gazan, de faire arrêter les « fauteurs » de la Polcevera. Il désigne : « 1° Emmanuel, ouvrier à Ponte-Decimo, près du pont; il fait des envois de cartouches à Gênes, en a un dépôt chez lui et a dit qu'on devait massacrer les Français; 2° Giovanni, nommé Cacotto, de Saint-Étienne de Larvego, pour le même objet; 3° Sébastiani de Romallo de Rivarollo, sur la côte, joueur de guitare, connaît ceux qui distribuent l'argent; 4° Sébastien Romallo, restant au même endroit, a dit qu'il ferait massacrer les Français; 5° Antoine Seggi, municipal du canton de Brasil, restant à Bollanetto; 6° Joseph Gasso, de Fegino; 7° Louis Bigio, dit Dei Galli, à Torbella, paroisse de Rivarollo; 8° deux frères du même qui demeurent au même endroit; 9° Augustin Rogerone, de la commune de Morta; 10° François Canale, de Cremona; 11° un nommé Corlino, municipal du canton de Rivarollo, à Begato; 12° Stephano Poggi, de Bolsanetto; 13° Nicolas Bordo, de Cornago; 14° Dominique Grasso, de Manasseno; c'est chez lui que s'assemblent ordinairement les brigands. — En faisant arrêter ces hommes, vous ferez prendre toutes les armes et munitions qui seraient trouvées chez eux et ferez en sorte que l'on saisisse la correspondance. » (Arch. Guerre.)

présent, à la disposition de nos oppresseurs. Même, leur chef refuse de payer les tailleurs qui ont fourni des uniformes aux soldats. »

Du 1er au 5 avril, Gênes reçoit encore des fugitifs; pauvres gens qui abandonnent leurs maisons à la vue des Autrichiens. Tous s'effraient lorsque le canon tonne vers Recco, annonçant le commencement d'une grande guerre qui s'étendra entre le Bisagno et le Polcevera.

CHAPITRE IV

RÉPERCUSSIONS DE LA GUERRE

Massena prévient Soult de ses nouveaux projets. — La cité est gardée militairement. — On interdit la sonnerie des cloches. — Le canon tonne autour de la ville. — Tâches remplies par la milice. — Défilé des blessés. — Rentrée triomphale de l'état-major français à la tête de prisonniers autrichiens. — Fête de nuit. — Mauvaises nouvelles répandues le 8 avril. — La cavalerie disperse les manifestants. — Le peuple veut appeler les Allemands à son aide.

Massena s'est imposé la tâche de repousser les Autrichiens, et quelle que soit l'action militaire à soutenir, il veut maintenir les Génois dissidents dans une passive obéissance. Travaux d'Hercule, qui auraient pu lasser des capitaines moins fermes que lui. Le 4 avril, il disait à Soult : « L'escadre anglaise embossée devant le port; 60,000 Allemands campés sur l'Apennin; 10,000 paysans nous donnant l'assaut ; la populace insurgée : nous braverions tout cela. C'est qu'un homme libre vaut dix esclaves. »

Pareille confiance publiquement montrée, cela pouvait électriser les officiers et aussi rendre aux soldats leur ancienne intrépidité. D'ailleurs, aux yeux des combattants qui avaient envahi l'Italie quatre ans plus tôt, Massena égalait Bonaparte, du moins en tant que conducteur d'hommes.

Ce précautionneux avait rendu Gênes en quelque sorte inexpugnable. La banlieue formait, depuis le 20 mars, un camp retranché dont cinq postes défendaient les approches, où des artilleurs franco-liguriens servaient cent quarante-huit pièces de gros calibre (*j*). Il n'y avait pas une fissure dans le grand rempart, pas un fossé sans

estacade, pas une porte sans un appui de couleuvrines, pas un glacis qu'on ne pût balayer à coups de mitraille. Dans les travaux de réfection, Lamartillière s'était habilement employé et des troupes rendues très mobiles concouraient au service le plus actif.

Quoi que dise l'autoritaire Marchesi, une garnison de police était formée : deux bataillons complets, lesquels, appuyés de deux batteries, établissaient leurs bivouacs chaque nuit, place de l'Acqua-Verde, ou del Principe, ou Domenico Doria. On défendait au soldat, qui chargeait au besoin le peuple, toute pitié. Sous sa protection, la garde nationale était formée : six cohortes, chacune à l'effectif de 200 hommes ; des citoyens qui ne trahiraient pas la cause française, croyait-on.

Massena avait prié — non commandé — le conseil archiépiscopal « de chapitrer ses subordonnés devenus très moinillons pour conspirer. » Il protégerait l'Église catholique, mais à la condition que le clergé ne prît point parti contre les Français, soit dans la chaire, soit en conciliabule privé. Et forcé d'interdire la sonnerie des cloches, — d'empêcher que le tocsin n'appelât ses ennemis à l'insurrection, — il repoussait la proposition de Marchesi qui voulait faire enlever les battants ; il se contentait de l'engagement pris par les curés, lequel ne fut violé qu'une seule fois.

A sa demande, — non à une mise en demeure, — les palais servirent d'asile aux blessés. Il approuvait Morin disant à un Pallavicini : « Penche-toi, riche, vers l'infortune ». D'affreuses blessures de guerre furent pansées par des patriciennes. Des jeunes femmes veillèrent au chevet du soldat républicain, qui, farouche athée la veille, consentait sur les prières d'une sœur laïque à recevoir le viatique.

Quand le gouvernement ligurien, lassé d'avoir subi cent exigences, osait répondre aux commissaires chargés de requisitionner : *Niente* ou *Affati*, l'ordre était donné au quartier général français « de saisir toutes les bêtes de somme existant dans la ville afin de pouvoir assurer

le transport des vivres et des munitions nécessaires aux soldats. » Quatre cent soixante-dix têtes étaient prises. Acte d'autorité, aussi, que la prise au port, sans distinction de pavillon, des bateaux pouvant, une fois armés, naviguer en corsaires. Mais, contre cette mesure, le ministre d'Espagne allait protester (1).

On sentait la nécessité d'ouvrir de nouveaux hôpitaux. Le 2 avril, Cochelet présentait des projets (2). Et pour assurer leur approvisionnement, Oudinot frappait les riches d'une imposition extraordinaire (3).

Le général en chef s'indignait au vu d'indécentes obsèques. Défense était faite de jeter les corps nus à la mer ou dans le Bisagno. Trois mille « boîtes » furent commandées le 5 avril aux moines oratoriens. Marès, chef du génie, passait un marché pour en obtenir six mille. Désormais, chaque paroisse fournirait gratuite-

(1) Le 18 germinal, le gouvernement ligurien est invité à mettre à la disposition du citoyen Sibille : une canonnière, un aviso qui est dans la darse, une voile latine, une felouque, une goélette à deux mâts et le *Mistico*. Ce dernier était un corsaire espagnol commandé par Antonia Piavay. Malgré le consul d'Espagne, Pierre de la Paz, les Français s'en servent. L'équipage du *Mistico* veut fuir. Sibille fait tirer dessus; on le ramène à Gênes. (Arch. d'Etat. Gênes.)

(2) Le 12 germinal, la Commission des hôpitaux désigne les lieux suivants pour abriter les malades : « Le couvent du Bocage, à Gênes, habité par 12 moines, pour 4 à 500 malades; — le palais Cataneo, près le Bocage, 200; — les convalescents de ces deux établissements seront reçus dans le palais Carlo Spinosa, près du Bocage. Dans les trois asiles, environ 800; — la Chartreuse de Rivarolo ne contient que 150 malades; elle en pourrait contenir encore 450; — le palais Durazzo à Sestri, 400; — le palais J.-B. Carega à Teglia, près Rivarolo, 200; — à San-Benigno, couvent situé près la Lanterne; a servi à loger les troupes, très dégradé, 600; — l'hôpital n° 1 sera réparé et sa force fixée à 500; — les deux hôpitaux de S. P. d'Arena auront ensemble 500. — VERNET, *receveur en chef de l'armée;* SIMONNIN, *agent des hopitaux;* ALGNYA, *commissaire des guerres.* ». (Arch. d'État de Gênes.)

(3) Le 23 germinal, Oudinot exige une contribution de 40,000 francs, ordonnée pour fournir de la viande aux hôpitaux. Elle porte sur les citoyens Giuseppe Ghiglino, 3,000; Amerighi, 2,000; Giuseppe Albertio di Cadice, 2,000; Aquaroni fratelli, 3,000; Bonanni Gerolamo, 2,000; Borlesca Agostino, 1,500; Renzi, père et fils, 1,500; Boggini Padova, 4,000; Banza, 1,500; Cadevilla, 2,000: Campanico, 1,500; les fils de Matteo Deckalberdi, 5,000; Cambiaso avocat, 2,000; Canale Eredi, 3,000; Canneva, 2,000; Dagnino Antonio, 1,000; Fualdo Giuseppe, 3,000. (Arch. d'Etat. Gênes.)

ment le cercueil à l'indigent. Si les riches recevaient encore la sépulture dans les églises, les pauvres iraient en pompe au cimetière ouvert en amont du pont de Carignano, et des prêtres accompagneraient le convoi de cinq ou six charrettes qui serait formé quotidiennement.

Informé que des membres de la commission du gouvernement ligurien cherchent à ruiner l'action française, Massena convoque au palais Doria, Durazzo et Bollo. D'abord, il se plaint que la police n'ait pas retenu deux individus qui avaient fouillé son appartement le 2 avril. Ensuite, il leur révèle les dissidences préparées. Il demande à n'être pas forcé d'agir en dictateur. Chef d'armée, un ordre de lui suffira pour que les canons des remparts soient tournés vers la ville, et au premier soulèvement, Gênes la superbe serait écrasée sous les bombes, réduite en cendres. Les Génois pâlissent; ils vont semer l'alarme, ramener au devoir les partisans de l'Autriche et publier un appel au peuple (1).

Le 8 avril, Massena critiquait l'œuvre du Comité des subsistances (2). Pourquoi n'acceptait-il pas les services

(1) *La Commission du gouvernement au peuple ligurien.* — « L'ennemi attaque l'armée française et précédé de propositions de paix, il se prépare à porter sur le sol de la Ligurie la dévastation et l'esclavage. C'est ce même ennemi que nos pères ont vu fuir : ils vivent encore pour nous juger. — Le maintien de la tranquillité publique, la défense de la patrie sont les premiers devoirs du citoyen. La commission du gouvernement a pris de concert avec le général en chef toutes les mesures capables d'exercer ces importants objets. — Toutes les affections privées doivent en cet instant se confondre dans le seul amour de la patrie. Tous les scélérats qui troubleraient l'ordre public serviront du plus terrible exemple à qui voudrait les imiter. La reconnaissance nationale couvrira de gloire les noms de ceux qui voleront à la défense de la Liberté et de la République. — L'ordre, la fermeté, le calme, l'union de tous les esprits doivent distinguer le peuple ligurien au milieu des dangers. — Citoyens! le Gouvernement et la Patrie vous appellent à leur défense, à la conservation de vos droits les plus sacrés. — C'est à votre constance, au courage français, au vainqueur de la Suisse qu'est confié le sort de la Ligurie. La Victoire couronnera bientôt les efforts du courage et payera tous nos sacrifices. — CAMBIASO, *président*: SOMMARIVA, *secrétaire*. — Le 7 avril 1800, 4e année de la République Ligure. » (Aff. Etr. R. 176. P. 186.)

(2) *Massena au Gouvernement ligurien.* — « 18 germinal. — Ce ne peut être que dans l'intention de compromettre l'armée, citoyens gouver-

de Cresta qui déjà avait fourni des liquides et vingt mille quintaux de lard à 70 francs l'un? Avant de livrer bataille, s'approvisionner était d'une absolue nécessité.

A l'offensive des 40,000 Austro-Piémontais obéissant à Mélas; aux manœuvres des 6,000 paysans insurgés que le général Assereto conduisait; à l'attaque d'une escadre anglaise, il n'y avait que 16,000 Français à répondre ; mais dans une lutte engagée jusqu'aux portes de la ville, de jeunes soldats devaient se montrer les émules de leurs aînés.

Sorti en grandes masses des plaines d'Alexandrie, l'ennemi n'accomplit, le 5 avril, qu'un petit parcours. Il peut occuper, le 6, des positions formidables, après avoir séparé Soult et Suchet. Il enserre Gênes, de La Bochetta, de Monte Faccio, de Quinto et il se promet d'emporter la ville, sans retard.

La nervosité des Génois va augmenter quand le canon tonne en quelque sorte sur leurs têtes. L'approche des Autrichiens double les espérances de la plèbe. On doit la surveiller et la morigéner. Au bruit du tambour, la garde nationale s'assemble et vingt patrouilles sillonnent les rues pendant qu'un escadron de hussards borde la voie maritime, tient le sabre au clair. De telles précautions font déserter, mais vite, la rue aux perturbateurs de l'ordre public.

Alors, 20,000 individus peuplent les églises ; ces lieux de prières sont devenus lieux de réunions. Tandis que les femmes multiplient les invocations à la Madone, agitent des chapelets, les hommes écoutent un moine qui les engage à fournir le coup de force, au profit de D'Oria l'aristocrate ou d'Assereto le plébéien ; Assereto a le plus grand nombre de partisans.

nants, que l'on a retardé jusqu'à présent la remise de mille charges de bled destinées à l'approvisionnement des magasins de l'armée. — Je vous invite à donner l'ordre pour que ces mille charges soient mises sur-le-champ à notre disposition; le salut de l'armée ne permettant pas de composer avec le temps, je viens d'ordonner qu'on emploie la force armée pour les obtenir. Votre réponse seule me fera contremander cet ordre. » (Arch. d'État. Gênes.)

A l'aube du 6 avril, le ciel est couvert. En dix endroits on prend les armes. « Sus à l'ennemi! » Voilà le cri des soldats ; trois bataillons, ceux de sûreté, quittent l'Acqua-Verde, s'orientent vers le port. Où se tenaient, durant la nuit, des troupes régulières portées hors des murs, les sections de gardes nationaux vont poser leurs faisceaux, allumer du feu et chanter leur Carmagnole (1).

A 10 heures, au cri parti de la ruelle Saint-Benoît: *Mort aux Français!* un coup de pistolet répondit. Le manifestant qui voulait donner un signal d'insurrection tomba, la tête fracassée, sur les dalles qu'il rougira de son sang. Un agent a accompli l'exécution qui calme l'effervescence des Charbonniers quand le grondement du canon et le déchirement des fusillades, intermittentes, arrivent aux oreilles des citadins.

Que se passait-il, en fait de drame militaire, aux alentours? Un Brignole, monté sur la tour qui flanque son palais, regardait à l'horizon. De la flotte anglaise, quelques bâtiments se tenaient devant Quinto. Du haut Apennin, entre les massifs gris de Monte Creto et l'assise énorme de Monte Faccio, des carrés noirs semblaient se déplacer pour garnir les vallonnements. Les couvrant parfois, une opaque fumée de poudre brûlée masquait leur marche.

A une heure du soir, les batteries des deux môles commencent à tirer. Leur feu roule vers une frégate anglaise qui s'est approchée à 800 mètres du port franc. Voiles pliées, ses artilleurs lancent vingt bombes dans Carignano; quatorze éclatent sur les toitures formées en épaisses ardoises de Lavagna, n'y causant que des dégâts matériels ; quatre se perdent dans l'épaisseur des

(1) Composée en 1794, elle avait trois couplets : 1er, Les Génois avaient dit entre eux, — Les Anglais sont de fourbes gueux; — Ne dansons pas désormais, — Aucun des pas anglais. — Dansons la Carmagnole! — 2e, Les inquisiteurs ont repris : — Les Anglais sont nos bons amis; — Dansons à leur façon; — Les Génois ont dit : — Dansons la Carmagnole. — 3e, Alors, pour tout le carnaval; — Ces messieurs ont fermé le bal; — Les Français qui viendront; — Bientôt le rouvriront; — Avec la Carmagnole. (Belgrano. P. 131.)

nurailles ; deux explosent près de Santa-Maria et sèment a panique. Toutefois, le parti révolutionnaire dont Keith, chef d'escadre, attendait l'action, fut indigné du procédé britannique. Un agent d'Albion, appelant les emmes à renverser le gouvernement ligurien, reçoit uelle Santa-Catherina un coup de sabre qui le couche, nortellement blessé, auprès d'une borne. Ses auxiliaires urlent : *al mare i francesi!* et vont se cacher. Vers 3 heures, la frégate s'éloigne.

Des soldats, des canons, des chariots ont traversé Gênes de l'aube au crépuscule. Massena a passé la porte Romaine, derrière ses gardes. Le soir, les Français font nnoncer une victoire ; ils en soulignent l'importance en ndiquant que les généraux Mélas et Ott sont tués ; mais les civils vont controuver, bientôt, cette information en ffirmant que les Autrichiens campent devant les nurailles de la cité.

Péniblement impressionné après le défilé des blessés, out partisan des Français prévoit les prochaines et grandes épreuves. Plusieurs présagent : « Si Massena succombe dans la lutte engagée, le général Assereto mposera un joug. Où s'élèvent les arbres de la Liberté, a canaille dressera des échafauds et le nouveau gouvernement inscrira sur une liste 10,000 suspects. »

Oudinot pouvait employer, après 10 heures du soir, leux bataillons de la 25e légère aux besognes de police. On braquait des canons au bout des grandes rues. Des cavaliers désencombraient les ruelles. Bolla, un prêtre qui avait sonné la cloche à Santa-Maria di Castello, était rrêté. Les troupes campées la veille à San-Pier d'Arena s'échelonnaient entre La Lanterne et San-Tomaso. L'adjudant-général Andrieu organisait une commission militaire qui, chargée de juger les perturbateurs de l'ordre public, allait se réunir à minuit ; la seule peine ppliquée serait la mort.

Le 7, à 3 heures du matin, le canon gronde. De La Cava, huit pièces tirent sur deux navires anglais cherchant à débarquer des fusiliers. Quelques boulets por-

tent à la hauteur de flottaison. Pour éviter de plus grosses avaries, l'escadrille regagne le large. Cette retraite sert Massena.

A l'aile droite, la division Miollis pouvait chasser les Autrichiens de leurs positions déjà retranchées. Le combat que Darnaud, général de brigade, commençait vers 9 heures, se prolongeait dans l'après-midi. Portés à poursuivre des bataillons rompus, les soldats de l'adjudant-général Hector purent couper toute retraite aux compagnies allemandes chargées de couvrir les corps de Ott et de Gottesheim refoulés, eux, sur les derniers plans de l'Apennin. Trois enveloppements donnent 1,669 prisonniers. Du dernier groupe, on tirait le baron d'Aspres, colonel des chasseurs de ce nom, conseiller des paysans, ami d'Assereto (1).

Deux colonnes d'hommes pris franchissaient à midi et à 4 heures du soir la porte Romaine. Et Massena, qui savait provoquer à propos les acclamations de la foule, se préparait une sorte d'apothéose. Venus de Bavari, 900 hommes des régiments Jordis et d'Aspres et un cadre de 37 officiers, tous désarmés, composaient une colonne que des grenadiers français bordaient. Les Allemands, dont beaucoup étaient blessés, vêtus de tuniques bleues, se trouvaient contraints d'aller au pas militaire, de suivre le général qui, montant un cheval noir, éclairé par de grandes torches, passait le Bisagno et franchissait nuitamment la porte Dell' Arco.

On trouvait, formant là une double haie, la 25e légère. Force qui ne pouvait contenir les flots d'une foule délirante (2). Dans cette marée humaine, aux remous vio-

(1) La conduite de cet officier portait Massena aux rigueurs. Il écrivait le 8, à Degiovanni : « Vous ferez fouiller sur-le-champ et en votre présence, citoyen commandant, M Daspre ; tous les papiers qu'on pourra saisir sur lui me seront remis. Je vous enjoins de le faire garder étroitement ; ne lui permettez de communiquer avec personne : donnez-lui un officier de confiance pour le surveiller et une sentinelle sera placée dans la rue au-dessous de sa fenêtre pour que, sous aucun prétexte, il ne puisse communiquer avec qui que ce soit. Je vous rends responsable de la personne et des actions de M. Daspre. » (Registre d'ordres).

(2) *Bodard à Talleyrand.* — « C'était un spectacle imposant de voir

ents, on remarquait des femmes échevelées, portant des oques, allant pieds nus, hurlant : *Evviva Massena! Evviva rancesi! Morte ai Tedeschi!* Plusieurs pouvaient saisir les ènes du cheval de bataille, s'employer à conduire le ainqueur. D'autres accrochaient leurs mains nerveuses ux étriers, au harnachement. Dix présentaient des cha- elets au chef comme s'il avait le pouvoir de les bénir. egardé comme le sauveur de la cité, il dut saluer la lèbe qui eût, contre un vaincu, tiré des poignards achés sous ses haillons. Ainsi, 20,000 individus com- osèrent l'escorte des Français et des Allemands, don- èrent le luminaire des lanternes, insultèrent les captifs t roulèrent en grandes vagues vers le palais ducal.

Devant le palais national, la commission du gouver- ement ligurien attendait que Massena parût. Il était arangué. Des nobles et des bourgeois, massés sur les narches du grand escalier, écoutaient le général qui emerciait Corvetto d'avoir organisé cette manifestation.

Quand le vainqueur rentrait au palais Doria, les pri- onniers descendaient la rue San-Lorenzo, le vico Del ilo, et ils allaient joindre, voie maritime, leurs frères l'armes parqués autour de grands feux. Entre des sen- inelles vigilantes, ces malheureux ne recevraient qu'une oupe d'herbes et ils reposeraient sur les dalles glacées.

Dans la basse ville, les manifestations s'étendaient. es femmes allumaient de petits cierges devant les adones et chantaient, une fois agenouillees, leurs abituels cantiques. Des hommes buvaient jusqu'à 'étourdir et parlaient haut de fraternité. Des auber- istes avisés organisaient de grands bals en plein air, ù affluèrent jeunes gens et filles. Des soldats de la

trer dans la ville tant de prisonniers autrichiens, piémontais, polo- ais, dalmatiens, dont la structure robuste et la santé vigoureuse con- astaient avec le physique appauvri de nos soldats. Cette remarque n'a s été rappé aux Génois dont la multitude applaudissait à notre iomphe. Il paraît que les troupes impériales puisent leurs principales rces dans les liqueurs dont on les abreuve dans les jours de combat que leur courage ne survit pas à l'ivresse qui l'a occasionné. » (Aff. tr. R. 176. P. 198.)

ırde nationale formaient une chaîne autour de
banque Saint-Georges illuminée. Des flammes de be
gale brûlaient sur plusieurs tours et au faîte des muraill
couvrant Carignano. La joie était presque générale.

Psalmodies, chants, beuveries, danses, ne fure
interrompues un moment que pour entendre les crieu
officiels — ceux que la plèbe appelait aboyeurs.
allaient lire, à chaque carrefour, aux lueurs d'un fal
deux circulaires ; — l'une émanant du gouverneme
ligurien ; l'autre de Massena; elles recommandaient
tranquillité publique.

L'enthousiasme des Génois ne fut qu'éphémère. N
amis du 8 boudaient le 9 parce que, après-midi, la no
velle s'était répandue que les Autrichiens occupaie
San-Pier d'Arena. Un émissaire d'Assereto allait dir
de groupe en groupe : « M. de Mélas est à Savone depu
trois jours. La flotte anglaise a débarqué 3,000 fusilie
devant Vado. Par une insurrection, les habitants
marquisat de Finale ont libéré leur pays de l'occupati
française. Des habitants de la vallée Polcevera o
battu la division Soult. Les corsaires républicains n'ose
plus s'avancer au large. Aucune subsistance n'arrive
de France. Les Napolitains sont en masse à Livourne
L'émissaire conseillait : « Assurons sans retard not
délivrance ! »

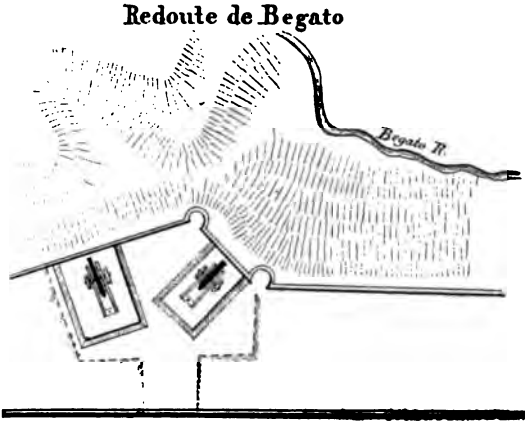
Paroles écoutées. Il faut disperser un rassembleme
formé à 5 heures du soir devant la banque Sai
Georges ; œuvre violente des gardes de Massena. D'a
tres cavaliers font vider les places, emploient la cravach
rétablissent le calme et assurent l'obéissance aux lo

Tant d'événements tenaient l'état-major français
éveil. Déjouer toutes les manœuvres des Autrichier
nettoyer d'ennemis tout le versant méridional de l'Ape
nin, tenir à distance la flotte anglaise, museler
canaille, Massena n'avait plus d'autres projets.

ort de l'éperon

Fort de la tenaille

Redoute de Begato



CHAPITRE V

D'ANGOISSES EN ANGOISSES

tes éprouvées par le Gouvernement ligurien. — Le bruit du tocsin vient jusqu'aux oreilles des Génois. — Le comité Assereto fait oncer que la divison Gazan a été détruite. — Miollis répond par ouvelle d'une victoire. — Exposition au palais national des drax pris à l'ennemi. — Arrivée par mer d'un convoi de subsisces. — Marchesi, directeur de la police, redouble de vigilance. — allation de fourneaux publics où vont s'alimenter les pauvres. — ôlement de tous les citoyens valides au groupe défensif. — Renrissement du pain. — Évacuation des blessés autrichiens à ri.

ı ville, aux manifestations si brutalement réprimées, lme va succéder et durer quelques jours. Quand un le tombé souvent à la veulerie a caché ses poignards, mande encore du pain, sur le ton de la prière; une manière de se montrer.

ı nouvelle du départ de Massena, publiée le 9, à , ne cause ni joies ni surprises dans la cité. Un fax annonce : « *Il fuit !* » un autre répond : « *Que importe !* » Deux heures plus tard, un adjoint d'Out va explorer les quartiers. Son escorte, peu nomse, entend des réclamations et des injures. L'officier re l'isolement, au fond du port franc, des déserteurs s voleurs vite entassés sur une goélette démâtée ise sous les canons du Vieux Môle. En seconde et ıe précaution, les prisonniers autrichiens sont trans- de terre à bord des pontons; moyen de prévenir évasion. Ensuite, on fait la police de la ville.

gouvernement ligurien est passé tout à coup 'étonnement à une angoissante anxiété. Que va r ou chercher Massena qui ne l'a point prévenu

d'une sortie ? Tour à tour, Cambiaso et Corvetto s'interrogent. Il faut aller puiser des renseignements au palais Doria. Le secrétaire Sommariva s'y rend. En chemin il croise un courrier chargé d'une dépêche et d'une proclamation qui sera incessamment affichée (1). Même après information du général en chef, le gouvernement ligurien semble redouter des catastrophes; huit de ses membres, qui vont siéger en permanence, demandent à Oudinot d'assurer leur sécurité ; ils prient Marchesi de prévenir toute sédition ; ils tiennent la garde nationale prête à faire face aux pires éventualités. Jusqu'au cœur de la cité, les bruits du dehors parviennent. C'est le lugubre tocsin qui sonne en haute Polcevera; c'est le pétillement des fusillades entretenues vers Quinto ; c'est le son d'une cornemuse, signal qui doit réunir les paysans insurgés à S. Quirio ; c'est le roulement des chariots remplis de poudre qui descendent de La Lanterne ; c'est la marche rudement scandée d'un bataillon français qui franchit la porte San-Tomaso ; c'est le grondement sourd du canon tiré vers Sestri-Ponente.

Quatre fois, la nouvelle de la destruction du corps de Gazan circule dans les bas quartiers. Miollis, qui traverse la ville pour aller à S. d'Arena, fait démentir. Les patriotes, un moment démoralisés, reprennent courage. Mais ils éprouvent de nouvelles inquiétudes quand, porte Dell' Arco, des réfugiés arrivent et annoncent l'évacuation des postes du Levant. Après les réfugiés,

(1) *Massena au Peuple de la Ligurie.* — « 19 germinal. — Je marche à l'ennemi et je ne quitte pendant quelques instants la ville de Gênes que pour diriger en personne les mouvements de l'armée. — Peuple ligurien, soyez calme et confiant ! — Amis de la Liberté et des deux Républiques, surveillez les agitateurs ; serrez-vous près de nos braves soldats ! — Gouvernans ! les circonstances exigent des sacrifices et des services ; le Peuple les fera avec plaisir ; stimulés son zèle et exécutés avec célérité des dispositions administratives qui vous seront proposées au nom du salut de l'armée. — Nous, concevons de justes espérances ! Elles reposent sur le génie de la République, sur notre fortune militaire et sur le dévouement et l'intrépidité de l'armée française. » (Arch. d'État. Gênes.)

les alarmistes parlent, annonçant qu'entre Novi et Monte-Apparizione, 10,000 Autrichiens et 6,000 paysans s'avancent à grands pas; que les derniers sont bien déterminés à donner l'assaut à Gênes, moins pour en assurer la délivrance que pour rentrer chez eux avec tous les bénéfices du pillage.

Le 10, à 9 heures du matin, des affiches sont apposées. Degiovanni annonce : « 800 Autrichiens ont été pris par Gazan à Campomarone. » Au bas d'un bulletin, les malveillants osent écrire : *Mensonge!* Mais l'arrivée des prisonniers, à 10 heures, détruit une si basse affirmation. Leur défilé donne aux partisans des Français l'occasion de manifester; et ils recommenceront dans l'après-midi, devant 50 Allemands amenés de Voltri. Le soir, deux bataillons garnissent les places Acqua-Verde et Del Principe; ils ne couchent là, derrière les canons, que pour être prêts à frapper tout perturbateur de l'ordre public.

D'où viennent les blessés qui franchissent pendant la nuit les portes Lanterne et Tomaso? Plusieurs convois roulent très vite vers l'hôpital Pammatanone. Le bruit des roues ne couvre pas entièrement les plaintes des agonisants. Le sang tombé des véhicules rougit les pavés. L'aube revenue, des citadins s'informent auprès des charretiers. Diverses nouvelles circulent; les plus mauvaises s'accréditent : « 60 officiers et plus de 500 hommes ont péri vers Sestri; 2,000 sont grièvement blessés; la troupe républicaine est en déroute. » Dans la soirée du 11, six chariots remplis d'éclopés traversent l'Acqua-Verde. On crie que les paysans insurgés se préparent aux sanglantes besognes qui suivent ordinairement l'assaut. La panique porte les bourgeois à transporter hors de la ville des objets précieux. La police doit arrêter cet exode.

Venus de Recco, des émissaires d'Asscreto avaient pu joindre à Carignano des dissidents qui répandaient le 12, le matin, ces nouvelles : « Massena vient d'être blessé à la cuisse devant Albissola; — c'était Gardane

— les Anglais vont occuper Voltri ; l'armée autrichienne descend de Monte Faccio ; un triumvirat s'organise pour chasser les Français et arrêter leurs partisans. »

Cambiaso, Miollis et Degiovanni se concertent. Ils prennent sans tarder les mesures propres à désarmer les ennemis de l'intérieur. En diminution de charges, les 2,600 prisonniers entassés sur les galères sont renvoyés à la condition de ne plus servir durant cette guerre, avant d'avoir été régulièrement échangés. Le colonel d'Aspres, qui s'est engagé pour lui et pour eux, va conduire vers Quinto des soldats devenus insolents après avoir été humbles, jusqu'à la bassesse, devant leurs vainqueurs. Leur départ effectué, le ministre de la police fait annoncer que « jusqu'au 15 juin, toute personne tirant un feu d'artifice ou des coups de feu sans autorisation spéciale sera emprisonnée. » Moyen d'empêcher qu'on ne fît des signaux à l'ennemi.

Tard, un bulletin arriva à la Commission ligurienne qui rédigeait un appel aux paysans du Bisagno et de la Polcevera afin de les calmer. Cambiaso s'empresse de lire à ses collègues :

« Soult a remporté en plein Apennin une grande victoire. Il garde 7 drapeaux, 6 canons, 3,000 prisonniers. Par suite de ce succès, l'armée autrichienne est en déroute. M. de Mélas fuit vers Turin, avec des bataillons débandés. » Corvetto reçoit une lettre d'Oudinot qui annonce un succès de Suchet (1). Place San-Lorenzo, on dit que Massena est rentré à Gênes et reparti après avoir passé une heure au palais Doria. On croit qu'il dirige le combat nocturne livré vers Monte Faccio. Dans l'obscurité, les partisans d'Assereto affichèrent un nouveau manifeste quand le gouvernement avait reçu

(1) *Oudinot, général de division, au citoyen Corvetto.* — « De la tour de Cogoleto, le 23 germinal, à 4 heures du soir. — Je m'empresse de vous annoncer que le général Suchet en s'emparant de la position importante de Saint-Jacques y a fait deux mille prisonniers. — Nous sommes toujours à la poursuite de l'ennemi. Le général en chef compte coucher ce soir à Varazze. Salut et considération. » (Aff. Étr. R. 176. P. 187.)

t lu un avertissement du déserteur, ce que Massena evait lui reprocher (1).

Le chef de brigade Pouchin, adjoint à Degiovanni, eçoit les sept drapeaux pris. Dès que paraît l'aube du 14, l les fait arborer aux fenêtres du palais ducal. Devant es trophées, plus de 2,000 Allemands défilèrent entre 0 et 11 heures. La multitude regarde passer. Elle paraît ndifférente au succès des Français, quand les enfants t les vieillards meurent dans les taudis où le pain nanque.

Au cours de la journée, des curieux vont occuper les errasses et observer. Par-dessus la longue échine du Monte Lanterna, ils aperçoivent treize navires anglais échelonnés devant Arenzano; ils voient la flottille des corsaires français quitter le port à 9 heures, louvoyer près de S. d'Arena et rentrer sans s'être engagée. Ils voient les feux de mousqueterie en haute Polcevera. Est-ce illusion ou réalité ? Non loin de Varazze, des chaloupes balayent le rivage du feu de leurs canons; es républicains s'éparpillent et fuient. Les ténèbres enveloppent l'action militaire. Miollis tâche de calmer es anxiétés en annonçant une victoire de Massena. Des natelots annoncent que le général en chef est rentré de ive force à Savone.

Pas de nouvelles officielles les 15 et 16 avril. Morin s'adresse, pour en obtenir, au gouvernement ligurien qui attend aussi des informations. Le canon tonne à l'est. Des prisonniers autrichiens arrivent, en groupes serrés. On se bat encore le 17, dès l'aube. Quelle fraction se trouve engagée... Celle de Miollis ou celle de Soult ? L'action semble se rapprocher des murs d'une

(1) *Massena au gouvernement ligurien.* — « Cogoletto, le 23 germinal. — Ce n'est pas sans étonnement et sans la plus vive indignation que j'ai lu la copie de la lettre que le méprisable Assereto vous a écrit, citoyens gouvernants. Je vous invite à ne pas lui répondre; quant à moi, dans quelques jours, je lui donnerai de mes nouvelles. — L'ennemi fuit; à mon grand regret, je ne pourrai peut-être pas lui faire mes adieux, c'est ce que je tâcherai cependant de faire demain de très bonne heure. Dans la nuit de demain, je serai à Gênes. » (Arch. d'État. Gênes.)

ville où cent mille individus éprouvent les plus vives anxiétés, quand Marchesi surveille leurs faits et gestes.

L'évacuation des magasins de Voltri indiquait la défaite des Français. A quelle extrémité se trouvait réduit Massena? Cet officier rentrait à Gênes, le 18, quand place Del Principe, un portefaix affirmait qu'il était prisonnier. Son attitude n'indiquait ni la fatigue ni le découragement. Comme un brillant état-major composait sa suite, aux yeux du peuple étonné, le général en chef semblait rapporter les bénéfices d'une victoire plutôt que les déceptions d'un vaincu.

A 2 heures du soir Massena forçait le gouvernement ligurien à donner du pain. Rassasier le soldat et le peuple, rien n'était plus nécessaire. On obtient de l'argent en imposant, encore, l'impopulaire recette de dix pour cent sur les loyers au-dessus de cent francs et recouvrable le jour même. De plus, le gouvernement faisait prendre, sous forme d'emprunt, tout l'argent qui était à la poste aux lettres, la caisse des édiles, les marchandises abritées dans le port franc : spoliations qu'excusaient d'impérieux besoins. Quiconque osait refuser le paiement des nouvelles contributions recevait la visite des gendarmes; hommes féroces qui brisaient les portes point ouvertes à la première sommation. La police prêtait son aide, obligeait les habitants à circuler quand le canon tonnait vers Voltri, lieu où Gazan s'est engagé contre les Autrichiens de Lattermann.

Des blessés arrivent; ils sont nombreux. Comme la fièvre épidémique redouble, dans les chaudes journées, les hôpitaux regorgent, jusqu'aux greniers. A soigner tant d'hommes, les médecins civils et militaires ne suffisent plus. La pharmacie et le bouillon manquent. De soixante, la mortalité passe à cent dix, quotidiennement.

Le général Antoine Marbot succombe. Son fils (1),

(1) Marbot (Jean-Baptiste-Marcelin), né le 18 août 1782, à Attillac (Corrèze). Engagé volontaire à Paris, le 3 octobre 1799; maréchal des logis le 2 décembre; nommé sous-lieutenant à titre provisoire le 2 janvier 1800, sans avoir servi un jour dans les rangs. Secrétaire de son

rétaire d'état-major, demande à Massena de rendre défunt des honneurs extraordinaires : la sonnerie des ches restées muettes depuis deux semaines, un office première classe à San-Lorenzo, une salve d'artillerie. es prières, on ne peut accorder qu'un digne convoi ne tombe sur les remparts, entre les porte Romaine Dell' Arco; tombe fermée le 18, en présence du gé-al en chef et de tout l'état-major qui avaient suivi le voi après dîner.

La matinée du 19 se passait en inspections. Pour être mesure de soutenir un siège, les généraux marquaient mplacement des gros postes à établir; ils envoyaient 00 hommes dans les forts du nord; ils décidaient que gouvernement ligurien mettrait à la disposition du nie, 30 maçons, 15 ouvriers terrassiers, du sable, du nent afin de renforcer une muraille. A midi, on faisait rcher deux bataillons et six canons vers Monte ccio. Le soir, une « Commission spéciale de guerre » it créée. Vrai comité de Salut Public, qui gouverne-it Gênes « avec l'agrément de l'autorité militaire ». razzo, Bollo et Sommariva formaient ce triumvirat. Tous moulins de Sestri et du haut Bisagno nous étant is, « *l'acquedotto* » coupé par les paysans, il faut établir s meules à bras (1). Thiébault est chargé d'assurer leur nstruction; mais elles ne fonctionneront pas tout de ite, car le blé manque. La croisière anglaise redoublant e vigilance, Guyot ne peut amener au port sa flottille. lors, les alliés visaient moins à vaincre l'armée fran-aise qu'à affamer le peuple qui deviendrait leur meil-ur auxiliaire.

ère, il n'a pas paru au 1er régiment de hussards, ainsi qu'en témoigne ne lettre du colonel de ce régiment. Difficilement, Bonaparte confirma, 7 août 1800, la nomination arrachée à Championnet mourant. (Dos-ier administratif.)

(1) Salimbeni, chef de brigade du génie, indique, le 26 avril, l'état des noulins : « Castelletto, 21 meules; Capucins, 6; Carigano, 10; Fos-ato, 4; Couvent delle Fiesche, 1; Santa-Marta, à bras, 53; Sturla et isagno, 34. — Total : 129. » Ces meules pouvaient broyer, par jour, 89 emines de blé. (R. 36. P. 290.)

Le 20, la droite de l'armée d'Italie, armée que Carnot évaluait à 50,000 hommes, n'a plus pour évoluer qu'un champ de quelques hectares. Ott l'enserre avec des lignes de baïonnettes; Keith manœuvre pour l'écraser sous le poids de ses bombes; une flottille napolitaine renforce le blocus; les paysans gardent les forces nécessaires à donner l'assaut. Les agresseurs s'attribuent déjà les dépouilles du vaincu.

Massena put tenir en échec, du 20 avril au 3 mai, les régiments poussés contre ses bataillons, gagner une victoire sur Gottesheim qui descendait le Bisagno, permettre à Soult de reprendre à Ott et San-Pier d'Arena et les Deux Frères.

Contenus entre les murailles des remparts, les Génois demandent sans cesse des nouvelles. Proclamations, ordres du jour se succèdent. On lit aux carrefours et devant les églises *le Moniteur Ligurien* et *le Courrier Italien* qui enregistrent les événements, sans arriver toutefois aux détails.

Ott refusant d'échanger les prisonniers, en violation des conditions précédemment acceptées, Massena veut se débarrasser des bouches inutiles. Le 21, il fait ranger 2,500 individus devant la caserne du Môle. Des rangs, il fait sortir les Polonais décidés à servir sous nos drapeaux; les autres soldats vont passer la porte Dell' Arco, rejoindre leur armée derrière Monte-Apparizione.

En outre, avec des Génois qui, recevant la solde et les vivres, se disaient prêts à nous seconder en toute action militaire, Pouchin peut réunir des recrues : Napolitains, Romains et Piémontais, réfugiés qui, formés en Légion, armés, habillés de drap bleu, serviront sous Rossignoli et se porteront d'abord entre la première enceinte de Gênes et la Tenaille afin d'être prêts à marcher, au premier signal donné, à l'est ou à l'ouest.

Il ne se produisit pas d'autre événement le 22 que l'attaque d'une frégate anglaise qui visait La Lanterne, le soir; témérité qui lui valut d'éprouver d'assez grosses avaries.

Une partie de la matinée du 23 fut remplie du bruit d'une bataille. Le canon tiré près de S. d'Arena réveillait les citadins. La fusillade crépitait encore au bord de la Polcevera lorsque, vers 9 heures, un parlementaire anglais entrait dans le port, remettait une lettre au chef de poste gardant l'arsenal et repartait. Plus tard, 300 prisonniers autrichiens défilaient entre la porte San-Tomaso et le réduit des galères.

Massena, qui se rend au palais gouvernemental, entend les ovations de la garde nationale qui voit en lui un général invincible. Il va signer des ordres : arrestation du consul américain qui faisait passer sous son drapeau de sauvegarde des renseignements à l'ennemi; réquisition des chevaux appartenant aux officiers sans troupe; poursuites à exercer contre deux boulangers qui avaient vendu un franc la livre du pain de mauvaise qualité; surveillance des agioteurs. Et, en informant plus tard les Génois que M. de Mélas lui offre une capitulation honorable, il demande instamment aux vieillards de se rappeler quelles horreurs ont commises les Allemands sur leur territoire, en 1746, quand déjà la France était leur fidèle alliée.

Le 24, nouvelle proclamation au peuple ligurien. On lui annonçait des succès et une prochaine délivrance (1).

(1) « *Génois*. — Le général Oudinot, chef de l'état-major général de l'armée, est arrivé auprès du lieutenant-général Suchet. — Il est faux que le général Suchet ait été battu : il a repoussé l'ennemi et au lieu d'avoir perdu 1,000 hommes à la dernière affaire, il a fait 300 prisonniers. Il a reçu et il reçoit des renforts de France. — Les armées du Rhin et de réserve ont dû se mettre en mouvement du 10 au 20 germinal; celle du Rhin est forte de 150,000 hommes; celle de réserve de 70,000. L'armée de réserve entre en Italie par la vallée d'Aost. — Le Montcenis est repris par l'aile gauche de l'armée d'Italie. — La forteresse de Savone est approvisionnée pour un mois. — Le général Carnot est ministre de la guerre; le général Berthier commande l'armée de réserve. — L'ennemi a voulu la guerre : les armées françaises ouvrent la campagne avec un développement de forces tel qu'il doit par la victoire le forcer d'accepter la paix. — Habitants de Gênes, l'armée d'Italie, ferme dans la résolution de vous défendre, hâte l'époque de votre délivrance. Persévérez avec elle et avant quinze jours, l'ennemi aura évacué la Ligurie. » (Reg. d'ordres.)

Des hommes affamés et inquiets n'écoutaient que le canon de La Lanterne qui tirait, le matin, sur une chaloupe anglaise visant à disperser un rassemblement de soldats formé devant S. d'Arena, puis à détruire deux bateaux venus de Loano et chargés ; mais sous la protection d'une galère que Bavastro commandait, ces bâtiments pouvaient gagner le port franc ; ce qui permettrait de remettre, au grenier des subsistances, avec la cargaison d'un voilier arrivé la veille, douze cents sacs de blé.

Les indigents allaient applaudir l'avis du rétablissement des fourneaux publics. Dans une grande marmite fixée sur un petit chariot, la soupe d'herbe était vendue 10 centimes la potée. Jusqu'à 3,000 individus, tous minables, faisaient queue pour obtenir une portion. Souvent, la charité des cuisiniers s'exerçait envers des enfants qui n'avaient ni famille ni amis, orphelins de tout âge, lesquels formaient des escouades s'abritant dans les logis abandonnés. Et souvent, au peuple si besogneux, des soldats se mêlaient, indisciplinables individus qui vendaient leur équipement pour acheter des subsistances, trafic que des pénalités allaient punir. Tout habitant qui achèterait désormais le moindre objet aux troupes payerait 200 livres d'amende et subirait six mois de prison. Loi qui pouvait ruiner les brocanteurs levantins, livournois et sardes tenant soixante boutiques dans la ville ; courtiers de la révolution qui cachaient des armes.

Au coucher du soleil, une tempête de vent balayait les rues. Trois grands bivouacs installés place de l'Acqua-Verde furent ravagés. Des chaloupes napolitaines, rasant les côtes, éprouvèrent de graves avaries. Une pluie diluvienne fondit sur les troupes, campées hors des murs ; intempérie qui durait les 25 et 26 avril.

Dans la journée du 25, l'inlassable Massena dicte des ordres. Rompue à toutes les besognes, la commission gouvernementale enregistre. L'imprimerie nationale publie, fait vendre ou afficher chaque feuille contenant

un décret. — Un pain pesant 9 onces ne pourra être vendu plus de 16 sols. — L'état de siège commandant des précautions, les portes de la ville seront ouvertes à 5 heures du matin et fermées à 7 heures du soir. — A 10 heures, la nuit, tous les habitants rentreront, au signal d'un coup de canon tiré au Môle. — Chaque jour, à midi, la garde nationale se réunira devant le palais ducal où les ordres de service lui seront donnés. — Tout citoyen valide qui ne sera pas inscrit au groupe de défense subira des pénalités. — Aucun individu ne pourra franchir les poternes sans être muni d'un permis. A de telles prescriptions, le gouvernement ajoutait dans la matinée du 26 : — Ordre aux boutiquiers de tenir leurs magasins ouverts; — aux habitants déchargés du service militaire, de verser leurs armes; — aux soldats et miliciens, d'observer le respect des personnes; — aux pauvres, d'éviter toute manifestation intempestive. Sages recommandations, que les femmes privées de soupe osèrent mépriser en couvrant d'injures et de pierres les députés liguriens qui se rendaient du quartier Portoria au palais national. A l'appel des blessés, les hussards paraissaient et ils chargeaient rudement une multitude prompte à s'enfuir. Cette répression s'exécutait dans le temps où un navire venu de Sardaigne apportait soixante-dix sacs de blé; mais la flotte anglaise fermait encore la route maritime, chassait un autre bâtiment et bombardait San-Pier d'Arena.

Il ne parvint dans Gênes, le 28, que les bruits d'une canonnade. On tirait de la Tenaille sur les Autrichiens descendus en Polcevera. De la Cava, les artilleurs visaient une frégate anglaise embossée devant les bouches du Bisagno. Pour répondre au premier feu, les Allemands bombardaient une bicoque placée devant Cornegliano.

Le renchérissement des subsistances doit causer des troubles, le 29. Quelques boulangers demandent 18 sols l'une livre de pain moisi. L'épicier tient la douzaine d'œufs à 3 francs et il taxe à 35 sols un morceau de lard

pesant 200 grammes. A 10 heures du matin, un garde national qui veut protéger un boutiquier assailli est frappé et désarmé. Ses camarades le dégagent et violentent les perturbateurs ; toutes les boutiques se ferment. Sur les places, une nouvelle circule : « 20,000 Autrichiens vont donner l'assaut à Gênes. » Dans les rues, des groupes attendent un communiqué officiel lorsque Massena sort du palais Doria pour se rendre à La Lanterne. La multitude regarde passer l'homme qui l'asservit; elle reste muette. Dans l'après-midi, chacun se demande pourquoi les blessés allemands soignés à Santa-Chiara sont emportés vers Sestri. Un armistice est-il donc signé ?

Non, puisque le canon recommence à gronder le 30, avant 4 heures du matin. Cette fois, les Autrichiens attaquent furieusement les lignes françaises. Des positions emportées, ils les perdront dans l'après-midi. Durant l'action, un nommé Ardoino, monté sur les remparts afin d'assister au spectacle de la guerre, mais soupçonné de préparer des signaux, est tué par un garde national.

Marchesi agit. La compagnie des portefaix se voit contrainte à transporter les blessés; un lamentable défilé de loques humaines dure dix heures; du sang noir arrose les rues et les ruelles; 200 cadavres, dépouillés des uniformes, peuplent le cimetière du Bisagno où les soldats du génie creusent les fosses.

Le soleil couché sur une rude et sanglante journée, 1,100 prisonniers autrichiens défilent à travers la cité qu'ils voulaient prendre le matin ; c'est pour orner le triomphe du vainqueur. Mais le peuple a regagné ses ruelles; il fuit tout spectacle militaire. En lui couve une sourde révolte dont l'explosion sera retardée, encore, par l'accomplissement des devoirs religieux.

CHAPITRE VI

MANIFESTATIONS RELIGIEUSES ET POLITIQUES

Le mois de Marie. — Massena fait célébrer ses succès à la cathédrale Saint-Laurent. — Des contributions extraordinaires sont imposées. — Expulsion du consul d'Espagne. — Établissement des moulins à chevaux. — Les Anglais et les Autrichiens repoussent tout Génois qui veut franchir la ligne des postes avancés. — Des portefaix se préparent à recevoir les Allemands le 11 mai. — Nouvelles défaites des troupes autrichiennes. — La populace acclame encore Massena. — Il faut nourrir les indigents.

Suivant d'ancestrales coutumes, les Génois ajournaient tous travaux, éloignaient toutes préoccupations afin de se masser dans les églises, à l'ouverture du mois de Marie. Massena avait obtenu que la victoire du 30 avril serait célébrée le jeudi 1er mai à San-Lorenzo ; il assistait au *Te Deum* avec son état-major. Des chants religieux, répétés devant les madones, couvraient la voix des crieurs publics : « Tous les citoyens qui doivent, en raison de leur âge, participer à l'organisation de la Garde nationale, sont invités à se présenter dans les vingt-quatre heures au bureau de la place pour être incorporés dans les bataillons de quartier, faute de quoi ils y seront contraints par les gendarmes. »

Mais le 2 mai, dès 4 heures du matin, canonnades et fusillades retentissent dans l'Apennin. Quand l'action militaire s'étend du mamelon Coronata à Rivarolo, l'artillerie des Tenailles tire sans cesse. Le nombre des blessés ramenés en ville indique quelles pertes ont subies les Français, dont la troupe rentrait, par la porte San-Tomaso, après midi et demi : hommes harassés qui portaient des fusils cassés ou des échalas ; tambours

aux caisses défoncées ; gardes sans shakos ; convoyeurs d'artillerie ramenant deux canons mis hors d'usage; ambulanciers traînant des éclopés. Revers inattendu, la défaite du 2 mai effaçait la victoire du 30 avril; elle laissait toute liberté aux Autrichiens d'avancer leurs lignes entre Cornegliano et Nervi.

Alors, la Commission ligurienne devait se procurer des ressources. Une contribution de 500,000 francs, frappée le 7 mars, devenait exigible le 2 mai (1). De plus, on allait exiger l'impôt des loyers, balcons, enseignes. L'intendance française, voulant se débarrasser des charges, faisait transporter 124 blessés allemands sur les navires anglais; et, à la proposition de Vernet, chirurgien en chef, un hôpital commun aux belligérants était organisé à Sestri, palais Durazzo, où les Autrichiens fourniraient.

Corvetto signalait son activité : en faisant diriger vers Savone Pierre de la Paz, consul d'Espagne, espion des Anglais; en ordonnant de rechercher les agents d'Assereto; en poursuivant les ennemis de la République qui le représentaient sur les murs, au charbon, en tonneau, depuis qu'il avait fourni des futailles pour assurer la défense du fort Quezzi. En homme brave, il se moquait des quolibets et il défiait les attentats.

On put goûter le 3 un repos relatif. Seules, les batteries du Nouveau Môle et celle de La Lanterne vont tirer, après midi, sur une chaloupe détachée de l'es-

(1) Emprunt sur trente-huit personnes : « Albertie Joseph, 2,000 francs; Baelice, 1,500; Bisso, 2,500; Bacigalupo, 2,000; Bono, 1,000; Calesio Dominique, 2,000; Castillino, 3,000; Costa Joseph, 2,000; Casanova, 1,500; Marin Barmo et Benedetti, 1,000; Delle Piane Antonio, 2,000; Durazzo Jacques-Philippe, 5,400; Franzone Dominique, 1,500; Fabione Joseph frères, 2,000; Ferrero, 2,000; Greco Emmanuel, 2,000; Ghillina Joseph, 3,000; Gauli, 2,000; Ghiraldo Ambroise, 3,500; Montebruni Louis et frère, 3,500; Movando Joseph, 2,000; Morcio Joseph, avocat, 1,500; Pallavicini Jérôme, 7,000; Passagno Stéphane, 2,000; Podestà Jacques-Philippe, 2,000; Pollevi Jacques, 2,000; Rassia André, 1,000; Palmieri Orefice, 2,000; Podestà Dominique fratelli, 1,500; Pastoir Jean-Marie, 1,000; Rebisso, 4,000; Regni père et fils, 5,000; Sorviva Antoine, 1,500; Santorro, 2,000; Spinola Paul et Joseph frères, 3,000; Zinago Nicolas, 1,500. » (R. 36. P. 114.)

cadre anglaise. Aussi, dans la direction du nord-est, une reconnaissance tiraille avec les avant-postes de Gottesheim.

De bonnes nouvelles sont publiées. — Un convoi de blé étant signalé, soixante meules placées dans l'ex-couvent Santa-Martha pourront assurer la mouture. — Arrivée en haut Piémont d'une armée de 40,000 hommes, laquelle n'a qu'un seul but : délivrer Gênes ; — retour d'Égypte du corps d'expédition : 15,000 soldats pouvant former à Nice une colonne de secours.

Le 4 mai, l'activité des partisans d'Assereto s'exerce à organiser devant l'église Saint-Pierre une procession qui, après avoir encensé la Madone, acclame le nom de Chiaramonti couronné pape; nouvelle qui vient d'arriver. Aux cris de : *Evviva il papa*, des bourgeois ajoutent : *Libertà per Genua !* La populace hurle : *Morte ai Francesi !* Paroles qui seront entendues d'un parlementaire anglais arrivé dans le port (1).

Ce que Cambiaso avait appelé « la trêve de Dieu du mois de Marie » est terminé le 5. L'Autrichien se fait canonner vers Nervi. Quand l'Anglais veut insulter San-Pier d'Arena, La Lanterne le couvre de mitraille. Gottesheim s'approche encore de Monte Faccio.

En ville, des rumeurs circulent. Un grenadier trouve, ruelle San-Matteo, fixé au mur, cet avertissement : *Mas-*

(1) *Keith à Massena.* — « A bord du vaisseau de S. M. Britannique *le Minotaure*, à la hauteur de Gênes, le 4 mai 1800. — MONSIEUR. — Trente-cinq de vos compatriotes, compris sous le nom des non-combattants et par conséquent non sujets à la détention ont été pris à Finale par S. E. le général Mélas. Il me les a adressés avec sollicitation de vouloir bien leur permettre d'aller auprès de vous à Gênes, à laquelle demande j'ai tout de suite adhéré. »

Massena refusait de recevoir ces employés civils, ces bouches inutiles. Keith lui envoyait, le même jour, sa décision : « J'ai reçu dans ce moment votre lettre. Par la même raison que les non-combattants vous seraient à charge, ils le sont aussi à moi-même. Je n'ai point de bâtiment de réserve pour les transporter en France ; c'est pour cela que j'ai ordonné qu'on les débarquât sur la côte, à laquelle mesure je suis contraint par l'accomplissement de mon devoir et de ma charge publique. — Votre très humble et très obéissant serviteur. » (R. 37. P. 41 *bis* et 44.)

sena, tu ne sortiras pas vivant de Gênes. Si le général en chef plaisante à l'adresse du conjuré qui charge un pistolet et qui aiguise un poignard, le Gouvernement ligurien s'effraie ; il fait doubler les postes de la garde nationale ; il commande des brutalités à la police ; il ordonne des arrestations.

Le 5, un bâtiment peut forcer le blocus anglais : les denrées mises à quai vont alimenter durant quatre jours l'armée et le peuple. Une fois repu, le peuple se moque des bourgeois et des nobles forcés d'engager même leurs vaisselles pour acheter du pain de seigle vendu jusqu'à 3 sols l'once ; heures graves, pendant lesquelles on gémit dans le palais.

Seul, le spectacle des mouvements exécutés par la flotte anglaise pouvait occuper les Génois, le 6 ; vingt bâtiments s'échelonnaient hors de la portée du canon français ; leurs vigies guettaient toutes voiles apparues en haute mer, et, tard, des transports allaient débarquer à Recco 600 hommes venus de Livourne.

L'artillerie des Tenailles envoyait, dans l'après-midi, quelques boulets aux Autrichiens qui menaçaient Rivarolo.

La nuit sera traversée d'un événement inattendu. Dans le port franc, une patrouille tire sur les prisonniers allemands qui, mourant de faim, veulent s'évader des galères. Plusieurs bravent la mort et gagnent la ville où ils vont troquer, chez le brocanteur, leurs habits neufs contre un haillon : ainsi affublés, ils mendient le long des rues dans la journée du 7 : ils pillent une cuisine installée en plein air : ils ramassent, rue Cannetto, des feuilles d'ail et d'oignons vite dévorées ; il faut arrêter quatre Hongrois parvenus à la porte San-Tomaso.

Les Génois qui ont obtenu ou acheté un passeport s'évadent en quelque sorte de la cité. Arrivés en Polcevera, des postes autrichiens les arrêtent (1) ; contraints

(1) *Le baron d'Ott à Massena.* — « MONSIEUR LE GÉNÉRAL. — Il m'arrive continuellement des habitants de Gênes à mes avant-postes. Comme je n'ignore pas, M. le général, que vous savez tout aussi bien que moi

. reprendre le chemin de leurs demeures, ils se déso-ent. D'autres citoyens voudront tenter l'évasion, par ner; la brutalité anglaise les repoussera (1).

Keith reste sur le qui-vive. Ses espions l'ont prévenu ue Sibille, chef de la flottille franco-génoise, allait enter une démonstration dans la nuit du 7 au 8; seul noyen qu'il eût d'ouvrir l'accès du port à un convoi ttendu de Nice. Or, l'amiral employait à faire bonne arde des bâtiments napolitains récemment arrivés. e 8, à une heure du matin, Bavastro suivait le mouve-nent des chaloupes orientées vers S. d'Arena. Aux pre-nières lueurs du jour, l'artillerie des deux bâtiments *Massena* et *Galea* ouvrait, contre les bateaux de surveil-ance, un feu très vif que devaient soutenir les batte-ies de La Lanterne, fort où Massena était arrivé à heures. Son état-major et 40 guides l'accompagnaient; le l'observatoire, cet escadron d'élite pouvait suivre l'ac-ion du combat naval; il voyait les Napolitains virer, uis raser la terre; il apercevait un bâtiment ennemi ui coulait, un autre fortement endommagé quand l'es-adrille exécutait sa retraite. Devant Albaro et devant ênes, tout était terminé à 7 heures. Victorieux, les

es lois qu'observe un corps d'armée bloquant une place, j'ai l'honneur le vous prévenir que j'ai donné ordre à tous mes avant-postes de faire eu sur toutes les personnes sans distinction qui voudraient, sans ma ermission, les dépasser. — Je vous prie, Monsieur le Général, de faire onnaître ces mesures à vos avant-postes, car les cruautés qui en ré-ulteront ne pourront rejaillir que sur vous... — Quartier général de estri, le 9 may 1800. » (R. 37. P. 68 *bis*.)

(1) *Keith à Massena*. — « 14 mai 1800. — Plusieurs individus ont été rrêtés la nuit dernière et aujourd'hui même tentant de quitter le port le Gênes pour des raisons qui sont aussi bien connues de vous que de noi. Dans les circonstances actuelles, je sens qu'il est de mon devoir l'employer tous les moyens d'empêcher le départ d'une seule per-onne de la ville et je vous fais connaître que j'ai publié des ordres de aire feu sur eux et d'user des plus rigoureuses mesures pour con-raindre leur retour. Les calamités, par conséquent, que les individus pourraient éprouver par la violation de mes ordres ne devront être ttribuées qu'à ceux qui leur fournissent la liberté d'agir ainsi, parce que, dans notre situation présente, les lois de la guerre établies ne vous autorisent pas d'accorder de telles permissions et les règles ordi-naires de la prudence me défendent de les respecter. » (R. 37. P. 177 *bis*.)

corsaires républicains rentraient au port. Satisfait, Massena rentrait au quartier général.

C'est là que d'importants travaux administratifs allaient l'occuper. Il fallait abattre les chevaux pour alimenter les troupes: — contrôler les distributions faites au peuple: — soutenir le Gouvernement génois qui fléchissait sous le poids des tâches; — rechercher les conspirateurs; — s'armer contre les canonnières anglaises qui dans les nuits des 8 et 9 mai, devaient jeter des boulets sur les quais.

A la Commission ligurienne, le général en chef écrivait le 9 : « Que des hommes sûrs, venus de Sassello, rapportaient que le général Mélas y était passé avec 11,000 hommes dirigés sur Turin parce que le général Berthier avait battu les Autrichiens et que sa troupe se trouvait postée entre Suze et Turin. » Ces bonnes nouvelles, vite portées au palais national, faisaient prévoir la prochaine levée du blocus de Gênes. Traduites, affichées, elles rendaient le courage aux hommes qui avaient désespéré un moment de voir triompher enfin notre cause.

L'annonce d'une définitive occupation française faisait accepter plus facilement les épreuves: exigences de l'impitoyable Marchesi; despotisme du militaire français: vols et injures des réfugiés; stationnement durant trois ou quatre heures avant d'obtenir une soupe d'herbes: achat de farine mélangée de son à 27 sols la livre, de riz à 26 sols, de vermicelle à 30 sols.

Par mesure de sûreté générale, le 10 mai, les portes de Gênes ne furent plus ouvertes qu'à 8 heures du matin. Ce jour-là, plusieurs bataillons traversèrent la ville, au pas accéléré. Craignant une sédition, la municipalité fit distribuer dans chaque quartier quatre sacs de farine que durent se partager les indigents. Une seule démonstration militaire eut lieu, à 5 heures et demie du soir: salve d'artillerie tirée loin du port par un bâtiment napolitain, lequel voulait sans doute mesurer les distances en vue d'un prochain bombardement.

Des portefaix annonçaient que les Autrichiens avaient décidé d'entrer le dimanche 11 mai à Gênes. La plèbe se préparait à les bien recevoir, quoi qu'ils pussent exiger. On voulait veiller tard, le 10, devant les églises, afin de pouvoir répondre au signal qu'Assereto devait donner de Carignano à ses partisans. Des patrouilles forçaient le peuple à rentrer; et le 11, à 4 heures du matin, le roulement du tambour annonçait aux agitateurs, restés attentifs, que d'extraordinaires mesures militaires pourraient maintenir l'ordre si une bataille se livrait non loin des remparts.

Du clocher de San-Lorenzo, quelques hommes eurent le spectacle de la guerre. A 5 heures et demie un feu de fusils détona au sommet de Monte Rati; deux heures plus tard, les Français commencèrent l'attaque et purent occuper la colline de Paisone; à 7 heures, la flotte anglo-napolitaine se rapprocha du port et tira une grande salve; mais aucun projectile ne porta; à 10 heures, une demi-brigade républicaine, vivement abordée, évacue les positions d'Albaro; trente minutes plus tard, quelques pelotons d'infanterie rentrent dans le fort S. Tecla et tirent à eux les échelles; en même temps, l'artillerie des Tenailles tire dans la Polcevera; à 11 heures, les feux cessent, partout; ils ne se rallumeront que dans l'après-midi, si loin des murailles que les détonations ne s'entendent qu'en roulements confus.

Massena sortait de Gênes à 4 heures. Il se dirigeait vers la Madonna del Monte, lieu où Bianchi d'Adda, lieutenant du génie cisalpin, faisait construire une redoute. A 6 heures, les guides précédant le général passaient la porte Dell' Arco et criaient : « Victoire! » L'état-major était si bruyant, si joyeux, si expansif, que la garde nationale s'étonnait. Un officier annonçait les prises : « 3,000 Autrichiens capturés »; un autre affirmait que sur tous les points, l'ennemi battait en retraite. Un troisième indiquait la capture d'un convoi saisi : blé et bétail. A 7 heures et demie, des affiches confirmaient les nouvelles données verbalement. A 8 heures, les

crieurs publics allant de carrefour en carrefour invitaient les habitants à illuminer. Aux balcons, on plaçait des lampes et des chandelles. Dans les églises, le luminaire du « mois de Marie » était doublé. Les concierges et employés du palais national suspendaient 300 lanternes. Une musique militaire cheminait par les grandes rues. A sa suite, 10,000 individus se pressaient; foule noire et hurlante : *Evviva il grande Massena!* Massena devait paraître au balcon du palais Doria et saluer des hommes qui avaient voulu, la veille, lui planter un poignard dans le dos. Et la foule se portait en grand remous voie maritime pour voir défiler 1,500 prisonniers allemands. Placés entre les pelotons de la 2e légère, les malheureux s'avançaient lentement; ils demandaient le pain que l'escorte leur avait volé : *Bitte, brot!* A coups de crosse, des brutes les faisaient taire; poussés et parqués entre les murailles en bois du palais, ils demeuraient silencieux, abattus.

Est-ce pour annoncer des réjouissances que le canon tonne, après minuit, au fort des Tenailles ? Question à laquelle les soldats de patrouille ne veulent pas répondre. On s'y bat. Quelques volées de mitraille éloignent les Autrichiens venus par surprise occuper un poste que 200 Polonais et la Légion Rossignoli avaient voulu abandonner.

Dans l'agglomération, la misère augmente. Le comité des subsistances ne peut plus fournir à l'avidité de 50,000 indigents. Les neuf hôpitaux contenant 3,304 malades, le 11 (1), sont dépourvus de pain. Toute mendicité, toute prière restent inutiles. Les cœurs se cuirassent d'indifférence. L'homme n'a plus pitié de son semblable. Et l'agioteur exploite. Un pain blanc est vendu 12 francs les 3 onces; le boisseau de farine mis aux enchères monte à 663 livres; un mauvais poulet se

(1) « Il y avait le 11 mai, dans les hôpitaux de Gênes : le matin, 3,221 malades. Entrés le jour, 221. Sortis, 113. Morts, 28. Reste le soir, 3,301. 1,340 fiévreux et 1,961 blessés. » — Rapport du commissaire Lenoble et de l'agent des hôpitaux Monnier. (R. 37. P. 88.)

end 10 francs. On demande 2 sols de la portion de oupe d'herbes réduite à cinq cuillerées. On tue chiens t chats. Au soldat, la sauvegarde nécessaire, les comissaires vont encore fournir la pinte de vin, moins un litre, un biscuit de mer et 60 grammes de viande e cheval, par jour; et il maraude, souvent, afin d'augienter sa ration.

Souvent stupide, parfois furieuse, la foule demeure ıdifférente, lorsque le 12 mai, dix coups de canon sont rés, vers 7 heures et quart, à La Lanterne, sur une égate anglaise qui louvoie; aux nouvelles annonçant ı reddition de Savone; à l'information que le corps du énéral Soult a été détruit, en partie, à Bugiasco. Mais ecouant tout à coup sa torpeur, elle applaudit l'œuvre olicière qui peut débarrasser Gênes des prisonniers utrichiens tombés à la condition de mendiants; elle coute les salves d'artillerie tirées à midi pour annoncer ı victoire du 11. Elle va remplir, de groupes serrés, les glises où l'on chante le *Te Deum* à la prière d'un généal qui, émule de Bonaparte, reste, dit le prédicateur livieri, *sempre il figlio prediletto della Vittoria.*

L'encens brûlé, Massena préparait une nouvelle expéition. Il se promettait des succès, à la veille d'une éfaite dont les causes furent, il est vrai, toutes indéendantes de sa volonté.

CHAPITRE VII

AFFAIRE DE MONTE CRETO

Mission confiée à Lécuyer. — L'arrivée de Bonaparte est attendue. — A empêcher tout ravitaillement, l'escadre anglaise s'emploie. — Positions dans lesquelles se tiennent les Autrichiens. — Miollis se dirige vers l'est. — L'état-major veut saisir les approvisionnements réunis à Porto-Fino. — Soult s'élève contre ce projet. — Réunion d'un conseil de guerre. — Marche en trois échelons. — Le centre, engagé contre Hohenzollern, obtient d'abord des succès. — La violence d'un orage suspend l'action. — Accablés par le nombre et pris en queue, les Français s'acharnent à lutter. — Soult est blessé et pris. — Massena doit couvrir la retraite.

Massena avait envoyé le 29 avril le citoyen Lécuyer à Marseille. Ce courrier qui, monté sur une espéronnade maltaise, basse et peinte en gris, pouvait tromper la surveillance anglaise, écrivait le 8 mai à Berthier, au nom du général en chef de l'armée d'Italie : « Qu'on vienne me débloquer; dites qu'on vienne me débloquer. La ville est investie par terre et par mer, je me bats presque tous les jours et tous les jours je bats l'ennemi; mais ses ressources sont immenses; moi, j'ai tout à vaincre; j'ai 12,000 hommes; on connaît leur état; j'ai des vivres pour trente jours et jusqu'alors le Génois est tranquille. »

A la lettre que devait lire le commandant de l'armée de réserve, Lécuyer ajoutait : « L'idée d'une armée qui doit faire une diversion soutient le courage des Français, intimide les agitateurs et sert à contenir la multitude que la cherté des vivres et les insinuations de l'ennemi tendent à soulever. Dès la pointe du jour, on voit Massena traverser la ville pour visiter ses postes. Sa contenance vaut une armée. C'est un sentiment de con-

olation éprouvé de tous les Français qui sont à Gênes t auquel tous s'attachent avec délice et qu'ils se communiquent à chaque instant : que Bonaparte se mette en oute et nous sommes sauvés. »

Ces approvisionnements que Massena mentionnait 'étaient que promis; mais la Compagnie Guyot ne ourrait, le blocus se trouvant renforcé, effectuer ses vraisons. Elle invoquait, pour ajourner l'exécution de es contrats, le cas de force majeure, renvoyait l'ordonateur au comité des subsistances qui se plaignait du aspillage des Français, souvent opéré par violence (1). .'extrême besoin excusait les visites domiciliaires raportant vingt-neuf sacs d'orge, car des riches avaient ien caché leurs provisions : bœuf salé, biscuit et choolat mangés portes et fenêtres closes.

Si de braves soldats supportaient des épreuves qui ffligeaient leurs chefs, 400 lâches préféraient aller ıendier du pain au camp allemand plutôt que de s'il-ıstrer dans la carrière des armes. Hors ce déchet, il estait 10,000 hommes à se grouper sous les drapeaux; ers républicains qui demandaient à rompre le cordon 'investissement, à traverser les campagnes où le tocsin e sonnait plus depuis que Massena avait adressé un évère avertissement aux paysans (2).

(1) « Les citoyens Cohen et Sigaldy étant employés au bureau des ıbsistances, le commissaire des guerres Brisse rapporte : — Les secréires ayant refusé de viser les bons trop élevés de l'adjudant-général ector, le 1er mai, à cinq heures du soir, celui-ci a demandé le comissaire des guerres qui se trouvait absent dans ce moment, en le trait de coquin et de scélérat et frappant des coups de canne sur le ıreau; il est ensuite revenu auprès des secrétaires pour exiger d'eux visa de ses bons, et le citoyen Cohen ayant persisté dans le refus l'il avait fait, l'adjudant-général a tombé sur lui à coups de canne et n adjoint l'a saisi au collet pour empêcher qu'il ne se deffendit. A la ite de cette scène, Hector est sorti en disant que, si dans une heure s bons n'étaient pas visés, il passerait son sabre à travers du corps ı commissaire des guerres et qu'il purgerait l'armée de tous ces scérats. — Brisse demande à Soult de traduire Hector au Conseil de ierre, le 3 mai; le 5, après un complément d'informations, Massena donne les arrêts au coupable. » (R. 37. P. 12.)

(2) *Massena aux habitants des campagnes de Gênes.* — « Le 1er mai. — 'expérience que vous avez faite dans la journée d'hier et de la force

Cette masse pouvait former encore une armée offensive. Son chef pensait-il atteindre les plaines lombardes? Il se plaisait à répéter : « Mieux vaut succomber sous le fer ennemi que de mourir ici de faim. » Et il eût été heureux d'éloigner de Gênes le fléau d'une guerre qui se prolongeait indéfiniment. Disons-le : à aucun moment, le général en chef ne redouta l'incursion poussée jusque dans la ville : ni des Anglais trop prudents pour quitter leurs vaisseaux, ni des Autrichiens mal préparés à escalader les murailles. Contre ceux-ci, il va agir. Résolution prise le 8 mai, quand est parvenue la nouvelle des succès de Berthier.

Jour où Massena remplace le commandant de la place, Degiovanni, qui a eu des complaisances dont profitent les nobles; ses fonctions sont confiées à Pouchin, chef de brigade de la 108e. Quand l'ordre règne dans tous les quartiers, l'état-major prépare un mouvement des troupes qui tomberont dans les camps allemands en liesse, car Mélas faisait annoncer, le 10, le soir, que ses soldats allaient fêter une victoire remportée sur Suchet.

L'espion Pico avait donné des renseignements précis.

des troupes françaises doit vous faire entrevoir, habitans insurgés des campagnes, quelle sera l'issue de la querelle sanglante à laquelle vous prenez part. — Beaucoup d'entre vous ont été blessés ou tués sur le champ de bataille; vous ne pouviez espérer de quartier. Tout ce qui sera pris les armes à la main sera massacré. Mes soldats sont las de vous rencontrer sur leurs pas; non seulement ils ont juré votre destruction, mais de dévaster vos campagnes et d'incendier vos habitations. — Déjà, les jours de vengance qui doivent expier votre conduite atroce et perfide ont commencé; il n'y a qu'un retour subit à l'ordre qui puisse vous sauver. Restez neutres dans une querelle qui ne vous regarde pas; abandonnez vos armes; vous aurez encore tout à espérer de la générosité française et je vous assure dès ce moment protection. — Cessez d'être dupes des Autrichiens qui, pour vous jetter en avant, vous présentent la prise de Gênes comme facile et que la soif du pillage de cette ville habitée par vos compatriotes ne vous fasse pas oublier que la mort est toujours le partage des traîtres à leur patrie et que demain peut-être, vous et vos habitations aurez péri par le fer et par le feu — Habitants insurgés des campagnes, l'armée que je commande est assez forte pour défendre Gênes, mais encore pour attaquer l'ennemi partout ailleurs. Craignez son ressentiment et le mien. Bientôt, vous n'aurez plus ni grâces ni pardon à espérer. » (Arch. d'État. Gênes.)

n premier corps autrichien occupait la route mari-me devant Sestri Ponente; un deuxième couvrait La oronata; un troisième garnissait la haute Polcevera, étachait des postes dans l'Apennin, un groupe au Châ-au Durazzo et des pelotons jusqu'à Monte Creto; une ıatrième brigade occupait le versant occidental et la ate-forme de Monte Faccio; un cinquième gardait onte-Apparizione; enfin, un fort détachement campait ır les hauteurs de Bavari.

Pendant que Gazan garderait S. d'Arena, Soult ferait ıarcher vers le nord et vers l'est.

Le 11, au point du jour, les colonnes d'attaque de-aient être formées. A la première (25e légère, 2e, 3e et 4e de bataille, 3,000 hommes environ), conduite par le eutenant-général, de remonter le val Bisagno et d'at-ıquer Monte Faccio à gauche. A la deuxième (62e, 74e t 78e, 1,900 hommes), obéissant à Miollis, de cheminer rès vite vers la Sturla et d'aborder Monte Faccio à roite. A la troisième (92e et 77e de bataille, 1,000 hom-nes), qu'entraînerait le général Spital, de marcher du ort du Diamant contre les Autrichiens gardant le Châ-eau Durazzo, d'empêcher tout renfort allemand d'aller le la Polcevera en Bisagno. La dernière, en réserve 106e de bataille, 450 hommes), couvrirait la porte Romaine et se porterait, suivant besoin, avec Soult ou ıvec Miollis. Un corps indépendant (8e légère) pointe-ait vers Recco. Les forts de la ceinture seraient vigi-amment gardés; huit bateaux, des corsaires, raseraient a côte, vers Porto-Fino si les navires anglais ne ser-aient pas le rivage de trop près.

Miollis partit trop tard. Il ne put surprendre l'ennemi. Dans trois chemins il jeta son monde. Lui-même, au centre, avec la 74e; la 78e à gauche avec l'adjudant-général Gauthier; la 62e à droite avec l'adjudant-général Reille. D'abord, la troupe de Gauthier emporta le camp autrichien de Bavari où l'on trouvait une provi-sion de riz. Le centre et la droite abordaient mollement Monte-Apparizione. Sur eux, Gottesheim jetait sept

bataillons; grenadiers qui poussèrent la troupe française jusqu'au creux de la Sturla et ils l'auraient décimée sans l'action de la 106e heureusement survenue; cette demi-brigade, chargeant au pas de course, arrêtait les Allemands et pouvait rallier la 8e légère débordée aussi.

Soult, qui avait pour auxiliaires les généraux Darnaud et Poinsot, s'était mis en mouvement à 5 heures du matin. Sa gauche une fois bien couverte, puisque Spital garnissait l'échine de l'Apennin aboutissant à Gênes, le lieutenant-général orientait deux colonnes qui longeraient le Bisagno, déposteraient des grand'gardes, occuperaient Garetto, passeraient sur la rive droite du torrent, emporteraient Olmo, Prato, Cassolo d'où la 3e de bataille pouvait pousser un bataillon autrichien dans la montagne, garder le chemin reliant Torriglia à Campanardigo, observer ou menacer le camp de Monte Creto.

Darnaud, habile officier, va s'élever du pont de Cassolo au plan d'Il Becco, laquelle position domine Monte Faccio et Monte Cornua. C'est en surmontant les plus grandes difficultés qu'il y parvient, après avoir fait défiler sa troupe sur une échelle jetée au-dessus d'un précipice. Après avoir chargé et rompu le régiment de Jordis, pris une compagnie, il s'étend d'Il Becco vers Sori. Succès qui doit inquiéter Gottesheim.

Le général autrichien se trouve contraint d'appeler à l'aide une partie des troupes engagées devant Monte-Apparizione. Pendant qu'il en forme un carré, Poinsot vient le sommer, au nom de Darnaud, d'arriver à reddition en rase campagne. Une pareille audace porte Gottesheim à chasser le parlementaire de son camp et à diriger plusieurs régiments vers Il Becco. Ses 5,000 combattants sont arrêtés pendant deux heures; belle résistance accomplie par 900 hommes que Soult vient soutenir; et dès son arrivée, tout change : Darnaud charge à la tête de la 2e le centre ennemi; la 25e légère attaque à gauche; la 24e de bataille agit à droite; toutes charges faites à la baïonnette. Précipités dans un

avin, les Allemands reçoivent une avalanche de pierres; s sont forcés d'abandonner 800 morts, 1,600 prisonniers et 3,000 fusils.

Grande action. Elle assure la reprise de Monte Facio. C'est là que Soult réunit son monde. Une partie ttendra, en ce lieu, la jonction à opérer avec Miollis dont s troupes avaient été ralliées à une heure du soir. 'autre se dirige vers Nervi. Le succès annoncé à Massena, celui-ci put écrire au général Ott : « J'ai l'honneur e vous prévenir, Monsieur le général, que demain à idi, je ferai tirer le canon en réjouissance de la victoire ue je viens de remporter sur vos troupes. Vous trouvez sans doute que j'ai accepté à vue la lettre de change u'il vous a plu de tirer sur moi. »

Le 12, un espion informait l'état-major que des approisionnements s'entassaient à Porto-Fino : grains expéiés de l'île d'Elbe, de Livourne, de Naples; cargaisons es bâtiments français capturés; bestiaux amenés de Étrurie; toutes choses nécessaires au ravitaillement de a flotte anglaise, à l'existence des Autrichiens. Il y vait là de quoi nourrir pendant un mois les habitants e Gênes et l'armée républicaine. Bien décidé à opérer ette capture, Massena envoyait Darnaud, dans l'après-nidi, vers Recco, en reconnaissance qui pourrait voir le quelles forces l'ennemi disposait dans ce secteur (1); l mobilisait les marins (2); il annonçait aux Génois de

(1) *Darnaud à Massena.* — « De Nervi. — Cet après-midi à cinq eures, j'ai attaqué l'ennemi avec le 1er bataillon de la 8e légère et les compagnies de grenadiers de la 74e; j'ai trouvé ses avant-postes à Bugliasco, forts d'environ 100 hommes; ils ont été vigoureusement repoussés jusqu'à Sori où l'ennemi s'est embusqué et où il m'a blessé 15 ou 20 hommes; mais une charge vigoureuse qui s'est faite a débusqué 'ennemi des hauteurs au-delà de Sori où il paraissait être en force. Une colonne qu'il a fait venir de Recco m'a forcé à la retraite qui s'est effectuée en très bon ordre. Nos avant-postes sont à Bugliasco, moitié chemin de Nervi et de Sori. L'ennemi est venu m'y attaquer jusqu'à a nuit, mais il a été obligé de se retirer; nos troupes sont un peu atiguées. Les forces de l'ennemi sont de 1.500 hommes à Sori et Recco; l n'avait aucun magasin à Sori. » (Arch. Guerre.)

(2) *Massena à Soult :* « Sibille et le capitaine Bavastro doivent avoir été recevoir vos ordres; ils auront avec eux de 4 à 500 marins que

prochains et grands succès (1). Le soir, il recevait de Soult, d'abord la nouvelle d'un mouvement des Allemands à l'ouest (2), puis cette communication :

« Je me permets quelques réflexions et je vous les présente. Les mouvements que l'ennemi fait sont de nature à arrêter notre marche sur Rapallo et de nous forcer même à revenir sur nos pas, sans avoir rempli le but proposé. Le projet suivant eût été peut-être préférable : ne laisser que 800 hommes sur la Marine, vers Nervi; autant sur le Monte Fascio pour garder toutes ces montagnes et le revers de Bisagno. Avec le restant

vous emploierez à faire charger de bled (si vous en trouvez comme je l'espère) tous les petits bateaux qui se trouvent à Portofino, Recco, Rappalo. Faites mettre de l'ordre, je vous prie, sur l'embarcation des marchandises qu'on pourra trouver; que votre chef d'état-major prenne un double de tout ce qui sera trouvé et expédié sur Gênes. Vous connaissez la cupidité des administrateurs. — L'ennemi a occupé, à ce qu'il paraît, le village de Bregate. Aurait-il fait ce mouvement pour se préparer à une attaque. Je ne pense pas qu'il faille l'y laisser; si nous ne pouvons l'attaquer demain, qu'il soit au moins observé de près; écrivez-en au général Spital. » (Arch. Guerre.)

(1) *Aux habitants de la ville de Gênes et à l'armée :* « Après avoir annoncé que l'armée du Rhin a pris à Stokach 7,000 hommes et 9 pièces de canon, des instructions particulières et officielles m'annoncent que le Premier Consul était entré en Piémont le 24, à la tête d'une armée de 40,000 hommes, indépendamment des troupes commandées par le général Berthier. Les généraux Melas et Helnitz ont marché à la rencontre du Premier Consul avec la plus grande partie de leurs forces. — Le général Suchet m'annonce qu'il a reçu des renforts de France, qu'il remarche sur Gênes; sous peu, il m'aura rejoint et bientôt toutes les armées françaises seront réunies. — Il arrive des chargemens considérables de grains. — Soldats! l'armée du Rhin a répondu à vos victoires et les armées d'Italie marchent à vous. C'est vous dire qu'il vous reste un dernier effort à faire. — Citoyens de Gênes! L'heure de votre délivrance approche. Votre conservation, la tranquillité de votre ville, vos intérêts les plus chers; enfin, tout ce que les hommes ont de plus sacré sur la terre vous commandent de persévérer encore quelques jours et j'y compte. » (Reg. d'ordres.)

(2) *Soult à Masséna.* — « Le général Gazan me rend compte à l'instant que deux colonnes ennemies évaluées à environ 2,000 hommes venant du côté de Sestri ont passé entre Coronata et Bozolo, et ont pris la route de Saint-François, de la Chiapella dans la Polcevera. Il est vraisemblable que de là elles se porteront sur le Monte-Creto, pour remplacer les troupes que l'ennemi en retira pour aller reoccuper le Monte-Cornua et même le Monte-Fascio s'il lui est possible. » (Arch. Guerre.)

les troupes dont nous pourrions disposer, qui, par cette lisposition, fournirait une masse imposante, attaquer lemain Monte-Creto par le Bisagno et le front du Dianant. On pourrait espérer du succès et attendre que 'ennemi se rejettât sur Buzalla et le restant sur Campo-Marone; après demain, ce serait le tour de ces derniers. Si cette manœuvre réussit, l'ennemi doit lever le blocus ou il se laisse détruire; dans ses quartiers, nous trou-erions de quoi nourrir la troupe pendant quelques ours et ensuite nous reviendrions au Levant; alors, elle erait sûre; au lieu que dans ce moment elle est hasarlée et ne nous procurera pas grand'chose. Ceci mérite onsidération et une détermination prompte; d'où lépend peut-être notre salut futur. — Si vous croyez levoir arrêter la marche sur Rappallo, je vous demande l'autres ordres ou d'être appelé près de vous. »

Massena réunissait chez lui Soult, Miollis, Gazan et Andrieu, qui, depuis le départ d'Oudinot, remplissait es fonctions de chef d'état-major. On constituait un onseil de guerre. Encore, le général en chef présentait on projet d'atteindre Rapallo. Soult prétendait que les 'rançais ne pourraient arriver là qu'après avoir chassé Hohenzollern de Monte Creto. La discussion devint très ive, devant les cartes déployées. Soult eut l'appui de lusieurs officiers; fautive condescendance. Vers mi-uit, la séance fut levée. Dans le bureau de Morin, le ieutenant-général écrivit des instructions qui devaient oucher ses chefs de colonne (1).

(1) *Ordre de marche pour l'aile gauche*. — « Une colonne partira des lacis de la porte Romaine à quatre heures du matin et passant par le Bisagno, se portera sur le Monte-Creto où elle attaquera l'ennemi, le oupera dans sa retraite sur S. Croceta d'Oro et l'obligera à se rejetter ur Campo-Marone. — L'adjudant-général Gauthier commandera 'avant-garde; il aura sous ses ordres la 3e légère et la 62e de bataille. e général Poinsot marchera immédiatement après; il aura sous ses rdres les 2e et 3e de ligne; il se fera suivre dans le Bisagno par la 4e de bataille; il sera indiqué au général Poinsot quelle position il loit faire prendre à cette dernière demi-brigade dans la vallée de Bisagno; il est expressément recommandé aux généraux et chefs de corps le faire marcher leurs troupes dans le plus grand ordre, de ne pas

A midi, Gauthier peut occuper le bois et se déployer dans le couloir, sur un front de deux cents mètres. Alors, la brigade Poinsot, engagée trop à gauche, doit être rappelée et se reformer derrière les maisons. Le premier échelon suit l'ennemi qui rentre dans ses retranchements quand des nuées s'amoncellent au faîte de l'Apennin. Une demi-obscurité n'arrête point l'action française. Trois fossés sont franchis, un redan est enlevé, huit pièces enclouées, lorsque l'orage éclate. Il faut suspendre le combat, recevoir une pluie diluvienne, rester pendant deux heures agenouillé ou couché tout près de l'ennemi.

Seulement à 3 heures du soir le combat recommençait. Gauthier portait la 2e de bataille contre le flanc gauche des Autrichiens. Suivi de la 3e qui, très péniblement, escaladait une pente très glissante, il occupait les deuxième et troisième redans. Manœuvrant pour s'emparer du quatrième, après avoir mis le feu au camp allemand, pris un colonel et 130 hommes, une grave blessure faisait tomber l'épée de ses mains. Effrayé, son contingent s'arrêtait devant la réserve autrichienne accourue de Cazella. Ceux-ci ont sur les nôtres une supériorité : des cartouches sèches. Leur feu éclaircit les rangs des bataillons républicains qui, ne pouvant plus faire usage que de la baïonnette, vont s'effrayer et reculer.

Soult veut arrêter la retraite. Il court au milieu de la mêlée. A son appel, quelques compagnies se rallient. Le chef de brigade Perrin en prend la direction. La brigade Poinsot seconde la brigade Gauthier. Points de mire de six bataillons, les 3e et 62e de bataille font des pertes considérables. Cependant, elles gardent un terrain arrosé de leur sang, jusqu'à la minute où des hurrahs annoncent leur enveloppement.

Le lieutenant-général, qui aurait dû se couvrir d'une demi-brigade laissée à Struppa, était pris à revers; un bataillon du régiment de Kray, conduit par le capitaine Czonich, descendu du haut Bisagno, remontait le val

Mulassana et pouvait donner au comte Hohenzollern le signal de charger; ce qu'il faisait avec succès. Serré entre deux corps, Poinsot se retournait contre Czonich; il l'aurait précipité de la montagne si le colonel Frimont ne l'avait soutenu de ses renforts. Entre deux crêtes, le combat devenait un massacre. A 5 heures, Soult était blessé d'une balle qui lui entamait la jambe droite (1). Entraîné dans la pente occidentale de Monte Creto, le général restait évanoui sur une plate-forme pendant que ses troupes débandées, malgré la belle conduite de Poinsot, de Gauthier et de Perrin qui allait être tué, descendaient, après s'être fait jour à la baïonnette, les déclivités de l'Apennin, couraient très vite vers Mulassana, échappaient enfin à Frimont.

(1) Soult, aidé de son frère et du lieutenant Hulot, fut traîné jusqu'à une maison qui se trouvait derrière Monte Creto. Un chirurgien allemand lui posa un appareil. Transporté à Alexandrie, au palais de l'évêché, il y reçut les soins du major Cothenet, de la 25e, venu de Gênes.

Massena écrivait : « A son camarade et ami Soult. — Votre malheur m'a fait la plus vive sensation; vous connaissez mon attachement pour vous; il vous sera aisé de juger de tout ce qui a passé dans mon cœur. Fermeté et constance, mon ami; soignez votre santé et ne doutez jamais de l'amitié de votre ami. Je vous envoie votre domestique avec 50 louis en or; dès que vous aurez besoin de nouveaux fonds, écrivez-moi; donnez-moi de vos nouvelles. »

Soult écrivait à Massena le 22 mai : « Depuis deux jours je suis arrivé à Alexandrie et je crois pouvoir y rester jusqu'à ma guérison; le transport qu'il m'a fallu faire pour me rendre ici a failli me devenir funeste; cependant, ma situation est aussi bonne que mon état peut le permettre; le chirurgien en chef de l'armée vous le fera connaître plus en détail. — Mon secrétaire m'a écrit que vous aviez retiré mon portefeuille; je vous remercie de cette attention; je vous prie d'en avoir soin; je vous en débarrasserai aussitôt que des circonstances plus heureuses me permettront de le réclamer. — Obligez-moi d'envoyer des lettres de change pour cinq ou six mille francs à mon épouse; je vous tiendrai compte de cette somme sitôt que je serai libre; dans mon portefeuille, il y a des ordonnances et appointements pour plus que cet argent. Voici l'adresse de mon épouse : A la citoyenne Soult, épouse du général de ce nom, à Saint-Amans, département du Tarn. — J'ai laissé mes équipages et mes chevaux à Gênes en recommandant aux officiers et domestiques de s'adresser à vous s'il leur manquait quelque chose. — Adieu, mon cher général, pensez à votre ami et à sa situation. » (R. 37. P. 444.)

Ott refusa d'échanger Soult et il fit nommer Czonich, qui l'avait pris, chevalier de l'ordre de Marie-Thérèse et baron de Monte Creto.

Informé du désastre éprouvé à Monte Creto, Massena qui causait avec Gazan s'écria : « J'ai perdu aujourd'hui l'ami et la victoire ! » Il réunissait les 24e et 106e qui, portées dans les avenues du val Bisagno, pouvaient arrêter les Autrichiens devant Staglieno, sauver les débris du corps de Soult.

Les Français avaient perdu 1,146 hommes. Il n'en coûtait que 625 aux Autrichiens qui allaient resserrer, de nouveau, le blocus de Gênes.

Par la fièvre ou par la faim serait ruinée la santé du soldat républicain. Plusieurs [illegible]riront après avoir mangé [illegible]es soupes d'herbes mélangées de ciguë. Les compagnies [illegible]e Miollis abandonnent, le 19 mai, les postes de Monte [illegible]'accio; elles s'étendent devant Carignano et au pied des [illegible]eux Frères pendant que Gazan veille encore à S. d'A[illegible]na. Chaque matin, des reconnaissances circulent à [illegible]avers le brouillard. Le 28 mai, les troupes vont s'aventurer, pour la dernière fois, d'après l'ordre de Massena, qui fut bientôt informé (1) :

« Je dirigeai le 8 prairial une partie de la division sur Monte del Fascie que le général Darnaud attaqua à la droite par Parisone avec les 62e et 74e demi-brigades, tandis que je marchai par la Sturla et le camp de Bavari avec les 3e légère et 78e. Nous nous réunîmes sur le plateau del Fascie après avoir forcé l'ennemi dans ses avant-postes du camp de Bavari et sur les hauteurs de Parisonne; nous le poursuivîmes dans ses retranchements, en arrière du plateau où il fut bientôt forcé par les grenadiers de la 63e et 74e. Nous le suivîmes sur les diverses crêtes qu'il occupa dans son mouvement en arrière et l'en délogeâmes malgré plusieurs tentatives de résistance sur des positions qui lui en fournissaient tous les moyens. Nous le poursuivîmes jusque près de son camp défendu en avant par des hauteurs presque inaccessibles et que nos grenadiers néanmoins surmontaient. J'y formai les demi-brigades en colonnes. Le

(1) *Miollis à Massena*. — D'Albaro, le 30 mai. (R. 37. P. 170.)

néral Darnaud marcha à la tête de la 74e soutenue de 62e, attaqua le camp ennemi qu'il emporta après elques minutes de résistances tandis que le chef de taillon Lacroix le tournait avec les grenadiers de 78e et 100 hommes du même corps. Le général Darud fut à la charge aux retranchements en arrière du mp appuyé à la montagne de Biche, près desquels il : atteint du coup fatal qui priva la colonne d'un concteur aussi précieux, ce qui causa un ébranlement ns cette colonne. Je marchai avec la 78e qui était en serve pour déterminer cette attaque. Le feu de l'enmi atteignit d'abord tout ce qui se présenta. La conıance de l'ennemi, ses forces qui montaient à)00 hommes autour des retranchements, outre une serve de plus de 1,000 hommes placés en échelons r des positions qui étaient tout aussi difficiles à enlever ıe celles qui étaient en avant de nous et l'impossibilité pouvoir tourner l'ennemi me déterminèrent à ne pas poser davantage la troupe à des pertes plus considébles. Je me formai sur la défensive dans le camp de ennemi où je demeurai jusqu'à ce que j'eusse fait évaıer tous nos blessés. Je commençai ensuite notre mouement de retraite qui se fit de position en position et ujours en colonne, sans avoir laissé à l'ennemi aucun vantage de terrain que celui que je lui ai cédé ensuite es manœuvres par lesquelles je me retirai sur Monte elle Fascie où je trouvai la 3e légère que j'avais laissé n observation sous les ordres de l'adjudant-général luard aux prises avec un corps venu du Bisagno par le amp de Bavari avec le dessein vraisemblablement 'opérer une diversion sur nos derrières. L'ennemi ous y suivit promptement par la même route que nous vons tenue. Je m'y maintins jusqu'au soir que je jugeai propos de faire rentrer les troupes dans leurs posions respectives. L'adjudant-général Huard fut blessé n opérant ce dernier mouvement. Cette action nous a ûté plus de 300 hommes hors de combat, parmi lesuels 40 officiers Je comprends dans cette perte celle

qui a eu lieu dans le Bisagno et sur la marine, dans la première partie. Le chef de brigade Vouillemont fit une fausse attaque vers les 6 heures du matin et se battit pendant plusieurs heures et fut attaqué à son tour lorsqu'il revint dans ses postes. »

Et des retranchements bien gardés, les débris de l'armée d'Italie vont assister au triste spectacle qui fera, durant une semaine, de Gênes, la cité de l'enfer.

CHAPITRE VIII

L'AGONIE D'UNE VILLE

Détresse des habitants. — Marforio répond à Pasquino. — Ce que recherchent les affamés. — La noblesse souffre des privations et des persécutions. — Conduite du clergé. — La garde nationale refuse tout service. — Expulsion des habitants de la banlieue. — Bombardements exécutés par les Anglo-Napolitains. — Renvoi des prisonniers autrichiens. — Tortures de la faim. — On oblige les propriétaires à nourrir la plèbe. — Le son se vend trente francs la livre. — Des courriers annoncent l'approche de Bonaparte. — Les affamés réclament la capitulation. — Des femmes mangent leurs enfants. — Chutes de bombes dans la basse ville.

Dans Gênes, à la communauté si considérable des pauvres, s'est ajouté l'afflux des 40,000 habitants d'une banlieue. Chassés de leurs maisons par la guerre, laissés sans ressources, ces malheureux envahissent les bas quartiers et ils s'inscrivent aux distributions. Bientôt, les exigences d'un grand nombre seront présentées sous forme de menaces au comité des subsistances; puis quelques énergumènes font taire le citadin égoïste qui ne veut pas partager sa soupe; et l'armée du désordre augmente rapidement.

Au milieu des groupes formés par la plèbe, des ilotes entretiennent l'effervescence. Un homme accuse son voisin d'être du parti autrichien; crime d'État, alors. L'autre doit rejeter l'accusation, sous peine d'être arrêté; il se justifie ou se fâche. Parfois, le pugilat suit la dispute. Des violences suppriment des hommes.

Se plaçant entre le peuple et la bourgeoisie, quelques individus visent à diriger l'opinion publique. Un habit resté propre et de l'argent leur donnent une certaine autorité. Comme agents du parti autrichien, ils se ré-

jouissent au vu des souffrances éprouvées par leurs concitoyens. Ils reçoivent et répandent les proclamations du général Assereto. Ils distribuent des florins aux portefaix bergamasques. Ils provoquent les réclamations des commerçants. Impatients d'amener une insurrection, ils vont jusqu'à renouveler cette critique qui intéressait tant les plébéiens romains au temps des troubles. A l'ocre, si difficile à effacer sur les murailles, des questions furent posées, près du port. L'effronté Pasquino demandait au critique Marforio : *Che tempo fa ?* L'autre devait répondre, dès le lendemain : *Fa tempo da ladri.* On écrivit dix fois sur la banque Saint-Georges : *Chi è il nostro più grande nemico?* Marforio indique : *Il terribile Nizzardo.* Et d'autres.

Police et garde nationale sont vraiment surmenées. Assurer l'ordre, fouiller les maisons, saisir pistolets encore fumants et poignards rougis, ramasser les victimes, établir les responsabilités : voilà des tâches ou plutôt cent tâches imposées, chaque jour. Et quoi qu'ils fassent de zèle, les hommes de police ne satisfont pas toujours l'inexorable Pouchin et le féroce Marchesi.

Les blocus de Tyr et d'Azoth durent amener dans les cités antiques l'horrible dénûment que Gênes allait subir. Devant Nabuchodonosor et devant Psamétique, les assiégés en vinrent sans doute aux œuvres auxquelles travaillèrent les prolétaires affamés.

Que fit le peuple? Il broya les ossements arrachés à des sépultures nuitamment violées. Des femmes mordirent aux charognes les plus puantes. On vit des enfants, orphelins ou abandonnés, mélanger le crottin de cheval aux têtes de poisson pourries, afin de se procurer un aliment. Repas pris le 15 mai. Plus tard, les affamés iront surprendre dans les fissures du rempart : chauves-souris, grosses araignées, lézards. L'herbe, si dure soit-elle, est dévorée crue. Tous détritus que charrient les ruisseaux et l'algue recueillie composent des salades. L'escargot et l'écorce de citron se paient très cher. On peut vendre, comme aliments : la fibre de bois,

les vers de terre, les hannetons, les sauterelles, les chenilles, quand le boucher n'a plus à distribuer ni chiens, ni chats, ni rats. Ensuite... on voyait des bouches humaines devenir, sans répugnance, bouches de chacals.

Chez des êtres tant éprouvés, l'idée de la mort devient ambiante. Chacun se prépare aux catastrophes possibles en recherchant avec affectation les plus viles jouissances. Ces mots : respect, honnêteté, décence, ne sont plus que rarement prononcés. A chaque heure, le spectacle que donnent de basses passions se répète dans la rue, au plan des carrefours, sur les perrons des églises, même à l'ombre des temples. Car des prêtres, réduits aussi à quêter le prix de leur subsistance, marient dans la nuit deux individus se connaissant à peine; ceux qu'une sorte de folie rend complices en débauches; accouplements qui reçoivent la consécration religieuse devant l'autel qu'un falot éclaire, et la consécration charnelle dans un taudis empuanti ou dans un corridor ouvert à tous les vents. Le jour venu, quand la populace grouille et gémit au long des ruelles, la plupart des couples se séparent; ils vont mendier, devant le palais national, du pain d'amidon; et, changeant de quartier, l'homme ou la femme recherchera, le soir, de nouvelles aventures sans que sa bigamie soit contrariée.

La bourgeoisie va supporter assez docilement charges et vexations.

Des pires persécutions, l'aristocratie a souffert et va souffrir. Cent familles, dont les aïeux ont su gouverner et enrichir Gênes, deviennent suspectes. Des hommes et des femmes visitant leurs amis, les gestes et l'œuvre journalière intéressent le policier. Même, celui-ci amplifie un acte ou ment pour satisfaire l'étrange besoin qu'il a d'accuser quelqu'un. Tour à tour, l'agent ligurien, le gendarme français, le garnisaire forcent des portes, exercent des violences, vivent aux dépens des nobles. Extraordinairement imposés, les patriciens doivent donner à leur gouvernement argent et titres; encore

pressurés, ils engagent leurs bijoux, leur vaisselle, font hypothéquer leurs biens afin de satisfaire un fisc impitoyable. Et, faite à leur société, toute menace de coercition est suivie d'une exécution.

La prison se peuple de personnes distinguées. L'accusateur Reta ne peut guère leur reprocher que d'avoir réclamé, violemment sans doute, le droit de vivre libres. A chaque minute, dans la rue, des énergumènes — ceux qui ont saccagé les monuments en 1797 — promettent la guillotine à un Pallavicini, à un Balbi, à un Brignole, illustres Génois souffrant les tortures de la faim dans la splendeur des marbres de leurs palais.

Quant au clergé, les privations et les persécutions n'ont point ralenti le zèle religieux des bons prêtres. Plus de trois cents ne veulent être que « les représentants de Dieu qui ont tous les hommes pour frères ». Les dissidents, cinquante ou soixante, s'allient aux moines insurgés contre le pouvoir militaire porté à usurper. Réfugiés parmi le peuple, vendant confessions et mariages, prêchant la révolte dans les ruelles, ils s'avilissent à chercher des rémunérations illicites; et ils prétendent se placer au rang des martyrs de la foi quand, pour assurer sa sécurité, le gouvernement ligurien les fait traîner à la geôle.

Le cahier du comte Giambone nous fournit des renseignements :

Dès le 13 mai, la situation des Français devient difficile. Leur principal appui, la garde nationale, perd forces et volonté. Quatre appels faits au tambour : à 1, 2, 3 et 4 heures de l'après-midi, le dernier avec menace de quinze jours de prison aux réfractaires, ne réunissent que 350 hommes. Ceux du quartier de l'Égalité, les plus dociles, se portent au fort de l'Éperon; les contingents des autres quartiers vont patrouiller, en groupes de 50 soldats.

Le matin, avant de passer la porte Dell' Arco, Masséna avait fait hisser un drapeau noir sur l'hôpital San-Benigno afin de le préserver d'une atteinte des bombes

napolitaines, car un nouveau bombardement était attendu.

Un orage éclatait à 2 heures. Sa violence pouvait disperser la manifestation des femmes : 3,000 pauvresses descendues des quartiers Portoria et du pré, et qui, agitant des sonnettes, se reformaient en groupes vers 4 heures, écartaient les gardes massés devant la porte marchande, parcouraient la voie maritime, criaient : *Du pain ! A mort Massena !* Marchesi les arrêtait vico del Filo, parlementait, accordait des soupes et du biscuit. A demi rassasiées, elles rentraient dans les ruelles.

L'ordre rétabli, des coureurs renseignent sur le combat livré en haut Bisagno. Le général Spital, un aide de camp de Massena et quinze officiers de l'état-major sont tués, dit-on. Soult est blessé et pris. Le défilé des chariots d'ambulance commence avant la nuit. A 10 heures, quelques soldats débandés parcourent les rues, gémissent, exagèrent le fait d'une défaite subie à Monte Creto.

Un seul événement militaire va troubler la matinée du 14. A 11 heures, Sibille envoie trois corsaires reconnaître un bâtiment qui paraissait désemparé, devant le port, lequel pouvait être chargé de blé. La flottille ne trouvait qu'un navire anglais, placé en piège pour l'attirer; vivement canonnée, elle rentrait.

Encore, le comité des subsistances prescrit le versement, aux fourneaux publics, de tout le son disponible. Le gouvernement exige que, dans les dix jours, l'impôt personnel dû soit versé. La municipalité fait des quêtes. Tout renchérissement des denrées est toléré. Deux onces de pain valent 12 francs. Les tanneurs sortent des fosses les peaux que des commerçants vont vendre en comestible.

Question posée dans le palais où l'on reste aux aguets : — « Que demande le parlementaire anglais arrivé le soir au port? » C'est là un secret militaire, point divulgué, même au quartier général. Quelques citoyens entretiennent l'espérance qu'une trêve est pro-

chaine. Erreur que détruira le 15 une affiche. Massena attend Bonaparte. D'ailleurs, l'artillerie va jouer contre un navire anglais venu en reconnaissance ou plutôt choisir l'emplacement des chaloupes qui, dans la nuit du 15 au 16, lanceront des bombes vers Saint-Antoine et Saint-Marguerite, sans produire ni de grands dégâts ni de panique.

A l'aube du 16, les chaloupes rejoignent quarante bâtiments échelonnés de la hauteur de Quinto à la baie de San-Pier d'Arena ; flotte tenue en expectative, Keith n'osant plus braver l'artillerie de la côte.

Derrière une si vigilante et si puissante défense, le Génois souffre toujours. Quiconque possède doit payer 2 francs un petit pain de son; un chou, grosseur du poing, vaut 3 francs; la peau mal tannée ou basane, recherchée pour ragoût, se débite à 4 francs le kilogramme; un jeune chat coûte 35 francs. Si l'habitant doit vivre au hasard, la ration du soldat est réglée : 5 onces de pain composé de fèves et d'avoine, 100 grammes de cheval, une demi-pinte de vin. Cela vaut 5 fr. 10. Mais souvent on met le militaire à la demi-ration, ou même au quart de ration.

Les directeurs Durazzo et Marchesi, alarmés d'une invasion suburbaine, emploient et la garde nationale et la police à expulser de Gênes les indigents venus des communes voisines. Rassemblés en pelotons, ces êtres, qui traînent le haillon, repassent les portes et poussent des cris de malédiction; ils vont réintégrer leurs anciens domiciles, vivre de racines ou mendier auprès de l'Autrichien souvent pitoyable. Ceux qui osèrent braver le décret d'expulsion furent emprisonnés, condamnés à tourner les meules broyant le cacao.

On supprime l'octroi. On reçoit les mercantis piémontais qui vendent 30 francs un pot de farine payé 4 sols à Mondovi. On arrache l'herbe, partout. On coupe les grains en herbe au bord de la Sturla. On obtient quelques barils de harengs d'un bateau napolitain dont l'équipage préfère trafiquer à tuer.

Qu'aux Autrichiens, la tâche de bombarder Gênes, de tuer des femmes et des enfants, parût œuvre barbare, rien ne convenait mieux à lord Keith. Et l'insulaire employait de préférence, à cette besogne, des Napolitains et des Turcs. Cuneo lui prête ces propos : « Envoyons beaucoup de fonte à nos chers amis puisque le pain leur manque. » Il exécutait les ordres de son gouvernement.

Le 17, à 2 heures du matin, une escadrille de chaloupes tenait la mer en face du Vieux Môle. Avant 3 heures, le bombardement commençait. Nombre de projectiles avaient, en jet, une trop courte portée. Néanmoins, plus de cinquante ravagèrent. Une bombe pénétra dans le palais de l'ancien Directoire ligurien à Carignano ; une autre roula longtemps sur la voie maritime, effrayant les gens campés. Des boulets de 5 livres tombèrent, place Calva; deux traversèrent les murs du couvent de la Grâce. A Borgo dei Ceimeri, un obus entama le mur d'une chambre, sans éclater. Quelques explosions, assez violentes, mirent en émoi le quartier di Portoria. Le peuple, apeuré cette fois, poussa des clameurs et monta, en fuite éperdue, vers la place de l'Acqua-Verde. Au jour, une bombe éclatait devant l'église Saint-Vincent. Et les chaloupes, visées par les batteries des Môles, se retiraient.

Durant le bombardement, Massena ne craignait que les effets d'une insurrection populaire. Deux bataillons français restaient sous les armes, en ville. Comme ils arrêtaient les fuyards, Pouchin faisait battre la générale, avant 5 heures du matin. Mais la garde nationale refusait le service. Les républicains formaient des patrouilles, parcouraient les rues, forçaient l'habitant à rentrer chez lui, empêchaient le pillage des boutiques ; et, dans l'après-midi du 17, douze cents hommes disposant de deux canons transportèrent leurs bivouacs de San-Pier d'Arena à la place Saint-Dominique.

Leur parole donnée de ne pas servir durant la campagne, cent officiers allemands tirés du port étaient renvoyés. Ils allaient vers Recco. Par exemple, des sur-

veillants impitoyables gardaient les soldats retenus : malheureux à qui le gouvernement ligurien faisait distribuer parcimonieusement des choses immangeables ; si quelques-uns pouvaient se soutenir de poisson pêché, plusieurs se jetaient à l'eau, préférant la mort aux souffrances d'estomacs affamés ; dans une galère, des cadavres étaient dépecés, en but de nourriture ; des appels et des cris horribles signalaient les détresses.

Livrée aux coups d'une grosse mer, l'escadre anglo napolitaine restait au large les 17 et 18 mai.

Massena attend les convois d'approvisionnement.

Le 18, un dimanche, plusieurs églises restent vides, dans la haute ville. Des fleurs déposées aux pieds des madones ont été prises et mangées en salade. La faim torture, partout. On voit les gens du peuple se disputer, couteau en main, le contenu d'une écuelle de soupe qui, renversée, est saisie par des lèvres avides sur le pavé. Cent individus poursuivent au long des vicolos un chien égaré ; celui qui l'égorge boit son sang ; dix autres se partagent la dépouille avalée crue. La plèbe insulte les quêteurs allant demander secours à domicile pour l'hôpital, le soldo qu'il faut glisser soi-même dans une tirelire. Qui circule, de San-Tomaso à la porte marchande, ne prend point garde aux cadavres décomposés peuplant les ruelles, ni à la multitude d'agonisants couchés sur les seuils, ni aux enfants qui implorent. Les mains décharnées qui accrochent l'être valide et bien vêtu, celui-ci les repousse et n'entend pas les malédictions. Dans l'horrible détresse qui atteint la communauté des êtres assiégés, les frères et les amis ne sont plus que des étrangers pour chaque homme devenu forcément égoïste.

Cette collectivité n'écoute plus les agents d'Assereto qui publient : « Expulsion des Français de toute la côte maritime ; — Prise du fort Montalban, devant Nice ; — Reddition des défenses de Gavi. » Et l'appel : « Levez-vous en masse contre le dictateur ! » ne trouve pas d'écho dans la cité. La foule devient fataliste, faible et même lâche.

Un vacarme la réveille le 19, à 4 heures et demie du matin. L'artillerie de La Lanterne visait les barques napolitaines qui s'éloignaient. A 10 heures, deux corsaires français prenaient le large, louvoyaient, attiraient des canonnières anglaises sous le feu des batteries de la côte. A 4 heures du soir, un corsaire attaquait deux vaisseaux et les couvrait de mitraille.

Sous la présidence de Massena, le gouvernement ligurien et la municipalité délibéraient. Pour soulager les indigents, on allait employer encore le zèle des bons curés. Dans chaque paroisse, un prêtre devrait nombrer, établir un certificat d'indigence. Portant cette pièce, tout chef de famille pourrait se présenter le matin, à partir du 20 mai, chez un riche; il en recevrait pour lui 20 sols et 10 pour chacun des siens. Le dénombrement des miséreux fait en vingt-quatre heures signalait l'existence de 29,826. Une singulière fierté en portait un plus grand nombre à ne pas recourir. Des riches osèrent taxer et injurier ceux qui venaient, légalement autorisés, tendre la main (1).

Le 20, l'état-major apprend qu'un complot fomenté par les soldats liguriens gardant l'Eperon doit livrer les forts à l'ennemi. De rigoureuses mesures sont prises afin de prévenir toute défection.

Des nouvelles de France arrivent. Encore, une espéronnade a forcé le blocus avec l'appui d'une galère. Le courrier débarque pendant que quinze navires s'approchent du port. Du Môle, de La Lanterne et des batteries de La Cava, le canon tonne. Après deux heures d'engagement, les Anglo-Napolitains s'éloignent. Ils reviennent à minuit, afin de bombarder la ville. Contre ces forces navales, le capitaine Bavastro porte *la Novella Galea*, que montaient 140 forçats; bandits à qui le pillage de tout

(1) *Massena au gouvernement ligurien.* — « 2 prairial : Je suis instruit qu'au lieu de distribuer des sommes déterminées par la loi, on ne donne que 8 et 4 sols et encore les personnes chargées de faire ces distributions traitent-elles les pauvres avec aigreur et dûreté. » (Reg. d'ordres.)

navire capturé est promis. Cet équipage ne répond que par vingt coups de fusil au feu des Anglais; il n'évite point l'abordage; il se rend à la première sommation. Seul, Bavastro s'échappe; il nage vers le Vieux Môle; il appelle au secours le capitaine Sibille; il est recueilli et il voit, vers 3 heures du matin, s'éloigner une expédition qui a causé des ravages.

Des trois bombes tombées place Sarzana, l'explosion de l'une a brisé cent vingt-cinq carreaux. A Campetto, où un projectile rasait une balustrade tombée devant Massena, il n'y a eu d'autre désordre que la fuite de quelques chevaux et la perte que fit Poinsot d'une lorgue-vue. D'autres projectiles ont traversé des fenêtres et des murs : à Calva, place Emburci, au Carmine, à Notre-Dame de la Santé, à Saint-Vincent, à La Grâce, au Castello. Un agent informe que trois personnes sont tuées et huit blessées.

Mais cette préoccupation qui obsède l'individu : trouver des vivres, le rend presque sourd. Le peuple n'entend pas le bruit du canon tonnant entre 4 et 5 heures du matin devant Cornegliano, ni la fusillade entretenue vers Nervi. Indifférents, des miséreux ne lisent pas la circulaire de Massena remerciant « les soldats gardes nationaux de leur zèle » et promettant de les passer en revue. On dit qu'un pain blanc de 4 onces vaut 150 francs, à des hommes qui, après avoir cherché leur vermine au grand soleil, comptent les sols tirés du riche afin de payer leurs soupes d'herbes.

La nuit du 21 au 22 mai serait-elle employée aux destructions? Massena paraissait le craindre. Il voulait mettre sur pied la garde nationale; l'appel ne réunissait, cette fois, que 85 hommes.

A midi, lord Keith renvoyait des forçats pris le 20 (1).

(1) *Keith à Massena.* — « 21 mai : Dans la galère capturée la nuit dernière par les chaloupes de mon escadre, je trouve qu'il y a cent quinze criminels esclaves et je pense qu'il est convenable à moi d'offrir de vous les rendre, afin qu'ils puissent subir le reste de leur peine. En agissant ainsi, monsieur, je vous assure que je ne suis guidé par aucune autre considération que cet égard général qu'on doit avoir pour

ssena les faisait remettre au gouvernement ligurien décidait de les employer. Chargés de pomper, aux lles galères que l'eau gagnait, ils allaient entendre, à 8 heures et demie du soir, les canons tirant de la erie placée devant La Lanterne, de S. Benigno et Tenailles sur la flotte britannique et sur les Autri- ns établis en Polcevera. Le navire amiral et un k recevaient des avaries; il fallut les remorquer s une côte hospitalière pendant que des marins bom- daient S. d'Arena, y tuaient trois personnes. Comme avait fait rétrograder deux régiments un moment és sous le fouet des boulets, des patriotes criaient : ictoire! » à Gênes.

st-ce le gouvernement ligurien qui fait ouvrir, le des marchés de viande ? Grande surprise qu'éprou- t les Génois bientôt informés qu'une réquisition ıçaise a ramené toutes les vaches du Bisagno. Quel- s gens ont l'illusion d'une prochaine abondance. De te carne pesée avec un tiers d'os, le boucher ne de- nde que 7 francs la livre. Seuls les riches peuvent pprovisionner. On oublie l'hôpital où la misère est euse (1). Et, au long des ruelles, on mange encore

écurité de la société civile et devant l'événement de votre refus, ıme il sera impossible que je puisse ou garder des personnes de e espèce dans les vaisseaux du roi ou même les emprisonner avec puissances en guerre avec Sa Majesté, je serai réduit à la nécessité les débarquer sur quelque partie de cette côte, ce qui ne manque- pas d'être une mesure préjudiciable aux intérêts et qui répugne- aux sentiments des habitants de la ville quelle que put être leur tinée future. » (R. 37. P. 177 *bis*.)

l) « On raconte une drôle de chose, mais on n'est pas certain que soit vrai. Le médecin Covercelli, major à l'hôpital, hier, pendant la ite qu'il rendait aux malades, ordonna à la rangée d'un côté : *Le nt sacrement*, et à l'autre rangée : *Les saintes huiles*. Un de ses su- ternes lui dit que tous ces malades n'étaient pas en péril de mort nme on devait le supposer par les ordres qu'il donnait et que si on r donnait du vermicelle ou une autre nourriture, ils se remettraient e. Alors, le docteur répondit qu'en effet cela serait très bien, mais autre subalterne déclara qu'on ne saurait où prendre ces vivres. ors, le docteur dit : — Puisqu'il n'y a pas de quoi les nourrir, moi, rdonne ce qu'on peut avoir. Donnez aux uns les saints sacrements aux autres les huiles saintes. » (*Journée du 23 mai*, GIAMBONE.)

des sauterelles, des fourmis, de la salade pourrie, sans répugnance.

L'état-major essaie de remonter les courages. Il publie, le 24, qu'une armée de secours a débouché devant Alexandrie. On n'y croit pas. Une hostilité poursuit les tambours qui, chaque nuit, parcourent la cité en frappant leurs caisses. Des vases de nuit tombent des fenêtres sur eux. La plèbe cherche l'occasion de nuire au soldat afin de provoquer la désertion qui augmente, d'ailleurs, chaque jour (1).

Triste dimanche que celui du 25. La mort moissonne dans les quartiers. Onze chariots portent des cadavres à la fosse du Bisagno. Sauf le prêtre suivi de deux chantres, personne n'accompagne ce convoi; il n'y a plus de deuil privé au milieu de si grandes épreuves. Les soldats du génie enterrent des gens nus et vendent des houppelandes aux marchands maltais. Keith et Massena s'employaient : le premier à faire transporter par trois canots les blessés et les malades autrichiens parqués sur les galères; le second à visiter les remparts.

La mercuriale porte à 30 francs la livre de son. Toute recherche de froment et d'avoine devient inutile. Un dénicheur d'hirondelles fait fortune en quelques heures. Une femme vend des crapauds, des abeilles enfumées, de la cire. L'enchère mise par cinq bourgeois sur un pot de miel atteint 685 francs. Il reste pourtant des provisions... Des agioteurs en préparaient la sortie.

Massena livre les secrets d'une correspondance arrivée la veille. « Quand l'armée de Moreau marche vers Ulm, Lecourbe descend la vallée du Tessin avec Milan pour objectif. Bonaparte se trouve au pied du Grand

(1) 25 mai. — *Ordre du jour à l'armée :* « Quelques soldats, oubliant leurs devoirs, parjures à leurs serments et traîtres à leur patrie, ont ces jours derniers déserté à l'ennemi; ils ignorent sans doute que par là ils s'assimilent aux émigrés, que les biens qu'ils peuvent avoir sont confisqués, que la République prend même du vivant de leur père et mère l'héritage qui doit leur revenir après leur décès et qu'enfin leur rentrée sur le territoire français est punie de mort sur la seule identité reconnue. » (Reg. d'ordres.)

aint-Bernard; il ne désire qu'arriver à Gênes. » On ne t pas cette affiche.

Quoi! la commission des subsistances, après avoir ermé ses bureaux, fait vendre, le 27, dans les rues, hocolat, confitures, sucre d'orge, fruits confits! Chacun e demande si des navires sont entrés nuitamment au ort. Des riches achètent vite et se rassasient. Le noindre morceau de sucre coûte 2 francs. Un portefaix nnonce à 3 heures, place San Genesio, « que le stock iré des caves d'un armateur absent est épuisé ». Il este, pour s'approvisionner, de l'amidon à 16 francs la vre et des basanes à 6 francs.

Un groupe d'affamés se range devant l'escalier du alais national. Durazzo reçoit une requête. Il faut tuer es chevaux et les ânes pris aux particuliers. Des agents listribuent la viande. Pas une once ne va aux soldats uxiliaires; 300 montrent leur mécontentement et ils lésertent. assurés que l'Autrichien les nourrira.

La disette devient, le 28, presque générale. Deux délégués du gouvernement ligurien et cinq gendarmes ont, chez les commerçants, recueillir l'aumône forcée « au bénéfice des pauvres » qu'on veut soutenir. Quiconque refuse la taxe, reçoit des garnisaires qui prennent, chez lui, toutes les libertés. Pouchin fait saisir, dans quatre boucheries restées ouvertes, des morceaux de vache qu'on prétendait vendre 30 francs a livre. Des forts Diamant et Richelieu, bien approvisionnés. sont tirés des biscuits que va dévorer la garnison. La chasse se fait aux chats blancs réfugiés dans e port franc. L'état-major publiait les nouvelles militaires : « succès des corsaires qui avaient forcé à fuir, levant Nervi, les chaloupes napolitaines; succès de Miollis qui avait battu Gottesheim sur la Sturla; succès le Wouillemont qui a repoussé le colonel Kottulinski le Monte Becco. »

Massena s'émeut devant les détresses. Il force Durazzo à faire distribuer au peuple. le 29 mai, des soupes l'herbes : chiendent, gazon et feuilles d'arbres. Pour la

première fois, il reste, sur les perrons des maisons inhabitables, une plèbe qui boude. Alimentée de lierre, de racines, de mousse, elle a pu secouer l'apathie qui semblait la paralyser, les jours précédents. Un ancien forçat, échappé aux Anglais ou délégué par eux, oriente les esprits faibles et les têtes échauffées vers une insurrection. Ce drôle affirme que les généraux républicains font égorger des femmes pour boire le lait avec lequel elles alimentaient leurs enfants ; qu'ils se promettent de transformer Gênes en nécropole. Il veut les chasser et appeler Assereto. Des rumeurs circulent, quartier Portoria ; des menaces sont proférées contre la police. A 5 heures du soir, une patrouille sortie de la caserne du Môle entendait, via Bianchi, cette critique d'une marchande de fleurs : « Votre Massena ferait mieux de nous donner du pain que d'envoyer des rondes. » A l'observation d'un sergent, la femme répondait par des injures. Un soldat la repoussait, et un cordonnier prenait son parti ; imprudent qui essuyait quatre coups de feu. La chute d'un corps causait une panique aux alentours. Toutes les portes se fermaient pendant que la femme était traînée aux cheveux, emprisonnée.

Le bombardement recommence après minuit, le 30. La ligne des bas quartiers est criblée de gros projectiles. Dans la maison du ministre de Suède, une bombe éclate et atteint sept personnes. Le peuple se réfugie dans les églises et fait entendre les plus grandes lamentations. Soldats et gardes nationaux s'abritent. Des incendies éclairent le port. A 2 heures, la batterie Cava, où arrivait Lamartillière, lançait des fusées ; signal qui portait les corsaires à attaquer. *Le Minotaure* soutenait la retraite des bombardes des alliés.

Marchesi faisait battre un rappel avant que parût le jour. Le son du tambour était couvert par des clameurs. La plèbe hurlait : *Du pain !* Pouchin chargeait, avec quelques hussards, via Balbi, une cohorte de mendiants. Des troupes se massaient devant le palais national et sur les places. On allait éteindre les incendies.

Vers 10 heures, un bateau venu de Corse rend 60 sacs de blé. Son patron annonce que 14 bâtiments le suivent. L'Anglais tenu à distance, est-ce enfin un ravitaillement assuré ? Manger vite et longtemps, les assiégés n'ont pas, durant un jour, d'autre désir. Les bonnes nouvelles se succèdent; les crieurs disent, à 3 heures de l'après-midi : « Massena s'est porté vers 2 heures du soir à la rencontre de Bonaparte vainqueur des Autrichiens devant Campo Freddo. » Le nom de Bonaparte court à travers les foules; épouvantail pour les uns, espérance pour les autres. Sera-t-il un tyran ou un ami ? Des jeunes gens s'élancent dans l'Apennin; d'une plate-forme ils ne voient, entre Rivarolo et San-Pier d'Arena, que des bataillons immobiles; ils se demandent ce que fait l'équipage d'un navire britannique qui, ancré devant la Polcevera, porte quatre pavillons; ils cherchent d'où vient le bruit du canon qui gronde vers l'ouest.

Tard, des troupes affluent à Gênes. La désolation des habitants est générale. On n'allume plus ni les lanternes ni les lampes posées devant les madones. Quatre mille individus campent devant San-Lorenzo. A l'écart, deux femmes dévorent leurs enfants morts. Des affamés deviennent subitement fous. D'horribles scènes se déroulent aux lueurs des étoiles. La dépravation et le crime sont choses ordinaires que personne ne songe, dans cette nuit d'enfer, ni à critiquer ni à arrêter.

Le 1er juin, à une heure du matin, l'artillerie anglo-napolitaine tonne. Une bombe entrée dans la maison des Grazie éclate et cause de grands dégâts; vingt boulets creusent vingt excavations au milieu du quartier maritime. Un projectile atteint la porte du palais Dominique Doria et le tambour qui battait le rappel près de l'église Saint-Mathieu est décapité par un autre. Deux hommes mortellement blessés se traînent au long des ruelles et vont mourir sur les degrés de Saint-Vincent.

Anglais et Napolitains exécutent leur retraite quand les clartés lunaires permettent à l'artillerie du Môle de viser à coup sûr. Puis un lourd silence plane sur la ville.

L'aube vient, toute blanche, éclairer les monuments de Gênes la superbe. Un soleil rouge se lève au ras des flots lointains. Alors, du refuge de l'église Nunciata, des femmes sortent, se forment en procession, agitent des sonnettes et crient : « *Capitolazione, Massena !* »

CHAPITRE IX

ÉVACUATION DE GÊNES

Travaux accomplis par Massena. — Ses rondes nocturnes. — Le refuge du cloître Saint Mathieu. — Attente d'une armée de secours. — Le corps de défense se trouve réduit à quatre mille combattants. — Il faut sauver ces débris. — On écoute enfin les propositions de l'ennemi. — Andrieu est envoyé à Rivarolo. — Les exigences des alliés sont repoussées. — Massena prend part aux conférences. — Il écoute la lecture du nouveau traité qu'a rédigé le secrétaire de Ott — Ne pouvant accepter des conditions onéreuses, il fait un coup de théâtre. — L'ennemi cède à ses injonctions. — Embarquement de l'état-major français.

Quand Massena pouvait dominer les événements, avant toute considération humanitaire, il plaçait le devoir militaire. Bonaparte avait demandé que l'armée d'Italie tînt dans Gênes jusqu'au 20 avril. Le terme fixé serait dépassé, suivant une promesse faite au ministre Corvetto : « Tant que j'aurai un homme pour me battre et un être pour manger, je me défendrai. » Pour garder une ville qui, en quelque sorte, couvrait nos frontières, le général en chef aurait, à l'exemple de Fabert, exposé à la brèche sa personne et sa famille afin d'arrêter les ennemis.

D'impérieuses nécessités en avaient fait un dictateur. Alors, on ne conduisait pas une armée dépourvue de vivres, on ne maintenait pas dans l'obéissance un peuple hostile, on ne luttait pas contre un adversaire six fois supérieur en nombre, sans l'emploi de moyens extraordinaires. Et sous l'étreinte d'une main de fer, officiers, soldats, agents civils, Liguriens, de vieux et de jeunes hommes, durent remplir toutes les tâches assignées, si périlleuses fussent-elles.

Autant le général en chef dépensa d'ardeur à récompenser les initiatives et les dévouements profitables à l'armée, autant il mit de sévérité dans les répressions devenues nécessaires, tous les jours, au maintien de l'ordre, à l'accomplissement du devoir. Un acte choisi entre cent parmi ceux qui l'honorèrent : il supprimait la contribution extraordinaire imposée à Brignole gardant et soignant nos blessés. Mais il envoyait 50 garnisaires occuper le palais d'un Spinola qui refusait de verser quelques sous aux pauvres.

Andrieu, Thiebault, Barthe et Vast, qui allaient jouer des sommes importantes au tripot qu'une femme Mariette avait établi dans la basse ville, essuyèrent les plus violents reproches et furent surveillés. Le gouvernement ligurien et la municipalité génoise ne connurent qu'un Masséna sévère. Toutefois, il n'imposa que des œuvres nécessaires, répétant souvent cette recommandation : « Défendez-vous contre vos ennemis. » Il aurait pu, investi de pouvoirs absolus, se présenter comme gouverneur d'une province, imiter un duc d'Albe; modestement, il se présentait comme l'aide d'une République attaquée par les Impériaux. Toutefois, en retour des grands sacrifices d'hommes et d'argent que faisait la France en Ligurie, il exigeait partout et de tous le respect dû à son drapeau.

Ce guerrier, si souvent accusé d'avoir assuré l'exécution de cruautés inutiles, souffrit surtout au spectacle des misères qu'endurait la plèbe. Après ses soldats, il aimait cette classe de citoyens, malgré ses tares. A son profit, ne fit-il pas verser, durant trois mois, de l'or expédié de Paris, le sien, la contribution des loyers, les vivres réquisitionnés, les bons des riches; ingrate collectivité qui ne lui rendit, en retour, que de la haine. Et longtemps, il voulut couvrir les commerçants de sa protection.

Par singularité, le chef d'armée exigea que nobles et bourgeois ne parussent pas s'inquiéter d'une affreuse misère qui étreignait, en mai, les Génois pris entre les

anglais et les baïonnettes autrichiennes; au point Théâtre national dut jouer chaque jour de 6 à res (1). Les loges une fois garnies, Massena va occuper une avant-scène, compter les specta- Durant l'entr'acte, il félicite les patriotes, menace sidents, se montre en chef (2).

seule défaillance physique le surprit au milieu ravaux : accès de fièvre, vite guéri. Autant pré- neux que soupçonneux, il veut et peut assurer tion des moindres services réservés à l'état-major.

Andrieu, Duvivier, Marceau reçoivent pour besogne des indications très précises. Le chef e que des lettres lues; il donne en vingt-quatre cent ordres verbaux, et il va s'assurer *de visu* ui a obéi. Jamais général n'a passé de plus lon- urnées; même, plusieurs ne furent pas séparées repos.

nt le blocus, il sortait du palais Doria à 4 heures in. Traverser la ville, inspecter les troupes, exa- a croisière anglaise, cela le tenait affairé souvent 6. A son premier repas une seule tasse de cacao lisait. Il allait jusqu'à une heure du soir. Le urait vingt minutes, pris entre le chef d'état- et le premier secrétaire. Ensuite, c'étaient les ons, les visites au palais national, à la Légation se établie place Spinola, ou les combats à diriger nte Faccio ou vers Rivarolo. A 8 heures, il sou- ul, dans son appartement, taudis plutôt que e, car les chaises et la table étaient chargées de , un long canapé portait les vêtements, le linge,

théâtre San-Agostino, devenu théâtre national, joua deux rant l'année 1800 : *L'Indativo*, de maître Nicolini, et *l'Adélaïde ino*, de Simon Mayer. (*Delle feste e dei Ginochi dei Genovesi*, de P. 137.)

assena allait de loge en loge et connaissait les noms de presque spectateurs. C'était un petit homme sec, très noir, fronçant le sourcil, mais pas sanguinaire. Il s'informait des santés; il la pièce; il parlait italien. Par exemple, tout ce qui portait l'Assereto était menacé, à cause du cousin qui était dans le emi. » (*Papiers de famille.*)

les chapeaux et les armes du général; le lit très tassé, point défait, servait de siège au chef qui écrivait souvent, dessus, des billets au crayon. Les fenêtres, aux rideaux déchirés, restaient toujours ouvertes. La nuit, deux lampes éclairaient le refuge dans lequel pénétraient, à chaque instant, les chefs de service et les courriers apportant des nouvelles de France.

Après souper, Massena travaillait encore. Le plus souvent, son domestique l'aidait à rectifier sa tenue. Il prenait un sabre droit, un petit chapeau noir, et, suivi d'un seul aide de camp, le chef d'armée allait rendre des visites. Au salon que tenait ouvert Mme Costa, dans un palais situé vicolo Portafico (1), sa politesse et sa galanterie étonnaient des femmes qui, le matin, avaient vu le Niçois se montrer impitoyable envers des soldats débandés ou devant le peuple formant attroupement. Brillant causeur, il aimait à parler de la société génoise, point de la guerre aux bruits, canonnades ou fusillades, qui arrivaient jusqu'aux oreilles des assistants. De chez Mme Costa, le général se rendait au théâtre, ou au palais Durazzo ; parfois palais Pallavicini et Bollo. On lui offrait du café, ce qu'il refusait.

Souvent, à 11 heures, il faisait une ronde à travers les postes courant la ville; seul moyen qu'il eût de bien tenir les troupes en éveil. Rentré dans le quartier Portoria, il observait la vie intérieure, les manifestations d'une cité au-dessus de laquelle il avait, nouveau Damoclès, suspendu sa lourde épée.

La ville haute, où s'étagent les grands palais, est tranquille. On n'y entend, de quart d'heure en quart d'heure, que les cris des sentinelles gardant l'Apennin

(1) Antonietta, fille de Bartholomeo Galesa, née en avril 1777, mariée à Pasquale Costa, prenait la qualité de marquise. Elle était, au dire de P. Pallavicini, la plus belle et la plus séduisante femme de son époque. Vile fut l'accusation qui la mettait du parti autrichien pour acheter Massena. Elle eut, sur lui, il est vrai, une grande influence, exercée au profit des nobles qui avaient mérité des rigueurs. Nommée membre de l'*Accademia di merito*, le 6 janvier 1809, elle fut la Recamier génoise; elle mourut en novembre 1859. *(Notices Génoises.)*

et parfois les bruits des pas d'une patrouille montée sur le rempart. Un va-et-vient règne, mais intermittent, entre la via Novella et le port. Des 50,000 individus campés, une partie s'entasse place San-Lorenzo : hommes, femmes, enfants, regardant les deux lions gardant l'escalier, les deux vastes porches béants, les colonnades noires et blanches, la fine dentelure qui orne les étages de parures gothiques. Ils écoutent la chanson que le soldat dit au loin sur la colline; la voix du moine agenouillé dans la grande nef, entre les piliers en stuc; l'oraison d'un abbé qui invoque le secours des puissances célestes devant le Sacro-Catino, vase d'émeraude trouvé à la prise de Césarée et dans lequel Jésus aurait mangé l'agneau pascal avec ses disciples.

Aux portes du palais national, la plèbe se tasse; elle entend les gémissements sortis d'une prison encombrée. Quelques individus croient reconnaître la voix du parent ou de l'ami arrêté le jour même, un voleur ou un assassin. Ils poussent le cri : *Libertà !* jusqu'à l'intervention d'une police qui se plaît à refouler tout mauvais élément dans les ruelles.

La voie maritime est aussi encombrée Sous les voûtes bordant la rue, immense portique ouvert de l'arsenal au vieux Môle, des cabarets restent ouverts. Chaque buveur, qui préfère le vin aux soupes d'herbes, pose son verre sur un tonneau vide, parle à ses voisins accroupis plutôt qu'assis, s'anime, crie contre l'épreuve du siège. A l'entendre, des ilotes et des filles se pressent. On fait là d'étranges serments; on conclut de singuliers marchés; on se promet de terribles vengeances.

Au pied des murailles séparant la ville du port, des familles campent; des êtres presque nus subissent ou le froid intense qui tombe de la montagne ou la chaleur torride d'un sirocco. Les plaintes succèdent par là aux plaintes. Entre deux jurons de portefaix monte l'invocation à la Madone, que fait une femme. Qu'une bombe passe en sifflant, le troupeau humain se lève; il ramasse des haillons ayant composé des couches; il fuit vers

les escaliers souvent encombrés des cadavres des gens trépassés dans la nuit.

Massena, les manifestations de la vie nocturne observées, rentre au quartier général vers une heure du matin. Ou Reille ou Barthe lui remet des rapports. Suivant les nouvelles reçues, son humeur change. Il dicte encore des ordres. Ses conférences avec Soult, Andrieu, Morin se prolongent quelquefois très tard; et il ne lui reste plus, après 3 heures, le temps de prendre du repos, fût-ce durant quelques instants, avant de recommencer un travail journalier et nécessaire.

Est-il forcé le soir d'attendre la visite d'un membre du Gouvernement ligurien? Contraint d'user la nervosité qui agite jusqu'aux muscles de son visage, le grand capitaine descend au rez-de-chaussée du palais. Du large vestibule transformé en corps de garde, une ouverture nouvellement pratiquée donne accès dans l'ancien cloître Saint-Mathieu. C'est un carré de vingt-cinq mètres. Le portique, colonnettes en marbre, entoure un jardin planté d'arbres, au milieu duquel l'architecte a placé la haute margelle d'un puits. Son pourtour forme une enceinte de murailles grises chargées de plaques funéraires. Les tombeaux des Doria peuplent l'allée. Deux statues colossales de ces « capitaines de la mer », taillées par Montorsoli, décorent une cour au bout de laquelle s'ouvre l'église, sombre sanctuaire où chaque famille noble avait son banc.

Le cloître, que deux quinquets éclairaient mal, servait de promenoir au général en chef. Souvent le soir, mais plus rarement le jour, il se plaisait là à méditer. Qui y venait, le trouvait pensif. Tout de suite, le visiteur remarquait que le lieu était sans écho et froid, sentait la crypte d'où se dégage l'âcreté des sépulcres. Pourtant, dans l'asile réservé à ces trépassés dont vingt inscriptions présentaient de pompeux éloges, des oiseaux avaient choisi le refuge du jardin Un rossignol y chantait vers l'aube la plus mélodieuse romance, quand le canon grondait et tuait des hommes aux portes de la ville.

Plusieurs fois, Morin put surprendre le général en chef assis sur une stèle de marbre et assoupi La fatigue avait eu raison, cette fois, de sa volonté. Brusquement réveillé, il allait donner audience, dicter des ordres ou monter à cheval.

Il montait le plus souvent un cheval noir, simplement harnaché. La populace disait en le voyant paraître : « Ce coursier porte déjà le deuil de notre mort prochaine. » Toutefois, elle tremblait le jour et la nuit devant l'homme si autoritaire qui imposait à une ville les pires épreuves. Il arrivait cependant qu'un groupe composé en grande partie de charbonniers osait barrer le 27 mai, à 5 heures du matin, via Bianchi, la voie à l'état-major qui remontait vers le quartier général. Un meneur encourageait son hostilité, dans les clartés d'un beau matin. Dix guides, ouvrant la marche du cortège militaire, ne pouvaient passer. Alors, contre la muraille humaine, Massena s'avançait seul. Des femmes en haillons, portant des enfants morts, elles-mêmes décharnées et pitoyables à voir, criaient : *Del pane! Capitolazione!* Sous les regards terribles du chef, les malheureuses reculaient, s'écartaient, allaient s'agenouiller devant une madone et psalmodier des prières. Devenus soudain craintifs, les hommes ne disaient plus, en ouvrant leurs rangs, que ces mots : *Evviva Maria!* Manifestation inattendue. Mais Andrieu prenait des mesures pour en prévenir le retour (1).

Pourtant, l'activité de Massena se dépensait chaque

(1) *Au gouvernement ligurien* — « Le 8 prairial. — J'ai l'honneur de vous prévenir de la part du général en chef que, depuis quelques jours, son état-major en général, les officiers français et ses gardes sont en butte aux insultes et aux criailleries des femmes qui semblent excitées par la malveillance à fomenter des attroupements et peut-être des insurrections. — Le général en chef vous invite, citoyens gouvernans, à prendre de suite toutes les mesures qui dépendront de vous pour que ces procédés ne se renouvellent plus S'il en était autrement, il se verrait à regret forcé de faire fouler par sa cavalerie les personnes qui se permettraient encore ces vociférations; il est de plus résolu à faire arrêter ceux qui lui en paraîtraient les instigateurs et à les faire juger militairement comme un chef de révolte. » (Arch. d'État. Gênes.)

forces du blocus, Massena avait répondu, le 1er juin, à lord Keith et au général Ott qui proposaient un arrangement en vue de préparer des pourparlers (1). Une barque portait le premier message à bord du *Minotaure*: Gazan faisait remettre le second billet au poste autrichien. L'amiral interprétait mal, à dessein, la lettre du chef d'armée et désignait, le soir même, un plénipotentiaire (2).

Il y eut encore, dans la nuit du 1er au 2 juin, des mouvements de troupes Manœuvres des Allemands qui se promettaient de surprendre l'assiégé. Un premier échelon engagé contre les postes du Bisagno rencontra une grande résistance, s'obstina à lutter et fut battu. Cet échec arrêta l'offensive des autres groupes. Mille coups de fusil tirés : voilà quelle fut la dernière action militaire livrée devant Gênes.

Un parlementaire anglais entrait au port le 2. Après avoir entendu les propositions de lord Keith, Massena déléguait l'adjudant-général Andrieu à Rivarolo (3). Cet officier y arrivait à 3 heures du soir. Dans une grande maison couvrant le pont, M. de Best, commissaire autrichien, attendait un plénipotentiaire; il remplaçait

(1) « MONSIEUR, j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de me faire parvenir hier au soir. Je suis sensible à ce qu'elle contient d'obligeant pour moi; mais dans les circonstances, les ouvertures qu'elle renferme me paraissent prématurées; je me réserve d'y répondre incessamment. » (Reg. d'ordres.)

(2) « J'ai eu l'honneur de recevoir la lettre que vous m'avez adressée ainsi qu'au lieutenant-général baron d'Ott, par laquelle vous consentez à la reddition de Gênes. Je suis incapable, à cause de l'état présent du temps, de venir au rivage, mais j'ai donné mes instructions au capitaine Philippe B[illegible], mon capitaine, officier qui a mon entière confiance, d'expliquer mes résolutions au général d'Ott à ce sujet, et je promets sur mon honneur de signer la capitulation aux conditions que le général d'Ott et lui pourront négocier avec vous. » (R. 37. P. 17, *bis*.)

(3) [illegible] Gênes, le 13 prairial, an VIIIe de la République [illegible] — *Massena, général en chef, à M. [illegible]* — MONSIEUR LE GÉNÉRAL — J'ai muni de [illegible] général Andrieu qui se rend à Rivarolo [illegible] avec les officiers désignés par vous et par [illegible] Ke[illegible] — J'ai l'honneur d'être, etc. » (Arch. Guerre Vienne, 1800, Cahier 6, [illegible] 97.)

M. de Saint-Julien appelé à Turin. Andrieu ne recevait que cet accueil froid réservé au vaincu. Les conditions étaient nettement formulées : « Capitulation de Gênes. Retour en France de l'armée républicaine désarmée. Le général Massena serait prisonnier de guerre. »

Massena faisait répondre le soir : « Que si le mot *capitulation* était prononcé encore ou écrit, toute liberté d'action lui serait dévolue et que certainement elle produirait des fruits quand Bonaparte marchait à son secours. » Les alliés s'inquiétaient de ces fermes résolutions. Pressé par Mélas, Ott faisait continuer les conférences (1). Le 3, dès 7 heures du matin, Andrieu et Ottavi se rendaient à Cornegliano. De Best et Saint-Julien présentaient un nouveau projet de *reddition*. L'article 1er du premier brouillon était modifié, mais toutes autres concessions refusées, le capitaine Beaver se montrant intransigeant. Massena, prévenu d'heure en heure, accordait la remise des prisonniers autrichiens pour arriver à un *modus vivendi*. Dans l'après-midi,

(1) *Ott au baron de Mélas, général de cavalerie.* — Sestri, le 2 juin 800. — « Aujourd'hui, à 8 heures du matin, j'ai reçu la lettre ci-jointe du général ennemi Massena. Après cela, j'ai envoyé le colonel de Best le l'état-major pour entamer les conférences. Celui-ci était accompagné du capitaine de pavillon anglais Beaver. Une seconde entrevue est fixée pour demain matin, à 7 heures. Dans les propositions, il y a quelques articles très difficiles et je ne vois pas comment cela finira. Si je réussis à amener Gênes jusqu'à la capitulation, je serai obligé de rester encore ici quelques jours. Il est certain que l'ennemi n'a des vivres que pour quelques jours. Mais si l'arrivée de mon corps à Novi est d'une absolue nécessité, je vous prie de m'annoncer par un courrier si je dois lever le blocus ou bien si je dois le continuer encore pendant quelques jours. Aussitôt que la capitulation sera signée, je donnerai tout de suite l'ordre de marcher à la division Vogelsang, moi-même, je la suivrai avec les autres troupes, le jour suivant. — En vertu de l'ordre reçu, j'ai donné ordre au F. M. L. Hohenzollern d'envoyer son bataillon le plus fort, tout de suite à Casa-Disma. — Au moment de mon départ, deux bataillons suivront. J'enverrai alors le régiment Terzi à Savone. Le général comte Saint-Julien assistera demain à la conférence. » (Arch. Guerre. Vienne, 1800, 6-97.)

Massena avait écrit le soir à Andrieu : « Vous pourrez accorder aux plénipotentiaires les prisonniers autrichiens faits depuis la reprise des hostilités. Vous demanderez à lord Keith, mon aide de camp Drouin, fait prisonnier par une de ses chaloupes. Il sera censé échangé. »

après la réception d'une lettre d'Andrieu (1), le général en chef envoyait Morin et Corvetto auprès de son chargé d'affaires (2). Et, pour appuyer ses déclarations du 2, il faisait ordonner à la division Gazan d'être sous les armes à minuit et prête à marcher.

Les conférences se prolongeaient, le 4, jusqu'à une heure du matin. Seule, l'exigence anglaise en empêchait l'aboutissement. Massena décidait de discuter lui-même avec Ott et Keith les conditions de l'évacuation. Il fixait le rendez-vous après 9 heures, dans la chapelle élevée sur le pont de Cornegliano. Il se présentait accompagné de Reille, Andrieu, Morin et Coutard; 25 cavaliers escortaient la voiture qui portait J. Durazzo, E. Grecco et Corvetto. Le général en chef mettait pied à terre à vingt pas de la chapelle élevée en 1662 (3), petite chambre carrée bâtie sur une pile du pont, ornée d'un autel de marbre, close par une porte vitrée et meublée d'une table, de six chaises.

Keith et Ott s'avancèrent, tête nue, à la rencontre de Massena. Il répondit d'un geste bref au salut des deux chefs d'armée. Il s'arrêta. Il parut les considérer pendant quelques secondes, et il déclara, de cette voix qu'il savait rendre terrible : « Messieurs, j'ai pensé que nous pourrions enfin nous entendre. » Puis il appela les Génois, à qui revenait la tâche de défendre les intérêts

(1) *Andrieu à Massena :* « On a débuté par me dire que les conditions réglées hier ne pourront être valables que jusqu'à demain, jour où il faudra tabler d'après les nouvelles bases. On pourra peut-être faire quelques légères modifications à ce qui a été convenu hier relativement au militaire, mais on persiste dans la prétention de garder les bâtiments et à celle des sommes déposées. Ils assurent avoir encore eu des nouvelles à leur avantage. » (R. 37. P. 186.)

(2) *Massena à Andrieu :* « Le 14 prairial. — Vous aurez soin, citoyen général, de vous réserver dans vos conférences, malgré que vous soyez revêtu de pleins pouvoirs, d'attendre ma sanction, supposant qu'il vous soit accordé tout ce que dans les articles contenus dans votre note porte. » (Reg. d'ordres.)

(3) Cette chapelle, érigée à la Vierge en 1602, par Paolo Batista, présentait un cube, au milieu du pont de la Polcevera. Démolie en 1905, elle doit être reconstruite, l'élargissement du pont terminé, par les soins de la *Société ligurienne d'histoire.*

le la République ligurienne. Ott dit : « Un seul commissaire civil suffira. » Corvetto fut choisi. Durazzo et Grecco partirent. On entra dans la chapelle à 9 heures et demie. Il y eut neuf assistants : Massena, Andrieu, Morin, Corvetto, Ott, Keith, Beaver, Saint-Julien, de Best. Ce dernier présenta une nouvelle rédaction, au nom de l'empereur d'Allemagne et du roi d'Angleterre.

La lecture du troisième article faite, Massena se lève et s'adosse au mur. Les sourcils froncés, le mouvement imprimé au sabre, la main droite serrée indiquaient l'état de son esprit.

Soit calcul, soit politesse, les alliés quittent leurs sièges et se rangent devant l'autel. Corvetto se place entre Morin et Andrieu. Deux camps sont formés. Ott prie Massena de produire ses considérations.

Ses conditions! c'eût été le terme exact. Il les donna.

« Les soldats français et tous les patriotes liguriens sortiraient de la ville, emportant armes et bagages, libres de recommencer les hostilités après une trêve. Gênes conserverait le droit de s'administrer. Les malades, les blessés, les invalides seraient transportés par mer à Antibes. La troupe qui évacuerait recevrait les honneurs de la guerre. Des vivres lui seraient fournis à la signature de la convention. Tous les bateaux arborant le pavillon français pourraient quitter le port. »

Keith et Ott étaient consternés. Les vaincus osaient dicter des lois aux vainqueurs. Ils ne connaissaient pas, dans l'histoire, un pareil exemple. A 10 heures et demie, ils se récriaient; ils invoquaient les instructions de leurs gouvernements, les nécessités de leur sûreté, les lois de la guerre. Quand ils eurent terminé un exposé qui ne pouvait satisfaire Massena, une scène dramatique eut lieu. *L'Enfant chéri de la Victoire* toisa des adversaires qui avaient affamé, non battu ses troupes; le fier plébéien fit baisser les yeux aux nobles; le Français domina de son prestige le fier Anglais et le roide Allemand. Un cri rauque sortit de sa gorge; explosion d'une rage

longtemps concentrée. Sur les degrés de l'autel, il poussa violemment sa chaise, puis il passa le seuil du petit temple en criant aux alliés : « Assez de paroles inutiles, messieurs! Je vous dis à demain! » Et il marcha vers son cheval.

Lord Keith restait immobile. Ott rejoignait Massena. Il s'humiliait, jusqu'à prier : « Monsieur le général, nous voulons vous être agréables... » Que devait faire le chef d'armée? Il savait que ses soldats n'auraient plus même la force de soutenir un long combat; il savait que les hôpitaux regorgeaient de mourants; il savait que le peuple génois touchait à l'agonie; il croyait que tous secours étaient éloignés; il ignorait que Suchet marchait vers lui. Il se croisait les bras devant Ott incliné; il imposait : « D'un mot, acceptez toutes mes conditions, ou bien nous battrons encore. » Il y avait tant d'autorité dans sa voix, tant de menaces dans son attitude, tant de fierté dans son regard, que les alliés cédèrent. Morin écrivait, tout de suite, l'acte d'évacuation (*k*). Ott rentrait à Sestri pour prévenir Mélas (1) et recevoir de nouvelles instructions (2). Keith allait s'embarquer devant S. d'Arena.

(1) *Ott à Mélas* : « Sestri, ce 4 juin 1800. — Je me hâte d'annoncer à Votre Excellence que la capitulation de Gênes est faite et ratifiée. J'ai fait déjà occuper les portes et les fortifications avec quatre bataillons et l'amiral a fait occuper le port. J'enverrai bientôt à Votre Excellence les documents de la capitulation accompagnés d'un rapport très long du capitaine comte Banffy. — Demain matin, la garnison ennemie sortira de Gênes et aussitôt qu'elle se sera éloignée, je donnerai l'ordre au F. M. L. Vogelsang de marcher vers Alexandrie. » (Arch. Guerre. Vienne. 6-97.)

(2) *Mélas à Ott* : « Quartier général de Turin, le 4 juin 1800. — Vous avez déjà entendu, par le major prince Sukowsky, mon opinion au sujet de la capitulation de Gênes, et je répète maintenant que l'on doit mettre tout en œuvre pour s'emparer de cette place. En vue de cela, vous resterez jusqu'à la fin des opérations, devant Gênes. — L'ennemi fait des progrès dans la Lombardie et je désire vivement voir votre corps s'unir au mien. C'est pourquoi je suis prêt à me montrer peu exigeant dans la rédaction des articles sur la capitulation de Gênes si vous pouvez par là l'accélérer. Le but principal doit toujours être de s'emparer du général Massena et de sa garnison, afin qu'ils ne puissent plus nous être nuisibles dans l'avenir. Vous serez obligé de quitter cette place après la capitulation; c'est pourquoi vous vous montrerez

Massena ne voulut apposer sa signature au bas du traité qu'après avoir obtenu l'assentiment du gouvernement ligurien, quoique Corvetto fût présent. Prudente mesure qui faisait dire à M. de Saint-Julien : « C'est un lion doublé d'un renard. » Le lion rentrait vite à Gênes. Il se rendait au palais national et disait à Durazzo : « Procurez-moi des subsistances pour quatre ou cinq jours et je déchire le traité. » Singulière proposition. Le grand capitaine était prêt à renier, devant l'Europe, les engagements pris sur la Polcevera, dans l'excès de son zèle envers la France et envers la Ligurie (1). Mais le gouvernement qui, du 7 janvier au 4 juin 1800, avait dépensé extraordinairement 3,085,093 livres pour

moins rigoureux dans certains articles. Vous savez que le F. M. L. Elsnitz se retire et, à sa suite, le général Suchet avance sur Gênes. Cela doit nous décider à tout accorder, afin d'accélérer la capitulation de Gênes. — On doit notifier à l'amiral Keith que je suis obligé de réunir mon armée pour attaquer le général Berthier, et que si la fortune m'est favorable, je pense retourner bientôt pour chasser le faible corps de Suchet de sa position dans La Rivierra. Pour le cas où l'ennemi s'emparerait de la position de Gênes, l'amiral pourra bloquer de nouveau le port. — J'attends l'issue favorable de la capitulation, la prompte arrivée de Vogelsang et de sa division. Il n'est pas nécessaire que le bataillon du F. M. L. Hohenzollern marche sur Casa-Disma, mais je voudrais que ce bataillon se rende à Novi. La brigade Gottesheim doit marcher toujours dans la direction de Plaisance. Le régiment Terzi doit être envoyé vite à Savone. Je vous prie de remarquer que après la capitulation de Gênes, les articles doivent être envoyés à Gavi. Envoyer une garnison à Gênes et approvisionner la ville le plutôt possible. » (Arch. Guerre. Vienne, 1800, 6-96.)

(1) Deux mois plus tard, le 19 thermidor, Massena écrivait de Milan, où il commandait l'armée d'Italie, à la commission du gouvernement ligurien qui voulait organiser une fête en son honneur : « J'aurais désiré, citoyens gouvernans, que les circonstances m'eussent permis de me porter à Gênes. J'aurais revu avec le plus vif intérêt cette cité désormais célèbre par la constance héroïque avec laquelle ses habitans ont souffert les privations de toutes espèces pendant un blocus où l'ennemi dirigeait ses forces presque autant contre la ville que contre l'armée. — Je n'oublierai jamais les efforts généreux que ce peuple a faits autant pour deffendre son indépendance que par affection pour moi ; en lui exprimant mes sentimens de gratitude, faites-lui connaître aussi les vœux que je fais pour sa prospérité et la tranquillité intérieure du pays. Je consacrerai aujourd'hui à maintenir cette tranquillité publique les armées que j'ai si souvent employé à les deffendre. » (Arch. d'État. Gênes.)

soutenir l'action militaire, ne pouvait plus rien fournir.

Jusqu'à 5 heures du soir, le général en chef resta au palais Doria dans l'attente d'un événement qui aurait pu lui permettre d'ajourner l'évacuation. A midi, il avait entendu les canons de l'escadre anglaise annoncer une heureuse nouvelle. A 3 heures, il donnait audience aux généraux. Enfin, il signait le traité, avant de dicter une lettre qui informerait Bonaparte (1); lettre que le chef le bataillon Graziani devait emporter, une fois un sauf-conduit reçu.

Durant la nuit, à donn[illegible]s instructions que recueil-[illegible]nt Gazan, [illegible], Massena s'employait. Par [illegible]s fenêtres toujours ou[illegible] de sa chambre, arrivaient, [illegible]t les bruits de Gênes e[illegible]leine effervescence et les [illegible]hants des Autrichiens po[illegible] à La Lanterne. Brisé de [illegible]atigue, il dormait après n[illegible]it. Le 5, au point du jour,

(1) *Massena à Bonaparte :* « Au quartier général à Gênes, le 15 prairial, an VIII. — Mon Général. — J'ai l'honneur de vous rendre compte de l'évacuation de la place de Gênes, conformément à la convention ci-jointe. J'espère que vous la trouverez digne de la résistance opiniâtre de la brave garnison qui s'y trouvait renfermée. Nous n'avons pas perdu jusqu'ici un seul pouce de terrain; partout, nous avons conservé une supériorité constante et sans le défaut de subsistances nous eussions tenu éternellement dans Gênes. Aujourd'hui, j'ai donné aux soldats les trois dernières onces de ce que nous appelions du pain et qui n'était qu'un mauvais mélange de son, de paille d'avoine et de cacao sans froment. Nous avons mangé tous nos chevaux. — La mortalité causée par la famine était à son comble dans le peuple et dans les troupes. La faim et le bombardement ont excité des mouvements insurrectionnels toujours étouffés dès leur naissance. C'est dans l'espoir de vous voir arriver à notre délivrance que j'ai poussé si loin la rigueur des mesures qui pouvaient nous mettre à même de vous attendre; mais la machine tombait déjà en dissolution et il a fallu songer à se retirer pour ne pas tout perdre et pour conserver à la République les restes d'un corps de troupes dont la constance n'a pu être altérée par des peines, des fatigues et des privations jusqu'alors inouïes. Les forces physiques leur ont entièrement manqué et il ne restait plus que des squelettes ambulants. L'officier qui vous porte cette dépêche pourra vous dire à cet égard tout ce qui a été fait et souffert pour conserver Gênes. — Je vais avec la garnison joindre le centre de l'armée et y agir conformément aux instructions que je vous prie de m'y envoyer; c'est de là que je vous donnerai de mes nouvelles. — Salut et respect... » (R. 32. P. 158 *bis.*)

il allait au port. Du vieux Môle, une salve d'honneur, vingt coups de canon, partait. Morin informait que les bagages d'Oudinot, estimés à 15,000 francs, avaient été volés devant l'arsenal.

Avant de s'embarquer sur un corsaire, le chef de l'armée d'Italie embrassait Corvetto. Rapidement, le bateau traversait la rade avant 5 heures, dans le plein jour, lorsque les canonniers tiraient une deuxième salve.

Quand le soleil éclairait la Méditerranée, Massena dépassait la flotte anglaise Il allait vers Antibes. Avoir si bien servi la France lui faisait gagner la couronne immarcescible que Rome donnait autrefois aux héros. Et en témoignage de reconnaissance, les patriotes génois se plairaient à offrir une adresse et des armes à leur vaillant défenseur.

CHAPITRE X

SORTIE ET RENTRÉE DES FRANÇAIS

Agitation des Génois. — Destruction des arbres de la Liberté. — Assassinat du capitaine Scarlati. — Sortie des troupes françaises et des patriotes liguriens. — Miollis reste au milieu des malades et des blessés. — Hohenzollern, puis Keith sont forcés de remplir les conditions du traité. — Les Allemands répandent de fausses nouvelles dans la ville. — L'amiral anglais veut piller l'arsenal de Gênes. — Il exige des contributions. — Suchet paraît devant la cité. — Les Autrichiens sont forcés d'évacuer la Ligurie.

Dans la nuit qui précédait le jour fixé pour l'évacuation, tous les Génois n'observèrent pas le calme. Si des hommes las de supporter une servitude militaire voyaient enfin leur délivrance assurée, d'autres s'effrayaient en songeant qu'une domination allemande les chargerait des chaînes depuis longtemps préparées. Partagés en deux camps, les Liguriens devenus frères ennemis travaillaient : le plus grand nombre à servir bassement les Autrichiens qui, depuis 8 heures du soir, occupaient La Lanterne ; l'autre fraction à méditer ou à rassembler ses effets en vue d'un départ précipité.

A l'excitation de quelques meneurs, des bandes s'assemblèrent. Ces êtres dissolus, que des femmes accompagnaient, dépensèrent ce qui leur restait de forces à parcourir les grandes rues, à vociférer devant le palais J. Durazzo, à couper les arbres de la Liberté. La police ne sut ou ne voulut pas leur opposer de barrages, se croyant, elle aussi, à la veille des représailles. S'élevant au-dessus de la lâcheté générale, une escouade de volontaires, gardant le peuplier planté place d'Arco, tenta d'arrêter les ravageurs. Des coups de pistolet et

e bâton la dispersèrent assez rapidement; mais son hef, le capitaine Scarlati, essaya de couvrir au moins le rapeau français abattu; il périt sous les coups de la anaille. Miollis devait prononcer l'éloge funèbre du atriote et dire : « Ses qualités morales l'ont porté à 'acte de dévouement par lequel il termina sa vie. » Fait ncroyable, les assassins voulurent pallier leur acte san- uinaire en disant qu'ils cherchaient à obtenir le bois ui manquait alors aux hôpitaux. De plus, à leurs njonctions, on enleva vite drapeaux et inscriptions qui appelaient l'alliance franco-ligurienne.

Si 300 personnes, des citoyens étroitement associés ux républicains, purent éviter les sévices d'une plèbe urexcitée en prenant passage sur des canots, la com- agnie qui suivit les Français, route de terre, eut à subir les injures. Placé à sa tête, l'abbé Cuneo, l'un des pro- noteurs de la Révolution de 1797, prêtre qui avait roqué la soutane contre l'uniforme de garde national, eçut des crachats, des pierres, entre les portes San- Tomaso et de La Lanterne. Ses amis, lapidés, eussent éri sous les poignards des partisans d'Assereto, sans la rotection des baïonnettes françaises couvrant, juste- nent, des hommes qui abandonnaient leur patrie pour ller, sous d'autres cieux, chercher un asile.

Miollis avait mission d'assurer l'exécution du traité onclu le 4 juin. Au courage du soldat éprouvé, cet offi- ier joignait une diplomatie qui serait d'un bon emploi lans la lourde charge qu'allait forcément engendrer la transmission rapide des pouvoirs civils et militaires. Plusieurs fois, sa fière attitude imposerait aux Alle- mands un grand respect, celui qui tient de la crainte.

Le 5 juin, dès 4 heures du matin, les troupes logées aux forts extérieurs rentraient à Gênes. Environ 2,200 hommes suivant le général Poinsot s'établissaient place de l'Acqua-Verde. Des autres troupes qu'assem- blaient Wouillemont et Lebrun, 4,000 soldats venaient allonger, rue Balbi et place de la Nunciata, le grand campement.

Gazan dut composer son corps, dit d'expédition, des demi-brigades qui avaient le moins souffert; et il partit à 6 heures du matin; ses 4,600 hommes, que n'accompagnèrent ni canons ni voitures à défaut de chevaux pouvant les traîner, passaient entre plusieurs régiments autrichiens placés en haie, mais restant l'arme au pied. Vétérans et jeunes vélites, heureux de quitter enfin la cité de misère, épuisèrent leurs forces à gagner Voltri où ils trouvèrent des vivres. Alimentés et reposés, les défenseurs de la Ligurie devaient se porter, par petites étapes, à la rencontre de Suchet qui était rentré, en chef victorieux, dans l'Apennin.

A la réception d'ordres apportés de Turin, le feld-maréchal-lieutenant Ott se dirigeait avec les corps de Vorelsang, Schellenberg et Gottesheim vers Montebello; lieu où Lannes devait remporter, le 9, une victoire. Avant de partir, le premier lieutenant de Mélas avait fait, dans Gênes, une entrée d'homme qui aime à parader. Devant une belle escorte, il se présentait le 5, après 8 heures du matin, à la porte San-Tomaso que des mercenaires avaient transformée en arc de triomphe. Mais, pour arriver au palais national, il tournait à droite à l'extrémité de la rue Balbi, afin de ne pas déranger les Français campés devant la Nunciata.

Cinquante paysans, des insurgés, avaient précédé les Autrichiens; leur joie, ils la manifestaient en fantasia, tirant des coups de fusil; manifestation bruyante et dangereuse, que l'état-major allemand interdirait le soir, sous peine des plus rudes punitions.

Un second corps allemand devait partir des bords de la Sturla, entrer à 3 heures du soir. Celui-ci défilait en longue cohorte sous les portes Romaine et Dell'Arco. Sa musique, plutôt que sa belle attitude, provoquait les acclamations des Charbonniers qui voyaient mieux dans l'Autrichien un pourvoyeur qu'un ami, car des convois de pain et de bœufs étaient annoncés par le crieur public. Ces troupes allaient camper devant la Nunciata, place abandonnée des républicains.

Aussi, des forces anglaises assuraient l'occupation. Devançant même l'heure indiquée dans la convention, lord Keith faisait entrer *le Minotaure* à 5 heures du matin dans le port ; et il appelait à renforcer cette unité de combat, deux vaisseaux de ligne, trois frégates et deux bricks napolitains. Il voulait effrayer les patriotes génois et les Français demeurés. Les marins envahissaient les quais, se permettaient des licences, surtout avec les femmes ; ironiques, ces hommes répondaient à qui demandait les grains promis, en montrant deux transports vides : « Cela vous suffit. »

Un tambour bat la chamade à 8 heures du soir ; il va de place en place. Deux soldats autrichiens l'accompagnent. Après le roulement, un garde national génois annonce « que Son Excellence M. le général Hohenzollern est gouverneur de la ville ; que M. le comte de Saint-Julien est chargé de la direction des affaires politiques ; que tous les paysans armés qui sont entrés en ville avec les troupes de Sa Majesté Impériale et Royale, doivent rentrer chez eux sans retard ; que la cocarde autrichienne sera portée par les miliciens et par les habitants ; que la population doit fêter sa délivrance. »

Il n'y eut que peu de maisons drapées ou illuminées. Chanter et danser quand la faim tourmentait les estomacs, au milieu des pestilences, dans une nuit orageuse, cela parut aux gens sages œuvre aussi intempestive qu'inutile. La populace resta un jour de plus sans pain ; 104 soldats tombèrent d'inanition. D'ailleurs, l'approvisionnement du lendemain, mal réglé, permit la gloutonnerie ; en suite d'abus, 1,700 personnes succombèrent.

Avec Wouillemont, 900 hommes furent embarqués le soir. Les autres bataillons, qui devaient attendre l'arrivée des bateaux frétés à Livourne, allèrent former place Saint-Dominique, au cœur de la cité, une Légion résolue à imposer le respect aux Génois insulteurs et aux Autrichiens arrogants. Roussillon, commissaire des guerres, tenait la troupe en haleine.

Le 6, une fois la libre pratique commerciale assurée, boucheries, boulangeries et marchés rouvrent, sous la protection des troupes d'occupation astreintes à une dure discipline, tant, qu'un soldat coupable de grivèlerie fut bâtonné publiquement, place du Môle. Maïs et cacao sont offerts à bas prix; le pain blanc, à 12 sols la livre. Les haricots verts, cotés 36 francs le 3 juin, se paient 3 francs. La viande de bœuf et de mouton se vend 2 francs.

M. de Saint-Julien peut organiser un gouvernement ligurien (1), lequel obéira ponctuellement à ses indications ou injonctions; puis aux ordres de Mélas (2). Il prend le titre pompeux de « Junte Impériale ». En premiers travaux nécessaires, il doit travailler à assurer l'approvisionnement de 80,000 individus; à la réorganisation des hôpitaux; au désarmement de la garde nationale forcée de déposer, le 9, ses fusils à l'arsenal; à publier ou plutôt à relater sèchement le fait de la reddition de Gênes (3).

Ott parti, Hohenzollern-Hechingen montre sa mauvaise volonté à ne pas exécuter les clauses du traité. Il ajourne toujours, montre de l'arrogance, s'enfle d'un orgueil demesuré; aristocrate qui veut humilier les va-nu-pieds de la République française. A qui parler, il trouve par exemple un homme dans Miollis, qui peut

(1) Par ordre du général Mélas, le Gouvernement génois est ainsi composé le 6 juin : Pierre-Paul Celesia; Charles Cambiaso; Augustin Spinola; Bernard Pallavicini; Gérôme Durazzo; François Spinola; Louis Lambruschini. (Arch. d'État. Gênes.)

(2) « Une proclamation du général Mélas pour dire plusieurs bonnes choses et au clergé laïque et régulier de bien prêcher l'Évangile pour ramener le peuple à son devoir, à l'obéissance aux lois... » (Journal de GIAMBONE. *Journée du 6 juin.*)

(3) « L'état déplorable où en était reduite la cité de Gênes par le manque absolu de subsistances et la constance d'un blocus bien soutenu et aussi les renforts de troupes de Sa Majesté Impériale et de l'escadre anglaise, ont contraint le général en chef Massena à en venir finalement à une capitulation pour évacuer la place; les négociations commencées à Rivarolo le 3 juin courant, dans la matinée, ont été conclues à notre avantage. Le 4, vers midi, fut conclu et signé le traité... » (*Gazette Ligure.*)

l'exaspérer en organisant, place de l'Acqua-Verde, un camp libre dans la ville tenue en sujétion quasi-prussienne. Aussi, dans la soirée du 9, la troupe fait kermesse; les musiques jouent le *Ça ira* et *la Marseillaise*, au grand étonnement des Génois, à la grande colère des Allemands qui entendent : « Que veut cette horde d'esclaves... » Avec de belles filles venues vendre des fleurs ou des sourires, les officiers dansent; et, dans la nuit, les mots si désagréables aux représentants du pouvoir impérial retentissent, sont répétés : *Liberté! Égalité! Fraternité!*

Le 10, dans la ville haute, des sergents annoncent aux hommes qui passent : « Bonaparte marche de victoire en victoire. » N'est-ce pas promettre aux Liguriens son arrivée prochaine, l'invasion de ses troupes, la délivrance? Sa patience lassée, redoutant surtout l'action des patriotes qui ont demeuré, Hohenzollern envoie deux généraux « ordonner » au chef des troupes françaises de ne pas faire crier ni publier désormais, ni ordres ni fausses nouvelles. Il lui est répondu qu'afficher une pareille prétention ne lui appartient pas. Une autre querelle surgit le 12 : des Piémontais, au service français, embauchés par un officier allemand, sont ramenés rue Balbi, par Poinsot, de force.

La Junte s'avilit, jusqu'à exécuter les basses vengeances d'Assereto. Dans la nuit du 11 au 12 juin, 31 patriotes furent arrêtés et chargés de chaînes. A San-Pier d'Arena, Trucco, ancien président de la Commission française de San-Dominico, est fusillé le soir. Des menaces sont adressées à qui n'adule pas l'Autrichien. La terreur porte 80 personnes, qui eussent volontiers observé des lois justes, à se réfugier au quartier général français.

Le 13, Miollis et Andrieu rendaient visite à Hohenzollern. Ils allaient lui lire les clauses du traité concernant la liberté des Génois et la remise des déserteurs. Ils parlaient haut. Ils demandaient l'arrestation de l'adjudant-général Bonnelli qui, ayant substitué à son cha-

peau la cocarde allemande à la cocarde ligurienne, venait de relâcher des prisonniers français et parmi eux Flachat, négociant coupable d'avoir affamé l'armée. A ces « desiderata », le gouverneur opposait un refus formel. Les officiers se retiraient en proférant des menaces et ils refusaient, dans l'après-midi, d'entendre un autre mot qu'un assentiment bref donné à leurs justes revendications.

On avait levé, dès le 12, le camp de l'Acqua-Verde. Une colonne de 2,000 hommes, qui traversait Gênes, couvrait une compagnie de 115 patriotes. Sur ces hommes forcés d'abandonner leurs foyers, l'injure de la populace tombait. Près du port, des femmes osèrent insulter la troupe française. Plusieurs furent souffletées [illegible] grand dépit des Autri[illegible]ns qui allaient entasser [illegible]urs adversaires, valét[illegible]es pour la plupart, à bord [illegible]es péniches.

Tenace, Miollis imposait des devoirs à l'amiral anglais (1). Alors, il ne restait plus à évacuer que les malades et les blessés, 1,600 personnes environ. Mais lord Keith ne pouvait, faute de transports, mettre en route ces hommes à rapatrier, que le 16. Cinq navires les emportaient vers Nice dans le temps où la Ligurie retombait au pouvoir de l'armée d'Italie.

(1) *Miollis au vice-amiral Keith.* — « Gênes, 26 prairial, au soir (15 juin). — MILORD. — Je m'en suis référé à votre loyauté par ma lettre du 24, en vous répondant sur les doutes que vous mettiés à l'exécution de l'article 8 du traité d'évacuation de Gênes, concernant le transport des marchandises et effets appartenant aux Français et aux Italiens nos alliés. — S'étant déjà élevées bien des difficultés que vous avés décidées à l'avantage de votre gouvernement, au préjudice des intérêts stipulés dans cet article, je dois, milord, en partant, vous rappeller mes instances sur l'exécution exacte de cet article. — J'ai eu l'honneur de vous adresser plusieurs Français et Italiens qui désiraient partir avec leurs effets et n'ont pu l'obtenir. Plusieurs bâtiments qui étaient leur propriété ont également été arrêtés. — L'article 8 n'admet aucune explication particulière, aucune interprétation et aucune supposition. Il doit être exécuté franchement et sans aucune stipulation qui en borne l'étendue. — Je ne vous demande rien de favorable mais un droit fixe, bien déterminé, qui est imprescriptible et que je réclame au nom de la République française. » (R. 37. P. 215.)

elativement aux opérations militaires exécutées en
ıont et en Lombardie depuis la reddition, Hohen-
rn répandait de fausses nouvelles. Toute divulga-
du fait exact était prévenue : l'accès du port était
·dit aux marins non dévoués à la cause impériale ;
ınte faisait saisir les lettres expédiées d'Alexandrie ;
ın étranger ne pouvait entrer à Gênes sans pré-
er un passeport signé d'un officier autrichien. Le
ıin, l'état-major faisait annoncer trois succès obte-
les 7, 8 et 9, sur les Français : à Milan, à la Trebia
evant San-Colombano du Tessin ; il affirmait que
aparte, serré par des masses de cavalerie, entre le
t le Tessin, ne pourrait que difficilement opérer sa
ıite. Même, la défaite de Ott à Montebello, il la
ıgeait en victoire et il faisait chanter un *Te Deum*,
nt pour fêter les succès de Mélas que pour célébrer
élivrance de Gênes.

cette population qui s'étonne, le 14, de voir arriver
quipage des officiers piémontais blessés, le gouver-
· annonce une excursion des Français, poussée
u'à Novi : « lieu où les Autrichiens, *toujours invin-*
s, ont écrasé plusieurs bataillons républicains. » De
·oviennent les pertes.

formé le 15 que Mélas, battu devant Marengo, doit
pter les conditions du vainqueur, Hohenzollern
ıd un biais. Il publie qu'une attaque des Français a
ıué devant Savone. Le 16, il ose mentionner une
ite de Bonaparte en vue de Salé et il fait, pour la
irmer, du moins aux yeux de ses partisans, défiler
ıt la nuit, entre les portes San-Tomaso et Dell'-
), 500 hommes, des prisonniers de guerre capturés
talie. Le 17, il ose dire : « Les Autrichiens sont
és les maîtres du champ de bataille de Spinetta. »
anterie faite avant d'imposer à la population, ou
ôt aux riches, l'emprunt forcé d'un demi-million de
s.

révoyant un départ forcé, l'amiral Keith veut, en
Anglais, enlever l'artillerie et piller ce qu'il reste

de la marine génoise. Acte de corsaire, contre lequel s'élèvent les armateurs et l'ancien gouvernement ligurien. Mais, cette fois, Hohenzollern soutient les justes réclamations ; il s'ensuit de graves dissentiments entre les alliés ; les menaces suivent et les soldats allemands vont occuper les deux Môles, braquer leurs canons sur l'escadre anglo-napolitaine, laquelle avait pu affamer Gênes en fermant le port aux importations, si complètement que le 18 on payait, place Nouvelle, le pain 12 francs la livre.

Une entente s'établit le 18. Encore rompue par les officiers de l'escadre qui enlèvent des canons et des fusils, lord Keith va demander le 20, pour n'être pas obligé de récupérer en réquisitions ses frais de guerre, que les armateurs lui versent 350,000 francs. Seulement à cette condition, ils pourront conserver avisos, sloops et barques. Un premier refus exaspère l'amiral, homme cruel qui force à s'éloigner tout navire chargé, dont le patron refuse de payer en droit de port 50 francs par boisseau de blé, 30 francs pour le maïs et 20 francs pour l'avoine. Toutefois, l'agitation et les cris des Liguriens indignés lui commandent de porter, à une heure du soir, *le Minotaure* au large. Il met sa personne en sûreté quand la Junte lui envoie l'argent demandé.

Des patriotes ont annoncé, le 18, « qu'un traité rend au général Bonaparte la possession de Gênes. » Nouvelle qui fait sensation. Quelques personnes reprennent la cocarde ligurienne, ce que Hohenzollern interdit de nouveau ; mais on ose braver ses décrets. Plusieurs officiers en viennent aux mains, place de l'Acqua-Verde, avec des citoyens qui, le 21, chantaient la victoire de Marengo et insultaient l'oppresseur.

Enfin, l'occupant doit arriver aux pénibles aveux. Une proclamation informe « que la place sera remise au général Suchet. » M. de Saint-Julien ajoute : « La vie et les biens de toutes les personnes ayant servi sous la Régence seront respectés. » Le changement de régime portait Assereto et ses plus actifs partisans à se

ter, comme des bandits déjà mis hors la loi, dans Apennin. Les nobles et la plèbe s'effrayaient. La bourgeoisie était prête à servir encore les Français. Le lergé tremblait. Et sur les places, dans les rues, au ng des ruelles, entre citoyens que l'effroi rapprochait, ne question était posée : « Reverrons-nous Massena? »

Événements arrivés le 20 juin : le duc et la duchesse 'Aoste venus conférer avec la Junte de Gênes s'embarquaient à 6 heures du soir en compagnie d'officiers piémontais. L'agitateur Willot (1) et quelques émigrés renaient la mer aussi. Des magistrats se cachaient. La unte libérait les suspects arrêtés le 11 ; puis elle faisait istribuer du pain aux blessés français non transportables, traitait hautainement Hohenzollern, fêtait le 22 e départ des navires anglais.

La convention d'Alexandrie, article VII, limitait au 4 juin l'occupation autrichienne en Ligurie. Hohenzollern songeait que Massena avait pu exécuter les promesses faites le 4, durant la conférence : « Avant vingt ours, je serai devant Gênes. » Pour régler amicalement l'évacuation, le général allemand envoyait, le 22, 1. de Bussy conférer à Cornegliano avec Suchet qui, onduisant deux divisions, devait occuper le 23, le soir, a porte de La Lanterne. Kellermann, l'envoyé de Bonaparte, traitait, non sans autorité, au nom du lieutenant-général.

Ce fut le mardi 24, à 6 heures du matin. que 7,600 Autrichiens, formant trois brigades, sortirent de la place, ouèrent un rôle réservé aux vaincus, car des baïonnettes françaises les protégèrent contre la colère des nergumènes qui, levant des pierres, voulaient lapider « les esclaves des tyrans. »

Deux heures plus tard, un bataillon de grenadiers républicains franchissait, derrière les tambours battant,

(1) Amédée, comte de Willot, né à Saint-Germain-en-Laye en 1757. Général pendant la Révolution, député de Marseille en 1797, Barras le fait déporter après le 18 Fructidor; il peut s'évader; il sert Louis XVIII, dans les rangs des alliés.

la porte San-Tomaso. Au premier rang marchait le prêtre Cuneo, tant injurié et malmené lors de son départ. Un chœur formidable chantait *la Marseillaise*. Des patriotes, retrouvant leurs amis un moment exilés, les embrassaient.

Le retour des Français devait provoquer des manifestations. Dans l'après-midi du 24, un arbre de la Liberté était élevé place de l'Acqua-Verde, au bruit des fanfares. On dansait devant le palais gouvernemental. Le lendemain, l'administration civile rendait obligatoire le port d'une cocarde ligurienne. Adresses et compliments affluaient au quartier de Suchet. Il en venait même des communes suburbaines.

Bonaparte allait ordonner la formation d'un gouvernement démocratique. Le conseiller d'Etat Dejean en surveillerait les actions. Et, placés sous la direction d'une administration sage et prévoyante, les habitants de Gênes oublieraient-ils les épreuves subies durant un siège mémorable, soutenu par Massena?

Mais au nom du héros, des hommes impartiaux devaient associer, dans leur hommage rétrospectif, celui de Suchet, général qui s'était illustré par sa belle défense des Apennins et des Alpes.

TROISIÈME PARTIE

ES OPÉRATIONS DE SUCHET

CHAPITRE PREMIER

DÉFECTION DU CENTRE

militaire de Suchet. — Travaux accomplis les 5 et 6 avril. — issage des positions défensives. — Misère de la troupe réunie ır de Finale. — Actions du 7. — Préparatifs d'une offensive. — Les ichiens éprouvent des échecs. — Marches bien réglées vers le Saint-Jean. — Assauts repoussés. — La troupe républicaine est e de rétrograder.

la suite d'une grande manœuvre exécutée par ı, Suchet devenait chef d'armée (1). Le lieutenant ral possédait, heureusement, les qualités qui disent un bon conducteur d'hommes. Parfait admiıteur, scrupuleux, brave, mais toujours prudent, la

uchet (Louis-Gabriel), né à Lyon (Rhône), rue Rizay, le 2 mars 1770, ı-Pierre, négociant, et de Marie-Anne Jacquier. — Soldat dans une gnie franche du 12 mai 1792 au 20 septembre 1793. — A l'élec- est nommé chef de bataillon, le 20 septembre 1793. — A fait la gne de 1792 à l'intérieur, celle de 1793 au siège de Toulon, les années républicaines II, III, IV et V à l'armée d'Italie. — Chef gade le 7 brumaire an VI. — Général de brigade le 3 germinal — Employé à l'armée d'Helvétie le 12 frimaire an VI. — Chef najor de Massena le 3 messidor an VII. — Général de division nessidor. — Chef de l'état-major de l'armée d'Italie le même - Lieutenant du général en chef Massena le 17 ventôse an VIII. ieur général de l'infanterie le 5 thermidor an IX. — Fait en gne les campagnes de 1805, 1806 et 1807. — Commandant en 5e corps de la Grande Armée en août 1807. — Commandant en

guerre de montagne lui convenait à conduire, tout comme à Massena.

Les effectifs du corps isolé sont faibles (1). Faute de drap, la plupart des soldats portent des haillons. Les vétérans aguerrissent difficilement les conscrits. Il faut, pour prévenir les désertions, appliquer une très ferme discipline.

La gauche, que commandait Jablonowski, avait combattu les 5 et 6 avril en haut Tanaro un ennemi nombreux et très audacieux. Le centre, vivement abordé, s'était maintenu dans les lignes Settepani-Mont Saint-Jacques. La droite, expulsée de Vado où 6.000 Autrichiens devaient trouver la flotte anglaise, rétrogradait vers Finale ; même un détachement de 200 hommes que Compans poussait à Il Segno, dut se retirer précipitamment à Felino, abandon 80 soldats. (Voir la carte n° 3.)

Devant Belandi, la fusillade crépite encore lorsque Clausel reçoit le 6, à 7 heures du soir, les ordres de Soult. Celui-ci demande des vivres. Aussitôt le commissaire des guerres s'emploie. La réquisition fournit. Un approvisionnement est réuni dans Finale et envoyé par mer à Savone, place forte que Saint-Julien allait bloquer dès le 7. D'autres, venus de Marseille, devaient suivre.

Son quartier général porté de La Pietra à Finale, Suchet veut se maintenir à tout prix dans des positions

Espagne la 1re division du 5e corps en octobre 1808. — Commandant en chef le 3e corps en avril 1809. — Maréchal de l'Empire le 3 juillet 1811. — Fait duc d'Albuféra après la capitulation de Valence le 24 janvier 1812. — Commandant l'armée d'Aragon en novembre 1813. — L'armée du Midi en 1814. — Pas employé en 1815. — Mis en réforme par Louis XVIII. — Décédé le 3 janvier 1826, au château de Saint-Joseph, près Marseille (Dossier administratif. Guerre.)

(1) Le 5 avril, le corps du centre avait : 4e et 5e divisions. 7,500 hommes. Le 6, il éprouve une diminution de près de 3,000 par le départ des convalescents et malades qui, repoussés par le mauvais état des hôpitaux, préféraient rester dans leurs corps sans y faire de service. — Il était donc réduit à 4,500 hommes pour garder Ponte-di-Nava, Saint-Jacques, la vallée d'Oneille et la rivière du Ponent. (Suchet au Ministre de la guerre. Reg. de correspondance A. Z. page 221. Arch. Guerre.)

défensives. Est-il difficile de lasser un adversaire à qui l'effort de longues marches doit avoir ôté des forces? Pourquoi n'irait-on pas, le faîte des Apennins bien gardé, délivrer Vado et Savone? Qu'absolument cette dernière tâche fût rendue impossible, au moins le centre de l'armée d'Italie pourrait s'employer à fermer les quatre passages d'où viendraient déboucher des bataillons allemands pressés d'occuper le littoral : Saint-Jacques qui aboutit à Noli; Settepani, coupure ouverte au-dessus de Finale; Monte Calvo, porte située au nord de Loano; Rocca Barbena, qu'un défilé prolonge en assez large voie dans la vallée d'Albenga.

De plus, il faut se garder contre les entreprises d'une croisière anglaise qui vient de prendre à Vado des troupes autrichiennes afin de les débarquer vers San-Remo; dires d'un espion. Il faut monter une garde vigilante au col de Tende. Il faut seconder Turreau qui veille dans les Alpes centrales. Il faut presser l'arrivée des renforts attendus tant de Nice que de Grenoble. Il faut imposer la loi martiale en pays d'Oneille, territoire où une insurrection, due aux excitations de l'agitateur piémontais Saint-Ambroise, vient d'éclater.

A l'exemple des individus qui, le 23 octobre 1792, avaient assassiné des officiers parlementaires, des paysans entouraient la 39e afin d'égorger les soldats. Au secours de cette légion, Jablonowski portait un bataillon qui pouvait, les justes représailles faites, ramener l'ordre dans les villages et rouvrir les chemins.

Un ennemi plus redoutable que ne l'était l'Autrichien guettait nos troupes; c'était la faim. Au pays épuisé, que pouvait-on demander? Eux-mêmes, les habitants subissaient les dernières privations. A des municipalités craintives, le pain destiné à nourrir les pauvres qui campaient devant les bourgs était arraché. Le riche devait souscrire à l'impôt forcé (1). Bourgeois, marins,

(1) **Ordres de réquisition.** *Le 25 germinal :* « Requiert l'épouse de **Monsieur Simon** Stella à prêter pour les besoins du service au com**missaire ordonnateur** la somme de 6,000 francs, argent de France, que

laboureurs devaient s'employer à seconder sur terre et sur mer l'armée de la République. On arrêtait qui refusait de marcher avec nous. Une véritable servitude, nécessaire dans l'événement de cette guerre, portait 200,000 citoyens à maudire des hommes qui se disaient leurs alliés, à les épier, même à les trahir.

Cette situation rendait très pénible la position du général Suchet. Il souffrait à Finale ce que Massena aurait à souffrir dans Gênes. Tout comme son chef, il devait s'élever au-dessus d'événements inévitables. Quand l'aide de camp Ricard assurait, le 7 avril, le départ des administrations rentrées à Finale et s'assurait des ôtages, le combat recommençait au long des coupures de l'Apennin.

Elsnitz, chargé de déposter les troupes obéissant à Suchet et d'aller tendre, à Nice, la main aux insurgés du Midi, exécute ponctuellement les instructions de Mélas. Il pousse trois brigades vers le sud-ouest. Le brouillard dissipé à 10 heures du matin, les colonnes allemandes vont entreprendre l'assaut des trois redoutes couvrant Carbua : Mont Saint-Jacques, Madonna della Neve et la tour de Melogno. Au dernier point, deux bataillons hongrois sont repoussés. Après-midi, Seras fait reprendre les retranchements de la Madonna, un moment abandonnés. Le Mont Saint-Jacques, position principale mal défendue, est perdu au coucher du soleil. Et, sortie de Carbua, la 87e rétrograde jusqu'à Calice devant un seul bataillon ; elle ne s'arrête qu'en vue de San-Pantaleone, à 9 heures du soir. Brentano, le poursuivant, qui conduisait les régiments Keith et de

je promets de lui faire rembourser à l'arrivée des premiers fonds attendus. Le commandant de la place de Loano est chargé de l'exécution de cet ordre, — SUCHET. »

26 germinal : « Réquisition de tous les mulets dans le département du Cap Mêle, Borri, Bardino-Vecchio et Nuovo, Toure, La Pietra, Loano, Borghetto, Buissano, Toirano, Ceriale, Albenga, Alassio. — Mulets qui seront livrés et payés à Loano. »

6 floréal : « Réquisition de 12,000 francs à Finale sur les citoyens Burragi, Raimondy, Albertelly, Prasca, Alseli, Bergali, à payer à 4 heures du soir. »

Mondovi, envoie le comte Kinski sommer le brigadier Solignac de mettre bas les armes ; celui-ci, indigné autant qu'étonné, fait charger l'ennemi, le refoule et demeure dans une position d'attente. Le général Ulm veut adresser, devant Melogno, une pareille sommation à Seras qui, violant les lois en usage à la guerre, fit tirer sur le parlementaire et se montra bien résolu à barrer la route de Finale. En haute Pieve, Jablonowski faisait reculer Piémontais et Autrichiens qui avaient pu, la veille, repousser ses postes et il s'avançait jusqu'à Ponte di Navi où sa surveillance devait s'exercer à travers les montagnes.

Chaudes actions livrées par un faible corps à 15,000 Allemands. Mais les combattants recevaient, après minuit, l'ordre de rétrograder et d'occuper les positions stratégiques échelonnées sur la route d'Albenga. La 4e division éteignait ses feux et préparait une retraite ; à son honneur, il s'élevait dans ses rangs plus d'un cri de colère : manifestation d'hommes qui ne voyaient pas, comme Suchet, ce qu'il fallait nécessairement exécuter pour échapper à l'étreinte formidable de plusieurs divisions autrichiennes.

Les quatre échelons engagés le 7 avril descendirent le 8, dans la matinée, vers la Méditerranée. Suivis de l'ennemi, qui ne les chargea point, ils traversèrent en bon ordre Gorra, Finale, Bardino-Vecchio, La Pietra et Loano. Ces bataillons allaient aboutir au front bien retranché de Borghetto.

Bien couvertes au moyen de grand'gardes, les demi-brigades allaient prendre du repos, se ravitailler, pendant que Suchet décidait telles mesures propres à assurer le succès d'une marche offensive, au nord-est ; plan établi avant l'arrivée d'un courrier de Massena qui, à 3 heures du matin, le 9, apportait à Loano et la nouvelle d'un succès (1) et l'ordre d'assurer au plus vite une jonction.

(1) *Massena à Suchet.* — « 18 germinal. — Hier, l'ennemi a été complètement battu dans la rivière du Levant ; nous avons fait 2,000 à 2,500 prisonniers, pris le baron d'Aspre et plusieurs officiers de marque.

Du 8 avril, à 4 heures du soir, jusqu'au 9, passé midi, chaque chef de groupe reçut des instructions particulières (1). Pouget, chef de la 5e division, devait, quand la 4e franchirait encore les cols des Apennins, garder tout le littoral, fortifier la position de San Spirito, envoyer un fort détachement à Gorra, couvrir San-Pantaleone et porter même des troupes sur les hauteurs de Saint-

Onze bataillons qu'il avait dans cette partie ont été mis en déroute et leur perte est considérable. Je vous préviens qu'après-demain 20, j'attaquerai l'ennemi à Savone. Voici mes dispositions : une colonne d'environ 5,000 hommes se rendra le 19, sous les ordres du général Soult à Sassello, pour de là se rendre par Montenotte sur Savone, tandis que moi avec la 3e division, je marcherai par les hauteurs d'Albissola sur Savone. — Il faut que le même jour, 20, vous marchiez sur l'ennemi par les hauteurs de Saint-Jacques, que vous veniez tomber sur Cugliano, en tenant toujours les hauteurs; par ce moyen, nous pourrons faire beaucoup de prisonniers; si l'ennemi manœuvre sur nos derrières, laissez un petit corps pour l'observer. Nous reviendrons à lui après l'expédition de Savone. » (Arch. Guerre.)

(1) *A Compans.* — « 18 germinal. — Réunissez quatre bataillons, quatre-vingts cartouches par homme et tenez-vous prêt à marcher sur Murialto. »

A Montilica, à Nice. — « Pressez la marche des 104e, 6e légère et 60e. Envoyez du grain à Albenga. Prenez toutes les troupes d'Antibes, Grasse, Draguignan, afin de les diriger au Levant. »

A Clauzel. — « Mettre à six heures ce soir votre division en marche sur Calissano. Ayez des bœufs à la queue de votre colonne. Chaque soldat, quatre-vingts cartouches et trois pierres à feu. Tous les grenadiers en un seul bataillon sous le chef de bataillon Vidal. Cinquante mulets pour porter des munitions. Les éclaireurs, 50 hommes d'élite, 3 officiers, 2 sergents et 4 caporaux commandés par le chef de bataillon Chevalier. Beaucoup d'eau-de vie. »

A Pouget. — « Je partirai ce soir avec la 4e division et les trois demi-brigades de la vôtre, pour me porter sur les hauteurs de Settepani et de St-Jacques. Faites fortifier la position du Saint-Esprit Je vous laisse une compagnie de sapeurs, une d'artillerie et des traînards, 150 hommes environ. Dès l'arrivée des premières troupes de renfort, vous marcherez pour attaquer l'ennemi à Gora et dans la redoute de St.-Pantaleon que vous aurez soin de déborder par le haut. Après avoir chassé l'ennemi, marchez sur les hauteurs de St.-Jacques pour venir me joindre. Ordonnez à Compans de former un bataillon de grenadiers et de carabiniers sous le chef de bataillon Vélande. Envoyer l'ambulance de Compans à Bardinetto ; tirer de Toirano une bouteille de vin par homme. »

A Compans, à 10 heures du soir. — « Poussez de fortes reconnaissances demain matin sur Calissano et Garesio. Laissez des postes à Rocca-Barbena et hauteurs de Bardinetto. »

A Pouget. — « 19 germinal. — Acheter dans la vallée d'Oneille, huile,

acques. En outre, il devait tirer des subsistances en uantité de la vallée d'Oneille et pour se nourrir et pour xpédier pain ou blé au fort de Savone.

Après avoir entendu l'ordre du jour que leur adres- ait Suchet (1) les troupes crurent à de prochains uccès ; et le lieutenant-général écrivait à son aide de amp : « Vous verrez que, nouveau Curtius, je vais me ɛter dans le gouffre ; je le fais avec confiance, malgré ɛs grands inconvénients qui peuvent en résulter. »

C'est Clausel qui doit, le 10 avril, en conduisant le ros de la 4ᵉ division, reprendre le défilé de Melogno. eras, placé à Calissano avec quatre bataillons, appuiera on offensive et il couvrira, suivant besoin, sa retraite. cette expédition, le temps est favorable, car, jusqu'à ıidi, un épais brouillard allait cacher aux vedettes autri- hiennes et la concentration et la marche des Français. nsuite, un beau soleil devait éclairer les phases du ombat.

Conduisant les grenadiers, le chef de bataillon Vidal ɛmontait la rive gauche du torrent Isola. Suivi de ,500 fantassins, il abordait les retranchements. A ses ôtés, Compans, Berthezène, l'adjudant-général Cous- aud et l'officier du génie Mongenot agissaient. Le feu es Autrichiens ne pouvait briser l'élan des assaillants ; lavel, chef de bataillon à la 10ᵉ, tombait mort ; des roupes d'hommes frappés couvraient le sol. Furieux

rine, viande, biscuit, riz. Expédier pour le fort de Savone à Albenga ême. Donner 300 livres au patron de la barque qui fera entrer les ovisions dans le fort de Savone. »

Au citoyen Amant, ordonnateur à Nice. — « Ordre de correspondre ec moi. »

A Pouget, commandant la 5ᵉ division à Albenga. — « Faites partir ıarante ou cinquante mulets chargés de cartouches pour Calissano. vous fais passer de la Pietra deux bâtiments chargés de grains ; ilisez-les pour Savone. »

A l'ordonnateur Thiébaut. — « Envoyer à Albenga, tous les bâtiments ıi se trouvent à Loano. » (*Ordres de Suchet.* Reg. A. Z.)

(1) « Je m'empresse de vous annoncer, mes camarades, que le gé- éral en chef Massena vient de faire dans la rivière du Levant 2,500 pri- onniers à l'ennemi parmi lesquels se trouvent le général baron Aspre et plusieurs officiers marquants ; il continue ses succès. » (A. Z.)

d'éprouver une pareille résistance, les républicains envahissaient la redoute ; action qui leur donnait 1,200 prisonniers dont 40 officiers ; et, au delà du champ de leurs exploits, les bataillons victorieux allaient camper à une haute altitude, quand la nuit tombait.

Exténué de fatigue et affamé, le soldat doit dormir sur le roc. Deux fois, il a réclamé sa ration aux officiers qui partagent ses travaux et ses privations. Tout délai demandé paraît être un détour artificieux. D'abord, dans la 34e, des murmures s'élèvent ; et les grenadiers font éclater leur mécontentement. Mais un sévère avis va clore les bouches des énergumènes. Alors, chacun se résigne à attendre le convoi qu'a promis Suchet ; et le 11, à la levée des camps, tous les soldats reforment les rangs. Suchet avait dit à Clausel : « Menacer le soldat de le passer au fil de l'épée s'il ne marche pas. » Et au chef de brigade Beaupoil gardant San-Spirito : « Arrêtez tous les hommes qui se retirent sous un prétexte quelconque. »

Ce fut une journée de manœuvres. Seras observe avec les 34e et 87e, près de Calissano, la marche des Autrichiens ; il garde ainsi la haute Bormida. La division Clausel chemine par monts, traverse les positions de la Madone, s'avance sur Saint-Jacques et peut, action vite décidée, envelopper 300 grenadiers hongrois au Monte del Pino. Puis elle établit son camp lorsque des fusillades indiquent l'action de Soult. A travers l'obscurité, des feux sont aperçus. Sont-ils entretenus par les soldats de Massena ou par ceux de Mélas ? En vain des officiers vont chercher un indice ; un chant à peine distinct arrive jusqu'à eux. A ces couplets, les républicains vont répondre par les strophes de *la Marseillaise*.

Encore, on habite le camp de la famine. Même l'herbe qu'on pourrait dévorer y est rare. Cette fois, les ordres de Suchet sont violés. Fait des affamés qui se portent à la rencontre des muletiers. Ce qui reste d'approvisionnements, le pillage terminé, ne fournit qu'un pain pour 20 hommes ; mais avec 6 barils d'eau-de-vie, les capi-

taines composent une distribution de liquide qui étourdit des soldats fatigués; et tous vont dormir à la belle étoile.

Avant que paraisse l'aube, le 12, on presse les soldats de saisir leurs armes. Se dérober aux yeux de l'adversaire, derrière une masse de granit, cela est nécessaire. Dans l'attente énervante qui précède l'organisation des colonnes d'attaque, un bruit monte les pentes. N'est-ce pas le tambour qui bat la charge près d'Albissola? Quand le devoir commande de joindre ces combattants, une vive ardeur enflamme la troupe qui, après 6 heures, s'avançait à grands pas vers la montagne Saint-Jacques.

Déjà, à 5 heures, la colonne de gauche, descendant le col de l'Espinetta, passait le val Bitorno; elle allait gravir les pentes du Mont Alto et tenter d'aborder Saint-Jacques du côté nord. Mais toutes les avenues y aboutissant, par là, sont barrées; cinq bataillons et du canon de montagne forment la défense.

Clausel doit défiler au pied de l'énorme assise pour en tenter l'ascension au point le moins garni et le plus escarpé, du côté d'Il Segno. A 8 heures, il arrête les grenadiers de Vélande et la brigade Solignac à l'est des cabanes de Pra Martino. Là, les secours d'une distribution de vin et d'eau-de-vie eussent été nécessaires aux hommes que le froid des hauteurs incommodait. Les mulets attendus ne vinrent pas; et, en voyant un corps autrichien qui menaçait Il Segno, le divisionnaire donna le signal de monter à l'assaut.

C'était bien une forteresse, mais naturelle, dont il fallait escalader les gradins et les rochers. Son accès n'étant large que de deux cents mètres, le déploiement des bataillons ne pouvait s'y opérer, ni des mouvements tournants. Vélande entraînait les grenadiers; leur feu causa des ravages dans le premier échelon autrichien placé presque à la base du mont; ce qui ne fut pas détruit put se rallier dans un long taillis bordé à droite de trois canons, lesquels, tirant à mitraille, arrêtent l'assaillant que la 7e légère va soutenir. En efforts déses-

pérés cette demi-brigade atteint l'ennemi qui, cédant encore du champ, va s'embusquer derrière un ressaut; position inexpugnable, car la profonde coupure d'un ravin augmentait les difficultés de l'approche. Ayant repris haleine, l'assaillant se précipitait sur les obstacles; il bravait un feu terrible de mousqueterie. Cinq fois repoussé, il revenait à la charge, en obstiné qui veut lasser la patience de l'adversaire. Solignac, Vélande et 17 officiers tombèrent frappés en tête de la troupe française, laquelle, après trois heures de lutte, toutes ses munitions dépensées, dut rétrograder et chercher un refuge au plan énorme de Cravarezza.

Effrayé à l'indication des pertes subies : 478 hommes en trois jours, les approvisionnements plusieurs fois demandés n'arrivant ni de Nice ni d'Albenga, craignant une prompte dissolution de ses bataillons, Suchet indiqua des positions défensives qu'on put occuper le 13, sans que l'ennemi eût cherché à poursuivre, devant Saint-Jacques. Sans heurt, les demi-brigades vont s'échelonner du cap Crava qui regarde Finale jusque, assez loin, dans la vallée du Tanaro. Elles couvrent ou garnissent Gorra, le val de Calice, les redoutes de San-Pantaleone et Melogno-Village ; et plus haut la tour du même nom, le mont Settepani, Calissano sur la Bormida, le mont Spinardo, et, au point extrême, le village de Piogolo. En plusieurs lieux, des retranchements furent creusés. On se tint prêt dans les postes à tout événement. De bons espions renseignèrent l'état-major. Enfin, des vivres expédiés de Nice et des renforts arrivèrent ; ce qui allait permettre de reprendre l'offensive.

CHAPITRE II

MARCHES ET CONTREMARCHES

Emprunts forcés. — Otages envoyés à Vintimille. — Arrivée d'Oudinot au quartier général. — Nécessité imposée de rejoindre Massena ou Soult. — Un nouveau plan offensif est établi. — Expédition du général Seras. — La division Clausel marche contre le baron Elsnitz. — Blocus du château de Finale. — Campement des troupes dans la nuit du 19 au 20 avril. — On marche encore sur Saint-Jacques. — Héroïsme des troupes de Vidal. — Échec des républicains. — Ils vont reprendre leurs anciennes positions. — Combat livré à Loano. — Marche vers l'ouest.

Quand Suchet ne combat pas, il administre. Prévoyance, fermeté, justice : voilà sa devise. L'admiration du soldat, il peut l'acquérir rapidement ; aussi le respect de l'habitant, si souvent rudoyé et pillé quand Championnet commandait. Dès lors, toute réquisition, indispensable, est faite l'argent à la main ; chaque imposition aux communes se trouve couverte d'un bon régulier. Un officier qui a levé sans ordre des impôts de subsistances doit tout rembourser, sous peine de destitution et d'emprisonnement. Solignac et Beaupoil, bien connus pour leurs déprédations, deviennent forcément honnêtes. Impitoyable, la justice militaire fait fusiller maraudeurs et Barbets pris ; elle frappe les commissaires coupables de détournements ou de négligences. Le lieutenant-général méprise tout individu qui ne fait la guerre qu'en vue de s'enrichir. Son opinion, Coussaud la présente au ministre Lacuée : « Ah ! que ceux qui gouvernent aujourd'hui ont des reproches à se faire pour avoir entièrement démoralisé les militaires par l'appât des richesses pour l'acquisition desquelles on a franchi toutes les bornes de la prudence ! » Propos qui visait Bonaparte ayant trop promis à l'armée d'Italie de 1796.

Suchet veut obtenir la neutralité des habitants du marquisat de Finale et du territoire d'Oneille. Un bon service d'informations le renseigne quant aux projets de conjuration. Il peut prévenir deux révoltes en faisant avertir les avocats et les notaires, ses pires ennemis, que l'état de siège sera décrété à la première manifestation. Sachant que des Piémontais encouragent un nouveau soulèvement au bord du Fumora, il ordonne à Pouget : « En raison des troubles d'Oneille, envoyez comme otages au château de Vintimille 50 gens riches de la vallée en leur promettant que dans 15 jours ils seront mis en liberté si la tranquillité est rétablie ». Alors, les agitateurs sont appréhendés dans le temps où les Français vont attaquer de nouveau les Allemands.

Oudinot, chef de l'état-major, apportait une lettre et des ordres. Débarqué du *Massena* le 17 avril, à 3 heures du matin, devant Loano, il allait réveiller Suchet. Sans doute, les reproches assez vifs du chef d'armée étaient répétés verbalement au lieutenant-général. Ne croyait-on pas, à Gênes que, renforcé depuis peu, il avait à mettre en ligne plus de 14,000 hommes; or, des hommes vaincus devant Albissola, après avoir attendu sa coopération, pouvaient l'accuser de mollesse quand il avait fait son devoir.

Mais avant de courir à Gênes, refouler les Autrichiens qu'Elsnitz conduisait était nécessaire. Rude besogne à entreprendre. Suchet et Oudinot en réglaient les détails: contenir la garnison de Borgo-Finale et de Vado; rendre impossible un débarquement des troupes anglaises entre Albenga et Noli; assurer la police d'un pays qui pouvait s'insurger à l'appel du tocsin; faire gravir à la droite et au centre les escarpements de l'Apennin et leur donner Saint-Jacques à prendre; masquer ou dépasser Montenotte; puis déblayer Savone. Drouin qui arrivait à midi, remettait une seconde lettre de Massena (1).

(1) *Massena à Suchet.* — « 28 germinal. — Que faites-vous donc, mon cher général? Pourquoi n'agissez-vous pas? Je dois, pour le salut de

n plan une fois tracé, Suchet relisait les instructions
ıées aux généraux les 15 et 16 avril (1). Déjà, la

ée, vous ordonner de mettre sous votre responsabilité l'ordre
il que je vous donne d'attaquer l'ennemi, de ne point vous occuper
rt de Finale, de le laisser sur vos derrières et de marcher directe-
sur Gênes. — Faites occuper Monte-Notte et marchez en masse
i. Je vous le répète encore, l'armée et la Ligurie ont les yeux sur
; et c'est de vous qu'ils attendent leur salut. — Mon aide de camp
in vous fera part de la position de la droite de l'armée. — Le
de l'état-major général doit être arrivé près de vous. » (Reg.
res.)

A Clauzel. — « 25 germinal. — Prévenez le général Séras qu'il est
né à flanquer le corps d'armée que je commande, que le général
nowski avec les 11e et 33e se rendra près de lui dans la nuit ou dans
ıtinée de demain pour agir de concert, sous ses ordres, dans les
ements qu'il doit exécuter. Ces trois corps réunis formeront 4 à
hommes, devront marcher de suite sur Murialto, s'avancer jus-
la hauteur de Barda, menacer Millesimo, intercepter les convois
nt de Ceva, inquiéter l'ennemi et menacer le quartier-général du
ral Ulm a Dirnaki. .— Les troupes de Melogne devront pousser
équentes patrouilles et établir même des postes sur les hauteurs
glia, Saint-Bernard et Barda. Aussitôt ces communications
rées, le général Séras devra pousser ses troupes jusqu'à Millesimo
ırcare, afin d'aller aux nouvelles et d'en obtenir du général Soult
ı général en chef Massena. — Le général Sérasdevra s'éclairer par
ıuche, de manière à n'être pas compromis et cependant être en
ıre d'envoyer à Melogne de fréquents rapports sur les mouvements
'ennemi. — Le corps des flanqueurs, presque isolé du corps de
lle, devra se retirer ou se rapprocher suivant les circonstances et
pour but toujours d'inquiéter l'ennemi. — Faites partir 3 bœufs,
ils d'eau-de-vie et 1,200 rations de pain pour la brigade Séras. —
énéral Pouget doit tenter dans la nuit d'enlever le petit fort de
e. — Prévenez Séras que je lui enverrai très incessamment
e. »

l'ordonnateur Thiébaut. — « 26 germinal. — Envoyer à chaque demi-
de : 7e légère. 6 mulets; 68e, 6; 99e, 12; 34e, 9; 10e de ligne,
0e. 6. Total : 50. »

'adjudant-général Cravey. — « Ordre de vous rendre à Melogne où
servirez sous les ordres de Compans. »

Clauzel. — « Je vous préviens que l'ennemi manœuvre avec
0 hommes pour nous attaquer à Settepani, Melogne, Bardinetto et
-Bernard. — Je vous charge d'ordonner au général Séras d'atta-
l'ennemi demain dans la matinée; il sera soutenu par le général
nowski chargé avec lui de flanquer la gauche du centre de
ée. — La 104e sera en réserve à Loano pour secourir le général
au besoin. — Il sera bon que vous vous rendiez cette nuit à
zne pour vous consulter avec le général Compans sur les moyens
défendre les points de Settepani et Melogne. — Mettez à l'ordre de
division que quiconque sera convaincu d'avoir pillé ou détourné
ınvoi de subsistances sera puni de mort. »

gauche opérait un mouvement qui inquiétait les Autrichiens gardant la haute Bormida. Pouget n'avait pu enlever d'un coup de main, dans la nuit du 16 au 17, le fort de Finale où le capitaine Lebrun, du régiment Terski, logeait 200 hommes, des braves, qui seraient ravitaillés le 19 par la flotte anglaise. Sur ce point, un détachement de la 55e pouvait assurer le blocus; le secours d'un obusier permettrait sans doute de réduire une place qui barrait le chemin de Vado; tour à tour, l'intimidation et la force seraient employées.

L'actif Oudinot prenait des charges : d'abord, celle d'organiser et la police et la défense du littoral; aussi le ravitaillement d'une troupe qui allait franchir en combattant les arêtes de l'Apennin. Précautionneux, il préviendrait tout accident en tenant avec quelques troupes dans Borghetto contre les régiments que Mélas pourrait faire cheminer le long du rivage. Massena l'avait donné comme premier aide à Suchet.

A l'arrivée de la 104e, 1,000 baïonnettes, on attendait les 6e légère et 60e de bataille; vaine attente. Les secours des paysans d'Osiglia et de la Bormida, hommes replacés sous la domination piémontaise, feraient également défaut. On recrutait pourtant quelques guides dévoués.

Tous les bataillons de marche reçoivent, le 17, des renforts en hommes sortis des hôpitaux, des vivres, des cartouches et l'aide des mulets réquisitionnés. Sur le front de chaque compagnie, un officier annonce les nouveaux succès de Massena (1); moyen de doubler l'énergie du soldat.

(1) *Ordre du centre de l'armée. — Aux soldats.* — « 27 germinal. — Le général en chef m'instruit que les troupes sous ses ordres ont battu l'ennemi dans plusieurs combats, qu'il a fait 6 à 7,000 prisonniers et enlevé sept drapeaux à l'ennemi. Il attend un nouvel effort des troupes des 4e et 5e divisions pour concourir à l'anéantissement de l'armée autrichienne et à l'affermissement de la victoire. Que toutes les inquiétudes cessent; les privations doivent se supporter; nos camarades en ont éprouvé de toutes espèces. — Soldats, nous nous battrons bientôt. Que ce soit comme à Melogne, sans tirer un coup de fusil. Nous serons secondés par les braves de la 104e. Et bientôt la 6e légère et la 60e de ligne marcheront avec nous. Le général Oudinot, chef de l'état-major

Déjà, Seras est engagé à gauche. Bon entraîneur d'hommes, sa troupe passe, dans la nuit du 15 au 16, par les sentiers reliant les deux bourgs Valsor et Villa di Vetria, du creux du Tanaro au creux de la Bormida. L'avocat Borghese, de Montaldo, l'ayant renseigné, le chef de colonne éparpille deux compagnies à travers le massif de Perlo, à faire bonne garde. Ensuite, il groupe la 20e légère devant Villa-Cavagna où les Piémontais du régiment d'Acqui viennent l'attaquer le 16, avant midi; on les repousse, quand survient Jablonowski menant les 11e et 33e, 700 hommes qui, joints aux 500 soldats de la 20e et à une Légion polonaise, vont former un corps de belle tenue. Murialto fut occupée dans la soirée.

Le 17, il importait de franchir le défilé de San Bernardo où l'ennemi pouvait résister longtemps. Seras y employait la 11e; il gardait en réserve la 33e et les Polonais. En garnison, la 20e tenait Murialto, et, de son contingent, 200 hommes allaient explorer le terrain, vers Borda. Ce détachement rétrogradait le 18, devant des paysans. Et les insurgés, à qui Saint-Ambroise procurait l'aide de 600 Piémontais enrôlés depuis peu, allaient surprendre, à Murialto même, la 20e qui s'enfuit, abandonnant ses sacs et ses marmites.

Difficilement, Seras s'est avancé d'Osiglia à Cavalotti. La défection de sa gauche le force à prendre des mesures de sûreté. Vite, il va chasser l'ennemi de Murialto : ce bourg crénelé et bien garni, le brigadier va rejoindre le corps d'expédition laissé aux ordres de Jablonowski. Un espion lui apprend que la brigade Ulm, renforcée de Piémontais, occupe les hauteurs de Ronchi, un massif couvrant la rive droite du fleuve Bormida. Bien décidé à déposter les alliés, le 19, ses manœuvres aussi bien combinées que rapidement exécutées vont précipiter, d'une position formidable, un corps de 4,000 hommes

général, combat avec nous. Jurons de vaincre et tenons nos serments. Généraux, chef de corps et officiers, je compte sur vous pour donner l'exemple. » (A. Z. P. 30 et 31.)

qui laissait sur la place 87 morts, 171 blessés et 318 prisonniers.

Avant de marcher vers Millesimo, Seras doit marquer le pas ou plutôt attendre que la division Clausel visant, elle, à occuper Altare, se soit portée à sa hauteur. Au bruit de la fusillade, il débouche le 20 devant Mallare pour aider ses frères d'armes engagés ; mais leur échec commande la retraite de l'aile gauche qui, renforcée des grenadiers de Vidal, peut occuper Calissano après avoir fait, en diversion, une pointe sur Gionetti où les Piémontais s'étaient rassemblés. Menacé d'être tourné, Seras se retire devant Saint-Ambroise, ouvrant la route d'Albenga au général Gorrup sorti de Ceva.

Engagé contre Elsnitz, le corps de Clausel visait à réoccuper Saint-Jacques. Les deux brigades Compans et Mazas commencèrent leurs mouvements dans la soirée du 17. Sans avoir brûlé une amorce, les avant-postes autrichiens remontèrent les pentes. On put passer la nuit tranquillement. Le 18, le matin, l'ordonnateur Thiébaut faisait arriver un grand convoi de mulets à San Pantaleone ; 8,000 rations étaient distribuées. Aux troupes enfin rassasiées, on promettait dix louis de chaque canon capturé.

Pendant que la 55e resserre le blocus du château de Finale, la 87e s'avance vers Feligno, par l'est. Au nord-ouest, un escadron de cavalerie polonaise explore, fourrage entre les deux Bormida et doit protéger, du vallon de Bardinetto, l'action de Seras contre une incursion des Piémontais qui pourraient sortir de Ceva. Beaupoil établit une compagnie de 100 hommes à Rocca Barbena, envoie des patrouilles à San Bernardo, se procure des nouvelles afin de renseigner l'état-major. Pouget, s'élevant sur le plus haut plateau de la Madonna della Neve, observera les mouvements des Autrichiens. Enfin, la 104e, partie de Loano, occupera le plan de Melogno et se tiendra prête à recevoir le baptême du feu, en Italie.

Suchet ne pouvait marcher directement sur Gênes, ainsi que l'ordonnait Massena. Laisser derrière soi un

corps de 10 à 12,000 Allemands qui eût pressé les Français entre ses bataillons et ceux de Saint-Julien, un général prévoyant repoussait la proposition d'une pareille manœuvre. Il devait exécuter l'ancien projet d'aller à Cairo, de rejoindre Soult. Quand ses demi-brigades s'échelonnaient du sud au nord-est du mont Saint-Jacques, Préval apprenait qu'Elsnitz avait porté dans le massif 8 régiments autrichiens et quelques centaines de Piémontais; troupes aguerries, ayant 9 canons de 3 livres, des vivres et des munitions en abondance.

Les sectionnements se font le 19 avril, avant le coucher du soleil. Chaque coupure de la montagne contient un camp. La brigade Mazas, 7e légère et 34e de bataille, est placée devant le massif de la Madonna, à gauche et derrière les cabanes de Bevenento. La brigade Compans, Polonais, 68e, 99e et 104e, est placée sous les rochers de Mont Alto. La nouvelle brigade Jablonowski, 39e et 79e, couvre Costa-Lung. La 87e surveille les alentours de San-Pantaleone. Cent grenadiers s'avancent vers la redoute Blanche afin de couper la route reliant Vado à Saint-Jacques. Seras bivouaque près de Mallare. Mais, des corps bien échelonnés, deux vont rester en réserve : les 99e et 104e de bataille, obéissant à l'adjudant-général Blondeau.

La nuit du 19 au 20 est très froide, dans les régions alpestres. Une lune presque pleine n'éclaire les sinuosités du paysage que jusqu'à une heure du matin. Dans une obscurité qui favorise l'entreprise militaire, les trois brigades républicaines se mettent en marche, derrière des guides sûrs. A gravir les accidents du terrain, elles fatiguent beaucoup, et l'obstacle des grands rochers forçant aux détours, l'aube paraît trop tôt au gré de Clausel. L'ennemi est partout sur ses gardes; et une fusillade très nourrie, dirigée sur nos éclaireurs, réveille tout à coup les échos de l'Apennin.

Seulement à 7 heures, la colonne du centre aborde Saint-Jacques, du côté de l'ouest. Jablonowski s'élance avec les grenadiers réunis sous le commandement de

Vidal, les 39e et 79e afin d'occuper la grande redoute où se tient Elsnitz. Bientôt, ces troupes sont décimées par la mitraille, écrasées sous les pierres, fusillées par 1,500 Autrichiens; elles ne trouvent pas d'abris devant ceux que tient l'ennemi; elles poussent des cris de rage; elles descendent vite pour se rallier derrière un rocher. Deux retours offensifs ne produisent point d'effet. Découragés, un moment immobiles sous les projectiles, les soldats regardent la montagne comme étant inaccessible; et ils reculent.

A gauche, Compans fait défiler sa troupe sur un ressaut. Il est blessé au cours d'une rude action. L'adjudant-général Cravey saisit un drapeau qu'il peut planter deux fois au bord des retranchements autrichiens. Inutiles assauts, inutile bravoure, inutiles sacrifices d'hommes. L'agresseur doit redescendre l'énorme pan de la montagne, se cacher, entendre les cris d'un ennemi qui se plaît à railler les vaincus.

Elsnitz met, à poursuivre Cravey, deux bataillons que Jablonowski sait arrêter au pied du Mont Alto (1). Les réserves vont lutter jusqu'au soir, pour couvrir les autres corps rejetés de Saint-Jacques.

Mazas n'avait pu avancer loin de La Madonna, qu'un corps allemand observait. Restés longtemps inactifs, Seras devant Mallare, et Blondeau sur le chemin d'Il Segno, ces officiers méritaient et essuyaient de violents reproches.

Suchet apprend, de trois déserteurs du corps d'Elsnitz, que Bellegarde et Lattermann, venus d'Albissola à marche forcée, renforcent la droite autrichienne de 4 régiments d'infanterie, de 5 bataillons de grenadiers; corps qui peuvent déborder et envelopper le faible con-

(1) *Mélas au comte Tige.* — « Le F. M. L. Elsnitz a été attaqué le 19e. On ne peut pas décrire la fureur et le désespoir de l'ennemi dans cette attaque. Mais le F. M. L. Elsnitz a eu la fortune de pouvoir se soutenir dans sa position malgré toutes les attaques. Il a poursuivi l'ennemi jusqu'à La Costa D'après son rapport, il a fait beaucoup de prisonniers. La fureur de l'attaque lui a causé une perte considérable. » (Arch. Guerre. Vienne, 1800, 4-14.)

tingent français. A ces manœuvres, on va échapper en allant occuper, mais nuitamment, les positions déjà tenues le 18.

L'échec, quoiqu'il fût grave, n'a point découragé le lieutenant-général. Méditant de faire une nouvelle attaque qui serait mieux conduite ou plus brutale, escomptant trop tôt les secours des bataillons attendus de Nice, il prie Oudinot de le rejoindre. Le chef de l'état-major accourt. Il voit des bataillons à effectifs très réduits, qui manquent de pain; il apprend que l'assaut de Saint-Jacques a coûté 1,307 hommes, dont le général Compans, le chef de brigade Philippon, Vidal et 105 officiers blessés; il entend dire à Solignac que le général Elsnitz peut, s'il sait agir sans retard, creuser une grande fosse dans laquelle notre armée disparaîtra, ensevelie glorieusement il est vrai, mais inutilement; il déclare à Suchet que l'ordre d'attaquer donné par Masséna ayant été exécuté sans succès, on ne doit pas, au lendemain d'un revers, se précipiter dans l'aventure.

Suchet, quoiqu'il eût prévenu Bonaparte de sa marche sur Millesimo, arrête le mouvement de la brigade Jablonowski, laquelle, faisant volte-face, va marcher vers Ferera sans être inquiétée. Il charge les cavaliers polonais de garder Bardinetto. Il dirige Oudinot sur Albenga, en lui confiant une double mission : presser la marche des 6e et 60e et l'envoi des subsistances, absolument nécessaires, puisque les troupes du corps d'expédition n'ont plus ni pain ni eau-de-vie.

Dans la journée du 21, cette demi-obscurité que cause le brouillard enveloppe les groupes qui s'emploient à enterrer les morts, à transporter les blessés, à rétablir les communications entre les demi-brigades, à réunir les mulets laissés au pâturage, à chercher vers quel lieu Seras pouvait bivouaquer.

Quelques émissaires piémontais qui nous servaient ordinairement de guides et d'espions avaient perdu courage au lendemain d'une défaite. En vain, notre dévoué auxiliaire, l'avocat Nacia, de Ceva, offrait à des paysans

le moyen de gagner facilement de l'or en nous renseignant quant aux positions qu'occupaient les Autrichiens; ceux-là craignaient de provoquer les représailles des Allemands; et, dans plusieurs hameaux, nos blessés étaient maltraités.

De Melogno, Suchet écrivit un long rapport à Massena (1), lequel ne parvint pas, car Drouin, le courrier, fut pris par les Anglais. Le 22, il ordonne à Clausel de se préparer à occuper Borghetto; la brigade Compans tiendrait Gorra; Boyer, avec les 7e et 11e de ligne, s'étendrait derrière la rive droite du Frassino, afin de couvrir suffisamment Melogno et Settepani, jusqu'aux sources de la Bormida, tout en étant prêt à exécuter sa

(1) *Suchet à Massena.* — « Melogne, le 1er floréal. — Les 26, 27 et 28 (germinal), le général Séras a été attaqué sur Murialto et en avant. Il a battu l'ennemi et il a fait quelques prisonniers. Le 29, nous l'avons attaqué à Li-Ronchi; il a été battu. Nous lui avons fait 300 prisonniers dont 13 officiers. Le 30 au matin, j'ai fait attaquer Saint-Jacques avec toutes mes forces; la première attaque était dirigée par Malère, par la grande route qui conduit à Saint-Jacques par la gauche en tournant la montagne et sur la redoute; 100 grenadiers marchaient sur la Roche-Blanche pour couper la retraite à l'ennemi sur Vado. Les troupes ont marché avec ardeur et sont parvenues jusque sur la redoute; grand nombre de braves y ont été écrasés par les pierres. C'est dans ce moment que l'ennemi a attaqué en grande force la colonne de droite prête à mettre le pied dans la redoute, au même instant que le général Compans par la gauche faisait les plus grands efforts pour y pénétrer. L'adjudant-général Cravey a, par deux fois, planté le drapeau de la 68e au bord des retranchements ennemis; mais tous ses efforts ont été inutiles. Compans blessé, la gauche vivement attaquée s'est repliée et a été vivement poursuivie, tandis que la droite vigoureusement poussée se retirait sur Malère. La 99e en réserve, a protégé ce mouvement et a tenu assez longtemps pour donner à la colonne de gauche le temps de se dégager. — Le brigadier Mazas, qui a attaqué sur les hauteurs de la Madone, après un combat long et sanglant, a été forcé de céder au grand nombre et a été poussé jusqu'à la Madonne dell Neve. La 87e s'est portée de Féligne jusqu'à la redoute Espagnole, a fait de grands efforts pour pénétrer, mais là comme ailleurs, elle a été contrainte de céder à la supériorité du nombre. Pendant l'action, un corps détaché d'Altare se portait sur Malère. Séras l'a arrêté avec la 20e légère. — Saint-Jacques était défendu par le général Helnitz et deux autres; ils avaient avec eux six bataillons de grenadiers hongrois et quatre régiments d'infanterie. — Affaire sanglante; les 68e, 104e, 34e, 87e et 7e légère se sont battues avec acharnement. Le chef de bataillon Vidal, commandant les grenadiers, a eu la cuisse percée d'une balle; il a continué longtemps, à cheval, à rallier ses grenadiers. » (A. Z. Pages 34-35.)

retraite par Bardino-Vecchio avec Jablonowski. Seras garderait le haut Tanaro, établirait des postes entre Calissano et San Bernardo, soutiendrait la cavalerie polonaise, punirait les paysans insurgés.

Pendant cinq jours, du 22 au 25 avril, on semble avoir posé les armes à droite et au centre. Le siège de Castel-Finale est levé. Cette trêve, que l'Autrichien observait, favorisait l'exercice des réquisitions et l'expédition d'un matériel qui eût pu entraver les manœuvres de troupes engagées. Le 26, des mulets, du grain, de l'argent, étaient encore exigés des villes.

Reille apportait des lettres de Paris. Il joignait Franceschi qui, sorti de Gênes, annonçait que Massena était aux prises avec les plus grandes difficultés. Au premier, la vigilance anglaise fermait pendant trois jours la route maritime. Pourtant, Suchet pouvait faire passer à Savone un bateau chargé de vivres et de pharmacie; et, en même temps, il chargeait Buget d'attaquer l'ennemi.

Des nouvelles arrivaient de la gauche et du centre; mauvaises nouvelles. Seras avait dû abandonner, dans la matinée du 27, les retranchements du Murialto. Le général Gorrup, le colonel Döbay et Saint-Ambroise s'avançaient au sud-ouest. Le 28, la 20e légère repoussait neuf charges des grenadiers autrichiens; bravoure et sacrifices restés inutiles puisque, le soir, cette demi-brigade devait rétrograder encore.

En vue de Rocca Barbena, l'ennemi massait des forces importantes. Il traînait cinq pièces de canon à Garessio. Un habile coup de main lui donnait, devant San-Pantaleone, 60 hommes de la 87e; soldats qui se gardaient mal; défaut de vigilance qu'on punissait de la destitution des officiers, en exemple nécessaire. Mélas, venu de Sestri, passait la Mamerota le 30, le matin. Son avant-garde allait occuper La Pietra et préparer une action contre Loano.

De cette ville, Suchet était parti. La nécessité de conférer avec Seras l'éloignait du littoral quand, le 1er mai, à 5 heures du soir, les hussards autrichiens cherchaient

à tourner la ville. Près des murs, une vive fusillade les arrêtait; 3 officiers et 30 hommes tombèrent; un à-droite permit aux escadrons de se jeter dans la plaine où ils purent sabrer des grenadiers qui, surpris en marche, perdirent 23 combattants.

La cavalerie allemande précédait le corps d'infanterie de Lattermann manœuvrant sous la protection de l'artillerie du *Phaéton* et de deux canons débarqués. L'audace des assaillants, si bien secondée par l'Anglais, lui frayait un passage à travers les rues, les cours, les jardins.

Considérant comme inutile la possession d'une bicoque, Clausel portait vers l'ouest son dernier échelon diminué de 50 hommes tués, blessés ou pris. Deux bateaux chargés d'effets militaires pouvaient échapper à l'escadre britannique. Par précaution, on évacuait Borghetto pendant la nuit.

Ce fut à Ceriale que Suchet apprit quel recul sa droite venait d'exécuter. Une résolution promptement prise le portait à conduire, vers Oneille, ses demi-brigades n'ayant plus que 4,200 combattants. Quand Mélas se logeait à Finale, le lieutenant-général français attendait des nouvelles et des secours de Turreau.

CHAPITRE III

L'ŒUVRE DE TURREAU

Sentinelles postées dans les Alpes. — Armement des forts d'arrêt. — Manœuvres exécutées par les Austro-Piémontais. — Rapport du chef de bataillon Caffe. — Escarmouches engagées le 1er avril. — Le major Mesko s'empare du Mont-Cenis. — Journal de Turreau. — Les Autrichiens se retirent vers Turin. — Bonaparte réunit l'aile gauche de l'armée d'Italie à l'armée de réserve. — Combat de la Brunette. — Les Français restent en observation près de Suze.

Louis-Marie Turreau de Garambouville, officier actif et prudent, qui avait combattu pour l'indépendance américaine, qui avait lutté en Vendée contre Larochejaquelein, qui avait chassé les Autrichiens du Valais pendant la campagne d'Helvétie, devait servir à Massena de troisième lieutenant-général.

A monter une garde vigilante plutôt qu'à combattre, on veut l'employer. Il se place au point central du secteur Barcelonnette, Embrun, Briançon, Moûtiers. Barrer les passages de l'Argentières, Fenestrelles, Exiles, Mont-Cenis, des Petit et Grand Saint-Bernard : voilà l'œuvre qui lui fut assignée en janvier 1800 Or, sur une ligne d'immense étendue, avec deux faibles divisions il put faire face aux campements autrichiens échelonnés de Coni jusqu'à la ville d'Aoste.

D'abord les rigueurs de l'hiver le vont couvrir. Répit qui lui permet de travailler à la réorganisation des demi-brigades ou plutôt des débris de ces corps dispersés dans les montagnes. Et couvrant la frontière, Turreau informe Massena à quels travaux il doit s'astreindre pour remplir les tâches qui lui sont imposées.

Les forts d'arrêt, barrant la pénétration piémontaise, manquaient de canons et d'approvisionnements, Championnet ayant tout pris en 1799. Le transport de l'artillerie ne s'accomplit, par des chemins presque impraticables, qu'au prix de très grands efforts. De loin, il faut tirer les vivres qui constitueront des réserves. Des soldats laissés trop souvent sans pain et sans feu, n'observant guère la discipline, sortent des abris quand le soleil fond les neiges. On peut, le 10 mars, rouvrir les communications entre les villages, compter les effectifs des deux divisions renforcées (1).

Le 12 mars, les Austro-Piémontais se rapprochent des défilés. Suivant un ordre expédié de Vienne, l'invasion de la Savoie doit s'accomplir en même temps que la prise de Gênes. Alors le chef de l'aile gauche se voit retirer un bataillon de la 88e et un de la 25e, appelés à renforcer le centre; il s'inquiète de l'insubordination des soldats de la 104e (2).

(1) Aile gauche. — Turreau, général commandant; Le Cat, adjudant-général, chef de l'état-major; Bardenet, général de brigade, commandant l'artillerie; Viriville, commissaire ordonnateur. — 8e division, quartier général à Embrun. Généraux de brigade : Kister, Liébault, Raoul, adjudant-général Paulet; 26e de bataille, 1,200 hommes; 80e, 612; 88e, 548; 107e, 400; 28e légère 1,150; sapeurs, 167; artillerie à pied, 212; légère, 43. Total : 4,332 hommes. — 9e division, quartier général à Saint-Jean-de-Maurienne. Généraux de brigade : Valette, Brenier, Davin. Adjudants-généraux; Flavigny, Blamont. 104e de bataille, 2,300 hommes; 21e, 200; 12e, 540; 15e légère, 350; sapeurs, 19; artillerie légère, 144. Total : 3,553 hommes. (Arch. Guerre.)

(2) *Turreau à Massena.* — « Embrun, le 15 germinal.— J'ai l'honneur de vous rendre compte, mon général, que la 104e demi-brigade qui, d'après vos ordres, se rend à Gênes, a passé avant-hier ici où je n'ai pas voulu l'arrêter, sa station étant déterminée à deux lieues d'Embrun. — Hier, jour de son départ pour Segne, au lieu de suivre la route indiquée, des soldats ont voulu prendre celle de Gap, ont culbuté leurs officiers qui voulaient s'y opposer et ont été suivis de 616 hommes; la plus forte partie de la demi-brigade a suivi l'ordre de route. — J'ai dépêché sur-le-champ, à Gap, un ordre au commissaire des guerres de passer la revue de cette fraction d'un corps et de le lui faire rejoindre à Digne à marches forcées. J'envoyai aussi les deux officiers de grenadiers qui étaient venus me faire le rapport de cette désobéissance formelle, qui, de concert avec un capitaine du même corps, sont chargés de le conduire à Digne, lieu où il rejoindra le corps. — D'après le rapport qui m'est fait par le commissaire des guerres de Gap, les soldats

Distribuée en grosses fractions, la huitième division tient : la droite à Tournus, le centre à Montyon, place forte renforcée par Vauban; la gauche à Briançon ; le quartier général reste à Embrun. Dans ces groupes, la pénurie est grande. Le chef de bataillon Caffe écrit le 2 avril, au ministre de la guerre, de la place du Mont-Cenis :

« Je dois à la confiance que m'a honoré le gouvernement, je dois à la sûreté de la place que je commande et aux besoins des braves soldats de vous faire, citoyen ministre, le rapport de la cruelle position de la troupe stationnée sur le Mont-Cenis, c'est-à-dire sur une frontière la plus épineuse comme la plus importante et aux avant-postes les plus scabreux. Depuis longtemps j'ai fait entendre le cri de la misère du soldat ; mes rapports multipliés, faits au chef de brigade Kister commandant dans cette vallée font foi de la misère des troupes et de l'inutilité de mes réclamations. Ce général craignait sans doute le spectacle déchirant qu'offre le dénuement absolu de cette place et n'ayant peut-être pas le moyen d'y remédier, n'a pas cru depuis 4 mois devoir sortir de Saint-Jean-de-Maurienne, pour venir voir par lui-même la triste vérité. C'est de mon devoir de vous la dire toute entière.

« Les magasins du Mont-Cenis sont dépourvus de tout; aucun approvisionnement extraordinaire de campagne; les distributions journalières de bois et de pain sont sans cesse interrompues ; point de couvertures quelconques et ce n'est que d'après mes vives sollicitudes que j'ai reçu il y a trois jours 6 quintaux de paille dont le soldats était privé depuis 2 mois et demi. Trente quintaux de biscuits environ, 60 pintes d'eau-de-vie et

y sont arrivés avec ordre. — Je dois vous observer, mon général, que cette demi-brigade a besoin d'épuration; un tiers des officiers s'est permis de passer par la route de Grenoble et d'abandonner leurs compagnies; aucun des officiers supérieurs n'était présent. J'ignore qui s'est permis de donner des congés au chef de brigade et de bataillon. — Je vous observe encore que cette demi-brigade étant de très nouvelle formation a besoin d'être surveillée. » (R. 36. P. 92.)

4 cadres de bois, c'est tout ce qui existe sur le Mont-Cenis. Voilà, en abrégé, le tableau effrayant de notre position dans un pays où tout manque et où une saison rigoureuse, un hiver de 9 mois doublent tout les besoins. Ajoutez à cela une garnison de 160 hommes, y compris 45 canonniers, sur un point où les postes sont multipliés et où la fonte des neiges va nécessiter incessamment d'en établir de nouveaux en présence d'un ennemi bien supérieur en force et très instruit de la faiblesse de nos moyens. J'ai suppléé à [illegible] pénurie par toutes les ressources que dicte l'am[illegible] la patrie, de ses devoirs et du soldat; mais ces m[illegible] deviennent inutiles devant une troupe mal habillée, [illegible] plupart sans souliers, sans solde depuis 8 mois. Tous c[illegible] besoins urgents, Ministre, ne s'ajournent pas et t[illegible] consolation morale est sans effet. »

Ce cri d'alarme [illegible]sé, [illegible] approvisionnements sont commandés à Cha[illegible] v[illegible]renoble, à Lyon.

Une action militaire [illegible]vrée le 1er avril, entre des postes avancés. L'adjudant-général Blamont, conduisant 50 chasseurs, s'engageait à 1,000 mètres devant Césanne contre 40 fantassins accompagnés de 6 hussards ; il blessait cinq hommes sans éprouver de pertes ; petit échec que l'ennemi pouvait venger, le même jour, devant Fenestrelles où 300 Allemands et 40 chevaux chargeaient une petite colonne républicaine, tuaient un caporal, blessaient deux hommes, gardaient neuf prisonniers et se retiraient, le soir.

Il ne devait plus être tiré, isolément, que des coups de carabine, jusqu'à l'attaque du Mont-Cenis.

A l'ordre du général Kaim, qui voulait faire occuper Chambéry, le major Mesko, chef du 7e régiment de hussards, établissait à Suze un plan d'attaque qui serait exécuté dans la nuit du 7 au 8 avril, à travers la neige. A quatre heures du soir, les Autrichiens, bien guidés, commençaient leur mouvement, traversaient le village de Jaillon, la vallée de Chiori et pouvaient tourner les positions des Français en se dirigeant, à travers le Petit-Cenis, vers la

hapelle Saint-Bartholomeo. Arrivés là, leurs chefs for-naient quatre colonnes d'attaque. La 1re, de 300 hommes, béissant au capitaine Reinisch, marche sur la Ramasse. a 2e, de 100 hommes, obéissant au capitaine Ortz, ourne le lac du Mont-Cenis pour arriver au hameau de a Poste. La 3e, de 100 hommes, où se trouvait le najor Neipperg, va traverser le lac gelé et déboucher levant l'Hôpital. La 4e, de 600 hommes, suivant le major Mesko, doit longer le lac pour aller attaquer l'hôtellerie le la Grand'Croix. Une réserve ou 5e colonne, ayant 00 hommes et 50 mulets, devait suivre la route du Mont-Cenis.

Ces 1,300 hommes arrivaient dans l'obscurité près les positions françaises; seule, une sentinelle placée levant l'Hôpital veut arrêter l'agresseur; on l'égorge. Le chef de bataillon Caffe qui avait promis : « Je me léfendrai jusqu'à mon dernier soupir », est pris au saut lu lit. Avec lui, 38 canonniers servant dix-huit pièces et 06 hommes de la 15e légère, arrivés depuis peu de emps. Du Mont-Cenis, Mesko envoie la colonne Rei-nisch vers Lanslebourg afin de risquer un coup de main. Elle eût réussi sans l'imprudence d'un Croate faisant feu . l'entrée du pays. Le général Valette put rallier son nonde, gagner les hauteurs, préparer la résistance de a seconde ligne; et bientôt, il montait sans peine et sans ombattre à l'Hôpital. De ces faits, Turreau a établi 'historique et mentionné d'autres engagements.

« Des rapports certains m'avaient instruit il y a huit ours que l'ennemi, sachant le peu de force que j'avais, e disposait à m'attaquer pour couper mes communica-ions avec Fenestrelle et bloquer cette forteresse (1). Je ne décidai à l'attaquer moi-même, malgré le peu de nonde que j'avais de disponible pour cet objet et de rofiter de ce mouvement pour faire augmenter l'appro-isionnement de Fenestrelle (aux dépens de celui de Briançon puisque je n'avais pas d'autres ressources) et

(1) *Turreau à Massena.* — Lettre datée d'Embrun le 25 germinal. 3. 36. P. 195.)

afin de mettre momentanément cette dernière place et les communes environnantes en état de siège, pour me procurer des moyens de transports dont j'étais entièrement dépourvu. En conséquence, mon chef d'état-major écrivit au général Valet de me faire passer sur-le-champ la 15e demi-brigade légère, cette demi-brigade, composée d'à-peu près 300 hommes, gardait le Cenis. Le général Valet en conserva les carabiniers et soixante et quelques chasseurs et m'envoya le reste avant de l'avoir fait relever dans ses postes, ce qui lui était facile avec les troupes de la Tarentaise qui pouvaient se porter rapidement en Maurienne, ayant ordonné il y a plus d'un mois de faire ouvrir sur-le-champ le col des Encombres pour abréger les communications entre ces deux points de la 9e division.

« L'ennemi, toujours instruit à point nommé de nos moindres mouvemens, concentré d'ailleurs dans ses positions et manœuvrant sur la corde de l'arc dont nous tenons le cercle, saisit cette occasion et enleva le Cenis avec 15,000 hommes en le tournant et le rapport de plusieurs déserteurs atteste qu'une des colonnes attaquantes arriva sur les pièces sans même rencontrer un seul poste d'avertissement. Les Français n'ont pas brûlé une amorce ; c'est le 18 que cet événement arriva et M. le baron de Mescot m'écrivit le 19 de Mont-Cenis pour me faire passer différentes lettres de plusieurs militaires devenus prisonniers.

« Je reçus sa lettre le 20 au matin et je n'avais encore aucune nouvelle officielle de la perte du Cenis, alors, je me disposai à attaquer l'ennemi dès le lendemain dans la vallée d'Oulx, quoique je soupçonnasse avec raison que le général Valet dont je ne recevais point de rapport avait donné contre ordre à la 15e légère et que par conséquent je n'avais que 1,300 hommes à ma disposition ; je résolus de tenter une diversion avec ces faibles moyens.

« Mon ancien aide de camp, l'adjudant-général Blamont, fut chargé de l'attaque avec 800 hommes de la 28e légère. Je me portai moi-même à Césanne avec une réserve de

500 hommes. Le même jour, 300 hommes inquiétèrent l'ennemi sur La Pérouse pour contenir le brigadier Carl Rohan placé à Gioreno avec 3 bataillons et l'empêcher de porter secours au baron de Mescot; je fis faire aussi une reconnaissance en avant d'Abriès par 2 compagnies sorties de la vallée de Queycan.

« Blamont fit ses dispositions avec l'intelligence dont il a donné tant de preuves durant le cours de cette guerre et attaqua avec l'intrépidité qui le caractérise. Tous les avant-postes furent forcés et l'ennemi s'étant présenté avec sa première réserve fut repoussé et poursuivi jusqu'à Chaumont. Cependant, Blamont, à qui j'avais recommandé de ne pas trop s'engager et qui d'ailleurs avait épuisé ses cartouches, prit position à Exiles et mit la rivière entre lui et les Autrichiens.

Durant ces entrefaites, l'ennemi réunissant ses forces concentrées à Suze, dans cette partie, vint nous attaquer sur les 4 heures après midi. La fusillade engagée d'un côté de la rivière à l'autre devint extrêmement vive et à portée de pistolet. (L'ennemi avait 1,800 hommes). L'adjudant-major Blamont ordonna de passer le pont ; il crut apercevoir un mouvement d'hésitation dans ses troupes ; alors il se porte à leur tête et passe ; les chasseurs se précipitent sur ses pas, enfoncent l'ennemi et le poursuivent jusqu'à une lieue. Malheureusement, Blamont a reçu sur le pont une balle qui lui a percé la cuisse. La blessure n'est pas dangereuse.

« Nous n'avons pas eu un seul homme de tué dans cette journée. L'ennemi nous a pris 1 officier et 3 chasseurs. J'ai fait échanger l'officier contre un du même grade. Je ne perderai pas un seul de mes blessés qui sont au nombre de 14, en y comprenant Blamont et le chef de bataillon Prestre qui commande la 28e légère depuis quelque temps et dont la conduite mérite des éloges. L'ennemi a eu 150 morts ou blessés, il nous a laissé une partie de ces derniers ; la plupart le sont mortellement. J'ai fait 120 prisonniers. Je me disposais à réattaquer le surlendemain, mais ayant appris que j'allais avoir

8,000 hommes sur les bras et que l'ennemi avait évacué le Cenis, ce qui était l'objet principal de mon attaque, j'ai repris mes premières positions (1). »

Les Austro-Piémontais et les Barbets voyaient, plus haut, la frontière française bien gardée. Mais à la nouvelle qu'une armée de réserve se formait devant Dijon, Kaim ordonnait de forcer le Petit Saint-Bernard et de pointer, si cela était possible, vers Lyon. Le 13 avril, ses troupes éprouvaient un échec devant les faibles contingents du général Brenier.

Après l'affaire de Fenestrelles, les belligérants restaient en observation.

Voulant porter sa tr[illegible] de Genève à Milan, Bonaparte va méconnaître [illegible] ngagements pris en décembre 1799, de constitu[illegible] une forte aile gauche à Massena. Il prend du m[illegible] jusqu'à Lyon. Par décision 28 avril 1800, Turreau [illegible]ira désormais suivant les ordres de Berthier, le chef, [illegible]ominalement au moins, de l'armée de réserve.

Cette division du Mont-Blanc, formée des brigades Liébault et Valette, avait le 10 mai 10,168 combattants. Elle couvrait la droite des corps passant les Grand et Petit Saint-Bernard. Puis elle inquiéterait Kaim posté à Turin, afin qu'il ne puisse en toute liberté porter des réserves à Ivrée, où Lannes devait déboucher, malgré l'obstacle du fort de Bard.

(1) Turreau signalait le 16, à Massena, le mauvais esprit d'un groupe: « Un accident que je ne pouvais pas prévoir a failli faire manquer l'affaire dont je vous ai rendu compte. Les trois compagnies de carabiniers de la 28e légère, formant la majeure partie de ma réserve, reçurent l'ordre de se porter en avant au moment où je partais pour Cézanne; j'appris qu'ils refusaient de marcher s'ils n'étaient pas payés (et depuis quinze jours ils avaient touché 2 décades). — Je me portai sur la place d'Embrun où ils étaient en bataille et déclarai que s'ils ne me suivaient pas, je les casserais sur-le-champ; ils m'ont suivi. — Malgré l'acte de désobéissance dont ils se sont rendus coupables un moment, je n'ai pas cru devoir les casser, parce que j'en avais grand besoin et qu'ils m'ont promis leur repentir. D'ailleurs, il y en a quatre qui vont passer au conseil de guerre. Je suis instruit aussi que les carabiniers ont été excités par quelques habitans d'Embrun sur lesquels je cherche à me procurer des renseignemens. » (R. 36. P. 205.)

Une grande démonstration est faite le 21 mai.

Dirigés vers le Mont-Cenis par la Novalaise et par Chaumont vers Suze, contre Lamarsaille, 2,500 fantassins, 200 cavaliers, huit pièces de 4 et deux obusiers se réunissent sur la haute Doria-Riparia après avoir chassé les avant-postes allemands des mamelons du Mont Genèvre. A Gravières l'ennemi résiste dans les retranchements élevés sur les ruines de cette ancienne place forte. Pour le déposter, le brigadier Liébault emploie 800 hommes de la 28e légère. L'appui de 150 hommes de la 15e, de trois compagnies de carabiniers, quatre de grenadiers, d'un obusier et d'une pièce de 8, force entraînée par Turreau, ne suffit pas à assurer le succès. Il faut engager des réserves : la 26e et 100 sapeurs. Une colonne tournante enveloppe le fort Saint-François, décide la victoire, fait 1,500 prisonniers. Ce qui échappe gagne le plateau de la Brunette, devant lequel les Français arrivaient le 23.

Portée vers Turin, la troupe républicaine s'arrête devant Veillane. Kaim réunit sur ce point des forces considérables; il fait couper le pont reliant les deux rives de la Doria. Une tour et un bois lui servent de première défense. Le 25, il est chassé du bois ; le 26, l'artillerie française ayant pu suivre des chemins souvent coupés, Turreau attaque la tour. Un bataillon de la 26e, s'avançant sur un terrain plat, se trouve bientôt entouré par quatre régiments de cavalerie. Dans sa résistance héroïque, il perd la moitié de son effectif et 10 chasseurs du 9e régiment, ses auxiliaires. Plusieurs compagnies se replient. Echec qui amène le divisionnaire à ramener ses avant-postes à Coudevoye sur la rive droite d'un côté et à Saint-Georges sur la rive gauche de l'autre.

Informé qu'un renfort de 5,000 hommes d'infanterie doit donner aux ennemis une grande supériorité numérique, Turreau décide de manœuvrer afin d'attirer dans les hautes Alpes un corps d'armée. Ainsi, il secondera l'action de Bonaparte arrivé en Italie. Au pas ordinaire,

sa troupe revient à Suze, garnit les défilés. Dès lors, elle ne fera plus que monter une garde vigilante, aux débouchés, tandis que son chef se tiendra en communication avec Suchet ramené, lui, sur le Var.

CHAPITRE IV

LA RETRAITE

Points défensifs sur lesquels peut s'arrêter le centre. — On craint de voir l'ennemi arriver vite à Tende. — Solignac dirige les services de l'arrière-garde. — Prudence observée par les Autrichiens. — Des vivres sont envoyés à Savone. — Possibilité de rejoindre Bonaparte. — Bataille du 7 mai. — Barbets et paysans servent l'ennemi. — Établissements des garnisons du littoral. — Conseil de défense tenu à Monaco. — Suchet va couvrir l'ancienne frontière française. — Travaux qu'a pu accomplir le centre de l'armée d'Italie.

Quoique Suchet se trouvât contraint à rentrer dans les Alpes, il voulait faire de sa retraite une marche stratégique. Un minutieux examen du terrain lui permettait d'indiquer des points d'arrêt et défensifs.

De Ceriale à Nice, quatre grandes coupures éventrent l'Apennin. D'abord, *la Centa*, torrent aux eaux troubles, traverse une grande vallée devant Albenga; *la Fumora*, dévalant du large Monte Grando, arrose la principauté d'Oneille; *la Togia*, prolongeant le Giribonte, tombe du col Ardente dans la Méditerranée; enfin, l'importante *Roja* relie le défilé de Tende à l'agglomération de Vintimille. Autant de cours d'eau qui séparent des massifs formant, chacun, une forteresse naturelle.

Montés aux assises de granit, les bataillons du centre eussent pu tenir longtemps l'ennemi en respect ou en échec si la colonne tournante d'Elsnitz n'avait pas menacé le col de Tende, si l'escadre anglaise n'avait pas préparé un débarquement, si les paysans ne s'étaient pas alliés aux Autrichiens.

Avec des corps inspectés le 1er floréal (1), Suchet

(1) État des corps du centre, le 20 avril. Généraux : Suchet, lieute-

couvrait l'œuvre administrative de sa petite armée. Malades, blessés, objets de valeur et munitions étaient évacués, par la voie maritime, avant l'abandon des villes du littoral. On ramenait même les patriotes, ceux qui, ayant servi la République, craignaient les représailles allemandes.

Suchet connaissait les projets de Mélas : faire tomber la forteresse de Savone; forcer Gênes ensuite; envahir le sol français; seconder les insurgés du Midi; courir à Toulon. Ce vieillard, épris de popularité, voyait augmenter ses illusions quand des flatteurs lui donnaient des lauriers, à Finale (1).

Dans la retraite, Seras doit tenir les pentes supérieures des montagnes en se dirigeant, du haut Tanaro, vers Pieve di Teco, Triora et Breglio. Couvertes au nord, les divisions Clausel et Pouget pourraient évoluer en masses, arrêter l'entreprenant Lattermann, passer sur le corps des insurgés, charger les Anglais à la baïonnette s'ils voulaient couper le chemin.

Loano est évacué le 1er mai. Le 2, dès 4 heures du matin, les Allemands se mettent en marche vers l'ouest.

nant-général; Rochambeau, Mengaud, Ménard, Garnier, Casabianca, généraux de division; — Bardenet, Campredon, Clausel, Séras, Brunet, Jablonowski, Solignac, Lesuire, Launay, Laviolay, Martillière, Quesnel, généraux de brigade; — Prompt, Cousseaud, Préval, David, Blondeau, Rainardy, Cortez, adjudants-généraux. — Aman, commissaire ordonnateur.

Troupes : 7e légère : 300 hommes; 20e, 600; 55e, 200; 99e, 900; 39e, 400; 11e, 400; 34e, 400; 10e, 900; 68e, 300; 105e, 900; 30e légère, 400; 105e, 900; 30e, 400; 104e, 300; Polonais, 900; 87e, 300; 33e, 120; 16e légère, 280; 13e régiment de chasseurs, 280; guides à cheval de l'armée, 60; gendarmes des Alpes maritimes, 80; artillerie à cheval, 110; artillerie à pied au grand parc, 700; sapeurs, 300. Total général : 9,130. (Arch. Guerre.)

(1) *3 mai.* — « Le quartier-général de S. E. M. le général baron de Mélas a été transféré dans Finale, au palais Vacca. Inexprimable est la joie et la démonstration envers le grand héros qui conduit la victorieuse armée. Toute la population lui est reconnaissante par sa libération d'un ennemi oppresseur.

« Toutes les congregations ont chanté dans les églises paroissiales l'hymne ambroisiane pour rendre grâce d'être délivrées de la persécution républicaine et pour le bonheur du héros qui conduit l'armée de la bonne cause. » ***(Rapport de Sito.)***

Leur prudence s'accuse par l'envoi de nombreux éclaireurs. Pendant que Lattermann et Brentano font reconnaître les abords de Borghetto et San-Spirito, Bellegarde suit Cravey et Seras, et Kaim fait monter un gros parti dans la direction de Tende.

Informé que plusieurs bataillons autrichiens occupent le mont Gallet, Suchet fait rétrograder de San-Spirito à Albenga. Son monde y repose durant une nuit. Ensuite les demi-brigades se portent, sans éprouver l'embarras du charroi, car l'artillerie et les gros bagages ont été embarqués devant Borghetto, sur le large mamelon qui couvre la principauté d'Oneille d'un rempart rocheux courant du cap de Berta jusqu'au massif énorme de Monte Carro.

Solignac, qui était chargé d'assurer le service d'arrière-garde, arrête le gros de sa troupe au bord du Varvelo et l'oblige à faire volte-face entre Villatella et Marina di Diano. La droite, formant un crochet, occupe un mamelon qui domine Cervo. Pendant l'échelonnement, la 99e, attaquée en traversant le massif d'Andora, accepte le combat et met à une rude épreuve les Autrichiens venus d'Alassio. Action du 5 mai, qui s'étendit au long du plateau de Villa Faraldi. Lattermann vit ses troupes débandées quand le fait d'armes du tambour-major Jaux nous eut donné des prisonniers (1).

(1) *Suchet à Massena.* — « 15 floréal. — Le 3e bataillon de la 99e poursuivait l'ennemi; les braves détachés en éclaireurs gravissaient la montagne de Rolle qui domine Andora. Michel Jaux, tambour-major, s'entend reconnaître par une sentinelle autrichienne. Il se met à genoux et crie à plusieurs reprises : *A moi, grenadiers!* A ce cri, la sentinelle ennemie jette son bonnet, son fusil, son sac. Michel, suivi de ses camarades, court dessus; il aperçoit alors tout le poste fuyant; il les poursuit avec rapidité, il rencontre toute la compagnie des grenadiers allemands; aussitôt, il leur ordonne de mettre bas les armes; ce qui est exécuté sur-le-champ. A peine nos sept braves se mettent en devoir de conduire leurs prisonniers que onze hussards de Toscane les chargent avec impétuosité. Michel, sans s'épouvanter, leur crie de mettre pied à terre ou qu'ils sont tous morts. Les hussards intimidés descendent de cheval et vont lui remettre leurs sabres. Le 1er bataillon de la 99e a été le témoin de cette brillante action. J'ai nommé Michel Jaux, sous-lieutenant. » (A. Z.)

La fière attitude des Français rendit l'ennemi prudent; le 6, il n'inquiéta pas la retraite.

Suchet arrive à Vintimille. Il sait que Turreau contrarie Kaim. Lesuire, commandant la division territoriale des Alpes, a envoyé au lieutenant-général le chef de bataillon Martinelli pour régler la collaboration nécessaire des deux troupes; pour présenter un plan de la vallée du Var; pour rédiger un projet de défense.

On peut expédier des vivres au fort de Savone. On fusille les Barbets pris et deux espions. On arrête les agents qui volent dans les hôpitaux. On met en prison le commandant de San Remo, coupable de distraction. On promet les rigueurs de la cour martiale à quelques soldats indisciplinés.

Dans la matinée du 6, quand les Autrichiens quittaient leurs camps, Suchet relisait un plan de Berthier; à cette heure où de grands espoirs l'animaient, il voyait possible une descente en Piémont (1). Mais la nouvelle d'une furieuse attaque lui rappelait soudain les dangers de sa position.

Mélas avait porté plusieurs bataillons vers les mamelons couvrant Castel Diano. Au lieu de rétrograder devant un grand déploiement de forces, Solignac acceptait le combat. La 11ᵉ de bataille pouvait défendre l'accès

(1) *Suchet au ministre de la guerre, à Paris.* — « Port-Maurice, le 16 floréal. — Il me reste 5,000 hommes; la 6ᵉ division peut m'en donner 1,500 en laissant encore un nombre presque égal de Polonais ou autres détachements dans les forts de Montalban, Villefranche, etc. Je pourrais réunir à ce petit corps 8 à 900 chevaux, 2 compagnies d'artillerie légère et peut-être 12 bouches à feu; avec ces forces, il ne serait pas impossible de descendre par le col de Tende, de traverser la Sture en évitant Coni et de me rendre ainsi sur Turin et environs où, d'après les lettres du général Berthier, les corps de Watrin et Turreau doivent être arrivés. — Je pourrai à mon passage retirer des troupes en Fenestrelle et venir ainsi augmenter le corps d'armée qui doit agir en Piémont. Avec des vivres, 20,000 hommes peuvent facilement, je le crois, aller à Gênes, tandis que le reste de l'armée de réserve, descendue par le Gothard, agirait en Lombardie. — Je sais que, alors, la frontière resterait découverte; mais il n'est pas à présumer que l'ennemi fût assez audacieux pour y pénétrer, car il y mourrait de faim. » (Arch. Guerre.)

d'une arête, lasser et enfin repousser l'ennemi qui s'entraînait alors pour obtenir plus sûrement des succès, le lendemain.

Le 7 mai, dès 3 heures du matin, le généralissime faisait marcher six brigades d'infanterie et deux régiments de cavalerie contre ses adversaires couvrant la Fumora. Une forte colonne, partie de Vellego, attaquait Cesio, lieu où l'adjudant-général Cravey se défendit pendant cinq heures, jusqu'à 9 heures du matin. Après avoir repoussé trois charges, à la baïonnette, fourni de grands efforts, épuisé l'ardeur de ses troupes, refusant de tourner le dos à l'agresseur, il fut entouré, blessé et pris avec une partie de la 87e. A sa gauche et plus haut, de Rezzo à San-Bartolomeo, l'ennemi délogeait des plates-formes les 34e et 68e et il s'avançait, en grosses colonnes, vers la haute Togia. Placée au centre, la brigade Jablonowski tenait ferme devant Toria, arrêtait des forces trois fois supérieures à son contingent. Une défection de la gauche l'ayant forcée à rétrograder, vers midi, Mancune la dirigeait vers San-Aquarone où des retranchements pouvaient l'abriter.

Mais cette manœuvre laissait Pouget entièrement découvert; et il n'avait plus que la 99e à opposer à des masses autrichiennes. Il les contenait toutefois durant toute la journée et sa retraite sur Triora ne pouvait s'effectuer, la nuit tombée, que par des chemins difficiles; et la rencontre des troupes ennemies forçait le brigadier d'aboutir à Toggia.

La division de droite avait abandonné trop tôt des positions situées entre Oneille et Bertagno; elle ne fuyait pas; elle se retirait au pas ordinaire, tout en combattant. Alors, Clausel exposait le centre à une complète défection; il ne lui accordait que le soutien de la faible 10e qui suivit, sans s'être sérieusement engagée, les compagnies de Mancune.

Arrivé tard sur le champ de bataille, Suchet voulut réunir les demi-brigades du centre et de la gauche au bord du Giribonte, dans le cirque ouvert devant Aprigo.

Mais prévenu que l'ennemi avait pu forcer le col de Tende (1), que la croisière anglaise allait débarquer des troupes à Bordighera, que sa perte s'élevait à 850 hommes (2), il renonçait à opérer une concentration à mi-Apennin et il ramenait ses bataillons derrière la basse Roja.

A 10 heures du soir, à San Remo, Campredon démontrait au lieutenant-général la nécessité de se retirer au delà du Var. Cet officier du génie et Rochambeau, qui venaient de Paris, lui donnaient des nouvelles de l'armée de réserve. On escomptait, du quartier général, le résultat de ses efforts, avant d'ordonner la rentrée du corps du centre en territoire français; pénible extrémité qui désolait des officiers redoutant l'effet que produirait dans toute la Provence l'invasion allemande.

Notre échec du 7 avait encouragé Barbets et paysans. A l'exemple des Napolitains qui, deux ans plus tôt, voulaient mettre Rome à sac, après en avoir chassé les Français, ils voulaient s'enrichir des dépouilles de Nice. Leurs groupes, précédant 18,000 Autrichiens échelonnés de Tende au littoral, talonnaient notre arrière-garde,

(1) *Joseph Lesuire, général de brigade, commandant la 6e division, à Suchet.* — « 6 mai à 8 heures du soir. — Ce matin avant le jour, ma brigade de droite a été attaquée sur tous les points par des forces majeures et après s'être deffendue jusqu'à la dernière extrémité elle a été forcée de se réunir à la Chapelle San-Delmas en abandonnant Tende et la Briga, après avoir disputé longtemps le terrain à l'ennemi dans cette position. Le général Raoul me mande que le feu a pris à un caisson rempli de munitions et a causé le plus grand dommage à nos troupes. Beaucoup d'officiers et de soldats ont été brûlés. — Ce général me marque que la grande quantité de blessés et les mouvements que l'ennemi faisait pour le tourner par Saorgio l'ont déterminé à prendre position sur le col de Broi, en arrière de Breglio, avec trois pièces, ce qu'il a sauvé du col de Tende. — Il est bien urgent de couvrir au plutôt les débouchés de Breglio qui conduisent à Vintimille et à Menton. » (Arch. Guerre.)

(2) Les Autrichiens avaient perdu, d'après Sito : le baron Brentano, blessé mortellement et transporté à Telliga; un colonel et un major du régiment de Keith tués, 75 officiers tués ou blessés et 400 hommes. Mais il annonçait que 1,400 Français avaient été mis hors de combat; il écrivait: « La victorieuse armée a fait plus de 1,400 prisonniers français sur la route de Cairo. Séras est prisonnier; l'avocat Mucio est mort des suites de sa blessure; les jacobins Carrara et Dante sont passés en France. »

aient le coup de feu, achevaient les blessés, égorient les prisonniers. Faute de cavalerie, on ne pouni borner leur action, ni les punir.

ıe lieutenant-général, qui voulait jalonner de postes ·oute de Gênes, plaçait 50 hommes obéissant à un tenant dans le château de Vintimille; garnison qui sédait un approvisionnement de quinze jours. De ne, il allait garnir Villefranche et Mont-Alban (1) de ·es et de subsistances; ces deux dernières vedettes, ronnant des escarpements ou rochers difficilement ɜssibles, pourraient balayer à coups de canon la route littoral et les côtes.

levait-on conserver Monaco? De l'artillerie placée l'éperon qui domine la Méditerranée forcerait les ments anglais à passer au large et couvrirait le port, bon refuge. Et quelques pièces tournées vers le che- ı de Roccabruna arrêteraient les Autrichiens.

'ierre Martillière, commandant l'artillerie, donnait, s l'après-midi du 11, l'ordre d'évacuer la place, ainsi le rapporte Jean-Philippe Mitier, gouverneur, dans ·apport du conseil de défense qui voulut résister. second ordre l'obligea à employer toute la diligence sible afin de pouvoir devancer, près d'Eza, les cours du général Gorrup (*l*).

ıprès les espions (2), les déserteurs avaient répandu

ı « Ce fort est construit sur la montagne qui sépare la rade de franche d'avec la petite plaine qui entoure Nice. Sa figure est rée et composée de quatre petits bastions; ses fronts peuvent avoir 40 toises; ses parapets sont de maçonnerie et coupés de quelques rasures; il peut contenir 250 hommes; il est entouré d'un fossé profond et d'un chemin couvert palissadé mais sans traverse. Ce est éloigné de Nice et de Villefranche d'une petite portée de n. » (Arch. d'État. Guerre et Marine, Turin. Secrétariat des res, 1798 à 1813. R. 29. Section 6.)

ıux fois, les Français avaient pris le fort Mont-Alban : la première 746, après avoir perdu beaucoup de monde; la deuxième le 29 sepɔre 1792, sans effusion de sang, alors que le général d'Anselme pait Nice. (Arch. Guerre.)

ı *L'administration centrale à l'administration municipale.* — « 8 floan VIII. — Je suis instruit, citoyens magistrats, que la plus part pauvres mendiants qui circulent dans cette commune sont autant

l'épouvante à Nice. Suchet devait se résigner à abandonner cette conquête faite par le général d'Anselme en 1792; il ne voyait toutefois qu'un abandon momentané et le disait.

Lorsque la brigade Jablonowski couvrait Beaulieu, le chef de bataillon J.-B. Mare, commandant la place, faisait partir soixante-quinze bâtiments chargés d'effets militaires pour Antibes et Toulon. Depuis le 8, Oudinot surveillait et pressait l'évacuation. Campredon veillait à ce qu'on ne laissât dans l'arsenal que de vieilles pièces en fonte. Or, sous ces diverses impulsions, tous les établissements de Nice étaient vidés le 11 mai, sauf trois hôpitaux : Saint-Pons, Carabasel et la Maison du Guide; les deux derniers placés en dehors de la porte de Turin; il y restait plusieurs officiers de santé au service de 70 malades non transportables.

Dès le 9, la panique étant partout répandue, les employés militaires et d'administration, les citoyens craignant les Barbets, prenaient la route d'Antibes et cherchaient à sauver, du pillage redouté, des objets précieux. Une voiture se payait pour aller de Nice au Var jusqu'à 10 louis. En hommes entendus, les pêcheurs demandaient 300 francs d'une barque frétée. Il advint que des charretiers de l'armée d'Italie abandonnèrent des charges de cartouches pour voiturer l'habitant.

Suchet ne pouvait laisser des défenseurs à Nice, ville ouverte (1). Le 10 mai, il envoyait le gros de son corps

d'espions salariés par l'ennemi qui convoite Gênes et notre département. » (Bibl. de Nice. Reg. F.)

(1) *Rapport sarde.* — « Nice est la capitale du comté de son nom; elle est assise au bord de la mer; le rempart qui l'entoure est fort bas, mal flanqué, sans ouvrage extérieur et par conséquent très aisé à escalader. A l'extrémité de la ville et du côté de l'est s'élève un rocher isolé et escarpé; il domine la ville et les environs à la portée du canon; il y avait dessus un château qui était l'une des meilleures places de l'Europe, mais en 1691, le maréchal Catinat l'ayant pris le fit démolir et depuis lors il n'a pas été rétabli. On peut faire un débarquement dans Nice jusqu'à l'embouchure du Var; on peut mouiller à peu de distance de la côte; mais par un gros tems, le mouillage n'est pas tenable. Nice a un petit port que l'on vient d'agrandir avec beaucoup de soin

Saint-Laurent du Var, la 104e à Broc et la 105e à
telle, rive droite de la Vesubia. Aussitôt, il informait
onaparte et Massena de sa situation. Ses deux courriers
artis, le lieutenant-général apprenait que la troupe de
eras venait de quitter le camp de Braus, ce qui ouvrait
ux ennemis la route du Paglion.

Depuis trente-trois jours le centre de l'armée d'Italie
'avait pas cessé de manœuvrer et de combattre.
'roupes qui avaient subi toutes les épreuves. Seule,
autorité de Suchet pouvait retenir sous les drapeaux
es hommes affamés, vaincus. Telles étaient les pertes,
ue chaque demi-brigade ne formait plus, le 10 mai,
es bataillons d'attitude correcte, mais quelques bandes
'individus aux figures hâves; hommes presque nus et
ans souliers. Une espérance passait, puissante, au
:avers des détresses éprouvées. Les capitaines di-
aient : *Bonaparte vient à notre secours !* Vétérans et cons-
rits s'attendaient à voir apparaître, au sommet de la
ıontagne, le grand guerrier, en être si puissant et si
ɛrrible que les Autrichiens prendraient la fuite. Alors,
ɛs soldats qui n'avaient pu reprendre Saint-Jacques ni
ouvrir Oneille, arracheraient à leur tour des trophées
ux Allemands.

L'arrière-garde française, qui avait perdu 350 hom-
ıes depuis l'engagement du 7 mai, en arrêtant les
ıussards et les grenadiers autrichiens, évacuait Nice le
1 mai, à midi. Seulement des paysans de la Rivière et
les Piémontais suivaient la brigade Jablonowski,
aquelle franchissait, au pas ordinaire, les 7 kilo-
nètres qui séparent Nice du Var ; et elle campait devant
e fleuve.

t de dépense. L'objet du roy de Sardaigne est d'augmenter le com-
ıerce de Nice qui languirait par le défaut du port. — La ville est
éparée du fauxbourg par la rivière du Paglion et par la route qui va
'Antibes au col de Tende. Comme les maisons du fauxbourg sont
levées et qu'elles dominent les remparts de la ville, on peut de là
ıvoriser les troupes qui feraient l'escalade; du côté du nord-ouest, le
ıuxbourg est entouré de quantité de jardins entourés de murs. »
Arch. d'État. Turin. G. et M. Section VI. Reg. 29.)

préfet du Var, rêvant de jouer le rôle qui avait illustré Saint-Just, faisait afficher cet appel, le 9 mai :

« Aux armes! C'est le cri que je vous avais annoncé; l'ennemi menace vos propriétés; il fait plus, il menace votre liberté. Rappelez-vous de Gillette; que je retrouve les Républicains brûlans du Var, qui, soldats depuis un jour, mirent en fuite les vieilles bandes aguerries de l'Autriche. — Trente mille hommes du camp de Dijon avancent à pas précipités et vont attaquer sur les derrières ceux qui ose[illegible]ttaquer de front. Donnons bientôt la main aux brav[illegible]i nous appellent et que ce soient sur les cadavres [illegible]ans des hommes qui ne se battent plus que parce qu[illegible]e est la volonté de l'Angleterre (1). »

du Département. — « 8 germi[illegible] VIII. — Citoyens, le règlement des Consuls du 17 ventôse, rel[illegible] complément de l'armée de terre, veut que tous les réquisitionnai[illegible]t conscrits appelés par les lois à la défense de la Patrie se rendent [illegible]r-le-champ sous les drapeaux de la Liberté. — Vous qui comm[illegible]s immédiatement avec le peuple, dites à tous conscrits et réqui[illegible]naires et autres militaires, déserteurs à l'Intérieur qui peuvent [illegible] trouver dans votre arrondissement qu'ils ne pourront être inquiétés pour raison de leur désertion ou absence, s'ils rejoignent leurs drapeaux où s'ils vont grossir l'armée de réserve. — Employés la persuation pour porter les déserteurs à rejoindre; engagés ceux qui sont restés dans leurs foyers à se rendre à Nice pour de là s'en aller à l'armée de réserve à Dijon; déterminés les irrésolus et les apathiques à remplir la carrière que leur âge leur prescrit par la perspective des peines et des châtimens qu'on va leur infliger s'ils persistent dans la négligence de leurs devoirs. — Enfin, si après avoir épuisé la douceur, la persuation et même les menaces, s'il se trouve quelque rebelle à la voix de l'honneur et de la patrie, désignés-le à la force armée pour l'arrêter; dénoncés-le au conseil de guerre de la division militaire pour le juger comme déserteur. — C'est sur votre zèle et sur votre désir pour la paix que le gouvernement se repose pour avoir des moyens de forcer nos ennemis à accepter l'olivier qu'on leur présente. » (Bibl. de Nice.)

(1) Joseph Fauchet faisait suivre l'appel d'un décret. — « Le Préfet du Département du Var arrête. — ARTICLE PREMIER. Douze heures après la réception du présent arrêté, les administrations municipales feront diriger sur Antibes les colonnes mobiles qui, d'après l'ordre que je leur ai donné, doivent être prêtes à marcher. — ART. 2. Elles leur feront donner pour cinq jours de vivres. — ART. 3. Elles nous enverront la liste des lâches qui refuseraient de marcher, afin de les faire punir suivant la rigueur des loix. — ART. 4. Elles feront entrer dans les colonnes mobiles les réquisitionnaires et conscrits qui ne seraient

Pareille impulsion donnée à la défense nationale, quelques compagnies de milices une fois rassemblées, Pauchet quitte sa résidence. Le préfet joue au colonel. Il se fait annoncer à Vence et à Bausone comme un sauveur. Arrivé dans Antibes, il paraît s'étonner des fautes commises. Alors, ce censeur écrivit au ministre de la Guerre :

« Le département du Var est devenu dans huit jours une frontière ouverte, sérieusement menacée par un ennemi supérieur et demain, cette nuit même, il peut être le théâtre d'une invasion, suivie de dévastation et l'incendie.

« Des lignes formidables par leur position ont été abandonnées; la ville de Nice est évacuée depuis aujourd'hui; 8,000 Autrichiens bordent la rive gauche du Var; il ne reste plus entre eux et nous qu'un torrent; et de 4,000 à 5,000 hommes de troupes rebuttées, conduites par des généraux qui ne s'entendent point.

« A la première connaissance de ce mouvement rétrograde, je me suis porté sur la ligne du Var et j'y ai vainement cherché une armée; je n'ai vu à sa place que des soldats débandés, des blessés abandonnés sur les routes et soupirant inutilement après des hopitaux qui n'existent pas; les évacuations de tous les genres se portent vers l'intérieur et jusqu'à Marseille; une tourbe d'employés de toutes espèces fuient avec des chariots couverts dont la charge excessivement lourde accusent ceux pour le compte desquels ils voyagent.

« J'ai vu à Antibes le général Oudinot; j'ai cru pouvoir même demander à cet officier, quels étaient ses moïens de deffense, quelles lignes il pensait occuper, sur quel point il désirait qu'on dirigeât la levée des citoyens, quel était enfin le genre et la qualité des secours dont il avait

as encore partis, soit pour le camp de Dijon, soit pour Lyon. Ceux ui n'obéiront pas à la réquisition qui leur sera faite seront amenés omme déserteurs; les commandants militaires en feront justice à la ête de l'armée. — Promptitude, il s'agit du salut de ce département. es administrations municipales seront responsables du moindre retard pporté dans l'exécution du présent ordre. » (Arch. Guerre.)

besoin; je lui ai offert de me mettre moi-même à la tête de mes administrés sur les points les plus menacés; j'attends encore la réponse de ce général.

« Les colonnes mobiles sont en mouvement de partout pour se rendre au quartier général à Antibes. Je pense : 1° qu'il ne faut pas faire fond sur la place d'Antibes à cause de sa situation défavorable dans un pays couvert et dominé; attaquée avec du canon, elle ne tiendra pas huit jours; simplement bloquée, elle se rendra de même parce qu'elle est sans approvisionnement; 2° qu'il ne faut pas davantage compter pour un long terme sur les colonnes mobiles; le moment des moissons approche; elles rappelleront dans leurs champs les cultivateurs qui sont la majeure partie de ces colonnes et il ne sera plus possible d'en arrêter la désertion; 3° qu'il faut donc profiter sans retard de l'effet que fera sur l'ennemi l'appareil de cette levée pour rassembler les troupes de ligne et leur donner surtout un chef intelligent et dont la réputation fasse cesser les rivalités particulières; 4° qu'avec environ 6,000 hommes de bonnes troupes et l'appel des colonnes mobiles des Bouches-du-Rhône on peut réussir à couvrir le département en fortifiant la ligne des bords de l'Esteron et le poste de Gillette; l'ennemi n'osera pas se hasarder dans l'intérieur s'il n'occupe ce point; le païs est trop coupé par des montagnes et trop gardé sur la côte par des défilés pour que les Autrichiens s'y engagent sans être maîtres du haut département; c'est par là seulement qu'ils pourraient effectuer une retraite; 5° qu'on doit être rassuré sur les moyens de subsistances, mais qu'il est urgent de pourvoir à ceux de transport, le département du Var ne pouvant pas y suffire. »

Cette lettre expédiée, Fauchet apprend que les Autrichiens, passés en masse au col de Tende, envahissent le haut Var. Ses inquiétudes redoublent. Il déclare « la Patrie en danger ». Pour la sauver, le préfet envoie des injonctions à Suchet et à Saint-Hilaire avant d'aller, à Grasse, déclamer des phrases pompeuses.

Suchet, qui, en quittant Nice, croit à l'intervention
ochaine et heureuse du général Bonaparte (1), qui
ige habilement les évolutions de son corps, qui appelle
renforts toutes les garnisons disponibles, qui arrive
Saint-Laurent du Var le 11 mai, peut déterminer l'em-
cement rationnel des troupes de première ligne et
liquer au chef du génie Campredon les moyens
opres à assurer la défensive qui, certainement, lassera
adversaire décidé à brusquer le passage du Var (2).
Le lieutenant-général annonce, dans son entourage,
e 16,000 soldats, rapatriés d'Égypte, avec Desaix,

1) *Suchet à Bonaparte.* — « Nice, 21 floréal. — Je me détermine à
r la tête du pont du Var que Campredon, qui connaît l'état de nos
ipes m'avait conseillé de ne pas défendre. Je vais la faire recons-
re. Je tiendrai à outrance. Je ferai rafraîchir mes troupes, s'il est
sible et les habillerai et me mettrai dans le cas si l'ennemi ne fait pas
ottise de laisser beaucoup de forces sur mes bras de reprendre
'ensive vers le 30, en longeant les Apennins et me rapprochant de
es, à moins que vous ne m'ordonniez de descendre en Piémont. —
'ai encore que deux cents chevaux. — J'enverrai ce soir un officier
confiance à Massena. — L'ennemi a attaqué vivement, hier, à la
nte du jour, le camp de Braus; il était parvenu à l'envelopper,
s les carabiniers de la 20e légère, conduits par le brave Réville, sont
venus à se dégager et à se faire jour au milieu de l'ennemi. Le mou-
ient de retraite s'est opéré avec ordre. Je me suis porté à Draps
c la brigade Jablonowski et le général Mesnard. Nous avons main-
n l'ennemi et ce n'est que dans cette nuit que le passage du Var
a tenté; il m'en coûte infiniment d'en être réduit à cette extrémité,
is j'espère que vous allez donner le signal de la Victoire et nous
dre les mêmes services qu'à Lody et à Rivoli. » (A. Z.)

2) *Positions des troupes à la tête du pont du Var, le 15 floréal.* —
a tête du pont : deux canons de 8, deux de 4, un obusier de 6 pouces,
compagnie de canonniers volontaires, 39e et 92e de ligne. — A la
ite de l'embouchure du Var : deux canons de 24, deux de 16, un
12, deux obusiers de 8 pouces, un de 6 pouces, un mortier de
pouces, les 17e, 18e et 19e compagnies du 2e régiment d'artillerie à
d et 11e de ligne. — Sur la ligne, à la droite du pont : quatre canons
16, un de 12, un mortier de 12 pouces, cylindrique; deux escouades
la 16e compagnie du 4e régiment d'artillerie à pied; 10e de ligne;
légère. — En face et sur le prolongement du pont : trois canons
16; un détachement de la 6e demi-brigade d'artillerie de marine. —
· la ligne, à la gauche du pont : deux canons de 24, trois de 16, un
12, un de 4, un obusier de 6 pouces; la 14e compagnie du 3e régi-
nt d'artillerie à pied et la 7e compagnie des volontaires auxiliaires;
et 99e de bataille. — En arrière, six bouches à feu servies par l'ar-
erie légère en réserve. » (A. Z.)

vont sans doute renforcer le centre de l'armée d'Italie; il donne, à chaque chef de brigade, des instructions particulières avant de porter, le 12, son quartier général à Antibes. Il va trouver là une réserve d'officiers dissipés. Au devoir, on les astreint en les envoyant, sans délai, remplacer des hommes fatigués ou légèrement blessés. Les suivent : 300 soldats, maraudeurs ou habitués des hôpitaux qui voulaient vivre loin de leurs régiments; encadrés de gendarmes, ils vont renforcer des compagnies très réduites. Toute la séquelle des commissaires des guerres, des médecins honoraires, des courriers corses et maltais, fuit vers Fréjus. En deux heures, la ville est purgée. Un si bon résultat obtenu, l'état-major décidait, sur la proposition qu'avait faite Saint-Hilaire, de tenir dans trois camps les auxiliaires de la garde nationale (1).

Suchet devait s'assurer, le 13, que les travaux d'une tête de pont étaient activement poussés. Campredon faisait abattre cent pieds d'oliviers derrière Saint-Laurent, afin d'augmenter la force des palissades. En outre, dans l'espèce de redan qui développait, rive gauche du Var, un front de 150 toises, un fossé large de 12 pieds et profond, arrêterait l'assaillant, si audacieux se montrât-il. Ou le pourrait-il franchir en se servant d'échelles qu'il trouverait en second obstacle une ligne d'abatis, et derrière, 1,000 ou 1,200 hommes se tiendraient, le fusil chargé, appuyés du feu de 3 pièces de 4 et de 2 obusiers.

De l'éminence qui couvrait le pont, à l'ouest, on pouvait voir les lieux qui devaient servir de champ de bataille. A droite, c'était une plaine basse, marécageuse

(1) *Suchet à Oudinot, le 16 floréal.* — « Les colonnes mobiles seront divisées par le général de division Casabianca, les généraux de brigade Calvin, Parmioud, Pelletier; Pascalis, adjudant-général; 500 hommes par bataillon, dix cartouches par homme. Elles formeront trois camps: le premier en arrière d'Entrevaux; deuxième, entre Vence et Gilette; troisième, entre Antibes et Cannes. Saint-Hilaire commande supérieurement ces troupes, il leur fera entendre qu'elles sont réunies pour l'objet important de défendre leur propriété et concourir à la reprise du Département des Alpes-Maritimes. » (A. Z.)

ıe limitait d'un côté la mer et de l'autre la route de ice. En face et à 400 mètres environ s'étendait le amelon de Sainte-Marguerite, massif presque quadran-ılaire, traversé par trois chemins et raviné au centre ır un large ruisseau. A gauche, le couloir de la vallée ı Var, ombragé d'arbres fruitiers, s'étendait du sud au ›rd-est jusqu'au chemin d'Aspremont. Saint-Laurent rmait une agglomération que dominait un clocher gris, oigné du fleuve de quelques cents mètres. Le chemin ıi en partait, suivant la crête du coteau, s'allongeait au ›rd presque en ligne droite, traversait Paget, passait :vant le château de la Gaude, à Gattieras, Carros, Broc, a Giletta. Le fleuve apparaissait depuis le confluent de Esteron jusqu'à la mer en un large estuaire. Cent îles ı dominaient les eaux rapides et bourbeuses. Partout, s berges de la rive droite dominaient celles de la rive ıuche. Sous le pont en bois, réparé durant février, lit avait 600 mètres. Des radeaux étaient placés au-:ssous afin d'assurer rapidement la traversée des trois ets d'eau; deux larges de 20 mètres, le troisième de) mètres. On comptait, du pont à la Méditerranée, une ›rtée de boulet de 12. D'une ancienne fortification qui ait comme penchée sur la mer, à l'embouchure du :uve, on apercevait le rocher couvrant Nice et la struc-re du Mont-Alban. Or, entre les Français gardant et ont-Alban et le rivage, des signaux pouvaient être hangés. (Voir la carte n° 4.)

Suchet surveillait le travail de ses demi-brigades afin ıe sa sécurité augmentât chaque jour. En territoire ançais, il ne pouvait tolérer une seule défaillance. Les nfidents et les anciens camarades n'étaient plus que s subordonnés du lieutenant-général. Il supputait sans sse ses chances de succès; bon moyen d'éloigner la ainte des déroutes. Renforcé, il disposait de 6,000 com-ıttants; des hommes qui, bien nourris et bien munition-is, pourraient, dans des positions défensives, accomplir s prodiges de valeur dont les troupes obéissant directe-ment à Massena donnaient l'exemple, plus loin.

L'état-major français se demandait quelle part l'escadre anglaise pourrait prendre aux opérations. Ne serait-elle pas forcée à prudence devant les deux pièces de 24 qui, bien abritées, dominaient le rivage? A l'inquiéter, la nuit surtout, on emploierait une flottille chargée de croiser entre Toulon et Nice, sous la protection de la frégate *l'Égyptienne* que Barré commandait.

Suchet avait divisé sa petite armée en trois corps. Rochambeau, combattant dans la guerre d'Amérique, commandait la droite. Mengaud commandait le centre. Garnier commandait la gauche depuis Broc, où campait la 104e, jusqu'à Utelle, que couvrait la 105e, déjà reliée à Turreau qui avait du monde dans la vallée de Barcelonnette. Tout succès que remporterait la troupe républicaine la conduirait à Nice. Il lui faudrait essuyer de gros revers avant de rétrograder vers Antibes.

Afin d'accourir dès la première alerte, Suchet se logeait à Cagnes, derrière Saint-Laurent. Dans ce lieu, il examinait de nouveau la carte de l'arrondissement de Grasse pour marquer avec grand soin des emplacements aux artilleurs et aux cavaliers attendus en renforts indispensables.

Fait anormal : les Autrichiens n'avaient pas poursuivi l'armée en retraite. Entrés le 11 mai, à 9 heures du soir, à Nice, ils laissaient des Barbets et des Piémontais, ceux du régiment de Suze, occuper le terrain vers Petit Saint-Laurent. Seulement le 13, ces auxiliaires renforcés des grenadiers de Lattermann et de cavaliers s'engageaient contre les troupes républicaines. Une assez vive fusillade fut entretenue par les soldats de la 20e légère, qui perdirent Réville, leur chef. Une charge du 13e chasseurs procura 25 prisonniers, des hussards de Toscane; mais les Français, trop inférieurs en nombre à l'ennemi, abandonnèrent le soir la plaine ouverte devant le Var, lieu où les Allemands voulaient installer un camp.

Une fois, Mélas se montrait galant homme. De Bordighera, il envoyait à Suchet une lettre interceptée; billet destiné à Mme Massena. Il accordait des passeports aux

ficiers blessés. Il ordonnait de ne pas traiter Nice en lle conquise. Toutefois, avec son argent on armait des natiques contre les Français et on préparait le soulè-ement de la Provence.

Un espion venait annoncer au lieutenant-général que chevalier Montaigu avait instruit Mélas de la marche ıe Bonaparte accomplissait. Le généralissime y croyait ıisque, le 14, des bataillons autrichiens, venus de ivourne, montaient dans les Alpes afin d'aller renfor-:r Kaim qui gardait le Piémont. Cette troupe, d'abord :stinée à envahir le haut Var, serait remplacée, croyait-ı, par des volontaires de nouvelle levée.

Quelques incursions étaient bientôt signalées par le ·éfet Olivier (1). Cet avertissement portait Suchet à :nforcer et à surveiller tout particulièrement sa gauche. allait l'inspecter le 14, après avoir écrit au général énard, effrayé des manœuvres que les Autrichiens ıécutaient devant lui : « Je ne peux pas me déterminer penser que l'ennemi veuille tenter un passage du Var. ai lieu de croire à une diversion. » Sa nouvelle inspec-on terminée le 15, rentré à Cagnes, le lieutenant-géné-ıl faisait expédier du blé à Gênes (2). Il assurait le ınctionnement d'un hôpital établi à Saint-Luc, établis-:ment placé sous la direction du commandant Guille-

(1) *Texier Olivier, préfet des Basses-Alpes, au Ministre de la guerre.* — De Digne, 23 floréal. — L'ennemi pose les pieds sur le territoire du ıpartement des Basses-Alpes. Dans la journée du 19, il a fait une cursion sur un village appelé la Maison-Méane, dans la vallée de ırcelonnette, a fait prisonniers une vingtaine d'hommes qui formaient poste et s'est emparé de plusieurs bestiaux qui ont été depuis ren-›yés par les fonctionnaires du pays de Largentières. Aujourd'hui, ıpprends que deux petits postes avancés se replient sur les places de ›lmars et d'Entrevaux; mais ces places, les seules qui offrent quel-ıes points de résistance, sont sans approvisionnements aucuns et il y existe pas même de quoi nourrir les garnisons qui y sont et qui › sont pourtant pas d'une vingtaine d'hommes chacune. » (Arch. uerre.)

(2) « 27 floréal. — Expédition à Gênes du bateau *Saint-Joseph,* com-andé par le capitaine Nicolas Enrico, avec 800 charges de blé fournies ır le citoyen Guyot. Le transport coûte 15,000 francs. — En outre, **assena paiera** une gratification de 100 louis à l'arrivée à Gênes. » ı. Z.)

bert de la 41e, où se trouvaient 305 malades ou blessés évacués de Nice. Antibes devenait, sous la surveillance d'Oudinot, un centre de ravitaillement et trois corsaires couvraient son port. Là, le commissaire Settivaux pouvait, 100,000 francs lui ayant été remis le 11 par Pascalis Vallongue, payer la solde des troupes (1), puis se procurer toutes les fournitures dont les troupes avaient un si grand besoin.

Cette nonchalance des Autrichiens massés assez loin de la tête de pont devait-elle être attribuée aux mauvaises nouvelles reçues de Turin, ou bien à la fatigue des troupes amenées en vue de l'ancienne frontière française? Des prisonniers devaient renseigner (2).

Une reconnaissance que Rochambeau envoyait le 13, sur le littoral, rencontrait les Piémontais du régiment de Suze. Les appuyant, le feu d'une frégate anglaise ne faisait que du bruit; l'ennemi reculait après avoir, durant quatre heures, entretenu la fusillade. Mais derrière ses auxiliaires, Mélas manœuvrait.

Lattermann serrait et prenait, le 11, grâce au bombardement effectué par les navires anglais, la garnison du

(1) *Vallongue au Ministre de la guerre.* — « Le citoyen Seittivaux, payeur général de l'armée, me dit que depuis un mois qu'il est en fonctions, il avait fourni des fonds suffisants pour l'entretien d'une armée de 35,000 hommes. Dernièrement, il envoyait le prêt pour les troupes qui se retiraient sur le Var; il l'avait calculé pour 6,000 hommes, d'après les États de revue, quoiqu'il eut de bonnes raisons pour penser que ce nombre était grossi d'un tiers au-dessus de l'effectif. Il se trouve que la somme envoyée n'a pas suffi et qu'il faut encore 80,000 francs pour cet objet. On exige bien des revues de rigueur, mais ce n'est qu'un « mot » quand les commissaires et les quartiers-maîtres s'entendent pour tromper; c'est ainsi que les ressources s'épuisent sans utilités et que l'armée s'anéantit sans gloire. » (Arch. Guerre.)

(2) *Vallongue au Ministre de la guerre.* — « Dans l'affaire du 23 (floréal), l'ennemi n'a point paru avec un canon; on dit qu'il n'en a point fait passer encore par le col de Tende. Tous les rapports annoncent que ses troupes sont exténuées de fatigue et de besoin. Les officiers qu'on a pris le 23 ont avoué qu'ils n'en pouvaient plus, étant en marche ou au feu depuis quarante jours. Les chevaux tombés en nos mains attestent aussi leur misère. Les prisonniers se plaignent généralement d'avoir été engagés dans ces affreuses montagnes où ils meurent de faim. Cela console un peu nos soldats qui disent : — A la bonne heure, on n'est pas mieux de l'autre côté. » (Arch. Guerre,)

ıâteau de Vintimille : 100 hommes. Le 12, Elsnitz pla-
ıit un bataillon piémontais dans le château de Nice,
:levé en 1794, avant de compter les prises, en tant
ue matériel : 115 canons d'un vieux modèle et un
ıagasin de poudres. Le 13, ce général faisait établir un
ımp devant Monte Grosso, puis entourer les forts de
ont-Alban et de Villefranche inutilement sommés
ouvrir leurs portes. Même jour, il chargeait l'actif
orrup d'échelonner huit bataillons de la route d'An-
bes à Rochetta pour observer le Var, garder Aspre-
ıont. Le 14 et le 15, trois bataillons hongrois et deux
:cadrons de dragons renforçaient la ligne allemande.
l'armée d'invasion il ne manquait plus que l'artillerie
romise par les Anglais. Comme elle n'arrivait pas assez
ite au gré d'Elsnitz, celui-ci faisait monter quatre vieilles
ièces dans la nuit du 15 au 16 sur l'escarpement qui
ıisait face à la tête de pont.

Le 16, le matin, Suchet fait prendre les armes à
.000 hommes. Seulement 1,100 fantassins et un esca-
ron du 13e chasseurs seront engagés. A droite, Rocham-
:au pousse 250 hommes de la 20e légère et les chas-
:urs. Au centre, Brunet conduit 300 hommes de la 99e.
gauche, Solignac entraîne un bataillon de la 34e. Le feu
)mmençait à 5 heures, quand les républicains sor-
ıient des abris.

Un déserteur avait prévenu l'ennemi. Sur la route de
ice, dans le val Magnan et près de Saint-Isidore, les
utrichiens allaient opposer, durant deux heures, une
ès ferme résistance. Seul, Solignac parvint à repousser
n corps piémontais dont il enlevait quelques hommes.
9 heures, Suchet ordonnait de se replier, à des
oupes qui avaient perdu 2 morts et 39 blessés. On
)prenait ainsi que toute offensive serait inutile jusqu'à
:mploi de forces considérables et de combinaisons
ıctiques.

L'œuvre défensive devant être poursuivie coûte que
)ûte, on plaçait après-midi des abatis devant la tête de
ont; des postes volants furent risqués sur le premier

escarpement dit du Magne; les radeaux passèrent dans le troisième bras; l'artillerie augmenta la force de ses abris; sans défier l'ennemi, on lui montrait de quels moyens on disposait pour l'arrêter court s'il se hasardait.

Garnier devait employer une partie de son corps à explorer le terrain situé entre le haut Var et la Vesubia, à actionner les colonnes mobiles rangées derrière Giletta, à fusiller les Barbets pris, à harceler ou arrêter toute troupe allemande qui voudrait passer dans les hautes Alpes.

Dans la nuit du 17 au 18, les Autrichiens pouvaient éloigner vedettes et postes français mis en enfants perdus en vue du Petit Saint-Laurent; action attribuée aux grenadiers de Lattermann qui se plaçaient le 18 derrière les Piémontais, assez loin de nos couverts du bas Var. Et, plus haut, d'Aspremont à Lavaura, Bellegarde échelonnait 3,600 hommes, lesquels avaient, en soutien, six bataillons hongrois qu'Elsnitz distribuait lui-même dans de fortes positions. A l'instigation de Saint-Ambroise, Mélas appelait de nouveau « tous les habitants à combattre, en ligne ou bien isolément, contre les oppresseurs qui promettaient la liberté et n'assuraient que l'esclavage des populations se laissant prendre à leurs vagues formules. »

Clausel pouvait maintenir une grand'garde devant les abatis. Ce détachement de la 20e légère, abrité dans une tranchée, devait viser à coup sûr et les troupes qui viendraient de Nice le long du littoral et celles qui voudraient occuper le revers occidental du mamelon Sainte-Marguerite. Bardenet établissait deux batteries qui flanquaient la grande route de Toulon, rive droite; et la portée de ces pièces s'étendait très loin sur la rive gauche. Toute la brigade Brunet : 39e et 99e, 1,300 hommes, occupait la tête de pont, recevait cette consigne : « Ne pas céder la place quoi qu'il puisse arriver. » Les appuyant, 50 artilleurs servaient cinq pièces, approvisionnées chacune à 130 coups : obus, boulets et boîtes à mitraille. Derrière l'infanterie, Cam-

predon plaçait une compagnie de sapeurs, hommes prêts à boucher les brèches que pourrait faire le canon autrichien et qui, en attendant l'heure d'une grande action, devaient s'employer à clouer des traverses, à doubler la force du pont. Et Seras tenait en réserve la 55e, renforcée d'une cavalerie qui, obéissant à Quesnel, se rangeait à droite de Saint-Laurent. L'ordre régnait partout.

Du Mont-Alban le télégraphe signalait au poste du littoral et à la section établie sur Giletta les mouvements qu'opérait l'ennemi devant et dans Nice (*m*). Précieuses indications pour le lieutenant-général. A chaque instant, le fort lâchait des bordées sur les colonnes autrichiennes longeant le Paglion, bombardait les camps, arrêtait les convois. Son commandant refusait même de recevoir les parlementaires allemands, car Suchet lui avait fait passer cet avertissement : « Il y aura de l'avancement pour vous si vous ne vous rendez pas, et peine de mort si vous capitulez. » Cet officier annonçait que Mélas quittait Nice le 18; le général ne partait que le 19 afin de voir d'assez près « à quelle entreprise osait s'atteler M. Buonaparte. »

A Elsnitz, Mélas laissait le soin d'assurer une rude besogne : déposter Suchet ou bien, s'il était attaqué par des forces supérieures et trahi par le concours d'événements extraordinaires, de concentrer ses bataillons au col de Tende, de rester là, de tenir ferme avec l'espoir d'être bientôt renforcé.

Mélas absent, Suchet peut croire que l'ennemi diminué en forces ne pourra plus arrêter une nouvelle marche offensive des Français. S'en assurer est du moins un devoir. Le 19, avant le jour, plusieurs bataillons franchissaient le pont, au pas de course; et, à l'aube, trois colonnes s'avançaient vers l'est.

Solignac, qui conduit la droite, va buter sur les rangs serrés des grenadiers de Lattermann qui, soutenus par deux canons, barraient la route de Nice. Brunet, engagé au centre contre les régiments d'Orange et de Weissen-

wolf, un moment compromis, ne se dégageait qu'avec l'aide de la brigade Jablonowski et des cavaliers de Quesnel opérant à gauche. A 8 heures, le feu des pièces garnissant la tête de pont et celui des canons de soutien limitaient l'action d'un ennemi très audacieux, tandis que les républicains effectuaient leur retraite et que la 20e se logeait, cette fois, derrière les abatis. L'expédition coûtait 97 hommes; elle procurait 73 prisonniers. Comme suite, Lattermann commençait, dans l'après-midi, à se retrancher à 300 mètres de notre front.

Le 20, quand les deux partis s'observaient, on télégraphiait du Mont-Alban que des corsaires débarquaient du canon à Nice; puis à quelques heures d'intervalle, on allait rembarquer l'artillerie; étrange manœuvre. Se préparait-on, là-bas, à exécuter une retraite commandée par une défection en Piémont? Alors, Brunet devait tâter encore un adversaire campé devant lui, mais la reconnaissance faite la nuit, vers le plateau de Magne, reconnaissance que conduisait le chef de brigade Semeli, se heurtait à des troupes nombreuses et tenues en éveil; bataillons qui couvraient les batteries mises en position dans la soirée du 21.

Elsnitz préparait depuis trois jours un coup de force. Un espion en révélait jusqu'aux détails à Suchet qui allait doubler les mesures défensives. Quittant Broc où il s'était porté le 20 avec Campredon, pour suivre la division Garnier qui devait cheminer vers Massoin et balayer la vallée du Tinea, le lieutenant-général rentrait vite à Saint-Laurent, échelonnait Jablonowski vers la mer et tenait prêtes à donner vingt pièces de gros calibre.

Ne pouvant profiter d'une surprise, les Autrichiens ouvraient le feu le 22, à 4 heures et quart du matin; chargés de soutenir l'attaque, cinq bâtiments anglais longeaient la côte, dirigeaient une grêle d'obus vers nos retranchements, tiraient sans compter jusqu'au soir.

L'infanterie allemande, avec l'appui des deux batteries placées à 250 toises du Var, descendit du mamelon Sainte-Marguerite, haut de 20 mètres; elle força

00 hommes du 10e hussards à repasser le fleuve à gué evant Saint-Laurent; elle mit en désordre une companie de carabiniers que Brunet avait envoyée au secours e la cavalerie; elle contraignit la 20e légère à s'abriter. s'ensuivit une confusion à l'entrée de la tête de pont. 'explosion d'un caisson y causa le plus grand désordre. runet blessé, d'un éclat de biscaïen, des hommes afolés voulaient abandonner le réduit. L'adjudant-général oussaud les forçait à demeurer, à seconder les artilleurs ui, usant de la mitraille, renversaient les Allemands ortis du taillis; cet échelon une fois mis hors de combat, le feu cessait, pendant vingt minutes.

A 9 heures, trois colonnes de grenadiers débouchèrent 'un plant d'oliviers et marchèrent sur la 20e légère. Barenet, faisant jouer à propos l'artillerie placée sur la ive droite, laboura leurs rangs de boulets. Et des pelons très éclaircis reçurent à portée de pistolet le feu de demi-brigade embusquée; les abatis arrêtèrent les lans formidables des survivants; la baïonnette tua qui ntait d'escalader la palissade. Ne pouvant atteindre la te de pont, les assaillants durent battre en retraite, bandonner leurs morts, se mettre de nouveau à couert, avouer enfin leur impuissance à forcer le passage u Var pendant que des Piémontais, abrités, continuaient à tirailler.

Le soir, chaque parti établissait le rapport de ses ertes. Les Français avaient 156 tués ou blessés. Elsnitz vait sacrifié 1,178 combattants. Chagriné d'avoir à ıentionner un pareil échec, il appelait à son aide, afin e triompher coûte que coûte, le corps de Saint-Julien ndu libre par la capitulation du fort de Savone.

CHAPITRE VI

LE SIÈGE DE SAVONE

Situation topographique du fort. — Les épreuves de 1746. — Critiques du capitaine Sevelle. — Massena fait munitionner le château. — Simple blocus assuré par les Autrichiens. — Saint-Julien somme Buget de se rendre. — Suchet ordonne au brigadier de forcer l'ennemi à évacuer Savone. — Proclamation lue à la garnison. — Les Anglais peuvent arrêter les convois de ravitaillement. — Reddition amenée par la famine.

Entre vingt hautes falaises échelonnées sur les côtes de la Ligurie, le rocher couvrant Savone apparaît en énorme promontoire au pied duquel s'ouvre une longue baie. Situé à 32 kilomètres de Gênes — par mer — son circuit est vaste. Observatoire qui domine la ville et la vallée du Letimbro, les soldats précipités de l'Apennin y trouvent un refuge. Par son plan incliné vers le nord, la forteresse (1) est bien masquée aux navires qui voudraient bombarber les bâtiments. Ses canons, abrités derrière une masse de granit, peuvent battre l'entrée du port; elle a son propre port creusé dans un évidement ou petit golfe. La garnison peut, à l'aide du télégraphe optique, prévenir de ses chances ou de ses détresses à Vado, même au cap Noli, des alliés. Il faut y voir une autre Lanterne, mieux isolée et plus forte quant aux rochers formant sa base. Depuis que les hommes se plaisent à entretenir les conflagrations, Barbares, Carthaginois, Romains, Cisalpins, Allemands s'usèrent là en assauts; et la défense de 1746 reste célèbre.

Bien décidés à conserver leur indépendance, les Ligu-

(1) Aujourd'hui pénitencier.

riens, ne comptant point leurs ennemis, bravaient alors l'Angleterre, l'Autriche et la Sardaigne. La coalition couvrait la mer de vaisseaux et les chemins de soldats. En même temps que Gênes, Savone recevait les sommations d'en venir à reddition; ce qu'elle repoussait. Le 25 juillet 1745, une escadre britannique envoyait des bombes sur le fort et sur la ville sans que s'effrayassent ni les magistrats ni le peuple. Quatorze mois plus tard, M. de Falkenberg pouvait pénétrer dans la cité. Arrivé au pied des murs du château, il faisait sommer le gouverneur, le marquis d'Adorno, d'en ouvrir les portes sans retard. Un refus essuyé, l'infanterie établissait l'investissement du côté de terre pendant qu'une escadre anglaise empêchait l'introduction, par la marine, de tous secours. Bravés, les deux corps assiégeants lancèrent 29,000 boulets et plus de 9,000 bombes; ouragan de fer qui ravagea dans la garnison. Elle ne céda qu'à la faim, après quatre-vingt-dix-neuf jours de bombardement. Pareil succès, les alliés le payaient de 2,500 hommes tués ou blessés. L'Anglais perdait trois navires et dix-sept canonnières coulés.

Un si bel exemple, les Français pourraient-ils le suivre en 1800? La forteresse offrait moins de sécurité que cinquante ans plus tôt. Le capitaine du génie Sevelle en faisait cette description :

« Un amphithéâtre d'ouvrages rapportés, tracés par la main du caprice, élevés par celles de la superstitieuse ignorance, telle est, en peu de mots, l'idée que l'on peut se faire du fort de Savone. Il suffit de l'examiner quelques instants pour se convaincre que la première enceinte fut construite dans un temps où l'art de l'artillerie était encore dans son enfance puisque son commandement extraordinaire semble indiquer qu'il n'avait à redouter que la longueur des échelles. Depuis, et à diverses reprises, l'expérience lui ajouta une double enceinte et d'autres ouvrages extérieurs qui, sans corriger le défaut primitif, nécessitèrent un grand nombre de défenseurs et n'ajoutèrent rien ou du moins que peu de

choses à la défense. Tous ces ouvrages n'ayant pas été raisonnés d'après des principes sûrs, mais étant au contraire le résultat des variations qu'éprouve l'attaque en cheminant vers sa perfection, il est évident qu'ils ne doivent pas présenter un système de défense qui soit un et invariable dans ses effets. Aussi, ne doit-on pas attendre du fort dont il est question une résistance proportionnée à celle des fortifications que les derniers siècles ont vu s'élever.

« En effet, quelle défense peut offrir un fort dont les différentes parties ne se flanquent mutuellement, dont les communications sont difficiles, dont le relief excessif offre le double inconvénient de favoriser l'approche de l'assiégeant et d'être exposé à être battu en brèche, de très loin? En l'examinant de plus près, on reconnaît qu'il est aussi défectueux dans ses détails que dans son ensemble, des petits flancs avec orillon, d'autres flancs bas qui ne servent que d'escaliers à l'assaillant, des courtines, des faces de bastion dont les parapets en maçonnerie doivent être regardés comme des dépôts de mitraille dont le canon de l'ennemi couvre l'attaque; une suite d'embrasures que le bon sens n'a pas dirigées et dont les joues et les merlons de même nature que le parapet entraveront bientôt le service de l'artillerie; des demi-lunes petites, mal disposées et mal défendues; des contregardes et d'autres ouvrages de dehors auxquels j'ai vainement cherché un nom, qui pourraient offrir quelque défense si les débris des revêtements de l'enceinte battue en brèche n'en chassaient les défenseurs; enfin, un chemin couvert, facile à franchir, où les défenses du fort ne sauraient atteindre et duquel l'ennemi peut, sans craindre d'être tourmenté, achever la brèche qu'il a commencée et se préparer une rampe facile pour monter à la possession de sa conquête.

« Sans entrer dans aucuns détails sur les diverses parties du fort, je me bornerai à dire que tous ces fronts offrent à l'ennemi toute la facilité possible d'en faire le siège; mais il en est un surtout (celui qui regarde la

ville) qui lui donnerait moins de peine parce qu'il est en effet le plus faible de tous. Débouchant des rues de la ville, il peut de suite établir des batteries de brèche, n'ayant à se garantir que des feux d'un seul flanc qu'une simple batterie d'écharpe aurait bientôt éteints. Les batteries d'obusiers établies sur le prolongement des faces du chemin couvert et des bas ouvrages qui le protègent en chasseront l'attaque pendant que quelques bombes jetteront le désordre dans l'intérieur du fort et ne laisseront plus rien à faire à l'assiégeant pour parvenir à ses fins. Il est vrai que le fort renferme un système de mines dont les rameaux s'étendent même jusqu'à la queue du glacis; mais qu'est-ce qu'un système de mines qui n'est pas lié avec celui d'une bonne défense de la part des ouvrages?

« Sa situation actuelle (1).

« Après avoir donné une idée de la défensive du fort, je dois parler de ses moyens intrinsèques de défense, ce qui me ramène au but principal de mon rapport; mais ces moyens sont presque nuls; l'aile du temps les ayant effleurés ou la main de l'insurveillance les ayant dégradés. Une partie des parapets n'existe plus et l'autre est à réparer. Les palissades sont pourries; beaucoup de leurs barrières sont dégarnies de leurs ferrements; plusieurs réduits et traverses ou maçonnerie du chemin couvert sont dégradés; quelques parties des murs sont enlevées; les quartiers sont dans le plus mauvais état; ceux dits Saint-François, de la Citadelle et de Saint-Bernard n'ont plus ni portes, ni croisées, ni planchers. Une partie des cheminées ont été détruites. Il en est un surtout qui par sa mauvaise disposition a attiré toute mon attention; bien que d'une élévation médiocre, il fut cependant divisé en deux parties dont une au rez-de-chaussée et l'autre supérieure. La première ne reçoit l'air que par de petites ouvertures qui laissent à peine pénétrer quelques rayons de lumière; elle renferme en

(1) 22 mars 1800.

outre une latrine dont la porte fut condamnée dernièrement. La partie supérieure, moins aérée encore que celle de dessous, a de plus l'inconvénient de recevoir la fumée de celle-ci, laquelle pénétrant à travers le plancher qui tombe en ruine la rend inhabitable. Ce quartier ne peut être compté que comme un laboratoire où les différents gaz qui enfantent la putréfaction et l'animalisation viennent se combiner et porter dans ceux qui l'habitent les germes des maladies.

« Quoique l'armement du fort ne soit pas de mon ressort, je ne laisserai pas de dire qu'il n'y a pas plus d'ordre dans l'artillerie que dans les autres parties. Les ponts ne sont pas entièrement armés, ou ils le sont mal; points d'affûts de rechange; la plupart sont anciens et difficiles à manœuvrer; en différents endroits, les boulets ne sont pas de calibre ; points de munitions et approvisionnement. Quant aux munitions de bouche, il n'en existe plus. Les galeries et rameaux de mines, qui n'ont pas été visités depuis trois ans, sont remplis de terre et demandent d'être nettoyés. »

Le 26 mars, Massena avait donné l'ordre de mettre en bon état de défense un fort qui offrirait un couvert aux troupes de l'aile droite si on évacuait Gênes. Surtout, l'approvisionnement en munitions était poussé : poudres et gros projectiles. Mais la recherche des subsistances indispensables ne donnait que quelques quintaux de biscuit; ce que Marès indiquait au général en chef le 2 avril. A l'expresse recommandation du dernier, un convoi formé dans Albenga fût entré dans Savone le 6, sans l'action qu'entreprenait Mélas à Vado.

Soult ne put, en couvrant les approches du formidable rocher, que promettre à Buget un ravitaillement que Massena ou Suchet expédierait par la voie maritime. Il lui laissait pourtant 1,200 rations, 90 sacs de farine et du riz pris dans la ville.

Abandonné avec si peu de ressources, Buget allait compter, dans la nuit du 6 au 7, les artilleurs, fantassins, employés et réfugiés : 870 bouches à nourrir. Il

organisait rapidement un service de place, d'abord sur le plan nord où l'ennemi très entreprenant pourrait s'avancer lorsque paraîtrait l'aube. Derrière vingt canons, deux compagnies de grenadiers garnissant des abris récemment réparés, se tenaient en éveil.

Méthodiquement, ce qui doit assurer l'œuvre défensive se poursuit. Une batterie de 24, placée à 40 pieds au-dessus de la mer, éloignera les navires anglais chargés d'exécuter un bombardement et couvrira l'arrivée des bateaux français; 6 obusiers menacent Savone. On peut pourvoir de logements une garnison qui regarde comme prochaine la jonction du centre et de la droite de l'armée d'Italie; événement devant amener sa délivrance. Pareille illusion sera entretenue, d'ailleurs, au bruit des fusillades crépitant dans l'Apennin, lorsque Soult, Massena et Suchet voulaient pousser Mélas vers Turin.

Quand Buget s'attend, chaque jour, à l'entreprise d'un coup de force, le corps de blocus reste immobile et bien abrité. Pareille conduite est-elle calculée afin de faire se relâcher la surveillance d'une garnison? Quelques patriotes qui nous servent, hors la limite des remparts, vont s'informer. L'un indique : « Le général-major comte Saint-Julien, établi aux Capucins, dispose de trois régiments : Deutschmeister, Lattermann, Wukassowitch, et d'un bataillon piémontais d'Acqui, avec lesquels il garnit les points défensifs situés entre Albissola et Vado » A défaut d'artillerie, il a choisi le bas moyen de réduire à merci les assiégés par la famine. Ceux-ci ne sont observés, durant la première période, que par trois compagnies logées dans le faubourg nord de Savone.

Invité à user d'intimidation, Saint-Julien envoie le prince Sukowsky, sous-adjudant-major, sommer Buget de rendre « le château aux troupes de Sa Majesté Impériale et Royale ». A la lettre qui assurait le bloqué d'une haute estime, celui-ci répondait de bonne manière (1). Après ce refus, il fallait resserrer les Français.

(1) ***Ponsillon au marquis de Saint-André.*** — « Sestri, le 25 avril 1800. — **Le prince Sukowsky**, sous-adjudant-général, qui avait été sommer

Plus agressif, l'Anglais s'était risqué dès le 8 avril à insulter la forteresse. On le laissait s'approcher du port. Des cinq boulets tirés, trois atteignaient un brick qui, ayant de grosses avaries, allait vers Vado; les autres gagnaient vite le large. Keith ordonnait d'employer désormais à inquiéter l'ennemi de petites canonnières ou des barques qui n'offraient, sur l'eau, qu'un but très réduit; mais un artilleur fort habile, nommé Faucon, coulait jusqu'aux canots; et son tir, souvent meurtrier, couvrait durant un mois l'arrivée de quatorze bateaux, trois expédiés par Massena, les autres par Suchet; desquels on tirait en pain, [illegible], comestibles et liquides, 17,000 rations; ce qui [illegible] it permettre aux troupes et aux employés de sul [illegible] usqu'au 14 mai.

Le 25 avri [illegible] ugeat [illegible] venu que l'artillerie débarquée à Vado [illegible] à le réduire. Il prend la résolution d'i [illegible] i qu'il aurait dû charger à dos dix jours [illegible] avan [illegible] rsque Massena attaquait Albissola. Seul [illegible] en de bombes bien dirigées, les Français [illegible] les terrassements entrepris devant S. Lucia, éloignent les troupes piémontaises placées en observation sur un coteau, balayent la vallée du Letimbro; et deux colonnes, descendues la nuit dans Savone, saisissent des subsistances sans pouvoir déloger, même avec l'aide des patriotes, une garnison autrichienne qui, renforcée le lendemain, amenait 25 obusiers à l'entrée du faubourg bordant la forteresse.

Quand les républicains eurent démonté ces bouches à feu, Buget proposa la neutralisation d'une ville à qui l'humanité commandait d'épargner l'épreuve de la

Savone pour la seconde fois, revint le 22 au matin au quartier général, et apporta la réponse suivante du général de brigade Buget, commandant de cette forteresse : « Vous me sommez, M. le général, de rendre « le fort que je commande; je ne le puis parce que j'ai une grande quan- « tité de munitions de guerre et de vivres de toute espèce; je dois me « défendre jusqu'à la dernière extrémité; ce sont là les instructions « que m'a données notre général en chef. Si je n'ai plus de capitulation à « espérer à cause de ma fermeté, ce serait pour moi un motif de me « battre avec plus d'opiniâtreté... » (Arch. d'État. Turin.)

erre. Saint-Julien repoussa une si louable demande. ›rs, le général français prévint Suchet qui lui donna ; instructions dans une lettre écrite le 7 floréal :

« Je reçois dans l'instant, citoyen général, par l'offi- r de la 63e votre lettre du 6 floréal. Je m'étonne d'ap- ndre par vous que l'ennemi vous cerne et vous pousse ques hors la ville. Vous pouvez, vous devez et je vous ·donne, menacer les habitants de brûler la ville si nemi ne l'évacue sur-le-champ; et vous devez tenir ·ole.

« C'est chez les habitants de Savone que vous devez ›oser les bouches inutiles que renferme votre fort; uisez votre garnison aux seuls combattants et tirez la ville le plus de subsistances que vous pourrez. ns votre position, tout ménagement est un crime.

« Défendez toute communication à l'ennemi. L'aide de np qui a communiqué avec le général Saint-Julien a nd tort. Rappelez-vous, général, que tous les yeux it fixés sur vous et que la responsabilité pèse sur re tête. Votre patriotisme et votre dévouement me it garants des efforts que vous ferez pour conserver a République cette forteresse importante.

« Le Premier Consul de la République, Bonaparte, ille aux destinées de l'armée d'Italie; il en dirigera la ·tune et bientôt nous sortirons triomphants de la lutte égale que nous soutenons.

« Je vous envoie le chef de la 93e; c'est un brave de us qui vous secondera utilement; il partira dans la uit avec deux bateaux chargés de subsistances; j'ai nné ordre pour qu'il vous en soit envoyé presque us les jours d'Alassio ou des autres ports de la Rivière. éduisez vos distributions le plus que possible; renvoyez s bouches inutiles et commandez à Savone. N'épar- ez pas les coups de canon; intimidez l'ennemi et l'ha- tant; vous obtiendrez des vivres et éloignerez l'en- mi. Enfin, bravez toutes les menaces de l'ennemi et ppelez-vous bien que vous n'acquerrerez son estime e par le plus grand mal que vous pourrez lui faire.

Vous devez être au-dessus des menaces que l'ennemi pourrait vous faire, et songez que vous êtes français. Méfiez-vous de toutes les fanfaronades autrichiennes. Faites partir s'il vous est possible pour Gênes 3, 4 et 500,000 cartouches. Mais soyez sans inquiétudes, citoyen général. Rappelez-vous que Bonaparte dirige les mouvements des armées et ne tardera pas à nous secourir puissamment. Méfiez-vous de tout le monde et ne prenez conseil que de votre attachement à votre pays et à la Gloire. »

A ces instructions, Suchet ajoutait un ordre du jour :

« Soldats! Vous avez été désignés pour défendre la forteresse de Savone. Vous avez des privations à éprouver, des fatigues à endurer; supportez tout avec constance; les deux corps de l'armée d'Italie, quoique séparés, ont battu l'ennemi dans plus d'une occasion; déjà, ils lui ont fait plus de 10,000 prisonniers, près de 300 officiers, 8 drapeaux; ils lui ont blessé plus de 5,000 hommes.

« Bonaparte veille aux destinées de l'armée d'Italie. Il la fera sortir triomphante de la lutte actuelle. Constance et dévouement, mes braves camarades; je vous enverrai des approvisionnements le plus que je pourrai et le tems n'est peut-être pas éloigné où j'espère pouvoir vous aller féliciter de votre fermeté, de votre courage et du mal que vous avez fait à l'ennemi. »

Marion, chef de la 93e, allait porter ces lettres. L'ordre de pousser dehors les Autrichiens fut envoyé aux magistrats de Savone (1). Ces hommes chargèrent Saint-Julien

(1) *Buget à MM. les Officiers municipaux de la ville de Savone.* — « Au quartier-général du fort de Savone, le 8e floréal. — Je vous annonce, Messieurs, que j'ai ordre de brûler votre ville plutôt que souffrir que l'ennemi l'occupe et vous pouvez compter que ce ne sera pas une menace sans effets. Arrangez-vous en conséquence avec M. le comte Saint-Julien, commandant les troupes autrichiennes à Savone, afin qu'il veuille bien, à votre considération et à celle de tant d'habitans, donner des ordres pour que votre ville *soit écacuée sur-le-champ.* Les portes seront ouvertes, les rues libres. Il ne logera en ville aucun Autrichien; l'ennemi ne pourra y faire cuire du pain. Je suis fâché d'avoir à exécuter un ordre qui répugne au caractère que j'ai toujours montré de

de répondre (1). Menacé d'une exécution, l'assiégé montrait que la peur était loin de lui en bombardant le quartier sud de la ville. Les Allemands s'éloignaient; ils ne laissaient que des postes dits de police : aux hôpitaux, à l'évêché et à la porte de Cairo.

Soit prudence, soit lassitude, Buget ne chercha point à étendre son rayon d'action. Une si blâmable conduite rassura les Autrichiens qui, à l'excitation de Mélas, se montrèrent, après cinq jours de repos, pressés de reprendre et de serrer cette fois le blocus. De leur côté, les Anglais manœuvraient afin d'intercepter tout ravitaillement. Les révélations d'un fuyard appréhendé sur la route de Montenotte apprennent à Saint-Julien quelle est, le 10 mai, la situation des assiégés. Ils étaient, depuis le 5, au quart de ration. Leurs partisans arrêtés dans la ville, ils n'en pouvaient plus rien recevoir. Comme les courages fondaient au milieu des épreuves, on allait s'employer à effrayer le soldat.

Devant les batteries armées aux Capucins, devant les canonnières napolitaines louvoyant, devant un gros corps d'infanterie abrité derrière Savone, devant les

douceur et d'humanité, mais les loix de la guerre et l'ordre de mes chefs m'en font un devoir impérieux. — Je vous donne vingt-quatre heures pour faire opérer cette évacuation et *demain à midi*, je ferai jouer mes mortiers pour incendier vos maisons si *l'ennemi y est encore*. Salut et estime. »

(1) *Réponse donnée par M. général-major comte Saint-Julien, par ordre du commandant général de l'armée.* — « L'administration de cette ville m'a communiqué, M. le général, la lettre que vous lui avez adressée aujourd'hui et je me suis chargé d'y répondre. Pour m'en acquitter, je dois vous observer que dans les différents sièges et blocus qui ont eu lieu pendant la campagne passée, on s'est toujours fait un devoir réciproque d'épargner les malheureux habitants et c'est pour cela que les attaques des places ne se sont jamais faites du côté des villes. Si vous êtes, M. le général, dans la détermination de donner le premier l'exemple d'une mesure barbare et qui ne vous sera d'aucune utilité, vous en êtes le maître; mais je vous préviens que les troupes autrichiennes n'évacueront pas cette ville, que j'y ai nombre de vos prisonniers, malades et blessés, qui seront certainement les premières victimes livrées à votre fureur et que, comme votre place n'est pas imprenable, on saurait venger sur vous et sur votre garnison les malheurs que vous ferez éprouver aux habitants de cette ville. — Savone, le 28 avril 1800. » (Arch. Guerre. Vienne, 1800, 4-17.)

grenadiers montrant ostensiblement des échelles, Buget se trouvant à bout de ressources, jugeait inutile de prolonger la résistance.

Par exemple, pour couvrir la reddition d'un acte de guerre, il faisait tirer quelques bordées de canon avant d'envoyer, le 14 mai, au coucher du soleil, un parlementaire chez les Autrichiens.

Vite, les pourparlers aboutissaient (*n*). La garnison était prisonnière. Et le 16 mai 1800, un château, sur lequel avaient flotté si longtemps les couleurs françaises, recevait un bataillon de Deutschmeister; puis, après la reddition de Gênes, le régiment Terski. Des troupes que Suchet pourrait bloquer à son tour le 10 juin, lorsque Elsnitz vaincu, battait en retraite à travers les sinuosités du large Apennin.

CHAPITRE VII

RÉSISTANCE ET POURSUITE

Elsnitz, renforcé, veut aller à Antibes. — Son artillerie est mise en position. — Une grande attaque faite le 26 mai est repoussée. — Rappelés par Mélas, les Autrichiens battent en retraite. — Poursuite que font les Français. — Reprise de Nice. — Les colonnes allemandes sont rejetées des Alpes dans les Apennins. — Combats livrés sur la Togia et sur le haut Tanaro. — Garde du col de Tende. — Les républicains s'établissent au mont Saint-Jacques. — Suchet apprend l'évacuation de Gênes.

Le général Elsnitz s'était promis de passer le Var à quelque prix que ce fût. D'ailleurs, les nouveaux ordres venus de Vienne étaient formels; et à Londres, on s'impatientait du retard mis à occuper la Provence. De plus, les royalistes appelaient à grands cris des hommes qu'ils regardaient déjà comme des libérateurs.

Fondue dans le corps d'invasion, la brigade Saint-Julien allait combler les vides faits par les brigades Knesewitz et Neipperg portées dans le Piémont. Les forces encore accrues d'une compagnie de Barbets, des volontaires niçois qu'organisait le capitaine Papon, des pelotons de débarquement que promettait lord Keith, le général autrichien pourrait se livrer à de grandes entreprises. Alors, l'état-major portait à cinq mille hommes seulement l'effectif des Français; et il ne voyait en eux que des soldats affamés, qui, une fois chassés de leurs abris, seraient facilement dispersés.

Méthodiquement, Elsnitz préparait une nouvelle attaque. Le mamelon de Magne, plan occidental du plateau Sainte-Marguerite, était garni de dix-huit pièces. Cette artillerie d'un fort calibre, bien couverte, serait employée

contre la tête de pont. Des ravages exercés, Lattermann et Weissenwolf s'élanceraient à la tête des bataillons chargés de donner l'assaut. Une bonne cavalerie, tassée près du Petit Saint-Laurent, se tiendrait prête à poursuivre les vaincus. Et les Allemands s'exaspéraient quand Suchet faisait fêter une victoire remportée par l'armée du Rhin (1). Ils voulaient attaquer et occuper la rive droite du Var afin de pouvoir tirer à leur tour des salves d'honneur.

Le 26 mai, avant 5 heures du soir, une grande action commençait. L'artillerie autrichienne et celle des navires anglais couvraient de gros projectiles palissades et tête de pont. La 20e légère était forcée d'évacuer les positions avancées. Mais, dans le grand ouvrage, les 39e et 99e, obéissant à l'adjudant-général Prompt, tenaient ferme, laissant à Bardenet la liberté d'assurer son œuvre. Les trente pièces françaises, bien pointées, causaient de grandes destructions à bord des frégates anglaises ancrées et dans les régiments qui manœuvraient. A la nuit, le combat ne cessait point. Dans les ténèbres, chaque artilleur tirait au jugé sur le feu de l'adversaire. Quelques minutes avant 10 heures, les alliés faisaient des signaux. Au tir des fusées succédait celui de deux bordées de mitraille qui balayaient le terrain ouvert devant Magne; et, dans cet espace, Elsnitz faisait porter deux colonnes de grenadiers; échelons d'entreprise, que devait appuyer une réserve de trois bataillons.

Après un roulement de tambour, le premier échelon s'élance en poussant des hourrahs. Inutile et imprudente manifestation qui indiquait sa marche aux défenseurs

(1) *Ordre du jour.* — « 4 prairial. — Un courrier extraordinaire arrive à l'instant au lieutenant-général. — Il ordonne qu'à deux heures après-midi trois salves d'artillerie soient tirées sur la ligne et dans la place d'Antibes, en réjouissance des succès continuels de l'armée du Rhin qui a fait 10,000 prisonniers, a pénétré dans le cœur de la Souabe et plus particulièrement pour célébrer les victoires de l'armée de réserve que le premier Consul vient de lui annoncer. L'avant-garde, dès le 26 (floréal) avait fait 500 prisonniers et enlevé cinq pièces de canon. Elle marche triomphante en Italie, conduite par Bonaparte. » (A. Z.)

es retranchements. Une grêle de boulets traversait ses ngs, lorsque, à l'excitation des chefs de groupe, elle anchissait un espace de quatre cents mètres, au pas de ıarge. Parvenue à vingt pas des premières palissades, ı feu de mousqueterie éclaircissait encore ses files, rêtait des hommes gorgés d'eau-de-vie. Seulement grenadiers abordaient et tentaient de forcer une palis- de; ils étaient égorgés. De nouvelles décharges d'artil- rie mettaient en désarroi l'assaillant qui faisait volte- ce. Fusillés dans le dos, laissant le terrain couvert de orts et de blessés, les Autrichiens allaient regagner des ıris et refuser de s'engager de nouveau.

Elsnitz hésitait trop longtemps avant d'engager un cond échelon. Il permettait à Suchet d'opérer un relè- ement. A la troupe qui avait brûlé toutes ses cartou- ıes, dont Prompt, le chef, était blessé (1), ainsi que 6 of- iers de la 99e et 16 hommes des deux régiments, on ıbstituait la brigade Solignac : 10e et 68e de bataille, ise au poste avancé à 11 heures et quart. Ces régi- ents entendaient rappeler par leur chef qu'à Kehl ils aient pu arrêter toutes les charges des troupes de ırchiduc Charles. Or, une nouvelle occasion se présen- it de bien recevoir les « Kaiserlics ».

La deuxième colonne allemande s'engageait à onze eures et demie. Un feu de fusils éclaircissait ses groupes. ientôt rebutée à tirer au hasard, elle faisait demi-tour. es compagnies laissées sans direction fixe appuyaient gauche, et une troupe hongroise les prenant pour nnemies les couvrait de balles. Un grand désordre s'en- uivait. La cavalerie pouvait séparer les grenadiers. La oupe vaincue reprenait ses postes d'observation.

Elsnitz allait attribuer son échec à l'inaction des équi- ages anglais qui auraient pu débarquer. Effrayé devant es pertes subies, il voyait cette fois la ligne du Var nfranchissable. Et la nouvelle que Bonaparte marchait

(1) *Suchet à Massena.* — « L'adjudant-général Prompt, qui remplaçait général Brune, a été blessé par un éclat d'obus. Sa montre a reçu le oup et lui a sauvé la vie. » (A. Z.)

sur Turin ruinait même son projet de rester en expectative. Craignant de voir Turreau le devancer à Tende, il préparait la retraite des équipages, derrière un rideau de 7 bataillons échelonnés de la route d'Antibes au rocher d'Aspremont. Et Mélas le rappelait.

Suchet employait la journée du 27 mai à réparer les brèches faites à la tête de pont ; à masser sa cavalerie devant Saint-Laurent; à ravitailler l'infanterie; à compter des contingents qui s'élevaient à près de 17,000 hommes; à se renseigner. Le 28 il envoyait trois reconnaissances explorer la rive gauche du Var. Les 20e légère, 11e et 34e de bataille repoussaient des vedettes, éloignaient des postes, inquiétaient des troupes gardant un camp sur la route de Nice.

Plus haut et à gauche, les divisions Mengaud et Garnier manœuvraient. Le Var et la Vesubia passés, un mouvement sur Levens portait Bellegarde à replier, de Saint-Martin et de Rochetta, ses corps d'observation dans le massif alpestre qui couvre Gavino; en outre, il se tenait prêt à gagner le col de Braus; et cette retraite commencée, il allait très vite. Garnier, qui le suivait d'assez près, pouvait ramasser ses traînards, ses mulets éclopés, ses bagages. Fuyant vers Sospello, il laissait aux régiments de Gorrup la charge de contenir les Français.

Les brigades Ulm, Saint-Julien et Weissenwolf devaient rentrer en Italie. Lattermann employait ses grenadiers à leur former une arrière-garde. Cette troupe allait sortir de Nice le 30 mai, à 2 heures du matin. Comme si un « sauve qui peut » avait été crié dans ses rangs, elle abandonnait 800 malades et blessés. Et par petits groupes, des compagnies réduites, plusieurs à vingt hommes, essaimaient au long des chemins de la Turbie, de Draps, de Carraza. Seulement quelques escouades s'embarquèrent, les Anglais préférant emporter du matériel qu'aider des soldats qui avaient « des jambes pour courir et un fusil pour se défendre », faisait remarquer un officier de marine.

A l'autorité d'Elsnitz, les bataillons en retraite échappaient. Tout colonel qui voulait, au milieu du désarroi énéral, appliquer les règles de la rude discipline allemande, provoquait des désertions et des séditions. Barets et paysans maudissaient l'Autrichien qui ne pouvait lus arrêter leur ennemi commun. Le charroi abanonné et l'administration désorganisée, le soldat con-aint à rétrograder manquait de pain. La dysenterie et s fièvres éprouvaient ceux qui se trouvaient réduits à ivre de fruits verts et d'herbes. Beaucoup jetaient leurs sils à côté des canons abandonnés; et chaque individu demandait, en escaladant la déclivité des rochers, en outant les clameurs d'hommes armés, en voyant ennemi chercher à le gagner de vitesse, quand finiient les épreuves.

Le 29 mai, à minuit, Suchet était averti que Lattermann écampait. Vite, deux colonnes sont formées. Rochameau va, avant que paraisse le jour, explorer le vallon Saint-Isidore, garnir les bords du Magnan, occuper s hauteurs qui dominent Notre-Dame de Cimiez. Marant avec Saint-Hilaire, le lieutenant-général accomgne la division Clausel; troupe qui, partagée en six oupes, est précédée sur la grande route d'une partie du 3e chasseurs. A 5 heures, Suchet reçoit, non loin du aglion, les clefs de Nice et les compliments des magisats qui craignaient de voir traiter en ennemis leurs ncitoyens. Le général promit et la sauvegarde des pernnes et le respect des propriétés (1). Il parvint vers heures et demie à l'ancien quartier général de Pouget, ace Croix de Marbre.

(1) *Suchet aux habitants des Alpes-Maritimes.* — « 9 prairial. — Les upes françaises rentrent de nouveau sur votre territoire. Je vous omets, au nom du général en chef, respect aux personnes et aux opriétés ou punition terrible à celui qui oserait oublier qu'il est oyen français. Que les autorités civiles reprennent sur-le-champ leurs nctions, qu'elles déploient fermeté et justice, que le soldat blessé isse trouver secours et soulagement. Voici une occasion nouvelle de ouver que vous êtes dignes d'être pour toujours attachés aux desnées de la République française et jaloux de concourir à ses triomes. » (A. Z.)

C'est là qu'il va recevoir une députation du clergé et donner, quant à la poursuite des alliés, de nouveaux ordres. — De l'argent nécessaire aux troupes, Oudinot l'obtiendra d'une contribution extraordinaire que paiera le pays d'Oneille (1). A Toulon, on demande du blé et des cartouches. La Provence est sommée de fournir des volontaires devant remplacer les compagnies de gardes nationaux qui rentrent dans leur pays. Lambardière doit assurer le service administratif de Nice pendant que les édiles relèveraient les arbres de la Liberté (2). Les ennemis des Français seront surveillés; aucune raison ne pourra sauver l'individu qui a porté les armes contre les Légions républicaines.

Les garnisons de Mont-Alban et de Villefranche, descendues sur la route d'Eza, suivaient Lattermann quand

(1) *Suchet, lieutenant-général du général en chef.* — « Considérant que les habitants de la vallée d'Oneille ont pris les armes contre les Français, lors de la dernière évacuation; qu'ils se sont portés à des voyes de fait en tirant sur nos troupes, en assassinant et dépouillant nos blessés. Considérant que leur rébellion mérite punition exemplaire, voulant cependant user de clémence en leur faisant sentir leur crime. Considérant enfin que par une négligence coupable ils n'ont point acquitté la totalité de la contribution imposée par le général Victor, d'ordre du général en chef Championnet. — Arrête au nom du général en chef : ARTICLE PREMIER. Il sera levé sur la ville et vallée d'Oneille une contribution de guerre de 300,000 livres payables sous quinze jours. — ART. 2. Le citoyen Bruny, nommé par le général en chef lieutenant d'administration et de finances pour la ville et la vallée d'Oneille est chargé de sa répartition et perception. — ART. 3. Les commandants militaires et de la force armée sont tenus d'obéir à ses réquisitions. — ART. 4. En cas de non-paiement, il prendra toutes les mesures de rigueur qu'il jugera convenables pour l'exécution du présent arrêté. — ART. 5. Il rendra compte tous les cinq jours au général en chef, ainsi qu'à moy de la rentrée de cette contribution et ne payera rien que sur les ordonnances du général en chef. » (Arch. Guerre.)

(2) *L'Administration centrale à l'Administration spéciale du canton de Nice.* — « Nice, le 10 prairial an VIII. — Les arbres de la Liberté qui ombrageaient les places publiques de cette commune n'existent plus. L'armée française qui est rentrée triomphante sur notre territoire s'y trouve déjà depuis vingt-quatre heures et ils ne sont point encore rétablis. Nous espérons que la cloche de midi ne sonnera point avant qu'on ait entendu la musique guerrière qui doit accompagner la garde nationale qui va présider au rétablissement de ce signe si cher aux Républicains. — Salut et fraternité. — DANGLARET-BESSY. » (Arch. de Nice.)

Suchet remontait le Paglion, faisait charger des grenadiers hongrois par son escorte, pouvait arrêter et garder 200 hommes, grâce à l'appui que lui prêtait le 13e chasseurs. A sa gauche, le 10e hussards faisait trotter vers Scarena, pillait le village après avoir dispersé les hussards de Toscane et poussé une pointe très hardie dans la direction de Lucerame.

Engagé fort avant sur la route de Tende, Suchet suivait l'évolution de ses demi-brigades. En escaladant les mamelons, la troupe remplissait l'Alpe du bruit des armes portées; souvent, des chants signalaient la bonne humeur du troupier à qui, parfois, des bergers ou des guides répondaient; et la nuit n'arrêtait point les vives poursuites.

Rentré très tard à Nice, le lieutenant-général écrivait au Premier Consul quelle œuvre il avait pu accomplir dans la journée. Cette dépêche expédiée, le chef du corps du centre examinait derechef la carte du comté. Par des traits de plume, il marquait trois coupures accessibles aux troupes d'infanterie et de cavalerie : Braus, qui s'élève à 1,000 mètres d'altitude, en face de Sospello; Bruis, moins élevée de 100 mètres et placée en face de Breglio; Raus, plus élevée, près des Mille Fourches.

Sans doute que les Austro-Piémontais voulaient occuper le dernier point, user là ce qu'ils avaient pu conserver d'énergie, attendre les secours de la garnison de Coni. Mais on ne commettrait point la faute de leur laisser le temps de se bien retrancher. Des ordres étaient donnés en conséquence.

Pendant que la troupe d'expédition marcherait vers l'est, aux réserves étaient assignées les tâches de garnir la ligne du Var, de garder les passages forcés, d'assurer la police du pays, de recueillir les malades, les blessés, les prisonniers; et au premier rang, les Polonais paraîtraient, en auxiliaires sûrs.

Lorsque, placé en observation devant la Turbie, Clausel couvre Nice, Suchet actionne encore la division Rochambeau qui arrive dans la soirée du 1er juin à Sos-

pello quand Brunet et Jablonowski, surmontant de grands obstacles, ont pu franchir le col de Braus.

Que fait Elsnitz? Au lieu de présenter une grande masse à l'ennemi, de courir les chances d'une bataille, il disperse ses troupes. Chassés du col de Braus, trois de ses bataillons vont se placer derrière la Roja; deux montent au col Raus, à la position déjà menacée par la division Mengaud qui, le 30 mai, avait diligemment passé le Var à Saint-Laurent et flanqué la gauche de Rochambeau. Le reste des Autrichiens marche au hasard et souvent en désordre.

A quelques demi-brigades, Suchet doit faire marquer le pas le 2 juin, entre Monaco et Sospello; moyen de laisser à la division Garnier le temps de déposter la droite ennemie qui paraissait vouloir couvrir le Bellendère, sentinelle avancée du col de Tende. Les 7e légère et 105e de bataille, que Lesuire conduisait, avaient déjà enlevé avec l'aide de la 6e division le camp des Mille Fourches à Gorrup qui, abandonnant 827 prisonniers et du matériel, se sauvait vers la vallée du Tanaro.

Ce succès obtenu, les deux divisions s'échelonnaient dans les Alpes, garnissaient le col de Braus, attendaient l'apparition des brigades Brunet, Solignac, et la 39e conduite par Mancune; troupes qui, ayant forcé le col de Bruis, arrivaient tambour battant à Breglio, suivaient Bellegarde, le harcelaient, lui prenaient 7 pièces de canon, 3 obusiers, 210 hommes, des Piémontais et 80 hussards de Toscane avant de s'étendre le long de la Roja entre Airole et Saorgio.

Un pareil changement de fortune portait à embrasser notre cause des paysans qui, la veille, nous tiraient dans le dos. En quantité, les officiers trouvaient des guides et des porteurs. Grâce aux connaissances que possédaient les premiers, toute embuscade était évitée et l'ennemi, tourné et attaqué au milieu des ténèbres, faisait de grandes pertes; grâce au courage, à l'activité des autres, la troupe ne manquait sur les hauteurs ni de pain ni d'eau-de-vie.

De Fontan, où il venait d'établir son quartier général,

chet mettait le 3 juin quatre gros échelons en marche. alablement, il avait réorganisé les 6e et 7e divisions (1). mme il faut atteindre au plus vite la haute Roja, Gar- r fait défiler son corps dans la coupure du Maglione; ourne ainsi la position de Tende, de quel lieu Gorrup ire un gros détachement du régiment de Suze. Men- id, qui s'était porté plus au nord, en manœuvre d'en- oppement, prenait la direction de l'est, vers le cours yen de la Biogna et pouvait rejoindre son frère rmes au site de Baracon. S'étant réunis, ils ramas- ent des prisonniers et des bagages.

Suivant des instructions précises, la division Roham- u avait marché pour arriver à se masser devant Bre- o lorsque l'adjudant-général Cacault, chargé de con- re la 68e, descendait du col de Bruis par Olivetta et vera afin de seconder Clausel qui allait, le 4 juin, uire ou assiéger le château de Vintimille.

Bien guidés et bien entraînés, les républicains occu- ent le 3 juin, au coucher du soleil, le faîte des Alpes, n plateau qui domine la mer, devant Menton, jusqu'au nt Bertrand, une muraille inaccessible qui couvrait r gauche. Et ils se promettaient de descendre très vite Ligurie.

Elsnitz s'étonnait de voir tant d'hommes talonner son ière-garde. Que pouvait-il faire pour sauver les débris sa troupe? Il inclinait à prendre la route de Turin; is si Turreau ou Bonaparte arrivait avant lui sur la ra, pris entre son contingent et une division de Su- t, il n'aurait plus qu'à subir l'extrémité de se rendre. gner Ceva, ville fortifiée, ou rejoindre Ott occupé devant

) *Réorganisation.* — « 14 prairial. — Division Mesnard. — 16e léger, hommes; 30e, 500 hommes : aux ordres du général Calvin. — léger, 500 hommes; 104e de ligne, 400 hommes : aux ordres du éral Launay. — 7e léger, 400 hommes; 105e de ligne, 800 hommes : ordres du général Lesuire.

Division Garnier : sapeurs, 150 hommes; Polonais, 1,200 hommes; 180 hommes; 87e, 1,460 hommes; 8e léger, 200 hommes; compagnies ies en renfort, 300 hommes; gardes nationales mises en réquisition le général Saint-Hilaire devra maintenir, 2,000 hommes. » (A. Z.)

Gênes, et chercher même un refuge dans le château de Savone, tel est son plan arrêté le 3. Voulant obtenir une grande mobilité des troupes, le feld-maréchal-lieutenant forme en deux colonnes les brigades Ulm, Saint-Julien, Weisenwolf et Lattermann. La première, composant le centre, descendra le Tanaro, s'arrêtera devant Ponte di Nava pour couvrir Ormea. La deuxième, composant la droite, manœuvrera sur le littoral avec l'appui des Anglais; elle ira d'abord de la Piève di Teco à Oneille. Saint-Julien dans la montagne et Lattermann au bord de la Méditerranée donneront l'impulsion aux corps précités. La brigade Gorrup, isolée et renforcée des Barbets, composera la gauche en rétrogradant vers Mondovi; itinéraire qu'elle n'eut point à suivre, car un ordre du général Mélas obligeait Elsnitz de réunir Gorrup à Saint-Julien et de les porter sur la haute Bormida.

Suchet peut assurer facilement la garde du terrain repris aux Allemands et poursuivre les corps en déroute. Garnier est posté au col de Tende afin de couvrir le département des Alpes-Maritimes. Les 250 Polonais arrivés le 3 juin à Fontan vont garnir le passage de Saorgio qui, bientôt retranché, reçoit l'armement des dix bouches à feu prises à Breglio. Des gardes nationaux de nouvelle levée sont placés devant les autres cols; un bataillon, celui d'Aubigné, bloquera le fort de Vintimille, ce qui laisse à Clausel la liberté de diriger la brigade Seras sur San Remo.

Passant des Alpes dans les Apennins, la brigade Brunet marche vers Dolce Acqua, y arrête 200 Autrichiens, saisit les bagages de Saint-Julien. Sa gauche atteint Vigna, devant le val di Gandale; sa droite avance vers la Madonna del Arme. Il a pour tâche d'aider Clausel aux effectifs diminués de la cavalerie de Quesnel, 650 sabres devant soutenir Ménard qui recevait, en outre, trois pièces de montagne.

La division Rochambeau, une fois munie de deux pièces d'artillerie, doit aller de Breglio à Settepani afin d'appuyer les opérations de la 6e division, laquelle est

bien conduite, car Ménard reçoit, quant aux voies de pénétration, les indications des chefs de brigade Cardon et Boyer qui avaient déjà parcouru les plus petits sentiers du territoire envahi.

Parti de Fontan, Suchet va rejoindre Clausel. Il doit stimuler le zèle des troupes qui suivent la route de Gênes et assurer l'approvisionnement des colonnes engagées dans la montagne, avec l'aide d'une batellerie organisée à Nice, avec le concours de convoyeurs actifs, avec le secours des mulets réquisitionnés.

Dans la journée du 4, Clausel menace San Remo, sans s'inquiéter des manœuvres d'une frégate anglaise qui lui envoyait des bombes; il voit surgir, à sa gauche, les éclaireurs de Brunet. La brigade Solignac occupe Triora et provoque l'abandon des lignes de la Togia; rivière d'où l'on tirait neuf pièces jetées à l'abîme par l'ennemi chassé du littoral. Ménard franchit sans encombre le col Ardente; ensuite, il défile à droite du large massif qui contient les sources du Tanaro; il porte la brigade Launay, 18e légère et une partie de la 64e, dans le val Rezzo pendant que Lesuire dépasse Montegrosso pour aller occuper le chemin qui reliait Oneille à Ormea. Les camps levés le 5 de grand matin, Ménard charge Lesuire d'occuper Ponte di Nava et Launay de descendre le Rezzo; et la brigade Calvin, venue du col de l'Inferno, se tiendra prête à aider ces deux fractions.

En cette région, Lattermann et Weissenwolf opposèrent aux Français 11 bataillons qui furent vivement abordés. Une partie du corps allemand, serrée entre des murailles de baïonnettes, se rendit; l'autre rétrograda en Piémont. Succès qui ouvrait aux républicains, le 6, les portes d'Ormea, quand l'aile gauche du baron Elsnitz dépassait Ceva et Mondovi, évacuait même Cherasco le 7, à l'heure où les carabiniers de la 20e légère occupaient Dego, avec les chasseurs du 4e régiment.

Voilà quelle fut l'œuvre de la gauche et du centre français portés à travers l'Apennin.

A droite, Suchet avait excité à marcher et à combattre

les 2e légère, 59e et 68e de bataille : division bientôt grossie de la 39e postée devant la Madonna del Arme, des dragons et d'une pièce : contingents qui poussent des hussards et de l'infanterie osant défendre parfois les carrefours. Arrivé le 5 à San Remo, le lieutenant-général charge le citoyen Borca d'établir des batteries sur le littoral; il impose une municipalité à la ville (1), il fait saisir les grains de provenance autrichienne; il exige la fourniture quotidienne de 8,000 rations de pain; il prie Oudinot de nommer les commandants des places retombées en notre pouvoir.

Le 6, de Port-Maurice, le lieutenant-général fait afficher un avertissement dans le département des Olives (2). Le même jour, on le voit à Linguelia d'où l'ordre fut envoyé à Rochambeau de ployer derrière lui en réserve la division Ménard et de tendre la main aux braves de la 39e qui vont planter leur drapeau au sommet du mont Saint-Jacques. Mais le soir, à Alassio, Suchet apprenait la reddition de Gênes; nouvelle qui lui causait un grand chagrin. Ne s'était-il pas promis d'aller délivrer Massena? Sur-le-champ, il prévenait le centre de l'armée d'Italie (3).

(1) En remplacement d'une commission autrichienne, le lieutenant-général Suchet établit une municipalité. « En font partie : Stefano Anselmi, Gio-B. Bobonne, Gio-B. Olivieri, Stefano di Andrea Variva; Pietro-Gio Durente, avvocato, Cassini Buna, Angelo Lepaduro, Antonio Rambasdo. — 16 prairial. » (A. Z.)

(2) « 17 prairial. — Le moment est venu de libérer la Ligurie, de débloquer Gênes et de sortir pour jamais la guerre de ces contrées. Mais il faut un dernier effort en faveur de l'armée française. Il faut beaucoup de mulets pour transporter les subsistances dans les montagnes. Je vous les demande au nom de l'amitié; et si l'indifférence de certains me contraint à les demander au nom de la force, je me détermine à regret de les prévenir que tout propriétaire de mulets qui, avant midi, n'aura pas mis les siens à la disposition de l'administration, sera arrêté et son mulet confisqué. » (A. Z.)

(3) « Alassio, le 17 prairial. — Soldats! — La droite de l'armée vient d'évacuer Gênes; l'avant-garde est à Finale; demain, la droite et le centre seront réunis. Dix mille braves, qui conduisent avec eux vingt pièces de canon et qui ont supporté toutes les privations, commandés par le général Gazan, marcheront désormais avec nous sur l'ennemi que nous avons mis en pleine déroute. Notre illustre chef Massena qui doit

être arrivé à Antibes sera demain parmi nous. Il se réjouira en apprenant nos succès et vous vous réjouirez encore en sachant que dans la journée d'hier les 6e et 7e divisions aux ordres des généraux Mesnard et Mengaud, et la 4e division aux ordres du général Clauzel, ont fait 1,500 prisonniers, pris 30 officiers, six drapeaux et une pièce de canon... » (R. 37. P. 198.)

CHAPITRE VIII

DERNIÈRES ACTIONS

Massena rentre à Antibes. — Bulletin des faits de l'armée de réserve. — L'état-major de l'armée d'Italie s'embarque à Nice. — Arrêts et réorganisations sur la côte. — Situation des troupes cantonnées devant La Pietra. — Blocus de Savone. — L'escadre anglaise attaque les Français. — Prise du château de Vintimille. — Des troupes sont dirigées sur Gênes et vers Acqui. — On apprend la victoire de Marengo. — Massena envoie à Paris les quatorze drapeaux pris à l'ennemi. — Il va rejoindre Bonaparte à Milan.

Massena, venant de Gênes, n'avait pu débarquer à Antibes que le 6 juin, dans la matinée.

Le visage émacié, les yeux brûlés de fièvre, le tremblement des mains, les cheveux blanchis en quatre mois indiquaient ce qu'avaient été les épreuves du siège. Dans sa maison, située cours de la Liberté, une domestique ne le reconnaissait point. Vingt minutes accordées à l'affection des siens, après avoir reçu Jacques Vautrin, maire de la ville, qui apportait des compliments, l'adversaire de Mélas reprenait, entre Reille et Morin, son ardue besogne de chef d'armée.

Bien informé, quant aux opérations de Suchet, Massena laissait tomber cette approbation : « Parfait! » A Oudinot venu prendre ses ordres, il demandait ce qu'avait pu accomplir en marches et combats l'armée de réserve; troupes dont les manœuvres lui avaient été, par dix émissaires, diversement racontées. Il entendait un précis historique.

— Les troupes qui devaient franchir le Saint-Gothard, le Simplon ou le Saint-Bernard s'étaient rassemblées

autour de Dijon en mars et en avril. — Berthier avait pris, le 18 avril, le commandement d'un corps de 32,000 hommes. — Le général Watrin conduisait, le 26 avril, l'avant-garde à Genève, alors pays français. — A la même date, Chabran partait de Grenoble pour franchir le Petit Saint-Bernard. — Bonaparte avait quitté Paris le 5 mai; il arrivait le 7 à Dijon, le 9 à Genève; là, il indiquait le défilé du Grand Saint-Bernard au gros de l'armée. — Du 15 au 20, le passage était forcé malgré les difficultés des rudes pentes et de la neige. — Le 16, une division conduite par Lannes expulsait d'Aoste les troupes de Wukassowitch quand Chabran descendait de la haute Doire. — Le 18, à Châtillon, Lannes battait un corps autrichien et il s'avançait, le 19, devant le fort de Bard. — Ce fort était investi par la division Chabran. — L'armée française tournait l'obstacle et débouchait sur Ivrée. — Le 26, Lannes pouvait battre Haddick au bord de la Chiusella. — Il était le 1er juin à Novare.

Ces nouvelles entendues, Massena se demandait quelles raisons avaient pu porter le Premier Consul à envahir le Milanais plutôt qu'à conduire ses forces en Ligurie. Il éprouvait quelque amertume en songeant qu'on l'avait abandonné, et, par suite, réduit à signer une évacuation. Et dans son entourage, des voix s'élevaient pour blâmer Bonaparte. Il les fit taire, ou par respect ou par prudence envers une autorité supérieure, souvent susceptible.

Voulant prévenir la pénurie qui avait affamé ses troupes, le général en chef donnait les 6 et 7 juin, à Saint-Hilaire, puis aux administrations des villes maritimes, l'ordre formel d'envoyer, par les bateaux disponibles, du blé, du vin et de l'eau-de-vie à Albenga.

Des détails d'une réorganisation militaire, il s'occupait en fixant le nombre des gardes nationaux qui allaient monter faction le long du Var et sur les cols. De Lyon, d'Avignon, de Marseille, il tirait quantité de munitions.

Le 7, un courrier venu de Grenoble annonçait la reddition du fort de Bard et l'entrée de Bonaparte à Milan.

Sans doute que l'armée de réserve allait, sa pointe poussée en Lombardie ou plutôt sa jonction faite avec les troupes de Moreau, rentrer en Piémont, purger d'ennemis cette province. Il fallait seconder son œuvre en serrant Mélas si les troupes obéissant à Suchet pouvaient livrer combat sur le Tanaro ou sur la Bormida.

En cinq jours, Suchet envoyait deux lettres à Antibes. La première renseignait Mme Massena (1). Dans la seconde, le lieutenant-général annonçait qu'il allait [illegible]dre le corps ayant évacué [illegible]énes (2). Billet suivi d'une [illegible]mande de munitions, à laq[illegible]elle il était fait droit en expédiant 300,000 cartouches de Toulon.

Massena envoyait des courriers dans l'après-midi du 7. L'un portait aux Consuls Cambacérès et Lebrun le traité d'évacuation (3). L'autre allait prévenir Suchet de la prochaine arrivée du général en chef sur la ligne avancée.

(1) *A Mme Massena.* — « 15 prairial. — J'ai eu des nouvelles de Gênes. Le général se porte bien. Son courage et ses bonnes dispositions ne laisseront à l'ennemi que la honte et le regret d'avoir osé l'attaquer. Il m'est agréable de vous transmettre ces heureuses nouvelles qui ajoutent à la gloire de mon général, de vous offrir l'assurance de mon attachement pour lui et de mon respect pour vous. » (A. Z.)

(2) *Suchet à Massena.* — « Alassio, 17 prairial. — Je viens d'apprendre, mon cher général, par les secrétaires d'Aubernon et par des officiers Autrichiens débarqués à San-Remo, que vous avez traité pour l'évacuation de Gênes, que les troupes sont en marche. La belle défense que vous avez faite et par dessus tout le brillant traité d'évacuation que vous venez de conclure, ajoutent à votre gloire et grandissent encore l'éclatante réputation que vous vous êtes acquise en Europe. — Je marcherai avec la 4e division sur Finale, s'il est possible pour recevoir l'aile droite et savoir ce qui se passe; enfin, si je puis, je prendrai position sur les hauteurs de Savone où j'attendrai vos ordres et le plaisir de vous embrasser. » (A. Z.)

(3) Cambacérès répondit le 26 prairial. — « Nous avons reçu, citoyen général, le 24 de ce mois, sur les cinq heures du soir, votre lettre du 18, adressée à mon collègue et à moi, par laquelle vous nous communiquez les conventions faites pour l'évacuation de la ville de Gênes. Votre valeur éprouvée et le zèle dont vous avez donné tant de gages à la chose publique nous assure que vous avez employé toutes les ressources en votre pouvoir pour retarder cet événement et que vous n'avez quitté ce poste intéressant qu'à la dernière extrémité. Nous aurions fait passer votre lettre au Premier Consul si nous n'avions vu par sa correspondance et par la vôtre qu'il était déjà instruit de votre situation. » (R. 37. P. 215.)

En effet, il partait d'Antibes le 8, à 4 heures du matin. Dans Nice, le président Olivier lui rendait compte des événements de l'invasion austro-piémontaise. Ainsi, il apprenait quelles atrocités le baron Elsnitz avait laissé commettre aux Hongrois : assassinats dans Oneille, incendies à Port-Maurice, viols à Menton, brutalités à Villefranche. De telles actions avaient indigné les populations qui demandaient encore notre protection.

Toutefois, réduits à vivre de soupes d'herbes dans la montagne et de poisson le long du littoral, les habitants ne pouvaient couvrir un emprunt de 600,000 francs. De sa propre et mauvaise initiative, Cacault ordonnait d'emprisonner, à Port-Maurice, les édiles qui n'avaient pu réunir les fonds demandés; décret qu'annulait Massena en date du 8 juin; et sauf pour la vallée d'Oneille, où nos blessés avaient été mutilés, le général en chef accordait des délais.

Il s'était embarqué à Nice dans l'après-midi du 8 avec ses auxiliaires : Oudinot, Reille, Morin et le médecin Brisset. Une tartane précédait sa felouque afin de reconnaître tout bateau anglais embusqué dans une anse. Il faisait escale à Monaco, à Bordighera, à Oneille, pour avoir des nouvelles et pour stimuler le zèle des chefs de service. Arrivé à Loano le 9, vers 7 heures du matin, il se trouvait là au milieu des troupes de Gazan, cantonnées d'Albenga à La Pietra,

Ces débris d'une armée offraient le plus triste spectacle. Huit hommes sur dix étaient presque nus; la fièvre maligne avait accompagné les soldats évacués. Dans les cerveaux troublés, suite d'indicibles épreuves, la notion du temps et des événements n'existait plus. Après avoir subi de longs jeûnes, le troupier s'alimentait difficilement. Debout, il semblait être un squelette animé. Pouvait-on demander à ces hommes l'effort d'une action militaire? Ils n'auraient pu gravir, quelque excitation qu'on leur donnât, les pentes de l'Apennin. Les malheurs éprouvés avaient d'ailleurs éteint le patriotisme des plus fiers démocrates : à leurs oreilles, la nou-

velle des victoires remportées par Bonaparte n'arrivait que pareille à un écho lointain ; plusieurs semblaient ne plus connaître le nom du héros qu'ils avaient, en mai, tant de fois appelé à leur secours.

Massena prodigua les plus affectueuses attentions à ses frères d'armes. A la requête des médecins, la double ration de vin fut accordée. On promit de la gloire à des hommes si éprouvés.

Suchet arrivait à midi dans Finale. Se retrouvant, après avoir traversé de si dramatiques événements, les deux chefs s'embrassaient. Au quartier général de Clausel, Suchet répétait les informations des espions : « — Mélas était à Turin ; le gros des troupes autrichiennes campait devant Alexandrie ; Bonaparte avait quitté Milan et se dirigeait vers la haute Scrivia ; le baron Elsnitz continuait sa retraite ; le soldat allemand éprouvait le découragement qui suit ordinairement la défaite. »

Depuis le 6 juin, les demi-brigades du centre avaient marché sans coup férir. A gauche, l'intrépide Ménard, guidé par le patriote Carrara, garnissait le terrain situé entre Ceva et Millesimo. Au centre, le prudent Rochambeau, accompagné du Piémontais Dante, après avoir capturé une partie du régiment Deutschmeister sorti de Savone, se plaçait devant la Rochetta de Cairo et poussait des reconnaissances le long de la Bormida. A droite, Clausel avait repris Vado ; son chef d'avant-garde, Werlé, conduisait 100 hommes à Savone, le 7, le soir. Le 10, la 4e division enfonçait les portes dans la ville basse et sommait le commandant du château de se rendre. La reddition refusée, il fallait entreprendre un siège. Une attaque repoussée, laquelle nous coûtait dix blessés tombés sous le canon du fort, nous procurait 12 prisonniers. Des canons et une brigade d'infanterie placés aux Capucins sauraient tenir en respect la garnison : 1,000 hommes du régiment Terski et 500 d'un bataillon de Deutschmeister.

Avant l'arrivée du général en chef, Suchet songeait à enlever d'un coup de main la garnison de Gênes, à des-

ıdre en Piémont, à capturer l'artillerie et les bagages ınis au bord du Pô, à joindre l'armée de réserve. aux et dangereux projets que le prudent Massena ne ıvait pas accepter. Avant de se porter à la rencontre Bonaparte, il fallait connaître exactement le chemin ɜ suivaient ses éclaireurs. Il y aurait, en effet, grand ıger à porter délibérément dans les plaines 8 à 9,000 nbattants fatigués. La grande armée autrichienne ırrait écraser ce corps, retrouver le courage que pro- ·e une victoire, se retourner vite contre les troupes Premier Consul qui, s'il était repoussé, ne manque- t pas d'accuser l'armée d'Italie d'avoir préparé son ıec, par l'exécution d'une fausse manœuvre.

Suchet reçut des instructions : resserrer le blocus de vone ; menacer Gênes ; se garder contre les coups de ıcadre anglaise qui recommençait à nous canonner ; voyer du canon à sa division du centre ; habiller et ırmer les soldats de Gazan ; prévenir Rochambeau et nard de se tenir prêts à marcher sur Acqui ; pousser ɜ espions et des patrouilles au nord.

Dans la soirée du 9, une partie de l'état-major de Mas- ıa et ses cavaliers d'escorte venus de Nice par la ınde route rejoignaient le général en chef. Ils avaient ıuyé, devant Borzi, le feu d'une frégate anglaise. Deux cks suivaient ce bâtiment ; l'un laissait tomber l'ancre vant Finale ; en consigne, son capitaine avait reçu ·dre de fermer le port aux bateaux qui, chargés de ıin, naviguaient sous pavillon français ou ligurien. brick et trois navires s'approchaient du port dans la ıtinée du 10 ; ils bombardaient la place centrale, leurs ıonniers et matelots restant cachés pour éviter le feu l'infanterie française. On voyait Massena sortir de ı logement, portant bonnet de coton et costume de it, rallier les postes, donner des instructions aux artil- ırs. Le tir de deux pièces de 24 forçait l'escadrille gagner le large. Outre quelques hommes tués, des ıisons endommagées, deux bateaux remplis de blé aient été coulés.

Sibille arrivait une heure après l'action. Disposant de 8 canonnières, son refuge de nuit pris derrière l'île Galinara, il allait surveiller ou harceler les équipages anglais chargés de ravager le littoral partout où un détachement français recevait des habitants aide ou hospitalité. Sans retard, les promontoires seraient armés d'une grosse artillerie tirée d'Antibes et de Toulon. De petites garnisons occuperaient les forts de Vado, Borgo-Finale, Vintimille et Monaco.

Le 10 juin, les troupes fra aises gardent leurs camps, excepté la divisi gissant à Savone et poussant une reconnai delà d'Albissola. Gazan s'emploie à reformer pagnies dans le contingent les hommes qui é Gênes; il voudrait que 2,000 soldats réarm t composer quatre bataillons de irait Dego. Les réfugiés riens, piet ns et romains, ramassés Oneille à Loa is en légion et destinés à garnir, sous la Rossignoli, le château de Savone qu'un coup eut faire tomber aux mains des Français.

Le 12, d'importantes nouvelles circulent dans les bivouacs : Wincler vient de rendre le fort de Vintimille au général Garnier. Elsnitz continue sa retraite. Le Piémont s'insurge contre l'occupation allemande. Le gros de l'armée de Mélas, engagé contre Lannes, sur la rive droite du Pô, a subi une grande défaite, abandonné ses canons et 3,000 prisonniers.

Tout frémissant d'impatience, éprouvant le besoin de s'assurer une revanche, voulant que le succès de ses armes donnât à la gloire française un nouveau fleuron, Massena, qui sait enfin où rencontrer la troupe qu'actionne Bonaparte, veut se porter vite aux sources de la Scrivia. Mais des renseignements précis lui indiquent, outre la faiblesse numérique des divisions dont il dispose, le manque d'artillerie et de munitions nécessaires pour livrer plusieurs combats. Le dépit qu'il éprouve se manifeste en cris de rage. Marquer le pas lui paraissant

Cette nouvelle : « L'ennemi a été écrasé » se répandit dès l'aube du 15 juin aux avant-postes de l'armée d'Italie. Un fait si important, Franceschi allait le confirmer; communication qui causait dans les demi-brigades une explosion de joie, au point que l'enthousiasme du soldat atteignait au délire. Alors, tous les échos de l'Apennin répétaient des chants patriotiques. Aux grandes réjouissances militaires, l'habitant s'associait avec l'espoir qu'une paix prochaine et durable fixerait enfin sa tranquillité.

Avant que Suchet ne fît lever les camps, Massena chargeait Burthe, son aide de camp, d'aller porter à Carnot, ministre de la Guerre, les huit drapeaux pris par la droite et les six pris par le centre; il écrivait : « Ces drapeaux feront un monument durable de l'intrépidité et du dévouement de cette brave armée qui, au prix des plus grands efforts, a préparé les derniers événements qui opèrent la délivrance de l'Italie. » Le 16, l'ordre reçu d'occuper les places de Coni, Ceva, Savone et Gênes, il chargeait Suchet d'assurer un pareil service, avant de prendre la route d'Alexandrie, déjà bordée par nos troupes.

Le 18 juin, dans Torre Garofoli, Massena conférait avec Berthier et se rendait à Milan. Bonaparte, logé au palais ducal, accordait au chef de l'armée d'Italie la plus grande admiration, mêlée du respect que méritait un aîné. Et des travaux militaires qui avaient permis à l'armée de réserve de vaincre Mélas, le Niçois était récompensé, car on lui réservait l'honneur et la tâche de commander les deux troupes ayant combattu : l'une entre les rochers de l'Apennin, en montrant l'héroïsme qui distinguait alors les soldats de la Révolution; l'autre dans la vallée du Pô avec cette bravoure qui, bientôt, serait donnée en exemple à l'armée impériale.

Son œuvre de réorganisation, de préparation à la guerre, si importante, ne lui valut point les bénéfices d'une considération justement acquise. A la veille de nouveaux conflits, des intrigants faisaient enlever à

Massena la direction d'une armée bien disciplinée et prête à affronter les épreuves les plus rudes. Sans peine, Brune allait la conduire au succès.

Mais ce qu'une faction, qui allait prendre chez Berthier son mot d'ordre, ne pouvait enlever à l'ancien adversaire de Mélas et de Ott, c'était la gloire impérissable d'avoir défendu Gênes, avec la plus faible garnison, contre deux armées. Et en d'autres temps, ce général eût mérité la flatteuse appréciation que Richelieu portait sur le comte de Gassion : « Il est sans égal et semble forcer le Destin en faveur de ses entreprises. »

La possession de si éminentes qualités militaires se révèlerait, encore, lorsque Napoléon, s'élevant sans peine du fauteuil du Consulat jusqu'au trône de l'Empire, aurait couronné d'aigles les drapeaux qui avaient traversé les champs d'Arcole et de Rivoli. A Vérone, Masséna ouvrirait, en 1805, *la troisième campagne d'Italie.*

FIN

APPENDICE

NOTE DE L'AUTEUR

Le siège de Gênes doit être regardé comme le plus grand drame militaire des guerres d'Italie. Il suit Novi, une défaite ; il précède Marengo, une victoire. L'investissement n'est, d'ailleurs, qu'un second acte ; lequel dépasse véritablement en horreurs ce qui s'était déjà joué à Mayence et à Mantoue. Quant au premier et au troisième, quelles manœuvres suivies d'actions très sanglantes ! Guerre ordinaire, disait Soult.

A présenter les faits du *Blocus*, le général Thiébault s'est employé, mais sans être dominé par un souci d'exactitude. Forcément, les narrateurs portés à tirer des notes de son livre, n'ont pu que reproduire ses erreurs, tronquer une œuvre militaire, dans laquelle les soldats français furent, sous un Léonidas, aussi braves mais plus heureux que les Spartiates engagés aux Thermopyles. Ensuite, Jomini, M. Dumas, Thiers, se plurent à consulter surtout les journaux de l'époque, rédigés avec tant d'emphase, pour distribuer des couronnes ou des blâmes.

Bien décidé à présenter une relation vraiment historique du siège, habitué aux plus fatigantes recherches, nous avons passé cinq mois, de 1898 à 1905, à Gênes et dans les champs d'action militaire. Notre tâche ? Puiser d'abord aux archives publiques ; voir les papiers de famille ; pousser des reconnaissances d'Antibes à la Spezzia ; relever tous indices formant la base d'un renseignement ; tirer des archives communales les bons de réquisition et les billets de séjour ; obtenir les indications des savants liguriens : T. Rafanelli, Corvetto, général Ugo Assereto, Pagliani, A. Boscassi, Ph. Marini, Ferrari.

Trois cahiers chargés de notes et de dessins, des papiers de Massena — matière pouvant former vingt volumes — qu'offrait à notre examen M. le prince d'Essling, nous avons pu tirer les plus sûres informations complétées, en 1901, par les cahiers du comte Giambone et de l'espion Sito. Des plans, cartes, gravures, tous documents rétrospectifs, ajoutaient à cette énorme compilation.

En outre, des archives de la guerre : Paris, Vienne, Londres, Turin; des archives civiles : Nice, Milan, Florence, Rome, Naples, par nous explorées, furent tirés des rapports. Enfin, de l'œuvre imprimée, on a extrait le renseignement local dans les annalistes génois.

Par exemple, la difficulté de condenser en 450 pages tant de faits politiques et militaires, de fournir les détails du *Blocus*, de suivre et dans les Alpes et dans les Apennins les généraux, heure par heure, sans omettre un seul événement digne de fixer l'attention du public, un travail de plusieurs années l'a résolue.

Labeur payé, au moins de la satisfaction d'avoir pu préciser l'œuvre des Français engagés il y a cent ans sur le sol italien pour couvrir nos frontières, pour sauvegarder les libertés d'un peuple allié, pour permettre à Bonaparte de se rendre victorieux devant Alexandrie.

Disons-le, en avertissement nécessaire : des notes et documents, des lieux géographiques, de tous les noms imprimés enfin, nous avons voulu respecter l'orthographe ; — celle de 1800.

Ainsi vont s'ajouter, d'abord à l'*Histoire militaire de Massena*, un long chapitre marquant ce que le premier lieutenant de Napoléon fut réellement dans la guerre et dans l'administration, sous le Consulat; à l'*Histoire militaire des Français*, des faits restés inconnus ; à l'*Histoire de Gênes*, un volume indiquant quelles épreuves eut à supporter la cité des Doria.

Voulant rester, envers des alliés et envers des adversaires, toujours impartial, nous avons observé cette recommandation de Phocylide : *Distribue à chacun la portion qui lui est due ; rien n'est préférable à l'équité.* Voilà bien le sûr moyen de rendre à chaque individu cité ou la part de gloire ou la justice qui doit, dans un mémorial, figurer à son actif.

DOCUMENTS

A

INSPECTION DES FRONTIÈRES (1)

I

Comté de Nice. — Il est terminé au nord par les Alpes et le comté de Tende, au sud par la mer, à l'est par le marquisat d'Oneille et à l'ouest par le Var.

Il y a cinq rivières principales qui coulent dans ce comté : La Tinée, la Vezubia, le Paglion, la Bevera et la Roya; en développant les vallons dans lesquels coulent ces rivières, je donnerai une idée de ce comté qui est l'objet que je me propose.

La Tinée. — Cette rivière parcourt 13 lieues de pays depuis le mont de Bonette où elle prend sa source jusqu'à son confluent dans le Var, elle est très rapide et le vallon dans lequel elle court fort resserré dans des montagnes escarpées, dont une partie de celles de la rive gauche sont les grandes Alpes jusqu'à la hauteur du village de Reimplas éloigné de 6 lieues de son confluent. Il n'y a dans cet intervalle que cinq passages déterminés sur cette chaine qui déversent dans la vallée de Sture en Piémont, savoir : celui de Salumone qui de Prate, village situé sur la Tinée, à une lieue de sa source, aboutit en cinq heures à Largentière par le col du Monge, ou celui de Pouriague; celui du col de Fer, qui du hameau de la Pistola, situé un quart de lieue au-dessous de Prate, communique en deux heures et demie à Ferrière; celui de la Barbacanne qui du hameau de Douan, deux heures au-dessous de la Pistola, déverse en cinq heures aux bains de Vinay; celui de Sainte-Anne ou de Longer qui d'Isola, deux heures au-dessus de Douan, va en six heures à Vinay et celui de Frennemorte,

(1) R. 31. P. 125 à 130. (Arch. Massena.)

qui remontant le ruisseau de la Lioumo, une heure au-dessous de Isola, aboutit en quatre heures à Entraigue, passant aux hameaux de Chastit et de Mouliève où je trouve un chemin sur la droite qui déverse à Saint-Martin-de-Tantosio sur la Vezubia, à trois heures et demie par le col de Salasie et un autre sur la gauche qui communique par les hauteurs à celui du Longet ou de Sainte-Anne. C'est par ces débouchés qu'on dirigea des colonnes en 1744 pour obliger le roi de Sardaigne d'abandonner le poste des barricades dans la vallée de Sture duquel je partirai ci-après.

Au-dessous de Reimplas se trouve le val de Bloure qui est un plateau entre la Tinée et Vezubia où il y a le village de Saint-Delmas-Duplan et les hameaux de la Roche et de la Bouline qui en dépendent. Au-dessous de ce plateau jusqu'au confluent de la Tinée, la chaîne de montagnes est toute couverte de bois et les sommités escarpées. Il n'y a qu'un débouché, appelé col d'Huitot, qui débouche dans la vallée de Lantosco. Les montagnes qui bordent la rive droite de cette rivière sont beaucoup plus accessibles, elles séparent le comté de Beuil de la vallée de la Tinée et les trois-quarts même sont jonchés de hameaux et de chemins de communications.

Vallon de Saint-Delmas. — Ce n'est que depuis la source de la Tinée jusqu'au vallon de Royos que les passages y sont déterminés, savoir : au hameau de Bouzières situé à une demi-lieue de la source, on aboutit en cinq heures à Janzier dans la vallée de Barcelonnette par les cols de Pelouze et de Vermillon, par le vallon de Saint-Delmas ou de Jalorgue dont le confluent dans la Tinée est à 2 lieues de la source, et par les cols de Lautaret ou de Montiera ou par celui de Biaisse, on déverse à Fours, dans la vallée de Barcelonnette en quatre heures, ou dans la vallée d'Autronne par le col de Jalorgue ou au hameau de Bouzières sur la Tinée en trois heures par le col de la Colombière ou de Lauzarot. Deux lieues au-dessous du confluent du vallon de Saint-Delmas se trouve celui de Demande sur lequel est bâti le bourg de Saint-Etienne sur la rive droite de la Tinée.

Vallon de Demande. — On communique par le vallon en six heures à Antrone par le col de Pol ou à Guillaume en sept par celui de Crom allant joindre le ruisseau de Royos dont le confluent dans la Tinée est vis-à-vis le débouché de Barbacanne.

Les villages principaux du vallon de la Tinée sont : Prate, Saint-Delmas, le Sauvage, Saint-Etienne, Isola, Saint-Salvador, Bairot, Marie, Clour, Illonce et La Tourre.

On voit par le détail qu'on a donné de cette vallée que c'est une gorge dont l'ennemi ne peut se servir que pour y envoyer quel-

ues détachements pour faire contribuer les villages de la haute 'rovence ou de la vallée de Barcelonnette; or, pour y remédier, n peut en temps de guerre mettre quelques postes au village de 'rate, qui se trouve entre le Var et la Tinée à peu près dans une osition centrale pour observer les manœuvres de l'ennemi le ong de cette vallée, lequel aura la retraite assurée par Lepuget le Rostang et Entrevaux, on peut aussi faire usage de cette vallée lans une offensive pour se mettre dans la vallée de Sture, comme n 1744.

La Vezubia. — Cette rivière parcourt environ 8 lieues de pays lepuis le col de Fenestre où elle prend sa source jusqu'à son con-luent dans le Var. Le vallon dans lequel elle coule appelé Tan-osio, est parallèle à celui de la Tinée, mais il est beaucoup moins ncaissé et la rivière moins rapide. Il est borné au nord par les lpes, au sud par le Var, à l'est par le comté de Tende et à l'ouest ar la Tinée et le Paglion. Les villages principaux de ces vallées ont Saint-Martin, Lantoso, Roccabigliera, Tantosio, Figaret, Itel, Durance et Levenzo; le village de Saint-Martin se trouve à a tête du vallon au confluent du ruisseau de Ceruza ou Bonéone ar lequel on aboutit en onze heures à Entraigue dans la vallée le Sture en allant joindre le col de Frennemorte.

Dans la chaine de montagnes qui borde la rive droite du vallon le Lantoso depuis le ruisseau de Bonéone ou Ceruza jusqu'au Var, il n'y a que deux débouchés qui communiquent sur la Tinée, 'un par le col de Saint-Delmas va en une heure et demie dans le al de Blouze et l'autre à la Tourre sur la Tinée en trois heures ar le col d'Hutet.

Il y a beaucoup plus de débouchés sur la chaîne de montagnes ui bordent la rive gauche de ce vallon que sur celle de la droite ui est pourtant beaucoup plus accessible, savoir : de Saint-Mar-in-de-Tantosio, remontant la Vezubia, on communique à En-traigue dans la vallée de Sture en dix heures par le col de Fenes-tre ; de Tantosio au hameau de Montinet, sur la Bevera, en cinq heures, par les cols de Mondavi et de Montinet ; à Saint-Delmas-de-Tende, en dix heures, par le col de Rau ; à Susserau-sur-Lepa-glion, en cinq heures, par le col de Lasporta et la Chapelle-Saint-Roc, et à Nice, en dix heures et demie, par les villages de Figaret, au pont de Durance, à la Ribarre, à Saint-Jean, à Durance, à Levenzo, à Tourreter et à Saint-André.

La vallée de Tantosio ne peut servir que pour y cantonner des troupes par entrepôt pour les porter de là sur la Tinée, ou dans le comté de Tende par le col de Raus.

Le Paglion. — Ce torrent situé, a lieues de cours depuis la montagne de Pietra Cava, où il prend sa source, jusqu'à son con-

fluent dans la mer. Les villages principaux du vallon dans lequel coule ce torrent sont Suserain, Lescareme, La Trinité et Nice, d'où partent plusieurs chemins de droite et de gauche qui communiquent dans les vallées voisines, savoir : de Suserain on va en cinq heures à Tantosio par le col de Lasporta; à Caros-sur-Var, en huit heures et demie par les villages de Berru, Comté, Castelnove, Tourreter et Aspremont; au village du Moulinet et de Sospello sur la Bevera, en quatre heures, savoir : au premier par le col de l'Olme et à l'autre par celui de Brau, de l'Escareme, village situé sur le Paglion, une heure et demie au-dessous de Suserain, on y communique aussi en deux heures et demie par les villages de La Trinité et de Draps.

Nice. — Cette ville, capitale du comté, est située sur la Méditerranée, au confluent du [illegible] et à 2 lieues de celui du Var; elle est assez grande, fort peuplée et fermée d'une enceinte qui se flanque. Il y avait autrefois une citadelle des plus respectables qui a été démolie par M. de Be[illegible] en 1694, dont il ne reste plus que des vestiges.

Le Magnan. — Entre la ville de Nice et le Var, une demi-heure au-dessous du guet de Saint-La[illegible]ent est le ruisseau de Magnan, qui prend sa source à la montagne de Mont-Rondo ou Ferreon, au-dessous d'Aspremont, dont les penchants qui en bordent les rives sont remplis de murs en terrasse jusqu'au grand chemin pour soutenir les terres qui y sont toutes cultivées, de sorte que ce n'est que depuis ce chemin jusqu'à la mer qu'on peut le traverser, et à un autre endroit près de la source.

Comme ce ruisseau doit faire un objet dans le passage du Var dont je parlerai ci-après, j'ai cru devoir ici en faire mention.

Montalban. — Dans l'intervalle du Paglion à la Bevera se trouve la principauté de Monaco et les forts de Montalban et de Villefranche.

Ce fort est situé sur le rideau qui sépare la ville de Nice de Villefranche; il est d'une figure carrée et contient de 60 à 80 hommes de garnison ; on avait fait à la dernière guerre une redoute appelée fort Mateus, à l'extrémité du côté de la mer et quelques redoutes dans l'intervalle du fort à la redoute.

Villefranche. — Le château de Villefranche, attenant à la ville qui est au bord de la mer où il y a un très bon port, est situé dans un fond au pied du rideau de Montalban dominé de tous côtés et peut contenir 300 hommes de garnison.

Monaco. — Cette ville, capitale de la principauté de Monaco.

est située sur un rocher qui avance dans la Méditerranée sur la montagne de la Turbie et est une presqu'île dans la rivière de Nice. Ce rocher est escarpé de toutes parts du côté de la mer et de la terre et couvre une anse qui fait un port assez bon, exposé justement au vent d'est.

Le plateau sur lequel est bâti Monaco est fermé d'une enceinte revêtue et flanquée du côté de la terre; les glacis de cette place, qui n'a ni fossés ni chemins couverts, sont d'un rocher taillé au ciseau sur lequel il n'est pas possible de monter, aussi a-t-elle été de tout temps regardée comme inattaquable; on a vu cependant en 1746 que le roy de Sardaigne était revenu de ce préjugé, car si les Allemands avaient voulu le croire, il avait projeté d'en faire le siège. C'est pourquoi, reconnaissant combien il est important que cette place ne tombe pas en sa puissance, on doit prendre toutes les mesures possibles pour prévenir un pareil événement; dans l'état actuel on la réduirait dans peu par le bombardement, n'y ayant aucun souterrain pour se mettre à couvert, point d'hôpitaux ni magasin pour les vivres. Il est donc essentiel qu'on y en construise pour 1,500 hommes nécessaires à sa défense et qu'on rétablisse aussi les casernes qui sont en fort mauvais état.

La Bevera. — Cette rivière parcourt 4 lieues et demie de pays depuis Piétra Cava, au-dessous du hameau du Moulinet où elle prend sa source jusqu'à son confluent dans la Roya à une lieue de la mer. Les principaux villages qui se trouvent le long de ce vallon sont Sospelle et Bevera; on communique par la rive droite sur le haut Paglion par les cols d'Olme et de Brau et par la rive gauche par la Roya, savoir : à Laperne en trois heures par le col de Bruis ou par le pas de Laroque et à Airolles en cinq heures par l'Olivette et Saint-André.

La Roya. — Cette rivière, qui termine le comté de Nice du côté de l'est, a 7 lieues de cours, depuis le village de Tende au-dessus duquel elle prend sa source, jusqu'à son confluent dans la mer. Les villages principaux du vallon dans lesquels elle coule sont Tende, Saorgio, Breglio, La Perma, Airolles, Bévéra et Vintimille; on communique par les montagnes de la rive droite de cette rivière sur la Bevera par les cols de Bruis, lignes de la Roque et de l'Olivette, et par celle de la rive gauche sur la Nervia; au-dessous de la Nervia il se jette deux grands ruisseaux dans la Roya appelés la Bioqua et Levenza; on communique par ce dernier dans le marquisat d'Oneille. Par le col du Cornu ou de La Corne et du village de Tende remontant la Roya, on aboutit à Cony dans le Piémont par le col de Tende en quatorze heures dont neuf depuis Vintimille jusqu'au col et cinq heures jusqu'à Cony; cette route est la meilleure de toutes les Alpes pour pénétrer dans

le Piémont, on peut la rendre même très praticable en hiver; c'est à ce col où la chaine des montagnes des Alpes prend le nom des Appennins.

Fort de Vintimille. — Position de la Roya. — Ce fort est situé au bord de la mer, à la rive droite de la Roya près de son confluent, il peut tenir sept ou huit jours de tranchée ouverte et il appartient à la République de Gênes. L'objet de cette position qui est à la rive gauche de cette rivière est de fermer le débouché du col de Tende, au mont de l'Abeille au-dessus d'Airolles, à la gauche de la mer ayant derrière soi la Nervia. La partie depuis le col de Tende jusqu'au mont l'Abeille exige très peu de forces pour la défendre, mais depuis le mont l'Abeille jusqu'à la mer, et surtout jusqu'à la hauteur de Festrière, qui forme un éventail très susceptible d'attaque, on ne doit rien omettre pour la fortifier comme fit le roi de Sardaigne en 1747, lequel n'étant pas maître du château de Vintimille, se mit à cheval sur la Bevera, le laissant derrière lui.

Défensive du comté de Nice, de la part du roi de Sardaigne.

Le roy de Sardaigne voulant s'opposer au débouché du comté de Nice ne peut prendre aucune position entre le Paglion et le Var ni même défendre ce fleuve sans courir beaucoup de risques dans sa retraite, attendu que nous avons vu précédemment qu'à quelque distance du Var il y a le ruisseau de Magnan qui lui est parallèle et qu'il n'y a que deux débouchés dans tout son cours, l'un près de la source et l'autre depuis le grand chemin du Var à Nice jusqu'à la mer, tout le reste est rempli de murs, de terrasses sur les deux rives. Il ne peut aussi défendre ce ruisseau attendu que la colonne qui aurait passé le Var à Gattara ou à Aspremont le prendrait de revers ou lui couperait la retraite; aussi le parti le plus sage je crois qu'il puisse prendre est d'occuper une position au delà de Paglion pour couvrir Villefranche et Montalban laquelle doit être différente dans le cas où il aura la mer libre ou non.

Position pour couvrir Villefranche et Montalban. — Dans le premier cas il doit appuyer la gauche aux hauteurs de Montalban et du mont Gros se repliant par sa droite à Lismes-de-Saint-Hospitio, mettant devant lui le ravin qui est entre le Limaçon et le mont Gros et porter sa droite à la pointe du Limaçon dont il doit garder le penchant s'il le peut. Le roy de Sardaigne occupant cette position ne peut se retirer que par la mer d'où il doit même tirer tous ses secours.

Dans le deuxième cas, la position qu'il doit prendre est beaucoup plus étendue, mais étant bien retranchée elle est meilleure

que la précédente ; on doit avoir la gauche au fort Malheur, d'où passant au mont Gros, au Limaçon, en deçà du col d'Eze au col de l'Aiguette à celui de Sainte-Catherine ou de la Gueste, à celui du Campo de bataille, au mont Lagel, au col de Saint-Riberge à la Chapelle qui est sur les hauteurs de Pégline, au col de Braus, ou par les hauteurs de Lusseran et les débouchés de Piétra Cava où doit se terminer la droite de cette position.

Le roy de Sardaigne obligé d'abandonner les positions ci-dessus se portera sur la rive gauche de la Roya pour masquer le débouché du col de Tende et celui du marquisat d'Oneille en occupant la position de la Roya dont j'ai parlé précédemment.

L'ADMINISTRATION DE MONACO A MASSENA (1)

20 nivôse an VIII.

CITOYEN GÉNÉRAL,

Soyez le bien arrivé, tous les habitants de ce pays doivent se féliciter autant que nous le faisons de bien bon cœur, car il n'y a que vous qui puissiez adoucir nos maux. Monaco est ruiné comme le sont presque tous les pays du département, toutes les fournitures de couchage ayant appartenu aux habitants et à la nation ont disparu. Schérer les a fait vendre avec toutes celles des hôpitaux, et la commune n'a cessé de faire les plus grands efforts jusqu'à ce jour pour suppléer aux services divers. Il est fâcheux pour nous, Citoyen Général, de devoir vous entretenir des choses affligeantes tandis que nous voudrions ne vous parler que de celles agréables. Nous ne vous dirons cependant que ce que nous croyons pouvoir confier sur le papier. Dès hier vers la nuit, nous apprîmes que treize compagnies, 2e demi-brigade d'infanterie de ligne, étaient aux portes pour entrer, nous n'avions aucun instant à perdre pour nous procurer de la paille. Cette troupe entra un moment après en manifestant des mauvaises intentions, bientôt elle témoigna son insubordination à ses chefs, et ceux-ci ont dû bivouaquer toute la nuit pour préserver la ville des plus grands malheurs ; nonobstant cela des excès ont été commis à coups de crosses, pierres et baïonnettes aux portes et fenêtres, quelques coups de fusils ont été tirés, et les habitants sont encore tremblants. Nous allons contraindre ces derniers à fournir tout ce qui leur reste encore en paillasses et couvertures et nous serons

(1) R. 35. P. 127 à 130.

L'Administration municipale du canton de Monaco au Général en chef de l'Armée d'Italie, Massena, à Nice

CITOYEN GÉNÉRAL,

Nous vous faisons précéder les copies des lettres que nous avons écrites le 20 de ce mois à vous, Citoyen Général, et le 26 à l'Administration centrale. Nous y ajoutons que l'épidémie s'étend ici de plus en plus, cela provient du mauvais service de l'hôpital qui manque de tout, même de bonne volonté dans les employés à un point qu'on refuse d'inhumer les cadavres conformément au règlement; au lieu de les placer à deux pieds de terre par-dessus, on les entasse l'un sur l'autre dans une excavation d'un pied et demi et à peine ils ont un ou deux pouces de terre dont la pluie détruit bientôt, les cadavres restant à découvert et infectant l'air. Le commandant de la place, auquel nous ne devons que des éloges, n'a cessé de donner des ordres réitérés pour remédier à cet inconvénient, mais les servants manquent et chacun s'exempte de ce service.

La susdite lettre du 26 vous donne une idée de l'esprit qui règne dans la 2e demi-brigade d'infanterie de ligne, elle a commis les plus grandes horreurs à San-Remo, presque tous les officiers en sont désolés.

Nous faisons des vœux ardents pour votre conservation et pour votre gloire.

Salut et respect.

Les Administrateurs du canton : BARRIÉRA, aîné ; MUIOTY ; SAUSSA.

G

RAPPORT FAIT AU GÉNÉRAL EN CHEF PAR LE GÉNÉRAL DE DIVISION SUCHET (1)

ARTILLERIE

Cette arme a considérablement souffert dans cette campagne; ses pertes sont immenses en personnel et surtout en matériel. Ses constructions et réparations languissent faute de fonds et de moyens. Son existence à l'armée est d'un très faible secours. La faiblesse de ses moyens influe sensiblement sur la fin malheureuse de la campagne ; car après la bataille de Fossano il n'existait presque plus de cartouches en remplacement et point de cartouches à boulets de 4.

L'évacuation de Mondovi a été faite plusieurs jours plus tôt par

(1) Archives Massena.

le même manque de cartouches; les moyens de transport sont nuls, plus de 8,000 chevaux ont péri.

Tout est à créer dans cette partie du service. La solde des charretiers et de l'artillerie est très arriérée. Ils sont sans habillement et cette classe intéressante mérite d'être secourue.

Le personnel se ressent un peu de l'affection morale de l'armée. Il existe à la droite de l'armée environ douze pièces pour sa défense et un approvisionnement d'un million de cartouches. Un dépôt de 400,000 est établi au fort de Savone.

Huit ou dix pièces de 4 et de 3 pour le service du centre ont été transférées par suite de circonstances à Albengua. Le dépôt de munitions est à Alassio où se trouvent aussi des fusils et des cartouches.

La division Richepanse a quatre pièces de canon au col de Tende ou dans le voisinage. Elle tire ses cartouches de Nice.

Je ne puis donner un détail certain sur la gauche, mais elle est approvisionnée au delà de ce qu'elle peut consommer.

Il reste au parc général à Antibes plus de cent quarante bouches à feu et deux cents caissons. Tous ces objets exigent des réparations. Il n'existe en état que deux à trois équipages complets auxquels il ne manque que des chevaux. Il est arrivé du plomb en quantité et la confection des cartouches s'active; plusieurs millions sont déjà confectionnées; l'armée a besoin de fer coulé. Il existe un équipage de pont en bois qui pourra servir. Il y a des outils tirés de la forteresse de Savone. En général il faut de grands secours en numéraire et en matériel pour rendre à cette arme les moyens de se remonter.

Il existe plusieurs compagnies d'ouvriers attachés à l'artillerie, deux escouades d'armuriers, deux compagnies de pontonniers et des canonniers volontaires de différentes nations qu'il faut organiser. Cet objet est important.

L'armée a grand besoin de fusils français et de baïonnettes. Elle est en général mal armée. Des carabines, des sabres et des pistolets pour la cavalerie sont également très nécessaires.

L'on doit songer de bonne heure à rassembler beaucoup de poudres; l'exemple du passé doit servir. Il n'y a pas un caisson d'infanterie attelé. Toutes les cartouches doivent être portées dans les positions qu'occupe l'armée à dos de mulets. Il n'en existe plus, tous sont morts et mourraient encore par le manque absolu de fourrage.

Les conducteurs en général sont bons. De nombreux envois sont annoncés par le ministre, il importe d'activer les transports.

GÉNIE

Il existe un assez grand nombre d'officiers de génie à l'armée, beaucoup sont instruits.

La chaîne des Apennins et des Alpes est bien reconnue, et le commandant du Génie fournira facilement tous les rapports sur cette partie. Les officiers du génie sont tous à pied, l'école du génie cisalpin, composée d'une vingtaine d'officiers instruits, pourra être employée utilement dans les siéges.

Dix compagnies de sapeurs des 1er et 2e bataillons sont actuellement dans le cercle de l'armée. Ce nombre n'est pas suffisant. Ces compagnies regrettent les armes qu'on leur a ôtées et dont elles se servaient bien, elles ont éprouvé des pertes considérables en hommes, elles ont besoin de recrutement.

Une compagnie d'ouvriers de tout genre, bonne, est attachée au génie.

Le commandant [illegible] réclame avec raison des secours en numéraire. Il [illegible] pour se créer des moyens et pouvoir servir ut[illegible] ne prochaine.

[illegible]

L'infanterie de l'armée d'Italie est composée de trois armées différentes ; près de 36,000 hor[illegible] lui appartenant ont été faits prisonniers dans les places. E[illegible] été désorganisée dès le commencement de la campagne ; elle a dû recourir au recrutement, et les bataillons qui s'en sont formés ont en grande partie composé l'armée des Alpes.

La bataille de la Trebbia a achevé de détruire une grande partie des corps de l'armée de Naples. Les troisièmes bataillons ont presque tous été pris dans les places. Il est résulté de ce concours de circonstances malheureuses un chaos qu'il a été difficile de débrouiller, mais qui cependant commence à s'éclaircir.

Le sort des armes ayant presque toujours été contraire à l'armée d'Italie, son moral est affecté. Elle s'occupe beaucoup de ses grandes pertes en compagnons, en effets de tout genre et de ses privations de toute nature.

Son habillement est dans l'état le plus épouvantable, le mal est extrême, leur remède ne saurait être trop prompt.

Le général Massena jugera par les notes mises à chaque corps dans l'état numérique n° 1 de l'esprit qui les anime et du parti qu'il peut en espérer. En général les officiers sont faibles et mauvais. Il existe de bons officiers, mais ils sont abattus par les privations et les besoins.

La masse d'entretien retenue depuis six à huit mois aux corps suspend toutes réparations et fait un tort considérable. 27 bataillons auxiliaires sont destinés pour l'armée d'Italie. L'inspecteur s'occupe de leur assurer leur destination dans les demi-brigades. Quelques-uns ont été embarqués et la totalité ne laisse pas l'espérance d'un recrutement important, par l'étonnante désertion qui est survenue.

L'infanterie de la gauche se ressent encore du désordre qui a régné. Il n'y a pas un instant à perdre pour en retirer les bataillons appartenant aux demi-brigades actuellement au centre ou à la droite, et pour y renvoyer en remplacement les morceaux des 28e légère et 26e demi-brigade de ligne, qui sont au centre de la division Richepanse.

CAVALERIE

De vingt-huit régiments attachés aux armées d'Italie, douze lui restent. Si pour réparer les grandes pertes qu'ont fait ces corps, le ministre de la Guerre tient sa parole, et que le travail arrêté avec l'inspecteur s'exécute, avant deux mois il sera possible de compter près de 18,000 chevaux, et surtout l'équipement et l'armement sont assurés. Pour jouir d'une bonne cavalerie dans la prochaine campagne, il convient d'ordonner que les régiments soient réunis dans leurs dépôts, s'y exercent beaucoup, ne fassent que peu ou point de correspondance, car ce n'est qu'à ce prix qu'on peut espérer lutter avec la cavalerie autrichienne dans les plaines du Piémont.

L'état numérique fera connaître au général en chef, par les notes qui y sont jointes, l'opinion qu'il peut concevoir de chaque corps. Il paraîtrait à propos de rendre aux dragons le fusil dont ils pourraient faire si bon usage en Italie.

La cavalerie, en général, redoute l'armée d'Italie, par le resouvenir des souffrances qu'elle vient d'endurer.

TROUPES ÉTRANGÈRES

Elles se composent de six légions cisalpines qui donnent beaucoup d'officiers et peu de soldats, tous fort malheureux, manquant de tout, désertant à l'ennemi, et parmi lesquels cependant il se trouve encore de quoi former deux corps qui pourront être utiles en tant que des compagnies d'officiers seront également formées.

Deux légions polonaises, commandées par Dabrowsky; sous ses ordres les braves généraux Wierlonsky et Jablonowsky; ces corps, en général, ont de très bons officiers, mais ne sont presque plus dans le cas de rendre des services à l'armée active, leur nudité et la faim en a déjà fait déserter beaucoup à l'ennemi, la manière cruelle avec laquelle l'ennemi les traite les a rendus extrêmement timides, et la perte d'un bataillon presque entier dans la dernière affaire de Bosco a achevé de les dégoûter. Une légion est prisonnière de guerre, actuellement dans la 8e division. Ces légions ont besoin de repos, d'habillement et elles pourront être employées utilement soit à la garde des côtes, soit à la Vendée, soit enfin dans les sièges.

Deux légions suisses avaient été formées des cinq régiments au

service du roi de Sardaigne. Presque détruites à la bataille du 6, le reste a été fait prisonnier dans Mantoue. Elles méritent d'être échangées et conservées à la République malgré la trahison du chef Zimmermann.

Les quatre demi-brigades formées des troupes piémontaises, après s'être battues dans les premières affaires, ont presque toutes déserté. Néanmoins, il reste quelques officiers épars qui servent bien, notamment quelques officiers d'artillerie ainsi que quelques canonniers, la cavalerie a toute déserté.

Un escadron de hulans polonais armés de lances et d'étendards, est en mauvais état et a besoin de chevaux.

Il reste un bataillon toscan, un détachement des Lucquois y a été incorporé. Ce corps a été maintenu jusqu'à ce jour pour servir d'invasion en Toscane. Il est commandé par un homme estimable.

PLACES

GAVI. — Approvisionnée pour six mois par les soins du gouvernement Ligurien. Des ordres prompts sont nécessaires pour la maintenir dans cet état. Sa garnison est suffisante. Sa position la défendra mieux que les affûts pourris de presque toute l'artillerie qu'elle renferme. Elle est placée sur la grande route de Novi à la Bochetta et ôte à l'ennemi la faculté de pouvoir transporter de la grosse artillerie sur Gênes. Le chef qui la commande doit être examiné.

GÊNES. — Quelques dispositions sont faites pour sa défense, la place est bien reconnue, les principaux forts sont occupés par nos troupes, les approvisionnements de tout genre y manquent. Le développement de cette place exigerait une garnison de 15 à 16,000 hommes pour sa défense.

FORT DE SAVONE. — Son approvisionnement n'est pas complet. Un bataillon de marine et des canonniers en forment la garnison. Une somme de 1,000 francs a été mise à la disposition du commandant pour la réparation des affûts presque tous pourris. Ce fort mis en bon état pourrait nous servir utilement par mer, et quelque temps par terre; il doit donc attirer l'attention du général en chef.

CHATEAU DE FINALE. — Sans approvisionnement, peu important.

VILLEFRANCHE, MONTALBAN. — Approvisionnés.

ENTREVAUX. — Peu approvisionnée, commandée par le général de division Dieche.

MONT-LION, BRIANÇON, FENESTRELLES. — Je n'ai pu obtenir de la gauche l'état de ces places. Je crois seulement que Fenestrelles a reçu des approvisionnements. Elle mérite l'attention du général en chef, car elle peut être bientôt compromise, elle a une bonne garnison.

SERVICE DES CÔTES

Ce service est absolument abandonné en Ligurie. Le Gouvernement Génois, malgré nos instances, ne fait rien pour y remédier. Les batteries existantes, rétablies en partie par nos soins, sont pour la plupart abandonnées sans approvisionnement et s'il existe des boulets, ils sont souvent d'un calibre opposé à celui des pièces. Cette négligence a été funeste à l'approvisionnement de l'armée et de la République ligurienne, par la facilité qu'elle a laissée aux corsaires et pirates sur les côtes impunément.

EMPLACEMENTS DE L'ARMÉE

La ligne de l'armée qui s'étend depuis Sori, au levant de Gênes, jusqu'au petit Saint-Bernard sur le Valais, se prolonge en partant de la droite, sur Torriglia, couronnée par des retranchements, Bussala avec des bonnes redoutes en arrière, la Bochetta, Voltaggio également retranchés, les Cabanes de Marcorolo, Campofreddo, Stella, Montenotte, Cadibona, Guiliano, les redoutes espagnoles et Saint-Jacques couvertes de neiges, Gora et Mologne également chargées de neiges, Bardinetto, Balestrino, le Saint-Bernard et le Mont Galet, quand ils sont praticables, Montalto, Nazino, La Pieva, Fornacio, Ponte di Nava, Zuccarello, Castel Bianco, la vallée d'Oneille, Port-Maurice, San-Remo, Escarenna, Sospello, Breglio, Fontan, Saorgio, Tende, Saint-Etienne, Isola, Lantosca, Loscapaviera, Saint-Martin, Rocabliguiera, Lucerano, Saint-Salvador, Reimplas ; le reste de la gauche : Barcelonnette, Tournoux, Embrun, Larcher, Exile, Mont-Lion, Briançon, Malezin, Oulx, Bourg-Maurice, Saint-Ours, Mont-Cenis et Modane.

Ces positions indiquées sont très facilement occupées dans la partie des Alpes, dans laquelle il est indispensable de former promptement un corps d'armée et de profiter de la saison où les montagnes sont couvertes de neige.

Ces reconnaissances des lignes de Borghetto et de Vintimille existent aux bureaux topographiques du génie et de l'armée. Il en sera incessamment remis copie au général en chef avec le tracé des positions; la grande route de communication établie par les Autrichiens de Vado à Finale est en bon état; elle n'exige des réparations que de Finale au pied de la montagne de Saint-Jacques.

La route rendue praticable et fameuse par le passage de toute l'artillerie de l'armée sous le commandement de Moreau, et en dernier lieu de l'évacuation de Mondovi, est en assez bon état. Elle part de Toiranno, Balestrino, traverse le Saint-Bernard, tombe à Garesio, passe par Bagnasco et en suivant la vallée de Tanaro vient sortir en avant de Céva, sur la grande route qui conduit à Mon-

dovi. Il serait difficile mais non peut-être impossible de faire remonter de l'artillerie par cette route.

Le directeur des fortifications à Nice possède d'excellentes cartes écrites et dessinées de toutes les montagnes du département des Alpes-Maritimes, jusque et compris Tende. Le général Lapeyrouse, le commandant du génie Cabon possèdent sur toute la ligne des Alpes des mémoires précieux, enrichis de notes que leur séjour dans cette partie rend très intéressantes.

Je vous remets des huiles excellentes des pays entre la Sturra et le Tanaro, ainsi qu'un cours de la Bormida.

Le dépôt de la guerre à Paris peut sans peine vous fournir sur toutes les parties du Piémont des mémoires et des dessins précieux puisque je lui ai fourni tous les matériaux en envoyant de Turin, lors de notre entrée, tous les objets du bureau topographique du roi de Piémont.

L'ennemi paraît s'être mis en cantonnement. Mélas et Kray sont à Milan; M. de Kléneau à Sarzanne et le corps qu'il commande, quoique bien frotté le 24 frimaire, semble encore se disposer à de nouveaux mouvements offensifs. Trois régiments occupent Novi et Serravale; M. Gottesheim commande les avant-postes de ce côté-là. Une suspension d'armes est convenue particulièrement entre les généraux respectifs des avant-postes et ils sont tenus de se prévenir douze heures d'avance en cas d'hostilités. Le reste de la ligne est tenu par des troupes piémontaises de nouvelle création. Un corps de 10 à 12,000 hommes est à Alexandrie, 1,000 à 1,200 à Acqui, quatre régiments à Céva, Saint-Michel, Vico et Mondovi poussent quelquefois des patrouilles dans la vallée du Tanaro et jusqu'à Calissanno. Coni a une garnison nombreuse. Les postes de Limon et autres sont tenus par des régiments provinciaux. Toutes les vallées des Alpes sont observées et gardées en avant par des barbets. La force des Autrichiens en Italie peut être évaluée à 120,000 hommes en calculant au plus bas leurs états de situation.

ADMINISTRATION

Le commissaire ordonnateur en chef vous fera connaître son opinion sur le corps dont il est chef.

Les régisseurs des hôpitaux n'ont absolument rien fait pour ce service important qui est dans le plus affreux état de délabrement. Le militaire n'entre qu'en tremblant dans ces antres de la mort; il préfère mourir dans son quartier à côté de son camarade, que de périr dans les tourments de l'hôpital où tous secours sont refusés et où la malpropreté et la misère ont engendré une épidémie contagieuse. Je vous remets ci-joint un mémoire d'un homme de l'art sur cette maladie et les moyens d'en arrêter les progrès.

Le mal est si effrayant que les mesures les plus promptes seront encore tardives.

Les blessés, cette classe intéressante des militaires, n'attendent pas souvent la levée du premier appareil pour chercher un secours plus efficace de l'humanité, de leur chef. Je suis instruit que la charpie sert plusieurs fois et multiplie ainsi la contagion d'une gangrène qui fait d'affreux ravages. Il importe de faire une prompte réforme dans cette partie, car le moral du soldat est cruellement affecté de l'abandon où il est laissé dans ses souffrances; et je crois que cette raison est une des principales causes de la désertion.

Les chirurgiens ont bien servi dans les divisions actives, ainsi que dans les hôpitaux : ils sont très misérables. Les médecins et pharmaciens n'ont pas la réputation d'avoir bien servi. Les hôpitaux de la droite, entretenus par les Liguriens, sont un peu moins mal que les autres.

Il n'existe qu'un seul fournisseur, celui des viandes, qui a passablement fait son service; les manutentionnaires généraux qui ne font rien pour le service que recueillir sans doute des bons pour s'en faire rembourser le montant et qui trafiquent encore sur le peu de subsistances que reçoit l'armée.

L'aile droite a depuis longtemps été nourrie aux frais et par les soins des Liguriens. C'est la portion de l'armée qui a eu le moins souffrir en ce genre de privations. Le Gouvernement ligurien faisant une dépense journalière de 40,000 francs pour cet objet, on ne doit pas compter cependant qu'il puisse soutenir longtemps le poids de ce service.

Les troupes du centre ont manqué plusieurs fois de subsistances, ont vécu souvent aux dépens de l'ennemi et ne se sont soutenues depuis deux mois que par des grains volés aux Liguriens. Aussi l'abattement est-il bien grand dans cette partie, et on doit tout faire pour changer cet état de choses.

La 1re division de gauche vit au jour le jour. Le reste de la gauche souffre beaucoup d'après le compte qui m'en a été rendu. Enfin, c'est particulièrement au manque presque croissant de subsistances que l'on doit attribuer les nombreuses désertions qui ont eu lieu, les actes d'insubordination et de désorganisation qui semblent menacer l'armée d'une dissolution prochaine.

Ce n'est que par de grands et prompts secours bien efficaces que l'on peut espérer de conserver une armée dans la rivière de Gênes. Il faut de grands magasins toujours pourvus d'un mois à l'avance pour ne pas devenir le jouet des vents et voir se renouveler les scènes alarmantes qui déjà ont eu lieu.

Pour pouvoir prendre l'offensive, ou pour maintenir la défensive il faut sans perdre de temps pourvoir à la formation des grands magasins de fourrages, car sans cela il est impossible de

rien entreprendre et de résister à un ennemi bien pourvu. C'est d'ailleurs le seul moyen d'assurer les transports qui n'existent plus dans l'armée ou ne se font qu'au poids de l'or avec le peu de bêtes qui restent aux Génois.

HABILLEMENT

J'ai parlé de la nudité de l'armée et de ses extrêmes besoins en ce genre. Les ressources promises par le ministre ont été arrêtées en route et ne sont point arrivées. Il ne reste donc à l'armée qu'un complément de 12,000 roupes à arracher aux Liguriens, un marché également de roupes passé par l'ordonnateur à la compagnie qui, d'après l'arrêté du général en chef sur la sortie des grains de Marseille, doit avoir avoir perçu une somme de 600,000 écus pour le montant de laquelle elle devait fournir tout de suite 25,000 habits, 60,000 paires de souliers et un nombre considérable de capotes et d'effets d'harnachement. Cette compagnie quoique payée a à peine fourni 4,000 paires de mauvais souliers. Elle ne saurait être trop pressée dans ses envois, car c'est le seul moyen de diminuer les souffrances de l'armée et d'en vêtir une grande partie.

Il est indispensable de solliciter et de créer de nouveaux secours dans ce genre.

Pour maintenir l'armement et soutenir la guerre pénible des montagnes, un approvisionnement de 100,000 paires de souliers et 60,000 chemises est indispensable.

Je ne dirai rien du petit équipement, le soldat est accoutumé à s'en priver : mais il faut 20,000 gibernes pour en assurer une à tous les soldats qui en manquent.

MARINE

Il existe des officiers de marine attachés à l'armée, ainsi que des bâtiments légers armés en guerre.

SERVICE TÉLÉGRAPHIQUE

Une ligne télégraphique est établie de Nice à Finale et peut être prolongée jusqu'à Gênes. Cet établissement précieux doit être maintenu avec soin.

D

TABLEAU HISTORIQUE, TOPOGRAPHIQUE ET MILITAIRE DE LA PREMIÈRE DIVISION DE L'ARMÉE D'ITALIE (1)

Les troupes qui composent la première division de l'armée d'Italie sont placées sur un arc de cercle dont l'extrémité à gauche

(1) R. 33, P. 127 à 130.

ouche à Torriglia et celle à droite appuie sur Sori. Ses rayons se encontrent en un point pris dans l'enceinte des ouvrages extéieurs de la place de Gênes à la source d'un petit ruisseau qui oule du nord au midi et va se jeter directement dans la mer.

En tirant des deux extrémités de cet arc une corde ou sous-endante, cette ligne forme, avec les deux autres, un triangle quilatéral, chaque côté de ce triangle égale quatorze milles.)onc, on peut obtenir par le calcul toutes les autres dimensions.

De la ligne d'opérations. — La ligne d'opération du corps d'arnée appelé première division est établie sur cet arc de cercle. Il aut donc déterminer avant tout : 1° quels sont les points qui orment cet arc ; 2° la distance entre ces points.

Des points qui forment la ligne d'opérations.

Ces points sont, en commençant par la droite :

1° Sori : village ;
2° Molino : moulin ;
3° Caneppa : trois maisons ;
4° Gravini : deux maisons ;
5° Monte Cornua : montagne ;
6° Panesi : village ;
7° Crocette : quatre maisons ;
8° San-Alberto : chapelle et deux maisons ;
9° Lhospital : douze maisons ;
10° Monte-Bargaglio : montagne et maisons ;
11° Scoffera : village ;
12° Monte-Maranego : dix maisons ;
13° Torriglia : village.

Distance des points de la ligne d'opérations.

De Sori à Molino.....	2	milles.
De Molino à Caneppa.....	1	—
De Caneppa à Gravini.....	1	—
De Gravini à Monte Cornua.....	1	—
De Monte Cornua à Panesi	1	—
De Panesi à Crocette.....	1	—
De Crocette à San-Alberto.....	2	—
De San-Alberto à Lhospital.....	1	—
De Lhospital à Monte-Bargaglio...	1	—
De Monte-Bargaglio à Scoffera	2	—
De Scoffera à Monte-Maranego....	1	—
De Monte-Maranego à Torriglia ...	2	—

Postes militaires de la ligne d'opérations.

Deux brigades sont placées sur cette ligne. La première à droite est commandée par Vouillemont, chef de la 75e demi-brigade, et la seconde par le général Petitot.

Du corps de réserve de la division.

La réserve de la division consiste dans les trois bataillons de la 75e demi-brigade placés au quartier général à Nervi. Les trois compagnies de grenadiers sont à Bogliasso, situé entre ce dernier poste et Sori, et cette réserve forme 781 combattants.

Derrière Nervi, on a établi une batterie de quelques canons, dont l'objet est d'abord d'empêcher sur nous l'approche des bâtiments ennemis, et ensuite de protéger la droite d'une excellente petite ligne de défense, en cas de retraite, dont la gauche serait placée au sommet de la montagne appelée Monkun.

Mais il faudrait quelques ouvrages sur cette montagne, attendu que ce point serait infailliblement forcé dans un cas de retraite.

Signaux de la ligne.

Les signaux sont établis à Monte-Perluso, Ponta-d'Abou, Monte-Bargaglio et Monte Cornua. Ils correspondent parfaitement et peuvent être facilement aperçus sur toute la ligne.

Débouchés de la ligne.

Ces débouchés sont, en commençant par la droite, le grand chemin de Sori qui mène à l'ennemi sur Rapallo, Chiavari, etc.

Monte Cornua, Panesi, Crocette, San-Alberto, Monte-Bargaglio et Scoffera conduisent tous à la vallée de Fontana-Bona.

Torriglia, autre débouché, communique par un grand chemin à la Trèbia. Ces routes, comme on pense bien, sont plus ou moins praticables; c'est aux généraux-commandants à calculer militairement le temps et l'espace et à suivre les règles que prescrivent l'art et l'expérience.

Quant aux moyens d'attaque et de défense, ils se trouvent dans le courage et la force du soldat, dans la valeur des chefs et dans le talent et l'expérience des généraux. Je ne pense pas que l'on désire de moi un plan de campagne, cet objet a rapport aux grandes opérations militaires dont j'ignore le secret et à des lumières plus étendues que les miennes.

L'adjudant-général,

Cherton Ligue.

Brigade de droite.

Les troupes de la brigade de droite sont, savoir :

Premier bataillon de la 8e demi-brigade d'infanterie légère.	210
Premier — 92e — de ligne.....	189
Deuxième — — — —	310
Grenadiers — — —	30
Premier bataillon de la 74e et grenadiers	400
Deuxième — — —	425
Total.....	1.564

Brigade de gauche.

Deuxième bataillon de la 8e demi-brigade légère.....		240
Premier	— 24e de ligne.....	550
Deuxième	— 24e —	450
		1.240
	TOTAL GÉNÉRAL.....	2.804

Emplacement de la brigade de droite.

Les deux bataillons de la 92e formant 529 combattants sont appuyés à leur droite par Scoffera et ils s'étendent sur leur gauche jusqu'à Molino, où ils communiquent avec les postes de droite de la 74e demi-brigade.

Trois cents hommes se gardent militairement dans Sori, et 180 occupent, en avant de ce petit village, un petit ouvrage retranché qui d'un côté appuyé à la mer et de l'autre se prolonge sur la gauche jusqu'à San-Alberto dont je parlerai dans peu.

Ces 180 hommes fournissent pour se garder six petits postes en avant de leur front.

De plus, deux autres postes de 25 hommes chacun et commandés par des officiers sont placés à droite et à gauche ; celui de droite observe la marine, celui de gauche, subdivisé en deux, regarde le débouché, qui, par un ravin, conduit à la vallée de Fontana-Bona.

Le premier bataillon de la 8e légère forme tous les avant-postes de cette partie droite de la ligne ; les 210 hommes qui le composent sont placés militairement derrière Recco et fournissent le plus avant qu'il est possible, à droite et à gauche six petits postes de 8 à 10 hommes chacun, savoir :

Le premier est établi à Recco ;

Le second sur le chemin de Camogli ;

Le troisième sur la route de Rapallo et les quatrième, cinquième et sixième sont placés à l'entrée des petites vallées et chemins qui conduisent à Roua Oussio occupés par l'ennemi.

La 74e demi-brigade au nombre de 825 hommes occupe les positions depuis Molino et Seteno jusqu'à Panesi inclusivement.

En avant de Molino et de Caneppa, il existe une petite chaîne de montagne sur laquelle est placé un détachement de 110 hommes appelé le camp de San-Oberto. Ce détachement fournit à droite et à gauche six petits postes, dont deux sont entièrement à la gauche, et les quatre autres revenant vers la droite sont à Lui, Brianco, Martino, Chapelle San-Oberto et Ripanin, donnant dans la gorge San Bartelémi qui conduit à l'ennemi.

La seconde position occupée par la 74e est le camp retranché de

Monte Cornua, fort de 500 hommes. Ce camp fournit cinq petits postes différents sur son front et ses côtés et garde principalement deux grands débouchés dont l'un va à Fontana-Bona et l'autre à Lestana qu'occupe l'ennemi.

Le débouché de Fontana-Bona est couvert d'un petit ouvrage qui est d'une très grande utilité, et les Autrichiens dans toutes leurs attaques se sont constamment attachés à le détruire.

La troisième position de la 74e est à Panesi. Ce cantonnement contient 115 hommes qui donnent à Crocette, sur leur gauche, un piquet de 60 soldats commandés par deux officiers, et sur le front et à la droite cinq autres postes de 8 à 10 hommes, pour garder les passages et les défilés.

Emplacement de la brigade de gauche.

Le deuxième bataillon de la 8e légère, composé de 240 hommes, communique par la droite à la 74e demi-brigade placé militairement à Monte-Bargaglio; il fournit six petits postes, savoir :

Le premier sur sa gauche de 9 hommes et un sergent;

Le deuxième en avant de 6 hommes et un caporal;

Le troisième de 4 hommes et un caporal;

Les autres sont à l'Hospital, de 8 hommes et un sergent;

En avant de l'Hospital, de 6 hommes et un caporal;

Le dernier, à San-Alberto, est de 20 hommes commandés par un officier.

Le premier bataillon de la 24e de ligne, posté à Scoffera et fort de 550 hommes, communique vers la droite à Monte-Bargaglio par un détachement de 62 hommes commandés par un officier.

Cinq autres postes sont placés en suivant, savoir :

Le premier de 14 hommes et un sergent tout à fait à l'avancée de la droite ;

Le deuxième, de 6 hommes et un sergent, à Boesi ;

Le troisième, de 8 hommes et un sergent, à Ponte da Boca;

Le quatrième, de 4 hommes et un caporal, sur le chemin de Torriglia ;

Le cinquième est un détachement de 80 hommes commandés par un officier, à Maranego.

Enfin le deuxième bataillon de la 24e, composé de 450 hommes, ferme la ligne.

Ce bataillon, placé à Torriglia, fournit neuf postes, savoir :

Le premier, commençant vers la droite, de 8 hommes et un sergent;

Le deuxième en suivant, de 14 hommes commandés par un officier, à l'auberge;

Le troisième, de 4 hommes et un caporal, à Bufetora;

Le quatrième, de 10 hommes et un sergent, à Monte Pertuso;

ixième, de 10 hommes et un caporal, à Mandona delle sur le chemin de Monte Bruno;
eptième, de 12 hommes et un officier, au château, à un nille à gauche de Torriglia;
uitième, de 10 hommes et un sergent, à trois milles de lia, sur le chemin qui communique par la gauche de la à Bibastri et Propata;
ieuvième, le plus avancé, de 8 hommes et un caporal, à ı, deux milles du château.
e termine la ligne d'opérations de la première division.
gauche est séparée de la droite de la 2e division par l'espace t milles formant des chemins impraticables. On commutoutefois à Voltaggio par de fréquentes patrouilles, aucun nilitaire ne peut être établi dans cet espace.

E

LETTRES DE L'AMIRAL KEITH (1).

Audacious, Vado Baie, 9 avril 1800.

ısieur, par ma précédente correspondance, Leurs Seigneuries :is connaissance des opérations déterminées entre le général hien en chef, Mélas, et moi-même. Son Excellence m'a fait eur de m'envoyer le colonel De Best, chef de son état-, pour m'accompagner, et a donné des ordres au lieutenant-ıl Baron d'Ott, pour accomplir toutes les réquisitions que rrais lui faire par l'intermédiaire du colonel.
taque projetée sur l'île de Capria fut mise de côté après le ureux accident arrivé à la *Reine Charlotte*, au moment où le el De Best allait à bord pour examiner les places qui con-nt le mieux pour débarquer les troupes. Mais le 2 courant, ıs une lettre du général en chef m'informant que les routes ttaient aux armées d'avancer, et qu'il avait l'intention que éral d'Ott attaquât le côté du levant le 6 courant à Torre-qu'en même temps le général Gottesheim garde les côtes et e possession des hauteurs près de Gênes, que le 7 courant Excellence avait l'intention d'attaquer Montenotte, Saint-es et la Bochetta, demandant que je fasse contenance aux ies par mer et que je sois prêt à donner des provisions de sortes au moment où l'armée approcherait de la côte.

(1) Lettres copiées à l'Amirauté, à Londres. — Lettres 401-93 à 1797, adressées à l'Amirauté, à lord Keith, à Abercrombie.

Le 2 courant, j'amenai une grande quantité de farine, de conserves, provisions de toutes sortes et j'embarquai quelques troupes d'infanterie et d'artillerie sur les bateaux du roi ainsi que *le Triton* fournisseur, et je fis voile des routes de Livourne le soir du même jour avec l'*Audacious*, le *Cormorant* (qui était venu me rejoindre) et le *Cameleon* Le 5 courant, étant au loin du port de Gênes, j'attaquai la batterie de Quinto. et le 6, je tirai sur le côté est de la cité pour attirer l'attention de l'ennemi sur la ville, ayant aperçu les impérialistes s'avançant sur la droite de colline en colline.

Pendant cette journée, *le Minotaure* se joignit à moi avec *la Mutine* et *Strombolo* napolitain corvette, ainsi que *la Salamine* et l'impérial *Kebec*, commandé par le major l'Espine, ayant sous sa protection un convoi de petits vaisseaux de Livourne chargés de provisions pour l'armée. Cette apparence fut pour l'ennemi posté sur les collines une raison d'inquiétudes considérables; les postes différents étaient gardés pendant toute la journée, ainsi que dans la cité où tout semblait être sous les armes.

Le 7 courant, vers 10 heures du matin, j'avais raison de croire que les Autrichiens étaient accablés par le nombre et obligés de céder sur les hauteurs de Fascio, et vers midi j'aperçus un grand feu sur Savona et j'entendis la rumeur du canon, ce qui m'engagea à me porter de ce côté. Mais comme la mer était très calme, je fis peu de progrès avant 10 heures du soir, quand un petit bateau avec un officier autrichien de la côte m'apporta l'agréable nouvelle que le général Mélas avait réussi dans toutes ses attaques et qu'il était arrivé à Savona sans perte; en même temps, il demandait l'assistance de l'escadre sous mon commandement.

Je ne perdis pas un moment à me rendre à son appel, ayant laissé avant, le capitaine Louis avec *le Minotaure* au loin de Gênes, et envoyé le capitaine Ricketts de *El Corso*, qui m'avait rejoint, à Porto Fino, pour protéger les entrepôts du général d'Ott, et, le 8 au matin, l'escadre entrait dans Vado Baie. Peu après, *le Minotaure* serviteur arriva avec la nouvelle que le général Gottesheim avait été obligé de se retirer des hauteurs au-dessus de Nervi, et que le baron d'Aspre était fait prisonnier, mais sans grandes pertes; que le général d'Ott avait réussi à prendre Torreglia, poste très important menant à la cité de Gênes. Inclus un rapport qui m'a été fait à ce sujet. Il est alors raisonnable de croire que le général Massena puisse être obligé de risquer une bataille dans des conditions désavantageuses ou de tenter de défendre Gênes contre une armée puissante, par terre, et contre un très respectable escadron, par mer.

(Embossé : *Audacious*, Vado Baie, 9 avril 1800, lord Keith, Rd 10 mai, par Klyne le messager. Une copie incluse.)

Son Excellence le vice-amiral lord Keith m'ayant chargé de me porter sur un bâtiment anglais à Nervi, où les avant-postes de l'armée impériale se trouvèrent le 6 de ce mois le soir, j'ai parfaitement exécuté ses ordres, mais avant de jeter l'ancre dans cet endroit, l'arrière-garde française, qui était en marche pour poursuivre nos troupes à Sorri, nous a reçus avec une vive fusillade. L'officier anglais commandant le bâtiment armé répondit à l'ennemi avec dix coups de canon en se portant du côté de Recco, où on espérait rencontrer nos troupes. Vraiment, j'étais assez heureux de trouver le major Kurty des chasseurs d'Aspre, qui m'a communiqué les nouvelles suivantes :

A 10 heures avant midi, 7 avril, l'ennemi, sous les ordres du général d'Arnaut et Miolis, qui était en possession de la plus haute crête de la montagne Fascio, attaquait le général Gottesheim avec 4,000 hommes.

Le combat fut opiniâtre, mais enfin inférieures trop en nombre, les troupes autrichiennes ont dû abandonner la position. A Recco, où j'arrivai à 11 heures avant minuit, le 7, je trouvai cinq compagnies croates avec le major Mamula et deux compagnies de chasseurs d'Aspre sous les ordres du major Kurty. Le dernier a été obligé d'abandonner Nervi et Sorri pour n'être point coupé par l'ennemi qui occupait les montagnes de Fascio et Cornua. Le même major m'assurait que le général Ott, après un long et meurtrier combat, s'est rendu maître de l'importante position de Torreglia, le 6 de ce mois.

Selon les avis particuliers, le colonel d'Aspre est prisonnier de guerre dans l'affaire d'hier.

La colonne sur le bord de la mer a eu 13 hommes blessés et un tué. La perte autrichienne sur les montagnes était inconnue au major, n'ayant pas reçu le rapport officiel à minuit, quand j'étais chez lui.

(*Signé :* HETRY, capitaine du régiment d'Alorntye, 8 avril 1800.)

10 avril 1800.

Monsieur, depuis que j'ai eu l'honneur de vous écrire, un général français avec d'autres officiers et ses hommes furent faits prisonniers, et le général Suchet prit position, avec sa droite, à La Piétra, et avec sa gauche, vers San Spirito. Massena fit avancer un corps à l'est aussi loin que Cella et força le haut chemin. Le général Mélas m'en informa ainsi que de l'intention de l'ennemi de jeter deux mille hommes par mer, dans Savona, dans la nuit. Une brise légère du sud-est et une grosse mer empêchèrent les bateaux de bouger et le courant les emporta sur l'avancée, vers le cap Dell Melle; mais pour empêcher cette manœuvre et pour accélérer la marche du général, j'envoyai le tender *Victoire* et les

autres bateaux armés pour remorquer le cutter *Entreprenante* à Varragio et pour inquiéter autant que possible l'ennemi à l'arrière-garde.

Le *Mutine* reçut l'ordre de se tenir au loin de Finale et de communiquer avec le lieutenant-général Elsnitz.

Je fus assez heureux pour réparer quelques canons qui avaient été encloués par les Français avant d'avoir abandonné les batteries ici ; ceux-ci, avec les frégates napolitaines *Fortuna* et le *Kébec* autrichien, feront de la baie un ancrage sûr pour les transports.

J'ai fait embarquer les canons et les canonniers autrichiens sur l'escadre avec l'intention de les débarquer à Voltri où la route commence à être praticable pour les voitures, et j'ai l'espoir que le temps permettra de débarquer également des provisions.

Le général en chef me fit l'honneur de me rendre visite à bord comme marque de son approbation de ce que l'on avait déjà fait, et j'espère que l'escadre sera encore en état de rendre d'importants services à la cause générale. Le général Mélas paraît plein de zèle et parfaitement disposé à agir d'accord avec les forces du Roi ; naturellement, je suis d'avis qu'on obtiendra beaucoup.

11 courant. — L'ennemi fut délogé la nuit dernière entre Cella et Albissola avec de grosses pertes. Les Autrichiens ont perdu 250 hommes tués et blessés. Le général m'informe que le cutter l'*Entreprenante*, avec les canots et bateaux armés, ont produit le plus heureux effet pendant l'attaque et la retraite. Massena fut près d'être pris. La Bochetta fut enlevée par la valeur supérieure des troupes autrichiennes; mais à l'ouest, les troupes, sous les ordres du lieutenant-général Elsnitz furent obligées d'abandonner Finale. Cependant cet officier conserva ses positions de San Sachino, ce qui rend Finale sans importance.

12 courant. — La nuit dernière, après un combat acharné, les Autrichiens emportèrent les positions de Varragio. Les petits vaisseaux ont beaucoup servi dans cette affaire. Les Français se sont tous retirés près de Saint Pierre d'Arena, les Autrichiens à Voltri.

13 courant. — J'ai une lettre du général Mélas m'informant que son centre et sa gauche ont été battus près San Sachino, que, pour fournir des troupes fraîches, il a été obligé de marcher vers Montenotte qui est au-dessus de Savona et me demandant d'embarquer certain matériel, etc. La nuit dernière, j'ai envoyé un bateau à Nervi pour renseigner le général d'Ott sur la situation du commandant en chef. Les Français avancent vers Voltri. Les canonnières continuent à tirer sur eux tant que la route suit le bord de la mer.

Minotaure, baie de Vado, 15 avril 1800.

Monsieur, veuillez, je vous prie, dire à Leurs Seigneuries que, depuis ma dernière lettre, les généraux Elsnitz et Saint-Julien ont battu l'ennemi le 13 et le 14 et repris les positions de Finale et de Monte Regina. Le général Mélas a concentré ses forces sur les collines au-dessus de Savona et s'est emparé des positions dernièrement occupées par les Français. Ses troupes se sont mises en marche aujourd'hui pour attaquer l'ennemi qui paraît se replier d'Albissola à Varragio. Les généraux d'Ott et Hohenzollern ont remporté de grands avantages à Torreglia et Campo Masoin. Le général Gottesheim était hier à deux milles seulement de Gênes du côté est.

Je suis revenu ici afin d'embarquer les blessés pour Livourne, enlever le matériel en cas de revers de fortune et également pour débarquer les munitions pour les troupes. Ceci fait, je m'efforcerai de me maintenir à la droite de l'armée où nos petits vaisseaux continuent avec beaucoup de succès à ennuyer l'ennemi.

L'information incluse fera voir le misérable état de choses du sud de la France, ainsi que la discorde qui y domine.

Minotaure, 14 avril 1800.

Renseignements provenant de correspondances françaises interceptées, reçues aujourd'hui de Son Excellence le général Mélas.

D'après une lettre de Marseille adressée au général en chef Massena, il apparaît qu'il y a de forts désaccords dans les différents services de cette place ; le blé y devient rare; les Anglais bloquent le port ; les Génois refusent de recevoir les chargements et l'embargo est mis sur les navires de commerce. L'auteur se plaint du général Saint-Hilaire ; on refuse à Toulon de donner des navires pour protéger les convois ; il demande au général Massena d'employer son influence pour remédier à ces maux. Le commandant d'Antibes a été à Grasse pour passer en revue la 87e demi-brigade; il n'a trouvé que 42 hommes capables d'être mis en marche. Il avait été obligé d'arrêter trois cent cinquante charges de blé destiné à Gênes, afin d'approvisionner les troupes de Grasse qui sont dans le plus grand dénuement, à ce point qu'il demande un navire de guerre pour croiser et intercepter le blé qui va sur Gênes, afin qu'ils puissent ne pas être réduits par la faim ; deux mille cinq cents paires de chaussures constituent tout ce que le crédit public peut fournir à Marseille ; il ne faut pas qu'on s'attende à d'autres fournitures à Gênes. Dix navires ont été pris par les Anglais qui ont démonté les pièces d'une batterie.

queterie à Saint-Pierre d'Arena qui a continué pendant deux heures. Envoyé un bateau s'informer, et donné le signal pour que les chaloupes armées interviennent. Les Français ont été repoussés avec perte.

28 courant. — Une lettre de Mélas disant qu'il a marché vers l'ouest attaquer les positions de Suchet à Settepane au-dessus de Finale et demandant des navires pour flanquer sa marche.

29 courant. — Général d'Ott me communique son intention de faire une attaque générale sur toutes les côtes de Gênes, il demande coopération et établissement de plans.

30 courant. — A 3 heures du matin l'attaque de la part du général d'Ott a commencé par un signal de Saint-Pierre d'Arena. Sur Quarto, San-Martino et San-Christino par le général Gottesheim qui a pressé l'ennemi jusque sous les murs près de la côte, protégé par les feux du *Phénix*, du *Mondovi*, de *l'Entreprenante*, de la *Victoire*, tender, par les canots et embarcations de l'escadre... L'affaire a continué jusqu'à la nuit, moment auquel les Autrichiens se retirèrent, étant incapables de déloger l'ennemi du petit fort San-Martino situé sur une colline à deux milles de la mer. Le général d'Ott fut très heureux en s'emparant de Due Fratelli par escalade et en bloquant Diamanti.

Du côté de San-Martino, les Français n'osèrent pas suivre les Autrichiens à cause des feux bien dirigés de l'escadre. Il a plu toute la journée. Les projectiles de la ville tombèrent au milieu des navires. Les Français cependant le même soir attaquèrent et reprirent possession de toutes leurs positions antérieures. On dit qu'ils ont perdu beaucoup d'hommes, perte qui irait jusque quinze cents ..

1er mai. — Repos toute la journée, si ce n'est de temps en temps des coups de feu sur les navires.

2 courant. — L'ennemi a fait une sortie désespérée sur le centre du général d'Ott à Sestri. Il s'est avancé en colonnes jusque sur la gueule des canons, à plusieurs reprises, pendant une heure; il ne s'est retiré que lorsqu'il eût perdu douze cents hommes dont vingt officiers, et 280 prisonniers.

LETTRE N° 132.

Minotaure, en vue de Gênes, 9 mai 1800.

Monsieur. — Comme suite à ma narration des événements quotidiens, il vous sera agréable d'informer Leurs Seigneuries que le

3 courant. — Sur la demande du général Mélas j'ai reçu du ·néral Massena 123 prisonniers autrichiens que j'ai dirigés sur s hôpitaux de Chiavari. Aujourd'hui il ne s'est rien passé de marquable; le temps étant modéré le *Minotaure* s'est ancré afin repêcher le câble et l'ancre laissés en arrière le 25 écoulé, ce ıi fut fait.

4 courant. — J'ai reçu une lettre du général m'informant que les ·ançais se sont retirés sur San-Spirito, et qu'ils ont éprouvé s pertes considérables le 2 à Loano. Il dit qu'il doit beaucoup aux ux du *Phaeton*, etc., et à la bonne direction du capitaine Morris. ır le désir du général Mélas un parlementaire fut envoyé à nes avec 35 non combattants pris à Finale qui furent retournés ır Massena qui ne pouvait pas recevoir « des bouches inutiles » ıns la ville et ce dans les conditions dans lesquelles il se trouvait i-même.

5 courant. — Le temps étant mauvais, ancré. Envoyé le *Pigmy* Livourne pour des canons, etc...

6 courant. — Étant toujours à l'ancre, débarqué 800 hommes menés de Livourne par *la Princesse Charlotte* et quelques petites ıbarcations) pour les positions Est de la ville du général ıttesheim.

7 courant. — Deux bateaux à mortiers et deux canonnières sont rivés de Naples. J'ai appris par le général Mélas que les Français t brûlé leurs magasins à Alassio et se sont retirés sur Port- ıurice ; et que le capitaine Morris a capturé 20 vaisseaux chargés blé, un dépôt d'armes et inquiété les derrières de l'ennemi en traite pendant plusieurs milles. Deux officiers de l'état major Massena ont été pris près d'Albenga alors qu'ils essayaient de chapper de Gênes : on suppose qu'ils sont chargés d'une mis- ın spéciale.

8 courant. — L'ennemi était à Vintimille. La ville fut bom- rdée par mer par les bateaux à mortiers, les canonnières, les nots, etc., une batterie de deux canons à Saint-Pierre d'Arena : démontée. Dans l'après-midi, par un bateau de pêche je reçus e lettre d'un correspondant de la ville disant qu'il faut qu'ils ient bientôt fixés sur leur sort, car quoique le général soit résolu ıe défendre, le manque de vivres les amènerait en peu de jours ın dénuement. Il n'a rien dit de plus sur la politique si ce n'est ils sont dans « l'eau bouillante » et ce qui causait la plus ande inquiétude étaient les progrès rapides d'une maladie épi- mique qui augmentait journellement.

9 courant. — Les canonnières et les bateaux à mortiers, comme nuit dernière, ont bombardé la ville en commençant de

bonne heure jusqu'après le coucher du soleil à portée de pistolet, heureusement sans éprouver de perte, quoique la mousqueterie de la côte passât au-dessus d'eux. La ville fit usage du canon, ceci probablement parce que les coups ne portaient pas ou à cause de la rareté des munitions.

LETTRE N° 133.

Minotaure, en vue de Gênes, 9 mai 1800.

Monsieur, en addition à ma lettre de ce jour j'inclus l'extrait d'une lettre qui vient de me parvenir à l'instant et qui a été intentionnellement jetée sur mon chemin... Elle vient du consul d'Amérique à Gênes. Des rapports concordants me portent à croire que l'on peut y avoir confiance. Je l'ai immédiatement communiquée au général d'Ott qui commande le blocus; quelles que soient les mesures auxquelles il se résoudra je continuerai à bombarder avec les canonnières et les bateaux mortiers afin d'essayer d'épuiser la petite provision de poudre qui paraît rester.

EXTRAIT *d'une lettre sans signature reçue de Gênes le 9 mai 1900.*

Je n'ai rien de nouveau à vous dire sur notre situation qui devient tous les jours plus lamentable; pourtant, par le manque des vivres qui fait que chacun désire le changement depuis si longtemps attendu, mais le pouvoir est aux mains des Français qui sont obligés de se défendre pour n'être pas accusés de lâcheté. Ils ont de quoi vivre encore pour 15 jours et peut-être davantage, ce qui paraîtrait bien long aux pauvres Génois qui, manquant de tout, à moins que les assiégeants n'attaquent rigoureusement pour faire consumer le peu de munitions de guerre qui reste, ce qui alors mettrait fin à nos maux.

La ville en attendant est aussi tranquille que possible, ce qui m'inquiète le plus c'est l'accroissement des maladies épidémiques qui fait grand ravage depuis que les chaleurs se font sentir.

Dieu veuille que notre sort soit décidé avant que nos ressources soient absolument épuisées. J'ai fait quelques tentatives déjà pour y contribuer, mais en vain. Je n'y renoncerai pourtant pas si j'entrevois quelque voie qui peut y amener par la conciliation, afin d'éviter la ruine totale de cette malheureuse ville.

LETTRE N° 137.

Minotaure, en vue de Gênes, 10 mai 1800.

Monsieur, inclus, j'ai l'honneur de vous envoyer copie d'une lettre que j'ai reçue à une heure tardive, la nuit dernière, de son

Excellence le général Mélas, qui apportera à Leurs Seigneuries les nouvelles les plus satisfaisantes sur les progrès des armées autrichiennes et sur le retrait de l'armée ennemie du territoire Génois.

COPIE. — Milord, nous avons été hier très heureux. Milord, l'aile droite de l'armée, commandée par le général Elsnitz, qui était sur le Montecarro, attaqua l'ennemi à Muchio delle Pietre, et il avançait si bien qu'à 9 heures du matin la victoire était pour lui. Le général divisionnaire Cravey avec nombre d'officiers et quinze cents entre bas-officiers et soldats, ont été faits prisonniers. La droite de l'ennemi informée de la déroute de sa gauche ne tarda pas à se retirer de Capa de Berta. Nous l'avons poursuivie jusqu'au delà de Port-Maurice. Quinze pièces de canon des différents calibres ont été prises sur lui le long de la côte. Notre perte n'a pas été considérable, mais je regrette celle du général-major Brentano mortellement blessé, du major Casati, qui a été tué. Le corps du général Elsnitz est maintenant à Saint-Bartholomeo, et le général Gorrup marche avec son corps volant à Collo Ardento, et son avant-garde est déjà à Breglio derrière la Côte de Tende. J'attends les rapports des patrouilles, qui sont à la poursuite de l'ennemi, pour donner mes dispositions ultérieures. Je prie en attendant, Votre Excellence, d'agréer le profond respect, avec lequel j'ai l'honneur d'être, Milord, le très obéissant serviteur. — MÉLAS.

A Votre Excellence, du quartier général d'Oneille, le 8 mai 1800.

LETTRE N° 148.

Minotaure, en vue de Gênes, 30 mai 1800.

Monsieur, vous aurez le plaisir d'apprendre à Leurs Seigneuries que le

11 courant. — L'ennemi est sorti avec toutes ses forces contre le général Gottesheim et l'a délogé de sa position de Monte-Fascio avec des pertes considérables. Mauvais temps, pluie et forte houle pendant tout ce jour et le jour suivant.

12 courant. — Vent du sud, forte houle. Reçu des lettres du général Gottesheim m'informant qu'il a été obligé de se retirer à Recco et qu'il a besoin de renfort.

13 courant. — Les Français ont marché contre Hohenzollern avec toutes leurs forces. Fait les signaux. A midi l'attaque commença. La pluie, le tonnerre, etc., nous empêchent de voir le résultat.

14 courant. — Informé par le général d'Ott, que l'ennemi a été

repoussé avec de grosses pertes dans l'affaire d'hier et que le général Soult, qui commande en second auprès de Massena a été fait prisonnier. Vent du sud, forte houle. On m'a parlé que Berthier s'avance vers le Piémont et que le général Mélas marche dans cette direction. Le consul d'Amérique est venu à bord, il m'a dit que le peuple vocifère et que, outre Soult, le général Ospital a été tué et Gauthier blessé ainsi que 53 officiers. Les Français sont supposés avoir perdu 2,000 hommes.

15 courant. — Vent du sud, forte houle, temps sombre, on ne voit pas la flottille. Des troupes sont arrivées de Livourne. Les ai envoyées à la position Gottesheim. Savona s'est rendu au coucher du soleil. Ancré au large du phare.

16 courant. — Calme. La flottille est revenue. Bombardé la ville derrière le vieux môle. Vent du sud. Temps épais et forte houle.

17 courant. — Vent du sud et forte mer. *L'Inflexible* et le *Romulus* nous rejoignent venant de Minorque. Appris qu'un homme important était arrivé au quartier Hohenzollern, la reliure empêche de lire clairement le mot ; on a donné un récit douloureux de l'état des habitants. Obligé de jeter l'ancre à cause d'une forte houle et l'aspect menaçant du temps, et incapable d'approcher la terre jusqu'au

19 courant. — Où j'ai pu ancrer vers l'est de la ville et je fus rejoint par un navire de Sa Majesté *le Haarlem*, les autres navires de l'escadre étant assemblés auprès de moi.

A minuit les renseignements dont j'inclus une copie me furent envoyés par le général d'Ott et des rapports concordants paraissent justifier le détail.

20 courant. — Aujourd'hui il a fait presque calme ; le *Stately*, *Expédition*, *Charon*, *Vestal*, *Pallas* et *Dido* viennent nous rejoindre de Livourne : à ce moment un officier piémontais vient me rejoindre de la part du général Mélas, dont l'armée est dans les environs de Nice, et en telle force qu'elle justifie tous les espoirs de succès de l'entreprise dont il se charge contre l'ennemi.

J'envoie ceci à Livourne par le capitaine Down-man du *Santa-Dorothea* qui est sur le point de partir pour Palerme et d'emmener Sir John Acton et sa suite en Angleterre.

LETTRE N° 159.

***Minotaure*, en vue de Gênes, 2 juin 1800.**

Monsieur, j'ai l'honneur d'accuser réception des ordres de Leurs Seigneuries et de votre lettre du 9 écoulé, y compris plusieurs papiers apportés par le messager Cox.

rez content d'apprendre à Leurs Seigneuries que je pro-
la première occasion que les circonstances permettront
rendre à Minorque et communiquer avec Sir Ralph
bie qui, raisonnablement, ne saurait y être attendu
ur ces entrefaites, j'ai écrit à Son Excellence lui don-
hâte un aperçu de l'état des affaires dans le pays, et les
ur lesquelles je ne veux pas quitter en ce moment un
ı ma coopération est actuellement nécessaire, et où, je
l n'aura pas d'inconvénient de se rendre s'il arrivait
je sois dégagé. J'inclus copie de mes lettres adressées

eigneuries peuvent être assurées que je serai parfaite-
osé à coopérer avec le général dans toutes les mesures
à l'effet de réaliser les instructions dont il est chargé, et
ıelles Leurs Seigneuries ont bien voulu me demander de
ne part active.
oyé des instructions à Minorque ordonnant au capitaine
retourner en Angleterre avec le *Sea horse* en conformité
s de Leurs Seigneuries, sauf dans le cas où Sir Ralph
bie voudrait me rejoindre sur ce navire, dans lequel le
Foote doit venir avant d'exécuter la première partie des
squels, je l'espère, auront l'approbation de Leurs Sei-

Minotaure, en vue de Gênes, 1er juin 1800.

ıie)

ır, je viens à l'instant de recevoir, par le messager Cox,
de Votre Excellence datée du 9 écoulé de Londres, — il
aussi des dépêches publiques contenant des instructions
, et copies de celles envoyées par le secrétaire d'État
e gouverne. Les ministres de Sa Majesté semblent pressés
mmunications entre nous se fassent le plus vite possible,
vois également moi-même la nécessité. Vous ne pouvez
.ter de mon désir de me rencontrer avec vous dans le
rt délai, mais, dans la situation critique présente à
me semble impossible de quitter le blocus, et il faut que
le vous donner une faible idée de l'état général des
ans ce pays pour votre information.
arrivé au large de cet endroit le 5 avril, et j'ai rencontré
hiens avec une puissante armée qui, après plusieurs durs
ents ont réussi complètement à repousser Massena dans
ec 7,000 hommes, et le général Suchet dans le Var où
s à présent qu'il s'y trouve avec environ autant d'hom-
ieutenant-général d'Ott a entrepris le blocus de Gênes
il y a à peu près six semaines, alors qu'on avait l'idée
ville ne pourrait résister plus de quinze à vingt jours

par manque de vivres; mais c'est le contraire qui se produisit, car elle résiste encore.

Le 30 avril une attaque générale fut faite par les Autrichiens qui, du fait de quelque accident imprévu, se transforma en insuccès et nous occasionna une perte de 3,000 hommes. Depuis cela rien a été tenté par terre.

De l'autre côté l'actif mais brutal compagnon de Massena fit plusieurs sorties vigoureuses, dans lesquelles néanmoins il fut généralement battu, et avec des pertes considérables, ayant eu 5 généraux tués et blessés L'état des provisions est certainement très réduit. Je crois fortement que les habitants n'ont pas de pain, les troupes très peu et de mauvaise qualité; mais le général est décidé à continuer la défense par l'espoir de recevoir incessamment l'aide d'une armée agissant sous Berthier qu'il suppose ou prétend supposer être à un jour de marche de Gênes.

Le lieutenant-général Elsnitz avec 16 ou 17,000 hommes est sur le Var où il n'a pu déloger l'ennemi de la Tête du Pont, ni prendre possession du château de Monte-Alban au-dessus de Nice. Il est le maître du col de Tende qui met son arrière totalement en sûreté.

Le général Mélas a quitté Nice le 19 écoulé et a marché vers Turin avec 8 ou 9,000 hommes choisis. Dans le Piémont les Autrichiens ont un beau corps de cavalerie s'élevant à 12,000 en nombre, et je comprends que le général Mélas ait recueilli autant qu'il a pu d'infanterie dans cette région pour résister contre une armée commandée par Bonaparte ou Berthier, se proposant d'envahir le Piémont par une des trois passes : 1° Par la vallée de Susa où on s'est déjà battu et où les Français ont été repoussés; 2° Par la vallée d'Aoste où ils sont à Ivréa et où ils ont rencontré de sérieux obstacles; 3° Par Genève et Constance où leur force est supposée être la plus considérable, et on dit leur intention de passer du Simplon dans le Milanais. Néanmois je n'ai aucune information quant à leur force ou véritable intention.

Votre Excellence remarquera que dans le cas où les Français feraient une forte démonstration sur un de ces points, le général d'Ott serait obligé de se détacher plus largement ou de se retirer avec toutes ses forces pour couvrir Bochetta; de cette manière Gênes pourrait être laissée libre du côté de la terre.

Les nouvelles du Rhin du 5 et du 6 étaient de couleur sombre. La gauche du général Kray a été surprise et battue, et toute l'armée obligée de se retirer dans Ulm, en abandonnant de grands magasins qui étaient essentiels pour les Français. Depuis ce temps, j'ai reçu une information, mais pas officielle, que le général Kray a mis en déroute l'ennemi le 16, et qu'il avance de nouveau vers le Rhin. Cette nouvelle a été confirmée par le messager de Sa Majesté qui l'a entendue à Augsburg, le 23.

Vous avez dû entendre parler d'un officier français, nommé Willot que j'ai vu, et qui semble attendre beaucoup d'une insurrection de certains mécontents en France. Cette affaire est mentionnée dans nos instructions ci-jointes; mais malgré qu'il semble modeste et plausible pour un Français, je me trouve vraiment trop mal informé pour courir le risque de vous égarer en donnant une opinion décidée.

Je vous ai mis maintenant autant que possible au courant des affaires de ce quartier, et je vous prie de me pardonner d'avoir si mal détaillé les questions militaires; je vous demande la permission d'émettre mon opinion relativement aux moyens par lesquels les forces confiées à votre commandement pourraient être employées avec succès.

En premier, je pense que 2,500 hommes au moins sont absolument nécessaires pour Malte, et qu'ils doivent être envoyés immédiatement. Mais si cette place a reçu des renforts en hommes ou provisions, je suis d'avis que 15,000 hommes ne la prendraient pas en six mois.

En second lieu, je suis d'avis que si Gênes n'est pas tombée lorsque Votre Excellence arrivera, le plus important service que l'on pourrait faire serait de débarquer tous les hommes dont on peut disposer aux îles de Minorque et de Malte dans la campagne de Nice, ceci permettra aux Autrichiens de former un détachement considérable pour la sûreté du Piémont, et j'ai des raisons de croire que nos troupes seront reçues par les indigènes aussi bien que celles de l'Empereur. En recommandant cette opération, je n'oublie pas que les troupes sont embarquées aussi facilement à Nice, Villefranche ou Monaco afin d'effectuer tous autres services qui pourraient être déterminés, tout comme si elles étaient à Minorque.

Aussitôt que le temps me le permettra, je verrai le comte de Saint-Julien qui a été envoyé de Vienne avec de grands pouvoirs comme commissaire auprès de l'armée d'Italie, et après l'avoir consulté, je ne manquerai pas de vous prévenir de tout changement dans la situation et des autres nouvelles importantes que je pourrai me procurer; dès que je pourrai me retirer de devant Gênes, je prendrai la première occasion de vous rencontrer et de prendre part à tout service qu'il plaira à Sa Majesté de nous commander.

(A Son Excellence, le lieutenant-général Sir A. Abercrombie.)

Minotaure, en vue de Gênes, 4 juin 1800.

Monsieur, vous serez content d'apprendre à Leurs Seigneuries que le *28 mai* Massena a fait une sortie, mais qu'il a été défait avec pertes

30 courant. — Les Français ont fait une parade comme s'ils avaient l'intention d'attaquer. Un grand nombre de déserteurs arrivent tous les jours.

31 courant. — Vent du sud, forte houle. Obligé de jeter l'ancre.

1er juin. — Cox le messager est arrivé sur le *Romilies* de Livourne. Appris que le général Elsnitz avait abandonné Nice par ordre du général Mélas.

A 6 heures de l'après-midi, Massena envoya offrir une négociation, que j'ai acceptée. A 11 heures, reçu une lettre du comte de Saint-Julien m'informant que les ordres ont été reçus d'évacuer les environs de Gênes, en conséquence de l'apparition des Français dans le duché de Milan.

2 courant. — Le colonel de Best et le capitaine Beaver ont rencontré le général Andrieu et, ayant rédigé plusieurs articles les ont modifiés, en laissant d'autres pour être réglés par le général d'Ott et moi-même, et se sont ajournés à 5 heures le lendemain matin. Le capitaine Beaver a reçu de nouvelles instructions et s'est présenté le

3 courant. — Les négociations ont alors été reprises et se sont terminées sur un désir du général Massena de se rencontrer avec le lieutenant-général d'Ott et avec moi le lendemain matin entre les postes avancés.

4 courant. — L'entrevue par conséquent a eu lieu, et, comme les autres elle a été long ue et violente, mais a fini par la signature des articles de la Capitulation.

Minotaure, en rade de Gênes, 4 juin 1800.

Monsieur, afin de renseigner plus complétement Leurs Seigneuries j'ai l'honneur de leur soumettre un état des affaires, au moment et antérieurement à la Capitulation de Gênes, qui servira à expliquer les raisons pour lesquelles des conditions aussi favorables ont été acceptées de notre part.

La tenue du siège, depuis le 5 avril, avait donné le temps aux Français de préparer des armées pour envahir le Piémont et le Milanais par cinq voies différentes. L'une par le Simplon, en grandes forces, était commandée, disait-on, par le général Bonaparte en personne, et avait produit sur l'Italie une telle alarme générale que, le 1er juin, des ordres furent donnés par le général Mélas au général d'Ott d'avoir à lever le Siège, au général Fenzel d'évacuer la Toscane, et au général Elsnitz de quitter le comté de Nice pour prendre position près du col du Tende.

Dans cet état de choses, une lettre fut envoyée par le général Massena au général d'Ott et à moi, offrant de traiter; nous fûmes d'opinion d'en tenir compte. Le général Andrieu fut délégué de la part de Massena et j'ordonnai au capitaine Beaver de me représenter. Les copies de cette correspondance n° 1, 2, 3 sont incluses. Cependant, à mon extrême étonnement, à l'arrivée du capitaine Beaver à l'endroit désigné, il trouva que le comte Saint-Julien, commissaire de l'Empereur, avait quitté l'armée pour se diriger sur Turin.

Il fut néanmoins jugé à propos de procéder à une conférence; le colonel de Best fut désigné pour prendre la place du comte Saint-Julien et toute la journée fut dépensée en négociations infructueuses. Au cours de celle-ci l'armée autrichienne se préparait à quitter ce territoire : mais les nouvelles de quelques succès en Piémont induisirent le général d'Ott à envoyer un messager après le comte Saint-Julien demandant son retour; et je priai le général de retarder son départ de 24 heures si possible.

Le 3 fut reprise la conférence ; le comte Saint-Julien de retour y assistait, elle dura jusqu'à une heure du matin avec à peu près aussi peu d'effet qu'avant; mais le général Massena ayant proposé une réunion avec le général d'Ott et moi-même au centre de la Polcevera, à 8 heures du matin, nous y avons acquiescé: et, après de nombreuses heures de conversation, la capitulation avec évacuation fut agréée : copie en a été envoyée pour en informer Leurs Seigneuries.

Un très douloureux événement, au cours de notre discussion, fut l'arrivée de la nouvelle de la défaite éprouvée par le général Elsnitz dans le voisinage de San-Remo, alors que les rapports indiquaient que Bonaparte avait pénétré plus loin que Milan. Des ordres formels avaient été donnés pour évacuer la position d'ici ce soir à 10 heures. Je ne pense pas que l'ennemi fût parfaitement ignorant de cet état de choses; cependant, il semblait l'être, — sans doute ses nécessités du fait du manque de provisions étaient grandes — notre situation était extrêmement critique.

La capitulation n'a été conclue qu'à 7 heures du soir et il se passa encore une heure avant que les troupes autrichiennes prennent possession de la Porta de la Lanterna.

Toutes ces circonstances sont connues du capitaine Beaver, qui a été confidentiellement employé aux négociations, Leurs Seigneuries en tiendront compte quant aux termes qui ont été accordés à l'ennemi et auxquels, je le confesse, je me suis rendu avec un degré de répugnance difficile à exprimer.

Cependant, au-dessus de tout cela, je suis convaincu que la possession de cette place importante, que la recouvrance des troupes autrichiennes qui étaient dans les murs aussi bien que celles qui avaient été faites prisonnières dans toutes les dernières

affaires de cette région, seront considérées comme étant une compensation partielle à la retraite paisible d'une garnison hostile qui, jusqu'à l'arrivée de nos dernières mauvaises nouvelles, semblait devoir subir une destinée bien différente.

Les troupes qu'on pourra distraire de la garnison de la ville seront mises en marche sur Alexandrie où le général Mélas concentre ses forces : elles sont formidables quant au nombre et respectables quant à leur courage.

F

PLAN DE CAMPAGNE (1)

Paris, 19 germinal an VIII.

Le ministre de la guerre au général Masséna, commandant en chef de l'armée d'Italie.

Les consuls de la République me chargent, citoyen général, de vous faire part des projets qu'ils ont formés pour la campagne prochaine.

Les opérations de l'armée du Rhin commandée par le général en chef Moreau, et de l'armée de réserve qui se rassemble à Dijon et qui doit être commandée par le général Berthier, devront se correspondre et s'exécuter avec beaucoup de concert et d'ensemble.

L'armée du Rhin entrera la première en campagne, ce qui aura lieu du 20 au 30 de ce mois ; elle sera partagée en deux corps, l'un d'environ 100.000 hommes sous les ordres du général Moreau, passera le Rhin, entrera en Souabe et s'avancera du côté de la Bavière jusqu'à ce qu'il puisse intercepter par sa position la communication de l'Allemagne avec Milan par la route de Feldkirch, Coire et les bailliages italiens de la Suisse.

L'autre corps de l'armée du Rhin, formant son aile droite, sera d'environ 27.000 hommes sous les ordres immédiats du général Le Courbe. Sa destination est d'occuper d'abord la Suisse pour assurer le flanc droit du corps qui doit entrer en Souabe, faciliter cette invasion et contenir les ennemis hors de la Suisse en les empêchant de pénétrer par Rheineck-Feldkirch, le mont Gothard et le Simplon. Ce premier objet rempli et le général Moreau étant parvenu à douze ou quinze marches de ses passages par le Rhin, le général Le Courbe se réunira à l'armée de réserve aux ordres du général Berthier qui prendra le commandement des forces

(1) R. 35. P. 126.

ûnies, passera le mont Gothard et entrera en Italie; en même emps une autre partie de l'armée de réserve entrera dans le 'alais et pénétrera aussi en Italie, soit par le Simplon, soit par ' Gothard, pendant que le reste de la même armée prendra en uisse la place du corps conduit par le général Le Courbe.

C'est à cette époque précise, citoyen général, où les troupes irigées par le général Berthier entreront en Italie que vous devez ombiner vos mouvements avec lui, afin d'attirer sur vous l'at- ention de l'ennemi, l'obliger à diviser ses forces et opérer votre onction avec les corps qui auront pénétré en Italie. Jusqu'alors ous vous tiendrez sur la défensive, les montagnes qui vous ouvrent rendant forcément inactives la cavalerie et l'artillerie e l'ennemi vous assurent la supériorité de ce système de guerre, 'est à dire la certitude de vous maintenir dans vos positions, ce ui jusqu'alors devra êt e votre véritable et seul objet.

L'offensive de votre part serait fort dangereuse avant cette poque, parce que lors de votre entrée dans les plaines elle remet- rait en action des forces ennemies que la nature des pays de ontagnes occupés par vous tient paralysées. Il serait impossible e vous faire parvenir directement des secours suffisants pour ous donner une supériorité décidée. C'est par la Suisse que ces ecours vous arriveront en prenant les derrières de l'ennemi; otre jonction faite, cette supériorité sera acquise; alors l'offen- ive sera reprise, les places du Piémont et du Milanais seront nlevées ou bloquées, et l'armée française sortira par son propre ourage de l'affreuse pénurie dont nous gémissons et à laquelle ous ne pouvons efficacement remédier.

Les colonnes qui pénètreront en Italie soit par le Gothard et le implon, soit par un seul de ces deux points, si des circonstances articulières les déterminent à se réunir, seront probablement 'environ 65,000 hommes, résultant de la colonne du général Le ourbe de 27,000 hommes et de celle du général Berthier de 0,000 hommes de l'armée de réserve, sur quoi il se trouvera à eu près 10.000 hommes de cavalerie et 2.000 d'artillerie.

Pour déboucher en Italie vous rassemblerez toutes les forces ue vous avez de disponibles sur les derrières jusqu'au Var; vous irerez de celles qui sont répandues depuis le Var jusqu'au mont- enis tout ce que vous jugerez convenable et prudent pour vous enforcer et tout ce qui restera du mont-Cenis jusqu'au Valais ourra former un corps particulier qui sera mis à la disposition u général Berthier pour faciliter son mouvement.

Si vous jugez pouvoir nourrir, pendant le court intervalle qui este, la cavalerie qui est sur les bords du Rhône, vous la ferez enir pour déboucher plus en force avec ce que vous avez. Dans le as contraire, vous m'en donnerez avis pour que je la fasse réunir Lyon et déboucher par la frontière voisine de ce fleuve.

Lorsque vos opérations seront avancées à ce point, je vous transmettrai les instructions qui me seront données par les consuls pour l'achèvement de la campagne.

Vous connaissez trop bien, citoyen général, l'importance du secret en pareilles circonstances pour qu'il soit nécessaire de vous le recommander. Vous emploierez toutes les démonstrations et apparences de mouvement que vous jugerez convenables pour tromper l'ennemi sur le véritable but de la campagne et lui persuader que c'est par vous-même qu'il doit être attaqué d'abord. Ainsi vous exagérerez vos forces, vous annoncerez des secours immenses et prochains venant de l'intérieur, vous éloignerez enfin l'ennemi, autant qu'il vous sera possible, des vrais points d'attaque qui sont le Gothard et le Simplon.

Il me reste à vous prévenir que l'intention des consuls est qu'opérant votre jonction avec le général Berthier vous vous portiez autant que possible sur votre gauche et même en deçà de Turin si vous le jugez nécessaire pour ne pas compromettre le salut de l'armée.

Salut et fraternité, CARNOT.

G

LA COMMISSION AU CITOYEN MASSENA (1)

Gênes, le 25 février 1800.

La Commission manquerait au plus indispensable de ses devoirs si, en interrompant même pour peu ses justes et nécessaires représentations, sur le total épuisement de tous ses moyens, elle laissait au général en chef le plus petit espoir de voir suppléer encore quelque peu à la subsistance des troupes françaises.

Pour mettre à même le général en chef de juger sur un objet dont dépend le salut de l'armée et du peuple, il est important de lui tracer succinctement le tableau de la situation de la République et des sacrifices qu'elle a faits.

D'après le tableau communiqué au chargé d'affaires de la République française et expédié à son gouvernement en janvier dernier, il en résulte que le Gouvernement ligurien, dans le cours de trois années, non encore accomplies, a contribué, pour le service de l'armée française, pour une somme de 17 millions, augmentée depuis d'un million et demi, sans compter, en outre, une dette pareille contractée envers les communes de la République par le Trésor national, sur lesquelles de fortes réquisitions n'ont jamais cessé de s'accumuler jusqu'au moment où les revers éprouvés par le général Moreau l'obligèrent à se replier sur la Ligurie. Il est

(1) R. 35. P. 10, 11, 12.

nt de bien remarquer que les revenus de la République
s temps les plus florissants et les plus tranquilles ne
:nt pas au tiers de cette somme dans les trois années réunies.
, donc dû recourir aux expédients de la force, aux contri-
extraordinaires, et cela dans un temps où l'anéantisse-
ı commerce et de l'industrie et la perte totale des capitaux
es employés à l'étranger, avaient épuisé les sources de la
nationale.
glises furent dépouillées, les biens nationaux vendus, les
ıtions excessivement augmentées, et le million imposé au
ce par le général Moreau, malgré l'espérance d'un pro-
emboursement, n'a pu être perçu qu'à travers les plus
difficultés.
:ela n'a pu suffire aux besoins de l'armée. Le général et
é d'affaires de la France n'ont pas été indifférents à tous
ux. Le général Saint-Cyr voulut, en octobre dernier,
ın terme à notre détresse, en limitant les dépenses aux-
était forcé de faire face le gouvernement ligurien depuis
:emps. Il demanda que ces dépenses fussent continuées
ı 22 octobre. Ce que le Corps législatif lui accorda le 14,
prolongea ce terme de cinq jours, toujours sous la condi-
›resse du général Saint-Cyr, de soulager le gouvernement
:au des impositions extraordinaires: ce qui non seulement
eu lieu, mais, au contraire, le même état de choses a
é indéfiniment et les citoyens ont fait les efforts les plus
linaires et les plus ruineux.
›mmission du gouvernement ayant remplacé le Directoire
:onseils, elle a déployé tout le zèle et toute l'activité pour
· le fardeau des affaires. Elle a fait sentir aux agents mili-
: civils et même aux consuls de la République française,
ıibilité matérielle et absolue de pouvoir continuer. Cepen-
citoyen Belleville, chargé d'affaires, donna l'assurance
: note du 18 janvier dernier que la contribution des
.nces pour l'armée aurait cessé le dernier jour de janvier.
rce des choses a empêché jusqu'ici la réalisation de ces
ses. Aujourd'hui la Commission trahirait ses devoirs les
:rés si elle ne déclarait pas hautement et loyalement qu'il
notoirement impossible de pourvoir à la subsistance des
françaises.
›mmission ne s'arrête pas même à calculer les effets que pro-
la prohibition de l'exportation des blés et autres comes-
: la France ; puisque cette mesure, si elle n'est pas révo-
ı décidant la perte de l'armée et la mort de la République
ne, ne donnerait lieu ni à des remèdes ni à des réflexions.
›it supposer qu'après l'arrivée des blés qui se trouvent sur
du Ponent, d'autres seront successivement consommés jus-

qu'à la nouvelle récolte, ou jusqu'à un plus heureux changement dans la situation politique de l'Europe; mais comme l'achat des blés exige des sommes considérables en numéraire, vu que la consommation seule de l'aile droite continue à coûter environ 40,000 francs par jour, attendu que les ressources de la commune sur lesquelles pèsent toujours les réquisitions du reste de l'armée sont entièrement épuisées, attendu que le gouvernement n'a aucun moyen de soutenir, pas même en ce moment, les frais de son administration intérieure, sans recourir à des mesures nouvelles et violentes qui augmentent les fardeaux et les malheurs du peuple, il est démontré que même dans la supposition consolante de pouvoir éviter le fléau de la faim dans le cas d'arrivage de subsistances, on ne pourrait jamais l'éviter faute de fonds pour procurer à la subsistance de l'armée qui continue à être à la charge du gouvernement. Puisqu'il n'y a pas de doute que les capitaines des bâtiments et les propriétaires des chargements n'étant et ne pouvant être exactement payés, ils renonceront à leurs spéculations et à leur commerce, en portant ailleurs leur argent et leur industrie, ce qui arrive tous les jours à la suite des retards forcés qu'ils ont déjà éprouvés. Et la Ligurie et l'armée, jusqu'à présent inaccessibles à l'ennemi, perdront dans la plus profonde misère le fruit de leur constance et de leurs sacrifices.

La Commission du gouvernement est intimement persuadée qu'en présentant au général en chef le tableau véritable de sa situation, elle n'a fait que se conformer à ses intentions justes et paternelles pour se soustraire en même temps à la responsabilité qu'elle a contractée envers le peuple.

Elle doit prévenir le général qu'il n'a que tout le jour du 28 du courant, c'est à dire que dans trois jours le marché passé, pour les fournitures-vivres de l'armée, cesse d'avoir exécution, ensuite d'un formel et solennel dédit de la part des soumissionnaires, qu'il n'y a pas d'espérance d'obtenir de nouveaux marchés, soit à cause du discrédit ruineux du Trésor national dont les traites et effets perdent 75 pour 100, soit à cause de l'impossibilité de pouvoir passer de nouveaux marchés, soit enfin à cause des avances dont auraient besoin les nouveaux entrepreneurs.

En conséquence, il ne leur reste plus que la vive espérance de voir bientôt que la justice du général en chef, après s'être assuré matériellement de l'impuissance palpable où est le gouvernement de pourvoir ultérieurement à la subsistance des troupes, prendra telles mesures qu'il jugera nécessaires au bien de l'armée et au salut de la Ligurie.

La Commission se fait un mérite de renouveler au général en chef, en cette occasion, ses sentiments de toute considération.

MONGIARDINO, président. BOLLO, secrétaire.

---

satisfait pour cause d'absence ou d'insolvabilité.

NONS ET PRÉNONS	SOMME A PAYER	ABSENCE OU AUTRES MOTIFS QUI LES RENDENT INSOLVABLES
Alberti Joseph venu de Cadix	2.000	Est absent depuis deux mois et a même remis les clefs de la maison qu'il avait louée ainsi que les meubles.
Baafico Eredi de feu Juique	1.500	Ne sachant où sont les héritiers on ne leur a pas donné aucune invitation.
Banicalapo François	2.000	Est absent depuis longtemps, les meubles de la maison ont été vendus pour paiement des garnisaires.
Bono Eredi de Marc-Antoine	1.000	Est absent, on le suppose à Woltry.
Castellano Balthasar	3.000	N'a plus ni maison ni commerce.
Celesia Dominique et Cie	2.000	N'habite plus la maison, on le suppose à Aivarole, son frère qui est au corps législatif est à Gênes.
Costa Joseph de feu Étienne	2.000	Est mort depuis trois mois.
Della Cassa Barthelemi de feu Benoit	1.000	Est absent et il n'y a rien dans la maison qu'il habite.
Franzone Dominique	1.500	Absent depuis deux ans, ses meubles paieront à peine la troupe qui est chez lui.
Fabiano Joseph et frère	2.000	Depuis neuf mois ils n'ont ni maison ni commerce et sont à Livourne.
Gaulis et Cie	2 000	Est parti pour Genève depuis longtemps et n'a pas de maison à Gênes.
Ghillino Joseph, associé de Ferrando	3.000	A abandonné sa maison, il y a un mandat d'arrêt contre lui, il a des propriétés dont on peut tirer parti et l'on peut avoir ressource aux locataires.
Ghiraldo Ambroise et Joseph frères	5.000	Sont absents. Leur maison vide, mais l'on peut se faire payer par les locataires des boutiques.
Morande Joseph, négociant	2.000	N'a plus de maison, il y a un mandat d'arrêt contre lui.
Morchio Joseph, homme de loi	1.500	Sa demeure et sa maison sont au pays del Cervo.
Pollerie Jean	2.000	N'est pas à Gênes et a des garnisaires.
Prasca André	1.000	Parti pour l'Espagne, il lui est dû de l'argent par le citoyen Lafièche.
Pessagno Etienne	2.000	N'a ni maison ni meubles à lui.
Pallavicino Paul-Jérôme	7.000	Absent, les meubles ont été vendus au consul d'Amérique qui a loué la maison.
Pagano Ignace	3.000	Absent, n'a pas de meubles dans sa maison.
Palmieri, orfèvre	2.000	Mort, et n'a laissé qu'un fils prêtre qui est à Sestri.
Podestà Dominique et frère	1.500	Sont à Parme. Il y a des garnissaires chez eux, mais il n'y a pas de quoi les payer.
Pasour Marc	1.000	Est à Livourne et la société du commerce n'existe plus.
Reguy père et fils	5.000	Leur commerce n'existe plus, ils ont des garnisaires et il y a un mandat d'arrêt contre eux.
Rini Jacques de feu Dominique	2.000	Est absent, a des garnisaires, et ses meubles ne sont pas suffisants pour les payer.
Rebisso, héritier de feu Hazard	4.000	On ne connait pas les héritiers, le Gouvernement doit prononcer.
Santoro et Cie	2.000	Il est à Livourne et le commerce n'existe plus.
Spinola Paul et frères de feu Joseph	3.000	Sont à Rappallo, leur maison est fermée et l'on ne connait personne qui fasse leurs affaires à Gênes.
Zinago Nicolas	1.500	L'invitation a été donnée à un autre Nicolas Zinago qui est à la Polcevera : celui-ci n'étant pas celui qui est imposé.
Total	68.500	

I

RAPPORTS DE FRANCESCHI (1)

Au quartier général de Nice, le 5 germinal an VIII de la République française, à 2 heures après-midi.

Franceschi, général de brigade, au général en chef Massena.

Depuis une heure je suis à Nice. J'ai eu le plaisir de voir filer depuis Vintimille jusqu'au port Maurice, environ 50 bâtiments, la plupart chargés de vivres ou de vin. J'en ai compté moi-même 48. Le vent nord-est souffle trop fort pour que le convoi puisse continuer sa route, mais vous avez du moins l'assurance que l'abondance va renaître dans la Ligurie et que l'armée la partagera. Pour profiter de cette abondance et empêcher que les blés ne soient débarqués dans la rivière, il est urgent, mon général, que vous fassiez partir sur-le-champ deux ou trois officiers de votre état-major avec des ordres précis aux généraux ou aux commandants militaires pour forcer les patrons de faire route vers Gênes. Il est également indispensable de faire établir des détachements dans plusieurs villages comme Larma, Riva, San Stefano et autres où il se fait tous les jours des débarquements de blés venant de France. On m'assure qu'il en doit même passer en Piémont. Je crois que les hommes qui sont à la tête des affaires à Gênes ne sont point étrangers à ce système qui tend à affamer l'armée et la capitale.

J'ai trouvé dans le port de Nice quatre bâtiments chargés d'environ 2,250 charges de blés pour le compte de la Compagnie Flachat. J'ai requis le général Martillière de les faire séquestrer et diriger sur Gênes en ne gardant ici que ce qui lui faut pour sa division et celle du général Lefebvre pour dix ou quinze jours.

J'ai demandé aussi l'arrestation d'un nommé Solar, agent de ladite Compagnie, qui a touché ici pour elle 80,000 francs du payeur général. Les ordres sont déjà donnés et s'exécutent à l'instant. J'espère qu'on retirera encore une partie de ces 80,000 francs avec lesquels le général Martillière et l'ordonnateur de la division pourront assurer le service des 6e et 7e divisions. Je les ai autorisés à cet égard à prendre en votre nom toutes les mesures qu'ils croiront convenables pour le salut de l'armée.

Au moment où j'écrivais cette lettre, arrive chez le général Martillière le citoyen Pouchin, chef de brigade de la 108e, qui vous apporte de Paris un million et deux cent mille livres en traites. Il s'est rendu chez le payeur pour les lui remettre, mais il n'était pas visible et il a été renvoyé à demain. Je vous envoie copie des

(1) R. 35, 36 et 37.

instructions de cet officier qui manque de paie depuis le 20 ventôse. Ces instructions sont de nature à vous consoler dans la crise affreuse où vous vous êtes trouvé. Il nous arrive aussi six bataillons formant à peu près 4,000 hommes. Le général Moncez les embarquera sur le Rhône pour les faire arriver plus rapidement.

Les officiers assurent qu'à Marseille la Compagnie Flachat n'a aucune espèce de crédit, qu'il y avait dans ce port seulement sept bâtiments chargés de vivres, dont six étaient partis le 1er germinal pour Gênes. Il était arrivé le même jour dans Marseille 40 bâtiments chargés de blés venant des ports du Languedoc. Le convoi avait été attaqué par une frégate anglaise qui en a pris deux et un brick d'escorte, mais cette perte n'est pas conséquente en raison de tout ce qui a été sauvé.

Le citoyen Pouchin est si fatigué de sa route qu'il ne peut la continuer. Je l'ai engagé à me remettre les dépêches importantes du ministre et je vous expédie un courrier. J'espère que vous ne trouverez pas mauvais que j'aie pris cette mesure. Il s'agissait de vous donner de bonnes nouvelles et de vous tirer de la grande inquiétude où je vous ai laissé.

Le général Martillière a ici deux avisos armés, je pense qu'il serait à propos que vous les fassiez venir à Gênes.

P.-S. — Tout ce qui arrivera ici pour Flachat sera séquestré pour l'armée et vous sera envoyé.

Je me rembarque dans une heure... Voici une note sur l'habillement.

Au quartier général de Marseille,
le 10 germinal an VIII.

Les vents contraires m'obligèrent de continuer ma route par terre depuis Cannes jusqu'à Marseille, où j'arrivai hier à 5 heures du soir. Je ne tardai pas un instant à remettre vos dépêches au général Saint-Hilaire, au directeur des douanes et au bureau central.

Le premier m'assura qu'à la réception de votre courrier du 29 ventôse les sorties de blés à main armée avaient cessé; qu'elles s'étaient opérées avec le consentement et les expéditions de la douane. Je vous remets ci-joint l'état de toutes les extractions faites par la Ligurie depuis dix jours; elles montent à 18,949 charges. A peu près 20,000 charges étaient parties dans la dernière quinzaine de ventôse; ainsi, au dire du général Saint-Hilaire, la Ligurie a dû recevoir ou recevra à peu près 40,000 charges de blés ou légumes. Ce secours assurerait son approvisionnement pendant deux mois. Mais si les abus que l'on

a malheureusement éprouvés dans les expéditions qui ont précédé celles-ci se renouvelaient, ce qui arrivera infailliblement, à moins que vous n'ayez adopté les mesures rigoureuses que je me suis permis de vous proposer, la pénurie règnera toujours en Ligurie, et la France aura épuisé en vain ses ressources pour la nourrir.

Vous ne sauriez trop fortement ordonner aux généraux de garnir de troupes et d'officiers sûrs tous les petits villages de la côte pour empêcher les débarquements nocturnes qui s'y font fréquemment; de surveiller et garder tous les petits débouchés du Piémont et notamment ceux de la vallée du Toggia; de faire main-basse à Gênes et dans la rivière sur ces accapareurs qui achètent une grande partie de ces blés pour en former des magasins cachés dont ils ne vendent aux habitants qu'une très faible portion pour se ménager le moyen de prescrire par la suite, sous prétexte d'une disette factice, tel prix que leur cupidité leur suggéra et que la misère publique rend arbitraire.

Le blé a coûté ici 55 à 60 francs le quintal. On le vend à Gênes et dans la Rivière jusqu'à 130 francs. Le bénéfice excède le cent pour cent! Il doit nécessairement attirer l'avidité des accapareurs et ne vous flattez pas que le gouvernement ligurien ait assez d'énergie pour l'empêcher, ni de bonne foi pour s'intéresser au malheur de la classe pauvre des habitants. Le concours de votre autorité sera, croyez-moi, indispensable pour les faire jouir de l'abondance que nous leur procurons. Le général Saint-Hilaire vous a envoyé l'état de ce qui est parti depuis le 20 ventôse. On connaît à présent les noms des bâtiments expédiés d'ici, leur chargement et les capitaines qui les commandaient. Par les acquits à caution qu'ils ont pris, ils se sont soumis de les verser dans la Ligurie. Il vous sera aisé de faire vérifier tant à Gênes que sur la Rivière, par des hommes de votre confiance et zélés, tout ce qui y sera arrivé et débarqué; vous pourrez alors connaître ceux qui ont trompé et ont porté ailleurs les denrées. Les cautions qui existent encore à Marseille pourront être forcées à représenter les blés ou à payer les amendes fixées en pareil cas, et des exemples frappants et sévères mettraient peut-être un terme à ces enlèvements scandaleux qui ruinent la France sans fournir aucun secours ni à l'armée ni au peuple ligurien.

Croiriez-vous, mon général, qu'il m'a été dit et répété sur plusieurs points de ma route que des bâtiments chargés de nos blés à Marseille avaient été débarqués à Livourne; j'ai de la peine à le croire, je l'avoue, mais on prétend que les Anglais ont fait même des sacrifices pour les y attirer. Ce qui pourrait le faire soupçonner, c'est que sur le dernier tarif des blés publié en dernier lieu officiellement à Livourne, on y a fixé nominativement celui de la Bourgogne et du Languedoc. Certes l'ennemi n'aurait pas

pris cette disposition sans être assuré qu'il en recevrait et s'il n'en avait pas déjà obtenu par des bâtiments neutres.

Je devais ces observations à votre sollicitude pour l'armée et pour la subsistance de la Ligurie, mais je me suis en même temps occupé de deux objets principaux de ma mission : 1° la saisie des denrées chargées ou achetées pour la Compagnie Flachat; 2° l'achat des 18,000 quintaux de blé et 3,000 de haricots par le citoyen Guyot pour l'armée.

Je vous ai mandé de Nice que je n'y avais trouvé que quatre bâtiments portant à peu près 5,000 quintaux. Ils ont été sequestrés et ont dû vous être expédiés. Je n'ai rien trouvé depuis, pas même à Toulon. J'ai remis vos lettres au général Vence et à l'ordonnateur de la marine; vous vous flatteriez enfin si vous comptiez sur des secours de leur part en bâtiments armés, ou en transports ou marins; on ne m'a parlé que du manque absolu de moyens pécuniaires, de bâtiments et d'hommes. Le général prétend qu'il vous a envoyé neuf avisos, cutters ou felouques, et qu'il aura de la peine à les augmenter. L'ordonnateur Bertin, très fier de sa place et de son autorité, m'a répondu par des mots très graves et insignifiants.

Le général Legrand commande à Toulon; deux jours avant mon arrivée il fut obligé, pour nourrir la garnison, de faire sortir deux avisos pour s'emparer et ramener dans le port des bâtiments chargés de blés, quels qu'ils fussent. On en avait arrêté trois, mais dans la nuit ils prirent la fuite; c'étaient des Liguriens. Le général Legrand pense que les capitaines des avisos ont été gagnés à force d'argent; peut-être ne se trompe-t-il pas. Deux autres petits bâtiments portant 400 charges ont été arrêtés et débarqués de cette manière à Saint-Tropez. Cette mesure vexatoire ne peut que dégoûter les Liguriens, faire anéantir la confiance dans les achats en France et nuire à l'armée. Je vous envoie les papiers saisis aux trois bâtiments échappés à cette perquisition. Vous croirez peut-être convenable de les leur faire rendre par le citoyen Corvetto.

Je n'ai trouvé à Marseille qu'un seul bâtiment portant 1,700 quintaux chargés par la maison Rabaud pour Flachat; je m'en suis emparé. Il partira pour Gênes aux premiers beaux temps. Il s'appelle *Saint-Jean-Baptiste Capitaine*.

C'est tout ce qui restait ici des grands approvisionnements que le trop fameux Flachat disait avoir faits à Marseille pour nourrir l'armée; ce qui lui a été expédié monte à 12,660 quintaux de blé. Voyez l'état ci-joint. Ce sont des achats faits par la maison Rabaud et par ses propres avances. Cette maison a compromis son crédit pour soutenir avec une confiance trop aveugle les engagements de Flachat. Elle sent actuellement qu'elle en a été trompée et ne veut plus se mettre en avances. Il lui est dû près de

250,000 francs. Elle ne lui réclame comptant que les fonds envoyés par le ministre pour payer les fournitures de Flachat qui sont encore disponibles.

Je vous envoie aussi l'état de ce que cette maison a fourni pour la 8e division intérieure; la consommation y est énorme, elle excède 20,000 par jour. Le général Saint-Hilaire vient de frapper le commerce d'une réquisition de 10,000 quintaux de blé pour assurer le pain à sa division pour un mois. La défection de Flachat l'a voué à cette mesure terrible qui fait le plus mauvais effet dans l'esprit des négociants, anéantit leur confiance, gêne les opérations commerciales et attaque les fortunes particulières lorsque même une nouvelle Constitution les leur garantit. Vous ne vous feriez pas une idée des réclamations vives et des plaintes amères que l'on entend partout à cet égard, les négociants protestent qu'ils ne feront désormais plus d'achats.

J'ai envoyé à Arles, au Bouc et à Tarascon le citoyen Salet, chef de bataillon, pour saisir les avoines que Flachat prétend y avoir achetées. Par le premier courrier je vous rendrai compte de cette opération.

Ce qui doit enfin, mon général, vous rassurer sur le sort de l'armée, c'est que les 18,000 quintaux de blé et 3,000 de légumes à fournir par le citoyen Guyot-Pommeraye et Compagnie sont achetés, et leur sortie n'éprouvera aucune difficulté ni de la part du général Saint-Hilaire ni de la part des douanes. Le citoyen Brach m'a paru animé d'un zèle sincère pour l'armée, je crois que vous pouvez y compter.

On commencera à charger demain et je ferai filer de suite tous les bâtiments qui seront prêts; soyez assuré que j'y ferai travailler nuit et jour, et qu'il n'y aura ni retard, ni négligence.

Connaissant la force des divisions, j'ai arrêté provisoirement la répartition ci-jointe de ces blés et haricots; vos instructions ne me prescrivent rien de précis à cet égard; il fallait cependant en donner la base au citoyen Guyot pour régler ses nolisements, vous serez d'ailleurs à même de la changer si elle contrariait vos vues.

Je vous enverrai l'état de tout ce qui partira à fur et mesure.

Quant à l'extraction des 30,000 charges, je n'ai pas dû encore en parler ici, parce que j'attends le courrier que vous m'avez promis d'envoyer au général Saint-Hilaire avec des ordres positifs pour cet objet. Je me suis borné à lui demander par écrit la suspension de toute extraction de blés pour la Ligurie jusqu'à ce que vous lui ayez adressé vos instructions à ce sujet, *afin d'empêcher que les ennemis ne profitent de nos revers*, comme par le passé. Je ne crois pas, d'après le zèle que le général Saint-Hilaire m'a dit d'avoir pour coopérer au salut de l'armée qu'il s'oppose à cette extraction; je crois aussi pouvoir compter sur les mêmes disposi-

tions de la part du directeur des douanes; j'en crains plutôt de la part du Bureau Central qui ne voit pas de bon œil les extractions, et paraît redouter qu'elles n'amènent la pénurie dans le Midi.

Au reste ce Bureau central est au moment de sa dissolution, et le citoyen Charles Lacroix qui vient remplir ici les fonctions de préfet nous aidera peut-être avec plus de zèle. Je vous prie de m'envoyer une lettre pour lui.

Je dois cependant vous prévenir d'avance que j'aperçois beaucoup de froideur dans ceux qui doivent faire ici l'achat de ces 30,000 charges. Jamais occasion n'a été plus favorable pour eux; le blé est à 60 francs le quintal. Depuis huit jours il en est arrivé 100,000 charges de différents postes du Languedoc, et il en entre tous les jours; on ne connaît pas qu'il ait été accordé d'autres extractions particulières, mais il peut en paraître d'un instant à l'autre. Il y a ici un grand nombre de bâtiments liguriens que l'on noliserait très facilement. Enfin, tout se présente sous l'aspect le plus favorable pour le succès heureux de cette opération qui sauverait l'armée et la Ligurie.

Mais j'ai entendu parler de manque de fonds, de grandes chances qu'ils allaient courir, si les événements de la guerre n'étaient pas à notre avantage. Il y a enfin incertitude et défiance. Vous seul pourrez les lever.

Comptez, mon général, sur mon zèle à remplir vos ordres.

Répartition projetée :

	Blé.	Légumes.
Gênes pour les 1re et 2e divisions...	6.500	1.100
Savone pour la 3e division.....	3.500	450
Finale pour la 4e division.....	2.500	450
Albenza pour la 5e division.....	2.500	450
Nice pour les 6e et 7e divisions.....	3.000	500
	18.000	2.950

Marseille, le 19 germinal an VIII (9 avril 1800).

Je vous avais annoncé que je ferais partir pour Gênes tous les médicaments, drogues et liquides qui se trouvaient ici destinés pour les hôpitaux de l'armée. Je suis parvenu à faire embarquer 16 caisses portant du quinquina, du réglisse et d'autres drogues; mais pour le transport des liquides et de ce qui reste, il faudra deux bâtiments portant au moins 600 charges. Le citoyen Borel, agent en chef de ce service, est venu m'exposer qu'il n'avait pas le sol pour noliser les bâtiments liguriens qui, suivant l'usage, exigent la moitié d'avance. Je me suis assuré de la vérité de son assertion et les lettres qu'il m'a présentées du ministre de la

guerre annoncent que cette compagnie est déjà en avance de plus de 500,000 francs, sans avoir rien reçu du gouvernement.

Le citoyen Borel m'avait demandé de lui procurer 10,000 francs; j'ai fait toutes les démarches possibles pour les trouver ici en m'obligeant même personnellement de les payer moi-même, si vous ne les eussiez pas fait acquitter à Gênes : tout a été inutile, je n'ai pas même pu avoir 6,000 francs sous mon cautionnement.

Il est de mon devoir de vous prévenir de cet incident pour que vous sachiez le vrai motif qui retardera l'arrivée à l'armée d'objets précieux pour la santé de nos malheureux frères d'armes.

Si vous jugiez à propos de m'autoriser à contraindre Olivari à payer cette somme, elle le sera dans vingt-quatre heures. Par le compte qu'il m'a présenté, il serait encore redevable de 59,395 francs, il refuse de les payer et m'a remis pour sa justification la lettre ci-jointe; il m'assure avoir déjà payé dans la caisse 342,666 fr. 11, cependant, il ne s'y trouve pas un sol. Le général Saint-Hilaire en a disposé d'une partie pour acheter des fourrages pour sa division; cet incident a vidé la caisse et les personnes qui ont fourni des souliers et des chemises pour l'armée ne peuvent être payées des mandats que leur a expédiés le commissaire Mazade; aussi toutes les fournitures sont suspendues, et le zèle et les efforts de ce commissaire vraiment dévoué au salut de l'armée sont paralysés.

J'exécuterai les ordres que vous me donnerez à cet égard.

Marseille, le 19 germinal an VIII (9 avril 1800).

Les vents contraires retiennent depuis quatre jours 12 bâtiments de notre convoi portant à peu près 15,000 quintaux de blé ou légumes; ils ont été forcés de relâcher au Friou : une frégate anglaise et deux bricks qui n'ont pas manqué sans doute d'être informés d'ici de mon expédition, les bloquent très étroitement, et si un bon vent du nord-ouest très fort ne vient pas nous aider, le convoi sera forcé de rester encore quelques jours dans ces parages ; les autres bâtiments déjà tout chargés sont dans le port et n'attendent que le temps favorable; j'ai mis en réquisition ici deux barques canonnières pour les protéger au Friou, parce qu'on m'a assuré que les batteries étaient mal servies et que les chaloupes des vaisseaux anglais auraient pu dans la nuit nous les enlever; j'ai expédié aussi un officier en poste à Toulon au général Vence, avec une réquisition en votre nom pour qu'il fasse sortir de suite la frégate égyptienne de 50 canons, le *Robert* vaisseau vénitien revenu de Corse, et les deux corvettes échappées à l'expédition de Malte avec ordre de venir prendre notre convoi et l'escorter au moins jusqu'à Antibes. Je doute fort qu'il se prête à ma démarche, puisqu'il m'a annoncé par sa lettre du

qu'il n'était pas seulement en état de vous expédier trois avisos pour renforcer votre flottille... On sait depuis longtemps que la marine est absolument nulle et qu'il ne faut espérer aucun secours d'elle.

Hier le directeur des douanes m'a communiqué des ordres qu'il a reçus du ministre de l'intérieur et de la régie portant que les extractions Bourset et Olivari sont terminées, et défense de leur en laisser continuer d'autres. Ils annoncent que pour assurer l'approvisionnement de la Ligurie, la Compagnie Béfort, de Marseille, a obtenu, moyennant un bon cautionnement, un arrêté des consuls qui lui accorde une extraction de 100,000 quintaux de blé; le directeur des douanes a ordre de la favoriser en n'exigeant que les formalités ordinaires et un acquit à caution, et d'empêcher que la force armée ne s'en mêle d'aucune manière.

Le citoyen Brach, en me communiquant cet arrêté, m'a assuré qu'il ne s'opposerait nullement à l'extraction ordonnée par votre arrêté du 1er germinal en faveur de Guyot; il a fort bien saisi l'esprit de cette disposition, elle procure à l'armée la jouissance du produit des 7 francs par charge d'extraction de blé fournie d'avance, elle procure un autre approvisionnement qui ne coûtera à l'armée que le prix courant de la place de Marseille, elle assure que les blés achetés ici pour la Ligurie, passant par les mains de négociants français connus et solvables, y arriveront réellement sans passer en Piémont; aussi, pour justifier les ordres qu'il a donnés au bureau des douanes pour qu'elle ait son effet, il leur a annoncé que Guyot était censé substitué à Antonini pour l'approvisionnement de l'armée et que les 30,000 charges seraient imputées sur les sorties accordées par le ministre à cette Compagnie qui a cessé.

J'ai su depuis que le citoyen Béfort, qui est à Marseille, s'est présenté au général Saint-Hilaire et à Brach pour leur communiquer son arrêté, mais il ne lui sera guère possible de le mettre de sitôt à exécution parce qu'il n'a pas encore reçu les blés qu'il a fait acheter dans l'intérieur pour son compte; s'il veut en jouir de suite, il sera forcé à céder son droit à des Liguriens, comme l'ont fait Olivari et Bourset, voilà alors un monopole odieux, les ennemis profiteront encore de nos denrées et l'armée et la Ligurie réduites à la plus grande pénurie.

Vous percevez sans doute dans votre sagesse, mon général, s'il ne serait pas convenable que vous prissiez un arrêté qui assujettît Béfort à des formalités telles dans l'extraction qu'il fera pour la Ligurie, qu'on pût avoir un garant certain que les blés arriveront à Gênes. Il me semble que la 8e division étant en état de siège et faisant partie de l'arrondissement de votre armée, vous avez le droit de prescrire telles précautions que vous jugerez indispensables pour en ménager les subsistances, les préserver des

accaparements ou des sorties frauduleuses qui les porteraient à l'ennemi et causeraient la perte d'un pays que vous avez ordre de défendre. Toute mesure qui serait par vous ordonnée à cet égard ne pourrait pas être regardée comme une entrave à l'arrêté des consuls, mais plutôt comme un mode d'exécution plus analogue à la situation militaire de Marseille et des pays génois, et autorisée surtout par les besoins qu'éprouvent le pays ennemi et son armée de subsistances; vous pouvez compter que je ferai scrupuleusement exécuter ce que vous m'ordonnerez à cet égard.

Au reste, le citoyen Guyot sort de chez moi à l'instant, il m'assure qu'il a déjà fait l'acquisition de 12,000 charges de blé, à-compte de son extraction ; on en charge actuellement 5,000 charges et les douanes donnent les permis; mais il ajoute que s'il ne reçoit pas de Gênes les secours en fonds qu'il a demandés, il ne peut continuer ses achats; ses associés d'ici n'osent se constituer dans une avance qui irait à 2 millions et demi : la croisière des Anglais, la possibilité de nos revers, les rend très timides et très scrupuleux. J'espère que vous trouverez les moyens de prévenir toutes ces difficultés et de faire réussir promptement une opération d'où dépend peut-être le succès de votre prochaine campagne, on ne saurait la faire aller plus vite; depuis hier les blés ont haussé de prix à raison de 30 francs le quintal; dans quelques jours, cette augmentation peut aller plus loin.

Si le citoyen Guyot eût eu l'intention et les moyens de faire aussitôt son arrivée ici ses achats en totalité, j'aurais aussitôt annoncé votre arrêté du 1er germinal et je l'aurais fait exécuter; mais ne le voyant pas disposé seulement à entamer ses acquisitions, j'ai pensé qu'il convenait de tenir secret votre arrêté qui aurait fait hausser le prix et qui aurait d'ailleurs fourni aux accapareurs l'occasion de gêner nos opérations ; mais du moment où Guyot s'est décidé à en jouir en partie, je l'ai annoncé officiellement à toutes les autorités, comme vous le verrez par l'extrait ci-joint à ma correspondance.

État des sorties accordées par le Bureau central et la Douane depuis le 1er germinal jusqu'au 7 d. (22 au 28 mars 1800).

	Blé.	Farine.	Légumes.
An 8, 1er germinal. — Sur le bateau du capitaine Birone.....	100	12	
Sur la tartane du capitaine Ghirardi.....	100	30	
A reporter.....	200	42	

	Blé.	Farine.	Légumes.
Report.....	200	42	
louque du capitaine Borro.	70		
pinque du capitaine Aci-			
.....	100	50	
ateau du capitaine Pier-			
.....	145		
inque du capitaine Lom-			
.....	55	25	
teau du capitaine Delpino.	50		
louque du capitaine Gan-			
.....	110		
elouque du capitaine Pa-			
.....	95		
ateau du capitaine Mar-			
.....	120		
artane du capitaine Ga-			
o.....	20		
rtane du capitaine Coulon.	120		
tartane du capitaine Ga-			
o.....	50	6	
r la goélette du capitaine			
.....		14	
nque du capitaine Manara.	220	6	
ateau du capitaine Costa..	30		
nque du capitaine Prive..	900		
inque du capitaine Bossa..	250		
inque du capitaine Pesia-			
.....		20	
louque du capitaine Berio.	130	35	
inque du capitaine Brago.	595	5	
inque du capitaine Acame.	450		
nque du capitaine Figaro.		70	
louque du capitaine Lom-			
.....	85		
elouque du capitaine Ghi-			
.....		30	
rtane du capitaine Bussio.		80	
nque du capitaine Prève..		20	110
ut du capitaine Blanc....	250		
artane du capitaine Ghi-			
.....		11	
nque du capitaine Prève..	300		
A reporter.....	4.345	414	110

	Blé.	Farine.	Légumes.
Report.....	11.010	1.193	832
Sur le brigantin du capitaine Gastaldi.....	420		
Sur le bateau du capitaine Busso.	60	5	
Sur le leut du capitaine Bado.....	250		
Sur le pinque du capitaine Acame.	300		
Sur le brigantin du capitaine Calmarino.....	410		
6. — Sur le pinque du capitaine Baoustro.....		150	
Sur la bombarde du capitaine Rossi.....	28		
Sur le pinque du capitaine Chichizola.....		50	
Sur le pinque du capitaine Ruggio.	100	100	100
Sur le bateau du capitaine Gatto..		50	
Sur le pinque du capitaine Acame.	270		
Sur la bombarde du capitaine Rossi.....			316
Sur la felouque du capitaine Chiglione.....			16
Sur le pinque du capitaine Delpino.			58
Sur le pinque du capitaine Chichizola.....			400
Sur la bombarde du capitaine Rossi.....			161
Sur la susdite bombarde *idem*.....			40
Sur le brigantin du capitaine Rossi.....			166
Sur le pinque du capitaine Lupi...			173
Sur la felouque du capitaine Ferro.			170
Sur le leut du capitaine St. Mont..			140
Sur le bateau du capitaine Costa..			22
Sur le pinque du capitaine Acame.			50
7. — Sur la felouque du capitaine Sappia.....	130		
Sur le bateau du capitaine Merle..	105		
Sur la felouque du capitaine Margotti.....	110		
Sur la felouque du capitaine Molinary.....	200		
Sur le bateau du capitaine Sacarello.	**50**	**28**	**50**
A reporter.....	13.443	1.576	2.694

	Blé.	Farine.	Légumes.
Report.....	13.443	1.576	2.694
ur le pinque du capitaine Poiro..	330		
ur le brigantin du capitaine J^h Rossi.....		3	120
ur la felouque du capitaine Boccone.....			25
ur le bateau du capitaine Bianchi.	71		
ur le brigantin du capitaine Alciatore.....	400		
ur la felouque du capitaine Asquasati.....	150		
ur le brigantin du capitaine Rossi.	75	6	
ur le leut du capitaine Boggiano.	50	6	
Charges Blé.....	14.519	1.591	2.839
— Farine.....	1.591		
— Légumes.....	2.839		
	18.949 charges.		

Certifié véritable en dix-huit mille neuf cent quarante-neuf harges.

Marseille, le 7 Germinal an 8.

(Signé : Girolamo Pasquale Olivari).

Pour copie conforme :

Le Général de brigade,

(Signé : Franceschi).

Bâtiments nolisés et chargés par le citoyen Guyot pour le compte de l'armée.

DATES des Connaissements	BATIMENTS	CAPITAINES	LIGURIENS ou FRANÇAIS	DESTINATION	CHARGEMENTS	BLÉ	HARICOTS	POIDS
Germinal 14	Pinque N. S. della Fortuna.....	J.-B. Ardouino.	Ligurien	pr Gênes	300	Charges		
— —	— dit Sainte-Claire.....	Jacques Chiozza.	—	—	400			
— —	Corvette L'Amelie.....	François Dodero.	—	—	1.300			
— —	Pinque La Madona delle Vigne.....	Jacques Bibolino.	—	—	500			
— —	Felouque Saint-Joseph.....	Mathieu Doberti..	—	—	75			
— 15	Pinque Saint-Joseph.....	Nicolas Henrico..	—	—	800			
— —	Felouque La Vierge du Montenero.....	Jean Canessa..	—	—	240			
— 16	Pinque La Vierge des Carmes et St-Antoine.	François Viale.	—	—	200			
— —	Bombarde Sainte-Anne.....	Gaetan Ligalupi..	—	—	1.000			
— —	Bateau Saint-Jean-Baptiste.....	Jacques Rebos.	—	—	136			
— —	Tartane La Conception et Saint-Antoine.	Jacques Fresco.	—	—	230			
— —	Polaire Saint-André.....	Jean Scaffino..	—	—	»		500 sacs pris	90.214 marcs
— 17	Linte N.-D. de la Conception.....	Hario Pozzo...	—	—	400			
— 18	Pinque La Vierge de la Garde.....	J.-B. Galliano..	—	—	450			
— —	Felouque la Divine Providence.....	J. Landino....	—	—	200			
— 22	Pinque Saint-Pierre et Saint-Paul.....	Jean Pastena..	—	—	400		100 sacs	17.292 —
— 19	Pinque Saint-Jean-Baptiste.....	André Viano..	—	pr Savone	900		790 —	144.522 dont 520 t. destinés pr Finale.
— —	Tartane N.-D. du Cadero.....	Charles Main..	Français	pr Nice	400			
— —	— La Volonté de Dieu.....	Jean Durbu...	—	—	500			
— —	— Les Bons Amis.....	J.-B. Dumas...	—	—	350		282 —	51.600
— 19	Pinque N.-D. du Carmel.....	Antoine Fezzaro.	Ligurien	pr Finale	926			
					9.707	Charges blé	1.672 sacs	303.628 haricots.

Marseille, le 28 germinal an VIII (18 avril 1800).

Au général en chef Massena.

Si toutes mes dépêches vous sont parvenues, vous avez dû être formé de toutes mes opérations relatives aux subsistances. Je us envoie par duplicata l'état de tous les blés partis pour rmée; dans l'embarras où elle s'est trouvée à la reprise des stilités et vu le grand nombre de corsaires ennemis, j'ai pris r moi d'abandonner au citoyen Guyot de porter ses achats à ,000 quintaux au lieu de 18,000 et à 5,000 les haricots.

L'extraction pour la Ligurie que vous aviez accordée à Guyot par tre arrêté du 1er germinal, et qui était déjà entamée par un hat de 7,000 charges environ, avait été suspendue avant-hier près les ordres de l'Intérieur et un arrêté des consuls du 9 gerinal qui vous est sans doute envoyé officiellement. Le préfet ait fait saisir plusieurs bâtiments déjà chargés et prêts à mettre la voile et retiré les expéditions.

Cet accident auquel je m'attendais d'après ce que certains pernnages avaient déjà avancé en arrêtant l'arrivée des secours l'attend l'armée et la Ligurie, pouvait compromettre sans reède l'une et l'autre. J'invitai les généraux Lapisse, Henry et les oyens Latour et Salet de venir avec moi chez le préfet. Je parlai votre nom avec fermeté, vivacité et d'un ton décidé à lui ouver que de bon gré ou de mauvais gré il fallait vous envoyer s blés pour sauver l'armée. Le général Saint-Hilaire était prént et parut nous appuyer. La conférence fut renvoyée à hier au ir et d'après son résultat nous avons obtenu que les blés chargés raient relâchés et que les extractions que feraient dorénavant citoyen Guyot seraient imputées sur celles accordées par le uvernement à la Compagnie Antonini, dont il est le remplant.

Cette disposition toute naturelle a été confirmée par des nouaux ordres que nous avons reçus ce matin de Paris et qui us seront remis par le courrier porteur de cette dépêche.

Je vais donc faire partir tout ce qui se trouve déjà embarqué et li remonte à 5,000 charges environ et je presserai vivement yot à faire de nouveaux achats et des expéditions très suivies. ais je dois vous prévenir que lui et ses associés sont absolûment ns fonds, qu'ils protestent d'être dans l'impossibilité absolue de ire des achats pour leur propre compte. Ils cèdent les permis extraction à des Liguriens, et c'est ce qui vous procurera les 000 premières charges. Ils assurent cependant en avoir 10,000, ais s'ils ne reçoivent pas de fonds, ils ne peuvent les expédier. De son côté, le citoyen Béfort paraît disposé à faire partir ce l'il a droit d'expédier en Ligurie.

Nous sommes entièrement privés de nouvelles officielles de l'armée. Une lettre du général Suchet, du 18, m'annonçait sa retraite sur les derrières de Finale. Mais on me mande de Nice qu'il a repris ses fonctions. Nous avons tous une confiance sans bornes dans vos dispositions, quelques revers passagers n'affaibliront jamais votre caractère, ni vos moyens, ni votre constance, et une armée guidée par vous est sûre de se retrouver toujours sur le chemin de la victoire et de la gloire.

Rappelez-moi, je vous en supplie, auprès de vous, ma présence est ici inutile.

Quartier général d'Antibes, le 25 floréal 1800 (17 mai).

MON GÉNÉRAL.

Les malheurs survenus depuis notre séparation vous ont empêché de recevoir toutes les lettres que je vous ai écrites, courrier par courrier, par lesquelles je vous faisais part de tous les obstacles que je rencontrais pour le succès de ma mission et la victoire complète que j'avais enfin remportée pour vous envoyer de grands secours.

Je profite du retour du citoyen Guyot pour vous en donner un aperçu.

Du 15 au 22 germinal, il a été acheté et expédié pour les ports de Gênes, de la Rivière et de Nice, 22 bâtiments portant ensemble 10,406 charges de blé et 3,033 quintaux haricots, le citoyen Guyot n'avait d'autre obligation que d'en fournir 18,000 quintaux et 3,000 quintaux haricots.

Les circonstances critiques de l'armée depuis l'ouverture de la campagne me déterminèrent à lui ordonner de porter ses achats à 26,000 quintaux blé et 3,500 haricots. Il l'a fait. Tout est parti. J'ai assisté au chargement, au départ des bâtiments, j'ai surveillé et suivi leur traversée.

Les vents contraires ont retenu pendant longtemps une partie du convoi sur la côte de Provence, cette terrible contrariété a fait éprouver la pénurie la plus affreuse, mon général, à votre brave armée, mais je n'étais pas le maître de l'en empêcher. Je vous envoie l'état de tous les bâtiments partis et du sort qu'ils ont eu: vous verrez que, malgré nos malheurs, j'ai encore trouvé au golfe Juan et Antibes onze bâtiments portant 5,750 charges qui feront vivre les divisions aux ordres du général Suchet pendant assez longtemps. On nous a beaucoup volés à Nice et dans la Rivière. Je ne puis obtenir le compte de l'emploi des 9,000 et quelques quintaux qu'on y a versés, mais je vous assure que je ne laisserai pas un moment de repos aux voleurs et que je les saisirai pour que vous puissiez en faire bonne justice. Je me procurerai de nouveaux

ennemis, mais n'importe, je sacrifierai volontiers mon repos à la vengeance que je veux procurer à notre brave armée, dont on conspire depuis longtemps la perte par les vols les plus affreux.

Je n'ai pu obtenir des achats faits par Antonini que 1,700 quintaux fournis par la veuve Rabaud, 1,000 quintaux fournis par Olivay et 1,200 quintaux fournis par Vidal de Cannes. Le premier chargement est depuis longtemps destiné à une expédition dont vous saurez le résultat. Le porteur vous l'annoncera. Les deux autres sont déchargés à Antibes.

Pénétré de votre affreuse position et voulant vous procurer un secours conséquent et extraordinaire, je vous fais acheter par le porteur 1,800 charges blé que j'avais fait partir depuis 20 jours droit pour Gênes, mais le temps contraire, la lâcheté des matelots, et bien des circonstances ont forcé le bâtiment à relâcher ici; je ne veux pas qu'on y touche. J'espère pouvoir encore vous en envoyer une bonne part. Comptez que je ne manquerai et que je serais bien dédommagé de toute ma peine si je pouvais vous procurer les secours dont vous avez besoin.

Mon général, chaque jour j'apprends à vous admirer. Le moment où je vous rejoindrai sera celui de ma plus grande satisfaction, pour vous féliciter du succès de vos prodiges et pour vous répéter tout le dévouement, l'admiration et l'attachement que je vous ai voués. Comptez-moi, je vous en prie, au nombre de vos plus sincères amis.

Antibes, le 3 prairial an VIII (23 mai 1800).

Je vous ai rendu compte, mon général, à différentes reprises, de mes opérations à Marseille. La plupart de mes lettres ne vous sont sans doute pas parvenues. Si le citoyen Guyot est arrivé heureusement, il vous en aura fait le tableau exact. Voici leur résultat :

La recherche des achats faite par Flachat et Antonini ne m'a procuré que 3,900 blés, dont 2,200 ont été versés à Antibes dans ces derniers jours et 1,700 vous ont été expédiés à Gênes sous la direction du citoyen Valori.

Le citoyen Guyot a non seulement acheté 18,000 quintaux blé et 3,500 légumes, mais sur mon instance provoquée par le changement subit de votre position, il les a portés à 25,000 quintaux blé et 3,500 quintaux haricots. Tout fut expédié de Marseille du 15 au 25 germinal. Les vents contraires ont retenu le convoi plus de vingt jours sur la côte. Cependant, dix bâtiments portant plus de 10,000 quintaux blé et légumes ont filé sur Nice et sur la rivière du Ponent.

Cette énorme quantité de grains a été consommée dans moins de quinze jours, et je vous assure que nos soldats n'ont pas profité

de la moitié. Le reste a disparu. Les voleurs sont ici nombreux et plus puissants qu'à Gênes; vous ne sauriez vous faire une idée juste de leur audace. J'ai heureusement trouvé encore 15,000 quintaux à Antibes, au golfe Juan ou sur la côte de Provence, restant de mes envois. C'est ce qui fait vivre le corps du général Suchet, toutes les communes en deçà du Var qui nourrissent nos troupes. La consommation journalière est énorme et bientôt nous serons au dépourvu.

J'ai fait une acquisition extraordinaire de 1,800 charges blé; elle était partie de Marseille pour Gênes directement, mais le mauvais temps l'a forcée à rentrer à Antibes. Je ne veux pas que les commissaires ni les vivriers y touchent, je veux que tout parte pour Gênes par des moyens que j'ai combinés avec le brave Oudinot. Si cela vous arrive, vous en aurez encore pour longtemps.

Adieu, mon général, j'aurais bien des comptes à vous rendre, mais les circonstances ne me permettent pas d'entrer dans de plus longs détails. Je voudrais aller vous rejoindre, mais Oudinot désire que je sois avec lui.

Je vous recommande ma moitié.

La signora C..., à Marseille, a donné au bourgeois un joli garçon que nous avons nommé Victor.

J

NOTICE SUR LA DÉFENSE DE GÊNES (1)

Les procédés à employer en général pour la défense de Gênes doivent varier comme la force des troupes qui y sont appliquées, comme la nature des positions respectives occupées par les armées opposées, et comme les probabilités sur la plus ou moins grande proximité des secours.

Dans cette circonstance, les troupes employées à couvrir cette place reçoivent une augmentation de force par l'effet moral de la victoire du 17 courant, en ce qu'on peut se dispenser pendant la durée de cet effet moral d'employer contre la population de la ville et de la campagne une partie de ces forces et les laisser presque toutes aux manœuvres tendant à repousser l'ennemi qui tient la campagne.

La circonstance de l'attaque des positions de l'ennemi par le gros de l'armée, et la proximité de son retour déterminent la nature de la résistance q e doit opposer la place de Gênes Ce n'est plus une place bloquée, livrée à elle-même, et qu'il faut dé-

(1) Présentée par Marès, chef du génie Cet officier demeurait, pendant le blocus, casa Bonnami, Piazza Della Vigna. (R. 31. P. 27.)

'endre sans espoir de secours, c'est la droite de l'armée parfaitement retranchée qui, en se tenant en mesure, donne le temps à sa gauche et à son centre de se mouvoir et de se livrer avec sécurité à toute l'énergie d'une entreprise décisive Le terme de huit ou dix jours, qui est à peu près le maximum du temps nécessaire à cette opération est bien au-dessous de celui-ci, la résistance que la place peut opposer quand même l'ennemi serait en mesure de faire les opérations d'un siège. Quelle progression n'apportent pas à la durée de la défense présumée les considérations que l'on n'aura à faire ici qu'à une très petite partie de l'armée autrichienne, dépourvue des moyens de siége qui, malgré la possibilité de se procurer de la flotte anglaise une certaine quantité d'artillerie, seraient bien longs à réunir, et plus difficile encore à employer? Toutes les considérations propres à inspirer la plus grande sécurité au corps de troupes qui défendra Gènes doivent servir à régler toutes les parties de sa défense.

La nature du terrain divise cette défense en deux parties distinctes et séparées par le cours du Bisagno.

La gauche s'étend depuis le fort de l'Eperon jusqu'à l'extrémité du contre-fort détaché des Deux-Frères et qui va se perdre près de Téglia vers la Polcevera, elle passe par la crête des Deux-Frères et est couverte par la pointe isolée du fort du Diamant. Si le nombre de troupes disponibles pour la défense ne permettait pas d'appuyer cette gauche à Téglia, on pourrait prendre le contre-fort en arrière, il a moins de développement et est d'un accès plus difficile, tient à la même position et la concentre davantage.

Le fort du Diamant doit être défendu avec énergie, et pour cela il y faut une garnison exercée, un bon commandant et toujours des vivres et munitions pour trois jours.

Le fort de l'Éperon, qui est la clef de la place de ce côté doit, dans tous les cas, et surtout dans celui d'un abandon momentané de la position des Deux-Frères, être couvert par un corps de troupes qui peuvent défendre avec la plus grande facilité et sous la protection du fort de l'Éperon, cette crête longue et étroite.

Si l'ennemi se trouvait seulement en présence de nos dernières positions, il faut, pour éviter toute surprise, fermer et condamner la plus grande partie des portes de la ville, n'en laisser ouvertes que le moins possible et les garder en force et avec de grandes précautions (1), appliquer à la défense des remparts, aux endroits qui en seront susceptibles, les soldats les moins exercés, et ré-

(1) La poterne du fort de l'Éperon étant mauvaise, mal défendue et aisée à forcer, il faut la fermer et la condamner par derrière et ne communiquer avec le fort du Diamant, quant aux ordonnances, qu'avec une échelle, et pour les corps de troupes par la porte du Saint-Berard. Cette communication est très sûre sous tous les rapports.

server les troupes de ligne pour les manœuvres et les sorties.

Il est bien essentiel que si l'ennemi venait à isoler le fort du Diamant du fort de l'Éperon, on applique une force suffisante pour le rechasser de la position et rétablir la communication entre les deux forts.

La droite de la position de Gênes consiste dans les hauteurs De Rati sur le prolongement de laquelle se trouve le fort Richelieu, et d'où se détachent cinq contre-forts. Le premier, partant de ce fort Richelieu, est parallèle à la Sturla, la longe et se prolonge vers la mer. Si le fort était armé de pièces d'un plus gros calibre, ce contre-fort serait inoccupable par l'ennemi tant que nous serions maîtres du fort. Il est donc essentiel de rectifier sans délai son armement et de le munir d'une bonne garnison bien commandée approvisionnée pour plusieurs jours en munitions de guerre et de bouche.

Le second contre-fort est celui sur lequel se trouve le fort Saint-Thècle dont la construction n'est pas achevée, mais qui, avec un grand effort, peut être mis en peu d'instants à l'abri d'insulte et faire le plus grand effet sur toutes les parties de la position de la Sturla et d'Albaro. Ce fort voit tous les revers du premier contre-fort, toutes les ondulations de terrain des environs d'Albaro, tous les revers de la Madona del Monte qu'il serait si dangereux de laisser occuper par l'ennemi, et il assure la communication de la place avec le fort Richelieu.

Le troisième contre-fort est celui de la Madona del Monte. Si le fort Saint-Thècle est tenu par nous et que le fort Quezzi ou la position qui y tient pût l'être, de même il serait impossible à l'ennemi de s'établir sur la Madona del Monte d'où on ne peut pas se dissimuler qu'il pourrait, avec de l'artillerie, fortement incommoder la place de Gênes. Cela est cependant subordonné à la possibilité d'avoir cette artillerie en peu de temps et l'occupation du fort Saint-Thècle, ainsi que celui de Richelieu, y est un puissant obstacle.

Le quatrième contre-fort est celui de Quezzi, on y a commencé la construction d'un fort qui y aurait été infiniment utile. Il aurait vu le second revers du contre-fort de la Madona del Monte pour en empêcher l'occupation. S'il était possible d'occuper avec sûreté au moyen de ces commencements de construction ce contre-fort, cela établirait par le village de Molini et le contre-fort qui y aboutit la communication entre la droite et la gauche de la position.

Enfin le cinquième contre-fort (1) qui se détache de la montagne De Rati, est celui qui aboutit à la Serra Di Bavari. C'est un

(1) On ne comprend pas dans les contreforts la grande hauteur qui est détachée de la masse principale et est tournée par le Bisagno.

col qui sépare les sources de la Sturla des versants du Bisagno. Il est essentiel de s'apercevoir que malgré l'occupation de la hauteur Delle-Faccie d'un côté et de Campernedigo de l'autre, l'ennemi peut, par le point de la Serra Di Bavari, se porter sur les hauteurs De Rati et dominer tous les contre-forts qui s'en détachent et se dirigent sur Gênes. Cela étant su, il est facile de prévenir les surprises et les entreprises que l'ennemi pourrait faire pour couper le corps qui occuperait les hauteurs Delle Faccie.

En résumant les moyens de défendre Gênes, on peut donc prendre pour principe de ne laisser couper par l'ennemi aucun corps ou partie de corps de troupes qui en défendent les positions avancées, d'empêcher l'isolement des forts détachés et de rétablir les communications entre eux et la place toutes les fois qu'elles pourront être interrompues, de se tenir en garde contre les surprises qu'un grand développement de fortification peut favoriser, soit par terre, soit par mer, et enfin d'empêcher, ou au moins de retarder le plus possible le débarquement de l'artillerie de la part des Anglais.

Toutes ces précautions peuvent porter la durée de la résistance de la place de Gênes bien au-delà du terme de l'opération qui va s'exécuter.

DIVISION de LIGURIE

Tableaux des forts de la ville de Gênes.

9 janvier 1800.

L'enceinte de la ville de Gênes se partage en cinq commandements ou forts savoir :

1° Celui de la Lanterne;
2° Du vieux Môle;
3° De Carignano;
4° Du Bisagno;
5° De l'Éperon.

Commandement de la Lanterne. — Le commandement de la Lanterne comprend cinq batteries plus une pièce montée à Saint-Benigno.

La première batterie est située à la pointe du nouveau Môle et montée de cinq pièces de 36.

La deuxième batterie est à fleur d'eau, montée provisoirement de dix pièces de 24 et quatre de 18.

La troisième batterie est au pied de la Lanterne, montée de six pièces de 18, trois de 10 et deux de 36.

La quatrième batterie est à la Porte, montée de deux pièces de 36 et cinq de 18.

La cinquième batterie est à la batterie de la Tenaille, montée de huit pièces de 18.

Toutes ces bouches à feu sont approvisionnées de douze coups chacune.

Il existe auprès de la deuxième batterie qui est à fleur d'eau, un dépôt de poudre dans lequel on pourrait au besoin confectionner des gargousses à raison de cent coups au moins par pièce.

Commandement du vieux Môle. — Le commandement du vieux Môle ne comprend que deux batteries.

La première est pour la défense, elle est montée de treize pièces de 36.

La deuxième est destinée pour les salves.

Leur approvisionnement est d'environ douze coups par pièce.

Le petit magasin à poudre qui est près du vieux Môle contient assez de munition pour confectionner au besoin de vingt à vingt-deux coups par pièce.

Commandement du Carignano. — Le commandement du Carignano comprend neuf batteries savoir :

1° La batterie de la Cava;
2° Du petit Bastion;
3° De Saint-Jacques;
4° De l'École;
5° De Porticiolo;
6° De la défense publique;
7° Du quartier;
8° De Prato;
9° De la Barrière.

La première batterie de la Cava est montée de six pièces de 24.

La deuxième batterie du petit Bastion est montée de quatre pièces de 18.

La troisième batterie de Saint-Jacques est montée de trois coulevrines de 18.

La quatrième batterie de l'École est montée de huit pièces de 24.

La cinquième batterie de Porticiolo est montée de trois pièces de 24.

La sixième batterie de la défense publique est montée de dix mortiers à la Gomès de 11.

La septième batterie du quartier est montée de trois pièces de 24.

La huitième batterie de Prato est montée de trois pièces de 24.

La neuvième batterie de la Barrière est montée de trois pièces de 24.

Chaque pièce est approvisionnée de vingt coups environ ainsi que les mortiers.

Il est à observer que dans le courant de frimaire et de nivôse an 8 il s'est fait quelques changements sur ces batteries par ordre du citoyen Delmas, chef du génie pour les Français.

Commandement de Bisagno. — Le commandement de Bisagno comprend :

1° La partie basse, montée de deux mortiers à bombes et quatre pièces de 24.

2° Les deux bastions entre la porte Pila et la porte Romaine défendus par huit pièces, dont quatre de 24 et quatre de 36.

3° La porte Pila défendue par deux pièces de 12.

4° La porte Romaine défendue par deux pièces de 12.

5° Le bastion et le flanc inférieur de la Loretta del Zerbino défendus par cinq pièces de 24.

6° La place del Zerbino défendue par trois mortiers à bombe de 11 pouces de diamètre, et trois pièces de 18.

7° La porte de Montaldo défendue par deux pièces de 18.

8° L'Angle de rossi défendu par trois pièces de 28.

L'approvisionnement de toutes ces pièces est pour chacune de 20 coups environ.

Commandement du fort de l'Éperon. — Le fort de l'Éperon est défendu par douze bouches à feu de différents calibres assez bien approvisionnées.

Les ordres sont donnés pour y substituer huit pièces seulement approvisionnées à raison de dix coups par pièce.

Il existe encore une batterie de trois pièces de 36 dans le port, sur l'arsenal.

Certifié conforme aux états fournis par le commandant de l'artillerie ligurienne.

Au quartier général de Gênes le 19 Nivôse de l'an VIII.

Le chef de l'état-major de la division de Ligurie,
Félix Hénin.

Porta Pila murée : la poterne ouverte ;

Porte Romaine ouverte : couverte par une coupure ;

Porte Saint-Bernardino : fermée totalement ;

Porte delle chiappe ouverte : elle doit être bien défendue avec beaucoup de précaution.

Poterne du fort de l'Éperon : trop peu défendue pour n'être pas fermée.

Les troupes en avant de l'Éperon communiqueront, savoir, les ordonnances par une échelle, et les corps nombreux par la Porte delle chiappe, ou celle de..... qui est en deçà, et à gauche de l'Éperon.

Toutes les autres portes murées, excepté celle de la Lanterne, qui comme toutes celles ouvertes doit être défendue fortement et avec les plus grandes précautions.

Plusieurs corps en dehors, et en dedans des fortifications au-dessus et au-dessous du fort de l'Éperon pour prévenir les surprises, ou pour y remédier si elles avaient eu lieu

P.C.C. Ottawy,
adjudant-général.

1ères propositions faites par Massena (1)

Article 1er.

L'aile droite de l'armée chargée de la deffense de Gênes, le général en chef et son état-major sortiront, avec armes et bagages, pour aller rejoindre le centre de ladite armée.

Réponse à l'article 1er.

Selon l'ordre reçu hier soir par le général en chef Mélas, le chef de l'armée françoise, ainsi que la garnison devaient être considérés comme prisonniers de guerre, mais par égard pour la manière distinguée avec laquelle le général Massena a défendu la place, et la lettre du Lord Keith et du baron Ott dont la réponse du général en chef Massena est parvenue avant la réception de l'ordre du général en chef Mélas, le général en chef Massena sortira, ainsi que sa garnison, avec tous les honneurs de la guerre. Le général et son état-major rentreront en France par tel chemin qu'ils jugeront à propos, avec leurs armes, chevaux et bagages. La garnison restera prisonnière de guerre, avec posibilité néanmoins d'échanger sur-le-champ

(1) Arch. Guerre, Vienne, 1800-6-97.

le nombre d'hommes qui ont été rendus depuis les dernières hostilités. Les autres rentreront en France jusqu'à leur échange définitif. Pour réaliser cette dernière disposition, nous emploirons nos bons offices près de nos chefs respectifs.

Article 2e.

Tout ce qui appartient à la dite aile droite, comme artillerie, munitions de guerre en tout genre sera transporté aux frais de la République ligurienne à la suite de l'aile droite et suivra sa destination.

Réponse à l'article 2e.

Accordé pour ce qui se rendra en France d'après l'article 1er, mais aux frais des deux puissances coalisées devant Gênes.

Article 3e.

Les subsistances et frais des transports nécessaires pour se rendre à la destination indiquée aux troupes et employés à l'armée seront aux frais de la République ligurienne.

Réponse à l'article 3e.

Même réponse.

Article 4e.

Les malades qui ne seront pas en état de suivre leurs corps resteront à Gênes à la charge de la République ligurienne. Les frais de la journée seront fixés et convenus entre les commissaires nommés par la République ligurienne et ceux désignés par l'ordonnateur en chef de l'armée.

Réponse à l'article 4e.

Accordé mais toujours aux frais des deux cours comme ci-dessus.

Article 5e.

Les convalescents qui ne seront point dans le cas de marcher, seront transportés par la voie de mer en France ou tout autre lieu désigné par le général en chef à la charge et aux frais de la République ligurienne.

Réponse à l'article 5e.

Même réponse qu'à l'article 1er.

Article 6e.

Mêmes conditions qu'à l'article précédent pour les malades qui seront dans la suite, dans le cas de quitter les hoppitaux et de se rendre à leurs corps.

Réponse à l'article 6e.

Même réponse.

Article 7e.

Les bâtiments françois qui se trouveront dans le port de Gênes seront libres de se retirer en France où dans tout autre port s'ils le jugent à propos.

Réponse à l'article 7e.

N'ayant pas les pouvoirs d'accorder cet article, il en sera référé à l'amiral.

Article 8e.

La ville de Gênes ainsi que son port seront déclarés neutres. La ligne qui déterminera sa neutralité sera fixée par les partis contractants.

Réponse à l'article 8e et 9e.

Même réponse qu'à l'article 7e et en sera référé aux deux généraux.

Article 9e.

L'indépendance du peuple ligurien sera respectée. Aucune puissance actuellement en guerre avec la République ligurienne ne pourra pas opérer aucun changement dans son gouvernement.

Article 10e.

Il sera libre aux Français, Liguriens et aux Italiens actuellement réfugiés ou domiciliés à Gênes de se retirer avec ce qui leur appartient soit par la voie de mer ou par celle de terre partout où ils jugeront convenable; il leur sera délivré à cet effet des passe-ports : lesdits passe-ports seront valables pour trois mois.

Réponse à l'article 10e.

Accordé.

Article 11e.

Les habitants de la ville de Gênes seront libres de commu-

Réponse à l'article 11e.

Accordé.

niquer avec les deux rivières du levant et du ponent et de continuer leur commerce comme par le passé.

Article 12e.

Il sera permis au Gouvernement ligurien de faire entrer dans la ville de Gênes 40,000 quintaux de blé soit de France, de Livourne, ou de tout autre endroit. L'amiral anglais et autres pavillons en guerre avec la Ligurie, respecteront les passes qui seront données à cet effet.

Réponse à l'article 12e.

Même réponse qu'à l'article 7e pour les mots : *soit de France*, et ajouter après *endroit allié avec l'Angleterre*. Accordé pour le reste.

Signé à l'original, le général en chef,

MASSENA.

Pour copie conforme :

l'adjudant-général,
faisant fonctions de chef d'état-major,

ANDRIEU.

Articles additionnels.

Premier.

Il est sous-entendu dans le premier article que la garnison, sortant prisonnière de guerre, déposera ses armes sur le glacis; tous les hommes conserveront leurs havres'sacs et les sous-officiers leurs sabres.

Deuxième.

Les officiers et soldats autrichiens prisonniers dans Gênes seront censés échangés.

Troisième.

Les déserteurs autrichiens seront remis à leurs corps respectifs.

Quatrième.

Les mesures de détails et d'usage seront réglées avant la clôture des négociations ainsi que la garde d'honneur accordée au général en chef Massena et à son état-major.

2° NÉGOCIATIONS POUR L'ÉVACUATION DE GÊNES PAR L'AILE DROITE DE L'ARMÉE FRANÇAISE, ENTRE LE VICE-AMIRAL LORD KEITH, COMMANDANT EN CHEF DE LA FLOTTE ANGLAISE, LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL BARON D'OTT, COMMANDANT LE BLOCUS, LE GÉNÉRAL EN CHEF FRANÇAIS MASSENA (1).

Article 1er.

L'aile droite de l'armée française chargée de la deffense de Gênes, le général en chef et son état-major sortiront avec armes et bagages, pour aller rejoindre le centre de la dite armée.

Réponse.

L'aile droite chargée de la deffense de Gênes, sortira au nombre de huit mille cent dix hommes et prendra la route de terre pour aller par Nice en France. Le reste sera transporté par mer à Antibes. L'amiral Keith s'engage à faire fournir à cette troupe la subsistance en biscuits sur le fond de la troupe anglaise.

Par contre, tous les prisonniers autrichiens, faits dans la ville de Gênes par l'armée du général Massena dans la présente année, seront rendus en masse en compensation, se trouvant exceptés ceux déjà échangés au terme du présent; au surplus l'article 1er sera exécuté en entier.

Article 2e.

Tout ce qui appartient à la dite aile droite, comme artillerie et munitions en tout genre sera transporté par la flotte anglaise à Antibes, ou au golphe de Jouan.

Réponse :

Accordé.

Article 3e.

Les convalescents et ceux qui ne sont pas en état de marcher seront transportés par mer jusqu'à Antibes, et nourris ainsi qu'il est dit dans l'article 1er.

Réponse :

Ils seront transportés par la flotte anglaise et nourris.

(1) R. 37, p. 189.

Article 4e.

Les soldats français restés dans les hôpitaux de Gênes y seront traités comme les Autrichiens; à mesure qu'ils seront en état de sortir, ils seront transportés ainsi qu'il est dit dans l'article 3e.

Réponse :

Accordé.

Article 5e.

La ville de Gênes ainsi que son port seront déclarés neutres.

La ligne qui déterminera sa neutralité sera fixée par les parties contractantes.

Réponse :

Cet article roulant sur des objets purement politiques, il n'est pas au pouvoir des troupes alliées d'y donner un assentiment quelconque; cependant les soussignés sont autorisés à déclarer que S. M. l'Empereur, s'étant déterminée à accorder aux habitants de Gênes son auguste protection, la ville de Gênes peut être assurée que tous les établissements provisoires que les circonstances exigeront, n'auront d'autre but que la félicité et la tranquillité publique.

Article 6e.

L'indépendance du peuple ligurien sera respectée, aucune puissance actuellement en guerre avec la République ligurienne ne pourra opérer aucuns changements dans son gouvernement.

Réponse :

Comme à l'article précédent.

Article 7e.

Aucun Ligurien ayant exercé ou exerçant encore des fonctions publiques, ne pourra être recherché pour ses opinions politiques.

Réponse :

Personne ne sera molesté pour ses opinions ou pour avoir pris part au gouvernement précédant l'époque actuelle.

Les perturbateurs du repos public, après l'entrée des Autrichiens dans Gênes, seront punis conformément aux lois.

Article 8e.	Réponse :
Il sera libre aux Français, Génois et aux Italiens domiciliés ou réfugiés à Gênes, de se retirer avec ce qui leur appartient soit argent, soit marchandises, meubles ou tels autres effets, soit par la voye de mer ou par celle de terre, partout où ils le jugeront convenable; il leur sera délivré à cet effet des passeports, lesquels seront valables pour six mois.	Accordé.
Article 9e.	Réponse :
Les habitants de la ville de Gênes seront libres de communiquer avec les deux rivières et continuer de commercer librement.	Accordé d'après la réponse de l'article 5e.
Article 10e.	Réponse :
Aucun paysan armé ne pourra entrer ni individuellement ni en corps à Gênes.	Accordé.
Article 11e.	Réponse :
La population de Gênes sera approvisionnée dans le plus court délai.	Accordé.
Article 12e.	Réponse :
Les mouvements de l'évacuation de la troupe française qui doivent avoir lieu conformément à l'article 1er, seront réglés dans la journée entre les chefs d'état-major des armées respectives.	Accordé.
Article 13e.	Réponse :
Le général autrichien commandant à Gênes, accordera toutes les gardes et escortes nécessaires pour la sûreté des embarcations des effets appartenant à l'armée française.	Accordé.

Article 14e.	Réponse :
Il sera laissé un commissaire français pour le soin des blessés et malades et pour surveiller leur évacuation; il sera nommé un autre commissaire des guerres pour assurer, recevoir et distribuer les subsistances de la troupe française soit à Gênes soit en marche.	Accordé.
Article 15e.	Réponse :
Le général Massena enverra en Piémont ou partout ailleurs un officier au général Bonaparte, pour le prévenir de l'évacuation de Gênes, il lui sera fourni passeport et sauvegarde.	Accordé.
Article 16e.	Réponse :
Les officiers de tout grade de l'armée du général en chef Massena, faits prisonniers de guerre depuis le commencement des hostilités de la présente année, rentreront en France sur parole et ne pourront servir que d'après leur échange.	Accordé.

Articles additionnels.

La porte de la Lanterne où se trouve le pont-levis et l'entrée du port, seront remis à un détachement de troupes autrichiennes et à deux vaisseaux anglais.

Aujourd'hui quatre juin à deux heures après-midy.

Immédiatement après la signature, il sera donné des otages de part et d'autre. L'artillerie, munitions, plans et autres effets militaires appartenant à la ville de Gênes et à son territoire, seront remis fidèlement par les commissaires français aux commissaires des armées alliées.

Fait double sur le pont de Cornegliano.

Le 4 juin 1800.

Signé : KEITH, vice-amiral.

Signé : Baron d'OTT.

Pour copie conforme :
Le général en chef,
MASSENA.

ÉVACUATION DE MONACO (1).

A 5 heures du soir, le citoyen Mallat, commandant l'artillerie, a reçu l'ordre précis de faire rentrer pour augmenter la défense de la place les deux pièces de canon de 4 qui étaient à Carnolet et de charger comme il pourrait les bombes et les obus qui se trouvaient à sa disposition.

Que sur les 7 heures environ, le commandant a été prévenu que des troupes ennemies rôdaient autour de la place; à l'instant il a ordonné que les portes fussent levées; qu'à peine la nuit a-t-elle paru que des feux se sont vus à portée de canon et que ça n'a été qu'avec la plus grande peine et les plus grands risques que le détachement de canonniers qui se trouvait au cap d'Ay a pu rentrer dans le chemin couvert après néanmoins avoir détruit autant que possible la batterie, brûlé les munitions et encloué les canons; que sur les 8 heures, des avis parvenus dans la place ont annoncé qu'il n'y avait plus aucune troupe française à La Turbie; que tout avait filé sur Nice. Qu'à 9 heures et demie, 2 ordonnances partis du poste de Tende sur Eza se sont présentés à la garde des Barrières, disant avoir une dépêche à l'adresse du commandant de la place; qu'après toutes les précautions nécessaires, ils ont été introduits par le guichet jusqu'au premier pont-levis; que là ils ont déclaré n'avoir vu dans leur route aucune troupe française et avoir été obligés pour ne pas être assassinés ou enlevés de descendre par les montagnes depuis La Turbie; qu'ils se sont apperçus que tous les chemins et différents endroits autour de la place étaient occupés par des hommes armés autres que des Français.

Le commandant de la place, après avoir pris tous ces renseignemens et connaissance de la dépêche dont ils étaient porteurs en a fait lecture à l'Assemblée; cette lettre, écrite par le général de brigade Martillière prévenait le commandant qu'il venait de donner ordre à celui de l'artillerie de Nice de faire évacuer sur-le-champ de Monaco toute l'artillerie, munitions de guerre et en général tout ce qui est de son ressort et de s'adresser à lui, commandant, pour l'aider de tout son pouvoir *en cas qu'il fut encore dans la place*; lui prescrivant, dès que ladite lettre lui serait remise, de faire évacuer sur Nice tous les militaires qui pourraient lui rester; ainsi que les conseils de guerre et prisonniers, s'il s'en trouvait encore, en prenant des précautions pour empêcher leur fuite, et de faire partir les bâtiments liguriens qui se trouvaient dans le port avec un convoi d'artillerie; qu'au moment où le

(1) Papiers de famille.

commandant faisait lecture de cette lettre, on est venu lui rendre compte qu'il y avait divers feux allumés autour de la place dans les quartiers dits des Saliens et de Castellatorre; que de suite le commandant s'est porté lui-même avec l'officier sur le cavalier du palais pour s'en assurer; qu'il a apperçu réellement dans ces parties cinq à six feux qui ne pouvaient appartenir qu'à des hommes bivouacquant et que d'après ce qui a été apperçu au moment où l'on a été forcé de fermer les portes, les mêmes hommes qui rôdaient autour de la place devaient être les auteurs de ces feux, mais que sa garnison étant trop faible et n'ayant aucun habitant à qui il put se fier, il lui était de toute impossibilité de les faire examiner de plus près; que ces feux étaient à 6 ou 700 toises environ du corps de la place.

Le commandant après avoir fait rapport a demandé à tous les signataires sur la conduite qu'il y avait à tenir dans l'exécution des ordres si différents et reçus à peu de distance les uns des autres; l'assemblée a décidé d'abord d'appeler le commissaire des guerres et l'administration de la marine pour savoir s'ils avaient des moyens de transport par mer ou par terre et s'ils avaient reçu en leur particulier des ordres d'évacuation; il a été de plus demandé au citoyen Mallat, commandant l'artillerie de la place, s'il avait reçu des ordres ou des instructions de son arme à Nice pour exécuter autant que possible tous les objets qui en dépendent; sur cette interpellation, ledit Mallat répondit n'avoir reçu jusqu'à ce moment d'autre lettre que celle qu'il a déjà communiquée qui, au lieu de lui donner même à soupçonner qu'il dut faire la moindre évacuation, lui indiquaient des moyens de défense; sur quoi l'assemblée délibérant observe : 1° Que l'ordre d'évacuation n'était donné que par le général de brigade Martillière et ne mentionnait pas que ce soit d'après ceux du lieutenant-général Suchet du chef d'état-major général de l'armée ou du général de division Garnier, commandant la division; qu'au contraire, ce dernier, par sa lettre déjà relatée, prévient le commandant Mitier qu'on va mettre à sa disposition tous les moyens possibles pour défendre la place et que le lieutenant-général Suchet a donné des ordres en consequence; que la même lettre du général Martillière indiquait que le directeur de l'artillerie à Nice donnait les ordres pour évacuer tous les objets de son arme; que jusqu'à présent le citoyen Mallat n'a reçu d'autres ordres de son chef. 2° Qu'une lettre qui lui a été apportée sur les 7 heures du soir par un canonnier de sa compagnie et laquelle lui indique seulement des moyens de défense et lui ordonne d'après l'ordre qu'il a reçu du général de prendre tous les moyens possibles pour faire rentrer dans la place les deux pièces de 4 et leurs munitions; que le commissaire des guerres et l'administration de la marine ont déclaré n'avoir aucun moyen de transport à fournir pour évacuer quoique ce soit,

soit par terre, soit par mer, puisque d'un côté il n'y a qu'un seul bateau ligurien chargé de grains et que de l'autre il n'existe pas dans la place des bêtes de somme pour effectuer par terre le moyen de transport. 3° Qu'il n'est pas possible de douter que la place ne soit déjà en partie entourée d'ennemis ou paysans armés; que la garnison n'étant que de cent hommes propres à faire le coup de fusil, ne peut sans le plus grand inconvénient sortir de la place et qu'il lui serait de toute impossibilité de se rendre à Nice sans être égorgée ou prise en route. 4° Que depuis les 5 heures du soir une frégate anglaise n'a cessé de croiser devant le cap Martin et le cap d'Ay, à une portée et demie de canon et que rien ne peut depuis cette heure-là sortir du port sans s'exposer à être pris; qu'outre cela, le temps et la mer empêchaient à quelque bâtiment que ce fût de sortir du port; que, de plus, le commandant d'artillerie ayant en magasin plus de 50,000 livres de poudre, quantité de bombes et obus chargés, il serait impossible de pouvoir, dans un si court espace de temps détruire le tout sans le faire sauter, ce qui exposerait le pays lui-même à sauter en partie. L'assemblée, considérant enfin qu'il paraît importer davantage que pendant tout le temps que la place pourra tenir, l'ennemi soit privé de tous les objets qui y existent au lieu de le laisser en possession de ce qu'il est physiquement impossible de détruire et qu'elle ne mettra jamais en balance la vie des différens membres qui la composent, lorsqu'un dévouement peut être utile à la chose publique, délibère à l'unanimité de rester dans la place et de s'y défendre jusqu'au moment où elle sera dénuée de tous moyens.

[Le conseil de défense était ainsi composé : Mitier, commandant la place, âgé de cinquante-quatre ans, 33 ans de services effectifs, 15 campagnes. — Passaglia, Martin Guilbert, chefs de bataillon à la 41e. — Pierre Fridiany, capitaine, commissaire du gouvernement près le deuxième conseil de guerre de la division; Marc Poujeade, capitaine rapporteur près le même conseil; Martin Moreau, capitaine à la 106e, juge dudit conseil; Étienne Tessier, lieutenant à la 68e, juge; Jean Parent, capitaine de la 41e, membre; Dijost, capitaine à la 27e légère, membre du conseil de revision; Wallon, secrétaire de ce dernier conseil, sergent-major d'artillerie; et tous les officiers du bataillon de la 41e, en garnison dans la place.]

M

BLOCUS DE MONTALBAN ET DE VILLEFRANCHE (1)

Du 22 floréal an 8. — *Au lieutenant-général Suchet:* « L'avant-garde de l'ennemi paraît en avant de la porte de Turin. — *Le commandant du fort Montalban.* »

Dudit jour. — *Au même :* « 1,200 Piémontais à Nice et au château. L'ennemi à Montgros. »

Dudit jour. — *Suchet au commandant du fort :* « Passage du Rhin par Moreau. Bataille et déroute des Autrichiens à Stoka. Prise de 7,000 hommes, sept pièces de canon et de tous les magasins de l'ennemi. »

Dudit jour. — *Au même :* « Faites connaître tous les mouvemens de l'ennemi depuis la pointe du jour et donner les renseignemens nécessaires. »

Du 23 floréal. — *Au lieutenant-général Suchet :* « On a fait sauter les poudres du fanal; attaque par mer par les paysans; ils ont tué deux hommes et j'ai tiré sur la ville. Aucun mouvement. Un parlementaire est à Villefranche; j'attends le contenu. — *Le commandant du fort Montalban.* »

Dudit jour. — *Au même :* « Le parlementaire défendait de tirer sur la ville, à moins de renoncer à la capitulation. Envoyez de nuit des bateaux pour l'évacuation de 100 malades et chargez-les de vivres. »

Dudit jour. — *Au même :* « Hier, à 4 heures, sont arrivés 250 cavaliers. Tranquillité. L'ennemi rétablit les pièces. Tirerais-je sur le château? »

Dudit jour. — *Au même :* « Les Piémontais ont bivouaqué à Montgros et sur les hauteurs, vis-à-vis Saint-Pons; ils sont rentrés ce matin. »

Du 24. — *Au même :* « 500 Autrichiens sont entrés à Nice, hier et aujourd'hui; des postes à Montgros. »

Dudit jour. — *Au même :* « Un autre régiment hongrois entre à Nice dans ce mement. Le drapeau piémontais flotte sur le château. Tout le pays est couvert d'ennemis. La milice soutient les colonnes et nous cerne étroitement. J'attends vos ordres pour tirer sur le château. »

Dudit jour. — *Suchet au commandant du fort :* « Faites feu continuellement sur le château de Nice. Bientôt, nous serons à vous. »

Du 25. — *Au lieutenant-général Suchet :* « Nous avons tiré jusqu'à la nuit. Une garde simple est sur le château. La cavalerie

(1) Extrait des registres de correspondance des télégraphiers de l'armée d'Italie (Arch. guerre).

et l'avant-garde sont à Sainte-Hélène. Plusieurs bivouacs derrière Montgros. Peu de monde à Nice. »

Dudit jour. — *Suchet aux commandants de Montalban et de Villefranche :* « Il y aura de l'avancement pour vous si vous ne vous rendez pas et peine de mort si vous capitulez. »

Dudit jour. — *Au lieutenant-général Suchet :* « Nous ferons notre devoir. — *Les commandants de Montalban et de Villefranche.* »

Dudit jour. — *Suchet aux commandants de Montalban et de Villefranche :* « Le commandant de Vintimiglia qui a capitulé sera fusillé. »

Du 26. — *Au lieutenant-général Suchet :* « Hier, le général Mélas a envoyé un parlementaire par rapport à quelques boulets tombés sur le cours, menaçant de se venger sur ma vie et celles des Français malades à Nice. — *Le commandant de Montalban.* »

Du 27. — *Au même :* « Nous n'avons des vivres que pour huit jours ; envoyez-en par mer et dites-nous où vous débarquerez. Villefranche est occupé par les Autrichiens. Vous pouvez aborder à la darce. »

Dudit jour. — *Au commandant de Montalban :* « Le général de Saint-Hilaire est arrivé avec 3 généraux de brigade ; ils sont suivis par 10,000 fantassins et toute la cavalerie de l'armée. Tenez. Bientôt, nous sommes à vous. — *Suchet.* »

Du 28. — *Au lieutenant-général Suchet :* « L'ennemi se porte sur les hauteurs, vis-à-vis le Var. La cavalerie reste près de la mer, avec peu d'infanterie. — *Le commandant du fort.* »

Dudit jour. — *Au commandant de Montalban :* « Le général Mélas est-il toujours à Nice ? Les troupes sur les hauteurs sont-elles nombreuses ? Etes-vous cerné ? Les commissaires m'assurent avoir porté les approvisionnements à deux mois. Répondez à cela sur-le-champ. Cette nuit, ou la prochaine, des bateaux partiront pour la darce. — *Suchet.* »

Dudit jour. — *Au général Suchet :* « Je vous dirai dans la journée où est le général Mélas. Les hauteurs voisines sont abandonnées, à l'exception de quelques postes. Peu de monde à Nice. Entre Villefranche et le fort sont 300 hommes. L'ennemi est sur les hauteurs, vis-à-vis le Var. J'ai remis au général commandant la 7e division l'état des magasins. »

Dudit jour — *Au même :* « Le général Mélas est parti pour le Piémont. »

Dudit jour. — *Au même :* « 2,000 hommes traversent la ville, se rendant au Var ».

Dudit jour — *Au commandant de Montalban :* « L'ennemi évacue-t-il Nice ? — *Suchet* »

Dudit jour. — *Au lieutenant-général :* « Non. »

Dudit jour — *Au commandant du fort :* « Le général Moreau continue ses succès et poursuit l'ennemi en pleine déroute. »

Du 29. — *Au même :* « L'ennemi envoie-t-il des secours à l'at-
que ? Est-il en force ? Est-il repoussé ? Marche-t-il sur Tende ?
ntgros est-il occupé ? Réponse sur-le-champ. »
Dudit jour. — *Au lieutenant-général Suchet :* « 200 mulets
rtent de Nice pour Scarena. Aucune troupe à Nice, ni sur la
ıte du Var, ni à Montgros. »
Dudit jour. — *Au commandant du fort :* « Ayez un espion à Nice,
risque d'être pris. »
Dudit jour. — *Au lieutenant-général Suchet :* « J'ai reçu votre
pêche. Des corsaires ennemis sont entrés à Nice. Je les crois
stinés à embarquer des canons et des vivres. Tous les mulets de
ır parc sont prêts à partir et eux aussi. Garde ordinaire à
ce. »
Dudit jour. — *Au commandant du fort :* « Les subsistances sont
pédiées ; protégez leur arrivée. »
Du 30. — *Au lieutenant-général Suchet :* « Garde ordinaire à
ce. »
Dudit jour. — *Au même :* « Aucunes subsistances ne sont arri-
ɛs. Il n'y a pas de temps à perdre. Nous sommes à la fin de nos
ɔvisions. Le quartier général est à Scarena. Deux couleuvrines,
ɜ mortiers, des boulets sont partis par cette route. On les dit
voyés à Montgros. Ni troupes ni tirailleurs n'y paraissent. Nice
les routes sont encombrées de factionnaires qui observent tout
monde. Les corsaires qui sont au port ont déchargé des pièces
campagne et les rechargent. »
Du 1er prairial. — *Au même :* « Des Autrichiens et des émigrés
Nice. Cent vingt cavaliers à Sainte-Hélène. Nous sommes tou-
ırs étroitement cernés. »
Dudit jour. — *Au même :* « Il faut absolument que vous m'en-
yiez des galettes. Nous en avons encore pour quatre jours. Que
ais-je s'il n'en arrive pas ? La viande et les liquides ne man-
ent pas. Aucuns légumes dans le magasin. Je tiendrai autant
'il sera possible. Envoyez-moi ce que je demande. »
Dudit jour. — *Au commandant du fort de Villefranche :* « Cette nuit
essayera de porter des subsistances à la Darce. Le mot de
liement du bateau est *Rose*. — *Suchet*. »
Du 2. — *Au lieutenant-général Suchet :* « Aucunes subsistances
sont arrivées. Y aurait-il eu quelque chose de nouveau ? — *Le*
ımandant de Villefranche. »
Dudit jour. — *Au même :* « Il est arrivé ce matin 200 cavaliers
pont du Var, sur lesquels nous avons tiré. — *Le commandant de*
ntalban. »
Du 3. — *Au même :* « Nous avons des vivres pour trois jours,
ɛ faire ? Prompte réponse. »
Dudit jour. — *Au commandant du fort Montalban :* « Réduisez la
ion à la demi ou au quart et tenez huit jours. Bonaparte est à

Milan. Bientôt nous serons à Nice. Fermeté et constance. Vous répondez de la place sur votre tête. — *Suchet.* »

Dudit jour. — *Au lieutenant-général Suchet :* « J'ai reçu votre dépêche. Nous sommes réduits à une galette par jour. Le commandant de Villefranche demande à être autorisé à verser des vivres au fort; prompte réponse. — *Le commandant de Montalban.* »

Dudit jour. — *Aux commandants de Villefranche et de Montalban :* « J'ordonne que les vivres soient continuellement répartis. Tenez à outrance. Je serai à Nice avant six jours. Je récompenserai ou je punirai d'une manière terrible. — *Suchet.* »

Du 4. — *Aux mêmes :* « En réjouissance des succès des armées du Rhin et de réserve, tirez à deux heures précises six salves d'artillerie. Toute la ligne du Var le fera. »

Dudit jour. — *Au commandant de Villefranche :* « Avez-vous reçu les vivres qu'on a fait passer cette nuit ? »

Dudit jour. — *Au lieutenant-général Suchet :* « Les subsistances sont arrivées. — *Les commandants de Villefranche et de Montalban.* »

Dudit jour. — *Aux commandants de Montalban et de Villefranche :* « Vous partagerez les subsistances que vous avez reçues. Que fait l'ennemi? Répondez de suite. — *Suchet.* »

Dudit jour. — *Au lieutenant-général Suchet :* « Les subsistances sont partagées. L'ennemi occupe toujours ses positions près du Var. Les postes autour de nous sont les mêmes. Sa cavalerie est à Sainte-Hélène. — *Le commandant du fort Montalban.* »

Dudit jour. — *Aux commandants de Montalban et de Villefranche :* « Donnez deux rations jusqu'à nouvel ordre. »

Du 5. — *Au commandant de Montalban :* « Que fait-on à Nice et autour de Nice ? »

Dudit jour. — *Au lieutenant-général Suchet :* « Huit cents Autrichiens ont quitté le Var et sont allés sur la montagne vis-à-vis Saint-Martin. Ils débarquent des gabions; ils ont enlevé quelques canons du môle. »

Du 6. — *Au même :* « Deux bâtiments napolitains viennent d'arriver à Nice. »

Dudit jour. — *Au commandant de Montalban :* « On annonce l'arrivée de quatre régiments pour relever le camp devant vous, qui doit faire un mouvement. Annoncez tout ce qui se passe. Surveiller et parler matin et soir. — *Suchet.* »

Dudit jour. — *Au même :* « Sur quoi tirez-vous ? »

Dudit jour. — *Au lieutenant-général Suchet :* « A neuf heures du soir, j'ai tiré sur quelques cavaliers que j'ai entendus. L'ennemi attend des renforts pour attaquer vous et nous. Les vivres sont arrivés. »

Du 7. — *Au même :* « L'ennemi a embarqué plusieurs canons;

tous les caissons sont attelés; quelques-uns filent sur Tende et nous tirons dessus. La cavalerie revient du Var, en partie. »

Dudit jour. — *Au même :* « La cavalerie retourne, chargée de fourrage. »

Du 8. — *Au commandant de Montalban :* « L'ennemi a-t-il fait quelques mouvements dans la nuit? Réponse sur-le-champ. — *Les généraux Suchet et Oudinot.* »

Dudit jour. — *Aux généraux Suchet et Oudinot :* « J'ai reçu votre dépêche. Plusieurs caissons sont passés et passent encore. On ne les voit plus à leur parc du cap de Nice. Nous avons tiré sur des corsaires. Nous voyons plusieurs feux sur la montagne, vis-à-vis Liert. — *Le commandant de Montalban.* »

Dudit jour. — *Au commandant de Montalban :* « Donnez-nous des nouvelles d'heure en heure. — *Suchet.* »

Dudit jour. — *Au capitaine des télégraphiers :* « Les Nisards décampent à force. — *Le chef de correspondance.* »

Dudit jour. — *Au commandant de Montalban :* « Sur quoi tirez-vous? — *Suchet.* »

Dudit jour. — *Au lieutenant-général Suchet :* « Sur 200 hommes, artillerie et infanterie. — *Le commandant du fort.* »

Dudit jour. — *Au même :* « Le bateau *Le Saint-Pierre* du port de Villefranche a pris trois bateaux dont un allait de Nice à Menton, portant charges de froment, onze quintaux eau-de-vie, trois cent vingt avies farine et deux sacs charbon, un autre allant à Nice avec des émigrés et un autre vuide. — *Le capitaine commandant le bateau.* »

Du 9. — *Aux commandants de Montalban et de Villefranche :* « Nous marchons en avant. Que vos garnisons fassent des sorties à propos. — *Suchet.* »

Dudit jour. — *Au lieutenant-général Suchet :* « Nice et Villefranche sont évacués. — *Le commandant de Montalban.* »

N

CAPITULATION ENTRE MONSIEUR LE COMTE SAINT-JULIEN, GÉNÉRAL IMPÉRIAL COMMANDANT LE BLOCUS DU FORT DE SAVONE, ET LE CITOYEN BUGET, GÉNÉRAL DE BRIGADE FRANÇAIS COMMANDANT LE FORT (1).

Article 1er.

La garnison française du fort de Savone en sortira avec les

Réponses : A l'article 1er.

La garnison française du fort de Savone en sortira demain

(1) R. 37, p. 35.

honneurs de la guerre, avec armes et bagages, tambours battants, drapeaux déployés pour se rendre en France par le chemin le plus court sans être prisonnière de guerre, elle sera escortée jusqu'au premier poste français et les vivres lui seront fournis dans la route.

16 mai à 3 heures après midi, avec les honneurs de la guerre, armes et bagages, drapeaux déployés et déposera les armes au pied du glacis et se rendra prisonnière de guerre, d'où elle sera escortée à l'intérieur de l'Italie jusqu'aux ordres ultérieurs du commandant en chef de l'armée impériale.

Addition au 1er article.

Les officiers garderont leurs armes, sabres ou épées, ainsi que leurs chevaux, emporteront leurs effets et bagages, les soldats leurs havresacs et toutes les personnes qui ne sont pas à comprendre dans le nombre des combattants auront la faculté, les français de retourner dans leur pays et les italiens de rentrer dans leurs foyers ; excepté les infirmiers et chirurgiens nécessaires pour soigner les malades et blessés qui ne pourront pas suivre la garnison.

Article 2e.

Il sera fourni aux officiers de la garnison des moyens pour le transport de leurs effets et équipages.

A l'article 2e.

Accordé.

Article 3e.

Les malades et blessés seront transportés par mer et ceux qui ne pourraient pas supporter l'évacuation seront traités dans les hôpitaux de Savone et auront la faculté de revenir en France après leur guérison et jouiront du même privilège que la garnison.

A l'article 3e.

Les malades ou blessés subiront après leur convalescence le sort de la garnison et seront traités du reste avec tous les égards dus à l'humanité souffrante.

ticle 4e.

s troupes liguriennes se-
libres de suivre la garnison
rance ou de se retirer dans
foyers sans qu'elles puis-
être inquiétées.

A l'article 4e.

Les combattants faisant partie de la garnison française sont compris dans l'article 1er.

Article additionnel.

Les officiers autrichiens prisonniers dans ce fort sont censés échangés aussitôt que les troupes impériales en prendront possession.

Aussitôt que la capitulation sera signée de part et d'autre les otages seront échangés et la porte du château sera consignée aux troupes impériales.

Tous les plans et mémoires de fortifications relativement à la place et autres seront fidèlement remis à l'officier de génie ainsi que l'artillerie et les munitions de guerre à l'officier d'artillerie autrichien qui seront envoyés dans le fort après la signature de la présente capitulation.

ponse à l'article ajouté par
néral Buget.

garnison française du fort
avone séjournera en atten-
en Italie juqu'à la décision
rieure du commandant en
de l'armée impériale pour
elle ainsi que pour la gar-
n soit comprise dans le
nier échange, j'interposerai
bons offices.

Article ajouté par le général Buget.

La garnison ne sera pas envoyée en Allemagne, elle séjournera en Italie, et sera comprise dans le premier échange.

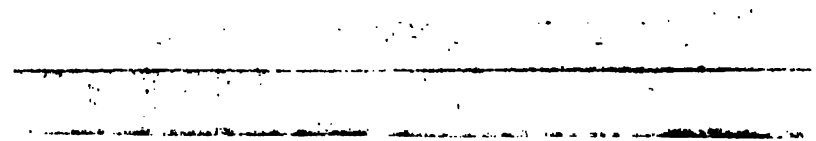
Au fort de Savone, le 26 floréal an 8 de la République à une heure du matin.

Signé à la minute :
BUGET,
général de brigade.

ait sous les murs du fort de Savone le quinzième mai de l'an huit cent.

Signé à la minute :
Monsieur le comte DE SAINT-JULIEN,
général impérial.

Grondona



la Guerre.)

NCHES INDIQUENT
ing.)

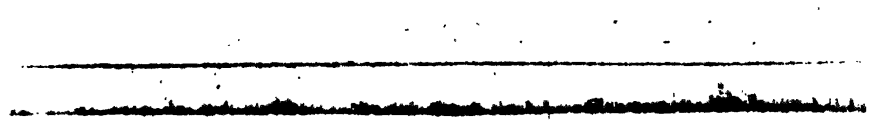


TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LA GUERRE DANS L'APENNIN

CHAPITRE PREMIER

SITUATION POLITIQUE ET MILITAIRE

L'œuvre de Bonaparte. — Défections éprouvées par les troupes françaises. — Conduite des chargés d'affaires. — Envoi des propositions de paix. — L'Angleterre et l'Allemagne refusent d'entrer en négociations. — Mesures prises contre les ennemis de l'intérieur. — Dénûment dans lequel se trouve l'armée d'Italie. — Championnet maintient sa démission. — Berthier propose Massena à l'agrément des trois Consuls..... 1

CHAPITRE II

RÉORGANISATION DES SERVICES

Massena arrive à Paris. — Il demande à Bonaparte et à Berthier de lui procurer les moyens de vaincre. — Ses exigences fatiguent les ministres. — Audience de congé. — Voyage par terre et par eau. — Les révoltés du Midi. — Récit d'un officier de la 35e demi-brigade. — Propos du général Saint-Hilaire. — L'anarchie règne à Toulon. — Un bataillon mutiné se tient devant Fréjus. — Désertion des troupes de la division Miollis. — Mesures prises pour arrêter le désordre..... 9

CHAPITRE III

DE NICE A GÊNES

Civils et militaires se font la guerre à Nice. — Suchet fournit des renseignements au général en chef. — Caractère d'une épidémie qui

vers Savone. — Gardane et Sacqueleu reçoivent l'ordre de joindre Suchet et Soult. — Apparition des masses autrichiennes. — Combat livré sur le versant occidental de Monte Croce. — Les Français repoussent plusieurs charges. — Massena va humilier et casser Sacqueleu. — La retraite s'opère dans l'obscurité. — Débandade près de Sestri. — Une colonne de secours est envoyée à Soult. — Attaques du corps de Lattermann. — L'escadre anglaise mitraille les troupes républicaines. — Nouvelle marche vers Albissola. — Les bataillons français rétrogradent encore et couvrent Voltri..... 71

CHAPITRE VIII

LES MANŒUVRES DE SOULT

Réorganisation de la division Gazan. — Succès obtenus dans la journée du 9 avril. — Bivouacs établis au sommet de l'Apennin. — Marche vers Sassello. — Les grenadiers de la 2e occupent cette ville. — Prise de canons et de munitions. — Attaque du hameau Veirera. — Le massif de l'Ermetta est occupé. — Mélas fait creuser des retranchements et il renforce Saint-Julien. — Le 11 avril, la troupe française se trouve en péril. — Arrivée des renforts conduits par Fressinet. — L'ennemi, battu, rentre dans ses positions défensives. — Un épais brouillard force les belligérants à garder l'immobilité le 13. — Soult fait attaquer les camps dès qu'on voit devant soi. — Repoussé, il ordonne la retraite. — La division Gazan se réunit aux troupes de Gardane.. 87

CHAPITRE IX

SUR LE LITTORAL

Massena rentre à Gênes pour obtenir des subsistances. — Il prépare une expédition à porter dans la presqu'île Sainte-Marguerite. — L'escadre anglaise manœuvre pour empêcher l'exécution de ce projet. — Gazan échelonne ses troupes devant Voltri. — Il ne peut arrêter les alliés. — La 78e abandonne ses positions. — Belle conduite de Godinot. — Les républicains repassent la Polcevera. — Hohenzollern dirige les régiment Nadasky et Spleny vers La Lanterne. — Ils arrivent au pied du fort. — Un tir à mitraille éloigne l'ennemi. — Combat livré dans les rues de San-Pier d'Arena. — Un bataillon autrichien est fait prisonnier..... 103

CHAPITRE X

PRÉPARATION DU BLOCUS

L'amiral Keith somme Massena de capituler. — Brève et fière réponse du général français. — Examen de la situation militaire. — Attaques exécutées le 30 avril. — Prise des Deux Frères. — Assereto conduit les paysans insurgés. — Miollis met en déroute l'aile gauche autrichienne. — Soult peut battre le centre allemand. — Hohenzollern

tonne autour de la ville. — Tâches remplies par la milice. — Défilé des blessés. — Rentrée triomphale de l'état-major français à la tête des prisonniers autrichiens. — Fête de nuit. — Mauvaises nouvelles répandues le 8 avril. — La cavalerie disperse les manifestants. — Le peuple veut appeler les Allemands à son aide..... 167

CHAPITRE V

D'ANGOISSES EN ANGOISSES

Craintes éprouvées par le Gouvernement ligurien. — Le bruit du tocsin parvient jusqu'aux oreilles des Génois. — Le comité Assereto fait annoncer que la division Gazan a été détruite. — Miollis répond par la nouvelle d'une victoire. — Exposition au palais national des drapeaux pris à l'ennemi. — Arrivée par mer d'un convoi de subsistances. — Marchesi, directeur de la police, redouble de vigilance. — Installation de fourneaux publics où vont s'alimenter les pauvres. — Enrôlement de tous les citoyens valides au groupe défensif. — Renchérissement du pain. — Evacuation des blessés autrichiens à Sestri..... 177

CHAPITRE VI

MANIFESTATIONS RELIGIEUSES ET POLITIQUES

Le mois de Marie. — Massena fait célébrer ses succès à la cathédrale Saint-Laurent. — Des contributions extraordinaires sont imposées. — Expulsion du consul d'Espagne. — Établissement des moulins à chevaux. — Les Anglais et les Autrichiens repoussent tout Génois qui veut franchir la ligne des postes avancés. — Des portefaix se préparent à recevoir les Allemands le 11 mai. — Nouvelles défaites des troupes autrichiennes. — La populace acclame encore Massena. — Il faut nourrir les indigents..... 189

CHAPITRE VII

AFFAIRE DE MONTE CRETO

Mission confiée à Lécuyer. — L'arrivée de Bonaparte est attendue. — A empêcher tout ravitaillement, l'escadre anglaise s'emploie. — Positions dans lesquelles se tiennent les Autrichiens. — Miollis se dirige vers l'est. — L'état-major veut saisir les approvisionnements réunis à Porto-Fino. — Soult s'élève contre ce projet. — Réunion d'un conseil de guerre. — Marche en trois échelons. — Le centre, engagé contre Hohenzollern, obtient d'abord des succès. — La violence d'un orage suspend l'action. — Accablés par le nombre et pris en queue, les Français s'acharnent à lutter. — Soult est blessé et pris. — Massena doit couvrir la retraite..... 198

CHAPITRE VIII

L'AGONIE D'UNE VILLE

Détresse des habitants. — Ce que recherchent les affamés. — Marforio répond à Pasquino. — La noblesse souffre des privations et des

Autrichiens éprouvent des échecs. — Marches bien réglées vers le mont Saint-Jean. — Assauts repoussés.— La troupe républicaine est forcée de rétrograder..... 259

CHAPITRE II

MARCHES ET CONTREMARCHES

Emprunts forcés. — Otages envoyés à Vintimille.— Arrivée d'Oudinot au quartier général. — Nécessité imposée de rejoindre Massena ou Soult. — Un nouveau plan offensif est établi. — Expédition du général Seras. — La division Clausel marche contre le baron Elsnitz. — Blocus du château de Finale. — Campement des troupes dans la nuit du 19 au 20 avril. — On marche encore sur Saint-Jacques. — Héroïsme des troupes de Vidal.— Échec des républicains.— Ils vont reprendre leurs anciennes positions. — Combat livré à Loano. — Marche vers l'ouest..... 269

CHAPITRE III

L'ŒUVRE DE TURREAU

Sentinelles postées dans les Alpes. — Armement des forts d'arrêt. — Manœuvres exécutées par les Austro-Piémontais. — Rapport du chef de bataillon Caffe. — Escarmouches engagées le 1er avril.— Le major Mesko s'empare du Mont-Cenis. — Journal de Turreau. — Les Autrichiens se retirent vers Turin. — Bonaparte réunit l'aile gauche de l'armée d'Italie à l'armée de réserve. — Combat de la Brunette. — Les Français restent en observation près de Suze..... 281

CHAPITRE IV

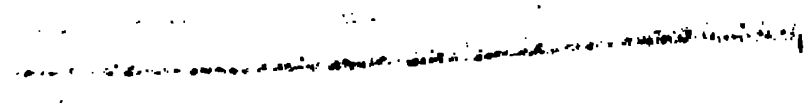
LA RETRAITE

Points défensifs sur lesquels peut s'arrêter le centre. — On craint de voir l'ennemi arriver vite à Tende. — Solignac dirige les services de l'arrière-garde. — Prudence observée par les Autrichiens. — Des vivres sont envoyés à Savone. — Possibilité de rejoindre Bonaparte. — Bataille du 7 mai. — Barbets et paysans servent l'ennemi. — Établissement des garnisons du littoral. — Conseil de défense tenu à Monaco. — Suchet va couvrir l'ancienne frontière française. — Travaux qu'a pu accomplir le centre de l'armée d'Italie..... 291

CHAPITRE V

SUR LA LIGNE DU VAR

État des esprits en Provence. — La patrie est déclarée en danger. — Rassemblement des milices. — Fauchet joue au proconsul. — Suchet réorganise et renforce son corps d'armée. — Travaux faits sur la tête



A LA MÊME LIBRAIRIE.

Mémoires du général baron de Marbot.

Mémoires du général baron Thiébault.

Correspondance du maréchal Davout, prince d'Eckmühl.

Souvenirs du maréchal Macdonald, duc de Tarente.

Le Maréchal Oudinot, duc de Reggio.

Mémoires du général d'Andigné.

Mémoires du colonel Combe sur les campagnes de Russie 1812, de Saxe 1813, de France 1814 et 1815. Nouvelle édit. Un vol. in-18.

Souvenirs des guerres d'Allemagne pendant la Révolution et l'Empire.

Mémoires du général baron de Dedem de Gelder

Mémoires du général Lamin des Odoards

Souvenirs militaires de Joseph Grabowski.

Mémoires anecdotiques du baron Percy.

Histoire de la Restauration.

3 9015 02610 6792

BOUND

JAN 25 1940

UNIV. OF MICH.
LIBRARY

DC
224
.G33
G12

Gachot, Édouard

Le Siège de Gênes

037710